00101994

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

PP.C.5.

SOUVENIRS

ET

MÉLANGES.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

SOUVENIRS

ET

MÉLANGES

LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ET BIOGRAPHIQUES.

PAR Mr L. DE ROCHEFORT.

Tome Premier.

101994

Diversité, c'est ma devise.
(LA FONTAINE.)

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
(HOUDART DE LA MOTTE.)

PARIS.

BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
PONTHIEU, PALAIS-ROYAL.

1826.

Gal
Fb 920.044
Roc/Sou
101997

» Que la paix soit avec l'ame du bienfaisant
« auteur, qui imagina de faire des MÉLANGES ! »
(LORD SHAFTESBURY.)

AVANT-PROPOS.

Un auteur nous a dit au sujet des bons mots :
Que d'esprit va mourir dans l'oreille des sots !

Pour éviter l'application de ce reproche de Fontenelle, et pour que *l'esprit* d'autrui ne vînt pas *mourir* sans résultat dans *mon oreille*, j'ai commencé dès l'âge de dix-huit ans, a écrire tout ce que j'entendais de remarquable.

Lorsque j'entrepris ce recueil, j'avais peu de modèles à suivre. Depuis, les *Souvenirs de Félicie*, par madame de Genlis, le *Journal* de Collé, les *OEuvres* de Chamfort, les *Correspondances* de La Harpe, de Favart et de Grimm parurent successivement. Je lus avec plaisir tous ces ouvrages, sans que cette lecture me fît rien changer à mon plan. Si le mien leur ressemble par quelques endroits, il en diffère aussi par beaucoup d'autres.

En 1814, je fus au moment de faire paraître une partie des matériaux que j'avais, et qui se sont considérablement augmentés depuis. Je ne voulais donner qu'un essai, un aperçu général, et par conséquent un triage; cela me fit changer, bouleverser, et déranger souvent l'ordre

plaisir sur ces anciens manuscrits. Je veux faire plus, et à votre exemple, j'en publierai volontiers une partie dans *l'Anecdotique*. J'aperçois dans la préface une phrase qu'il faut que je vous cite; elle fut écrite pendant mon séjour dans l'ermitage que j'avais choisi : « Je n'ai pas tou-« jours été *ermite*. Je me plaisais dans la so-« ciété, j'y allais constamment, j'y étais bien « accueilli ; tous les hommes étaient prévenants, « toutes les femmes aimables, j'étais bien jeune!... « C'est à cette époque que j'entrepris ce recueil. » Mais dès que je me fus exilé, je le regardai comme fini. Je n'aurais pu y mettre que des pensées; et quelles pensées! elles étaient un peu farouches. Les hommes m'avaient fait tant de mal!»

— « Mais en vérité, plus j'y réfléchis, plus je trouve que vous avez fait une redoutable entreprise (écrivait à son tour l'autre *ermite*). Si un journaliste observateur est revêtu d'une magistrature tout-à-fait indépendante, ses écrits n'en sont pas moins, suivant l'expression de Despréaux, les *esclaves nés de quiconque les achète;* et dès-lors, gare les caquets. L'un s'effarouche de ce qu'il entend, et quelquefois de ce qu'il n'entend pas; l'autre trouve des allusions dans des phrases où il n'y en eut jamais. Celui-ci prête à l'écrivain d'arrière-pensées qui n'approchèrent jamais de sa loyale franchise; celui-là voudrait lui faire rogner sa toise à sa petite mesure...

Je vous plains et je vous condamne presque, quoique, par amitié pour vous, je sois accouru à votre aide et sois venu partager le même danger. — Avez-vous connu Chamfort? Je ne le pense pas; vous étiez trop jeune quand il mourut. Il était extrêmement caustique et très-morose. Je me souviens qu'un jour qu'on lui demandait *pourquoi il ne donnait plus rien au public*, il prit la plume et écrivit une foule de réponses mordantes; en voici une partie: je finirai par là ma trop longue missive :

« Si je garde le silence (disait ce philosophe bourru), c'est que le public me paraît avoir le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement. — C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie. — C'est que le public en use avec les gens de lettres, comme les racoleurs du pont St.-Michel avec ceux qu'ils enrôlent, enivrés le premier jour, dix écus, et des coups de bâton le reste de leur vie. — C'est qu'on me presse de travailler, par la même raison que quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer dans les rues, des singes ou des meneurs d'ours. — C'est que j'ai à travailler, et que les succès perdent du temps. — C'est que je ne voudrais pas faire comme les gens de lettres, qui ressemblent à des ânes, ruant et se battant devant un râtelier vide. —

C'est que *jamais*, comme dit Bacon, *on n'a vu marcher ensemble la gloire et le repos;* et il ajoutait : — Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas. — Parce que je resterais à moitié chemin de la gloire de Jeannot (1). — Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble »... — Certes, tout ermite que je suis, je ne suis pas aussi sauvage que cet homme-là.

L'Ermite de la Montagne Noire. »

Une autre fois je lui faisais répondre à quelques propos qui avaient circulé :

A Monsieur l'Éditeur.

« Par ma barbe, mon cher collègue, il paraît que vos compatriotes sont de fins railleurs : vous me marquez qu'on ne me croit pas si *ermite* que ma signature l'annonce ; qu'on assure que j'habite en bonne et aimable compagnie le château de ***, perché sur une des crêtes de la montagne, du côté de ***. — Non certes, non, il n'en est pas ainsi. Ceux qui en doutent ne m'ont pas fait l'honneur de venir visiter mon ermitage, qui ne sert guère d'asile qu'à quelques renards et à des corbeaux de passage. Il est fort ancien ; mais il était inhabité et presque

(1) *Jeannot, ou les Battus payent l'amende*, farce dont Paris et les provinces furent si engoués, qu'aucune pièce de Corneille n'a jamais joui d'un succès aussi fou !...

en ruines quand j'en ai pris possession en l'acquérant, la révolution ayant fait disparaître mon prédécesseur, homme très-instruit et très-habile dans la connaissance des *simples*. Je n'en sais pas tant que lui sur ce point, bien s'en faut. Je vous raconterai quelque jour ma triste et aventureuse histoire, que vous avez un si ardent désir de connaître; je vous dirai par quels malheurs inouïs, j'ai été poussé, il y a sept ans, à chercher la solitude du désert, et comment, en quittant Paris, cette Babylone moderne, j'ai été conduit dans cette âpre retraite. Je me contenterai aujourd'hui de vous marquer qu'à la bataille de Castelnaudary, qui eut lieu en 1632, il y avait un fils bâtard d'Henri IV, appelé le comte de Moret, qui s'y battit avec courage. Quelques écrivains prétendent qu'il fut tué dans le combat; d'autres assurent qu'il ne fut que blessé, que quelques ames charitables le sauvèrent, qu'échappé à la mort presque par miracle, il se fit *ermite*. Ces derniers ont d'autant plus raison, que j'habite précisément l'ermitage qu'il fit ériger sur cette colline, près de la vallée ***. »—

Ce journal (*l'Anecdotique*) dura assez longtemps. J'en déguisais la rédaction sous diverses signatures; malheureusement quelques articles déplurent, ce qui m'obligea à faire un aveu que j'intitulai : *Ma Confession*. — « Je ne sais par quel bizarre caprice, disais-je, est entré dans l'es-

prit de quelques personnes, le désir de vouloir se reconnaître à des traits ou à des peintures qui leur étaient tout-à-fait étrangers et qui existaient depuis long-temps. Mais enfin, il m'est revenu qu'elles en étaient mécontentes, et que, dans leur aveugle colère, elles attribuaient à quelques autres des fautes dont ils n'étaient pas coupables. Puisqu'ils ont été accusés, c'est un devoir pour moi de me faire connaître. Je le déclare donc : l'*Éditeur*, le *Solitaire*, le *Spectateur*, *Isid. de* ***, l'*Ermite de la Montagne Noire*, le *Petit Vieillard*, ne sont qu'une même personne, et cette personne....

Cet homme-là, sire, c'était moi-même. (Cl. Marot.)

« Oui, *moi*, comme disait Médée à Jason; ou plus fièrement encore, comme disait *l'Aumônier du dieu Mars*, dans sa prétendue *ambassade à Varsovie;* moi, vous dis-je, qui n'ai voulu offenser aucun honnête homme dans mes écrits; ce n'est jamais mon intention, et bien moins de garder l'anonyme en pareille rencontre. Mon usage n'est point de décliner le combat, s'il faut combattre.

« Que tous ces noms différents que j'ai mis en jeu ne me fassent pas accuser d'avoir plusieurs visages. Il s'en faut de beaucoup, grace au ciel! Je n'en ai même pas deux, comme le bon Janus. Mais ces déguisements sont autorisés en littérature. C'est un moyen dont on se sert

pour surprendre et attacher l'attention des lecteurs. Les *Stéele*, les *Adisson*, les *Marivaux*, dont le genre me plaît infiniment, en usèrent toujours de même dans leurs feuilles. Ai-je eu tort de suivre leur exemple? Si je suis parvenu, de temps en temps, à égayer leurs loisirs, ne serai-je pas absous par mes lecteurs? Ce sera là toute mon excuse.

« Quelques personnes m'ont blâmé de montrer trop de franchise; d'autres (et ceux-là m'ont paru difficiles) me reprochaient de n'en avoir pas assez. Il me semble pourtant que je n'ai pas trop l'habitude de hacher, de morceler, de déguiser mes sentiments. Ils le pensaient, sans doute, ceux qui m'ont fait *signifier* que je parlais trop *librement* dans mes *Opinions libres*. Ils voulaient en connaître l'auteur; j'ai dû les satisfaire. Y eût-il eu du danger à le faire, je n'aurais pas hésité à me nommer. Nous sommes tous placés sous la main de la Providence; il en est de notre sort ce qu'elle veut; que pourrait contre elle le vain pouvoir des hommes? D'ailleurs, celui qui sait que la mort est le but où nous sommes forcés de tendre, marche vers ce but, *sans le désirer ni le craindre*. Les hommes ne peuvent pas pis que la mort, et la vérité survit à tout. Elle survit également à ses défenseurs, à ses détracteurs et à ses oppresseurs. Nous passons; elle seule demeure.....

« Puisque j'ai entrepris ma confession, il faut que je l'achève. Quelqu'un me marquait assez récemment, de Paris : *On pense que votre Journal ne vous procurera pas les avantages que vous croyez en retirer.* — Je répondis : « Je n'ai *cru en retirer* aucun. Tout l'*avantage* que j'ai voulu en avoir a été de me distraire d'un funeste évènement qui me minait et qui me mine encore; car de pareilles blessures ne se cicatrisent jamais! » — Sans cette occupation inopinée, qui me procura l'occasion d'être utile à un honnête libraire, ami des lettres et père de famille, en rédigeant *gratuitement* le journal dont il venait d'obtenir le brevet, j'aurais peut-être succombé à ma douleur!..... — Je n'ai jamais fait des *bonnes* et *belles-lettres* une spéculation, ni de mes expressions un système. Je n'appartiens à aucun parti, à aucune faction; je n'appartiens qu'à mon Roi et à mon pays. Ils seront toujours l'objet de mes écrits, comme de mes actions; et quelles que puissent être les prétentions qu'on témoigne, là-haut ou là-bas (*à bon entendeur salut!*), je sais ce que je dois à l'indépendance de mon caractère, et je ne pense pas avoir besoin de tuteur, ni pour mes *opinions*, ni pour mes liaisons, ni pour ma conduite. »

« *L. de Rochefort.* »

Je reprendrai quelques traits dans ce recueil *anecdotique;* mais peu, je n'ai que trop abon-

damment de matériaux pour les deux volumes que je hasarde, ayant eu diverses occasions de faire une moisson très-riche dans ce genre.

En revoyant mon manuscrit, j'ai retranché une infinité de paragraphes qui pouvaient être de peu d'intérêt, et surtout ceux qui auraient compromis ou blessé des personnes vivantes. J'ai tu du moins leurs noms, quand il n'a point été consacré par des faits antérieurs, ou quand j'ai pensé qu'on ne pouvait pas les reconnaître. Je n'ai pas voulu ressembler à ce voyageur (M. Kotzebue), qui a payé les prévenances par des calomnies, les attentions par des sarcasmes, et la générosité par de l'ingratitude; ni à cet autre Allemand (M. Reikchard) qui n'est venu en France que pour dire, à son retour chez lui, du mal de tous ceux qui l'avaient accueilli avec politesse. Certaine dame anglaise en a fait autant.... mais, taisons-nous sur les dames; un trop grand nombre d'hommes les déprécient; une exception ne fait pas règle; et l'on ne me verra jamais me ranger parmi leurs ingrats détracteurs.

Ce recueil, quoiqu'il renferme des morceaux assez gais, ne sera pas non plus une chronique scandaleuse, comme les *Mémoires secrets* de Bachaumont, la *Correspondance secrète* de Mettra, ou l'*Espion Anglais*. Je ne vise pas au triste honneur d'être célèbre dans les académies de débauche. Dussé-je être moins piquant dans

mon style, je renonce volontiers à de pareils suffrages.

Dans la réforme que je viens de faire, si j'ai supprimé diverses pages, j'en ai aussi corrigé quelques autres. Je dois avouer toutefois que je n'ai pas poussé trop loin mon scrupule sur cet article; voulant laisser aux premières années de ces *Souvenirs*, cette physionomie de jeunesse qui en fera excuser l'extrême franchise.

Je n'ai pas été non plus très-sévère pour un grand nombre de pièces fugitives qui couraient manuscrites à cette époque. Il en est plusieurs qui peuvent être connues aujourd'hui (1), mais elles ne l'étaient pas alors; en général, elles sont très-courtes, et les jolis vers se lisent et relisent toujours avec plaisir.

Qui n'aime pas les vers a l'esprit sec et lourd,

a écrit Voltaire; et j'espère que l'esprit de mes lecteurs ne voudra pas mériter ces deux épithètes.

Le célèbre J.-J. Rousseau, dans un langage digne du plus fameux cynique de l'antiquité (Diogène), se moquant un peu du public, lui disait assez rondement : « Qu'il ne s'était jamais « proposé que de se plaire à lui-même dans ses

(1) Comme aussi quelques-uns de mes fragments ont été publiés à différentes époques, par diverses feuilles, sans qu'elles prissent le soin d'avouer l'emprunt et la dette.

« ouvrages, et que personne ne savait mieux « que lui comment ils devaient être faits pour « remplir cet objet. » — Voilà qui est fort bien et très-philosophique. Mais moi, qui n'ai pas l'honneur d'être *philosophe* à la manière de J.-J. Rousseau, je sais que je dois être plus réservé, plus modeste, plus craintif que lui, en me livrant au public. Je n'oserais pas même répondre lestement, comme le chevalier de Lorenzi, gentilhomme toscan, qui, ayant dit par inadvertance quelque sottise, reçut, de madame Geoffrin, cette semonce : *Mais, chevalier, vous radotez; c'est pis que jamais. — Que voulez-vous, madame?* (répliqua-t-il naïvement) *la vie est si courte!* — Hélas! *courte* ou non, voilà mon livre; qu'on le lise et le juge.

Au reste, pour avoir recueilli tout ceci, dans mes relations avec les personnes les plus illustres, je ne prétends pas avoir fait un ouvrage en forme. Toutes ces lignes, si disparates et si décousues, sont filles de la circonstance et de l'occasion. J'ai laissé errer souvent mes pensées et ma plume. Tantôt j'ai rappelé un fait; tantôt j'ai consigné un usage, un bon mot, une saillie, un éclaircissement historique; quelquefois j'ai extrait de mes lectures les morceaux les plus curieux; d'autres fois j'ai fait des remarques sur des erreurs et des méprises; dans d'autres rencontres, j'ai seulement transcrit des lettres

inédites ou des morceaux peu connus; tâchant toujours de varier ces simples notes, et de les rendre aussi agréables qu'il m'était possible (1). Mais un mérite que j'aurais voulu particulièrement donner à ces petits *mémoires* littéraires, n'a pas dépendu de moi; car pour rendre un ouvrage instructif (et c'est ce que je voudrais qu'il fût), il faudrait être moins ignorant; et j'avoue ingénument que je le suis peut-être trop. Est-ce ma faute, ou celle de mon siècle? Le temps des savants pareils aux Casaubon, aux Heinsius, aux Peiresc, aux Sommaise, aux Scaliger, aux P. Petau, semble presque passé. Nos anciens poètes, les Malherbe, les Charleval, les Maynard, les Malleville, les Bertaut, les Pélisson, les Charpentier, les Chapelain, et jusqu'aux Cotin, aux Perrin, aux Perrault, aux Cassaigne, dont Boileau châtia la médiocrité, avaient infiniment de connaissances et d'érudition : tandis qu'aujourd'hui, à quelques exceptions près, les hommes de lettres ont si peu de vrai savoir, qu'ils ne savent pas même assez de choses pour en venir au point de se douter qu'ils ne savent presque rien.

(1) On remarquera peut-être que les divers séjours que j'ai faits à Paris ont été les époques de mes grandes moissons anecdotiques. Aussi j'aurais eu une récolte beaucoup plus abondante, si je n'avais presque continuellement habité la province, et surtout si un accident, rapporté en son lieu dans mes *Souvenirs*, ne m'avait fait perdre une partie de mes papiers, de mes correspondances et de mes notes.

DÉDICACE.

A ELLE.

LES SOUVENIRS de la mémoire ne valent pas, ne vaudront jamais ceux du cœur. J'ai recueilli autrefois beaucoup des premiers dans nos cercles; mais combien depuis ne t'en dois-je pas des seconds, à toi, dont les soins, les attentions, les qualités, les talents, les vertus, les conseils et les caresses, firent le bonheur de l'amour le plus vif, le plus constant et le plus fidèle! Reçois donc l'hommage de tous mes SOUVENIRS; ils t'appartiennent par reconnaissance, puisque tu me procuras les plus agréables et les plus doux.

SOUVENIRS.

1796.

M**. m'a lu un cahier de réflexions, de remarques, d'anecdotes, de *souvenirs*, qu'il recueille chaque jour dans les sociétés où il va. Cela m'a donné l'envie de suivre cette bonne habitude, et je commence par une chose curieuse que je viens d'apprendre. C'est l'origine du mot *maison*, qui vient de *mansio*, dégénéré en *masio*. Ces *mdnsions* ou stations étaient des lieux établis sur les grandes routes, où les soldats romains et les courriers publics trouvaient des gîtes et des étapes pour les hommes et pour les chevaux; et elles étaient si bien disposées, que de l'une à l'autre maison, il y avait une journée de chemin, divisée en plusieurs postes ou *mutations*: ce qui fait que plusieurs auteurs ont employé le mot *mansio* pour journée; entre autres Pline, lib. XII, cap. XIV: *In medio (Arabiæ) ferè sunt atramitæ pagus Sabæorum, caput regni Sobota, in monte excelso, à quo octo mansionibus distat regio eorum thurifera, Saba appellata*, etc. Bourignon

de Saintes, qui m'a fourni ces détails, ajoute : « Les « légions, les recrues, les généraux, avec leur suite, « les empereurs même, trouvaient tous leurs be- « soins préparés d'avance dans les *mansions*, par « les soins d'un intendant appelé *manceps*. »

L'HABITUDE d'écrire *français* par *oi*, et une foule d'autres mots, *j'aimerois*, *je voudrois*, étonnèrent fort les Italiens de la cour de Médicis qui vinrent en France. Aussi disaient-ils en riant : « Ah, peuple de Lutèce, peuple de grenouilles, toujours *oi*, *oi*, *oi*. » Voltaire parvint à faire écrire *français* différemment que *saint François ;* on appela cela son orthographe ; il n'en est pourtant pas l'auteur. On prétend qu'un avocat avait eu le projet de proposer ce changement, et qu'à sa mort son manuscrit tomba entre les mains de Voltaire, qui fut bien aise de s'attribuer cette réforme. Il écrivit en conséquence à l'Academie française ; mais il y rencontra une opposition qu'il n'avait pas prévue. Cela l'indigna, et dans son courroux il mandait à madame du Châtelet : « Prenons notre mal en patience ; la bande des *oies* est nombreuse ; elle ne périra pas de sitôt..... »

ON prétend que *Bordeaux* est fidèlement traduit du mot latin *Burdigala*. Je ne m'y oppose point. Mais quelle est l'étymologie de *Burdigala ?* On l'ignore, et je ne prétends pas perdre mon temps à la chercher. Quant au nom français de la ville de *Bordeaux*, on a vu qu'il était dérivé par contraction de deux mots,

bordée d'eau ou *bord des eaux*. Cela est ingénieux; mais on a oublié qu'on écrivait autrefois *Bourdeaux*. Peut-être était-ce le *bourg des eaux*; car nos plus grandes villes ont commencé par être des villages. Enfin, parmi les eaux qui baignent les murs de cette vaste et antique cité, on compte la rivière de la *Bourde*, qui pourrait bien n'être pas étrangère à *Bourdeaux*, qui aurait été un diminutif de ce mot (1). Je livre cette observation aux Ménages modernes.

Ni *braillement* ni *braiment* ne se trouvent dans le *Dictionnaire de l'Académie;* mais des lexicographes, tels que MM. Lallemant, ont employé le dernier, et avec raison; car il est nécessaire. Le premier l'est aussi: un âne *brait*, un avocat *braille;* il ne faut donc pas confondre ces deux expressions, comme on fait quelquefois en province.

Pour exprimer le cri des enfants, Rollin a créé une expression qui a mérité d'être adoptée; c'est celle de *vagissement*.

Le roi René d'Anjou avait donné de si heureux sobriquets à tous les grands seigneurs de sa cour, que la mémoire en existe encore, après trois cents

(1) Dans le recueil de 1695, La Haie, chez Adrien Moetjens, pag. 128 et 510, on trouve deux lettres intéressantes sur cette question.

ans, en Provence; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on prétend que, même à présent, ils se trouvent véritables dans les familles. Il disait donc, *l'arrogance* de celui-ci, la *lâcheté* de celui-là, la *vaillance* des Sabran, et la *fallace* des Barras. C'est de *fallace* (*fallax*) qu'est venu le mot *fallacieux*, employé par P. Corneille, et si justement regretté par Voltaire. Il mérite d'être rétabli.

On parle souvent du rire *sardonique*, qui est un *mauvais rire*, un *rire funeste;* mais peu de personnes connaissent l'origine de cette expression. Les savants eux-mêmes qui en ont parlé n'ont pas tous été d'accord. Les uns, d'après Timée l'historien, prétendent que, dans la Sardaigne, on avait la coutume de conduire ceux qui étaient parvenus à une extrême vieillesse sur les lieux destinés à leur sépulture; qu'on les plaçait ensuite dans une fosse, en laissant dehors une partie de la tête, qu'on mutilait à petits coups de bûche. Ces vieillards, ajoutent-ils, mouraient en riant: tant la coutume a de puissance sur les ames! D'autres, d'après Clitarque et Suidas, soutiennent que les Phéniciens et les Carthaginois, lorsqu'ils formaient quelque vœu important, s'engageaient d'immoler un de leurs enfants à Saturne, si leur vœu était rempli. Ces pères féroces, fidèles à un culte que la nature réprouve et que toutes les religions auraient dû condamner, sacrifiaient eux-mêmes ces tendres victimes, en les brûlant sur la statue d'airain de Saturne, qui était

placée dans une fournaise. Les chairs, en se brûlant, s'entr'ouvraient; les nerfs se contractaient en imitant en quelque sorte la dilatation du rire, d'où l'on a appelé le rire serré, le rire du bout des dents, *rire sardonique*. D'autres encore, d'après Simonide, croient que c'est de Talos, que cette expression proverbiale tirait son origine : on sait que Talos était une statue d'airain animée, que Vulcain forgea, et dont il fit présent à Minos, pour qu'elle fût la gardienne de son île. En conséquence Talos faisait périr par le fer tous les étrangers qui abordaient dans la Crète; la flamme faisait contracter leur chair, d'où vint cette nouvelle dénomination. Mais laissons de côté toutes ces monstrueuses origines. Je préfère celle de Tarrhæus, qui raconte avoir entendu dire par des gens du pays, qu'il existait en Sardaigne une herbe semblable au persil, qui faisait mourir ceux qui la mettaient sur leurs lèvres, dans des convulsions horribles, pendant lesquelles le souffrant semblait rire d'une manière contrainte. Cette plante n'existe plus et n'a peut-être jamais existé ; mais son existence n'aurait rien de plus extraordinaire que celle de la tarentule, dont la piqûre, dit-on, fait périr en dansant ceux qui en sont atteints.

A la suite d'une chronique manuscrite, en vers, qui finit à Louis XI et qui paraît être du temps de ce roi, on trouve une liste des rues de la ville de Paris. Quelques-unes de ces rues portaient des noms fort singuliers, qui ne subsistent plus, et que la décence ne permettrait pas de prononcer aujourd'hui. Après cette

nomenclature, on voit un état de la consommation, qui se faisait alors chaque jour dans cette capitale, en viande de boucherie, en blé et en vin. On y évalue cette consommation à 150 bœufs par jour, à 800 moutons, à 300 muids de blé et à 560 muids de vin. « Il y a dans ladite ville de Paris 374 mille « mesnagiers (gens tenant ménage), sans les prêtres « et écoliers, et autres *extravagans* (étrangers), qui « sont sans nombre. » On y calcule aussi le nombre de grains de blé qui entrent dans le septier de Paris; ce nombre se monte à 33 millions 792 mille grains. « *Item*, il faut de chapeaux de *flours*, « c'est assavoir pour les nopces, confrairies, enfants « à baptiser, fêtes de paroisses, audiences de Par- « lement et de Châtelet, ymaiges d'église, et autres « joyeusetés, qui se font par chacun an, audit Pa- « ris, à plus de 12 mille écus. »

En jetant les yeux sur tout ce début, je n'ai pu m'empêcher de sourire. Que La Bruyère connaissait bien les hommes! Il prétend quelque part que *nous ne sommes pas toujours nous-mêmes, et que les circonstances modifient nos penchants, nos goûts et notre caractère.* Si ce ne sont pas ses paroles, c'est à peuprès son idée, qui me paraît bien juste. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, agissant, par sujétion ou par faiblesse, différemment de mes inclinations! Ici, par exemple, j'entreprends un petit ouvrage où, comme l'abeille, je puis aller butiner le miel sur toutes les fleurs; et mes premiers paragraphes, sans que j'y songe et presqu'à mon insu,

se trouvent être des traits d'érudition! Moi, élève frivole d'Anacréon, de Catulle et d'Horace, j'ai voulu faire le Varron. Qu'on me le pardonne : je n'y reviendrai pas souvent.

La comtesse de Choisy était très-leste dans sa conduite; elle aimait le chevalier de Boisdauphin, et quelqu'un les ayant surpris couchés : *Ne vous y trompez pas*, lui dit-elle, *ce n'est pas mon mari.* — Le comte vivait, comme de raison, séparé de sa femme; cependant un jour, par fantaisie ou autrement, il alla passer deux heures avec elle. La jeune comtesse se prêta fort bien à cette plaisanterie; mais en le quittant elle lui dit : *Au moins, Monsieur, nous ne sommes pas raccommodés pour cela.* Ce mot me rappelle une réponse d'une autre dame, qui, après n'avoir rien refusé, dans un tête-à-tête, à un homme de sa connaissance, lui disait le lendemain : *Est-ce que vous avez pris cela pour des avances?*

Mlle Mangenot, bégueule, sotte et précieuse, disait : « Nous sommes tous honnêtes gens dans « notre famille; il n'y a que mon frère l'abbé qui « nous déshonore par ses vers. »

Une princesse ayant écrit à madame de Maintenon une lettre où elle parlait de son *respect;* madame de Maintenon lui répondit : « A l'égard du « respect, qu'il n'en soit plus question entre nous; « vous n'en pourriez devoir qu'à mon âge, et je « vous crois trop polie pour me le reprocher. »

On racontait devant Mayran qu'il y avait une boucherie à Troies où jamais la viande ne se gâtait, quelque chaleur qu'il fît. Il demanda si l'on n'attribuait pas ce phénomène à quelque cause particulière. On lui dit que c'était à un saint très-révéré dans ce lieu : « Eh bien, dit-il, je me range du « côté du miracle pour ne pas compromettre ma « physique. »

Une coquette sincère (et cela est assez remarquable) dit à un jeune homme, qu'elle n'aimait point, au moment où il la pressait de se rendre : « Vous « mourrez debout si vous ne couchez jamais qu'avec « moi. »

Après avoir abdiqué la couronne de Suède, Christine vint en France; elle connaissait parfaitement notre langue; elle était en relation avec les plus célèbres écrivains de cette époque, et écrivait parfois quelques morceaux en français. Elle fit ces vers sur Louis XIV.

La première fois qu'à mes yeux
Les traits et le port glorieux
De Louis se firent paraître,
Sans qu'il me dît qu'il fût le roi,
En l'instant je sentis en moi
Qu'il l'était ou qu'il devait l'être.

Racine a imité cette pensée, ou du moins il l'a rencontrée ainsi, en faisant dire par *Bérénice* de *Titus :*

Ce port majestueux, cette douce présence....

Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle : peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître ?

Le 4 avril (15 germinal an 4), M. Lebrun a lu, à une séance de l'Institut, son ode sur l'*Enthousiasme*, et il a ajouté pour cette lecture, cette strophe qui a fait sensation :

Vrais souverains de la patrie,
Grands hommes qui peuplez ces lieux,
Par quelle savante industrie
Semblez-vous renaître à mes yeux ?
Ah ! malgré les Parques injustes,
Tandis que vos marbres augustes
Attendent la postérité,
Vos fronts que les palmes couronnent,
Vos ombres qui nous environnent
M'enivrent d'immortalité.

Cette strophe isolée, me rappelle un autre poëte lyrique, celui qui doit servir de modèle à tous, J. B. Rousseau, dont je voulais recueillir aussi un fragment. Pour ne pas l'oublier, je le place ici. Il concourut une fois pour le prix académique avec La Motte-Houdard. Celui-ci présenta l'ode qui commence par ce vers:

Vérité, qui jamais ne changes.

Celle de Rousseau n'a jamais été imprimée, mal-

heureusement je n'en connais que cette strophe sur Louis XIV.

France, à ces images illustres
Reconnais ce roi glorieux,
Éprouvé durant tant de lustres
Par des succès victorieux.
Rappelle ces temps qu'on admire,
Ces temps qui, de ton ferme empire,
Font encor l'immortel appui;
Où par lui la fortune altière
Triomphait de l'Europe entière
Sans pouvoir triompher de lui.

Qu'il est à regretter que les œuvres de ce poëte n'aient pas été complétées; que des pièces y manquent! J'en ai rassemblé un plein portefeuille, et de quoi en faire un gros volume. J'en vais placer deux ici. La première est l'*épitaphe du prince Eugène:*

Au milieu de la paix, au milieu de hasards,
La vertu, la sagesse et l'amour des beaux-arts,
Firent le fondement de sa gloire suprême;
Et modeste vainqueur de cent rivaux soumis,
Ce fut en apprenant à se vaincre lui-même,
Qu'il apprit à dompter ses plus fiers ennemis.

L'autre est sa propre épitaphe, dans laquelle il fait allusion aux déplorables querelles qu'il eut à soutenir avec quelques hommes de lettres:

Des mœurs de cet auteur qu'on peignit si malin,
Passant, le jugement en deux mots peut se faire:
Il avait pour amis, Rouillé, Bramoy, Rollin;
Il eut pour ennemis Lenglet, Saurin, Voltaire.

QUELQU'UN, rapportant après la mort de Racine, qu'il avait témoigné dans son testament le désir d'être enterré à Port-Royal: *Ah!* dit M. de Rincy, *il n'aurait jamais demandé cela de son vivant.*

UNE dame, à qui l'on demandait pourquoi elle mettait du rouge, répondit: *J'ai le teint pâle; j'en mets pour ne pas faire causer les hommes.*

UNE jeune personne, spirituelle et naïve, se trouvant à la promenade avec Buffon, voulut savoir quelle différence il y avait entre un taureau et un bœuf. Le peintre éloquent de la nature lui répondit: *Vous voyez, mademoiselle, ces veaux qui bondissent dans la prairie? Eh bien! les taureaux sont leurs pères, et les bœufs sont leurs oncles.*

EN 1621 et années suivantes, que le connétable de Luynes *régnait* en France, à peu près, on fit cette épigramme: — *A la France.*

France, je plains bien votre sort,
Car on connaît votre impuissance;
Un c** vous mit en balance,
Trois coquins vous mettent à mort.

Le c** était sans doute le maréchal d'Ancre, et les coquins, les trois de Luynes. Il peut se faire qu'on ait moulé sur ce mauvais quatrain cette jolie pièce sur *les affaires du temps*, en 1770, etc.

France, c'est donc une femelle

Qui fera toujours ton destin !
Ton salut vint d'une pucelle,
Ta perte vient d'une p.....

Et la suivante aussi, sur Louis XV, livré à des débauches honteuses :

Piller la veuve et l'orphelin,
Faire la guerre sans combattre,
C'est là le fils d'une catin,
Non le petit-fils d'Henri-Quatre.

Il n'est pas besoin d'ajouter que ces vers, faits à différentes époques, sont restés anonymes ; les auteurs n'ont pas jugé à propos de se faire connaître, pas plus que ceux des épigrammes suivantes, que cette dernière me rappelle. Elles datent de 1781.

Contre M. de Maurepas.

Monstre, qui n'as que trop vieilli,
Triomphe ! l'Anglais va nous battre ;
On juge, au renvoi de Sully,
Que nous n'avons plus d'Henri-Quatre.

Il était question là du *renvoi de M. Necker ;* quel Sully !... Peu de temps après on fit ainsi l'épitaphe du ministre trépassé :

O France, applaudis-toi, triomphe de ton sort :
Un dauphin vient de naître, et Maurepas est mort.

Un autre anonyme lui consacra celle-ci :

Huit mois plus tôt, il mourait adoré ;
Huit mois plus tard, il est mort abhorré.

Dans la première épigramme il y a : *l'Anglais va*

nous battre; la prédiction fut accomplie : le duc d'Orléans perdit la bataille navale d'Ouessant, et l'on parodia ainsi le quatrain :

A la gloire préférer l'or,
Fuir l'ennemi sans le combattre,
C'est être bâtard de Melfort,
Et non descendant d'Henri-quatre (1).

Comme, à cette époque, il vendit les arbres du Palais-Royal, dont la destruction fut très-sensible aux promeneurs, l'un d'eux fit courir ce sixain :

Le prince des gagne-deniers,
Abattant des arbres antiques,
Nous réserve sous ses portiques,
A travers ces petits sentiers,
L'air épuré de ses boutiques,
Et l'ombrage de ses lauriers.

Un autre ajouta cette répétition :

Pourquoi de ces chênes altiers
Regretter si fort le ravage :
Le vainqueur d'Ouessant, pour ombrage,
Nous laisse encore ses lauriers.

---

(1) Variante :

Immoler tout au coffre-fort,
Fuir l'ennemi sans le combattre,
Ce n'est pas sortir d'Henri-Quatre,
C'est être bâtard de Melfort.

Le médecin d'Arlequin lui ayant ordonné le bain, lui demanda après comment il l'avait trouvé. — *Un peu humide*, répond le malade.

Autrefois on écrivait et l'on prononçait *les chouses;* aujourd'hui l'on écrit et l'on prononce *les choses*, «Car, disait un rieur, *les chouses* ne sont plus que les femelles des *choux*. »

Cyrano s'exprime ainsi dans une lettre à une femme : « Vous êtes issue d'une race dont les sept « péchés mortels ont composé l'histoire. »

Il a paru à Lyon, en 1795 (l'an 3 de la *fraternité ou la mort!*), une édition de *la Mort de César*, tragédie de Voltaire, *avec des changements faits par le citoyen Gohier, ministre de la justice.* Cette pièce replâtrée se termine par ces deux vers, dans la bouche du peuple romain:

Nous jurons d'imiter son courage héroïque!
Vive la liberté! vive la république!

Belle et heureuse correction! comme on voit.

M. Armand-Charlemagne versifie avec beaucoup de facilité. On m'a fait lire son épître, déja un peu ancienne, *sur quelques gravures et quelques grands hommes.* Il la termine à merveille par ce trait, contre les illustres-honteux de cette fatale et sanguinaire époque (1793) :

Honneur aux modernes héros!
Mais tenez! ayons la franchise
De rire aux dépens des nigauds
Que leur parlage immortalise.
Paisibles, gais, point observés,
Buvons, rions dans les ténèbres;
Fuyons l'affront d'être célèbres
Et la honte d'être gravés.

Son autre épître sur la manie de se débaptiser est aussi très-hardie. Il y avait du courage à dire et à faire imprimer, pendant que Roberspierre vivait et *régnait :*

..... Des saints du paradis!
.....
Qu'apprenait-on à leur école?
Des lieux communs, de vieux rébus,
Que l'on prenait pour des vertus,
Dont toute la France était folle!
L'indulgence, la bonne foi,
Le dévouement à la patrie,
Voire, obéissance à la loi...
Et mainte pareille ineptie,
Axiomes du bon vieux temps,
Mais qu'aujourd'hui l'on mystifie,
Et qu'on désapprend aux enfants.
.....
Changeons de saint et de bannière,
Et plantons là le vieux patron :
Chenier s'appellera Voltaire;
Fauchet, l'évêque Massillon;
D'Églantine sera Molière,
Et Roberspierre, Cicéron.

Ces noms là se trouvent imprimés en toutes lettres; n'était-ce pas voler au-devant de son arrêt de mort? Je ne sais comment aura fait M. Armand-Charlemagne, pour échapper à cette trop commune destinée? Comment put-il tromper la vindicative surveillance du bourreau de la France?.... Mais comment, après avoir montré tant de courage et de si bons sentiments à cette époque, a-t-il pu écrire l'année dernière son *épître de Georges de Londres à Frédéric de Berlin?* Est-ce pour flatter le jaloux orgueil du directoire ou du *peuple souverain*, qu'il fait écrire à des rois ces ridicules pasquinades sur les rois?...—M. Armand-Charlemagne, vous portez un nom bien long et bien beau; mais n'allez pas le gâter, en le traînant bassement à la nouvelle cour de nos cinq insolents roitelets.

La fameuse comtesse de Dorchester ou de Rochester, maîtresse de Jacques I^er^, vint un jour s'asseoir au spectacle dans une loge, à côté d'une dame d'une vertu sévère, qui se leva sur-le-champ et sortit. La comtesse piquée, lui dit avec un sourire moqueur: *Ne craignez rien, madame, ma maladie ne se gagne point.* Ce qui mit les rieurs de son côté.—Ce mot m'en rappelle un autre. La jeune et belle Zaïde entra dans un salon, parée avec beaucoup de coquetterie. Une marquise laide et sage crut devoir lui donner une leçon. — *Comme vous voilà mise, comtesse!* lui dit-elle; *vous avez l'air d'une fille.*—*Madame,* lui répondit-elle froidement, *ne l'a pas qui veut.*

UNE grande dame se trouvant au concert spirituel près de mademoiselle Arnould, dit après s'être informée du nom de l'actrice : On devrait bien distinguer par des marques honorables toutes les femmes honnêtes. — *Madame*, repartit mademoiselle Arnould, *pourquoi voulez-vous mettre les filles dans le cas de les compter ?*

MADAME la baronne De Staël avait l'honneur de dîner avec la reine en 1790. Étant à table, elle quitta sans façon une partie de sa chaussure. Ceux qui s'en aperçurent trouvèrent cela assez leste; M. l'abbé Maury qui était l'un des spectateurs, parvint à se saisir du soulier délaissé; il le mit dans sa poche et sortit. A la fin du repas, madame la baronne cherchait partout avec son pied et ne trouvait rien. La reine s'aperçut de son embarras, et instruite par sa réponse, elle lui fit porter à l'instant de quoi réparer sa perte. On rit beaucoup de ce tour de page sans en connaître l'auteur. Je ne l'ai su depuis que par M. de..., commandeur de Malte, témoin et acteur. Il aida à enlever ce plaisant trophée, que M. l'abbé Maury emporta aussi fièrement que s'il eût trouvé la célèbre pantoufle de Cendrillon.

RIVAROL appelait la *déclaration des droits de l'homme* : la préface criminelle d'un livre impossible. Il disait de Mirabeau : *s'il a eu quelque succès, c'est qu'il a toujours écrit sur des matières palpitantes de l'intérêt du moment.* Cette phrase

a quelque chose d'un peu trop précieux. Mais ce qui est plus simple et plus vif, c'est ce mot par le même : *Mirabeau est capable de tout, même d'une bonne action.*

On a prétendu que *Corneille* s'était repenti d'avoir travaillé pour le théâtre, et qu'il s'était imposé en réparation de versifier l'*Imitation;* on s'est trompé. La chute de *Pertharite* fut cause que le *grand Corneille* crut abandonner pour toujours la carrière; mais il n'avait pas encore donné *OEdipe*, ni *Sertorius*, qui fit dire à *Turenne*, « Où donc *Cor-* « *neille* a-t-il appris l'art de la guerre? » ni *Othon* qui força le maréchal de *Grammont* à s'écrier : « *Corneille* est le bréviaire des rois. » Ni *l'Agésilas*, si connu par l'épigramme de *Boileau :*

J'ai vu l'Agésilas;
Hélas!

Ni *Bérénice*, ni *Pulchérie*, ni *Suréna*. — Ainsi les compilateurs prouvent sans cesse leur ignorance et leur négligence, tantôt en avançant des faits dénués de preuves ou contraires à la vérité, tantôt en ne publiant pas des pièces essentielles pour compléter des éditions, qu'ils assurent toujours être complètes.

Vadé avait une petite commission au bureau du vingtième. Il y avait dans le même bureau un surnuméraire qui ne sortait point avec les autres à

l'heure du dîner. Le poète y fit attention, et surpris de cette singularité, il s'informa de l'état de cet homme : on lui dit que sa pauvreté était si grande, qu'un morceau de pain qu'il mangeait au bureau, faisait toute sa nourriture. *Vadé* n'était pas riche; mais il était généreux et compatissant. Il donna à l'hôte de ce malheureux de quoi le nourrir pendant un mois; et de mois en mois, il paya ainsi sa pension, jusqu'à ce que par ses actives sollicitations, il lui eût obtenu un emploi qui le fît vivre. De pareils traits, qui font tant d'honneur aux lettres, ne devraient-ils pas être publiés avec empressement? Cependant on ne lit pas celui-ci dans la vie de *Vadé!*

Dans l'inconcevable pièce de *Clitandre*, par le *grand Corneille*, le scélérat *Pimante*, après avoir tenté d'assassiner son rival, veut encore violer sa maîtresse. Elle résiste et lui crève un œil avec l'aiguille de ses cheveux. *Pimante*, au fort de sa douleur, s'écrie en apostrophant cette aiguille :

O toi qui, secondant son courage inhumain,
Loin d'orner ses cheveux, déshonores sa main,
Exécrable instrument de sa brutale rage,
Tu devais pour le moins respecter son image :
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une main si cruelle,
Devait être adoré de ta pointe rebelle.

Cette longue apostrophe a fait demander si elle n'a-

vait pas donné lieu au proverbe : *discourir sur la pointe d'une aiguille.*

On a retenu et rimé souvent un mot charmant d'un amant à sa maîtresse, qui regardait fixement une étoile : *ne la regardez pas tant, je ne puis pas vous la donner.* C'est lord d'Albermale qui le dit à mademoiselle Gaucher, sa maîtresse, devenue depuis madame d'Hérouville, vertueuse comme épouse, mais malheureuse par le souvenir de ses fautes. Elle mourut de douleur des humiliations qu'on lui fit essuyer dans le monde.

Galet, ami de Piron et de Collé, connu par de jolis couplets et d'heureuses saillies, était un épicier qui s'était ruiné par insouciance. Ses chansons faites ou à faire l'occupaient plus que son commerce. Réfugié au Temple, qui était un lieu de franchise pour les débiteurs insolvables, il y recevait tous les jours quelques mémoires de ses créanciers; aussi il disait gaiement : *me voila logé au temple des mémoires.*

On a fait une caricature plaisante au sujet du procès de Brottier, Lavilleheurnois et autres, accusés par le général *Malo* du crime capital de conspiration royaliste. Le général est dans sa chambre; on voit, à travers les rideaux de l'alcove qui sont fermés, passer sous les matelas les pieds des témoins qui sont apostés. Brottier entre pour faire ses pro-

positions, que l'autre écoute d'un air perfide; et au bas du tableau on a écrit ces paroles de l'oraison dominicale : *sed libera nos a malo.* — J'y consens.

Le 15 *octobre* 1766, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Ne pourriez vous pas me dire ce que *pro-* « *duira*, *dans trente ans*, la révolution qui se fait « dans les esprits depuis Naples jusqu'à Moscou?... « Je suis trop vieux pour espérer de voir quelque « chose; mais je vous recommande le siècle qui se « forme.... » — Quelle prédiction!... Ainsi donc il a été donné à l'impie de prédire avec vérité! — Dans *trente ans*, disait-il!... et les voilà révolus d'hier, ces *trente ans;* la *révolution* a été faite! quel en a été le résultat? — Le mot le dit; terrible, comme toutes les autres *révolutions.* Que voyons nous en effet? la dissolution de l'ordre; la désunion des familles; l'exil de la religion qui soutenait, qui encourageait l'homme dans le malheur; de cette religion l'espoir du juste et l'effroi du méchant! la destruction même de la morale; le crime triomphant et récompensé; la France décimée par ses bourreaux-législateurs : tel a été le triste ouvrage de cette meurtrière *philosophie*, qui n'était plus l'étude de la *sagesse*, mais le déchaînement des plus noires passions, de l'envie, de la haine, de la soif du mal, et surtout de l'ambition du pouvoir, des honneurs et de la fortune!... Les *trente ans* viennent de finir; et nous avons subi toute l'explosion de cette mine, que la philosophie chargeait auda-

cieusement pour renverser le trône et l'autel... — Ils ont régné enfin, ces philosophes; et toutes les familles ont été plongées dans le sang et dans le deuil !!!..

Je n'avais que quinze ans lorsque je fus jeté, en 1793, dans les cachots de Roberspierre, et c'est là que je fis mes premiers vers érotiques. Je ne les rapporterai pas : ils ont été condamnés aux flammes; mais je ne veux pas être si sévère pour ma troisième épître. C'était une très-faible imitation de la *Chartreuse* de Gresset, que je venais de relire. J'étais détenu dans les prisons de Pamiers, lorsque j'adressai l'épître suivante :

A M. LE CHEVALIER DE JUGE.

1793.

Par les sbires du despotisme
Ton ami vient d'être arrêté :
Ne crois pas que son optimisme
En soit nullement affecté;
Qu'importe que le fanatisme
Qu'a fait naître l'*égalité*
Me prive de ma *liberté !*
Laissons une troupe farouche,
Que séduit un espoir trompeur,
Avoir la menace à la bouche :
L'innocent peut-il avoir peur?
Troupe de bourreaux, je vous brave;
En vain j'éprouve des revers,
Plus que moi vous êtes es*claves :*
Vous tremblez! Je ris dans mes fers.

Oui, de votre *démocratie*
Je redoute peu la fureur;
J'aime autant que vous ma patrie;
Mais je déteste la terreur
Qu'inspire une horde en furie.
Loin de partager vos excès,
Je préfère en être victime.
Peut-on être vraiment Français
Et transiger avec le crime?
Ah! multipliez vos verrous,
Que votre rage se ranime;
Je compte assez sur votre estime
Pour mériter votre courrous.
Vous ne m'entendrez pas me plaindre
De la tristesse de mon sort;
Et j'attends l'instrument de mort
Sans le désirer ni le craindre.

.....

Malgré le sort qui me menace,
Jeune élève du bon Horace,
J'apprends à cadencer des vers;
Et lorsque ma muse a su plaire
A Laure, Eucharis ou Glycère,
De tous les maux que j'ai soufferts
S'efface la trace légère.

Ainsi, loin des hommes pervers,
J'ose ici, sans inquiétude,
Être à l'amour, être à l'étude,
Et par eux oublier mes fers.

J'ai toujours conservé ce manuscrit à cause de l'époque dont il me retraçait l'image. Elle est cruelle, j'en conviens; à peine je naissais à la vie, qu'on

écrouait ma *liberté* dans une prison; qu'on préparait le tombereau qui devait conduire à Nantes une victime de plus; et que, par grace spéciale en faveur de ma jeunesse, le représentant du peuple Paganel signait ma délivrance, et mon exil dans un rayon de vingt lieues. Mais comme a dit Métastase :

Dopo il crudel cimento
Narra i passati sdegni,
Di sue ferite i segni
Mostra il guerrier così,
Mostra così contento
Schiavo che uscì di pena,
La barbara catena
Che strascinava un dì.

C'est le même motif qui m'a fait garder un quatrain d'assez peu d'importance : je fus condamné à le faire pour retirer un gage. Il est adressé à quatre dames avec qui je venais de jouer.

Sur le quatrain que je vous dois,
Pourquoi presser ma muse peu féconde?
Voyez les belles que je vois,
C'est le plus beau quatrain du monde.

Un commisaire, soi-disant civil, étant venu faire la visite des prisons, j'écrivis :

Ce commissaire au cœur de fer,
Et ces adjoints aux airs si rogues,
De nos tyrans sont-ce les dogues
Qui viennent garder notre enfer ?

1797.

Le département de l'Arriège a donné le jour à plusieurs hommes célèbres. Le philosophe Bayle est né au Carlat-le-Comte; le médecin Roussel, à Ax; l'astronome Vidal, à Mirepoix, ou du moins dans ses environs, à Belestat; le critique historien La Beaumelle, à Mazère; mais le lieu que j'habite a donné le jour à un Pape. Ce titre de gloire pour mon pays mérite bien que je m'occupe du soin de le rappeler.

Jacques Fournier, Pape, sous le nom de *Benoît XII*, naquit à Saverdun (1), *dans l'ancien dio-*

(1) Je ne sais pourquoi le compilateur d'un article inséré dans la *Biographie toulousaine* dit à la fin, t. 1^er^, p. 248 : « La plupart des « écrivains étrangers au Languedoc qui ont écrit sur la vie « des papes ont dit que Benoît XII était natif de Saverdun; « cependant un auteur du pays, *Nicolas* Bertrand et Platine « assurent qu'il était Toulousain. » Cette assertion n'est pas bien sûre, et il y aurait erreur des trois côtés, si le nécrologiste ne s'était pas seul mépris. D. Vaissette, *l'art de vérifier les dates*, et tous les Biographes sont d'accord sur ce point, *il naquit à Saverdun;* et si dans une inscription placée à Rome on lit : *Benedictus papa XII tolosanus*, etc., cela ne confirme point qu'il était de *Toulouse;* c'est seulement une extension, comme qui dirait, du *diocèse de Toulouse.* Il est même probable que *Nicolas* Bertrand et Platine (puisque *Platine* y a) n'ont pas prétendu davantage. Au reste, M. le baron de Lamothe-Langon-Hautencourt invoque là une singulière autorité : voici ce qu'on en dit dans les notes sur la *Bibliothèque* de Duverdier : « L'ou- « vrage de Bertrandi est *plein de fables*, jusqu'au temps de « *Raymond*, comte de *Saint-Gille.* Quant aux temps suivants, l'auteur

cèse de Toulouse, d'une famille peu connue; ce qui a engagé quelques auteurs à avancer, l'un (l'abbé de *Barral*), qu'il était fils d'un *meunier*; l'autre (l'abbé de *Fellert*), que son père était *boulanger*. Le *Dictionnaire historique* ajoute encore à ces détails, peut-être peu exacts, une nouvelle supposition, en s'exprimant ainsi : « *Benoît XII*, appelé *Jacques* « *de Nouveaux*, surnommé *Fournier*, peut-être « parce que son père était *boulanger*. » Le Dictionnaire se trompe, *Fournier* n'était pas un *surnom*; c'était son nom de famille. C'est *Novelli* (et non pas *Nouveaux*), qui était un surnom, ou du moins un nom emprunté; il ne l'adopta qu'en considération du cardinal *Arnaud* NOVELLI, son oncle maternel. La tradition du pays porte que le père de *Benoît XII* était à la fois *meunier* et *boulanger*, ce qui arrivait souvent dans ce temps-là. Mais puisque sa mère se trouvait sœur ou proche parente d'un cardinal, il est probable que le Pape *Benoît XII* n'était pas d'une extraction aussi médiocre qu'on l'a prétendu. Sa famille pouvait être pauvre, et cependant très-estimée. Elle existe encore, et est restée toujours aussi simple, aussi modeste, aussi considérée qu'alors. Les *Fourniers* habitent un domaine, situé sur le penchant d'une colline, près du château de Roudeille, entre le village de Canté et Saverdun. Ils y cultivent eux-même cette propriété qu'ils n'ont ni agrandie,

« a parle d'après la chronique de *Guillaume de Puylaurens* et de « *Bernard de la Guionie*, évêque de Lodève, qu'il n'a presque fait « que traduire. »

ni diminuée. Je ne répéterai pas les détails honorables que l'histoire rapporte; ils sont connus. *Benoît XII* mourut à Avignon, le 25 avril 1342, dans le palais qu'il y avait fait construire, et fut inhumé dans la cathédrale de cette ville. Il a laissé divers écrits; cependant *Du Verdier*, ni *La Croix du Maine*, n'ont fait aucune mention de lui dans leurs *Bibliothèques françaises*, qui parurent presque simultanément en 1584, c'est-à-dire 242 ans après la mort de cet illustre pape (1).

M. Fenouillot de Falbaire, auteur de *l'Honnête Criminel*, vient de publier dans les journaux une lettre, où il détaille les persécutions que ce drame lui a fait éprouver. « Collot-d'Herbois, dit-il, l'un des « plus vils et des plus féroces tyrans qu'ait produits « notre révolution, avait écrit à la convention que « cette pièce l'avait fait insulter au théâtre d'Orléans; « et l'on sait que, pour avoir jadis été sifflé sur celui « de Lyon, il en faisait alors égorger les habitants « et démolir les maisons. » M. de Falbaire fut obligé de faire des changements à cette pièce, qu'on rejoua avec l'approbation de la *commune de Paris*. « Ce- « pendant, ajoute-t-il, on se revit bientôt contraint « d'en cesser absolument la représentation : l'on avait « beau faire, les monstres qui dévoraient la France « à cette époque désastreuse, croyaient toujours qu'on « pensait à eux, dès qu'on parlait de fripons et de « scélérats. »

(1) Ce n'est pas le seul oubli qu'on remarque dans l'une et dans l'autre.

Dans *l'Ane à Créon*, parodie, que M. Gabiot à faite d'*Anacréon chez Polycrate*, on a remarqué ces quatre vers, que le *Courrier des Spectacles* de M. Lepan rapporte :

Le plaisir n'offre plus d'appas,
Quand l'avenir nous désespère :
On veut avoir ce qu'on n'a pas,
Et ce qu'on a cesse de plaire.

J'ai trouvé dans le même journal, que M. Chevalier, *chef du Bureau de l'Intérieur*, a adressé à M. Chérubini des vers qui se terminent ainsi :

De fleurs et de lauriers que n'ai-je une couronne!
Je briguerais l'honneur de te la présenter ;
Mais en t'applaudissant le public te la donne.
L'obtenir est moins doux que de la mériter.

Les grands esprits se rencontrent; M. Chevalier s'est rencontré avec M. le marquis de Saint-Marc, qui, lorsque le buste de Voltaire fut couronné sur le théâtre, le 30 mars 1778, terminait de cette manière l'impromptu que cette circonstance lui inspira :

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter ;
Qu'il est doux de la mériter
Quand c'est la France qui la donne (1)!

(1) Il paraît que cette dernière pensée a du charme pour messieurs les poètes. Martin ayant joué à Toulouse en 1801, dans

AVENTINUS, historien allemand, rapporte le fait suivant, qui, sans doute, paraîtra extraordinaire.

---

l'*Épreuve villageoise*, les Toulousains l'accueillirent avec transport, et on lui jeta une couronne accompagnée de ces vers :

Chantre mélodieux des rives de la Seine,
Qui ravis le cœur et les sens :
L'art et le goût, tout vers toi nous entraîne,
Qui pourrait résister à tes tendres accents?
Daigne agréer cette couronne,
A toi seul on peut l'adresser ;
Le plaisir vient de la tresser
Et le sentiment te la donne.

Il m'a semblé en retrouver quelque chose dans les vers que M. B. S. a faits pour M. Dabos, sur son tableau représentant *une femme tenant un parasol rouge et quelques épis de blé.*

Quel coloris charmant ! quel fini ! quel éclat !
Que cette ombre à mes yeux la rend voluptueuse !
Dabos, peintre à la fois brillant et délicat,
Si j'étais dans un champ, ainsi que ta *glancuse*,
J'abandonnerais volontiers
Les épis que ma main moissonne,
Et je cueillerais des lauriers
Pour t'en tresser une couronne.

M. Tarteiron termina ainsi par la même pensée une épître qu'il adressait à madame de Bourdic-Viot sur sa convalescence. Voici les derniers vers de cette pièce :

Mais par le charme de tes vers,
Bien plus puissant que la lyre d'Orphée
Lorsqu'elle enchaîna les enfers,
Sa main fut bientôt désarmée.
Hâtez-vous, doctes sœurs, tressez une couronne ;
Ses talents nous la commandaient,
Ses graces la lui promettaient,
L'immortalité la lui donne.

Henri, second du nom, étant à Regensberg ou Ratisbonne, et y faisant une partie de chasse, invita Babon, comte d'Avemberg, à s'y trouver, mais sans aucune suite. Celui-ci avait des deux femmes qu'il avait épousées, huit filles vivantes, et trente-deux garçons bien faits et en âge de rendre quelques services à cet empereur. Croyant devoir profiter de cette occasion, et ayant bien équipé ses trente-deux fils, avec un domestique pour chacun, fort bien montés, il les mena au rendez-vous convenu pour cette chasse. Henri, surpris de l'arrivée de ces soixante-quatre cavaliers, appela Babon, et lui dit : « Qu'est-ce donc que tout ce monde, Babon, ne vous avais-je pas prié de venir seul? — Seigneur, c'est à quoi je me suis conformé, et je n'ai pris pour m'accompagner qu'un seul domestique. — Qui sont donc ces gens dont je vous vois suivi? — Ce sont mes trente-deux fils, accompagnés de chacun un valet, et qui ne veulent vivre que pour vous servir, ainsi qu'a fait leur père. J'ai peu de bien pour les élever convenablement à leur qualité, et j'ai cru que Votre Majesté pourrait leur en faire. Je puis même assurer qu'ils sont heureusement nés, dignes, en un mot, du sang et de la réputation de leurs ancêtres; et si vous trouvez digne de vous le présent que j'ose vous en faire, vous pouvez le regarder, à partir de cet instant, comme le propre bien de Votre Majesté. »

Henri agréa avec plaisir l'offre du bon vieillard, donna de l'emploi à tous les frères, s'en trouva bien, et nombre d'illustres familles d'Allemagne se

font honneur aujourd'hui de tirer leur origine de ce comte Babon.

FONTENELLE disait en parlant de La Fontaine : « il est bien aisé d'être un homme d'esprit ou un « sot; mais d'être les deux et dans le plus haut de- « gré, cela est admirable. »

LE maréchal duc de Richelieu racontait plaisamment l'origine de l'inimitié qui régnait entre lui et M. de Maurepas. Celui-ci, disait-il, curieux de savoir pourquoi Louis XV se déguisait toutes les nuits, se cacha dans un privé où je le découvris. Le roi s'écria : « Je crois que voilà Maurepas qui nous espionne! Sire, voulez-vous que je le tue? »—Le roi ne le voulut point. « Eh bien! ajoutait le maréchal en riant, le comte ne m'a jamais pardonné cela. »

LE même duc ayant surpris sa femme dans les bras d'un de ses valets, la porte de la chambre ouverte, lui dit : « Voyez, madame, comme vous êtes « imprudente! si c'était tout autre que moi? »

M. Dupont de Nemours a une imagination très-vive, un esprit très-brillant, et des idées quelquefois singulières; aussi M. Turgot lui disait : « Mon ami, vous serez toujours un jeune homme de la plus belle espérance. »

En 1784, Barthe, dont j'aime l'esprit facile, qui a fait plusieurs jolies comédies, entre autres, les *fausses Infidélités*, et surtout les épîtres les plus jolies et les plus gaies qu'après Voltaire et Gresset on ait écrites dans notre langue, plaça cette *inscription* sur la porte d'une petite campagne, aux environs de Montpellier.

La liberté, la paix et l'oubli des chagrins
Appellent l'amitié dans ce lieu solitaire;
Le coude sur la table elle y juge les vins,
Les belles et les rois, et les sots et Voltaire.
Son front est sans nuage et sa voix sans mystère;
Seulement à son œil cachant les doux larcins,
L'amour y sait parfois être heureux et se taire.

Il fit aussi presqu'à la même époque cet *impromptu*, adressé

A une jeune mariée, sur l'excuse qu'elle présentait pour se dispenser de chanter.

Avec de si beaux yeux peut-on être enrhumée?
Chantez : le jeune dieu dont vous parez la cour
Chérit la demi-voix comme le demi-jour :
Une bouche timide est encor plus aimée.

En 1793, on lisait chez le suisse d'une maison près de Paris, ces vers charbonnés sur les murs de la salle :

Conduit par la mélancolie
Je vins dîner seul en ces lieux;

J'y fis des vœux pour ma patrie,
Et j'en sortis moins malheureux.
O ciel! sauve la république
Des fureurs de quelques tyrans!
Je hais tout pouvoir despotique;
Plus de rois, mais plus de brigands.

Ces vers étaient signés C. D., de sorte qu'on crut qu'ils étaient de *Condorcet*, ou peut-être de *Camille Desmoulins*.

M. J. M. Chénier, terrible législateur, ayant proposé la loi de déportation, a reçu ce petit *amendement:*

Chénier veut qu'on le croie un sublime orateur,
Un Sophocle nouveau, le vainqueur de Voltaire,
Et qui pis est encor, profond législateur:
Il prétend déporter qui soutient le contraire.
Grace, grace, monsieur Chénier!
En vain voulez-vous faire un désert de la France;
Quand vous déporteriez jusqu'au dernier barbier,
Pourriez-vous aux roseaux commander le silence?

CHAMFORT disait, avec sa franchise ordinaire: *C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions; c'est le bras du peuple qui les exécute.* Fort bien! et nous avons vu de quelle manière il fait ces exécutions. — Ceci nous rappelle un autre mot de d'Alembert, dit dans une tout autre occasion, mais qu'on peut appliquer aux mêmes circonstances: *Ma foi, les hommes sont bien fous, à commen-*

cer par les sages! — Ajoutons qu'ils étaient quelquefois bien naïfs; ces philosophes, et qu'une phrase les décelait tout entiers.

DANS un éloge en vers de d'Alembert qui parut en 1784, j'ai remarqué ce passage :

Géomètre, il ouvrit aux émules d'Euclide
Des sentiers nouveaux, inconnus;
Philosophe, il orna la vérité timide
De la ceinture de Vénus.

Mais puisque *vérité* y a, il me semble que la vérité philosophique, qui est celle dont on parle, n'est pas infiniment *timide* dans les écrits de d'Alembert. Plus de retenue et plus de prudence lui auraient fait plus d'honneur.

AU temps de la terreur, un vieux frénétique, membre d'un comité révolutionnaire, se faisait appeler *Caton*. Il se prit un jour de querelle avec un domestique nommé Dunois, dont le maître apaisa la rixe par ces vers :

A cet air patriote, à cette forme antique,
Je croyais voir, mon cher *Caton*,
Revivre en vous *Caton d'Utique :*
Mais puisque, sans nulle raison,
Avec Dunois, mon féal domestique,
Vous êtes fier et querelleur,
Vous n'êtes à mes yeux que *Caton le Censeur*.

Le baron de Bagge, fou de musique, était, en 1782, en possession de régaler les amateurs d'un *solo* de violon, qu'accueillaient de *bravos*, de *bravissimos* les harmoniphiles qui vivaient et riaient à ses dépens. Il se fit peindre, un violon à la main tel qu'un ménétrier, regardant cet instrument comme son plus digne attribut. Un plaisant trouva gai de lui offrir l'inscription suivante; persiflage que le bon écorcheur d'oreilles prit au pied de la lettre:

Du dieu de l'harmonie adorateur fidèle,
Son zèle impétueux ne pouvait s'arrêter:
Dans l'art du violon il n'eut point de modèle,
Et jamais amateur n'osera l'imiter.

Un décret de *l'assemblée constituante* accordait des pensions aux gens de lettres, sur la liste desquels il s'en trouvait plusieurs morts depuis long-temps; ce qui donna lieu à cette pièce:

Nos augustes représentants,
Viennent, par un trait de génie,
D'honorer d'une rente à vie
Des auteurs morts depuis deux ans.
Là-dessus, des mauvais plaisants
S'exerce la langue maudite.
Quant à moi, je me félicite
D'être né pour vivre en un temps
Où l'on déterre le mérite.

Le 17 mai 1790, on proposa dans la même assemblée de faire une monnaie de cuivre, de mince

valeur, pour faciliter la circulation des assignats. *Où prendra-t-on le cuivre?* demanda M. l'abbé Maury. — *Il n'y a qu'à employer*, répondit M. de Murinais, *les casseroles de tous ceux dont on a renversé la marmite.*

On demandait à Diogène ce qui pesait le plus sur la terre. Il répondit : *Un ignorant.*

On a fait cet impromptu en l'an 4, sur le déplacement subit de la division de l'instruction publique par les bureaux de la police.

Vite, sans balancer, qu'on me cède la place,
Dit un fils de Thémis aux enfants d'Apollon :
La police aujourd'hui délogé le Parnasse.
A quoi servent les arts et le sacré vallon?
Vos leçons, vos écrits ne sont que balivernes;
Des sbires, des mandats sont guides plus certains,
Et comme vous d'ailleurs j'éclaire les humains,
Vous par l'instruction, et moi... par les lanternes.

J'aime à mettre les portefeuilles à contribution; voici un morceau qui fera plaisir; c'est une lettre écrite de la propre main de J.-J. Rousseau. Elle est adressée à M. de La Popelinière :

A Montmorenci, le 8 juin 1762.

« Non, monsieur, les livres ne corrigent pas les hommes, je le sais bien : dans l'état où ils sont, les mauvais les rendraient pires, s'ils pouvaient l'être, sans que les bons les rendissent meilleurs. Aussi ne

m'en imposais-je point, en prenant la plume, sur l'inutilité de mes écrits; mais j'ai satisfait mon cœur, en rendant hommage à la vérité, en parlant aux hommes pour leur vrai bien, en rendant gloire à Dieu, en arrachant aux préjugés du vice l'autorité de la raison : je me suis mis en état, en quittant la vie, de rendre à l'auteur de mon être compte des talents qu'il m'avait confiés. Voilà, monsieur, tout ce que je pouvais faire; rien de plus n'a dépendu de moi. Du reste, j'ai fini ma courte tâche, je n'ai plus rien à dire et je me tais; heureux, monsieur, si bientôt oublié des hommes, et rentré dans l'obscurité qui me convient, j'y conserve encore quelque place dans votre estime et dans votre souvenir. »

J.-J. Rousseau.

Les complices révolutionnaires de Mirabeau s'emportaient contre l'énergie de quelques écrits qui venaient de paraître. Mirabeau leur répliqua, avec autant d'ironie et de franchise que de sang-froid : *Que vous importe leur vaine colère? vous n'avez rien à craindre des aristocrates. Ces gens-là ne pillent pas : que peuvent-ils contre nous? laissez-les clabauder, leur affaire est faite!....* — Il avait raison : que pouvaient le droit, l'innocence et la justice contre la violence, le crime et l'iniquité?

Couthon avait à Passy une maison de plaisance, qui, enrichie de boudoirs et de bosquets, était souvent témoin de ses turpitudes. Cependant ce prêcheur d'*égalité* ne s'y trouvait pas logé assez somp-

tueusement ; et il faisait construire un palais superbe à Chamalière, près Clermont. *Quatorze millions* étaient consacrés à ce bâtiment, *dont le plan avait été dressé par les autorités constituées du lieu!* .....

UN amateur avait écrit sur un exemplaire de la Henriade qui était dans sa bibliothèque, ce distique :

Énée eut son Virgile, Achille eut son Homère,
Bourbon, non moins heureux, a rencontré Voltaire.

Celui-ci se trouvant chez cet amateur, s'en aperçut, et prenant une plume, il effaça le second vers en y substituant celui-ci :

Jeanne, non moins heureuse, a rencontré Voltaire.

Ce qui prouve qu'il était plus content de ce dernier poëme que de l'autre. Mais le premier du moins n'était pas un tort.

VOLTAIRE eut à Berlin, avec un juif, un procès qui ne lui fait pas honneur. L'ambassadeur de France écrivait à ce sujet : *Si Voltaire perd son procès, il sera pendu ; s'il legagne, il sera chassé.* L'alternative n'était pas brillante, pourtant elle ne fut que trop accomplie! Sans le renvoyer précisément, le roi de Prusse, mécontent de sa conduite envers Maupertuis et d'autres, lui dit : *Je ne vous chasse point, parce que je vous ai appelé ; je ne vous ôte point votre pension, parce que je vous l'ai donnée ; mais je vous défends de paraître jamais*

devant moi. — Dans une lettre à M. Kœnig, Voltaire a nié le mot du roi de Prusse; mais Voltaire a nié bien d'autres choses qui étaient aussi vraies!

L'AIMABLE auteur des *Lettres à Émilie sur la mythologie* vient de répondre par un billet charmant à une lettre, prose et vers, que je lui avais écrite; voici cette réponse :

Paris, 12 floréal an 5 (1er mai 1797).

« Je suis très-sensible, monsieur, aux vers beau-
« coup trop flatteurs que vous m'avez adressés; à
« votre âge, on est toujours indulgent. J'ai beaucoup
« de défauts, que vous verrez plus tard; mais je
« commence à devenir trop vieux pour me corriger.
« Ce qui a rendu pour moi le public indulgent,
« c'est qu'il a cru voir plus de sentiment que d'es-
« prit dans mes ouvrages; profitez de cet exemple,
« et souvenez-vous que ce qui ne va pas au cœur
« ne va pas à la postérité (1). »

DEMOUSTIER.

J'ai appris, depuis, un trait particulier de l'aimable chantre d'*Émilie*. On jouait une de ses pièces, lorsqu'un jeune étourdi, qui ignorait qu'il en fût l'auteur, lui emprunta une clef forée, pour siffler à l'unisson avec une partie du parterre. M. Demoustier la lui remet tranquillement. Son voisin

(1) Dans ce joli billet, l'ingénieux auteur renferma alors une leçon, que son expérience donnait à mon extrême jeunesse. On remarquera que le spirituel écrivain recommandait d'éviter précisément l'excès de l'esprit.

siffle et resiffle à son aise; puis il parle de ses propres ouvrages, il en récite même quelques vers : M. Demoustier l'écoute et lui dit : « Vous avez oublié de me rendre ma clef forée (1). » On a mis cette anecdote en vaudeville : la première fois, sur le théâtre des *Jeunes Artistes;* la seconde, sur celui des *Troubadours.* Cette dernière, composée par MM. Léger et Creuzé, est supérieure à l'autre. En voici un fragment, que le *Courrier des spectacles* va me fournir. *Valère* ou *Demoustier :* « Qu'avez-vous de si pressé à me dire, mon cher Claque ? » — *Claque :* « Comment ! on va jouer votre pièce, et vous me le demandez? Mais des billets, force billets, considérablement de billets. » — *Demoustier :* « Pourquoi faire ? » — *Claque :* « Pour électriser les spectateurs, étouffer les murmures, exciter l'enthousiasme, écraser la cabale. » — *Demoustier :*

Loin cette ressource banale :
Un auteur qui sait s'estimer,
Peut bien souffrir d'une cabale,
Mais ne sait jamais en former.

(1) On m'a rapporté depuis cette histoire différemment; je la place ici par amour pour la vérité, et afin que les biographes puissent choisir. C'était le 26 février 1797 (et non pas 1796 comme on le trouve par erreur dans *l'Almanach des Spectacles*) qu'on jouait, pour la première fois, *les trois Fils.* Un jeune homme voisin de l'auteur, qu'il ne connaissait pas, lui emprunta sa clef pour siffler son ouvrage. Demoustier la lui donna sans lui faire paraître aucun trouble, invita le jeune homme à déjeuner pour le lendemain, et lui apprit, en causant amicalement, qu'il *était coupable de l'ouvrage qu'il avait sifflé la veille.*

Si le parterre l'encourage,
Son talent seul en a l'honneur:
Et le mérite de l'ouvrage
Est la cabale de l'auteur.

M. Henry de Larivière était membre de la commission des douze, contre laquelle tous les énergumènes de la convention s'étaient prononcés, et qui déplaisait surtout à Roberspierre. On les menaça de mort, s'ils ne donnaient pas leur démission. Sept s'assemblèrent, et la frayeur s'emparant de ceux dont on voulait se défaire, ils résolurent de se retirer. M. de Larivière répondit « que lui ne se retirait « pas; qu'ils avaient été nommés par une loi, et qu'ils « ne pouvaient être chassés que par une loi. » A ces paroles énergiques, plusieurs montagnards se jetèrent sur lui et le colletèrent, le menaçant vivement. Basire et David, entre autres, le serraient de près; mais M. de Larivière, qui est fort et courageux, se débattant avec vigueur, leur cria: « Coquins, vous ne « savez pas combien il y a à tuer dans un honnête « homme. »

M. Monjourdain, condamné à mort en 1793, par le tribunal révolutionnaire, adressa à sa femme cette ingénieuse chanson, intitulée: *les Regrets de la vie.*

L'heure avance où je vais mourir,
L'heure sonne et la mort m'appelle:
Je n'ai point un lâche désir,
Je ne fuirai point devant elle.

Je meurs plein de toi, plein d'honneur;
Mais je laisse ma douce amie,
Dans le veuvage et la douleur;
Ah! je dois regretter la vie.

Demain mes yeux inanimés
Ne s'ouvriront plus sur tes charmes;
Tes beaux yeux à l'amour fermés,
Demain seront noyés de larmes.
Le froid glacera cette main
Qui m'unit à ma douce amie,
Je ne vivrai plus sur ton sein:
Ah! je dois regretter la vie.

Si j'ai dix ans fait ton bonheur,
Ne vas pas briser mon ouvrage;
Donne un moment à la douleur,
Donne à la raison ton bel âge.
Qu'un aimable époux à son tour
Vienne rendre à ma douce amie
Des jours de paix, des nuits d'amour,
Je ne regrette plus la vie.

Je revolerai près de toi
Des lieux où la vertu sommeille,
Je ferai marcher avec moi
Un songe heureux qui te reveille.
Je reverrai la volupté
Ranimer encor mon amie,
L'amour au bras de la beauté,
Je ne regrette plus la vie.

Si le coup qu'on frappe demain
N'écrase pas mon triste père;
Si l'âge, l'ennui, le chagrin
N'emportent pas ma tendre mère,

Ne les fuis pas dans leur douleur,
Reste à leur sort toujours unie;
Qu'ils me retrouvent dans ton cœur,
Ils aimeront encor la vie.

Le comte de Mirabeau, si malheureusement fameux, était retiré en Hollande.— « Devinez la nouvelle que je vous apporte, » lui dit en entrant un de ses amis. — « La guerre? — Non. — L'exil de *tel* ministre? — Non. — Le mariage de tel prince? — Non : c'est la mort de Louis XV. » Mirabeau reste un moment plongé dans une profonde rêverie, et frappant son front, avec les signes de l'émotion la plus vive : *Ce malheur*, s'écrie-t-il, *retarde la révolution de vingt ans.*

M. de Malesherbes, persécuté par diverses intrigues de cour, crut devoir abandonner le ministère. Il présenta sa démission à Louis XVI, qui lui dit : « Vous êtes plus heureux que moi, vous pouvez « abdiquer. »

« Dès que j'eus la permission d'entrer dans la prison de Louis XVI (a dit Malesherbes dans des mémoires manuscrits), j'y courus; à peine m'eut-il aperçu, qu'il quitta un Tacite ouvert devant lui sur une petite table. Il me serra entre ses bras, ses yeux devinrent humides, les miens se remplirent de larmes, et il me dit : « Votre sacrifice est d'autant « plus généreux, que vous avez exposé votre vie, et « que vous ne sauverez pas la mienne. » Je lui représentai qu'il ne pouvait y avoir du danger pour

moi, et qu'il serait trop facile de le défendre victorieusement pour que sa vie fût menacée. « Non, non, « répondit-il, ils me feront périr, j'en suis sûr; ils « en ont le pouvoir et la volonté. N'importe; occu- « pons-nous de mon procès, comme si je pouvais le « gagner : et je le gagnerai en effet, puisque la mé- « moire que je laisserai sera sans tache. » — Quand de Sèze eut fini son plaidoyer, il nous le lut. Je n'ai rien entendu de plus pathétique que sa péroraison : Tronchet et moi, nous fûmes touchés jusqu'aux larmes, et Louis XVI répondit : « Il faut la « supprimer, je ne veux pas les attendrir. »

Dans le bon temps, où la *liberté* et *l'égalité* mirent tous les esprits en désordre; les laquais, les savetiers qui régnaient dans les clubs des jacobins, firent faire une loi, qui ordonnait à tous les *citoyens* et à toutes les *citoyennes* d'afficher leurs noms, prénoms, et jusqu'à leur âge, sur leur porte. Plus d'une bonne *citoyenne* tricha *la république* sur ce dernier point, et entre autres, la spirituelle et célèbre *Sophie* Arnould. Elle mit sur l'indispensable affiche qu'elle avait trente-huit ou quarante ans. Quelqu'un qui la connaissait, s'étonna qu'elle n'eût que cet âge, et il lui dit peu galamment (car c'était aussi l'époque des sottes et brutales franchises) qu'on lui donnait au moins cinquante ans. — « Ma foi, lui ré- « plique mademoiselle Arnould, si on me les donne, « je ne les prends pas. »

A la même époque, j'écrivis cette boutade sur la fameuse et atroce inscription : *La fraternité ou la mort:*

Généreuse *fraternité*,
Indépendante *liberté*,
Oh ! que d'un peuple despotique
Le règne cruel vous dément!
Mais toujours une république
Fut barbare par sentiment.
On vit Athènes, trop ingrate,
Bannir Aristide, Cimon,
Et dans la coupe de Socrate
Verser un infame poison.

J'écrivis aussi, à un ami, qui voulait que je présentasse un mémoire sur mon injuste détention :

De quoi veux-tu que je me plaigne?
Qui prendrait pitié de mes maux?
Quand le crime triomphe et règne,
L'honnête homme est dans les cachots.

Ce fut là ma première composition en vers : *Facit indignatio versum.* Les suivants furent improvisés sur la *fête de la Raison*, célébrée avec une grande pompe :

O naïve combinaison
De nos Lycurgues magnanimes!
Cette fête de la Raison,
Est la fête de tous les crimes.

J'AIME à saisir les nouveautés au passage. On m'a remis une jolie épigramme et de jolis bouts-rimés.

L'épigramme est de M. A. D. Ferlus, contre M. Chénier; les bouts-rimés sont de madame de Beaufort. Commençons par elle; les muses doivent avoir le pas sur les poëtes.

Pour un baiser j'ai fait.... *fracas,*
Ma colère a paru..... *terrible,*
Et de mon berger l'..... *embarras,*
A son tour me sembla.... *risible;*
Mais il poursuivit son..... *chemin,*
Devina tout, jusqu'à ma... *ruse;*
Et ce fut un second..... *larcin,*
Qui du premier devint l'... *excuse.*

Transcrivons, à présent, la boutade de M. Ferlus:

Tout fait bâiller Joseph-Marie.
Nous avons beau nous travailler,
Monsieur toujours bâille et s'ennuie;
Rien ne saurait le réveiller.
Laissons bâiller Joseph-Marie;
S'il bâille autant qu'il fait bâiller,
Il bâillera toute sa vie.

Ceci me rappelle un vers singulier de M. de Piis.

Que le bailli qui bâille, aille bâiller ailleurs.

L'ABBÉ de Boismont ayant censuré, en 1785, l'irrévérence avec laquelle le public avait osé siffler quelques oraisons académiques, s'attira cette épigramme:

Oh! que le Français dégénère,
Et qu'en tout nous sommes tombés!

Le Pinde moderne et Cythère
Restent en proie à des abbés.
Dictateurs de l'académie,
Ces fanfarons, pédants et lourds,
Cornent le public qui s'ennuie,
Et le prêchent en calembours,
Aussitôt que Boismont renifle
Ou que Maury vient à brailler,
Leur phébus ne veut plus qu'on siffle,
Il ne permet que de bâiller.

Qui n'a pas lu les *Mémoires du comte de Grammont*, et cette réprimande charmante, accompagnée de sages conseils, que lui fait le vieux épicurien St.-Évremont, lorsqu'ils se trouvent ensemble à la cour d'Angleterre? Ils étaient alors tous les deux exilés, mais pour des causes bien différentes. Le brillant chevalier l'interrompt d'une manière assez originale : « Mon petit faquin de philo-« sophe, tu fais ici le Caton de Normandie.... » — « Est-ce que je ments? poursuivit St-Évremont. « N'est-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plaît, « votre premier soin est d'apprendre si elle est ai-« mée d'un autre, et le second, de la faire enrager; « car de vous en faire aimer n'est que le dernier de « vos soins. » Ce système, plaisant et cruel à la fois, était celui de notre fameux maréchal de Richelieu, qui avait pris le comte de Grammont pour modèle. Tel est encore celui de beaucoup d'autres de nos officiers légers et frivoles, et peut-être aussi celui du jeune marquis de B...., dont je vais parler.

C'est un des hommes les plus spirituels que je connaisse; personne ne donne plus de grace à ce qu'il dit, et ne conte d'une manière plus piquante. Son extrême gaieté, et le grand art dans lequel il excelle de dire des riens avec un charme inexprimable, le font rechercher par tout ce qu'il y a d'aimable dans Paris. Je l'abordai naguère aux Tuileries : nous rîmes, nous causâmes, et en devisant de choses et autres, nous arrivâmes, sans nous en apercevoir, devant le café de Frascati; c'est aujourd'hui le café à la mode, le café par excellence, le rendez-vous de tous les incroyables. Je lui proposai d'entrer pour déjeuner et pour jouer quelques parties au billard. — « Je le veux bien; mais quelle heure est-il? J'ai, à onze heures, un rendez-vous avec une des plus jolies femmes : c'est un ange de beauté que je poursuis depuis trois jours, et c'est la première fois qu'elle daigne me recevoir en particulier; ce rendez-vous sera charmant!... Mais, ajouta-t-il par réflexion, comme la nymphe ne me connaît qu'à peine, pour qu'elle ne prenne pas trop mauvaise opinion de moi, je n'irai que tard.... Ou plutôt je n'irai pas du tout, afin qu'elle en conçoive une plus haute estime. Entrons donc à Frascati. » — Je ris beaucoup de cette manière d'inspirer de l'estime à une jolie femme, qui vous donne un premier rendez-vous; elle était pour moi toute nouvelle, et j'en témoignai ma surprise. — « Mon ami, je connais beaucoup les femmes, me répondit-il; j'en ai fait jusqu'ici une étude profonde, et je pourrais t'apprendre sur leur compte mille autres choses qui

t'étonneraient, autant que mes principes, sur le parti qu'on peut tirer d'un rendez-vous en n'y allant pas. — Fais-moi le plaisir, lui dis-je, de m'instruire un peu sur cet article : ton système doit être curieux. — Il le sera beaucoup pour toi, répliqua-t-il, qui as le défaut d'être toujours exact. L'exactitude n'a rien de piquant, et n'est pas du bon ton.

« Il y a quatre manières d'arriver à un rendez-vous. La première est de s'y trouver avant l'heure, pour attendre et bayer aux corneilles : il n'y a rien qu'un malheureux, qu'un homme de la dernière classe, qui puisse faire une pareille sottise. La seconde est de s'y présenter à l'heure même : celle-là est tout au moins ridicule, si elle n'est pas pis; elle n'annonce qu'un pauvre homme qui fait trop connaître par son empressement le peu de cas qu'on doit faire de lui; une femme ne peut le voir qu'avec pitié, et un pareil rendez-vous ne lui en vaudra jamais d'autre. La troisième a plus de prix, c'est d'arriver après l'heure sonnée. L'amant qui s'est fait attendre est digne d'éloges; il prouve qu'il sent ce qu'il vaut : aussi l'accueille-t-on avec des égards, des soins, des prévenances et même de la considération. Quand il se présente, il n'a qu'à oser, tout lui est permis; il n'est plus regardé comme un homme ordinaire.

« Mais de toutes les manières d'arriver à un rendez-vous, la plus sublime c'est de ne pas y aller du tout. On est alors un homme parfait, un modèle par excellence, un amant à la mode, l'homme du jour, qu'on s'arrache, qu'on se dispute, qui ne peut

suffire à toutes ses bonnes fortunes. — A toi à jouer. »

Ces manières lestes et soi-disant galantes du marquis de B...., m'ont rappelé un autre marquis qui pensait presque de même. Le Sage l'a mis en scène dans Turcaret (acte IV, sc. II). — Il dit :

« Elle me donna ce maudit portrait, que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse; elle m'attend aujourd'hui : mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je ou n'irai-je pas? que me conseilles-tu? C'est pour cela que je cherche.

LE CHEVALIER.

Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS.

Oui; mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé; la conjoncture est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme. »

Il paraît que mon jeune fou d'hier a pris là des leçons pour ses procédés, ses usages, ses courtoisies. Il n'a fait que perfectionner cette idée et la convertir en système.

On s'étonnait, en 1786 ou 87, que M. Deslandes, pour obtenir d'être major, fût monté dans un ballon. — « Mais, c'est tout simple, dit M. le vicomte « de Choiseul : depuis un temps infini M. de Ségur « lui donnait des paroles en l'air, il a été les cher- « cher. »

DANS le procès que M. le maréchal de Richelieu eut à soutenir contre madame de St.-Vincent, en 1775, dans une confrontation avec cette dame, le maréchal s'écria : « Peut-on me soupçonner d'avoir « donné 400 mille livres pour une telle figure?— « Eh! monsieur! répondit vivement madame de St.- « Vincent, ce n'est pas à cause de ma figure que « vous avez donné cette somme, c'est à cause de la « vôtre. »

LINGUET s'est fait un nom comme orateur et comme publiciste. Ses plaidoyers seront d'autant plus célèbres, qu'écrits avec force et éloquence, il n'est presque jamais entré dans l'arène judiciaire, sans en sortir victorieux; ce qui est d'autant plus extraordinaire, que, pour l'être, il lui fallait encore plus de courage qu'il n'avait de talent. La manière dont il défendit le comte de Morangiez est un exemple de tout ce que peut l'audace du génie et la fermeté du caractère. Tant de succès, j'ai failli dire tant de triomphes, lui attirèrent des ennemis. Les avocats les plus renommés, les jurisconsultes les plus célèbres, se montrèrent jaloux de sa gloire; les philosophes, qu'il méprisait, se joignirent à ses envieux; les petits littérateurs l'attaquèrent par de petits libelles : il se défendit long-temps avec avantage. Les Gerbier, les Morellet eurent à se repentir d'avoir osé le provoquer. Cependant, victime de tant de cabales, il succomba enfin; il perdit son état; il fut poursuivi avec acharnement, ruiné, forcé de s'expatrier. Son cœur ulcéré s'enflamma,

sa plume se ressentit de l'état de son cœur; il ne craignit plus d'avoir des torts. Il n'avait hasardé que de légers paradoxes, il lui en échappa de plus considérables; il alla même jusqu'à oublier quelques-uns de ses principes.... Mais peut-être toutes ces erreurs, qui égarèrent un homme de génie d'une trempe si extraordinaire, ne doivent être imputées qu'à ses persécuteurs. La haine l'atteignit dans la force de l'âge, quand, par ses talents, il allait illustrer le barreau, et prouver que Voltaire avait raison de l'excuser ainsi : « On s'est plaint de sa « vivacité; mais il faut pardonner à son feu qui « brûle, en faveur de la clarté qu'il donne. »

PALAPRAT regrettait que nos pères eussent négligé de nous laisser des tableaux de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs goûts et de leurs modes. « Qui aurait dit aux graves Espagnols, ajoutait-il, « premiers joueurs de l'hombre, que ce jeu sérieux « deviendrait l'occupation de toutes les têtes légères « de Paris, et qu'un jour on ne saurait aller chez « la plus petite lingère, sans que la maîtresse de la « maison ne vînt vous offrir, d'un air gracieux et « empressé, une carte pour vous mettre de tiers à « l'hombre? » — Depuis on a joué tour-à-tour au lansquenet, au reversi, au tri, au cavagnole, au whist, au vingt-un; et à présent, c'est le boston ou l'écarté qui règnent sur l'avide oisiveté des joueurs de bonne compagnie.... Si....

Un officier, préoccupé de quelque idée, fut accosté par un de ses camarades, qui était *Suisse.* Celui-ci lui ayant demandé à quoi il pensait? L'autre lui répondit qu'il *rêvait à la suisse.* Il se pique de cette réponse, ils vont se battre, et le capitaine suisse est tué. L'officier français obligé de quitter le royaume, se réfugie en Prusse; il se présente au grand Frédéric pour demander du service. Celui-ci, curieux de savoir pour quelle cause il avait quitté son pays, l'interroge. L'officier lui raconta son histoire, comment il avait été accosté par un Suisse, comment il l'avait offensé sans le vouloir; qu'ils s'étaient battus, qu'il l'avait tué, et, ajouta-t-il, « j'en fus bien fâché quoiqu'il m'eût fait une que-« relle d'Allemand. — Parbleu! reprit le roi, il « faut convenir que votre aventure vous a bien cor-« rigé de vos distractions. »

Triboulet, fou célèbre de François Ier, ayant plaisanté un seigneur de la cour, fut menacé par lui, qu'il le ferait périr sous le bâton. Triboulet effrayé alla s'en plaindre au roi, qui lui dit de ne rien craindre, et que si quelqu'un était assez hardi pour le tuer, il le ferait pendre un quart d'heure après. — « Ah! sire, reprit Triboulet, s'il vous plaisait de le faire pendre un quart d'heure avant. »

Le même fou, fier d'être monté sur un cheval richement enharnaché, le menait très-vite. Celui qui était chargé de le conduire lui dit d'aller plus doucement. Mais Triboulet, serrant la botte et donnant de l'éperon, lui répondit : « Ce n'est pas ma

« faute; j'ai beau piquer tant que je peux mon che-« val, il ne veut pas s'arrêter. »

On raconte du maréchal d'Ancre, qui avait l'humeur bourrue, que lorsque quelqu'un de ses gens lui demandait une grace, il répondait « qu'il serait « très-fâché s'il y avait quelqu'un de content dans « sa maison. » Ce mot était atroce; mais le maréchal d'Ancre était un parvenu, et qui pis est, un favori.

Un commis aux barrières eut l'occasion de prouver, en remplissant ses fonctions, qu'il était homme d'esprit. Ayant ouvert une voiture de voyage pour la visiter, il reconnaît le maréchal de Saxe, et la refermant aussitôt, il lui dit : « Monseigneur, les lau-« riers ne paient pas. »

L'Anecdote suivante mérite d'être conservée, mérite d'être partout. — Le marquis de Courtivron, officier-général, connu par quelques ouvrages de mathématiques, avait été chargé de contenir, avec moins de six cents hommes, quatre mille Croates qui étaient enfermés dans le château d'Ellenbogen, en Bohême. Cet officier était si brave et le comte de Saxe le connaissait si bien, qu'il lui écrivit ce billet mémorable. — « A homme de cœur courtes paroles: « qu'on se batte, j'arrive. » Maurice de Saxe.

Le cinq cents hommes se battirent, les quatre mille Croates capitulèrent.

RIGOLEY de Juvigny a raconté la scène plaisante de Piron, venant de dîner avec ses amis, arrêté par le guet, et interrogé par le procureur Lafosse, commissaire de son quartier. On sait que lui ayant répondu qu'il *était poète*, M. Lafosse fit la remarque qu'il savait ce que c'était qu'un poète; qu'il avait un frère, homme d'esprit, qui avait fait des pièces de théâtre. — « Je le crois bien, répliqua Piron, car j'ai un frère qui est bien bête. » — Ce frère dont il faisait ainsi les honneurs, était le P. Piron; il fut principal du collége du monastère de St.-Robert, près de Grenoble. — Tout *bête* qu'il était, suivant Piron, il fut long-temps professeur; il eut l'avantage ou le malheur d'élever M. Delisle de Salles, auteur d'une infinité d'ouvrages, parmi lesquels on a plus particulièrement remarqué : *L'Histoire des Hommes, en cinquante volumes*, parce qu'elle contient cinquante mille sottises.

M. le président Hénaut avait une jolie nièce, qui, le jour de sa fête, lui présenta un superbe ananas accompagné de ces vers, qu'on nous dit être du chevalier de Boufflers :

Lorsqu'en l'Inde je pris naissance,
Je ne me flattais pas qu'un jour
Je dusse être offert par l'amour
A l'Anacréon de la France.

J'AIME le laconisme et la familiarité de cette lettre de Frédéric II au général Salmon, comman-

dant à Clèves : — « Mon cher Salmon, si les Autri-« chiens passent sur mon territoire, avertissez-les « qu'ils se trompent de chemin; s'ils raisonnent, « faites-les prisonniers; s'ils se défendent, tuez-les. »

Lors de la prise de l'île de Minorque, Voltaire adressa des vers charmans au duc de Richelieu. Je les rapporterais s'ils n'étaient pas si connus (1); mais je préfère mettre ici des choses que peu de personnes savent, et non pas ce que tout le monde sait. Ce fut le jour de Pâques 1756, que le maréchal fit sa descente dans l'île, dont la conquête fut consommée par la prise du port St.-Philippe, qui capitula le 29 juin, jour de *Saint-Pierre et Saint-Paul.* On fit, à ce sujet, le quatrain suivant dans notre langue patoise, si expressive, et qui serait sans doute plus harmonieuse, plus riche que notre pauvre langue française, si elle avait eu ses Pascal, ses La Bruyère, ses La Rochefoucauld, et cette madame de Sévigné, dont l'aimable babil m'amuse, me touche et m'enchante à la fois.

San Pierré ambé sa testo razo,
A dit dabant Mahoun à l'apostoul san Paou :
Per coumbattr' aquel jour, presto mé toun espazo,
Et douma per intra te prestaré ma claou.

Je ne ferai pas l'injure à mes lecteurs de leur tra-

(1) Ils sont dans les œuvres de Voltaire, volume de *Poésies;* mais ils ont été réclamés par M. D. Lebrun, qui a prétendu s'être amusé à faire courir cette pièce dans le genre et sous le nom de Voltaire.

duire cet impromptu si facile, qui pourrait bien avoir été imprimé dans le temps, sans que j'en aie eu connaissance : du moins, le suivant ne l'a pas été. Six mois après cette prise, que le chansonnier Collé chansonna si bien, le maréchal de Richelieu passant par la Rochelle, on s'empressa de donner, dès qu'on l'y sut, un spectacle exprès pour lui. On joua *le Diable-à-quatre;* et aux couplets grivois que le Savetier chante, on ajouta celui-ci, que je tiens d'un témoin oculaire :

Quel héros de nos jours
Servit mieux les Amours,
Mars, Minerve et son maître?
Sans vous dire le nom
Du vainqueur de Mahon,
Ces traits le font connaître.

Le maréchal fut si satisfait, que l'acteur qui jouait le rôle du Savetier, et l'orchestre qui répéta plusieurs fois l'air si gai, devenu populaire alors : *ces braves insulaires*, etc., reçurent des marques de sa générosité.

On demanda dans un journal : *Quel est le sentiment le plus naturel aux femmes?* M. de St.-Gervais de Limoux, alors officier, qui venait d'être élu membre du conseil des cinq-cents, y répondit ainsi :

Cé qué vous proposez est puré bagatelle,
A l'âgé de quinze ans je l'aurais déviné,
L'amour est chez lé séxe un sentiment inné;
Car, sandis, jé n'ai pas rencontré dé cruelle.

M. le chevalier de P... fit concurremment cette autre réponse :

Mesdames, sans vouloir faire le bon apôtre,
En fait de sentiment je juge, sans appel,
Que celui qui chez vous est le plus naturel,
C'est l'amour pour un sexe et la haîne pour l'autre.

Cette dernière maxime n'est-elle pas un peu calomnieuse? J'ai connu des femmes qui savaient s'aimer entre elles, qui avaient souvent une amitié plus véritable que celle que nous prétendons vouloir exclusivement nous réserver. Quant à leur *amour pour l'autre sexe*, voudrait-on leur en faire un reproche, et les blâmerait-on d'un penchant qui fait précisément notre bonheur?... Je n'aime ni l'ingratitude, ni l'injustice.

M. Joseph Pain se plaint, non sans raison, dans une lettre, des flibustiers littéraires, de ces pirates qui s'approprient toutes les idées des autres, faute d'en avoir quelqu'une qui leur appartienne. Oui, vraiment, c'est une piraterie continuelle, et il n'y eut jamais tant d'abondance avec une aussi réelle stérilité. Que voit-on effet? Le moindre petit conte fournit sept à huit pièces de théâtre semblables et pour le fonds, et pour l'action, et pour la forme. Un auteur qui, par hasard (hasard très-rare aujourd'hui), avec un peu d'imagination, effectue le plan d'un roman qu'il a heureusement conçu, aussitôt une vingtaine de manœuvres en volent le plan, en pillent les phrases, les découpent en dialogues, et se

présentent à de bénévoles directeurs, qui acceptent leurs ouvrages, assurés du succès par la vogue du roman. Et pourquoi le rejetteraient-ils? N'est-ce pas pour le public qu'on écrit? et si le public approuve, qu'ont-ils alors à faire des lois du goût? Aussi la pauvre Thalie, sans quelques visites heureuses de Collin-d'Harleville, de Picard, et de quelqu'autre (la foule n'est pas grande), s'éloignerait de ces lieux, infectés tour-à-tour des compositions allemandes et des monstruosités anglaises,

Où, sans l'actrice qu'on admire,
Les drames qu'on fait aujourd'hui
Nous feraient tous pleurer... de rire,
Ou nous feraient bâiller d'ennui.

L'ARTICLE de *Christophe* COLOMB, dans le *Dictionnaire historique*, est erroné, mal écrit et incomplet. D'abord le P. Chaudon, ou M. Delandine, fait naître Colomb en 1442, au lieu de 1441, d'un *père, cardeur de laine*. Mais pourquoi s'en être fié aux dépréciateurs, aux ennemis de sa gloire, plutôt qu'à lui-même, qui écrivait dans une de ses lettres : *Je ne suis pas le premier amiral de la famille*. Cela était assez positif pour mériter quelque attention et quelque croyance? Est-ce que son père, s'il avait été *cardeur de laine*, aurait eu des *amiraux* pour aïeux, ou croit-on que ce grand homme fût capable d'en imposer? — Au reste, s'il était vrai qu'il fût parvenu, d'une aussi basse extraction, à maîtriser tous les obstacles qu'il rencontra, il n'en

serait que plus grand à nos yeux. — Christophe Colomb mourut, non pas le 8 mai, âgé de 61 ans, mais le 20 mai 1506, âgé de 65 ans. — Je ne rappellerai pas ici ses dangers, ses voyages et les belles et bonnes actions de son illustre vie, que la calomnie essaya de flétrir; il suffit d'avertir que ce *Dictionnaire historique*, ainsi que je m'en suis souvent aperçu, se trompe fréquemment. Mais comment aucun biographe n'a-t-il pris le soin de rappeler que Christophe Colomb appartint quelque temps à la France? Ce fait méritait d'être rapporté. J'aurais voulu aussi qu'on recherchât le motif qui l'obligea à aller offrir à l'Espagne un projet, des méditations, des calculs et des services, qu'après mille dangers et mille traverses, il eut la douleur de voir si mal récompensés!.... On trouve dans le *Ducatiana*, page 143: « *Christophe Colomb* était, « en 1474, capitaine de quelques navires pour le « roi Louis XI; et comme, en ce temps-là, les Es- « pagnols avaient fait une irruption dans le Rous- « sillon, il crut que, par représailles, et sans con- « trevenir à la paix entre les deux couronnes, il « pouvait courre sus aux vaisseaux espagnols. Il « attaqua donc, et prit deux galères de cette na- « tion, chargées pour le compte de divers particu- « liers. Sur les plaintes de cette action au roi Fer- « dinand, ce prince prit le parti d'en écrire à « Louis XI; sa lettre est datée du 9 décembre 1474. « Ferdinand y qualifie *Christophe* COLOMB, *sujet* « *du roi Louis XI.* C'est que, comme on sait, *Co-* « *lomb était Génois*, et que Louis XI était seigneur

« souverain de Gènes. » — Voilà des faits qu'on aurait dû rappeler et discuter. On n'est pas encore bien d'accord sur le lieu de la naissance de ce célèbre navigateur. S'il est né à Luccaro dans le Montferrat, il n'était pas tout-à-fait Génois; mais, se trouvant au service du roi de France, il est tout simple que Ferdinand, sans s'informer de son origine, le traitât de *sujet de Louis XI;* aussi cette qualification ne doit pas précisément servir de preuve. Mais, par quelle bizarrerie, par quelle fatalité, ou par quelle inconstance, dix ans après cette époque, Colomb proposait-il au Portugal, ensuite à l'Angleterre, et enfin à l'Espagne, d'aller leur conquérir de nouvelles contrées, qu'il avait devinées au-delà des mers? Si l'Espagne avait continué ses refus, est-il certain qu'il voulût, comme on l'a écrit, proposer à la France des plans qu'on trouvait si hardis, si téméraires, et même absurdes? Il me semble qu'il doit se trouver quelque erreur dans cette supposition. *Christophe* COLOMB ne devait-il pas avoir eu à se plaindre du roi de France, puisqu'il avait quitté son service? et dès-lors a-t-il dû jamais songer à y revenir? C'est un regret de plus que m'inspirent ses malheurs et la fatalité, qui le poursuivirent sans relâche. Si son génie avait été mieux apprécié par Louis XI, quelle gloire et quelle prospérité pour la France! Car ce n'est pas ici le lieu de rappeler et de discuter la question du mal que produisit généralement la conquête de ces contrées inconnues, qui doublèrent nos relations, et nous enrichirent de leurs immenses tré-

sors. Puisque cette conquête a eu lieu, puisque ces bénéfices ont été recueillis par une autre nation, je ne saurais penser qu'aux brillants résultats qui nous en seraient revenus. Christophe Colomb n'aurait-il pas été plus loin encore s'il eût été mieux secondé? Qu'exigea-t-il pour aller terminer cette merveilleuse et glorieuse entreprise? Il n'emmena avec lui que quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, quelques gentilshommes de la cour d'Elisabeth, et quelques aventuriers qui s'attachèrent à ses espérances. Ses pénibles préparatifs n'avaient coûté que cent mille francs, modique somme qui avait tant effrayé l'Espagne, et qui lui rapporta un nouveau monde. — Revenons encore sur les faits précédents: j'ajoute qu'ils peuvent nous donner l'explication du peu de bonne volonté que Ferdinand témoigna toujours à ce grand homme, qui, sans la reine Elisabeth, n'eût jamais rien obtenu, et qui finit, pour récompense de ses grands services, par être chargé de chaînes. Ce prince ingrat ne lui pardonna pas ses victoires passées, quand il servait le roi de France; elles ne furent jamais effacées de son esprit, ni par toute la splendeur que Colomb donnait à sa couronne, ni par toute l'étendue qu'il ajoutait à sa puissance.

M. Barré avait été nommé candidat pour être admis parmi les membres du *Lycée des Arts*. Monsieur F. P. A. Léger, artiste du Vaudeville, ayant été

choisi pour rapporteur, son rapport m'a paru mériter d'être conservé.

« Messieurs,

« Quand on vous a proposé M. Barré, pour être admis au nombre des membres de cette société,

AIR : *Pour la Baronne.*

Des commissaires
Dans votre sein ont été pris
Pour des recherches nécessaires ;
Et voici tout ce qu'ont appris
Vos commissaires.

Nom, prénoms, âge, demeure, lieu de naissance et profession du candidat :

AIR : *Du Vaudeville de la Soirée orageuse.*

Pierre-Yon Barré, directeur
Du théâtre du Vaudeville ;
D'un ancien marchand, plein d'honneur,
Reçut le jour en cette ville.
Il demeure, arcade Valois,
Au premier, numéro cinquante ;
Quant à l'âge, dans quelques mois
Il aura huit ans... plus quarante.

Ses qualités morales :

AIR : *Du Vaudeville des Visitandines.*

Fier de cette noble franchise,
Qui suit toujours la probité,

Il semble avoir pris pour devise,
Belle humeur et sincérité. (*bis.*)
Ami vrai : dès qu'on le réclame,
Il rend service obligeamment :
Et pour être un époux charmant,
Il ne lui manque.... qu'une femme.

« C'est-à-dire, messieurs, qu'il est garçon; mais ce n'est pas notre faute. Quant à ses titres littéraires, ils sont assez connus pour n'avoir pas besoin d'un long commentaire.

AIR : *On compterait les diamants.*

De quels doux accents de gaîté
Je me sentis l'ame éveillée,
Quand je vis les *Amours d'été*,
Les *Vendangeurs* et *la Veillée!*
Avec Piis, à l'unisson,
Dans ces tableaux que tu disposes,
Sous tes doigts, à chaque *saison*,
Barré, l'on voit naître des roses.

AIR : *Du Vaudeville de Claudine.*

Qui n'a pas vu *Colombine*,
Le Mur, *Susanne*, *Abuzar*,
La gaîté piquante et fine
De l'*Afficheur* et d'*Agar?*
Critique, graces, saillie,
Tout s'y rencontre à foison,
Et des traits de la folie
Il embellit la raison.

AIR : *La comédie est un miroir.*

Si je ne vous cite au hasard
Que quelques-uns de ses ouvrages,
Les autres n'ont pas moins de part
A nos plaisirs, à nos hommages;
Au spectacle quand vous irez,
Ne craignez pas que l'on vous triche,
Toutes les fois que vous lirez
Le nom de Barré sur l'affiche. »

Il n'est pas besoin d'ajouter qu'après ce spirituel et charmant rapport, M. Barré fut reçu à l'unanimité.

MANUEL, procureur de la commune de Paris, disait : *Il faut raisonner avec des passions, et non pas avec de la logique.* — Et c'est à de pareils sophistes qu'a été livrée la destinée de la France!

M. DE NOVION, premier président du parlement de Paris, ayant à complimenter le duc de Bourgogne, alors au berceau, qui fut depuis père de Louis XV, prononça ce discours laconique. — « *Monseigneur*, nous venons vous offrir nos res- « pects, nos enfants vous offriront leurs services. »

LE parlement de Rouen ayant été exilé par ordre de Louis XV, un conseiller de cette chambre se trouvait à la suite de cette cour pour prendre

ses intérêts, et en appeler à la justice du roi. Une dame de Rouen lui envoya cet énergique quatrain:

Votre exil est plus dur que l'on ne l'imagine,
Et tout autre que vous en serait abattu :
Une cour corrompue où le vice domine
Est un enfer pour la vertu.

Louis Racine était, en 1730, directeur-général des gabelles de Lyon, où il se maria. Il avait publié alors son poëme sur *la Grace*. Un malin fit cette épigramme à ce sujet:

La grâce, on a beau dire, a sur nous tout pouvoir,
Nul ne peut résister à sa force divine:
Elle tira jadis saint Mathieu d'un comptoir ;
Elle vient d'y placer le fils du grand Racine.

M. Armand-Charlemagne termine, par ce trait, son épître du *Monde renversé :*

Aux sots appartient le salut,
L'Évangile le certifie;
Et Chénier est de l'Institut,
Car on siffle sa tragédie.

On lisait dernièrement, dans la rue Saint-Honoré, près de l'Oratoire, cette inscription en gros caractères sur la porte d'une allée : « La personne qui « s'est permis d'emprunter la serrure de cette porte, « est priée d'en venir chercher les clefs. » — On pré-

tend que personne ne s'est rendu à cette honnête invitation.

UN malheureux *rentier* a fait ce testament, remarquable par son laconisme : « Je n'ai rien, je dois partout, je donne le reste aux pauvres. »

PENDANT sa campagne en Italie, le général Buonaparte avait à sa table un cordelier, auquel il adressa ces paroles : *Padre, che dice da questa guerra?* Le cordelier répond sans façon et de la meilleure foi du monde : *Se dice ch'è un flagello de Dio, ma lo prendiamo de Buonaparte.*

LA voiture brillante d'un fournisseur, traînée par de superbes chevaux, traversait rapidement le marché; la foule se rangeait avec effroi. « Qui est-ce « donc, ce beau monsieur? s'écrie une dame de la « halle. — Eh! ma commère, ne le sais-tu pas? reprit « la voisine; c'est un ci-devant derrière. »

LE duc De Villars, ayant paru vouloir enlever à Voltaire madame de Marignane, beauté fort maigre, le poète écrivit cette épigramme, qui n'est pas dans ses œuvres :

La conduite du duc me paraît un problème;
On dit qu'il aime Iris; moi, je ne le crois pas;
Elle a trop peu de ce qu'il aime,
Et beaucoup trop de ce qu'il n'aime pas.

Que de richesses rassemblées dans cet immense *Jardin des Plantes*, et gloire à Buffon, qui en fut presque le créateur! Que d'animaux curieux et rares! je parle de ceux qu'on voit dans les loges; je suis trop honnête pour m'occuper des autres; j'ai remarqué surtout l'ours blanc et sa singulière manie de lever et baisser la tête, comme s'il voulait continuellement saluer les spectateurs. Mais, ce qu'il y a de plus singulier dans ce vaste établissement, c'est d'y trouver les dépouilles d'un homme, les cendres de Turenne. Je ne m'attendais pas à les rencontrer en pareille compagnie; mais on m'a dit le secret: ce grand général était prince; et, dans nos jours de destruction, pour sauver ses restes, il a fallu les placer là comme une curiosité. Les marbres et les sculptures qui ornaient sa tombe ont été déposés au Muséum. On vient d'y faire graver ces vers de M. Palissot :

Le temps a respecté les débris d'un grand homme,
Frappé d'un coup mortel en combattant pour nous:
Héros de la Grèce et de Rome,
Turenne eût mérité de naître parmi vous.

O singulier empire des révolutions! tandis que les uns s'élèvent, les autres descendent. Une *madame Angot* devient princesse; pardon, je me trompe; *princesse?* c'est peu de chose; je voulais dire femme de quelque ministre de notre *république*, ou de quelque directeur, tandis que la princesse épouse quelque *Cadet-Roussel*. C'est en effet ce que je viens

de voir, à peu près. La jeune comtesse de ** qui, toute petite, montrait une grande hauteur de caractère, a épousé, pendant la terreur, un commissionnaire. Cela m'a rappelé la 17^e^ épigramme du 4^e^ livre de Martial, que je lui ai appliquée ainsi :

Fière d'une illustre origine,
Tu ne citais que tes aïeux,
Et nul pour t'épouser, Faustine,
N'était assez noble à tes yeux :
Bientôt l'*Égalité* se montre ;
Que devinrent tes hauts projets ?
Est-ce bien toi que je rencontre
Avec un mari portefaix !

Mais, à propos de Martial, source féconde de malices, me trouvant naguère avec un de ces parasites pour qui l'honneur n'est rien, mais pour qui le dîner est tout ; j'imitai ainsi une de ses pièces (*l.* 2, *ép.* 27) :

S'il voit un bon dîner, le bas et sot Flaccus,
A chaque mot qu'on dit, d'extase n'en peut plus.
Vous êtes à ses yeux un *Horace*, *un Mécène*,
Un personnage illustre au-dessus de la loi...
Que ne dirait-il point ?... Ah ! modère ta peine :
On a mis ton couvert ; mais, vil flatteur, tais-toi.

Rentré dans mon cabinet, je trouvai qu'on pouvait la rendre d'une manière plus originale, sans rien perdre de la finesse du dernier trait, et je l'arrangeai ainsi :

Gouverné par son estomac,
Dans une parasite extase,

Ce cousin de monsieur de *Crac*,
Tandis que l'Amphitryon jase,
Se pame d'aise à chaque phrase :
D'applaudir faisant un emploi,
Pour des *si*, des *mais*, des *pourquoi*,
Il se récrie avec emphase...
—Bavard !-que la foudre t'écrase!
Ton repas est gagné, tais-toi.

J'ai emprunté aussi au même auteur la suivante (*liv.* 12. *ép.* 40), que j'intitule : *les Complaisances d'un héritier.*

Tu veux sortir ? je sors ; tu ris ? on me voit rire :
Tu chantes? j'applaudis aux charmes de ta voix :
Fais-tu de mauvais vers ? tout haut je les admire :
Veux-tu dormir? je dors ; veux-tu boire? je bois.
La musique te plaît? je t'apporte ma lyre :
Nous jouons et je perds : tu mens et je te crois.

Montré-je pour tes goûts assez de complaisance?
Cependant de ta part nul présent d'importance
N'est venu me payer de tant de soins flatteurs.
—A ta mort, me dis-tu, je serai légataire,
Et de ton vaste hôtel et de ta belle terre ;
Que voudrais-je de plus? Je ne veux rien; mais meurs.

On m'a fait présent d'une lettre, adressée jadis à M. le marquis de Bon, conseiller d'état, premier président honoraire à Montpellier, lequel a mis de sa main, sur le manuscrit autographe : « Lettre de M. le comte de Marsilly, très-curieuse et à garder. » Puisqu'il en est ainsi, je vais, d'après cet illustre témoignage, l'offrir à mes lecteurs.

Marseille, 9 octobre 1729.

« J'ai fait faire une petite caisse, pour vous porter votre Pinna-major, et l'assortiment de toutes les différentes espèces de colliers de corail, pour la démonstration physique que vous avez le projet de faire; vous aurez le plaisir de les conserver dans votre cabinet.

« M. Didier, de Montpellier, vint hier me voir. Il m'a dit que dans son *Théâtre de chimie*, il a parlé contre moi, ayant soutenu que le corail n'est pas une plante. Je lui ai répondu que j'ai écrit fidèlement tout ce que j'ai vu il y a vingt-deux ans passés, et que je le confirme encore aujourd'hui, parce que mes observations ont été faites avec une grande exactitude, et sans me mettre en peine de ce qu'on pourra dire de contraire. Je soutiens, et c'est mon système, que le corail est une plante; et une infinité d'observations toujours égales que j'ai faites, me feront rester constamment dans cette opinion.

« J'ai trouvé un petit ouvrage sur le même sujet, où l'auteur, différant de nos deux systèmes, prétend que le corail n'est qu'un amas de coquillages. Je crois qu'il se trompe; mais j'ai plaisir à lire toutes ces divergences d'avis, sans m'écarter pour cela, en aucune manière, de mon sentiment, qu'une longue expérience n'a fait qu'affermir et confirmer davantage. »

De Marsilly.

Quelqu'un disait de l'abbé Terrasson : « qu'il alliait beaucoup d'esprit à beaucoup d'imbécillité, mais qu'il fallait avoir autant d'esprit que lui pour être aussi imbécile. » Ce mot, ce me semble, eût convenu davantage à La Fontaine qu'à l'abbé Terrasson, auteur ingénieux, mais froid, savant, mais lourd. Comme Fontenelle avait dit avec beaucoup de finesse : « La Fontaine ne cède à Phèdre le premier rang que par bêtise. »

C'est peut-être une entreprise assez originale que celle d'écrire, au milieu de Paris, une suite de numéros d'un *Spectateur*, qui sans doute ne verra pas le jour. Ce projet m'a tenté, je l'ai exécuté; et afin de varier ce recueil, j'y intercallerai plusieurs de ces morceaux parmi les anecdotes et les remarques que j'y rassemble. Je voulais d'abord en faire deux ouvrages séparés; mais, l'un n'étant point destiné à être publié encore, et l'autre ne pouvant se publier à présent, il m'a paru convenable de les mêler tous deux. Peut-être s'en trouveront-ils bien mutuellement; et si jamais on les imprime, mes lecteurs pourront me savoir gré de ce mélange :

PROSPECTUS,

OU PREMIER NUMÉRO D'UN NOUVEAU SPECTATEUR.

« On est plus excusable de ne pas penser juste, que de penser malignement. » (DUPRESNY.)

Je causais hier avec *Isaure*, qui reçoit chez elle une société choisie, composée de gens du monde les plus aimables et d'hommes de lettres les plus instruits. Aussi y joue-t-on très-peu ; mais en revanche on y fait des lectures très-intéressantes. Je pourrais nommer les littérateurs les plus illustres : mais ceux que je nommerais, ne me sauraient aucun gré de cette attention ; et ceux que je ne nommerais pas, ne me pardonneraient jamais mon silence. Je m'en tiendrai donc à ne parler que d'Isaure. On la reconnaîtra, peut-être, si je dis qu'elle est jolie sans être coquette ; qu'elle a de l'esprit sans être folle ; qu'elle a de la fortune sans être impertinente ; qu'elle est charitable sans chercher à afficher sa bienfaisance, et que, quoiqu'elle soit encore jeune, je n'ai entendu aucune femme mal parler de sa conduite. Quand elle accorde son amitié à quelqu'un, c'est sans réserve, c'est pour toujours : et elle est si serviable, qu'elle manquerait plutôt la représentation d'une pièce nouvelle, que de retarder d'un instant la douce occasion de secourir un misérable. Ne pas assister à une première représentation ! c'est quelquefois un irréparable malheur... Mais, telle est la bonté d'Isaure, qu'elle préfère ce qui peut être utile à ce qui n'est qu'agréable. — Je n'en di-

rai pas davantage; je craindrais de finir par offenser celles qui ne lui ressemblent point. D'ailleurs, si je me livrais au plaisir de faire son éloge, il me mènerait trop loin. Je dois à son amitié des heures si délicieuses, à son esprit des pensées si fines, et a ses conseils des actions si raisonnables, qu'en la louant je ne ferais que remplir un acte de justice et de reconnaissance. C'est elle qui me console quand je pleure; c'est elle qui me dirige quand je doute; c'est elle qui me redresse quand je me trompe; c'est elle qui me ramène quand je m'égare; c'est elle enfin qui m'a donné le projet d'écrire mes réflexions. J'ai étudié votre caractère (me disait-elle), car vous avez un caractère! Vous êtes naturellement observateur; vous avez du goût pour les choses sérieuses et morales; vous feriez bien d'exercer votre plume dans le genre de Steele et d'Adisson. — Y pensez-vous? m'écriai-je: vous voulez que je fasse un *Spectateur*?... Est-ce que l'originalité s'imite? Je connais deux copies de cet ouvrage: l'une par *Bastide*, dont on ne dit rien; l'autre par *Marivaux*, presque oubliée, malgré la justesse de ses aperçus et la vivacité des saillies de son esprit. Cet écrivain, si habile à parcourir les routes secrètes du cœur humain, a employé un style trop maniéré; son élocution fatigue, son extrême finesse étonne, et peu de gens le lisent. Mais comment irai-je m'exposer imprudemment à heurter un écueil contre lequel Marivaux a échoué? — Ayez plus de courage, reprit-elle; que *Bastide* ait fait un livre médiocre, que celui de *Marivaux* ne soit pas excellent (car je

n'accorde pas qu'il soit mauvais), que vous importe? ce n'est pas d'eux qu'il s'agit, c'est de vous. Ce que j'ai vu dans vos lettres, ce que je vous ai entendu lire, les essais que vous m'avez confiés, et dont vous avez tort de faire un mystère (1), tout m'a confirmée dans l'idée que vous auriez pu créer le genre du *Spectateur*, s'il n'existait pas. Ne soyez point arrêté par la crainte de suivre les traces d'un autre; essayez, vous réussirez. — *Essayez!* ce mot est bientôt dit; il a beaucoup de puissance prononcé par une jolie bouche! Mais, Madame, je n'ai d'autre garant de mon succès que votre indulgence. Si je lui cède, ne m'accusera-t-on pas d'orgueil? mon nom ne sera-t-il pas accompagné d'un ridicule ineffaçable? Que deviendrai-je? où me cacherai-je?.. Je ne suis pas disposé à devenir la fable du public; et les différents exemples que nous avons sous les yeux (2), et que vous pourriez me citer pour tâcher de m'aguerrir à ce sujet, ne changeraient rien à ma faiblesse. — Eh bien! ajouta-t-elle, il est un moyen; gardez l'anonyme; je saurai seule votre secret, je ne le trahirai point. — Je ne sais comment il m'échappa un sourire. — Vous riez, reprit-elle; parce que je suis femme, vous croyez que je ne sais pas être discrète et me taire? — C'était me prêter

(1) Cela faisait allusion à diverses dissertations sur quelques auteurs classiques, à des CONTES, moins gais et moins ingénieux que ceux de MARMONTEL, mais plus MORAUX, et à des proverbes dramatiques, que l'auteur avait composés à cette époque, et qu'il a perdus. »

(2) L'auteur pensait sans doute à Mercier, à Cubières, etc.

une offense que je n'avais pas voulu lui faire, je m'en défendis galamment, et il fut convenu que je mettrais de suite la main à l'œuvre. Pour me tirer d'affaire plus aisément, j'ai cru devoir livrer en confidence cette conversation à mon lecteur. Je ne lui cacherai que mon nom. Il peut se faire que je le lui dise quelque jour: cela dépendra de sa complaisance. En attendant, je pourrai lui apprendre, non pas qui je suis, mais comment je suis.

C'est pourtant une tâche bien difficile que de se peindre soi-même! Je ferais aisément l'éloge de mes vertus; l'amitié que je me porte m'inspirerait assez bien sur cet article, que je croirais même intarissable. Malheureusement il n'existe pas de modèle sans imperfection, et l'original m'est trop cher pour en dire du mal... Si je ne me trompe, la prudence me suggère un excellent moyen, c'est de ne m'arrêter qu'à quelques traits principaux, de ne me *peindre qu'en buste,* comme disait madame de Staal. Les curieux qui voudront me connaître entièrement, devineront le reste.

Ma naissance!... autrefois c'était une vanité; à présent ce n'est plus rien (1). Un nom n'arrive plus tout fait; celui qui le porte a devant lui tous les périls de la route. Ceux qui l'ont précédé ne peuvent lui en épargner aucun. La reconnaissance du passé est éteinte; on ne songe qu'au présent, et ce présent quelquefois malencontreux....: Mais poursuivons ces détails.

(1) Il ne faut pas oublier la date de cet écrit : 1797.

Je ne suis ni bossu, ni boiteux, ni borgne, grace au ciel! puisque tous ceux qui sont marqués du *B*, dit-on, portent là un signe de malice. Ma taille n'est pas grande, mais elle n'est pas non plus petite. Ma figure!... Eh! que fais-je? Est-ce que je parle d'une coquette ou d'un petit-maître? Je suis comme je suis; ce n'est pas de l'apparence matérielle qu'il doit être ici question. — Passons à la partie morale.

Si les places s'accordaient au mérite, je serais à présent roi de quelque contrée, ou l'un des cinq membres du directoire. J'ai beaucoup de goût pour le gouvernement, attendu que je commande assez bien, et qu'en fait de volonté ferme je ne m'en tire pas mal.

Je suis franc; j'en donnerai les preuves: je suis doux, parce que je suis très-sensible; je n'aime pas les grands cercles, parce que je suis timide; ni la dispute, parce que j'ai une poitrine délicate.

Naturellement affable, je ne porte cependant point mon affabilité jusqu'à la politesse. La politesse n'est qu'un artifice, un vain dehors dont on se pare; elle ne sert qu'à voiler avec art l'indifférence, et quelquefois l'inimitié.

Je suis assez laborieux quand j'ai quelque ouvrage à faire; mais j'aime à peloter avec mes études. Aujourd'hui je lis un penseur, demain c'est un poète. Je quitte les rêves métaphysiques de *Mallebranche* pour les comédies de *Molière*, et *Molière* lui-même pour les profondes saillies de *Pascal*. — On me suppose quelquefois dans les nues, tandis que je suis encore sur la terre, m'amusant à des *balivernes*.

à des *lanternages*, que je préfère aux bavarderies des salons.

Quoique mon esprit soit très-gai, mon extérieur est toujours grave; c'est une enveloppe qui convient à un observateur. Rien qu'en me voyant on peut dire : *cet homme pense.* Je ne ris qu'en dedans de moi, que tout bas. Si je riais tout haut, comme je rirais trop fort et trop long-temps, cela paraîtrait malhonnête à ces dames et à ces messieurs. Je les regarde d'un œil sérieux ; cela leur fait plaisir : ils se persuadent que je les contemple ou que je les admire, tandis que leurs manies, leurs petitesses, leurs ridicules, m'épanouissent la rate, sans qu'il y paraisse.

Quoique j'aspire à bien connaître les hommes, cependant je ne suis pas avide de leur présence, je ne cours jamais après eux ; j'avouerai même que je les crains. Pour un d'entre eux qui m'amuse, combien de sots qui m'ennuient ! Combien de bavards qui me fatiguent! Combien de méchants qui me révoltent! Les esprits droits sont plus rares que les esprits de travers. Et quant aux femmes!... Non : je n'en dirai point de mal. Ce serait imiter tout le monde. *Damis, Dorval, Cléanthe, Alcippe,* n'ont pas d'autre sujet de conversation. Et je voudrais leur ressembler?... Le ciel m'en préserve ! Je veux rester *moi,* et n'imiter personne. Je veux être simple, modeste, bon, indulgent, serviable ; et si quelquefois je me montre un peu caustique, ce ne sera pas ma faute, ce sera celle des circonstances ; c'est que j'aurai été vexé, poursuivi, harassé par des fats, des babillards

ou des sots. Devant ces espèces, je ne suis plus le maître de l'allure de mes idées, et mon esprit est alors tout piquants, comme le dos d'un porc-épic.

Cette manière d'être est cause que je me plais singulièrement dans ma solitude. J'y vois peu de monde, et il n'y a pas grand mal à cela : j'éprouve moins de contrariétés et j'ai plus de loisir. Ceux que je reçois me trouvent *bon diable*. Ce n'est pas cependant que je sois tout-à-fait bête; on ne va point jusqu'à me refuser de la pénétration. On m'en accorderait même beaucoup plus, si mes discours n'etaient pas si laconiques. Je les abrége tant que je puis, pour ne jamais blesser personne, parce que j'ai cru remarquer qu'il était impossible de parler long-temps sans aventurer quelque coup de langue. Je m'interdis cette ressource; je n'ai jamais pu concevoir qu'il fût possible de trouver du plaisir à ce qui peut causer aux autres du chagrin. Cette réserve a fait conclure que je n'avais presque que du bon sens. Ce lot modeste ne me fâche point: il vaut mieux que l'on me soupçonne d'avoir une imagination bornée, que si l'on allait applaudir ainsi mon esprit et calomnier mon cœur. Le persiflage est une arme cruelle, je ne m'en sers jamais contre les individus; il n'en est pas de même contre les choses. On ne doit des égards ni aux usages singuliers, ni aux vices à la mode. Puisque l'occasion va s'en présenter, il pourra bien se faire que je me vengerai sur eux de la retenue que je m'étais imposée jusqu'à ce jour. Que ce soit par moi ou par un autre, il faut bien que justice se fasse tôt ou

tard. Je n'ignore point que je n'ai pour cela d'autre mission que mon caprice; mais pour avoir le droit d'en agir ainsi, je n'ai qu'à suivre l'exemple de cette foule de petits poètes, qui font des vers sans autre vocation qu'une misérable manie de rimer.

Je ne sais encore où ce projet me conduira : je n'ai pas de plan, je marche au hasard; je vais parce qu'on m'a dit d'aller. Une jolie femme.... que dis-je? quelle fadeur! c'est mieux encore; une tendre amie a voulu que je prisse la plume. Me blâmera-t-on d'y avoir consenti? Ce *prospectus* ira-t-il se perdre *incognito* au milieu des feuilles dont on nous inonde? Un *Spectateur* effraiera-t-il tous les partis qui se chamaillent? Sera-t-il républicain, ou royaliste déguisé? Arborera-t-il l'étendard tricolore (1) ou la cocarde blanche?... Le moment est très-propice pour choisir. Chacun crie, et on ne sait à qui entendre. Mais rassurez-vous, Messieurs; un *Spectateur* peut-il être autre chose que l'impassible témoin de vos folies? Je verrai vos débats sans y prendre part, et vos guerres sans les décrire; je ne cherche point à peindre des horreurs. Il ne me faut que des portraits, des anecdotes, des nouvelles historiques, des mélanges littéraires; rien de ce qui pourrait rappeler la haine ne me convient. Je ferai rire, si je puis; voilà tout. N'est-ce pas assez promettre? Ceux qui voudront m'aider dans cette sage

(1) Je me crois obligé de rappeler que cet ouvrage a été écrit en 1797; car il est des personnes si chatouilleuses, qu'elles ne passent pas aux autres la moindre des expressions; elles n'ont d'indulgence que pour elles-mêmes.

entreprise, peuvent envoyer leurs lettres à l'adresse de: *M. Sincère, chez Desenne, libraire, au Palais-Royal, Galerie-de-bois, à Paris.* — Il se chargera du soin de publier mes rêveries, à mesure que je les lui fournirai.

SECOND NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« Le monde est un livre qu'il faut lire en « original; mais c'est un pays qu'on ne peut « ni connaître, ni faire connaître aux au- « tres, sans y avoir voyagé soi-même. J'ai « toujours aimé à faire des réflexions sur « tout ce que j'ai vu. Je me suis amusé « à faire ces réflexions, je m'amuse à les « écrire; je souhaite que vous vous amusiez « à les lire. »

Ces paroles sont de *Dufresny*; je me les applique parce qu'elles me conviennent. J'aurais pu me les approprier sans en rien dire; je n'aurais fait qu'imiter *Scénophile* et *Versiculos*. Mais je me contente de mon esprit, sans vouloir dérober celui des autres; tel je suis, tel je me montre. Cette franchise me sera peut-être quelquefois désavantageuse; mais je ne saurais qu'y faire. Pour en revenir à *Dufresny*, les *Amusements sérieux et comiques*, qui sont en effet très-comiques et très-sérieux, m'ont fait un grand plaisir à lire. Quel dommage que nous n'en ayons qu'une partie! Pourquoi faut-il qu'un scrupule déplacé?..... C'est ainsi que Gresset brûla plusieurs de ses ouvrages. Il faut avoir une conscience bien timide, bien délicate, et plus que timorée, pour croire

que de simples badinages soient des crimes? Quand on n'attaque point la morale comme Diderot, quand on ne publie point des blasphèmes comme Voltaire, quel mal y a-t-il à retracer les scènes plaisantes de la vie ?..... Mais je ne dis pas là un mot de ce que je voulais dire. Ma plume fantasque s'égare à son ordinaire. Je ne saurais comment m'y prendre pour la conduire ; c'est elle qui me conduit toujours. Cependant, ne pourrai-je point la fixer en rédigeant ces feuilles? Ne ferai-je pas bien de diviser méthodiquement par chapitres, les souvenirs que je voudrai y consigner? Eh! la variété? me dira-t-on. Oui, c'est une très-bonne chose que la variété. C'est elle qui rend si agréable la lecture des *Amusements* de *Dufresny*. J'y ai trouvé des morceaux dignes de *La Bruyère*, des pensées profondes, des saillies aimables. Quelle sagacité! quelle finesse! quel enjouement dans les discours du Siamois! Cette ingénieuse fiction a donné l'idée à *Montesquieu* de ses *Lettres persanes*, qui ont produit à leur tour les *Lettres turques* de *St.-Foix* et les *Lettres péruviennes* de madame de *Graffigny*. Quelle suite de charmants ouvrages! sans compter le *Diable boiteux*, qui est aussi de la famille, et qui tient beaucoup du même genre. Mais hélas! je n'aurai pas de *Siamois* à faire voyager; il ne viendra pas m'interrompre dans mes discussions par ses heureuses vivacités. Je vais errer dans Paris, seul, à l'aventure. Si le lecteur n'est pas très-indulgent, où sera ma ressource? Qu'il se donne la peine de me suivre dans ma marche et même dans mes écarts, et qu'il me les pardonne. Je me connais

à merveille, je sens fort bien que j'ai plus besoin de sa faveur que de sa justice. Cela dit, je m'embarque. Où irai-je?..... Non, attendez; je n'irai point.

Je revenais du Jardin des Plantes. L'air balsamique qu'on y respire, le paysage qu'on y découvre; d'un côté Paris avec toutes ses sinuosités; de l'autre Vincennes et St.-Maur, avec leurs pittoresques entours; les richesses naturelles que son édifice renferme, les plantes étrangères qu'on y a rassemblées, et la solitude qu'on y trouve, surtout le matin, m'attirent quelquefois. Je venais de traverser la Seine sur ce pont, qui depuis si long-temps s'appelle le *Pont-Neuf;* j'étais devant les colonnades du Louvre, et j'allais m'apitoyer sur le sort de ce palais entouré de décombres, lorsque j'aperçus une nuée de curieux accourir vers la rue Saint-Honoré; je les imite, je m'approche, je traverse la foule. Que vois-je ? un homme qui bat une femme qu'il a renversée par un soufflet. Elle se relève avec peine pour en recevoir un second, qui allait être suivi de plusieurs autres, lorsque je demandai : *qu'a-t-elle fait ?* « Monsieur (me dit celui qui la frappait), cette coquine est mon épouse; elle quitte tous les jours la maison pour aller boire au cabaret; et la voilà à présent soûle comme une soupe. — Eh bien (lui dis-je avec douceur), croyez-vous réparer le mal en l'assommant? ramenez-la chez elle, et ce soir ou demain, représentez-lui le tort que sa conduite peut faire à ses enfants, à elle et à vous; elle se corrigera peut-être. — Sans me répondre, cet artisan lui crie : *Marche, coquine*, et la prenant par le bras il l'amène

de force. En ce moment je regarde autour de moi, la rue était obstruée, tout le monde se hâtait, s'agitait; jeunes, vieux, personne n'était assez grand, pour bien voir ce spectacle; et quand il finit, tous les regards semblaient me reprocher que je me fusse mêlé d'une affaire qui n'était pas la mienne. Voilà donc le peuple des grandes villes, disais-je pendant qu'on se retirait; une curiosité brutale le conduit; il se presse pour voir le mal qu'on va faire, et jamais il ne se presse pour l'empêcher. Il ne veut qu'être ému, n'importe comment. On mènerait le plus honnête homme au supplice, qu'il y courrait avec transport. « La populace, dans tous les pays, déchiquette « les cadavres et s'en met jusqu'aux coudes, » a dit Montaigne. Ne l'avons-nous pas vue naguère, cette immonde populace, se faire une fête d'assister à la mort de tant d'illustres, d'innocentes victimes ? et ce sont ces hommes si féroces qui voudraient être entièrement *libres !*—Ces paroles m'échappèrent dans mon indignation, et je me hâtai de fuir cette tourbe inhospitalière. Je m'éloignai à grands pas; j'avais de l'humeur, j'étais troublé, indigné..... Je ne commençai à me reconnaître qu'en entrant dans le jardin des Tuileries. Sous ces allées ombreuses, je trouvai le calme et la fraîcheur; j'oubliai que les hommes ne sont que trop souvent des êtres cruels: heureux, quand ils ne sont pas des êtres perfides ! Ma misanthropie se dissipa, et je pus distinguer au pied d'un arbre un rouleau de papier; je m'en saisis promptement. J'étais si mal disposé en faveur de mes semblables, j'aurais employé à les peindre de si noi-

res couleurs, que je ne fus pas fâché d'en être dis-pensé pour cette fois, en publiant ce manuscrit précieux, qui me semblait offert par la Providence.

Fragment d'un voyage fait pendant la terreur.

Janvier, 1794.

..... Te parlerai-je, cher Gustave, de mes dangers, quand je suis si triste et si morose du malheur général? J'étais muni d'un passe-port, de certificats de civisme, de lettres de recommandation de plusieurs membres d'un comité révolutionnaire, que j'avais obtenus à force d'argent. Cependant je fus arrêté à Arras, et conduit à Joseph Lebon, représentant, qui s'y trouvait en mission. Il visita mes papiers, me demanda si j'étais patriote; ce que je me hâtai d'affirmer. « Tu as pourtant bien l'air d'un chien d'aristocrate, et je devrais livrer ta tête au bourreau, qui aime les jolis garçons. » Je frémissais intérieurement; je fis pourtant bonne contenance. Il s'approche de moi, et me regardant avec des yeux pervers : *Tu as peur?* me dit-il. « Jamais, lui répondis-je, un républicain n'a peur : ne vois-je pas d'ailleurs, citoyen représentant, que c'est pour plaisanter que tu me parles ainsi? — Allons, tu parais un bon diable, tes papiers sont en règle, tu peux continuer ton voyage. » Je ne me le fis pas redire deux fois; il me tardait de me voir hors de sa présence, et je m'éloignai au plus vite de ce monstre, que je ne regar-

dais qu'avec effroi. Comment en aurait-il été autrement? Avant d'être introduit en sa présence, on m'avait raconté une foule de traits de son atroce conduite. Il vient naguère de publier une proclamation où il menace « le village d'Achicourt d'être « rasé, si les femmes, les baudets et les provisions « de cette commune cessent d'arriver un seul jour « à Arras. » Mais ceci n'est rien en comparaison de ce que je vais te dire. Ce barbare proconsul ayant fait arrêter un grand nombre d'innocentes victimes, la femme d'un détenu vint implorer sa miséricorde. Il sortait de son lit de débauche, exténué, pâle, et sombre comme le crime. Elle était bien née, jeune, aimable, spirituelle : c'était un ange de beauté et de candeur. Elle s'avance d'un air triste et modeste, présente son humble supplique, et attend le mot cruel ou propice qui va être l'arrêt de sa destinée. *Lebon* (qui est si mal nommé), Lebon la regarde d'un air insolent (1) : « Tu es bien jolie, lui dit-il; et tu aimes ton époux? — Mon devoir, répondit-elle en baissant les yeux, est de l'aimer, et mon devoir s'accorde avec mon inclination. — Tu veux donc obtenir sa grace?... Écoute : je suis un peu fatigué ce matin; reviens demain à dix heures, je te recevrai, et.... nous parlerons de ton affaire. » L'infortunée revint par force à ce fatal rendez-vous, dont sa

(1) « Le récit de ses meurtres (disait M. Delacroix, en l'an 5), « le raffinement de ses cruautés, ses liaisons intimes avec l'exécu- « teur de ses actes sanguinaires, ont soulevé contre lui l'indignation « publique. Le nom qu'il porte et le sentiment féroce qui l'anime « offrent le contraste le plus hideux. »

modestie et sa sagesse ne lui laissaient pas présager tout le danger. Elle entre, le cœur palpitant de crainte, d'incertitude, de pressentiment, et un peu d'espérance. « Te voilà? très-bien : tu es exacte, approche..... » Madame de ***, à ce discours trop clair, tremblait comme la feuille agitée par l'ouragan ; elle balbutia d'une voix timide : « Citoyen représentant, vous avez daigné me promettre de prendre en pitié le sort de mon époux. — Eh! sans doute, c'est pour lui que je travaille. Tu désires qu'il sorte..... — Mais pouvez-vous exiger un aussi cruel sacrifice d'une femme vertueuse? — Bah! vertueuse! la république n'a besoin ni de vertus, ni de femmes vertueuses. Explique-toi : veux-tu que ton mari périsse à l'instant?... » Elle tressaillit à ces mots : ses jambes défaillirent sous elle, elle ne vit plus rien, n'entendit plus rien.... Aussitôt, profitant de ses souffrances, de sa frayeur, de sa faiblesse, l'horrible Lebon la retient dans ses bras, la transporte mourante..... Je ne chercherai point à décrire la douleur et le désespoir d'une femme chaste et sensible, qu'un monstre vient de déshonorer..... L'idée que son malheur pourra sauver la vie d'une victime qui lui était si chère, ne la console point. « Tu reviendras demain à la même heure, lui dit-il; tu trouveras ton mari ici, et *je vous réunirai.* » Elle sort, n'ayant presque plus assez de force ni pour marcher, ni pour parler. Dans l'antichambre, un valet, digne d'un tel maître, lui remet durement un assignat de 25 livres, en lui disant du ton de l'insulte : « C'est de la part de Lebon; c'est le prix

qu'il donne ordinairement.... » Ce nouvel outrage était le comble de la cruauté; mais que pouvait-elle faire? que pouvait-elle dire? A qui se plaindre? Un mot, un geste, un regard, un murmure, pouvait être funeste à tout ce qu'elle avait de plus cher. A la vérité, son époux n'était plus son époux; il ne pouvait plus l'être; elle avait manqué à ses devoirs, il ne devait point lui pardonner, pensait-elle avec amertume. N'importe! il allait être libre: elle le reverrait, elle aurait contribué à sa délivrance, elle l'aurait arraché à la mort... A ce prix, son sacrifice, tout involontaire qu'il était, lui devenait presque cher et sacré. Hélas! le lendemain elle revient et trouve son mari chargé de fers, entouré de gendarmes. « Tiens, dit-il avec un affreux sourire, je t'ai promis, pour récompense de tes vertus, de te réunir à ton époux: le voilà; on ne vous séparera plus.... Allez ensemble à l'échafaud....» L'ordre est exécuté, et ils périrent tous deux à l'instant même... Tu frémis et t'indignes?... Je le crois.

J'étais forcé d'aller à Angers: je m'y rendis. Une autre scène m'y attendait; et quelle scène!... Quel spectacle!... Le jour était beau, mais l'air était âpre et froid: il était environ sept heures du matin quand je passai par le courrier. Que vois-je? Quelle foule! quel tumulte! Grand Dieu! Une populace avide d'horreur se presse pour mieux contempler la plus impie, la plus barbare des exécutions. Tous les Français sont-ils donc devenus des cannibales!... Dans les fossés de la ville, on avait groupé deux cents hommes d'une part et deux cents femmes de l'autre: ils étaient

(tu auras de la peine à le croire, à peine je le crois moi-même), ils étaient là, dépouillés de tout vêtement. Ces femmes chastes, ces vierges pudiques, sont exposées sans pitié aux regards d'une insolente multitude et aux douloureuses impressions de l'atmosphère. Ce sont les familles les plus nobles, les hommes les plus compatissants, les plus charitables, les plus justes, les épouses les plus vertueuses, les filles les plus réservées dans leur conduite, qu'on présente ainsi, sans pudeur et sans humanité, aux quolibets infames et à la cruelle fraîcheur d'un air vif et cuisant, qui centuplait pour eux les peines et les outrages. Ils étaient là, en présence d'un détachement de sbires sanguinaires qui, l'arme au bras et l'insulte à la bouche, attendaient l'ordre de faire feu sur cette foule innocente. Bientôt le feu commence : mais lentement!.. mais peu à peu!... mais un coup après l'autre, pour multiplier les blessures et prolonger le supplice!....

J'entendis les premiers coups; je n'y résistai pas; je me trouvai mal... Le conducteur du courrier s'en aperçut ; c'était un brave homme : il me couvrit de son corps, me cacha et fit avancer la voiture. On m'aurait fait un crime d'être sensible, et j'aurais peut-être été joint à ces touchantes victimes.

Je ne sais quelle malheureuse destinée me poussait. Des lettres que je reçus me forcèrent de me rendre à Nantes : Carrier y régnait entouré de cadavres. Des fusillades sans nombre, des noyades multipliées par des bateaux à soupape, comme celui que fit faire Néron ; des mariages républicains, où

deux jeunes personnes de sexe différent sont liées ensemble avec des cordes, et jetées dans la Loire... Je ne saurais te parler de tant de barbaries.... L'humanité s'est enfuie de la terre; la nature est toute pervertie. Les monstres ne sont plus, comme autrefois, une exception dans la société : chaque pas que je fais me présente quelque spectacle d'horreur et de larmes. Je n'en puis plus.... mon cœur est brisé.... je quitte la plume..... »

Mais voilà, ce me semble, beaucoup de choses sérieuses; égayons la matière par quelques vers légers et faciles. En voici d'inédits, d'un de nos plus aimables poètes, que nos désastres révolutionnaires ont forcé à fuir loin de cette France, où les bagatelles ingénieuses et les jolis couplets avaient jadis tant de vogue. Leur fortune est bien moindre aujourd'hui, c'est tout simple; quand le deuil est dans nos cœurs, comment le sourire pourrait-il être sur nos lèvres? — Mais laissons de côté toutes ces réflexions tristes, et chantons, si nous pouvons encore chanter.....

CHANSON.

AIR : *Charmante Éléonore.*

Ne soyez qu'infidèles:
Sans crime on peut changer;
Mais, sans les outrager
Aimez toutes les belles.
Si les Amours
Portent toujours

Votre cœur sur leurs ailes;
Imitez l'inconstant Zéphyr,
Sans bruit il poursuit le plaisir,
Et caresse, sans les flétrir,
Toujours roses nouvelles.

Le bruit est pour la gloire,
Le secret pour l'amour.
Heureux amants, au jour
Cachez votre victoire.
Dans vos succès
Soyez discrets ;
Aimez avec mystère :
Le ciel fit les myrtes épais
Pour cacher sous leurs voiles frais
Et les plaisirs et les secrets
D'une tendre bergère.

RÉPONSE.

Le sexe enfin s'éclaire
Et permet de changer;
On peut être léger
Sans risquer de déplaire :
Les tendres feux
Sont ennuyeux
Lorsqu'ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton;
Nous n'avons plus de Céladon,
Et ces dames trouvent fort bon
Que l'on fasse comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne lasse à la fin;

Ce qui plaît le matin
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté,
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de jaloux, plus d'importun,
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

M. le chevalier DE BOUFLERS.

RÉPLIQUE.

VOILA donc que Cythère
En sérail va changer;
C'est l'art d'être léger
Qui devient l'art de plaire.
Plus de soupirs,
Plus de désirs,
Plus d'amoureuse chaîne :
Du cœur, par Bouflers défini,
Le cercle se trouve agrandi,
Et chacun d'eux peut aujourd'hui
En prendre une douzaine.

Ne pensez pas, Glycère,
Que tout cœur soit ainsi;
Bouflers est trop hardi,
Croyez qu'il exagère.
A son grand feu
Fiez-vous peu,
Sa bravade est certaine :
Qui dit poète, dit menteur:

Et quoiqu'il soit homme d'honneur,
Peut-il avoir assez de *cœur*
Pour toute une douzaine?

Moins vain dans mes promesses,
Moi je n'ai fait qu'un choix;
Trop de cœurs à la fois
Nuiraient à mes caresses.
Pour un seul cœur
J'ai de l'ardeur,
Et j'adore ma chaîne;
De Boufflers j'ai pourtant les mœurs;
Oui, plaire à vos yeux séducteurs,
C'est plaire aux Graces, aux neuf sœurs,
Et voilà ma douzaine.

Le chevalier de *** me racontait ses amours pour une jeune personne, *qui n'avancent guère*, m'a-t-il dit, *parce qu'il était trop timide.* — Ce mot m'a inspiré ce petit impromptu, qui lui a fait plaisir.

Près de l'objet de ton désir,
Valsin, pourquoi ton ame est-elle si craintive?
Une belle est la sensitive;
On ne peut l'approcher; mais on peut la cueillir.

On faisait assez mauvaise chère chez Mme la comtesse Fany de Beauharnais; du moins M. le comte de Lauraguais l'avait-il trouvé ainsi, un jour qu'il y avait dîné: en revanche on y médisait beaucoup. Quelqu'un lui ayant reproché de n'être pas

revenu se mettre à table avec cette dame et sa société, M. de Lauraguais lui répondit : « Je suis « las de manger mon prochain sur du pain sec. » Cérutti composa, en 1789, un pamphlet contre lui, dans lequel il le comparait *à un château qui a autant de fenêtres que l'année a de jours, mais pas une chambre bien éclairée.* On l'associa ainsi avec deux autres célébrités de cette époque, dans cette charade en prose :

« M. de Lauraguais est ma première, M. de Ri- « varol est ma seconde, M. de Mirabeau est les « deux, et est aussi mon tout. »—Le mot est FOUGUEUX.

LINGUET attaqua plusieurs fois amèrement le duc de Duras, qui, outré de colère, fit écrire au journaliste (en 1779) qu'il eût à s'abstenir d'entretenir le public de lui, ou qu'il lui ferait donner des coups de bâton. On prétendit, dans le temps, que Linguet avait malignement répondu : « Tant mieux, je serai « fort aise de voir M. le maréchal faire usage de son « bâton une fois dans sa vie. » — Un amateur ayant trouvé ce mot plaisant, le mit ainsi en vers :

Monsieur le maréchal, pourquoi cette réserve?
Lorsque Linguet hausse le ton,
N'avez-vous pas votre bâton?
Au moins qu'une fois il vous serve!

TROISIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

AUTREFOIS les conversations étaient frivoles, mais elles étaient agréables. On avait de l'esprit, des connaissances, de la douceur; on savait écouter ceux qui parlaient; on était poli avec les hommes et galant avec les femmes; on était gai sans indécence, on discutait sans dureté. Combien de questions amusantes se traitaient dans une soirée! Et c'était avec une grace, une légèreté, une finesse dont il ne reste presque plus de traces. Mais que dis-je? il en reste chez Isaure. Le goût et le bon ton semblent s'être réfugiés chez elle; je n'y vais jamais sans en rapporter quelque instruction, ou quelque joli souvenir. Si j'allais en placer quelques-uns dans cette feuille? serait-ce trahir Isaure? je ne le pense point. Quelle suite d'anecdotes piquantes, d'heureuses reparties! Le savant Gatti était chez une dame fort aimable, où il écoutait sans cesse; son silence fut remarqué par la maîtresse de la maison, qui aimait a faire briller ceux qui étaient chez elle. Au milieu d'une vive discussion, elle lui dit : « Docteur, vous n'aimez donc pas la dispute ? — Pardonnez - moi madame, très-fort.... mais j'ai si rarement un avis. »

Quelques auteurs se sont fait une grande réputation par leur manière d'animer leur conversation. Bernis a été un des plus fameux; jamais il ne répéta deux fois la même histoire; ou du moins, il en variait les formes de tant de manières, qu'elle paraissait toujours nouvelle. On cite aussi l'abbé Ga-

liani, quoiqu'il fût un peu lent dans ses narrations : mais il les assaisonnait de tant d'originalités et de gaietés, qu'il s'en faisait pardonner la longueur. Rulhière et Chamfort étaient de même très-piquants; peut-être cherchaient-ils trop à l'être, ainsi que Rivarol. La conversation veut moins d'apprêts, moins de brillant; il faut qu'elle soit spirituelle, mais avec abandon, avec charme, comme ces belles femmes remplies de graces, qui plaisent naturellement, et sans y prétendre. Les prétentions gâteraient tout:

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
GRESSET.

Diderot a aussi laissé quelque souvenir dans ce genre. Ses paroles étaient pleines d'éloquence, d'enthousiasme, j'ai presque dit de génie. Sa conversation était bien supérieure à ses ouvrages; je dis sa conversation, si l'on peut toutefois appeler ainsi un débit rapide, chaleureux, varié et non interrompu. Cette continuelle volubilité frappa Voltaire quand il vint à Paris, en 1778; et après que Diderot l'eut quitté, il dit à ceux qui l'entouraient: « Cet homme « a prodigieusement d'esprit; mais il ne sait jamais « sortir du monologue. » Voltaire trouvait cela fâcheux, parce qu'il aurait eu à son tour des monologues à produire. C'est en effet un grand défaut dans la société de vouloir y parler seul; car, s'il faut savoir s'y exprimer d'une manière brillante, élégante et naturelle, il faut aussi savoir écouter. — Une dame très-laide bavardait beaucoup; elle s'aperçut que quelqu'un avait fait un geste d'improbation.

« Vous m'avez fait la mine, dit-elle.— Non, madame, lui répondit-il, vous ne l'auriez pas si mauvaise. » Cette réplique est un peu forte, elle est même grossière. Un esprit délicat, un homme honnête, ne doit jamais s'en permettre de pareilles. Il n'en est pas de même quand il faut répondre à des attaques déplacées. Je tiens d'un archevêque le trait suivant :

Le P. Beauregard, jésuite, avait frondé en chaire les écrits de quelques philosophes modernes; on lui fit des reproches d'une sortie courageuse, qu'on appelait une *diatribe apostolique*. Cela lui fournit un exorde pour le sermon suivant, que je crois sublime. « On me trouve trop d'amertume, on m'accuse de « trop de franchise, et d'oublier les égards qu'on se « doit dans le monde. Mais il s'agit bien de monde, « et d'égards, et de formes oratoires, quand l'arche « sainte est attaquée! Ne sait-on pas que le zèle a « sa colère, et que la charité a ses vengeances?... »

Où ai-je été conduit? me voilà dans une église en présence du P. Beauregard, tandis que je croyais être chez Isaure. Je l'avais bien prévu, que ma plume vagabonde m'entraînerait je ne sais où. J'ai parlé de Bernis, je voulais en parler encore. D'idée en idée, je me suis éloigné de lui; j'y reviens. Me pardonnera-t-on cet écart? Eh! mon Dieu, il le faut bien, si le lecteur veut se donner la peine de me suivre. Ce ne sera pas le dernier que je ferai : non que j'en cherche l'occasion; mais c'est qu'elle naît toute seule, que je suis bâti comme cela; je fais des écarts sans m'en douter. Monsieur le censeur, vous riez; le mot vous paraît joli et naïf : est-ce qu'il ne vous en

échappe jamais aucun?... Vous seriez bien parfait! Je ne le suis pas autant que vous. Ainsi vous permettrez que, sans chercher une meilleure transition, je vous entretienne de Bernis et de ses culottes de velours. — De ses culottes? — Et pourquoi non? ne vous ai-je point parlé de son esprit? Tout se tient dans le monde. Son esprit fit valoir ses culottes, et ses culottes commencèrent sa fortune. Sans elles peut-être, il n'eût jamais été ni ambassadeur, ni ministre, ni cardinal. Écoutez-moi. L'abbé de Bernis, homme de très-bonne naissance et de très-mince fortune, végétait tristement au séminaire Saint-Sulpice, à Paris; il n'en était pas moins chanoine et comte de Lyon. Mais il n'avait que le titre sans le canonicat, et tout son revenu consistait dans une pension de 1500 fr. que lui faisait sa famille.

L'abbé de Montazet languissait dans le même séminaire, et n'était pas plus fortuné. Ils se lièrent tous deux d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. C'était Pylade, c'était Oreste; rien n'était à l'un qui ne fût à l'autre; mais ce rien n'était effectivement que rien; et ils ne rêvaient qu'au moyen d'en faire quelque chose.

Une nuit où l'abbé de Bernis rêvait à ses projets, en rêvant, il rêva à des vers. Les voici :

LES PETITS TROUS.

Ainsi qu'Hébé, la jeune Pompadour
A deux jolis trous sur la joue;
Deux trous charmants où le plaisir se joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.

L'enfant ailé sous un rideau de gaze,
La vit dormir et la prit pour Psyché.
Qu'elle était belle! à l'instant il s'embrase;
Sur ses appas il demeure attaché :
Plus il la voit, plus son délire augmente;
Et, pénétré d'une aussi douce erreur,
Il veut mourir sur sa bouche charmante :
Heureux encor de mourir son vainqueur!
Enchanté des roses nouvelles
D'un teint dont l'éclat l'éblouit,
Il le touche du doigt, elles en sont plus belles;
Chaque fleur sous sa main s'ouvre et s'épanouit.
Pompadour se réveille, et l'Amour en soupire :
Il perd tout son bonheur en perdant son délire :
L'empreinte de son doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du sourire,
Dont le plus sage serait fou.

Dès qu'il fut jour, la pièce parvint à son adresse; et peu de temps après, le poète, dont la naissance pouvait justifier les graces de la cour, fut invité à dîner chez la favorite.

Aussitôt il court chez l'abbé Montazet : « Mon « ami, notre fortune est faite; madame de Pompadour « me prie à dîner. — Tu te flattes : un billet d'in- « vitation n'est pas la feuille des bénéfices. — Laisse- « moi faire; tu verras que l'un mène à l'autre. »

L'abbé de Bernis fut exact au rendez-vous, et il y parut avec tout le charme d'une figure céleste et d'un esprit aimable. Il enchanta la société, et surtout la maîtresse de la maison. Après le repas, elle propose une partie de jeu; l'abbé refuse. « Je sais,

« dit-elle, qu'un séminariste n'a pas la bourse bien « garnie; mais je serai de moitié avec vous, je serai « même de tout : je suis bien aise de vous garder un « peu plus. — Impossible! » reprend-il, et il accompagne ce refus d'un sourire qui annonce une arrière-pensée. Madame de Pompadour veut la savoir; elle insiste, elle ordonne. « Vous le voulez, madame? « Eh bien! daignez abaisser vos grands beaux yeux « sur cette culotte de velours. — Je ne vous com- « prends pas, dit-elle en rougissant. — Hélas! ma- « dame, ce vêtement ne m'appartient pas. L'abbé de « Montazet en a la moitié, elle est à nous deux. « Quand je sors, il garde la chambre; quand il sort « à son tour, je lui cède la culotte et je reste au « séminaire. Il a pour ce soir une visite essentielle; « je lui ai promis de rentrer avant six heures : ainsi, « vous voyez, madame la Marquise, que je ne saurais, « sans trahir l'amitié, profiter de vos bontés plus « long-temps. — Voilà une bonne folie, dit en riant « madame de Pompadour. Allez, mon cher abbé, et « dites à votre ami que vous aurez bientôt de quoi « avoir chacun votre culotte. »

Le surlendemain, ils reçurent l'un et l'autre un brevet de mille écus de pension; et comme il n'y a dans la carrière de la fortune que le premier pas qui coûte, l'un partit de là pour arriver à l'archevêché de Lyon, l'autre pour être cardinal. Que ne peut une *culotte de velours*, et quelle influence sur la destinée de deux hommes!...

Le malheureux dont je viens de recevoir une lettre voudrait bien, je pense, être nanti d'une pareille cu-

lotte. Mais la culotte sans l'occasion, à quoi servirait-elle? Le velours en serait tout râpé, avant que celui qui la porte pût être riche. Les protecteurs bienfaisants sont rares dans ce siècle, et les amis!... Lisez.

« M. LE SPECTATEUR,

« Je suis jeune, je croyais à un ami, j'avais des illusions, je viens de les perdre.... Je m'étais lié avec un homme d'une naissance illustre, dont la révolution a épargné la fortune. Sa maison m'était ouverte, j'avais un couvert à sa table, de l'autorité sur ses domestiques, je faisais les honneurs des fêtes qu'il donnait; il savait que j'étais d'une bonne famille et très-rangé dans mes affaires. A la vérité, mon revenu est médiocre; on a acheté les terres que mes aïeux possédaient, j'ai été traîné de prison en prison.... de sorte que je me vois obligé de vivre modestement et très-économiquement; mais cela ne m'empêche point d'être exact à remplir mes engagements, parce que j'ai toujours le soin de balancer ma dépense avec ma recette. Cependant un malheur imprévu m'avait fait absorber le paiement de mon hôte; il était pressé d'autre part; il me menace de poursuites rigoureuses; et comme je crains beaucoup, par expérience, les injustices de la justice, je sors tout effrayé. Je cours chez mon AMI; il sourit en me voyant. Je lui parle de mon affaire; son visage se rembrunit. Je lui peins ma désolation, je lui offre des gages pour la sûreté de sa créance : je crois que j'étais éloquent.... Je ne le fus sans doute pas assez, puisque je ne le touchai point. Il

101994

me répondit : « Je vous rendrai tous les services « qui pourront dépendre de moi, je ferai toutes les « démarches qui pourront vous être utiles; mais « pour de l'argent, comme je ne veux pas m'exposer « à être jamais gêné, je ne puis en prêter à per- « sonne; je n'en *prêterais même pas à mon père.* » La dureté de ces dernières paroles me surprit si fort, que je n'ai plus su qu'ajouter. Quelle amitié! il me verrait mourir qu'il ne me secourrait point! Je l'ai quitté dans le dernier désespoir, cet homme cruel, qui n'a *des amis* que pour la parade. Il m'a ôté à la fois de tendres sentiments, de douces espérances, et la certitude de me croire un *ami*. Il m'a plongé dans une suite d'anxiétés et d'angoisses dont je ne sais pas encore comment je sortirai. Faites-le rougir, M. le *Spectateur*, de ses refus barbares; et que les jeunes gens qui me ressemblent apprennent combien il avait raison le sage qui disait : *Mes amis, il n'est point d'amis.* »

***

On joue à un joli jeu de société, qu'on appelle le *jeu des questions*. Il consiste à écrire une demande sur une carte qui circule; et celui entre les mains de qui elle tombe, doit à l'instant y faire une réponse: cela produit de temps en temps des choses très-insignifiantes, mais aussi quelquefois de très-fines. Un jour que madame la comtesse d'Hautpoul, nièce de M. de Marsollier de Vivetières, y jouait, elle demanda : *Que fait mon oncle?* Celui qui eut cette carte en partage reconnut son écriture, et répondit :

Ses soins, pouvez-vous en douter,
Sont de vous consacrer ses talents et sa lyre:
Et s'il cesse de vous chanter,
C'est pour s'occuper à vous lire.

Après les *questions* on passa aux bouts-rimés. Il n'est pas besoin de dire que ceux de madame la comtesse d'Hautpoul ont facilement remporté le prix sur tous les nôtres. Il lui fut adjugé deux fois; d'abord pour ce charmant impromptu :

Que je suis fou d'aimer une..... *coquette!*
J'arrive en poste et je trouve un... *rival.*
Ah! je suis bien payé d'une ardeur. *indiscrète.*
J'ai perdu mon repos et crevé mon. *cheval.*

Voici le second :

Je l'avouerai sans m'en..... *défendre.*
A qui voudra me..... *posséder,*
Il faut bien du temps pour me. *prendre,*
Et bien du soin pour me..... *garder.*

Un amateur qui trouva sans doute ces vers aussi agréables qu'ils le sont, en a fait un madrigal, de la manière suivante :

Je porte un cœur fidèle et *tendre :*
A qui voudra le *posséder,*
Il faut des charmes pour le *prendre,*
Et des faveurs pour le *garder.*

Cela se ressemble trop pour les rimes et pour quelques autres expressions. Cependant il faut convenir que la pensée n'est pas la même, et peut-être

l'imitateur n'a-t-il voulu faire qu'une ingénieuse parodie.

Un homme de beaucoup d'esprit répondit très-sensément à un de ses amis qui le félicitait de sa grande réputation : « Hélas! cette réputation que « vous vantez se réduit à bien peu de chose! Je « ne suis connu que dans une des quatre parties du « monde, que dans un royaume de cette partie, « que dans une ville de ce royaume, que dans un « cercle d'amis de cette ville, et encore j'entends « dire tous les jours que l'amitié est aveugle. »

Dans une lettre particulière, tombée par hasard entre mes mains, et qui est de M. Anson, un des membres distingués de l'*Assemblée constituante*, datée de 1785, j'ai trouvé ce jugement d'un ouvrage un moment célèbre : « Avez-vous lu l'écrit de « M. Necker? je n'en puis juger savamment que « trois chapitres : dans celui de l'impôt, *erreurs* « *d'ignorance;* dans celui de la recette générale, « *erreurs de passion;* dans celui du clergé, *erreurs* « *de mauvaise foi.* »

M. Molé est un acteur admirable. Quelle grace! quel jeu! quel aplomb! quelle finesse! quelle élégance il met dans tous ses rôles! Avec quel plaisir j'assiste à toutes les représentations du théâtre Louvois! Lorsqu'il vint naguère s'associer à ses camarades, sous la direction de mademoiselle Raucourt,

M. Delrieu composa ce dialogue entre Melpomène et Thalie :

LA RÉUNION OU LES DEUX SOEURS.

— Qu'as-tu donc? d'où te vient ta gaîté, ta folie?
Après un si long temps qui t'amène chez moi?
— Peut-on le demander? L'amitié qui nous lie:
Je ne te quitte plus... Quant à ma gaîté, voi,
Connais-en le motif, regarde auprès de toi.
— Que vois-je? Est-il bien vrai?.. Le père de Thalie,
Le modèle du goût et de la comédie!
Molé!... chez moi!...—Lui-même. Admire, tu le dois,
Son amour pour les arts... son temple est à Louvois;
Molé vient y fonder celui de ton amie.
Il veut, qu'en le voyant ici, pour notre honneur
Tout Paris enchanté dise avec nous, ma sœur:
Plutus les divisa, *Minerve les rallie.*

Mais si M. Molé joue avec une perfection ravissante, j'ignorais qu'il joignît à ce talent celui de la poésie; on vient de m'en communiquer une preuve. M. Dusausoir avait adressé une épître à mademoiselle Raucourt sur la rentrée de Molé à son théâtre; cet auteur lui a répondu :

De tes vers adressés à notre Melpomène,
Intéressante, fière et soutien de la scène,
Mon vieux ami, je te suis obligé:
Ils sont très-bons, car tu me flattes.
Ah! je te reconnais; non, tu n'es pas changé;
Et fidèle à nos dieux pénates,
Près de Devienne tour-à-tour,
Tu chantes la gaîté, les talents et l'amour.

Bravo! mais tu sais bien, mon confrère en chimère,
Que quand on fait des vœux on n'en saurait trop faire.
Or, dis-moi donc, quand tes souhaits
Appelaient, dans Marton-Devienne,
Ta charmante Thalie au théâtre Français,
Pourquoi si juste envers la tienne,
Tu ne rêves plus à la mienne?
Pourtant tu conviendras, j'espère, en résultat,
Que c'est fort bien rêver que de rêver Contat.

On espère en effet que mademoiselle Contat viendra s'unir à mesdemoiselles Mézeray, Fleury, Simon, Molé, etc., etc., et que même plusieurs des meilleurs acteurs de Feydeau suivront cet exemple. Le théâtre de Louvois sera alors le vrai temple de la tragédie et de la comédie française. Les petits opéras resteraient à Feydeau.

Un certain Deligny, âgé de 53 ans, colleur de papier au théâtre de Rouen, fut guillotiné pour avoir dit au régisseur, dans un moment de désespoir : « Dans l'ancien régime je n'avais jamais manqué de pain, et à présent je meurs de faim. » Aussi est-ce avec raison qu'un de nos auteurs de vaudeville a écrit :

Lorsque l'on voudra de la France
Peindre les monstres destructeurs,
Il ne faudra plus d'éloquence
Emprunter les vives couleurs.
On peut analyser le crime,
Car, *tyran*, *voleur*, *assassin*,

Par un seul mot cela s'exprime;
Et ce mot-là, c'est JACOBIN.

Il a fait aussi ce couplet :

Naguère on voyait dans la France
Un régiment de scélérats,
Portant pour habit d'ordonnance,
Le pantalon, les cheveux plats.
Des crins qui garnissaient leur huque
Ils choisissaient bien la couleur;
Car de leur ame la noirceur
Était peinte sur leur perruque.

Nos Lycurgues modernes s'étant occupés d'une grande question morale, sur laquelle j'avais écrit quelques lignes avant de venir à Paris, j'ai profité de l'occasion et publié une brochure intitulée: *Observations contre le divorce*, etc., par..... âgé de dix-huit ans. — Ce titre m'a valu des sarcasmes et des succès; mais en me relisant, j'ai senti que les succès étaient moins mérités que les sarcasmes, de sorte que les flammes ont dévoré ma dissertation. Le sacrifice expiatoire était à peine consommé, qu'un libraire m'en a fait demander cent cinquante exemplaires, n'en ayant plus trouvé chez M. Leroux, chargé du dépôt. Je lui ai répondu : « Il n'est que trop vrai que j'avais fait « paraître un ouvrage sur le *divorce;* mais il est « vrai aussi que j'avais traité avec trop de faiblesse « un sujet aussi important. Il y a six mois que « j'étais bien jeune; et quand on est jeune, on ne

« doute de rien : l'impression m'a éclairé ; je me suis « relu, et le feu a fait de suite raison des torts de « ma plume : il ne me reste plus un seul exemplaire « de cet ouvrage. »

Dans une dissertation sur le mariage, qu'on lit dans le 32e tome du recueil qu'Adrien Moetjens, publia à la Haye en 1695, on trouve ce passage ingénieux contre le *divorce* : « Le mariage en soi- « même est une lyre qu'accorde la sympathie de « deux personnes, par l'harmonie de leurs senti- « ments, de leurs mœurs, de leurs paroles et « de leurs actions. Cette lyre ne peut pas tou- « jours demeurer d'accord. La bonne intelligence, « et l'agrément de la conduite n'est pas (*sic*) de « tous les moments et de toutes les heures. Il faut « donc, de temps en temps, *avec la patience, la « modération, la douceur et la complaisance*, « *accorder cette lyre*, et jamais la fendre et la « mettre en deux pièces par *la séparation.* » — Ensuite l'auteur en donne des raisons morales qu'il est inutile de répéter, parce que tout le monde les sent, et qu'il n'y a que les libertins qui les nient.

Jeanne d'Albert, née à Paris, le 18 septembre 1670, de *Louis-Charles d'Albert*, duc de *Luynes*, pair de France, chevalier des ordres du roi, mort le 20 octobre 1690, et d'*Anne de Rohan-Montbazon*, sa seconde femme, morte le 29 novembre 1684. — Jeanne d'*Albert* épousa, le 25 août 1683,

Joseph-Ignace-Auguste de Mainfroy Jérôme de Scaliglia ou *Scaglia*, comte de *Verrue*, en Piémont, maréchal-de-camp des armées du roi et commissaire-général de la cavalerie de France, qui fut tué à la bataille d'Hochstedt, le 13 août 1704. Sa veuve lui survécut jusqu'au 18 novembre 1736. M. Philipon-la-Madeleine a eu donc tort de dire qu'elle mourut vers 1720. Il ajoute : « Elle aimait « les vers, elle en faisait pour sa société, formée de « Voltaire, de La Faye et d'autres beaux esprits. « Ils la surnommèrent : *Dame de Volupté*, attendu « son goût pour les arts et les plaisirs. Elle se fit à « elle-même l'épitaphe suivante :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette dame de *Volupté*,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde. »

C'est à peu près ce qu'on lit dans le dictionnaire de M. Delandine, qui, comme M. Philipon, n'indique ni le nom de famille, ni aucune époque de la vie de cette dame, dont les autres biographies ne parlent nullement. M. Delandine s'exprime ainsi : « Morte à Paris au commencement du dix-huitième « siècle, rassembla chez elle la meilleure com- « pagnie de son temps, et y brilla par ses graces et « son esprit. Amie intime du poète La Faye, dont « Voltaire dit qu'il réunissait le mérite d'Horace et « celui de Pollion, elle le conseilla dans ses pro- « ductions et répandit beaucoup de charmes sur « ses jours. » — Cela est-il bien exact? Je trouve

dans un manuscrit contemporain ces détails : « Les « amateurs des beaux-arts seront affligés sans doute « de la perte qu'ils viennent de faire dans la per- « sonne de *Jeanne d'Albert*, veuve du comte de « *Verrue*. La comtesse était d'un caractère aimable; « elle joignait à la noblesse des sentiments, un « discernement, une justesse d'esprit et des ma- « nières affables et engageantes, qui la faisaient « également aimer et respecter. Son amour pour « les tableaux était sa passion dominante; aussi sa « maison paraissait-elle un palais heureusement « orné pour la gloire et pour le triomphe de la « peinture et du goût. En effet, on aurait dit que « la délicatesse la plus exquise et les graces les « plus expérimentées avaient présidé au choix de « chaque morceau; elle se connaissait parfaitement « en peinture, et n'avait besoin, pour se déterminer « dans ses acquisitions, que de ses propres lu- « mières. Les sujets bas, sérieux ou tristes, quel- « que mérite qu'ils eussent d'ailleurs, ne lui plai- « saient point. Le cabinet de cette illustre dame, « quoique borné en général aux tableaux des grands « maîtres flamands et hollandais, était en ce genre « une des plus grandes et des plus précieuses col- « lections qu'il y eût en Europe; elle surpassait « même celle d'une grande reine (1), que les ama- « teurs ont pu facilement comparer, puisqu'elle fut « transportée, il y a peu d'années, de Rome à Pa- « ris. La manière dont la comtesse de *Verrue* a

(1) Christine, qui abdiqua la couronne de Suède.

« disposé de quantité de tableaux précieux en fa-
« veur de quelques amis de distinction, ses dispo-
« sitions pour récompenser tout son domestique,
« et la place qu'elle s'est désignée dans le cime-
« tière des pauvres, où elle a voulu être inhumée
« par les pauvres mêmes, prouvent également la
« solidité de son choix pour ses amis, la recon-
« naissance des services que ses gens lui ont rendus,
« la noblesse de ses sentiments, sa charité qui fut
« toujours inaltérable, et son humilité chrétienne. »
(Manuscrit de 1736, page 3665.) *Son humilité chrétienne;* voilà des mots qui ne s'accordent pas avec les faits rapportés par M. Delandine et répétés par M. Philipon-la-Madeleine. Je dois ajouter, qu'excepté Laharpe qui, dans sa Correspondance, parle aussi de cette amitié intime pour La Faye, je n'en ai trouvé de traces nulle autre part.

M. de Meulon, ci-devant secrétaire du régent (pseudonyme sous lequel Voltaire déguisa son nom, sans déguiser sa plume), écrivait, en 1736, à madame la comtesse de Verrue, sur *l'apologie du luxe* : « Combien de familles de Paris subsistent,
« uniquement par la protection que vous donnez
« aux arts! » Et il ajoute en note : « Madame la com-
« tesse de Verrue, mère de madame la princesse
« de Carignan, dépensait *cent mille francs par an*
« en curiosités. Elle s'était formé un des beaux ca-
« binets de l'Europe en raretés et en tableaux. Elle
« rassemblait chez elle une société de philosophes,
« auxquels elle fit des legs par son testament. *Elle*

« *mourut avec la fermeté et la simplicité de la* « *philosophie la plus intrépide.* » La chose est-elle vraie? Il faut prendre garde que c'est Voltaire qui affirme ce fait, Voltaire un peu sujet à caution sur cet article, Voltaire d'après le témoignage duquel les autres ont écrit. Pour moi, il me semble que l'exposé bien détaillé de l'anonyme porte un caractère de vérité qui ne peut être démenti par personne. Il est certain que c'est dans sa jeunesse qu'elle fit une foule de jolis vers, et entre autres, son épitaphe épicurienne. C'est un des torts de son jeune âge. Pour l'expier en mourant, elle fit des dons aux pauvres. Elle voulut être enterrée dans leur cimetière, donnant ainsi l'exemple du repentir et de la charité. M. Titon du Tillet, dans sa *Description du Parnasse français*, dit, article *Rotrou*, que madame de *Verrue* avait dans sa bibliothèque plus de trente pièces de théâtre inédites de cet auteur; mais Paul Boyer, dans sa *Bibliothèque universelle* (page 923), avance que Rotron n'en avait composé que vingt-quatre. Arrangera cela qui pourra. Après la mort de cette dame, on publia un vol. in-8° de 240 pages, avec ses armes gravées, intitulé : *Catalogue des livres de feu madame la comtesse de Verrue, dont la vente se fera en détail en son hotel, rue Cherche-Midi;* 1736, chez G. Martin. La plupart de ces livres étaient chargés de notes (1). Quant au catalogue, il n'est

(1) Un des livres sortis de cette bibliothèque a pour titre: *Bibliothèque des romans, avec des remarques critiques sur leur choix et leurs différentes éditions, par M. le chevalier Gordon de Perceval*

pas fait avec assez d'ordre, pour qu'on puisse parfaitement y éclaircir les doutes sur le nombre des pièces de Rotrou.

.....

TANDIS que les parvenus jouissent et abusent de leur fortune, acquise je ne sais comment; tandis que C*** dévore en quinze jours, avec mademoiselle L**, les millions qu'il a gagnés dans d'*heureuses fournitures*, nos poètes s'exercent avec esprit contre ces *pauvres riches*, qui sont si fiers, malgré leur républicanisme, et si sots, malgré tout leur or. Mais, parmi une foule de pièces ingénieuses qu'on a faites sur eux ou contre eux, la plus remarquable est une fable de madame la comtesse de Beaufort; la voici :

LE PAPILLON ET LE COLIMAÇON.

Tout fier de sa métamorphose,
D'or et d'azur étincelant,
Aux rayons du soleil un papillon brillant
Se pavanait sur une rose.
Il avait pour ami certain colimaçon,
Né, comme lui, d'origine vulgaire,
Mais auquel il ne songeait guère,

(c'est-à-dire l'abbé Langlet Dufresnoy), in-12. Amsterdam, 1754. Le 2e volume de cet ouvrage est chargé de notes par deux personnes, dont l'une paraissait être madame de Verrue, mais une des notes se rapportant à l'année 1744, M. Barbier, possesseur du volume, a été obligé de renoncer au plaisir d'avoir un livre annoté savamment des mains de cette illustre dame, amie des lettres et des arts, qui, toutes doctes qu'elles sont, paraît avoir été très-capable de les écrire.

Quand il le vit sur le gazon
Traînant après lui sa maison.
Loin de le reconnaître, aussitôt il s'écrie :
« Quel est ce reptile odieux
Qui vient gâter ma retraite chérie?
— Insolent parvenu, dit d'un ton sérieux
L'escargot indigné, qui lentement chemine,
Crois-tu par ton air orgueilleux
Faire oublier ton origine?
Insecte vil et paresseux,
A peine neuf soleils ont éveillé les heures,
Depuis que je t'ai vu traîner dans nos demeures
Les anneaux enlacés de ton corps venimeux :
Tu tirais de ton sein la trame dégoûtante
Qui pendant quelques jours t'a servi de tombeau.
Et souviens-toi, sous cet habit nouveau,
Que tu naquis de l'espèce rampante.
Te voilà riche papillon :
Mais ton destin ne me fait pas envie;
Si je suis né colimaçon,
Colimaçon je finirai ma vie.
Malgré ton éclat emprunté,
Tu ne peux empêcher ni toi, ni ta famille,
Quelle que soit ta vanité,
De descendre d'une chenille. »

Un homme d'esprit demandait à une femme si elle connaissait le conte de Bouflers sur le *Cœur*. « Mais, lui dis-je, ce n'est pas un conte; c'est seulement une pièce très-gaie sur un sujet assez leste. — Pardonnez-moi, monsieur, répliqua-t-il, c'est un conte, et un très-joli conte. — Ah! oui, repris-je avec politesse, c'est le conte de l'histoire. »

QUATRIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir. »
(DESPRÉAUX.)

MON Dieu! quelle étrange folie est la mienne! Pourquoi faut-il que j'aie cédé si aisément à la fantaisie d'Isaure? Comment ferai-je pour remplir dignement ma tâche de spectateur? Peindrai-je tous les visages que je rencontre? Je trouve quelquefois de bons cœurs; mais aussi, combien de mauvaises têtes! Leur premier mouvement les emporte, et ces hommes-là paraissent aussi méchants, que s'ils l'étaient en effet. La société est un mélange; je voudrais qu'une main puissante et habile pût en faire un heureux triage. De quels délices ne jouirions-nous pas alors? Les bons amis, les bons parents, les bons époux vivraient ensemble; les vertus ne seraient jamais tournées en ridicule; le bon ton ne serait pas de persifler les goûts simples et les sages habitudes; cet âge d'or, que les poètes ont rêvé, se réaliserait..... Mais, de nos jours, songer à l'âge d'or!.... C'est bien encore une autre folie! mais les folies sont à la mode; et à ce sujet, j'ai eu l'envie de consacrer quelques pages à une nouvelle association qui s'intitule: *les Théophilantropes*. Réfugiée dans l'*église* de St-Roch, dont elle a fait un *temple*, elle y chante ses hymnes en musique; un grave pontife, décoré d'une charge plus brillante et plus lucrative, leur débite des harangues morales!... La morale!... Oui; la morale est d'attaquer toutes les

religions, d'en créer une nouvelle, de la proclamer comme la seule bonne, de persécuter les autres, de se targuer de bienfaisance, comme si.... Je ne suivrai pas cette idée, il m'en vient d'autres, et mon usage est d'obéir à toutes celles qui entrent dans mon imagination. Cette imagination qu'on a nommée *la folle de la maison*, est chez moi pleine de caprices; j'en ai déja averti. Quand je pars, je ne sais où je vais. Cette façon de courir plaît à beaucoup de gens. Les esprits droits et réguliers sont moins nombreux que les esprits raboteux et fantasques; chacun a sa marotte qu'il suit ou qu'il porte, comme on voudra. Mais à propos de marotte, on m'a parlé d'un homme qui avait eu deux femmes en même temps, dans la même chambre. Deux femmes à lui! cette marotte en vaut bien une autre, ce me semble. Voici son histoire; quand je vous l'aurai apprise, nous en causerons ensemble, si cela vous convient. Elle pourra nous fournir de belles réflexions.... Peut-être aussi me contenterai-je de vous la dire telle que je la sais, sans y rien ajouter; c'est suivant la disposition où mon esprit sera dans trois minutes.

« Le comte de Gleichen était un seigneur plein de courage, d'honneur et d'intrépidité. Il vivait au commencement du treizième siècle, en 1227. La noble ambition de signaler son zèle pour le culte de ses pères, le désir de s'illustrer par quelque action d'éclat, et surtout l'impossibilité de résister à la manie épidémique qui, dans ces temps de vertige, agitait la plus grande partie des Européens,

engagèrent le comte à suivre Louis, landgrave de Thuringe, qui se flattait aussi d'aller exterminer tout ce qu'il y avait de Sarrasins en Palestine. Ce qu'il y eut de plus pénible pour le comte, ce fut de pouvoir s'arracher des bras de sa jeune épouse, qu'il aimait éperdument, et qui l'idolâtrait : il la quitta pourtant, s'embarqua, traversa la mer, n'eut le temps de tuer aucun infidèle, parce que, dès le premier combat, il eut le malheur de tomber entre les mains d'un seigneur sarrasin, qui, comptant sur une très-riche rançon, le retint prisonnier. Ce seigneur avait une fille jeune, belle et sensible; le comte était de la plus aimable figure : l'aimable Sarrasine s'intéressa fort vivement pour lui. A ce tendre intérêt succéda l'amour, et cet amour lui suggéra le dessein de procurer la liberté à son amant, aux conditions qu'elle l'accompagnerait dans sa fuite, qu'elle embrasserait le christianisme, et qu'il l'épouserait. La comtesse de Gleichen était au fond de la Thuringe; la Sarrasine était présente, et elle était charmante; le parti qu'elle proposait était le seul qui pût fournir au comte le moyen de rejoindre son épouse : d'ailleurs, la jeune Musulmane désirait ardemment de se convertir, et il y aurait eu une espèce d'impiété à ne pas la seconder; il accepta ses offres; le projet réussit : ils s'évadèrent, et s'embarquèrent. Fidèle à ses promesses, le comte, dès son arrivée au premier port d'Europe, épousa la Sarrasine, qui abjura publiquement le mahométisme : ensuite, ils se rendirent en Thuringe, au château de Gleichen. La comtesse, que son époux avait pris

soin d'informer de tout ce qui s'était passé, ne vit dans sa rivale que la libératrice de son mari; elle l'aima, et consentit à partager avec elle le cœur et le lit du comte de Gleichen, qui vécut pendant près de trente ans avec ses deux épouses, les idolâtrant l'une et l'autre, autant qu'il en était aimé. La mort, qui rompt tous les liens, ne sépara pas ces trois époux, et le comte voulut être enterré entre ses deux femmes, dans le même tombeau qu'on voit encore à Erfurt, dans un monastère situé sur la montagne de Pétersbourg. »

Cette manière de vivre devait être assez douce, dirait un petit maître; une comtesse complaisante d'un côté, une jolie Sarrasine de l'autre!... Mais, dirait à son tour Pourceaugnac, *la polygamie est un cas pendable :* et il serait appuyé dans son avis par une foule de glossateurs, tels que Rebuffe, Ulpien, Alciat. Et moi, que dirai-je? Je ne dirai rien; je ne veux pas me mêler de législature. Qu'on rejette le décret sur le divorce, ou qu'on le maintienne; qu'on proclame dans tous les carrefours le *sacrement de l'adultère;* j'ai pris aujourd'hui le parti de rire, comme Démocrite, de toutes les sottises des hommes. Ils en disent tant, ils en font tant!.. Ce sera une riche matière, si ce goût-là me dure. Malheureusement, je ne puis répondre de rien. Si j'ai quelquefois des bouffées de folie, j'ai aussi des accès de sagesse, et mon esprit est tout plein de zigzags. J'ai connu beaucoup de gens comme moi; avec cette différence, qu'ils se croyaient d'une immutabilité dans leurs sentiments, qui était fort risible.

Je les ai entendus quelquefois discuter avec d'autres moins flexibles : ils posaient un principe, on répondait; ils répliquaient, on ne se rendait pas; ils revenaient à la charge, mais déja ils tergiversaient un peu, et finissaient par combattre l'opinion qu'ils avaient voulu défendre. J'en riais; mais eux n'en riaient pas. Ils étaient tout fiers de leur victoire; ils croyaient avoir triomphé de leurs adversaires.— Ce sont des hommes à courte vue, dira-t-on. Point du tout; leur vue est bonne, c'est leur imagination qui est trop mobile : ils voient trop de choses à la fois; et comme ici-bas tout est à facettes, ils ont la bonne foi de reconnaître les plus lumineuses, et de se rendre. Cela est dans l'ordre, et il y a de la droiture dans ce procédé.—De la droiture? direz-vous.—Oui, s'ils le faisaient par franchise.—Qui vous a dit que ce n'était pas leur motif?—L'aurai-je écrit par hasard? Je me rétracte, car je me serai trompé. Et pourquoi ne me tromperais-je jamais? Un *spectateur* est-il infaillible? Je vous déclare que je le suis moins qu'un autre, et que je ne prétends pas l'être. Ce que je vois, je l'examine, je le juge pour mon plaisir ou mon profit. Si mes naïvetés vous plaisent, tant mieux! Si elles vous déplaisent.... ; sera-ce tant pis? Prononcez d'après votre choix; je ne veux me permettre rien d'impoli.....L'indifférence sur cet article passerait pour un outrage. Un écrivain est dans la dépendance de ceux qui le lisent, et je ferai plutôt des erreurs que... Où diable m'aurait conduit cette infortunée phrase, si difficile à achever, sans l'apparition d'un grand jeune hom-

me qui est venu me trouver dans mon cabinet? Je ne le connaissais pas. Comment m'y a-t-il su? comment mon incognito a-t-il été trahi?.... Il a refusé de me l'apprendre; et je le lui pardonne, puisque ce qu'il m'a confié fera un peu diversion. « Monsieur le Spectateur, m'a-t-il dit, vous êtes, comme Don Quichotte, le redresseur des torts. Les défauts que les lois ne peuvent atteindre, vous les marquez d'un signe de réprobation dans vos feuilles. J'ai à me plaindre de mon hôte; si vous parlez de lui, il lira peut-être les lignes que vous lui consacrerez, et il se corrigera. — Se corriger! lui ai-je répondu; ne savez-vous pas que les hommes sont incorrigibles? — Je le crains : du moins, cela me soulagera; il y a plus de six mois que j'en souffre, et je suis comme le barbier de Midas, j'ai besoin d'en parler. Vous saurez donc qu'il m'a loué les trois quarts de son hôtel dans la rue Richelieu; c'est un provincial venu à Paris, je ne sais pour quelle affaire; il avait fait une fortune dans le commerce en gros de la minoterie et des plumes; il avait même acheté avant la révolution une terre noble, et avait, en conséquence, obtenu l'entrée aux États, et le droit de porter l'épée. Son perruquier prétend qu'il s'en acquittait à merveille, et j'ai appris de lui-même qu'il tenait bien son rang. Il m'a fait cette confidence quand nous étions bien ensemble, et pour me récompenser de quelques services que j'avais eu le plaisir de lui rendre. Hélas! le temps de bon accord n'a duré que huit jours. Ce petit homme, qui est de la taille de Ragotin, dont il a le visage rond,

l'humeur acariâtre et les manières brusques, est non-seulement ombrageux, taciturne et triste, mais encore tracassier, chicaneur, indiscret et curieux. J'ai eu beau lui faire des politesses, lui marquer des prévenances, et lui être utile dans des circonstances plus que difficiles pour lui.... ses idées sont si étroites, sa vanité est si large, qu'il s'est persuadé que je lui devais tout cela par égard, parce qu'il est propriétaire des appartements où je loge. Je croyais en être quitte en les payant exactement et très-cher. Mais il prend sans doute ses chambres pour de la minoterie, et il croit que je peux m'en nourrir..... Dans ce cas-là, je serais son obligé; et il le pense! Il me l'a fait sentir assez durement par des difficultés, des refus, des lésineries sur une foule de réparations qu'il avait promis de faire faire..... Quand ses engagements ne sont qu'en paroles, il les compte pour rien; il n'a de la probité que par écrit, et de l'honnêteté, jamais. J'ai supporté, pendant tout le premier mois, ses vexations journalières assez patiemment; j'espérais que cela finirait bientôt. Mais comment continuer à avoir cette attention, quand les choses ont été poussées au point.... Figurez-vous, monsieur le Spectateur, qu'il venait donner des ordres à mes domestiques, contraires à ceux qu'ils recevaient de moi.... J'ai été tenté, un matin, de le faire jeter par les fenêtres, et tout autre l'aurait fait à ma place... C'était une malle qu'il ne voulait pas dans ce cabinet; c'était des harnais qu'il fallait enfermer dans une autre partie des écuries; c'était le fumier qu'il fal-

lait avancer ou reculer dans l'arrière-cour; c'était des changements dans les réparationts que je faisais faire; il s'embarrassait fort peu de ma commodité, pourvu que sa fantaisie fût satisfaite, et cependant je payais!... J'ai même payé des choses qu'il s'était engagé à me fournir. On ne plantait pas un clou qu'il ne courût, *alléché* par le bruit; on ne brossait pas un fauteuil, on n'arrosait pas une chambre, qu'il ne fût là comme un espion.... Cette inspection perpétuelle m'a fatigué; je veux être libre chez moi, je le lui ai vivement signifié; et, à présent, j'ai recours à vous. Apprenez-lui que ces manies sont aussi ridicules qu'insupportables; que s'il continue, il me forcera à le tracasser comme il me tracasse, peut-être même à le quitter; et qu'il finira par voir son hôtel aussi désert que sa table, où personne ne veut plus s'asseoir, pour n'avoir point à supporter ses singularités, ses incartades, ses sottises et ses mutineries. »

J'ai trouvé ce discours assez original pour le conserver; et j'ai promis d'en faire usage. Si le gentilhomme qui vendait les plumes qu'on met dans nos couettes, lit cette feuille, je l'engage à réfléchir sur le travers qu'il se donne. J'ai appris, comme spectateur, qu'il avait plus d'une fois fourni de semblables sujets de plainte. Je connais un général, qui, quoique très-brave, a préféré laisser libre le champ de bataille, que de continuer à combattre contre les minutieuses inquisitions, les chicanes, les exigences de cet homme. On m'a assuré qu'on ne pouvait ni cracher, ni tousser chez lui, sans qu'il

prétendît y mettre toujours son attache. Cela est un peu fort; car chacun veut être maître chez soi, depuis le potentat jusqu'au charbonnier. L'on veut aussi y être tranquille; c'est un goût assez universel et assez sage. *La paix! la paix!* nous n'avons que trop souvent entendu des cris de guerre. *La paix! la paix!* puissent bientôt cesser toutes les discussions! que tous les cœurs soient ralliés, que tous les hommes s'aiment et se servent entre eux!... *La paix! la paix!* je ne saurais mieux finir que par ces paroles : *la paix! la paix!*

Mlle MÉSERAY arrivait à un thé, où elle était attendue par une société nombreuse. Mille courtisans l'entouraient. Cette actrice est aussi spirituelle que jolie. Pendant qu'elle répondait à une foule de petites fleurettes, M. C.... lui présenta cet impromptu malin :

Combien d'avantageux méditent ta conquête!
Quoique sot, on peut bien convoiter un bon fruit:
Beaucoup te jureront qu'ils en perdent la tête;
Tu n'as point à risquer qu'ils en perdent l'esprit.

LE fils du fameux La Beaumelle est doué d'une mémoire prodigieuse. Il lui suffit de lire une fois tout un ouvrage, tout un poëme, pour le retenir, fût-il en quarante-six chants, comme celui de l'Arioste. Il est certain qu'il a récité celui de Voltaire, en vingt et un chants, sur *Jeanne d'Arc*, après la

première lecture. Dès l'âge le plus tendre, il annonça des facultés intellectuelles les plus extraordinaires. Il n'avait que treize à quatorze ans, lorsque M. de Sennover, son oncle, qui l'avait pris en affection, et lui servait de répétiteur, lui donna un problème de mathématique très-difficile à résoudre. M. de Sennover se promenait dans sa chambre, tandis que son neveu cherchait la solution qu'il lui avait demandée. Il fut pourtant curieux de voir où il en était; il s'approche de la table, il regarde, et à côté d'une foule de chiffres, il trouve un couplet de chansons, et ce quatrain que l'élève venait d'écrire :

Faiseurs de bouts-rimés en prose,
Nous avons un plaisant travers;
Nous croyons valoir quelque chose,
Et nous valons moins que nos vers.

Que fais-tu là? lui crie M. de Sennover tout courroucé. Sans s'émouvoir de la vivacité du ton, le jeune La Beaumelle lui répond : *Mais, mon oncle, le problème est si difficile, que si je ne faisais pas deux choses à la fois, je ne pourrais pas le résoudre.* Il y parvint. Il lui fallait donc quelque distraction agréable, pour que sa conception ne se paralysât pas, à force d'être captivée par un seul objet. Quelle intelligence étendue suppose un pareil besoin!... Pour moi, j'avoue qu'il m'étonne tant, que j'ai de la peine à le comprendre.

AVANT la révolution, Fréron attaqua vivement, et Clément de Dijon défendit avec animosité, un poète, qui a eu le malheur de laisser quelquefois traîner sa muse dans les égouts révolutionnaires. Je connais de lui des ouvrages contre les rois, qui contiennent des passages infames. Toutefois, au milieu du dévergondage de son imagination, il paraît avoir eu de bons moments; et puisqu'il ne veut pas, dit-on, publier le recueil de ses ouvrages, je vais placer ici deux pièces, qui lui font d'autant plus d'honneur, qu'il les écrivit dans la terrible année 1793 d'horrible mémoire. La première est, *contre certains brigands qui, sous de faux bonnets-rouges, se disaient frères et amis.*

Fille de la vertu, ma sainte idolâtrie,
Liberté! sois toujours l'ame de ma patrie!
Bannis-en pour jamais les vices intrigants:
Rends-nous frères: j'aime sans doute
Un nom si doux: mais je redoute
La fraternité des brigands.

L'autre est un impromptu, *en apprenant la déclaration de guerre contre la France:*

Eh bien! la liberté sera toute française!
Complice des tyrans, complice de ses fers,
En s'armant contre nous la nation anglaise
Se trahit elle-même, et trahit l'univers (1).

(1) Ces deux épigrammes, fermes et piquantes, n'ont pas été recueillies (ainsi que beaucoup d'autres que je possède) par M. Ginguené, dans les œuvres complètes, et sous d'autres rap-

On a composé ce couplet contre le club infernal qui a gouverné la France.

Depuis que certains Jacobins
Ont déclaré la guerre en France,
On les voit sur les grands chemins
S'assembler pour tenir séance.
Ils donnent à leur président
Un sifflet, au lieu de sonnette;
C'est le signal de rallîment,
Quand il faut de quelque passant
Dévaliser une cassette.

Le trop fameux Maure s'étant suicidé, dans la crainte d'être enfin puni de ses crimes par la justice, on lui a fait cette épitaphe:

Du plus lâche des jacobins
La mort n'est donc plus un problème,
Et pour figurer mieux entre les assassins,
Il s'est assassiné lui-même.

Une jeune dame pleine d'esprit, madame la comtesse de Girieux, chanoinesse, a écrit ces vers sur le temps présent:

Lorsque l'ame est en proie aux plus sombres terreurs,
Il faut quitter la lyre et briser sa palette;

ports, trop complètes, de D. Lebrun, d'où il eut le bon esprit de retrancher les déclamations révolutionnaires et philosophiques. A la vérité, il le fit par ordre, et l'ordre venait d'un peu haut. Buonaparte n'aimait plus qu'on dît des injures aux rois, même en vers.

Ce n'est point dans l'instant où gronde la tempête
Que l'on peut essayer d'en peindre les horreurs.

Un ingénieur a fait sérieusement une excellente plaisanterie : il a demandé au Directoire comment il pourrait, sans violer le décret qui proscrit les noms de *ville*, *bourg*, *village*, et ordonne qu'on leur substitue celui de *commune*, indiquer, dans les plans qu'il est chargé de tracer, les *inégalités* d'étendue et de population. — Il n'y a pas de doute que la *commune de Paris* et la *commune de Gonesse* ne sont pas très-*égales* entre elles; et les *égaliseurs* doivent en être bien mortifiés. — Voltaire appelait *l'égalité*, *l'orgueil d'un fou;* et il aurait pu ajouter, *le rêve d'un sot.* En effet, il ne peut y avoir qu'une sorte d'*égalité :* égalité de justice pour tous, devant la loi. Mais il y a *inégalité* de génie, *inégalité* de force, *inégalité* de fortune, *inégalité* de position sociale, *inégalité* de puissance. Demandez-le à ces hardis conventionnels, qui régnèrent naguère, eux qui ne prêchèrent l'*égalité* que de bouche seulement, demandez-leur ce qu'ils en pensèrent; demandez-le à vos proconsuls, à vos satrapes, à vos directeurs, s'ils se crurent jamais égaux avec leurs cordonniers, leurs palefreniers, leurs cuisiniers, et, ce qui rompt singulièrement l'*égalité*, avec leurs satellites!....

Je reviens sur la question précédente, et je demande : d'où peut provenir une si grande différence entre deux êtres de la même espèce? Quelle distance incommensurable n'y a-t-il pas de l'homme, à qui nulle pensée profonde n'est étrangère; qui analyse la sublime création des mondes; qui comprend, qui devine les secrets de la nature, qui découvre la marche des planètes ou la gravitation; qui trace des règles à la raison humaine; qui approfondit les caractères, maîtrise les passions, ou établit des lois qui procurent le bonheur des peuples : à ce paysan brut, qui sait à peine distinguer (et il y en a) sa main droite de sa main gauche, qui agit machinalement; qui ne peut ni combiner, ni prévoir, ni comprendre?—Partisans de *l'égalité* illimitée, donnez-moi la solution d'un tel problème.

On m'a rapporté ce trait heureux de la jeunesse d'un de nos princes (Mgr. le duc d'Angoulême). Il était, en 1783, à son travail sous ses professeurs, quand M. de Suffren, reçu à la cour avec tous les honneurs qu'il méritait, alla lui rendre ses hommages. Aussitôt qu'il entre, le prince se lève, va au-devant du héros, et lui dit : « Je lisais, en ce moment même, l'histoire des grands hommes; je la quitte avec plaisir pour en voir un. »

Quoiqu'il semble que la maison des Bourbons n'appartienne plus à la France, elle n'est pourtant point proscrite du cœur de tous les Français, et

comme c'est de préférence pour ceux-là que j'écris, je vais rapporter quelques bons mots des *enfants de France*, qui circulèrent dans le temps, et que *les mémoires secrets* recueillirent. On y lit, à la date du mois de mars 1763 : le duc de Berry (1), en parlant, avait lâché le mot *il pleuva*. « Ah ! « quel barbarisme ! mon frère (s'écria le comte de « Provence) ; cela n'est pas beau ; un prince doit « savoir sa langue. — Et vous, mon frère, reprit « l'aîné, vous devriez retenir la vôtre. »

Une autre fois, le duc de Chartres étant allé faire sa cour aux enfants de France, il appelait toujours Mgr. le duc de Berry *Monsieur*. « Mais, « (dit ce jeune prince), M. le duc de Chartres, vous « me traitez bien cavalièrement : ne devriez-vous « pas m'appeler *Monseigneur ?* — Non (reprit « vivement le comte de Provence), non, mon frère; « il vaudrait mieux qu'il dît *mon cousin*. »

On venait d'exalter le mérite de nos anciens auteurs, et de déprimer quelques modernes qui font l'honneur de leur siècle et feront l'admiration de la postérité. M. ***, faisant remarquer cette différence de jugement et de justice, dit finement : « Vous imagi- « neriez-vous que ces critiques sachent juger, et « qu'ils sentent le mérite de nos célèbres écrivains? « Non, messieurs, ces pauvres gens vont s'écriant, « que les génies du grand siècle sont admirables,

(1) Depuis, Louis XVI.

« comme ils dînent à six heures, parce que tout le « monde le fait. »

M. Le Bailly ne fait pas seulement des fables; il a traduit de l'italien ces quatre vers sur l'Amour, qui sont très-jolis.

Qu'est-ce donc que l'Amour, et quel pouvoir suprême
Cet enfant dangereux exerce-t-il sur nous?
Pourquoi, s'il est si doux, son mal est-il extrême?
Pourquoi, s'il est cruel, son mal est-il si doux?

M. de Lamothe, évêque d'Orléans, était un saint; ce qui ne l'empêchait pas d'être très-aimable et de dire des choses très-spirituelles. M. le maréchal de Broglie lui dit un jour : Vous devriez faire couper vos cheveux et porter perruque, cela serait plus convenable à votre état. — Pourquoi? dit madame la maréchale, qui était très-pieuse, pourquoi? les cheveux blancs siéent fort bien à monseigneur.— Monsieur le maréchal, ajouta alors l'évêque, toutes les fois qu'il s'agira de l'art militaire, je me ferai un plaisir de vous consulter; mais, en fait de parure, les femmes en savent plus que nous; permettez-moi de suivre le conseil de madame la maréchale.

Un abbé (ayant une abbaye) écrivit au même prélat : « Je prends la liberté de vous adresser mon « neveu, en vous priant de le faire entrer dans votre « séminaire et de le *recommander à la discipline.* » L'évêque, qui n'aimait pas qu'on infligeât ce sup-

plice à la jeunesse, et qui avait à répondre à un abbé plus sévère pour son neveu qu'il ne l'était pour lui-même, lui répondit: « J'ai fait ce que vous « désiriez pour votre neveu: il est entré au sémi- « naire, sous la surveillance d'un digne directeur; « quant au second article, permettez-moi de le re- « garder comme non avenu; je n'acquitte de pareilles « lettres de change, que lorsque je lis: *Valeur reçue* « *comptant.* »

MADAME TALMA avait supérieurement joué un rôle de la pièce de *l'Abbé de l'Épée*. Les sourds-muets, qui, à cause du titre de la comédie, avaient assisté à la première représentation pour *voir*, allèrent dans sa loge la remercier, et l'un d'eux, d'une très-jolie figure, l'embrassa. Mademoiselle Mézerai, très-jolie actrice, entrait en ce moment; elle voulut être embrassée: mais l'embrasseur s'en défendit par des gestes très-animés qu'il adressa à Massieu, et Massieu se mit à rire de ce rire inextinguible dont les païens avaient doué les dieux de l'Olympe, et qui est aussi l'apanage des sourds-muets; on voulut connaître les motifs de sa gaieté, et il écrivit: *Nous avons promis d'êtres sages.*

Cela me rappelle un autre mot de Massieu. Lorsque l'abbé Sicard revint de son bannissement, on l'attendait avec impatience, et comme il allait entrer, on s'agitait, on faisait du bruit, on criait: *silence!* Massieu, qui est très-intelligent, comprit ces gestes, et il écrivit avec de la craie sur la planche

noire : « Faites du bruit tant que vous voudrez, je « bénis pour la première fois ma surdité qui me « laisse être tout à lui (1). »

Mlle Raucourt fit au théâtre un si brillant début; elle joua avec tant de perfection, de feu et de grace, qu'un vieillard se sentit transporté d'admiration pour elle, et il lui écrivit la lettre suivante :

« Voilà, mademoiselle, le tribut que vous offre ma muse; un bon vieillard dont le nom s'écrit par quatre et par vingt, n'a que de mauvais vers à vous présenter. Il y avoit bien long-temps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien; je me ressouvenais à peine d'avoir

(1) Sicard (*Roch Ambroise*) né à Fousseret, département de l'Arriège, le 20 septembre 1742. On sait les services qu'il rendit à l'humanité et les dangers qu'il courut pendant la révolution. On lui reproche d'avoir mis un peu trop de charlatanisme dans ses leçons publiques; mais à qui la faute, si ce n'est au public lui-même, qui a souvent besoin d'être séduit pour consentir à rendre justice au mérite? Cependant Buonaparte ne se rendit point à ce prestige de renommée, qui l'offusquait peut-être; il ne put jamais le souffrir, et, dit M. Picot « quelle que fût la cause de cette « antipathie, elle fut aussi constante que marquée : il affecta de ne « jamais visiter l'établissement des Sourds-Muets, quoiqu'il ait passé « souvent devant la maison; il ne voulut pas ratifier la nomination « de l'abbé Sicard à un canonicat de Notre-Dame; il lui refusa la « décoration de la Légion-d'Honneur, dont il était pourtant assez « prodigue : l'abbé Sicard lui ayant démandé une audience dans « une circonstance fâcheuse pour lui, n'en obtint, au lieu de se- « cours, que la réponse la plus sèche et la plus dure. Buonaparte « n'avait pas assez d'entrailles pour sentir les égards que l'on « doit au malheur ». — L'abbé Sicard mourut à une heure du matin, le 10 mai 1822.

versé des larmes de sentiment; en un mot, j'étais le vieil Éson, et vous êtes l'enchanteresse Médée.

« Je ne vous répéterai pas tous les éloges que vous méritez, ils sont gravés dans mon esprit et dans mon cœur. Quand on réunit comme vous tous les suffrages, ceux d'un particulier deviennent moins flatteurs; mais à mon âge on entre dans la classe des hommes rares. Si j'avois un corps, une fortune, et surtout un cœur digne de vous, vous en auriez l'hommage; mais j'ai tout perdu, il me reste à peine des yeux pour vous voir, une ame pour vous admirer, et une main pour vous écrire.

« Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes;
Tu joins au prestige de l'art,
Le charme heureux de la nature,
Et la victoire toujours sûre,
Se range sous ton étendard.
Es-tu Didon, es-tu Monime?
Avec toi nous versons des pleurs,
Nous gémissons de tes malheurs,
Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore,
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ton cœur n'a rien dit encore;
Défends ce cœur des vains désirs,
De richesse, et de renommée;
L'amour seul donne des plaisirs,
Et le plaisir est d'être aimée.

Déja l'amour brille en tes yeux,
Il naîtra bientôt dans ton ame;
Bientôt un mortel amoureux,
Te fera partager sa flamme:
Heureux, trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment,
Aussi-bien que tu sais le rendre. »

Un homme d'esprit disait du médecin Astruc : « Cet homme-là sait tout, même la médecine. »

Mlle Contat, actrice du théâtre Louvois, est aimable, vive, agaçante et coquette à l'excès. Elle est toujours entourée d'adorateurs, et fait, dit-on, beaucoup d'heureux. Un banquier bruxellois n'a pu la voir et l'entendre sans l'aimer. Indifférent depuis nombre d'années, il se croyait à l'abri de toutes passions violentes; mais il se rend au spectacle; il entend, il admire, il adore Mlle Contat. Des milliers de rivaux semblent lui fermer le passage, il ne s'en effraie pas; il est riche, il est galant, il est aimable et prodigue; on lui prouve bientôt qu'il est préféré. On l'aime, du moins on le lui jure; il jouit de ce bonheur; des affaires l'appellent à la campagne, et des lettres pressantes, pleines de tendresse, le somment de revenir bientôt. Il arrive plus amoureux que jamais; elle le reçoit avec transport; mais, dans l'alcove, il aperçoit un gilet qui cause sa surprise. On apaise sa jalousie en disant : « Mon frère à

« laissé hier en passant ce chiffon. » On feint de croire à cette excuse. Mais on est forcé de faire un nouveau voyage. On part : le but n'était pas loin; on revient épier le moment. Un jeune homme est introduit : le lendemain matin à l'heure du lever, on le surprend, on le félicite de sa bonne fortune. Mlle Contat, confuse, veut se tirer d'affaire par une querelle : le Bruxellois la plaisante; la conduit déjeuner, dîner, à la comédie, la ramène très-gaiement à son logis, et se dispose à user de ses droits, du moins tout l'annonce. La belle est couchée; il ouvre sa bourse, en tire un écu de six livres, qu'il pose sur la table de nuit, sous le chandelier. — Qu'est-ce que cela signifie, dit-elle? — Mademoiselle, je ne couche jamais avec une fille, sans la payer d'avance. » — On juge de la fureur de la belle. L'amant se retire vengé, et n'a eu rien de plus pressé que de raconter cette scène.

Il vient de se passer une aventure bien digne de l'immoralité de notre siècle; et certainement il n'exista jamais d'*ami* plus perfide. Voici le fait. Mlle ***, dont je ne désignerai pas la profession, ce serait la nommer; c'est bien assez d'ajouter qu'elle est une des plus jolies personnes de Paris; a été recherchée en mariage par M. ***, l'un des plus célèbres carrossiers de l'Europe, excessivement riche. Toutes les conditions proposées ont été acceptées par la demoiselle, qui a volontiers renoncé à son état, pour prendre celui de dame. — La noce devait avoir lieu sous peu de jours, lorsqu'une affaire imprévue

et très-considérable a appelé notre homme en Hollande. Obligé de partir au moment où il venait de faire terminer une magnifique voiture, qu'il allait envoyer attelée de quatre superbes chevaux, il charge un de ses *amis* d'être son ambassadeur, et d'aller en son nom présenter cette offrande, et faire excuser son absence momentanée. Le marchand part, l'*ami* lui fait ses adieux, et quand l'autre est loin, il fait atteler, monte en voiture, et se fait conduire à l'hôtel de la belle. Il s'annonce comme ayant à lui parler d'une affaire importante; il est introduit, et voici son discours : « Mademoiselle, il est des occasions ou peu « de paroles doivent suffire : vous êtes la plus belle « personne que j'aie encore vue, vous voir et vous « aimer n'a été qu'une même chose. J'ai dans votre « cour une voiture, quatre chevaux, et un cocher « habile; si vous les voulez, ils vous appartiennent, « je n'y mets qu'un prix, à la vérité inestimable; « mais vous me rendrez le plus heureux de tous les « hommes. » M^lle ***, surprise, lui répond que ce qu'il demande n'est plus possible, qu'elle n'appartient plus au public, qu'elle va être mariée. « Je le sais, « répliqua-t-il, mais enfin consultez-vous, voyez ce « que j'offre; je suis venu en voiture, je m'en retour- « nerai volontiers à pied.... Demain matin. » L'équipage avait déja été aperçu par la croisée; celui qui l'offrait avait un beau physique, il parlait bien, il était pressant; on contesta encore un peu pour la forme; enfin, les chevaux furent mis à l'écurie, la voiture dans la remise, et le traité fut ratifié de la manière le plus agréable. Je n'entreprendrai pas

de décrire de pareils moments, et tout le bonheur de cet infidèle *ami*. Pendant ce temps-là, l'autre passait la nuit dans sa calèche à voyager en poste, rêvant à son argent et à ses plaisirs futurs; il arrive chez ses correspondants, hâte ses affaires, termine tout, et revient plein d'ardeur auprès de sa belle. Son premier soin est de s'informer si l'équipage avait été de son goût, si les chevaux allaient bien, s'ils étaient dociles et le cocher adroit? La demoiselle, ébahie, écoutait, comprenait qu'elle avait été dupe d'une trahison; mais la foule des demandes lui ayant heureusement donné le temps de se remettre, elle remercie très-gracieusement, fait l'éloge de la voiture, des chevaux, du cocher, sans qu'il fût nullement question de l'étrenne qu'elle avait eu la faiblesse d'accorder au commissionnaire.

Quand on parle de quelque femme galante, on cite souvent ce proverbe :

Bonne renommée
Vaut mieux que ceinture dorée,

sans en trop savoir peut-être l'origine. Marguerite de Bretagne, première épouse de François II, dernier duc de cette province, institua pour son sexe l'ordre de *la cordelière* (1). Sa marque distinctive

(1) Dans les *manuscrits tirés d'une grande bibliothèque*, ouvrage publié par M. le marquis de Paulmy on trouve, ce passage: « *Anne* de Bretagne, pendant sa viduité, imagina d'instituer une espèce d'ordre, dans lequel elle n'admit que les dames veuves de-

était une ceinture à nœuds, en mémoire des cordes dont Jésus-Christ fut lié dans sa passion. Marguerite de Foix, seconde épouse de François II, continua à protéger cet ordre pieux, que se plut surtout à étendre sa fille, Anne de Bretagne, reine de France. Elle l'accordait pour récompense aux dames françaises qui avaient une conduite irréprochable; *les admonestant*, dit un auteur contemporain, *de vivre humbles et chastes*. A la mort d'*Anne*, son cœur ayant été enfermé dans une boîte, on y joignit ce distique :

O cœur caste et pudique! ô juste et benoist cœur!
Cœur magnanime et franc, de tout vice vainqueur.

Marguerite de Bretagne, qui avait été l'institutrice de cet ordre, étant morte jeune, légua sa *ceinture d'or à nœuds de cordelière*, à sa mère Isabeau d'Écosse; et comme ces *ceintures* étaient *d'or* ou *dorées*, comme la faveur parvint souvent à les obtenir plutôt que *la bonne conduite*, il paraît certain que c'est de là que vient le dicton expressif et vulgaire :

Bonne renommée
Vaut mieux que ceinture dorée.

---

sa cour. Il consistait dans l'obligation de porter en guise de ceinture une cordelière, c'est-à-dire le cordon de saint François, qui passait alors pour la marque de la continence, d'où est resté l'usage pour les dames veuves d'entourer leurs armes d'une *cordelière*. Il faut remarquer qu'Anne prit l'idée de cet ordre de ce qu'elle disait : « J'ai le *corps délié* », pour faire entendre qu'elle n'était plus sous l'autorité d'un mari. De *corps délié*, par une sorte de rébus, on fit le mot *cordelière*, qui devint le nom de l'ordre.

M. DE SÉNAUT DU CHASTELIER, mort vers 1747, ayant à se plaindre d'un maître de forges, *époux benin*, qui l'avait beaucoup volé, termina ainsi une longue épigramme contre lui :

C'est à mes frais que son feu flambe.
Pour venger le tort qu'il m'a fait
Et le rendre au Vulcain parfait
Je veux lui casser une jambe.

ON discutait dans un cercle sur la chaleur des esprits méridionaux, et l'on disait qu'ils naissaient presque tous poètes. « Ce que vous dites là est bien vrai, dit M. de L., et je puis sans vanité me vanter que j'arrive du département le plus poétique de la France. — Ah! monsieur, lui dit-on, vous êtes donc de la Provence, là ou les imaginations sont si vives, les têtes si sulfureuses, et les esprits si gais, qu'à la moindre petite querelle, disait J. J. Rousseau, *on vous y menace d'une chanson, comme en Espagne ou en Italie d'un coup de stylet.* — Non, repliqua-t-il, je ne suis pas provençal; mais j'habite le département de l'Aude (*ode*). »—On rit beaucoup de la pasquinade, et le marquis de Bièvre eût vraisemblablement envié ce calembourg.

CE qui fait que les républiques sont plus orageuses, plus cruelles que les états monarchiques, c'est que les partis s'y croisent, s'y choquent, s'y détruisent les uns les autres, que chacun prétend y avoir un droit de résistance, qui irrite ceux qui gouvernent, et les

rendent violents dans leurs attaques, et barbares dans leurs succès.

M. POINSINET DE SIVRY a fait un article sur les *fautes qui s'introduisaient journellement dans le langage*, sur *ces locutions néologiques qui l'appauvrissent au lieu de l'enrichir*, et sur certains termes dont les érudits avaient fixé l'usage d'après les lois invariables de l'étymologie et de la grammaire. « Par exemple, ajoute-t-il, on dit, on écrit, on imprime depuis quelque temps : *fait anecdotique, histoire anecdotique*, etc., et cependant c'est *fait anecdote, histoire anecdote* qu'il faut dire, écrire et imprimer; car *anecdote* vient expressément de l'adjectif grec ANECDOTOS, qui est tout à la fois masculin et féminin, et qui signifie, *non encore publié*. Ainsi quand nous disons une *anecdote*, c'est que nous sous-entendons *histoire, aventure, repartie*, etc. » —D'après cette explication, une *anecdote* ne serait qu'un fait *inconnu, inédit*, etc. Cependant l'usage semble avoir consacré une autre signification; et l'on entend aujourd'hui par *anecdotes sur tel personnage*, les traits les plus piquants, les plus saillants de sa vie publique et privée. M. Poinsinet continue : « Le Dictionnaire de l'Académie, au mot *anecdote*, en reconnaît l'emploi à l'adjectif comme au substantif; et les auteurs de ce vocabulaire jamais certes n'avaient même soupçonné l'existence future du terme subreptice *anecdotique*, dont rien ne justifie l'étrange et moderne apparition. C'est comme si, sous prétexte qu'on dit *co-*

lère au substantif, on s'avisait de dire, à l'adjectif, *un homme colérique*, et non plus *un homme colère ;* assurément rien ne serait plus monstrueusement antipuriste, et un tel néologisme ne pourrait se comparer pour l'incorrection, qu'à l'expression barbarisante (1) *anecdotique*, que l'on cherche, contre toute raison, à substituer au véritable adjectif *anecdote*, dont le Dictionnaire de l'Académie donne cependant pour exemple positif cette phrase : *l'Histoire anecdote de Procope.* »

CHAULIEU a dit, avec autant de goût que de vérité :

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

J'ai été bien étonné de retrouver la même pensée dans une tendre épître à *Égérie*, de M. *Poinsinet le jeune*, qui la retourne ou la déguise, ou si l'on aime mieux, la masque de cette manière assez grotesque :

C'est la digestion de la veille
Qui fait l'esprit du lendemain.

Madamoiselle Égérie doit trouver cette belle idée bien galante; du moins M. Poinsinet le crut, car elle termine l'épître.

(1) C'est très-bien ; mais dans son courroux contre le *néologisme*, M. Poinsinet de Sivry ne s'est pas aperçu qu'il lui décochait une phrase trop dure, et entachée un peu de cette *néologie* qu'on ne saurait trop vivement combattre.

J'ai lu le théâtre de l'Affichard, car je lis tout! et je n'y ai guère trouvé de remarquable que ces paroles de *la Folie* parlant aux comédiens, à qui elle offre une pièce nouvelle dont elle est l'auteur : « J'ai fait l'ouvrage sans réflexion, je veux qu'il « soit reçu sans lecture et joué sans répétition. »

On sait que M. le comte de Lauragais, célèbre par son esprit et ses folies, enleva mademoiselle Arnould. Cette action fit grand bruit; et comme madame de Lauragais était généralement estimée, le public s'indigna de l'infidélité de son mari. Pour se justifier de ce tort aux yeux de l'abbé Arnaud, il lui faisait un éloge pompeux de sa maîtresse. « Avez-« vous tout dit, répondit l'abbé? mettez le mépris « dans l'autre côté de la balance. » Le comte lui saute au cou : « Mon cher abbé, je suis le plus » heureux des hommes. J'ai tout à la fois *une* « *femme vertueuse, une maîtresse charmante et* « *un ami sincère.* »

Voici une épigramme de M. de Kérivalant, qui pourra trouver plus d'une application :

Les vers me coûtent peu, dit l'orgueilleux Pancrace;
Pour la facilité je ne sais au Parnasse
Qu'Ovide qui m'ait approché.
— Je le crois, répliqua Joconde;
Qui doute qu'on n'ait bon marché
De ce qu'on vole à tout le monde?

CINQUIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« Si le riche parle, on se tait, et on » relève ses paroles jusqu'aux cieux; « mais si le pauvre ose parler, on « dit : *Qui est cet homme-là?*»
ECCLÉSIASTE, chap. 13.

J'ALLAI hier dans une maison où l'on se permit d'assez bonne remarques contre les Turcarets d'à présent. On prétendait que l'or est leur dieu, et qu'ils n'ont de l'amitié que pour lui. J'écoutais de toutes mes oreilles, suivant l'habitude que j'ai contracté de tout recueillir. Un bon vieillard qui était là s'exprima ainsi : « On n'a pas beaucoup de tort quand on dit du mal de la fortune; elle change et flétrit les cœurs; elle fait tour à tour de l'homme un monstre d'indifférence ou un monstre de cruauté. » L'abbé Terrasson disait : « Je réponds de moi jus- « qu'à un million ». C'était beaucoup dire. Une vertueuse princesse se croyait à l'abri de la séduction des présents. — Mais si on vous donnait cent mille francs, vous rendriez-vous? — Non. — Deux cent? — Non. — Cinq cent? — J'espère que je résisterais toujours. — Et si l'on vous offrait dix millions? — *Oh! vous en mettrez tant!*.... — L'aveu était franc, continua le vieillard, et en effet, l'or peut tout. C'est la déprédation des finances qui a amené la révolution, et c'est le renversement des fortunes qui la continue. Si vous voyez en France mille partis qui se croisent, qui se poursuivent, qui se persécutent, n'allez pas croire qu'il s'agisse

pour cela de faire triompher un principe plutôt qu'un autre, ni de faire adopter une loi plus sage que celle de la veille : tout cela ne sert que de prétexte. Avec leurs paradoxes, leurs distinctions, leurs plaidoyers et leurs sophismes, nos plus brillants orateurs n'en veulent qu'à notre bourse; et la faction la plus puissante que je connaisse est *la faction des dîneurs*, c'est-à-dire de ceux qui donnent à dîner. Voilà pourquoi les directeurs, tant qu'il sont directeurs, se trouvent toujours entourés de tant de partisans, quoique le directoire en ait si peu. Ceux chez qui l'on mange ont toujours raison.

Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne. »

Je trouvai ce discours très-judicieux, et bien plus profond qu'il ne paraissait l'être. Il n'est que trop vrai que, par des festins et des fêtes, on peut corrompre un peu l'homme le plus honnête et séduire le plus impartial.....

N. B. Des raisons de convenance nous forcent à supprimer quelques anecdoctes et quelques remarques un peu vives qui remplissaient le reste de ce numéro.

Un homme de lettre a fait cette inscription, pour être placée sur la porte de son cabinet :

Ici, sans nulle inquiétude,
Loin du bruit, du fracas des cours,
De la mort je fais mon étude
Pour apprendre à vivre toujours.

On a joué au Vaudeville une jolie petite bleuette intitulée : *il faut un état* ou la *revue de l'an VI*, semée de jolis couplets. En voici un adressé aux libraires :

De tous les commerces nombreux
Qu'à Paris on peut faire,
Je soutiens que le moins heureux
Est celui de libraire.
Vos livres doivent vous rester,
Car vous avez beau dire,
Ceux qui pourraient les acheter
Ne sauraient pas les lire.

Les quatre vers suivants peuvent servir de pendant à ce couplet : L'HEUREUSE ALTERNATIVE.

Oh ! combien des auteurs les destins sont heureux !
Le laurier ceint leurs fronts ; leurs plaisirs sont extrêmes :
S'ils sont bons, le public est toujours content d'eux ;
Sont-ils mauvais ?.. n'importe ! ils sont contents d'eux-mêmes.

Un jeune homme tête à tête avec une beauté très-humaine, se permettait des libertés *décisives*. « Monsieur, lui dit-elle, vous me prenez sûrement « pour une autre. » — « Parbleu non, madame, ré- « pondit-il ; c'est pour moi. »

En 1787, la place de M. le marquis de Paulmy vint à vaquer à l'Académie française ; on fit cette épigramme :

Gloire aux quarante élus du sénat littéraire !
C'est pour tout bel esprit le brevet d'immortel.

Onc n'y furent admis ni Rousseau, ni Molière;
Mais on y vit Trublet, l'égal de Marmontel;
C'est là que d'Apollon Plutus est le confrère,
Qu'on a placé Le Mière au rang de Crébillon;
Que Ducis vient s'asseoir au trône de Voltaire,
Et qu'un jour Bernardin remplacera Buffon.

M. d'Aguesseau fut élu et prononça un assez mauvais discours, attribué à Selis; sur quoi on demandait : *Que voulez-vous qu'il fît?* et l'on répondait :

. . . . . Qu'il se tût,
Ou qu'un bon secrétaire alors le secourût.

Sur les lions-fontaines de la place des Quatre-Nations, on a composé ce dialogue plaisant :

— Que fais-tu dans ces lieux, souverain du désert?
— Je suis de l'Institut : tu vois mon habit vert.
— Et quels sont tes travaux et tes moyens de plaire?
— Ami, je fais comme eux nuit et jour de l'eau claire.

Lorsqu'en 1786, le *Roi Léar*, tragédie de M. Ducis, et *Nina*, joli opéra de M. Marsollier de Vivetières, eurent du succès, un plaisant lança ainsi sa bordée :

Au Théâtre-Français un vieux fou réussit,
A celui d'Arlequin c'est une jeune folle;
Nation aimable et frivole,
Est-ce que vous perdez l'esprit?

NUMÉRO SIX DU SPECTATEUR.

« Quand le luxe et l'argent sont en crédit,
le véritable honneur perd le sien. »
(Madame DE LAMBERT.)

JE disais naguère que l'or pouvait tout. Voici qui le prouve. Un de nos journaux publie le trait suivant. — Un vigneron de Thorigny commet sur une jeune fille les plus indignes attentats. Dans le *siècle de fer*, on l'eût fait pendre comme immoral; dans le *siècle d'or* il en est quitte, devant le tribunal de police correctionnelle de Sens, pour une année de prison et 500 fr. d'amendes, destinés *à la nation!*..... Les outrages faits à la pudeur font donc partie des revenus de la république?... à quelle époque vivons-nous? quels décrets! quels magistrats! quelle morale!!! « O ville vénale, s'écriait Ju-« gurtha : ô ville venale, m'écrié-je à mon tour : « qu'est-ce qui ne se vend pas dans ton sein? le cré-« dit, l'esprit, les lois! l'innocence, le plaisir, tout « jusqu'à la vertu, se taxe et se mesure au poids « de l'or. On paie pour faire la paix, on paie pour « continuer la guerre; on paie un jugement; on « paie un arrêté! ce n'est qu'en prodiguant l'argent « qu'on fait ouvrir les portes du Luxembourg, les « jardins de Saint-Cloud et le boudoir d'Aspasie. La « faction qui conçut et enfanta le monstre de la « révolution acheta cent cinquante philosophes, qui

« achetèrent trois cents avocats, qui achetèrent « trois mille scélérats, qui achetèrent les jacobins, « qui payèrent les septembriseurs, qui achetèrent « l'impunité d'une autorité, qui jusqu'ici a vendu, « pour acheter ensuite l'oubli de tous ses forfaits. » Cette verte diatribe se trouve dans *la Quotidienne*, qui s'exprime assez librement comme on voit. Le rédacteur s'échauffe contre l'esprit fiscal du Directoire.... Mais est-il le seul coupable ? tout le monde vend, tout le monde achète.... Je viens de lire une dissertation curieuse sur l'adultère ; c'est encore une de ces choses qui se paient suivant les caprices du juge. Il sera peut-être amusant de voir rassembler ici, sur cette matière, quelques-uns des anciens usages. Je tâcherai d'être court.

Ce crime, qui cache sa difformité sous des charmes trompeurs, qui est la source de tant d'injustices, qui renverse l'ordre des successions, qui mine et détruit l'union conjugale, qui par une affreuse incertitude éteint les affections paternelles, qui couvre la femme de mépris et le mari de ridicule ; ce crime a été puni bien différemment chez divers peuples. — Les Juifs conduisaient les coupables hors de la ville, où ils étaient lapidés ; les anciens Saxons brûlaient la femme, et sur ses cendres ils élevaient un gibet où son complice était étranglé ; à Magindano les deux coupables sont punis de mort ; les Turcs enterrent à demi la femme, qu'on lapide ensuite ; mais les Romains, qui souvent violèrent les mœurs qu'ils feignaient de venger, instituèrent comme une peine l'obligation de

souffrir dans de mauvais lieux une prostitution publique!... Ils ajoutaient le désordre public au désordre caché.

Dans une foule de cités européennes, les coupables étaient obligés de courir tout nus par la ville; à Vienne, la femme avait une chemise au-dessous des mamelles; à Montfaucon, on n'avait pas le mêmes égards pour la pudeur, aucun sexe ne devait être couvert. — Chez les Francs, le délit était arithmétiquement taxé. Celui qui n'avait..... mais comment expliquer tout cela sans effaroucher la décence? les paroles du texte sont un peu vives et même assez grossières; mais cela est permis; elles sont en latin. Traduisons-les par des périphrases. Une demi-curiosité coûtait six sous (soixante francs d'aujourd'hui), une curiosité complète se payait plus cher : c'était juste : quand d'une main hardie on dévoilait ce que les mœurs ordonnent de cacher, l'amende était de douze sous; et il en coûtait deux cents, si l'on poussait l'audace jusqu'à la consommation du crime. — De nos jours encore, en Angleterre, l'honneur conjugal s'estime par livres, sous et deniers. — Mais pourquoi presque toutes les nations n'ont-elles guère puni que les crimes des femmes, quand les hommes ont été si souvent coupables? c'est une injustice de la force, qui exigerait peut-être une trop longue discussion. Je sais bien que les conséquences physiques sont plus importantes d'un côté que de l'autre; mais les conséquences morales devraient être les mêmes. Quoi qu'il en soit, je ne m'arrêterai pas da-

vantage sur ce chapitre; il sera plus intéressant de rapporter une question de l'auteur. Le cardinal Panorme raconte qu'un mari dangereusement malade, ne put obtenir les secours d'un célèbre esculape, qu'en lui livrant sa femme, dont le docteur était éperdument amoureux. Par crainte de la mort, il la pria de se prêter aux désirs de l'inexorable médecin; et celle-ci, quoique très-vertueuse, par tendresse pour son mari, consentit à accorder ce qu'on lui demandait. — Cette petite historiette ne serait-elle pas un réchauffé d'une épigramme de Martial, qu'on pourrait rendre de cette manière?

LIV. 4, EP. 31.

Ton médecin vit bien avec ta femme,
Et tu permets que ce vil suborneur
Dans tous les lieux accompagne la dame?....
Je te comprends : la fièvre te fait peur.

Le cardinal continue sa consultation. Si après sa guérison, dit-il, l'époux avait intenté une plainte d'adultère, aurait-elle été admise? Le cardinal et le jurisconsulte répondent que non, parce qu'il aurait été lui-même la cause du crime qu'il aurait voulu faire punir.

Je trouve encore cette autre question dans le même livre. « Si un ecclésiastique est surpris em-« brassant une femme tête-à-tête, y a-t-il présomp-« tion d'adultère? » Plusieurs casuistes décident qu'il n'y en a aucune, « parce qu'il faut prendre ce « geste pour une bénédiction ou un embrassement

« fraternel. » — « Mais, s'écrie le commentateur, « je prie Dieu de préserver mes amis d'une telle « bénédiction... » Ventre-saint-gris ! je partage de tout mon cœur sa prière bienveillante ; et pour quitter cette matière, je vais rapporter cette lettre que m'adresse M. Cléonte : — « Vous savez monsieur qu'en nous donnant un *Spectateur*, vous ne faites pas une chose nouvelle. Toutes les nations qui ont cultivé les lettres avec quelques succès, ont adopté ce genre de critique fine et mordante, qui cherche à nous rendre meilleurs en nous divertissant. L'Allemagne elle-même, où les esprits sont graves, réfléchis et pesants, compte quelques écrivains, qui par de douces ironies, d'heureuses allusions et d'adroites réprimandes, ont voulu réformer les imperfections du cœur humain. Parmi les nombreux élèves de Rabelais et de Montaigne, je vous citerai M. Rabener, dont les satires sont aussi ingénieuses que piquantes. Je les lisais naguère, et j'en traduisis un passage très-applicable à nos pernicieux usages. Je dois vous avertir que j'ai changé quelques détails. Voici le morceau, il est extrait d'un projet de dictionnaire au mot *serment*. »

« Le mot de *serment* était à peine connu de nos « pères. Ces bonnes gens sans éducation et presque « stupides le regardaient comme un acte important. « L'utilité qu'on en retire l'a rendu plus commun. « Quiconque pense un peu mieux que le peuple, « l'envisage comme un pur cérémonial. Il n'est « question que de se présenter de bonne grace de- « vant le juge, et d'affirmer légèrement ce qu'on

« sait à peine, ou ce qu'on ne sait pas du tout. Un « homme d'esprit ne regarde le serment que comme « un moyen de protection pour ses mensonges. « Vanhoëken dans son *Jurisconsulte toujours prêt*, « le nomme, *herba bethanica*, la bétoine des pro- « cès. Rien ne tient devant le serment, et l'on s'en « sert en toute rencontre. *Serment au roi, à la loi « et à la nation; serment à la république, serment « au Directoire, serment à tous les partis, ser- « ment à tout le monde.* On ne sait à qui entendre! « Ici une fille se présente à l'autel avec un air « riant et coquet, pour jurer d'être fidèle à l'époux « qu'on lui donne.... demain elle réclamera le di- « vorce. Là des magistrats iniques jurent de rendre « la justice.... et ils la vendent. Plus loin des légis- « lateurs jurent.... pourquoi ne jureraient-ils point? « Jurer n'est plus qu'un ornement du discours. *Que « la foudre t'écrase, je me donne au diable*, et « mille autres gentillesses grivoises, ne sont que les « expressions favorites de nos beaux parleurs; c'est « bien autre chose encore parmi nos militaires; que « de termes impurs, que de blasphèmes!... Il n'est pas « jusqu'à nos esprits forts, qui n'assaisonnent d'un « *diable m'emporte* tout ce qu'ils disent, au mo- « ment même où ils nient ce diable qu'ils invoquent.

« *Violer son serment* est une vieille expression « dont la signification n'est plus connue.

« *Trahir sa patrie* n'est plus un crime; à peine est- « ce une faiblesse. Les *serments* qu'on lui avait faits « n'engageaient à autre chose qu'à être fidèle jusqu'à « ce que l'occasion se présentât de ne l'être plus. »

On lit dans le *Courrier républicain* une généalogie de la fameuse Charlotte Corday, qui prouve qu'elle descend d'une sœur de Corneille. En délivrant la France de Marat, en punissant ce monstre atroce, elle a voulu sans doute imiter ces héroïnes peintes à si grands traits par son grand-oncle. Cela est fâcheux; mais quand les lois se taisent, il est peut-être permis de se faire justice soi-même. Beaumarchais a prétendu que « la justice naturelle « rentre dans ses droits, quand la justice civile a perdu « les siens. » Quoi qu'il en soit, on a inscrit les vers suivants au bas du portrait de *Charlotte Corday*.

Tandis que tout tremblait au seul nom de Marat,
De ce monstre cruel j'ai su purger l'état.
J'osai braver la mort : et par ce sacrifice,
Du siècle j'ai bien mérité;
Mais si ce siècle ingrat ne me rend pas justice,
Je l'obtiendrai de la postérité.

Mlle Marie-Victoire-Hortense Frescarode vient de publier une brochure intitulée : *Hommage aux mânes de Corneille et de Voltaire*. Cet ouvrage intéressant a été présenté à l'Institut, pour appeler ses regards sur l'indigence de madame *Corneille d'Angely*, arrière-petite-fille du grand Corneille et filleule de Voltaire, noms immortels qui la recommandent d'avance à tous les amis des talents et à toutes les ames sensibles. — C'est dans la lecture de ces génies célèbres que mademoiselle *Hortense Frescarode* a appris à cultiver sa raison : c'est à

eux qu'elle a dû une partie du bonheur de sa vie et *sa religion pour le malheur.* Voici comment elle décrit le sort de celle qu'elle désire faire secourir : « Aujourd'hui seule dans le monde, n'ayant plus un asile hospitalier pour y reposer sa tête, l'existence de cette infortunée n'est plus qu'une chaîne de misère et de dépendance. Chaque matin recueillant des forces épuisées par les fatigues de la veille, elle se livre à de nouveaux travaux. Un jour, on voit cette descendante de P. Corneille devenir ouvrière d'une étrangère, indifférente à ses malheurs; le lendemain, un état plus obscur et plus fatigant encore est son unique ressource : l'image souffrante de son fils ranime ses pas chancelants; et le cri de la nature, qui commande toujours les forces d'une mère, retentit dans son cœur. — Souvent cette mère indigente a vu le terme de ses journées laborieuses sans que ses vœux maternels aient été remplis. Ce jour-là elle donnait des larmes à son fils, au lieu d'un aliment nécessaire. — Alors peut-être aurait-on aperçu cette filleule de Voltaire se mêler en secret parmi ceux auxquels la fortune et l'éclat d'une naissance anéantie ont cessé de sourire, et qui cachés dans un réduit obscur, pendant que la lumière du jour éclaire l'horizon, attendent avec impatience cette heure où les ténèbres sont un bienfait pour l'indigent vertueux et timide, qui ose alors tendre aux passants une main suppliante!... C'est ainsi qu'à la merci de tous les besoins, la petite fille du grand Corneille lutte sans cesse avec la douleur..... — Quel tableau déchirant! et quelles

tristes vicissitudes des choses de ce monde!.... Le sang illustre de Corneille réduit, dans un vil abaissement, à une telle misère!... Le cœur est brisé en y pensant!... Mais la pitié restera-t-elle stérile, et ne fera-t-on rien pour arracher à la misère cette infortunée (1)?....»

Un décret de *floréal an* 3 (avril ou mai 1795) métamorphosa en marché la salle où s'assemblaient les jacobins. Mercier de Compiègne proposa de placer cette inscription sur la porte :

Impia tortorum longos hìc turba furores
Sanguinis innocui non satiata, aluit.
Sospite nunc patriâ, tracto nunc funeris antro
Mors ubi dira fuit, vita salusque patent.

On donne presque tous les jours sur tous les théâtres de nouvelles rapsodies; j'en ai vu quelques-unes, entre autres *Madame Angot*. Cela soulève le cœur; cela est bas et trivial, mille fois plus que « Jeanot, ou les battus payent l'amende. » Vive Louvois ! c'est là qu'on joue nos bonnes pièces; c'est là qu'est la réunion des artistes chéris du public. Après une longue persécution suscitée par d'indignes camarades qui sont en ce moment au théâtre de la *République*, (qu'ils y restent!...) ces acteurs estimables se sont rassemblés : mademoiselle Raucourt,

(1) On ne fit rien ou presque rien. Nos tyrans avaient à songer à bien autre chose qu'à soulager le malheur; ils étaient occupés à faire de nouvelles victimes.

directrice du *Théâtre de Louvois*, a fait pour y parvenir les plus grands sacrifices.

L'une de ses premières démarches a été un acte de bienfaisance en faveur d'une descendante de Corneille, à qui sa troupe a accordé, sur sa demande, part d'auteur, toutes les fois qu'on jouerait certaines pièces de ce père de la tragédie française. C'est honorer son état par la plus noble des conduites.

Notre résident à Genève avait fait remettre dix louis aux descendantes de Corneille; le Directoire, toujours magnifique dans ses dons, a fait... *restituer* cette somme à M. Desportes, et pour récompense.... en a donné en échange *une pareille!!!*

Le despotisme directorial a eu la singulière fantaisie de faire jouer nos anciennes tragédies avec les variantes les plus ridicules qu'il soit possible d'entendre. Et que l'on ose dire que la démagogie n'a pas aussi son fanatisme! Dans Adelaïde Du Guesclin, il y a :

Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi;
Plaignez-le, il vous offense, il a trahi son roi.

On a mis en place *il a trahi sa foi :* et de quelle *foi* s'agit-il? est-ce sa maîtresse, sa religion ou sa patrie qu'il a trompée? — Pour ne plus nommer les *Bourbons* sur la scène, on a mis :

Et suivre les héros, c'est voler à la gloire.

Ce qui est bien plat et ne signifie plus rien.

Dans l'ame d'un *héros*, souffrirez-vous qu'il règne !

Et plus loin :

Vous, mânes des *héros*, princes, rois, mes aïeux;

Comme si tous les *héros* de l'antiquité étaient les aïeux de Nemours.

Aux Anglais si terrible, *à son pays* fidèle.

Au lieu de *à son roi si fidèle.* — J'ai cru devoir noter ces idiotismes révolutionnaires. Sans doute dans quelques années ils seront oubliés, parce qu'il n'en restera plus de trace; mais c'est par cette raison que j'ai cru devoir en conserver le *souvenir*. Je ne sais qui a écrit à ce sujet cette naïveté.

Pour voir *Adélaïde*, entre avec moi, Nicaise.
— Pas aujourd'hui, mon ami Blaise.
— Pourquoi? par le chagrin tu parais accablé ?
— De penser au plaisir je n'ai point le courage;
Je me souviens d'ailleurs d'avoir vu cet ouvrage.
— Oh ! c'est égal, il est tout mutilé.

J'AVAIS oublié de parler d'un *prospectus*, dont la seule affiche a été un acte de courage. *L'Invariable*, par M. Royou, avec cette épigraphe :

L'univers peut changer, seul je reste inflexible.

Le nom de M. Royou, inséparable du souvenir de *l'Ami du roi*, promettant *l'Invariable*, a frappé tous les esprits de surprise et d'admiration. En même temps parut le *Mémorial* par MM. de La

Harpe, de Fontanes et de Vauxelles; ces deux journaux, avec le *Déjeuner* et la *Quotidienne*, sont les plus répandus. On lit aussi avec un grand intérêt les *Semaines critiques*, qu'on assure être rédigées par M. Lavallée. Quant aux *Actes des apôtres*, ils sont écrits d'un très-mauvais style; et sans la hardiesse de l'auteur (qui peut-être va trop vite), je doute qu'il pût avoir des lecteurs. Je ne sais pas même comment on n'est pas révolté de l'imprudence de M. le comte de Barruel-Beauvert (1), et pourquoi on ne lui défend pas de ménager un peu plus sa franchise. M. Richer-Serisi est bien plus adroit dans son *Accusateur public*, qui serait un excellent ouvrage s'il était écrit plus purement et d'un ton moins déclamatoire. Il défend une bonne cause, mais il ne la défend pas d'une bonne manière. C'est l'éloquence de Sénèque abâtardie.

Une des choses les plus plaisantes que j'aie encore lues, c'est cette phrase de Voltaire : « Si l'on « a dit que les peuples seraient heureux quand ils « auraient des philosophes pour rois, il est vrai de « dire que les rois en sont plus *heureux*, quand il

(1) M. le *comte de Barruel-Beauvert*, qui signait ainsi son nom avec son titre, en 1797, avait mérité, par l'imprudence de ses opinions et de ses écrits, qu'on lui appliquât les paroles des cardinaux de Rome sur le roi Jacques : ils disaient en plaisantant : « qu'il fallait l'excommunier comme un homme qui allait perdre « le peu de catholicisme qui restait en Angleterre. » De même en France alors, il y avait peu de royalisme parmi les meneurs; on ne voyait que des ambitieux, des intrigans et des phraseurs.

« y a beaucoup de leurs sujets philosophes. » Voilà, je pense, une de ces assertions qui n'ont plus besoin de preuves aujourd'hui. Les grands *philosophes* Mirabeau, Sieyes, Barnave, Populus, ont rendu Louis XVI extrêmement *heureux;* et depuis que les philosophes Poultier, Louvet et consorts règnent en place de nos *rois*, il n'y a pas de doute que notre bonheur est sans égal et que notre reconnaissance doit être sans bornes!...!...!...

M. Henry Larivière, président du conseil des Cinq-Cents, ayant appelé M. Garat *ministre septembre*, ce dernier, qui n'a point à se reprocher, sans doute, ces grandes atrocités, a fait imprimer pour sa défense une lettre souscrite, en style du jour, de cette manière: *Garat à Henry Larivière.* Des colporteurs laconiques se sont mis à crier simplement: *Garat à la Rivière;* et nos jeunes Français, qu'une bonne plaisanterie console de tout, répètent en riant le refrain : *Garat à la rivière.*

M. de C** disait tout uniment aujourd'hui que Marivaux a réuni l'enjouement critique de Démocrite et la philosophie de Platon à la délicatesse de Fontenelle. M. de C** passe pour un homme d'esprit..... Après cela on peut s'attendre à tout (1).

(1) *A tout*, puisque j'ai lu depuis dans une grosse brochure de madame Necker : « Thomas écrit tantôt comme Bossuet, tantôt « comme Tacite, et quelquefois comme Fontenelle; cependant on « ne dira pas *qu'il leur ressemble* (je le crois); car l'empreinte forte « et continue de son caractère et de son ame efface toutes les ap- « parences de l'imitation. »

Voltaire a eu raison de dire que nous sommes *dégénérés*, et que nous vivons dans le *siècle des brochures*. Il en paraît tous les jours de nouvelles en si grand nombre, que le plus grand mathématicien, M. Laplace lui-même, n'aurait pas assez de temps pour les compter. Mon projet n'est pas de les signaler toutes. Seulement je dirai de temps en temps un mot de celles qui m'auront le plus frappé, ou qui me feront naître des réflexions que je croirai bonnes à recueillir.

La comtesse Diane de Polignac vient de publier des *Mémoires* sur la duchesse du même nom. Ils sont bien écrits et prouvent beaucoup d'esprit dans cette comtesse, déja célèbre de plus d'une manière. Mais j'aurais voulu qu'ils fussent plus étendus, qu'ils donnassent de plus grands détails sur les causes de la révolution, et qu'ils dissent un mot de cette fameuse *Histoire du Collier*, dont ils ne parlent pas. A cela près, c'est une lecture courte et agréable, si tant est que rien de ce qui nous rappelle de pareilles horreurs puisse avoir des charmes. Elle ne dit presque rien de Philippe d'Orléans, dont la faction s'agite encore dans l'ombre; mais elle n'est pas si réservée au sujet du *baron de Coppet*. « Les états-« généraux, dit-elle, s'étant assemblés à Versailles, « on vit les différentes opinions se manifester, les « partis se former. Celui du ministre Necker, contre « le clergé et la noblesse, était connu depuis long-« temps. Protestant, républicain et banquier, il vou-« lait détruire la religion, la monarchie, et se con-« server puissant et riche. » Cet homme, incapable

de conduire un grand état, qu'il avait séduit par de faux comptes, fut renvoyé et bientôt rappelé, grace à ce Mirabeau qui ne l'aimait pas, qui trahissait tour-à-tour chaque parti, et qui ne le faisait revenir que pour l'immoler avec plus d'éclat, jaloux que le roi eût abattu un colosse qu'il voulait briser. Cet inhabile ministre fit semblant d'hésiter entre l'acceptation ou le refus. Il céda cependant aux instances et à l'éloquence de sa fille, qui l'appelait le *sauveur de la France;* il céda et partit. « Mais ce « grand philosophe, dans tout le cours de sa vie, « n'avait pas sans doute eu le temps d'étudier les « hommes; il ignorait que la faveur publique, sur- « tout parmi ceux qu'il appelle des hommes libres, « est un sentiment éphémère, aussi peu durable que « la vie de ces papillons du printemps qui, nés le « matin d'un beau jour, sont détruits le soir par « un orage. » Voilà une réflexion gracieuse; en voici une profonde et touchante. « La calomnie, « fille de l'envie, ne marche pas avec des preuves; « elle crée, compose, séduit la multitude, et ne laisse « aucun moyen de défense à celui que l'honnêteté « de sa vie entière n'a pas garanti de ses traits.» Je ne dirai rien d'une tragédie sur *la mort de Marie-Antoinette d'Autriche*. Il était impossible de traiter plus mal ce sujet intéressant, et de faire de plus mauvais vers. Ce n'est pas ainsi qu'un autre anonyme a voulu mettre sur la scène l'infortunée *Élisabeth de France*. Son dialogue est plus naturel, plus noble; sa versification, plus soutenue et plus mâle.

On y trouve même quelques heureux traits, tels que celui-ci :

La nature a ses droits;
Ses droits sont au-dessus et des temps et des lois.

Et cette note sur le Genevois Necker, à qui nous devons, entre autres *présents funestes*, *le déficit et l'agiotage*. « Il poussa l'artifice et la dissimulation « jusqu'à refuser les émoluments attachés à sa place, « tandis qu'il retirait sous main des millions, que « sa maison de commerce, initiée au secret de la « hausse et de la baisse, accumulait en silence. Enfin « il quitta le ministère, accompagné de l'exécration « publique, et il le regrette aujourd'hui, dans sa triste « baronnie de Coppet, rongé d'ennui, dévoré d'am- « bition, et poursuivi par la haine des honnêtes gens « qui ont su l'apprécier (1). »

C'est aussi une plume exercée qui s'est occupée de *Charlotte Corday*, *ou la Judith moderne*. La gravure qui la représente est très-jolie, ainsi que le médaillon de madame *Elisabeth*. Le dialogue de ces deux pièces est vif et animé; mais dans la tragédie de *Charlotte*, l'histoire a été singulièrement altérée. Au reste, ce ne serait pas un crime, si les malheurs particuliers de Charlotte étaient dignes du cothurne; mais la fière Melpomène rejette toutes ces infortu-

(1) *La retraite des grandes places*, comme il l'avoue lui-même, *ressemble à la nuit des tombeaux*. On lui fit cette épigramme:

Agioteur adroit, ministre sans moyen,
De rien il fit de l'or, et d'un royaume, rien.

nes bourgeoises, pour ne gémir que sur les révolutions des empires ou les grandes catastrophes des rois. Il me semble qu'on a fait la *mort de Robespierre;* c'était avilir les accents de la muse. Les Mirabeau, les d'Orléans, ne sont que des conspirateurs vulgaires; et l'empoisonnement du premier, pas plus que l'assassinat du second, ne peuvent être transmis avec noblesse sur la scène. La *mort de Louis XVI* (si le sujet n'était trop près de nous) était le seul éminemment tragique qu'on eût pu nous offrir. On a essayé de le faire: malheureusement le public n'a pas couronné l'entreprise, quoique cette pièce soit écrite avec assez de chaleur. Quant aux autres événements funestes, ils rentrent tous plus ou moins dans cette foule de scélératesses dont nous avons naguère été délivrés, et que nous sommes à chaque instant menacés de voir revenir.

La séance du Conseil des Cinq-Cents, du 12 juillet, a été très-curieuse. M. Duplantier, de l'Ain, ayant demandé qu'on prît des mesures contre l'audace des *sociétés populaires*, a blessé au cœur plusieurs vieux patriotes de la Montagne. Ils ont crié avec rage. Pour les faire taire, MM. Vaublanc et Dumolard ont pris la parole: ils ont foudroyé de leur éloquence ces agitateurs, ces monstres, qui, de leurs cavernes, veulent lancer l'incendie et la mort. M. Villetard a crié que *les agitateurs étaient à Clichy.* M. Bailleul, transporté de colère, a répondu: « On « parle de monstres: quels sont donc ces monstres, « si ce n'est ceux qui ont constamment favorisé les

« ennemis de la révolution, qui voudraient rappeler « les prêtres déportés ? (On rit) Qu'on me les dé- « signe ! » — Plusieurs voix : *Les jacobins.* — Il a été un peu stupéfait de l'à-propos; et par-dessus le marché, quand il est descendu de la tribune, M. Madier s'est avancé vers lui, lui présentant le poing à la figure d'une manière peu respectueuse; et malgré toutes les vociférations des *frères et amis*, le *Conseil* a accueilli le sage projet de M. Duplantier.

Le lendemain, le Conseil des Cinq-Cents a réintégré la princesse *Marie-Thérèse-Mathilde* d'Orléans, duchesse de Bourbon, dans la libre jouissance de tous ses biens qui étaient séquestrés. — Courage, messieurs des Cinq-Cents ! vous paraissez aimer la justice, l'ordre, la paix; courage ! vous avez à réparer beaucoup de maux, à cicatriser beaucoup de blessures; courage ! le plus grand nombre d'entre vous veut le bien, tient à l'honneur, à la gloire; courage donc ! la France vous regarde, espère, vous approuve et vous applaudit.

Aujourd'hui, 20 juillet, malgré la chaleur, j'ai couru à *Louvois*, pour assister à la première représentation de *Médiocre et Rampant*, jolie comédie de M. Picard, où j'ai appris que :

.....Pour faire une fortune sûre,
Il fallait s'élancer dans quelque fourniture.

Je pourrais analyser la pièce, montrer l'incapacité de Dorval, secrétaire en chef du ministre Ariste,

et sa bassesse, qui servent à justifier le titre énigmatique de cette gaîté ; mais je préfère entretenir les lecteurs de mes notes d'un autre ouvrage du même auteur, qui n'est point connu et qu'un amateur vient de me communiquer.

Avant d'être acteur, M. Picard a été commis-libraire à Nantes, chez Espilly. Il paraissait alors fort content de son *rôle*, et il en a chanté les agréments en vers si ingénieux, si spirituels, si plaisants, que Voltaire ne les eût pas désavoués, malgré les négligences qu'on y remarque :

MA BOUTIQUE.

Qu'il est joli mon état de libraire!
D'un pareil choix que mon cœur s'applaudit!
J'aime bien mieux, à tant par exemplaire,
Offrir aux sots un magasin d'esprit,
Que m'en aller grossir à l'audience
Le noir troupeau de nos fiers orateurs,
Et chaque jour faire dormir MESSIEURS
Au bruit pompeux de ma jeune éloquence.

Je n'eusse été qu'un petit avocat,
Cherchant partout quelque cause d'éclat
Pour devenir important personnage ;
Et, jusqu'alors, plaidant *pour* un écu,
Ou griffonnant *pour* le premier venu
Ces beaux FACTUMS que l'on paie à la page.
Vive un libraire, heureux dispensateur
De ces écrits *dont* on chérit l'auteur,
Dont la boutique, asile du génie,
Est le comptoir de la philosophie !

C'est là qu'on vient demander tour à tour,
Un alphabet et les vers de Virgile,
La sainte Bible et le roman du jour,
Et le MERCURE, et les farces de Gille;
C'est là qu'on voit arriver à la file
Nos beaux-esprits et nos gens comme il faut.
Au titre seul du livre qu'on achète,
Je sais quel est celui qui fait l'emplette.
Abbé, robin, oui poète, ou dévot,
A mes regards nul ne peut se soustraire :
Qu'il est joli mon état de libraire !

Mais on pourrait se trouver en défaut
En se flattant de connaître les hommes
Toujours d'après les livres qu'il leur faut.
Tout est changé dans le siècle où nous sommes :
Nouvelles mœurs, ainsi que nouveaux tons.
Sexe charmant, corrigé par Molière,
Vous aviez bien pratiqué ses leçons,
En renonçant au traité de la sphère;
Vous ne saviez lire que des chansons.
Voyant à moi venir femme jolie,
Je crois qu'il faut quelques nouveaux romans;
Mais on demande un Traité de chimie,
Et l'on s'abonne au Journal des savants.

Au temps passé, c'était peu de la vie,
Pour obtenir, en un genre, un succès;
Au temps passé, l'on avait la manie
D'être ignorant ou modeste à l'excès;
A son métier on bornait sa science;
Chaque homme alors ne recevait du ciel
Qu'un seul talent, et dans toute la France
Voltaire seul était universel.

Tous les matins je reçois la visite
D'un petit maître élégamment frisé,
Dont le gros col avec grace est plissé,
Dont la parure est pleine de mérite.
— « Eh bien! monsieur, avons-nous du nouveau?
« Collin va-t-il donner sa comédie?
« La livraison de l'Encyclopédie,
« Quand viendra-t-elle? Et le cher Mirabeau,
« Il se tait donc! mais c'est abominable!
« Tous ces messieurs sont de grands paresseux!
« Pour moi, d'honneur, je suis infatigable;
« A moi tout seul, je travaille plus qu'eux.
« Et sans prétendre ici m'en faire accroire,
« Mon nom, je pense, obtiendra quelque gloire.
« Avez-vous lu mon épître à Gloris?
« Décidément, je concours pour le prix
« De poésie, ainsi que d'éloquence.
« Je vous le dis, mon cher, en confidence;
« N'en parlez pas, je suis tout harassé;
« Le croiriez-vous? mon ami, j'ai passé
« A travailler encor la nuit dernière:
« J'ai retouché l'Essai sur la lumière,
« Et mon traité sur la course à cheval;
« De mon discours sur le Monde rural
« J'ai corrigé le dernier paragraphe. » —

Vous le voyez, c'est un homme parfait;
A vingt-six ans il a tout vu, tout fait:
Il saurait tout, s'il savait l'orthographe.

Un gros chanoine, effrayant de santé,
D'un pas tardif et d'un air hébété,
De sa grosseur vient remplir ma boutique.
— « Que veut monsieur? un bréviaire, un cantique,

« Ou les écrits du Père Berruyer?
— Qui, moi? parbleu! je ne suis pas si bête;
« Ces livres-là me font mal à la tête;
« Non : donnez-moi le Parfait cuisinier. »

Le front couvert d'une large dentelle,
La voix tremblante et le sein agité,
Entendez-vous cette jeune beauté,
Modestement demander LA PUCELLE?
« Allez, ma fille, et méditez-la bien:
« Ce *saint* poëme est tout fait pour les belles;
« Ces vers-là sont d'un cœur vraiment chrétien,
« Qui respirait pour le ciel et pour elles (1).
« Allez, ma fille, allez; et si parfois,
« En relisant un si sublime ouvrage,
« Vous vous lassiez à la fin d'être sage,
« Choisissez-moi pour votre beau Dunois;
« Au champ d'amour je suis prêt à vous suivre.
« Ah! c'est alors, si, grace à ce *saint* livre,
« A sa morale, à sa douce leçon,
« L'heureux vendeur parvenait à vous plaire,
« Qu'il s'écrierait : Ah! j'avais bien raison :
« Qu'il est joli mon état de libraire! »

(1) Nous ne ferons aucune remarque sur la légèreté de ce ton, sinon que M. Picard était fort jeune à cette époque, et que la mode alors était de persifler les choses les plus graves.

SEPTIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

Le bonheur est une chimère, et y prétendre est une sottise, me disait aujourd'hui un homme chagrin et morose: j'ai atteint la vieillesse, ajoutait-il, j'ai passé par beaucoup d'états, j'ai essuyé beaucoup de traverses, je me suis procuré toutes sortes de jouissances; mais je n'ai pas été plus heureux au sein de mes prospérités que je le suis au milieu de mes infortunes. — Comment, lui dis-je, n'avez-vous eu jamais de doux moments? Dans vos ambassades, dans vos voyages, auprès de votre famille, votre cœur n'a-t-il jamais été content? — Pardonnez-moi, m'a-t-il répondu, j'ai eu quelquefois de bons quarts d'heure, mais c'est tout. — Cependant il me semble, repris-je, avoir entendu faire l'éloge de votre bonheur. On prétend que tout vous réussissait; qu'aimé du monarque, qu'estimé de vos rivaux, chacun enviait votre sort, et que vous avez été le plus heureux des courtisans. — On vous l'a dit, répliqua-t-il? Hélas! ce n'était qu'une apparence. Combien de douleurs secrètes, de chagrins domestiques vinrent m'assaillir! que de tourments je pourrais vous confier, et que de fausses démonstrations de joie j'étais obligé d'afficher au milieu de mes peines! Je n'avais pas un sentiment à moi; il me fallait toujours être en scène, et montrer un air calme, un front radieux et sans nuage, quand la tempête était dans

mon cœur. — Je n'aurais point pensé qu'autrefois votre vie eût été si douloureuse. — Elle l'était de plus d'une manière; car, outre que je n'étais pas heureux, je sentais que la réputation qu'on m'avait faite sur ce point, me nuisait dans beaucoup de rencontres. Les hommes sont si jaloux les uns des autres, qu'ils prennent à mal tout le bien qui ne leur est point personnel. La félicité d'autrui leur est un malheur; et comme un de mes amis s'exprimait assez franchement, en parlant des bourgeois de son village, *ces marauds-là maigrissent de l'embonpoint d'autrui.* — Voilà un joli portrait que vous faites des hommes; je ne les aurais pas crus naturellement si méchants. — Ils le sont, et le sont plus encore que je ne le puis dire. Voyez-les seulement comme ils se sont montrés de nos jours. A peine le tocsin révolutionnaire se fit-il entendre, qu'on vit accourir tous les avocats, tous les gentilshommes ruinés, pour attaquer les lois de l'état par leurs paroles, et piller nos fortunes par leurs actions. De cette foule d'intrigants, de clabaudeurs, de clubistes, qui vinrent se ranger sous les bannières des Mirabeau, des Barnave, de Roberspierre, combien supposeriez-vous qu'il y avait de personnes de bonne foi, ou séduites par l'espérance d'un meilleur ordre de choses? Il n'y en avait pas une : tous ces coquins ressemblaient à celui sur lequel un Mortemart fit cette remarque : « A force d'avoir couru après un carrosse, il en a « enfin attrapé un. » Et ce carrosse-là, qu'ils voulaient, ils nous l'ont volé : s'ils y sont heureux dedans, je le leur pardonne; je n'ai jamais su l'être, quand

je l'avais à moi. Mais je doute qu'avec des remords cela soit possible. — A ces mots, le brave homme me quitta. Il n'était pas encore très-loin de moi, lorsqu'un inconnu m'accosta. — N'êtes-vous pas M. *Sincère ?* — Plusieurs personnes me connaissent sous ce nom. — Eh bien! monsieur, je suis chargé de la part de madame Lefèvre de vous prier d'aller la voir. — Madame Lefèvre! je ne connais personne de ce nom-là. — Cependant, cette dame vous connaît bien, monsieur, et elle vous prie instamment d'aller lui rendre visite. — Où loge-t-elle? — Dans la rue Saint-Jacques, près de la rue des Noyers, n°. — Une dame Lefèvre, qui loge dans le pays latin! cela est plaisant; et quoique je me trouvasse sur la place de Louis XV, qu'on a nommée, par une cruelle dérision, la place de *la Concorde*, puisqu'elle était la place des exécutions révolutionnaires, j'y courus. J'entre, je vois, je reconnais l'aimable et brillante comtesse de ***. (1) — Par quel hasard vous trouvé-je dans cette baraque ? je vous croyais à Rome. Vous que j'ai vue autrefois si riche, si bien servie, vous êtes seule, dans une misérable retraite.... — Ne parlez point de tout cela, dit-elle en m'interrompant. J'avais de la fortune, je n'en ai plus, on me l'a prise,

(1) Le trait est historique, j'y avais changé fort peu de détails; seulement, j'avais rajeuni et embelli l'héroïne. C'était madame la comtesse de Paulo, ancienne amie de ma mère, qui était cachée à Paris avec sa fille, mademoiselle Aglaé, devenue depuis l'epouse d'un de mes cousins, M. le baron de Gousens-Lafage. J'avais arrange la chose, pour la faire cadrer avec le ton que devaient avoir les feuilles d'un *Spectateur anonyme*.

c'est un malheur auquel je ne songe guère. Je me suis habituée à être pauvre, je n'aurais pas cru que cela fût si aisé. Il y a plus, c'est qu'au milieu des persécutions que j'ai essuyées, j'ai trouvé une force d'ame et un courage dont je ne me doutais point. Vous vous souvenez peut-être combien j'étais mignarde et délicate: la moindre souffrance me faisait jeter les hauts cris; j'étais toujours à me plaindre de quelque chose; j'avais l'air à vingt ans d'être toujours cacochyme; je n'en avais que l'air, je me portais assez bien; mais je ne profitais presque jamais de cette bonne santé, que je gâtais souvent, en effet, par mes vapeurs et mes caprices. S'il vous en souvient encore, vous m'en avez finement raillée. Eh bien! cette dame que vous avez connue si faible, si poltronne, si valétudinaire, est devenue une héroïne. Quand on assiégea Lyon, j'étais dans cette ville; j'en sortis avec le mousquet sur l'épaule: d'autres fois, j'ai gardé des troupeaux de vaches, comme une simple paysanne, et donné moi-même aux gendarmes qui me cherchaient, des renseignements très-précis pour ne pas me trouver; ils ne se doutaient point que j'étais si près d'eux.... Enfin me voilà revenue à Paris. J'ai appris que vous y étiez aussi, et, comme vieille connaissance, j'ai voulu vous voir. Je ne vous attendais pas le matin; mais puisque vous voilà très-loin de chez vous, nous dînerons ensemble. Vous ferez mauvaise chère; mais vous êtes un peu philosophe et vous n'êtes pas gourmand. Je m'en suis aperçue quand nous pouvions faire de meilleurs repas qu'à présent. Au reste, n'allez pas

gronder notre cuisinière ; car cette cuisinière, c'est moi. » Et elle me disait tout cela en riant, et avec une grâce parfaite. — Mais c'est assez babiller, reprit-elle, nous causerons quand nous serons à table ! il ne faut point que je m'oublie ; notre dîner s'en trouverait mal. — Elle sortit, et j'étais si étonné, que je ne trouvais pas une seule parole. Je regardais autour de moi. Quelle chambre ! simple et propre, voilà tout. Mais commode ? elle ne l'était point, et ne renfermait aucune de ces superfluités, que le luxe a rendues nécessaires ; ni globes, ni bergères, ni tapisseries, ni fauteuils.... Il n'y avait que trois ou quatre chaises et une vilaine petite table. Et c'est dans ce réduit que je trouve la jeune comtesse de *** ! Elle habitait jadis un château qu'on aurait pris pour un palais.... Je m'approchai de la table ; j'y trouvai quelques livres de prières. J'avais vu autrefois sur sa toilette des romans et des vers érotiques. Quel contraste ! les malheurs l'ont rendue dévote ?... Dévote ! non : je voulais dire pieuse. Les dévotes ont un trop mauvais renom. Pourquoi cela ? Ne serait-ce point parce qu'on est habitué d'appeler les hypocrites de l'un et de l'autre sexe, dévots ou dévotes ? Ce sont des gens qui se donnent un faux air de probité, de modestie, de sagesse ; faux air dont ils se dédommagent amplement, en secret par leur conduite, en public par des médisances et des maximes, sévères qu'ils ne pratiquent jamais. Les dévotes ne sont point pieuses ; aussi la comtesse n'est-elle pas dévote : Il y paraît à sa gaîté, à son courage. Autrefois elle entrait dans la vie, elle était dans l'âge

où les passions s'éveillent; elle était jolie, aimable, et peut-être un peu coquette. Les livres frivoles lui plaisaient; elle avait des principes; mais ses principes ne la gênaient point; elle faisait comme beaucoup d'entre nous, elle ne s'en souvenait point. Elle allait toujours en avant.... Les désastres sont arrivés; elle s'est souvenue que dans les grands revers, il est au ciel un consolateur. Elle ne pensait plus à lui; elle a retourné sur ses pas; cela lui a donné de la résignation, et de cette résignation sont venues sa force et sa tranquillité. Elle est heureuse. — Comme je faisais ces réflexions, elle rentra. — Je crois que vous rêvez, me dit-elle: est-ce que vous faites toujours le métier de rêveur? — Plus que jamais, lui répondis-je? — Tant mieux, reprit-elle, vous me raconterez quelquefois les rêves de votre imagination, cela nous amusera. Mais à présent, il n'est pas question de rêver, il faut dîner. — Savez-vous, lui répondis-je, que, peu content d'observer pour moi-même, j'ai eu la folie de vouloir observer pour les autres, et qu'il en est résulté une feuille intitulée *le Spectateur*. — A merveille! répliqua-t-elle. Vos feuilles doivent être gaies et intéressantes; toutefois, ce n'est pas le moment d'en parler. Le plus pressé à présent, c'est de mettre la main à l'œuvre; approchez cette table, placez-y deux couverts. — Ma belle amie, vous allez être servie; ce tête-à-tête sera charmant. — Ce tête-à-tête! êtes-vous fou, mon cher *Spectateur*? s'agit-il d'un tête-à-tête entre deux amis qui se retrouvent? Vous me parlez un langage de boudoir; mais.... regardez où nous sommes.

La leçon était excellente, j'en profitai. Notre conversation ne roula plus que sur nos souvenirs. Quel dîner?.... Je ne dirai point qu'il était apprêté de la main des Graces...: ces fadeurs seraient déplacées. Je revoyais une ancienne amie; je la revoyais après une foule de traverses, dans une position si différente!... Quoique jeune, belle encore, je ne songeai qu'à ses malheurs, qu'au profit qu'elle en a retiré, qu'à ses vertus; et je fus tenté de conclure que si les hommes avaient un peu plus de sagesse dans l'esprit, que s'ils savaient réfléchir, ils finiraient peut-être par désirer des adversités, plutôt que de les craindre. Le moins qu'il en arrive, c'est que l'on devient meilleur, et souvent on en devient plus heureux.

Un ancien poète, nommé Du Laurens, fit cette épitaphe:

Ci-gît ma femme: ah! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien!

Un anonyme vient d'imiter ainsi cette boutade:

Ci-gisent, grace au ciel, pour la paix de mon ame,
Un singe, un perroquet, une pie et ma femme!

L'almanach *des Muses* de 1774 contient ce couplet, attribué à madame la marquise du Deffant:

Quand l'humeur vient me prendre,
Lorsque je fais du noir,

J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie:
Ça fait toujours plaisir.

Il est vrai que la marquise du Deffant s'ennuya souvent, qu'elle s'ennuya même toujours; cependant ce couplet n'est pas d'elle. 1° Elle ne fit jamais de vers; 2° elle n'aurait pu écrire,

Je regarde sans voir,

puisqu'elle était aveugle. Ce piquant impromptu fut fait par M. l'abbé Philippe de *Chauvelin*, mort en 1770, pour l'infante duchesse de Parme. — Cet abbé était plein de feu dans l'esprit, petit et contrefait. Roy fit contre lui cette épigramme:

Quelle est cette grotesque ébauche?
Est-ce un homme? est-ce un sapajou?
Cela parle... une raison gauche
Sert de ressort à ce bijou.
Il veut jouer un personnage;
Il prête aux fous son frêle appui;
Il caresse sa propre image
Dans les ridicules d'autrui,
Et s'extasie à chaque ouvrage
Hors de nature comme lui.

Iphigénie *en Tauride* est, sans contredit, une pièce qui donnait de belles espérances aux connaisseurs.

Quelles que soient les imperfections de cet ouvrage, on peut dire que M. Guymond de La Touche avait un véritable talent : mais il faut convenir qu'il a mis sur la scène un tableau bien chimérique, et qui doit surtout étonner nos braves républicains, nos Brutus, nos Cassius, nos Scévola, qui sont loin d'être de tendres et fidèles amis. — Au reste, je partage bien sincèrement, sur la dispute d'Oreste et de Pylade, le sentiment de M. Ivon, qui a écrit ces sages réflexions : « Je conçois à merveille, et mon cœur me « dit, qu'on peut être capable de consoler un ami, « de le soutenir, de le protéger contre les attaques « de l'injustice et de la fortune; je sens encore (et « cela n'est pas commun), qu'on peut partager avec « lui ce qu'on possède. Mais de disputer à outrance « à qui mourra; de prendre alternativement le ton « de la colère, de la fureur, pour obtenir la gloire « de sacrifier sa vie à son ami, j'avoue que mon ame « est d'une trempe trop grossière, pour être touchée « d'un combat de générosité, dont il ne résulte rien « d'utile pour la société. »

L'EXAGÉRATION de l'éloge amène naturellement la défiance. Frédéric-le-Grand ayant chargé, je crois Thiriot, de lui chercher à Paris un valet de chambre pour le prince royal; le thuriféraire annonça, dans sa réponse, l'heureuse découverte d'un sujet dont les talents furent préconisés avec emphase. Frédéric se hâta de répliquer par cette ingénieuse plaisanterie : « Gardez-vous bien de m'envoyer

« l'homme dont vous me tracez le portrait, sans doute « fidèle; car je prévois que loin de le laisser valet de « chambre de mon neveu, il faudrait le nommer « ministre. »

Le baron de Beaumont, grand propriétaire à St.-Domingue, était à Bruxelles lorsqu'il apprit l'incendie de ses propriétés. Il accourt chez Mme de Choiseul, son amie et sa voisine, qui lui demande ce qu'il y a de nouveau. « Madame, répondit-il, *la révolte complète des Nègres, tout est incendié, mon habitation est en caramel.* » — Il avait l'esprit fort gai, de sorte que, continuant la conversation, et parlant de sa femme, une des plus belles, des plus jolies personnes qu'il fût possible de voir, très-grande, bien faite, mais ayant des moustaches assez épaisses, qui, contre l'ordinaire, ne lui allaient pas mal, il ajouta, en riant : *Puisqu'il ne me reste plus rien pour vivre, je vais faire cirer les belles moustaches de ma femme, et l'envoyer combattre à l'armée de Condé.*

Voici une pièce qu'on attribue à M. le chevalier de Bouflers. C'est l'*Histoire de Lot*, en quatre petits vers.

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

Ce quatrain serait assez original s'il n'était imité

des distiques de Deslandes, page 168 de ses épitaphes. Le voici : le premier vers ne vaut absolument rien, il n'a pas d'hémistiche :

Ci Lot, sa femme en sel, sa ville en cendre ;
Il but et fut son gendre.

Ce dernier renferme à peu près trois vers du quatrain.

On demandait à un enfant de sept ans, un peu gourmand, comment il gouvernait ses plaisirs : *Je ne les gouverne pas*, répondit-il, *je les mange*.

25 août 1797.

Armés de beaucoup de gaieté et d'un bon appétit, le marquis d'Aub..., Lepelletier de St.-Julien et moi, nous sommes allés joindre nos camarades de logement et de table. En entrant chez notre restaurateur, dans notre sallon particulier, nous avons trouvé que MM. Meric, du conseil des anciens, et St.-Gervais, du conseil des cinq-cents, nous avaient précédés. Ils étaient avec deux messieurs que je ne connaissais pas, et nos autres convives; car aucun de nous n'avait voulu manquer, ce jour-là, au rendez-vous habituel. *C'était le 25 août;* nous voulions célébrer, entre nous, certaine fête!..... Aussi M. de St.-Gervais, remarquant ma surprise à l'aspect de ces deux étrangers, m'a pris à part, et m'a dit : « J'ai retenu à dîner deux personnes que vous « aurez un grand plaisir à connaître : l'une est le

« maréchal de Ségur, ancien ministre de la guerre, « célèbre par ses exploits et sa bonne conduite; « l'autre est le comte de Ségur, son fils aîné, qui, « comme vous le savez bien, s'est fait un nom par « ses chansons et par ses ambassades. » — Je fus enchanté de cette explication. La conversation a été franche et animée; on a parlé un peu de politique, et assez librement; nous étions tous de la même opinion. Avant le dessert, un toast a été porté.... et bu presque avec ivresse. M. le comte de Ségur nous a chanté ensuite une chanson à une jolie *Louise*, que j'aurais bien voulu pouvoir retenir, mais que je n'ai pas osé lui demander. — Une chose qui m'a étonné, c'est que M. le maréchal de Ségur, qu'on m'avait peint comme un homme froid et sévère, s'est montré dans le repas plus gai que son fils, que je m'étais figuré être d'un naturel très-jovial. Si on m'avait donné à choisir et à deviner d'après leur langage, lequel des deux était le poète, j'aurais certainement attribué, de préférence, les chansons au maréchal. — Ainsi notre imagination se déçoit souvent sur les hommes célèbres, quand elle les juge sans les connaître. Il n'y a que Demoustier qui ne m'ait pas trompé: en le lisant, j'avais jugé, au milieu de son papillotage d'esprit, qu'il devait être très-sentimental; et en effet, c'est une qualité qu'on lui attribue à si juste titre, que ses manières et sa figure même sont toutes sentimentales.

HUITIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« J'ai vu souvent neuf ou dix femmes, rangées autour d'une « table; je les ai vues dans leurs espérances, dans leurs craintes, « dans leurs joies, surtout dans leurs fureurs : tu aurais dit « qu'elles n'auraient jamais le temps de s'apaiser, et que la « vie allait les quitter avant leur désespoir. »

(LETTRES PERSANES.)

C'EST un monde que ce Palais-Royal; mais Dieu, quel monde! J'étais allé acheter des livres chez mon libraire; je me promenais auprès du *pourtour du Lycée* (1). Un littérateur de ma connaissance m'accoste en me disant : *Monsieur le rêveur, voudriez-vous venir rêver avec moi?* J'y consens. Il me conduit à une séance des *Rosati*. Savez-vous ce que c'est que les rosati? C'est une société de poètes qui chantent sans cesse le printemps et les roses, et qui les chantent un peu moins bien qu'Anacréon ne l'a fait dans quelques odes aussi courtes qu'ingénieuses. Il n'y a pas long-temps que, dans le lieu de leurs séances, ils couronnèrent, en grande pompe, une rosière qui nous était venue de la banlieue de Paris. Nos Alcibiades modernes la lorgnaient, en se demandant : *est-elle jolie?* Moi, je me disais : *il y a donc encore un peu de vertu dans notre répu-*

(1) Ces baraques en bois, que le *prince Égalité* avait fait construire par avarice, n'existent plus. Un incendie les fit disparaître, et une jolie plantation les remplaça.

blique! — La fête fut très-brillante; la rosière reçut une couronne de fleurs, des baisers, des chansons, et, je crois, quelque étrenne pour sa sagesse. On la lui présenta en musique; Nadermann pinçait de la harpe, et ces sons nous ravirent. Quel moment!... Tout le monde était enchanté, je l'étais aussi: cependant, comme je ne dois pas oublier mon devoir et mon rôle, raisonnons sur l'institution de ces rosières. L'établissement de *Salency* est célèbre par un procès qu'il fit naître, par un opéra, et par les éloges d'une foule d'écrivains. Mais si le but est bon, quel peut être le résultat utile de ces cohues, si contraires à la modestie d'une fille sage? On vient afficher sa réserve, on l'embrasse, on la paie..... on lui fait sentir le prix d'une conduite qui devrait être naturelle, on la rend vertueuse plus par calcul que par sentiment.... Toutefois si elle reste vertueuse, tant mieux. Ne soyons pas trop sévères: et revenons aux *rosati*. On trouve, à leurs séances particulières, de jeunes écrivains qui s'exercent à rendre les émotions de leur jeune cœur, et de jeunes femmes qui leur sourient et les applaudissent. C'est une réunion charmante; on me proposa d'y revenir quelquefois; l'invitation était franche et honnête; je ne fus pas assez misanthrope pour refuser.

Celui qui m'avait présenté était du nombre de ces auteurs bien intentionnés, qui ne voient ici-bas que des plaisirs et des roses. Malheureusement il était joueur, je ne le savais pas, je l'appris trop vite. Il m'avait proposé de prendre quelque rafraîchissement; j'acceptai par politesse. Il entre, je suivais

ses pas. Que vois-je? Quelle assemblée! Quel démon y préside? Est-ce le séjour des furies? Est-ce l'obscure retraite des génies malfaisants?.... Autour d'un vaste tapis vert, j'aperçus une foule de figures hideuses, dont quelques-unes semblaient être des cadavres; d'autres s'y montraient atterrées de désespoir; d'autres enfin n'exprimaient que fureur et que rage. Ce spectacle atroce, que je ne connaissais point, déchira mon cœur: j'allais me retirer, la réflexion me retint. — Conduit ici par le hasard, me dis-je, ayons le courage d'être témoin de le rigueur des supplices auxquels les joueurs se condamnent eux-mêmes. Ils le font d'abord par désœuvrement; ils le font ensuite par âpreté pour le gain.

O mon Dieu! comment J.-J. Rousseau a-t-il pu écrire : « J'aurais plus de plaisir à me moquer des « joueurs, en les voyant perdre, qu'à gagner leur « argent. » Quelles paroles irréfléchies ou cruelles! *gagner de l'argent* en blessant son adversaire, en détruisant son existence, en jetant peut-être toute une famille dans l'infortune.... Ce serait un atroce *plaisir*, il n'est pas fait pour une ame sensible. — Quant à celui de se *moquer* des joueurs qui perdent, il faudrait avoir un flegme, une impassibilité, une dureté qui ne seront jamais à mon usage. Je ne puis voir souffrir mes semblables sans me sentir atteint du mal qu'ils souffrent.

Quel drame terrible! Ils étaient sous mes yeux, ces malheureux que le vautour de l'intérêt dévore; groupés dans cette salle, ils sont là, continuellement livrés aux lueurs trompeuses d'une espérance

perfide, ou aux angoisses d'une contention qui les tue..... Cette passion vile change les caractères, anéantit les sentiments, abrutit l'intelligence, et fait d'un rassemblement d'hommes, une société de monstres. Quel cloaque n'était-ce point! Quel mélange de besoins et de jouissances!.... Sur un large buffet, on avait étalé plusieurs bouteilles et divers aliments destinés à apaiser la faim de ces anthropophages athlètes, qui, pour ne pas se distraire un instant de leurs pertes, s'occupent sans relâche à consommer l'œuvre qui va les précipiter dans la misère et dans l'opprobre....

Dans la salle voisine de cet asile infernal, des filles impures attendaient, excitaient une autre passion. Elles cherchaient à rendre agréables les entours de l'autel du crime. Quelques joueuses vinrent se mêler parmi elles : les cartes attendaient le prix de leur déshonneur : aucun prestige d'amour n'accompagnait leur vile faiblesse.... On ne le croirait point, je ne le croirais pas moi-même, si je n'avais pas été le triste spectateur de ces scènes humiliantes, qui n'étaient pas même adoucies par le dehors du repentir ni de la honte.... Est-ce qu'il n'y a donc plus ni morale, ni principes, ni probité, ni vertu pour les joueurs?....

Je m'échappai en gémissant de cette caverne du vice ; je rougissais d'y avoir paru; mais personne n'avait pu y prendre garde, tant leurs inhumaines pratiques avaient seules le droit de fixer leur attention. Qu'ai-je à craindre de leurs curieuses remarques? Le compagnon de ma promenade ne s'aperçut

pas lui-même du moment où je m'enfuyais. Appelé en entrant par d'avides adeptes, il alla partager leurs chances et leurs désastres, s'animer d'un sordide intérêt, s'échauffer le sang, s'exposer peut-être à des infamies, et perdre dans une oiseuse et criminelle occupation, l'heureux génie dont la Providence l'avait doué. — Que les hommes sont imprudents et coupables! qu'ils sont quelquefois ennemis d'eux-mêmes!..... Quittons la plume : si je continuais à les peindre, je finirai par les haïr.... je ne voulais pourtant que les aimer.

La flatterie est une chose bien basse, et qui rend souvent le flatteur bien ridicule. Je ne sais quel orateur prêchant devant Louis XIV, et s'étant écrié : « Mes frères, nous mourrons tous! » s'arrêta tout-à-coup, et se tournant respectueusement vers le roi, crut faire une chose très-habile en se reprenant ainsi : « Oui, sire, nous mourrons *pres-* « *que* tous! » — On rit beaucoup de cette sotte restriction, et le roi même en donna l'exemple. Ne flattait pas Louis XIV qui voulait; il fallait tout le talent de Quinault, de Molière, de Boileau, pour lui faire goûter avec art le doux miel de la louange.

Il était peut-être question de l'extrême difficulté, pour quelques maisons anciennes, de faire les preuves exigées dans l'ordre de Malte, vu le nombre de familles illustres qui, pour rétablir leurs affaires, avaient contracté des alliances avec des financiers.

Cela se discutait devant Louis XV, qui dit en riant : « Vous pensez tous sans doute que je suis d'une assez bonne famille. » On ne le nia pas. « Eh bien! ajouta-t-il, je suis parent au huitième degré d'un procureur. » On se récria sur cette plaisanterie. —« Je ne plaisante point, ajouta le roi, et je vais vous donner une preuve des jeux de la fortune. Griffet, procureur, est un de mes aïeux. —Mais c'est un badinage, sire, lui dit-on. — Non; écoutez : 1° Griffet, procureur, fit une grande fortune; 2° il eut une fille qui épousa M. Babou de La Bourdaisière; 3° une fille de celui-ci épousa le marquis de Cœuvres; 4° personne de vous n'ignore les amours d'Henri IV pour la belle Gabrielle, fille de ce marquis; 5° il en naquit César, duc de Vendôme; 6° la fille de César épousa le duc de Nemours, 7° qui eut une fille, mariée au duc de Savoie; et Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, sa fille et ma mère, est le huitième échelon de cette singulière généalogie, qui confirme entièrement ce que je vous avais annoncé. »

En lisant un manuscrit sur les *amours d'Henri IV*, je trouve l'occasion d'ajouter ici ces notes : — Babou de La Bourdaisière eut deux filles, toutes deux très-aimables, très-coquettes, très-faciles. La première, nommée Françoise, épousa Jean-Antoine d'Estrées, marquis de Cœuvres; elle fut tuée à Issoire, en Auvergne, où le peuple s'émut contre elle, en haine du marquis d'Alègre. Elle donna le jour à Gabrielle

d'Estrées, marquise de Mona... et depuis duchesse de Beaufort, morte en 1599.

La seconde, Isabelle, femme du marquis de Sourdis, fut maîtresse du chancelier; elle était tante (*fine et rusée*, dit le manuscrit,) de Gabrielle, à qui elle donna d'habiles conseils, pour lui faire maîtriser le roi son amant.

Il y avait alors à la cour une parente de Gabrielle, issue de la même famille : c'était Anne, femme de Claude de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, fille de Marie Babou.

M. de Guerle, membre de la société des *Rosati* de Paris, a adressé ce madrigal à mademoiselle N. V., peignant Vénus :

Ton œil doux et fier, dans les cœurs
Lance des traits de flamme;
Ta main donne un corps aux couleurs,
Prête à la toile une ame.
Mais ce miroir officieux
En sait plus que toi-même:
D'un seul trait sa glace à tes yeux
Peint la Vénus que j'aime.

C'est, sans doute, pour faire un contraste qu'il a composé cette épigramme contre un médiocre auteur, qui paraît n'écrire que par intérêt :

Gloire, dis-tu, n'est point l'essentiel:
Moins vaut pour toi grand nom que petit lucre.
Vends donc tes vers, bon homme! et que le ciel

Puisse bénir tes madrigaux au sucre,
Et tes épigrammes sans fiel.

Un plaisant a fait ce conte, qu'il a intitulé par contre-vérité *la Bonne Femme :*

Lise, en expirant, souhaitait,
Si Cléon se remariait,
Qu'il ne trouvât qu'une mégère.
L'époux riant de ses fureurs :
— Vous oubliez, dit-il, ma chère,
Qu'on n'épouse pas les deux sœurs.

Dans une discussion grammaticale au *Lycée Thélusson*, sur une phrase de M. de La Harpe, M. Eusèbe Salverte disait : *Il faut consulter M. de Fontanes.* — *Eh ! mon Dieu*, s'écria M. Legouvé, *ne savez-vous pas qu'il ne jure que par La Harpe?* — Cela est pourtant tout simple ; il est son ami, et La Harpe est à la fois maître et modèle. Cependant une foule de nos littérateurs ne l'aiment guère, et quand ils l'applaudissent, ils semblent le faire à contre-cœur. M. Luce de Lancival, qui a eu peut-être à s'en plaindre, lui a lancé cette épigramme :

La Harpe sait, dit-on, le latin... à peu près
Comme Gin sait le grec et Cournand le français.

NEUVIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

A mesure que je m'avance dans la carrière, tout me déconcerte, tout m'effraie; chaque pas que je fais m'approche d'un gouffre.... Nous sommes dans une ville immense, dans une moderne Babylone, sous la surveillance d'une police active; et cette police ne prévient aucun forfait, ne châtie aucun vice, ne punit aucun crime!.... La prostitution la plus honteuse est à toutes nos portes, à tous nos spectacles!.... Une génération nouvelle vient s'y perdre dans sa fleur; et la vieillesse avec ses cheveux blancs, plongée dans la crapule:.... Mais que cette incontinence d'une population entière est peu de chose auprès des noirs attentats dont nous sommes témoins!... O Français, ô peuple jadis si poli, si renommé, si humain, si généreux, si affable, que sont devenues toutes ces qualités si brillantes et si essentielles? où est l'antique Lutèce? où est cet ancien Paris, le centre des arts et de l'hospitalité?.... Serait-il devenu la capitale du pays des anthropophages?.... Onze années se sont écoulées depuis que les plaisirs et la paix régnaient dans ton enceinte..... Je m'y trouve après des bouleversements énormes, et l'on ne reconnaît aucun de tes usages, aucun de tes principes, aucune de tes coutumes, aucune de tes vertus..... O moment de douleur et d'effroi!.... je sortais du caffé de Garchi; je croyais emporter une abondante

moisson de réflexions morales. Comme ma plume allait s'égayer! que de remarques j'avais recueillies! que d'originaux j'avais étudiés!!! Des parvenus et des coquettes; des ci-devant et des rentiers; des pindares et des filous; des damerets et des Brutus..... J'esquissais déja, en marchant, tous ces portraits, que j'aurais groupés dans ma feuille comme ils l'étaient chez Garchi.... Mais, ô trouble! ô désespoir! une rixe s'élève, j'accours; j'étais sans armes : un infortuné jeune homme (à peine avait-il 16 ans) expirait sous les coups redoublés d'une douzaine d'égorgeurs à ganse jaune. J'allais le défendre, je m'approche, décidé à m'exposer à tout; mais les brigands s'enfuient sans m'attendre, et je m'arrête en gémissant auprès de leur victime qui rendait le dernier soupir. Ses os étaient brisés, son crâne était entr'ouvert, la cervelle en avait rejailli jusque sur les murailles..... et de quoi était-il coupable ce malheureux enfant? de rien, d'une imprudence, d'avoir suivi la mode, d'avoir affiché un collet noir, peut-être sans y entendre aucune malice.... et quand il aurait vivement ressenti dans son ame tous les maux qui pèsent sur notre patrie désolée, de quel droit l'en punissaient-ils si atrocement ces féroces sicaires? La nation les a-t-elle nommés juges d'une pareille cause? et le délit était-il assez grave pour mériter une mort aussi affreuse?.... Et sa famille!.... C'était peut-être un fils unique! Sa physionomie était si douce! ses traits étaient si nobles!.... Les barbares! ils n'ont pas été touchés de sa jeunesse; ivres de crimes, ils assouvissaient leur rage sur un malheu-

reux sans défense, et une foule de spectateurs étaient là!.... Quel fétide limon enfanta cette odieuse populace? et hier l'on jeta dans la Seine, avec des rires effroyables, un autre imprudent!.... et aujourd'hui l'on parle de conspirations sourdes.... de conciliabules à Clichy d'une part, de la police de Rovère de l'autre, des harangues fièrement inutiles des *deux conseils*, et des sinistres complots du Directoire.... L'orage gronde; nous sommes entourés de Catilinas à sales costumes, à longues moustaches; le sourire est sur leurs lèvres, la fureur dans leurs regards, la noirceur dans leur ame.... O temps maudit! ô temps de deuil!.... et j'écrivais ces tristes feuilles, sur un volcan prêt à vomir de foudroyantes éruptions! et pour adoucir les plaies d'un cœur sensible, je promettais de la gaieté, j'espérais en trouver dans le spectacle du monde.... De la gaieté!.... oui, j'en ai vu chez nos traitants modernes; ils étaient gais de leur pillage, de notre ruine générale; leur figure s'épanouissait à chacun de nos revers.... et ce sont là les *patriotes* par excellence?.... Mais ceux qui vécurent attachés à un gouvernement sage et paternel; ceux qui voulurent empêcher, prévenir un horrible attentat; ceux qui.... oui, ceux-là, marqués à la craie, doivent périr de faim, de misère, ou par le dernier des supplices.....

Tyrans de mon pays, vous l'emportez; j'avais promis de la douceur, je manque à ma parole..... mais j'ai vu des monstres, j'ai tressailli.... j'ai couru délivrer l'innocence, il n'était plus temps..... Ville superbe et corrompue, ville fatale, il faut te fuir,

adieu; je consigne ici ma douleur, mon émotion et mes regrets. — Adieu.... mon asile n'était point assez caché, ma retraite n'était pas assez sombre..... Des amis m'attendent dans un antre sauvage. Entouré de forêts et de montagnes, nous y serons loin des méchants. — On n'y trouve que des renards, des sangliers, des loups et quelques ours; que pourrions-nous avoir à craindre?.... Ils ne sont ni aussi méchants, ni aussi perfides, ni aussi traîtres, ni aussi cruels que les hommes.

J'ai des mystères d'iniquité à dévoiler. Que ne puis-je posséder la plume de Tacite pour les transmettre aux siècles à venir! O France! ô ma belle et chère et malheureuse patrie, à quels hommes, à quels monstres, à quels tyrans es-tu livrée? — La guerre de la Vendée venait de finir par un traité. Ces valeureux paysans, qu'on n'avait pu vaincre par des milliers de batailles, s'étaient laissé vaincre par des promesses. Un article secret leur assurait la possession de Louis XVII, prisonnier au Temple, s'ils voulaient poser les armes. Ils y consentirent. Quatre de leurs officiers, revêtus d'une aussi noble mission, vinrent à Paris réclamer leur illustre conquête. Ils y parurent avec le panache blanc et la ceinture blanche. Leur présence blessa le parti de Roberspierre, qui commençait à se relever un peu. Ils n'osèrent pas pourtant demander l'arrestation de ces hardis porteurs de panaches blancs, autorisés à venir, de leur côté, réclamer avec les plus vives

instances, qu'on leur remît le jeune prince, garant à la fois de leurs miraculeux triomphes et d'une paix honorable.—Les meneurs montagnards tinrent un conciliabule, qu'on appelait le *Club noir*, dans lequel les régicides voulaient qu'on fît arrêter les quatre émissaires. — « Non, non, dit le *prudent* « abbé Sieyes, un gouvernement ne peut sans se « déshonorer, manquer à ses engagements, mais il « peut facilement faire disparaître le *gage*. » Cette parole fut un arrêt de mort. Le jeune prince fut empoisonné dans un plat d'épinards (1). Les envoyés

(1) Dans une histoire de Louis XVII, on a prétendu que le soupçon de cet empoisonnement était un faux bruit. Mais l'historien se trompe : ce n'est point un *faux bruit*, ni un *soupçon ;* c'est une réalité. — Le chirurgien, chargé d'ouvrir le corps, en signant le procès-verbal que l'on rapporte, *fut forcé* de signer un mensonge ; et pour qu'il ne pût jamais révéler cette odieuse vérité, il disparut bientôt par le même crime, qu'il aurait pu attester un jour. — J'en jure par l'honneur : je ne crois pas aisément aux actions atroces ; mais je n'ai rapporté ce fait dans le temps que sur des révélations les plus certaines, les plus irrévocables. Ce nouveau *régicide* fut commis, parce qu'il parut nécessaire à un parti qui, revenu de sa stupeur, reprenait de l'audace et de l'empire. Sans doute, il est probable que Louis XVII serait mort, des suites des affreux tourments que lui avait fait essuyer le misérable Simon ; mais si les soins qu'on lui aurait prodigués avaient ranimé, dans un âge si tendre, les sources de la vie, qui pouvaient toutes n'être pas éteintes, on allait donc remettre à des provinces encore *invaincues*, même après une foule de défaites, un *gage* de ralliement, d'encouragement et de victoires. La guerre pouvait recommencer avec plus de violence ; et les efforts, mieux dirigés, mieux combinés, parvenir à rétablir la jeune victime sur l'antique trône de ses pères !..... Ces considérations étaient puissantes, pressantes pour des cœurs lâches et souillés de crimes : ils n'hésitèrent pas ; *Louis XVII fut empoisonné.*

vendéens se retirèrent, et la guerre recommença. — *Madame* restait, et peut-être allait-elle subir la même destinée, lorsque, par une heureuse inspiration, un membre courageux de la convention trouva le moyen de la sauver. Il était membre et secrétaire du nouveau *comité du salut public*, formé après le 9 thermidor. Il prend la parole et dit : « Je viens « de lire des lettres de nos collègues, détenus dans « les prisons d'Autriche. Leur sort est horrible, et je « pense que nous devrions nous occuper du soin de « les délivrer. On les a arrêtés comme otages; offrons « en échange un otage que l'Autriche ne puisse pas « refuser; proposons-lui de nous céder les prison- « niers qu'elle retient, en lui remettant *Madame*...» A ces mots, des cris de rage, des vociférations interrompent l'orateur.... Il ne se trouble point, il n'hésite point, il ne s'effraie pas, « citoyens, » reprend avec force M. Henry de Larivière, que M. de Boissy-d'Anglas et quelques autres appuyaient de leurs suffrages : « Citoyens, vous ne pouvez vous « le dissimuler, *Madame* n'est qu'une victime; et « lorsque par elle nous trouvons les moyens de dé- « livrer nos collègues souffrants, ce serait pour nous « une honte éternelle, de n'en pas saisir l'occasion. « Au reste, je vous en préviens, si vous n'approuvez « pas cette mesure (ajouta-t-il, en regardant l'abbé « Sieyes qui pâlissait de rage et de colère), je vais « à l'instant (1) monter à la tribune de l'assemblée, « et déclarer par quels moyens machiavéliques on

(1) La séance était permanente.

« a fait disparaître un *gage* de paix... vous m'enten-
« dez..... Je périrai peut-être; mais mes paroles, re-
« cueillies par les journaux, auront retenti dans toute
« l'Europe, et fait connaître d'atroces mystères. » —
Cet énergique discours en imposa aux coupables, et la proposition fut adoptée à la majorité de 6 voix contre 5, un membre étant absent. De sorte que c'est au dévouement d'un député long-temps proscrit pour ses bonnes opinions, que les Français doivent la conservation de cette intéressante princesse. — M. Demoustier semble avoir devancé cette noble et belle proposition par cette romance, qui fait autant d'honneur à son talent qu'à son courage (1).

M. Le Bouvyer Desmortiers, homme rempli d'esprit et de gaieté, a fait de jolis couplets sur *les miniatures*, qu'un de ses amis vient de me montrer. Les premiers sont un peu lestes; mais les derniers se rattachent à la politique, je me fais un devoir de les enregistrer. Je me plais à recueillir tout ce qui peut faire connaître les temps où nous vivons. Ces temps sont si étranges, que la postérité doutera qu'il en ait pu exister de pareils; et cependant, nous, Français, nous dansons, nous rions, nous chantons!

Grace à la constitution
De moderne fabrique,

(1) La *Pétition d'une jeune infortunée* se trouvant dans le volume des poésies de Demoustier, nous l'avons retranchée pour faire place à d'autres articles moins connus.

J'en vois de plus d'une façon
Dans notre république.
Nos bons amis, les directeurs,
Sont-ils pas, d'aventure,
Des nains au faîte des grandeurs,
Des rois en miniature?

Si nous avons la liberté,
Comme on le dit en France,
J'en suis fort aise, en vérité;
Mais dans la jouissance,
Demandons au gouvernement
Une égale mesure:
Pour les coquins elle est en grand,
Pour nous en miniature.

Vertus, talents, sont sans valeur;
On peut à la justice
Être ministre sans honneur,
Ainsi qu'à la police.
Voilà pourquoi, dans ce bon temps,
Qu'à tort chacun censure,
Justice, honneur, vertus, talents,
Tout est en miniature.

Cependant il faut convenir
Qu'en ces temps mémorables,
Nous avons fait pour l'avenir
Des choses incroyables:
Et Néron, qui, par tant d'horreurs,
Fit frémir la nature,
N'est auprès de nos grands faiseurs
Qu'un monstre en miniature.

Le maire et les adjoints d'une petite ville, mus d'une extrême frayeur, adressèrent une pétition à Roberspierre, qu'ils signèrent avec un profond respect et un grand tremblement d'esprit et de corps : *Votre très humble et très obéissante servante,— La municipalité de.....*

En revenant de Metz, Louis XV coucha chez M. Orry, alors contrôleur-général, à son château de la Chapelle, où, surpris de la simplicité de cette demeure, il dit ces mots : « Je ne crois pas qu'il y « ait dans mon royaume un financier aussi mal meu- « blé que mon ministre des finances. » — Cette remarque était un éloge d'autant plus flatteur, que depuis M. Orry, c'est peut-être le seul ministre à qui l'on ait pu faire un pareil reproche, sur la modestie de son luxe et de sa fortune. — Cela me rappelle qu'en 1787 M. d'Aquin de Château-Lion publia une anecdote, dans laquelle il disait que M. Orry avait été le premier protecteur de Marmontel. Le marquis de Fulvy écrivit, à ce sujet, la lettre suivante à cet auteur :

Paris, 26 décembre 1788.

« Permettez-moi, monsieur, de vous dire tout le « plaisir que je dois à l'Almanach de M. d'Aquin, « nommé les *Étrennes d'Apollon.* Ce dieu lui-même « ne pourrait pas m'en donner de plus jolies. Tout « le monde en conviendra en lisant un article de ce

« recueil, où il est fait mention de vous et de M. Orry, « frère de mon père.

« S'il est bien vrai, ce que nous dit d'Aquin,
Que ministre de la finance,
Démêlant le mérite, Orry, dès ton enfance
Ait voulu s'honorer du soin de ton destin,
Ce trait digne de toi, ce trait que j'aime à croire,
D'un brillant et nouveau rayon,
Enrichira son immortelle gloire,
Et d'un titre nouveau l'héritier de son nom. »

M. Marmontel répondit :

Paris, 27 décembre 1788.

« Il est très vrai, monsieur le marquis, que M. de Voltaire, que je regarde comme mon père en Apollon, « ayant daigné jeter un coup d'œil sur ma tendre « jeunesse et voulu m'attirer de Toulouse à Paris, « je lui opposai mon infortune et l'extrême difficulté « que j'aurais à subsister de mon travail dans le pays « de l'opulence. Il est très-vrai qu'il insista, mais « inutilement, à vaincre ma timidité. Il est encore « vrai qu'il finit par s'adresser à M. Orry, et par le « supplier de se charger du sort d'un jeune homme « qu'il protégeait, et que M. Orry eut la bonté de « lui accorder sa prière. Le dernier billet que je re- « çus de M. de Voltaire, à Toulouse, était conçu « en ces termes : *Venez, mon cher enfant, M. Orry « se charge de votre fortune.* A ces mots, je par- « tis, et en arrivant (au mois d'octobre 1745), j'eus « la douleur d'apprendre de M. de Voltaire lui-

« même, que M. Orry n'était plus en place. Je n'en « ai pas moins conservé pour lui la plus vive re- « connaissance, et si je n'étais pas accablé de tra- « vail, je me donnerais la satisfaction de vous l'ex- « primer en vers, pour répondre au style touchant « de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de « m'écrire. Mais la prose aura le mérite d'une plus « grande ingénuité, et vous exprimera plus naïve- « ment les sentiments respectueux que je conserve « pour la mémoire de M. Orry (1). »

---

(1) A la fin de sa fable 35e, *l'Éléphant et le Tigre, maîtres du Lion*, le marquis de Fulvy adresse cet hommage à la mémoire de son oncle :

O toi dont la mémoire est ton plus doux bienfait,
A quel point mon ame est émue,
Lorsque dans l'Éléphant, vizir de la forêt,
Chacun, après ma fable lue,
Sans balancer te reconnait !

Comme cet auteur est mort il y a déja deux ans, et que sa notice offre des détails biographiques assez intéressants, nous allons la placer dans cette note.

Fulvy (Philibert-Louis Orry, marquis de), fils de Jean-Henri-Louis Orry, conseiller d'état, intendant des finances, frère du ministre d'état du même nom, à qui Gresset adressa une jolie épître. Le père de notre auteur établit à ses frais, à Vincennes, la belle manufacture de porcelaine, qui, à sa mort, fut transférée à Sèvre, pour le compte du roi, et mise sous la surveillance de M. Bertin. Elle est connue aujourd'hui de toute l'Europe par la perfection de ses ouvrages et l'excellence des peintures qui les embellissent. — Le marquis de Fulvy naquit le 4 février 1736, peut-être à Versailles, ou peut-être dans la terre dont il portait le nom, et qu'il décrit ainsi dans sa 47e fable :

On rencontre, allant de *Tonnerre*
Au territoire Bourguignon,

DANS quelques siècles (si les écrits de M. Mercier vont jusque là), il passera pour inconcevable

---

Un paysage gai, petit coin de la terre,
Aussi délicieux que les bords du Lignon;
Voisine d'un bosquet, solitude charmante,
Abri du rossignol, de mes courses le but,
Dans des roches de marbre brut,
Y jaillit avec force une source abondante.
.....
Là coule en serpentant le paisible *Armançon*,
Qui va bordant *Fulvy* de l'une de ses rives,
Et l'enrichit de son poisson,
Qu'un joli château neuf à mi-côte domine,
Ayant le village à ses pieds,
Et pour vue un bassin que remplit, que termine
Un ensemble enchanteur de tableaux variés.

La fable intitulée *le Pêcheur et le Brochet* contient ces détails :

Un jour, dans les filets que les pêcheurs jetèrent
Pour moi, seigneur de ce château,
Vingt brochets d'un coup se trouvèrent :
Dix-neuf étaient petits; on les remit à l'eau,
Un seul aux pêcheurs parut beau,
Et ce fut le seul qu'ils gardèrent.

Le pêcheur lui reproche d'avoir dévoré à lui seul plus que tous les autres, le fretin de la rivière. Le brochet l'avoue et il ajoute :

Mais du sort des humains que le nôtre diffère!
J'éprouve un châtiment que les petits ont fui;
Et le plus gros voleur est, parmi vous, celui
Qui se tire le mieux d'affaire.

Cette fable est dédiée, par un envoi, à M. de Lamoignon, garde des sceaux de France, ancien camarade de collége et ami

qu'un homme qui, par des écrits pleins de sens, de sagesse, d'esprit et de sentiment, s'est acquis des

---

de M. Fulvy, qui dit, entre autres choses, que le chancelier écrira sur le Palais :

Aux grands voleurs point de relâche.

Cela devrait bien être toujours ainsi; mais *l'on sait,* par mille exemples passés, présents et *futurs*, que la méthode contraire a prévalu. — Dans la 22ᵉ fable, où *Pandore* est mise en scène avec un *colporteur*, elle répond, à un reproche de son interlocuteur, ce trait si moral :

Monstre, reprit Pandore, aux malheureux mortels
Tu nuis bien plus que moi; tu fais plus de victimes.
Si je portai les maux, toi tu portes les crimes,
Et ce sont là les maux réels.

On peut juger, par ces passages, du style et du talent de M. de Fulvy. Le *Miroir,* du 15 mai 1823, contient un article spirituel et caustique sur ce poète, dont on a attribué, je ne sais pourquoi, les poésies à *Louis XVIII.* Ce prince avait assez d'esprit naturel, assez de richesse de son propre fonds, sans qu'il eût besoin d'aller dépouiller autrui pour en grossir son bagage. Est-il d'ailleurs nécessaire qu'un roi fasse des vers? Louis XVIII en a fait, mais peu, tandis que le marquis de Fulvy en a fait beaucoup. — « On croit que ce marquis est un être de raison (dit le *Miroir*), un marquis imaginaire comme le marquis de Carabas; on a tort. Le marquis de Fulvy a bien réellement existé; il était neveu de M. Orry, non pas le comte, dont les prouesses ont fourni matière à une romance et à un Vaudeville; mais d'Orry, qui fut contrôleur-général sous *Louis-le-bien-Aimé.* Fournisseur des plus exacts du *Mercure,* de l'*Almanach des Muses*, et de l'*Almanach* * de l'illustre M. d'Aquin de Château-Lion, ce marquis florissait peu de temps après la Muse Limonadière, entre le marquis de Villette et le chevalier de Meude-Maupas. C'était l'*inévitable* de l'époque; versifiant partout et sur tout. Il a même rédigé pour les états-généraux des cahiers ou des avis en couplets, sur l'air : *Du haut en bas.* — Le *Petit Almanach*

* Connu sous le titre d'Étrennes d'Apollon.

droits à la considération des gens de goût, ait pu subitement abandonner la raison pour les plus étran-

---

des Grands Hommes parle en ces termes, p. 90, du marquis de Fulvy : « Un des poètes les plus laborieux de la nation. On » trouve, s'il est permis de le dire, que ses charades sont un peu « trop épiques : on désirerait qu'il les maintînt à la hauteur de « ses autres poésies. » Et l'on révoque en doute une existence si authentiquement constatée! l'existence d'un homme qui a brillé comme poète et comme marquis ! C'est aux jeunes gens à réparer ce tort autant qu'ils le pourront. » — Fort bien, ce ton est très-plaisant et très-piquant dans un journal ; mais le piquant et le plaisant ne sont pas toujours le style de la vérité. Si Rivarol a donné place dans son dictionnaire au marquis de Fulvy, il s'y trouve avec Delille, Florian, Theveneau, etc., noms illustres, qu'il suffit de nommer, pour prouver que la justice n'accompagne pas toujours le sel de ses mordantes censures, qui peuvent faire sourire les lecteurs, mais qui ne doivent être d'aucune autorité pour les critiques. Aussi a-t-on parlé de lui sur un autre ton dans le *Journal des Débats* du 25 juin 1823. C'est un correspondant de Londres qui s'exprime de cette manière : « Modeste, plein de douceur et d'amabilité, il représentait dans toute sa perfection l'ancien caractère des chevaliers français. Homme d'esprit sans nulle prétention, il était, jusque dans l'extrême vieillesse, de la plus agréable société. Il avait cultivé les muses avec succès long-temps avant notre révolution : elles lui servirent dans l'exil à charmer les chagrins que lui faisaient éprouver les malheurs de sa patrie ; et jamais paroles n'ont été plus sincères, ni plus dignes d'un vrai Français, que celles qui terminent son testament : *Je meurs fidèle à la religion, et à la monarchie établie sur la légitimité.* » — Poète chaste, poète de la vertu, il a craint, par une délicatesse qui lui était naturelle, de s'être oublié une seule fois dans ses nombreuses poésies ; et il a fait cette recommandation qui l'honore : « Si l'on donne au public « quelques ouvrages de moi, je veux que ce soit après l'examen le « plus scrupuleux des pièces que l'on imprimera. Repentant des « mauvais exemples que j'ai pu donner pendant ma vie, je suis « loin de vouloir y ajouter de mauvaises leçons après ma mort. » — Sa maison, simple comme celle d'un émigré, paraissait un sanctuaire où l'on n'entrait qu'avec respect. Il avait choisi, dans un

ges erreurs, pour les plus bizarres paradoxes. Un art qui nous retrace les faits les plus fameux de

---

âge avancé, une épouse vertueuse, digne de lui, et qui, d'un caractère merveilleusement assorti au sien, a fait la consolation et tous les agréments de ses dernières années. Une femme forte, donnée par le ciel à l'homme de bien, s'occupant sans cesse d'adoucir les peines du vénérable vieillard, et ce vieillard occupé paisiblement à chercher encore, sous les glaces de l'âge, les fleurs de la poésie; tout offrait, chez ce vétéran de l'émigration, l'image de la paix et du bonheur. Ses amis aimaient à jouir de ce spectacle des mœurs antiques. Quoiqu'il communiquât peu ses poésies, dont il ne fit jamais vanité, on connait cependant de lui quelques pièces pleines de grâces et de délicatesse, surtout des fables imitées des plus célèbres fabulistes anglais. On pourrait, de ce qui se trouve de meilleur dans ses ouvrages, faire un volume, qui serait certainement reçu favorablement du public. M. le marquis de Fulvy emporte les regrets de tous ceux qui l'ont connu, et il suffisait de le connaître pour s'attacher irrévocablement à lui. » — Il paraît que le correspondant de Londres (où le marquis de Fulvy décéda le 18 janvier 1823) ne connaissait pas un recueil in-12, qui parut à Madrid en 1798, contenant 133 fables, de l'imprimerie de Sanche. « Il est de 262 pages, dit M. Adra. *Nota.* Je ne sais si elles sont en français. » Ce doute du savant biographe est-il une épigramme? Car peut-il avoir ignoré que le marquis de Fulvy avait au moins une trentaine de fables, imprimées depuis long-temps dans tous les journaux, antérieurement à 1789? Quoi qu'il en soit, le seul exemplaire peut-être qui en existe en France, se trouve à la Bibliothèque du Roi (coté r. 6611. t. V. a.); il n'est que de 260 pages.

On a publié :

1° *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles en* 1791, *suivie de poésies diverses*, in-18. 1823. Chez Urbain Canelle. — Le voyage est de Louis XVIII : les poésies sont : la première, *sur un éventail*, de Lemierre; toutes celles qui suivent appartiennent au marquis de Fulvy, sauf les deux dernières (la *Boutade improvisée pour la fête de Madame*, et les *Mouchoirs blancs*, *anecdote historique*), qui sont du feu roi. Mais on a oublié d'y joindre d'autres morceaux qui appartiennent réellement à ce prince, et entre autres un distique sur les couches de S. A. R. Madame la duchesse de Berri. — Comment

l'histoire de tous les peuples, qui double à nos regards toutes les richesses de la nature, qui nous rend les traits de ce que nous avons de plus cher, *la peinture*, en un mot, n'est plus un art, selon M. Mercier; mais un jeu, un simple jeu, dont on a beaucoup trop exalté les agréments. Il a consacré plusieurs articles à soutenir cette hérésie. Cependant il lui est échappé, dans le dernier, des éloges qui ont fait croire qu'il allait se ranger à l'avis de tous. Comme on le félicitait de cet heureux retour aux principes de l'art, il a répondu brusquement « qu'il « était réconcilié avec les peintres, mais non pas avec « la peinture. » — Ces bizarreries lui ont attiré des vers, qui commencent ainsi :

En brûlant un temple fameux,
Érostrate pensait acquérir de la gloire;
Reicrem en son délire inégal et fougueux
Ira plus sûrement au temple de mémoire.
Aux arts, dons précieux faits à l'humanité,

---

a-t-on pu imaginer que Louis XVIII, alors Monsieur, avait pu prendre le ton, le rôle, le style de son prétendu pseudonyme? qu'il s'était amusé à se dire, dans plusieurs pièces en vers, neveu du ministre Orry, et qu'il avait cru devoir parler sans cesse de cet Orry? Cela était-il naturel, et dans l'ordre des convenances? Il ne fallait donc pas que l'éditeur de ce recueil supposât si légèrement une propriété, qui, à la simple réflexion, devait lui paraître si incertaine.

2° *Louis XVIII : sa vie, ses derniers moments et sa mort;* suivis du détail de ses funérailles, d'un recueil d'anecdotes sur ce prince, etc. Par E. de St. H. — in-12. Paris. — Peytieux. 1825.

On a répété exactement dans ce volume les mêmes pièces qui se trouvent dans le précédent; ainsi il faut lui appliquer les mêmes remarques.

Vandale destructeur il déclare la guerre:
Il voudrait même, en sa folle colère,
Oter à Raphael son immortalité.

L'anonime lui reproche ensuite d'avoir déprimé Racine et Fénélon, et, s'adressant à tous les lecteurs, il finit ainsi :

Prononcez; lequel des deux hommes,
Erostrate ou *Reicrem*, est le plus insensé?

DANS les lettres du baron de Pollnitz, qui parurent en 1737, on trouve ces traits : « On a dit des trois paix qui ont été conclues consécutivement dans les états de la république hollandaise : NIMÈGUE, c'est-à-dire NEIMWEG, *prends tout;* RYSWYCH, PRIS-VEG, *arrache tout;* et UTRECHT, AUSSERRECTH, *prends tout.* — Sur quoi le baron ajoute cette remarque : « Si l'on examinait bien les choses, tout ceci serait peut-être assez véritable; mais les rieurs ne seraient pas pour les alliés. » — Il dit aussi : « Les deux tiers de Vienne sont toujours en *gala;* c'est ce qui faisait dire à un bouffon français *qu'il faudrait bien du soufre pour guérir les Autrichiens de la gale.* »

BELLE ET BONNE est le nom que Voltaire avait donné à mademoiselle de Varicourt, qui épousa le marquis de Villette. Celui-ci, devenu son époux, mit au bas de son portrait, dessiné par A. Puguet, et gravé par madame Lingée :

Elle eut Voltaire pour parrain;

Belle et Bonne est le nom que lui donna Voltaire;
Et ce nom, mieux que le burin,
Peint sa grace et son caractère.

M. MERCIER expliquait un jour à table son système astronomique, et disait aux convives:—« Cela « est facile à comprendre : la terre est ronde et plate; « et autour de ce plateau le soleil tourne comme un « cheval au manége. » — Il préférait cette figure à celle de voir *tourner la terre comme un chapon à la broche.* — Mais puisqu'il expliquait à table ses rêveries, il me semble que la dernière comparaison était plus gastronomique.

M. l'abbé Lemonnier vient de mourir. On dit qu'il a laissé une excellente traduction de *Térence;* je ne la connais pas : mais n'eût-il fait que *l'Enfant bien corrigé*, il mériterait un nom honorable dans les lettres. Cette fable, ou plutôt ce conte, est le récit d'une action de la jeunesse de Diderot... Si le trait est barbare, le conte est un chef-d'œuvre.

Je cherche mon Père est une petite comédie en vers, de M. Dervo, assez purement écrite. Elle a eu du succès. Celui qui *cherche son père*, trompé plusieurs fois dans son espérance, s'écrie tout désolé :

Qu'entends-je?
Quoi! du matin au soir il faudra que j'en change!

Les *néologues lyriques* prétendent que la poésie a pris un plus noble essor, et que le style *républicain* en a banni pour toujours les fadeurs de la galanterie (1). On va voir jusqu'à quel point la prédiction s'est accomplie.

A UNE JOLIE TRAGÉDIENNE.

Que les grandes leçons que dicte Melpomène,
En passant par ta bouche, Elvire, ont de pouvoir!
Il est beau d'enseigner la vertu sur la scène,
Plus doux de l'oublier au fond de ton boudoir.

M. Laus de Boissy, qui a eu l'humilité de signer cet *impromptu*, en a fait un autre au théâtre du Vaudeville, où l'on joue tous les jours avec succès les pièces de MM. *Deschamps*, *Després* et *Desfontaines*.

Qu'au Vaudeville on cherche le plaisir,
C'est de ce dieu le plus beau des domaines;
Comment, amis, ne pas jouir?
On y trouve des prés, des champs et des fontaines.

Comme cela est bien trouvé et exprimé d'une manière délicate! le troisième vers est surtout d'une grande force, et je ne connais rien de plus beau dans notre langue.

---

(1) A propos, les *romantiques* ont la même prétention. Nous verrons!

Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déja plus.

En 1789, la reine s'étant déterminée à aller à la Comédie-Française, demanda, pour des motifs particuliers, une représentation de la *Gouvernante*, comédie de La Chaussée, et fit savoir à Mlle Contat qu'elle souhaitait lui voir remplir dans cette pièce le principal rôle. Ce rôle cependant n'était ni de son âge, ni de son emploi, et il fallait apprendre près de sept cents vers dans vingt-quatre heures. Mlle Contat promit de faire l'impossible pour plaire à la reine, et tint parole.—Après la représentation, elle écrivit à la personne qui lui avait fait connaître les desirs de l'auguste et excellente compagne du bon Louis XVI: *J'ignorais où était le siége de la mémoire, je sais maintenant qu'il est dans le cœur.*

Les ganses jaunes ont déclaré la guerre à nos collets de velours noir. Plusieurs jeunes gens ont été insultés, battus et quelques-uns même tués. J'ai eu le malheur d'en être presque témoin!... Ces tueurs, ces massacreurs publics sont protégés, soutenus, défendus, encouragés par le Directoire.—Quel *directoire* et quels *directeurs!!!* Cet état d'hostilité révolutionnaire m'a inspiré un impromptu, que M. Manuel Dupaty, l'un des rédacteurs du *Déjeuner*, a fait insérer dans ce journal avec d'autres articles que je lui avais remis; le voici:

Quoique errant dans Paris sans nul mauvais dessein,
Quand je sors, il est vrai, je prends, cher Hauteroche,
Livre et pistolet dans ma poche;
L'un sauve de l'ennui, l'autre de l'assassin.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

(18 *fructidor an V* — 4 *septembre* 1797.)

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'horizon est chargé d'orages et de crimes;
Le Directoire règne entouré de poignards;
L'on proscrit les vertus, les talents et les arts;
La patrie est en deuil et pleure ses victimes.

Des personnes *prudentes* m'ont *conseillé* d'aller prendre l'air de la campagne, qui pourra être *fort salutaire..... à ma santé.* J'ai obéi..... *Nécessité n'a pas de loi.* — Me voilà donc établi dans une charmante retraite, au milieu de la forêt de Senard, avec quelques amis, des armes et des livres.

Nous avions besoin d'être *libres* et de respirer sans contrainte... Une grande révolution, entée sur d'autres révolutions, est venue déranger tous nos projets, tous nos plaisirs, toutes nos espérances. En quittant Paris forcément et précipitamment, j'ai perdu beaucoup d'extraits, de remarques, de notes que j'avais écrites pour mon instruction. Un jour mes *souvenirs* ne seront pas complets. Dois-je m'en affliger? Eh, mon Dieu! qui voudrait pouvoir retenir toutes les affreuses traces des temps maudits qui

viennent de s'écouler? Que d'anxiétés! que de dangers! que d'angoisses! chaque minute paraissait une heure, chaque heure un jour, et chaque jour un siècle!... Laissons-la tomber dans le sombre fleuve d'oubli, cette malheureuse époque! je n'en veux rien rappeler, elle attristerait trop notre agreste solitude. Cette solitude n'est pas brillante, mais elle a des douceurs que nous ne trouverions pas..... à la ville. Que n'ai-je les pinceaux de Gessner ou les crayons de Florian! je peindrais cette tranquille maisonnette, qui nous cache aux regards des curieux et des méchants. Elle est petite, plus petite que la maison de Socrate, et presque à pli de corps pour cinq personnes..... Mais la forêt est là, prête à nous recevoir à la première alarme. Nous avons des armes, des munitions, et nous sommes *libres*..... de nous en servir! Qu'il est peu de Français qui puissent en dire autant! Ils sont tous tombés en servage sous l'affreux despotisme des tenants de la *liberté!*..... Il ne nous manque que quelques provisions de bouche pour pouvoir soutenir un siége, s'il le fallait. Mais une jeune Galathée, fraîche comme les fruits qu'elle nous apporte, et presque aussi blanche que le lait qu'elle nous distribue, veille avec intérêt à tous nos besoins. C'est la seule femme, c'est la seule amie, c'est la seule figure humaine qui parvienne jusqu'à nous. Aussi comme nous la trouvons jolie! Mézerai, la gentille Mézerai, si charmante dans *Minuit* et dans *l'Oracle*, Mézerai ne lui serait pas préférable. Je parie même que l'*Aline* du spirituel et volage chevalier de Boufflers ne la valait point; ce-

pendant je ne pense pas que celle-ci devienne jamais *reine de Golconde.*

Oh! que Tibulle avait raison de peindre, dans ses vers élégants et harmonieux, *l'âge d'or!* Ce souvenir le consolait de vivre dans un siècle de fer. Il s'écriait à peu près (car je n'ai pas le texte sous les yeux): «Que l'homme fut heureux sous le bon règne de Saturne! De longues routes ne traversaient pas les terres; le pin audacieux n'avait pas défié les ondes; l'avide nautonier ne cherchait pas la fortune à travers mille périls; les fiers taureaux n'avaient pas soumis leur tête au joug; les coursiers indomptés ne rongeaient pas le frein; l'homme et les animaux étaient *libres;* la méfiance ne plaçait pas des portes, des verrous aux cabanes champêtres, et des haies épineuses ne marquaient pas les limites des fertiles campagnes; un miel plus suave que celui du mont Himette coulait de l'écorce des chênes, et un lait abondant, des mamelles de la douce brebis. Guerres, meurtres, combats, fausse liberté, vous étiez inconnus, et Vulcain n'avait pas encore façonné le fer en armes meurtrières. Age de Jupiter, âge de luxe et de malédiction, c'est toi qui as versé sur nous le carnage, les assassinats, les spoliations, *le terrorisme!*.... Partout d'insolents despotes ouvrent un champ vaste à la mort. Tout tremble devant eux! Sauve-moi cependant de leurs projets sinistres. Je ne me reconnais coupable d'aucune faute; je ne fus ni parjure, ni blasphémateur, ni régicide!.... ni *régicide!*... A peine ai-je goûté encore aux délices de la vie!..... A peine l'Amour vient-il de

sourire à ma timide jeunesse!.... A peine ses faveurs ont-elles enivré mes sens d'une nouvelle existence!... Amour! puissant Amour! qui règnes déja sur tout mon être, comme sur toute la nature, préserve-moi de la rage impie des méchants, conjurés contre des jours sans tache que mon cœur t'avait consacrés. Mais si ma dernière heure sonne, si nos tyrans prononcent qu'il me faut mourir, du moins qu'une main amie grave sur ma tombe cette simple épitaphe:

« *Ci-gît... qui succomba, jeune encore, aux maux de sa patrie, pour n'avoir point partagé le crime de ses bourreaux.*

Telle est la petite idylle Tibullienne, qu'en me promenant dans la forêt je viens de composer. L'imitation est plus que *libre;* je laissais errer mon imagination, et sans doute on me le pardonnera; mais si on ne me le pardonne point... Eh bien! que m'importe? j'aime trop la *liberté* pour ne pas vouloir souffrir quelque chose pour les beaux yeux de cette *belle si belle!*...

DIXIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Les jours se sont succédé ; ils ont duré comme des siècles. Que la vie s'écoule lentement dans le malheur! mais que la vieillesse approche vite pour les malheureux!... Je compte deux mois de plus, et ces deux mois égalent vingt années! Que de troubles ! que d'alarmes! que de vicissitudes! que de misères! que de dangers! que d'infortunes! que d'horreurs!... Comment aurai-je le courage de continuer cet écrit? L'aimable amie qui me le fit entreprendre existe-t-elle encore?... Les compagnons de ma fuite sont dispersés; je ne ne sais où les joindre, je ne sais à qui me rattacher.... Quel désordre social!.... Et des publicistes en démence ou soudoyés appellent cela être *libres!*.... Oui, être *libres!*.... Les anthropophages ont aussi la *liberté*.... de dévorer leurs ennemis!....

Mais le besoin de m'occuper, la nécessité de me distraire des tourments que je traîne dans mon cœur..... tout me fait un devoir..... j'aurais dit autrefois un plaisir, de reprendre la plume.... Ce livre ne paraîtra point; il ne paraîtra jamais.... Et qu'importe!.... l'ai-je fait pour chercher à briller? ai-je voulu y mettre de l'esprit? De l'esprit! ne sais-je

pas en apprécier la minime valeur? Simple colifichet pour qui le possède, arme dangereuse et cruelle pour qui veut en faire mauvais usage; je l'ai toujours trop peu estimé pour ne céder qu'à ses caprices..... Mais, vivant dans une obscure solitude, loin de mes semblables, il m'a fallu écrire, réfléchir, composer, pour remplir des journées que le désœuvrement rendraient si longues. Je méditais aussi autrefois, quand plus heureux!.... Hélas! ce songe d'un instant est presque effacé de ma vie!.... J'écrivais peu, parce que j'avais peu de loisir; je devrais écrire à présent davantage, toutes les minutes sont à moi. Plus d'importuns, plus d'indiscrets, ni plus d'amis.... Quand j'ai pris quelques sages précautions pour assurer mon existence contre les piéges d'une tourbe cruelle, que me reste-t-il à faire?.... Je n'ai plus qu'à rêver.

Il m'en souvient encore, avant de quitter Paris, je disais à quelques hommes habiles, que leurs talents et quelque ambition avaient mêlés aux affaires publiques: « Messieurs, permettez-moi de vous le dire pour l'acquit de ma prévoyance : ces mâles et sublimes orateurs que la France bénit et révère, seront bientôt chassés de leurs chaires curules; je le prévois avec douleur! Ces *Clichiens* si honnêtes, si probes, seront vaincus, parce qu'ils préfèrent l'énergie des paroles à celle des actions. Pourquoi ne veulent-ils pas rallier autour d'eux cette jeunesse parisienne que l'on attaque en détail, et qui les défendrait si vigoureusement en masse? Pourquoi retarder si long-temps le décret sur *la garde nationale?* Pourquoi rejettent-ils nos craintes et nos prié-

res? Pourquoi, par de timides ménagements, reculent-ils l'époque d'une accusation si méritée contre le triumvirat directorial qui conspire leur perte? Ne voient-ils pas que les grenadiers des Tuileries sont achetés et séduits? que le *rayon constitutionnel* a été violé par les troupes de Barras? qu'une foule d'assassins n'attendent qu'un signal, pour renouveler les massacres du deux septembre? Sans doute, il est doux, comme dit Horace, de mourir pour sa patrie :

Dulce et decorum est pro patria mori.

Il est doux de mourir pour elle, j'y consens; mais il est beau aussi de la défendre (1), surtout quand une mort soumise doit lui être plus funeste qu'utile. Vous aimez les choses brillantes et les belles phrases : vous cherchez la gloire de bien dire dans vos discours; mais sans le bien-faire, votre éloquence nous sauvera-t-elle du despotisme directorial? Il agit, et vous parlez : quelle différence! et dans peu de jours, quel espoir nous restera-t-il? » Je le disais : et comme la fille de Priam, on ne m'écouta point; et cette espèce d'oracle fut accompli, et le deuil remplaça de nouveau cette lueur d'espérance qui nous avait souri un instant.....

Si, à l'époque où un ministre perfide (2) amena

(1) Les législateurs ainsi que les jacobins avaient, à cette époque, le double droit d'agir et de discourir; tout le monde pouvait tout faire : gloire et honneur au parti le plus fort! C'est là un des petits priviléges de la licence *républicaine*. La chose change sous un gouvernement paternel, et les Brutus n'y sont plus que des monstres.

(2) Necker.

la nécessité des états-généraux; quand le tiers-état, tout fier de sa double représentation, se montrait disposé à tout entreprendre, avant même que les trois ordres fussent réunis; si alors une voix prudente et prévoyante, une voix prophétique avait dit: « Sans un nouveau miracle du ciel, que nous n'a- « vons peut-être plus le droit d'espérer, la fièvre « politique qui consume l'état, dévorera bientôt les « derniers restes de notre ancienne gloire. Gar- « dons-nous de cette étrange facilité avec laquelle « on touche à tout. Pénétrons-nous de la pensée « d'un grand homme, que l'art d'ébranler les trônes, « c'est en creuser les fondements.... Hélas! comment « s'est donc ouvert ce vaste gouffre où la patrie est « sur le point de s'engloutir? Comment est-il donc « arrivé que le premier royaume de l'Europe, sous « le prince le plus juste et le plus économe pour sa « personne, se trouve tellement appauvri, qu'il soit « près de succomber sous le poids de ses charges? « Qui ne sent pas que le premier, que le grand de- « prédateur des revenus publics, c'est le luxe effréné, « produit par les mauvaises mœurs, et les mauvaises « mœurs enfantées par l'irréligion? »

Comme cette voix (du moins je le présume) eût dû frapper tous les esprits sages! comme elle aurait développé en peu de mots le triste, l'affreux avenir qui déja menaçait la France! Mais ce discours n'est-il pas une de mes fictions habituelles? Les phrases n'en sont-elles pas arrangées après l'événement? On le croirait. Cependant pour cette fois, je n'ai fait que les transcrire. Elles font partie d'un

mandement, que l'évêque de Châlons publia en 1789. Dans *les Lettres* incendiaires que Mirabeau adressait *à ses commettants*, il rapporte des réflexions signées S... Cet anonyme était, je crois, l'abbé Sieyes; cet abbé, dont l'ambition dévorait en idée toute la puissance du monarque; cet abbé métaphysicien, si parleur quand il comptait sur des applaudissements, et trop silencieux lorsque, par devoir, il aurait dû s'opposer à des calamités sans exemple; cet abbé, digne tribun du sacerdoce, osait caractériser les paroles qu'on vient de lire, de *répréhensibles*, d'*insidieuses*, et même de *séditieuses*. — *Séditieuses!* y avez-vous mûrement pensé, sophiste politique? Les amis de l'ordre, des *séditieux!* Ah! les crimes de la révolution n'ont que trop répondu pour nous à vos noires pensées, et rejeté sur vos pareils toute l'horreur de vos *insidieuses* accusations.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Me voilà de rêtour; et dans quelque cercle que je me présente, même dans nos athénées, j'entends partout retentir les mots d'*égalité*, de *liberté*; j'entends les mots, et nulle part je ne vois la chose! Le comte d'Estaing, dans un médiocre poëme sur le *Plaisir*, a prétendu que

L'égalité finit où sont les passions.

En effet, jamais y aura-t-il *égalité* de désirs, de richesse, de talents et de génie? Je ne parle pas de la fortune : ceux qu'elle gratifie aujourd'hui ne la font guère estimer. Quant à la *liberté*.... Alte-là : qu'il n'en soit plus question dans nos discours; il serait imprudent de l'y placer. Que pourrait-on dire à des législateurs qui *veulent être libres et qui ne savent pas être justes* (1)?.... Messieurs les politiques du jour, seriez-vous disposés à me croire? écoutez; voici mon oracle : — Être gouverné par ses égaux, c'est bien; par ses supérieurs, c'est mieux; par ses inférieurs, c'est pitoyable. Telle est mon opinion, en dépit de toutes vos phrases, de tous vos journaux et de tous vos démocratiques sophismes.

(1) Titre d'une ancienne brochure de M. l'abbé Syeyes.

L'UN de ces fameux *Gracchus*, fils de *Cornélie*, que cette mère prévenue présentait comme ses *bijoux*; ce *Tibérius* dont le caractère impérieux et impétueux fut si funeste à la république romaine; ce tribun, dont Mably a si bien dit que les injures de ses ennemis *lassèrent sa probité, ou démasquèrent sa politique*, donna, suivant un écrivain ancien, un grand exemple d'amour conjugal. Il avait trouvé dans son lit un couple de serpents; ce qui, d'après l'usage d'alors, lui fit consulter les devins pour savoir ce que signifiait ce présage. Ils lui défendirent de les tuer tous deux, mais seulement un: l'assurant que, s'il tuait le mâle, il se ferait mourir; et, s'il tuait la femelle, sa femme *Cornelia* mourrait la première. *Tiberius* l'aimait beaucoup; d'ailleurs il trouva qu'étant plus jeune, il était naturel qu'elle lui survécût. En conséquence il laissa échapper la femelle. On ajoute en effet que sa femme lui survécut long-temps. T. Gracchus ayant été assommé encore assez jeune, l'an 134 avant Jésus-Christ, par le parti de la noblesse, que ce seigneur-tribun poursuivait de toutes ses fureurs.

PENDANT que je faisais des courses, M. J. C. Grancher faisait des fables. J'allai hier à la *Réunion des amis des arts*, où je lus une *épître sur la campagne;* j'y trouvai ce jeune auteur. Il fait partie de cette charmante société, où la simplicité et la cordialité se trouvent réunies. M. Haüy en fait les honneurs; elle se tient dans la maison des *Aveugles-Travailleurs*, et c'est lui qui préside. Messieurs A. Léger, A. Lefranc, et quelques autres poètes ai-

mables, viennent en rendre les séances intéressantes. J'y ai vu M. de Cailly qui fait d'assez mauvais vers, mais son père en faisait de très-jolis, et il prétendait descendre du fameux épigrammatiste, si naïf et si piquant, connu dans le siècle de Louis XIV, sous le nom du chevalier *d'Aceilly*, anagramme de son nom *de Cailly*. Avant de me retirer, je montai dans la chambre de M. Grancher, qui me permit de transcrire la fable qu'il avait lue, et deux autres, qu'il a osé faire connaître pendant mon absence. Elles honorent à la fois son talent et son courage. La première est une imitation d'Abstémius:

L'ASSEMBLÉE DES OISEAUX.

Les Oiseaux, ennuyés de vivre sous un prince,
Voulurent en sa place avoir des gouverneurs.
« Son nom (disait l'un d'eux) ne nous plaît pas; d'ailleurs
Son ordinaire, entre nous, n'est pas mince:
Il mange comme cinq!... Je ne dis pas pourtant
Que pour cela l'on doive en établir autant:
Certes, c'est de plus mal ce que l'on pourrait faire.
Mais deux, je crois, seraient juste l'affaire;
Ils se partageraient toute besogne entière,
Nous n'aurions plus de rois, et tout en irait mieux.
— Vraiment, reprit soudain une Corneille,
Vous allez mettre au jour une belle merveille!
Je vous en félicite! elle est digne de vous!
Car vous avez sans doute à régir deux empires?
Pauvres têtes! peuples de fous!
Un vous déplaît! deux ne sont-ils pas pires?
Et parce que chacun ne donnera ses soins
Qu'à la moitié de vous dont il sera l'arbitre,
Et que de rois ils n'auront pas le titre,

Croyez-vous bonnement qu'ils en mangeront moins?
Au contraire, en cela, comme en toute autre chose,
Vous leur fournirez double dose,
Et serez de moitié moins heureux qu'à présent.
Allez; c'est à vous maintenant
A discuter ce que l'on vous propose.
Quant à moi, je l'improuve, et j'en donne pour cause
Cet axiome non douteux :
Un sac s'emplit toujours plus aisément que deux. »

Ce qu'il y a d'excellent, c'est que de bons bourgeois de la rue Saint-Denis, qui étaient venus nous entendre, ont fort applaudi, et ont paru sentir toute la force des allusions. Pour moi, je l'ai dit hautement: *Je suis de l'avis de l'auteur, et je préférerais obéir à un Caligula qu'à cinq Nérons.* Voici l'autre fable :

LA SOURIS ET SA FILLE.

Une Souris fit un jour à sa mère
Cette importante question :
« Maman, vous connaissez Mignon,
Le chat de ce logis, que l'on voit d'ordinaire
Rôder, le jour, la nuit, autour de ce buffet :
Dites-moi donc comment il fait
Pour veiller de cette manière?
Je dors, vous le savez, plus qu'il n'est nécessaire,
Et comme lui, je voudrais désormais
Me mettre sur le pied de ne dormir jamais,
Ou de dormir fort peu du moins. » — La mère sage
Lui répondit en son langage :
« Ma fille, tu sais bien que ce traître animal
Ne se plaît qu'à faire le mal.
Ennemi de nos jours, sûr de notre faiblesse,

Il nous poursuit, nous harcelle sans cesse:
Il a juré la mort de notre pauvre espèce.
Eh bien! deviens méchante comme lui:
Il est des animaux moins forts que lui, sans doute:
Va, poursuis-les. Dès aujourd'hui
Détruis-en deux au moins. Quelques soins qu'il t'en coûte,
Ils ne seront point superflus.
Dès l'instant que du crime on a choisi la route,
On est sûr de ne dormir plus. »

La troisième est encore plus belle, et il fallait du courage pour la composer. On n'a rien écrit de mieux sur la tombe de malheureux Louis XVI. Elle a pour titre :

PHOCION.

Phocion condamné s'avançait au supplice;
Ses amis en pleurant lui faisaient leurs adieux;
Le bourreau consterné le pleurait avec eux;
Le peuple en soupirant s'accusait d'injustice.
Phocion seul, le front calme et serein,
Sans être épouvanté, fixe sa dernière heure.
Les yeux au ciel, il élève la main :
« J'habiterai bientôt la céleste demeure,
Amis, dit-il : Athène a décidé mon sort;
Son arrêt m'est sacré; mon ame est immortelle.
Je n'ai qu'un seul regret : je voudrais que ma mort
Ne rendît pas Athène criminelle.
Et toi (s'adressant à son fils
Qui, jeune encor, versait des larmes),
Tu vois en ce moment les dernières alarmes
Que me causent mes ennemis.
Imite-moi, plains-les, sers toujours ton pays:
C'est ainsi que tu dois honorer ma mémoire;

Et si les Grecs, un jour, t'immolent comme moi,
Mon fils, pense à ton père alors, et souviens-toi
Que périr innocent, c'est périr avec gloire. »

Le 9 septembre de cette année, trois jours après la révolution *fructidorienne*, M. François de Neufchâteau, directeur, assistait pour la première fois à une séance de l'Institut. Pendant qu'il y était, un des membres de cette société lui fit parvenir cette courte et *belle* lettre :

« *Citoyen directeur*, le temps est arrivé où les *philosophes* sont enfin, non des *rois* comme le souhaitait Platon, mais les *chefs* des *républiques*. Adisson n'a été que secrétaire-d'état; la France est plus équitable que l'Angleterre. »

Bravo, mon cher anonyme! républicain et philosophe, vous ne vous entendez pas mal en flatterie! — A propos de lettre, en voici une d'un autre genre, écrite par le docteur Franklin à quelqu'un qui lui avait demandé un service pécuniaire. Il fut accordé d'une manière grande, généreuse, et qui devait être utile à d'autres infortunés.

Paris, 28 avril 1734.

« Je vous envoie dix louis. Je ne vous les donne pas, je vous les prête. Lorsque, de retour dans votre pays, vous vous serez mis dans le cas d'acquitter toutes vos dettes, si vous rencontrez un autre honnête homme dans le besoin, vous lui passerez ces dix louis, à la charge de les rembourser de la même

manière, quand il sera en position de le faire. J'espère que cette somme parcourra ainsi beaucoup de mains, avant que quelque fripon n'en arrête la circulation. Ma fortune en elle-même ne me permettant pas de multiplier autant que je le voudrais mes bonnes œuvres, je n'ai trouvé que ce secret de faire beaucoup de bien, avec peu d'argent. »

On a publié une liste de toutes les *jolies femmes* qui ont eu l'honneur d'être présentées à Son Excellence l'ambassadeur de la Porte. Il leur distribue quelques petits sachets de parfum: mais la générosité n'est pas trop son partage; aussi M. de Pelletier de Saint-Julien a-t-il fait cet impromptu, en sortant d'un bal qu'il avait donné:

Chez l'ambassadeur de la *Porte*,
Que gagnâtes-vous hier au soir?
—J'ai gagné l'honneur de le voir,
Et puis chacun gagna la porte.

Cette liste dont je viens de parler commence par ces mots préliminaires: « M. l'ambassadeur ottoman reçoit chaque jour de nouveaux témoignages de la galanterie française. Nos Françaises surtout s'empressent de soutenir à ses yeux la réputation de beauté dont elles jouissent à tant de titres. La consigne donnée contre *les nez à la Roxelane* ayant été levée d'après les très-humbles remontrances de messieurs de Talleyrand-Périgord, ministre des af-

faires étrangères, et de Châteauneuf, son adjoint dans cette partie du cérémonial. Elles ont été admises indistinctement à l'audience d'*Esseid-Effendi*. Celles qui ont le plus fixé l'attention de Son Excellence sont :

Nez réguliers, protégés.	*Nez retroussés, suspects.*
Mesdames.	Mesdames.
De Noailles.	De Léchaudé.
De Fleurieu.	De Puységur.
Tallien-Cabarus.	Delor.
Gervasio.	De Mascaraille.
De Lansale.	
De Chauvelin.	
Capon.	
Mlle Perregaux.	

L'anonyme continue : « Quelques personnes nous ont reproché d'avoir publié les noms des dames qui avaient eu l'honneur d'être présentées à Son Excellence Esseid-Effendi. Nous leur répondrons que nous avons suivi, en cela, l'usage de toutes les cours de tous les pays; nous leur rappellerons ce qui se pratiquait en pareilles circonstances sous la monarchie. Enfin nous les renverrons à la *Gazette de France*, chapitre des *présentations à la cour*, *chez les princes du sang*, chez les ambassadeurs. Au surplus, comme il n'y a rien de mystérieux dans une audience publique, et que ce qui appartient au cérémonial est du domaine des journalistes, nous continuerons d'offrir à nos lecteurs ce que nous aurons recueilli dans ce genre, nous imposant le double devoir de rem-

plir nos engagements, et de faire profession du plus profond respect envers un sexe qui y a tant de droit.

« Parmi les dernières présentations, on a remarqué:

MESDAMES

Gaudin, femme de M. Descorche, secrétaire d'ambassade, et Grecque de nation.

Maliseska, fille de M. Venture, grand interprète de la République française.

Fenouille.	De Valence.
De Caze.	De Magne.
De Vigni.	De Vassi.
Le Normand.	De Beaumont.
D'Écosset.	De Villette.
Ducos-Fonfrède.	De Remusat.
Récamier.	De Larue-Beaumarchais.
De Choiseul.	Le Breton.
De Morlaix.	De Pulli-d'Ormesson.
De Barre.	Le Page.
De Grand-Maison.	De Taille.
Molinos.	De Saint-Hilaire.
De Listenay.	De Morville.
De Vieursan.	De Nanteuil.
De Sansade.	Arnaud.

MESDEMOISELLES

De Ferrières.	Martel.
Chevalier.	De Nicolaï.

« Nous n'avons désigné ces dames ni par les traits, ni par le caractère de la beauté, ni par l'élégance de la taille, ni par les nuances de la chevelure; mais nous garantissons qu'il n'y en a pas une qui ne soit belle et jolie, et que la nature n'ait enrichie de ses dons. »

On a publié aussi le *Tarif et usages des petits appartements de Son Excellence l'ambassadeur ottoman.* — Le chroniqueur ajoute ce N. B. « Cette pièce vraiment originale n'est point de notre minerve. Ceux qui désireraient comparer la copie au texte peuvent s'adresser au suisse de Son Excellence, autorisé à en donner des exemplaires aux personnes des deux sexes, *mais surtout aux femmes.* La voici telle qu'elle nous a été adressée :

Une révérence. — Une inclination de tête.
Une œillade. — *Idem.*
Un sourire. — L'invitation d'approcher de S. Exc.
Aux femmes présentées avec leurs maris. — Deux pastilles.
Aux femmes seules. — Douze pastilles.
Aux demoiselles. — Quelques gouttes d'essence de rose.
Aux mères. — Bonsoir (en plein midi).
Aux filles. — Venez sans votre mère.
Aux maris. — C'est bon.
A la beauté langoureuse. — Aimable.
A la beauté timide. — Jolie.
A la beauté enjouée — Charmante.
A l'embonpoint. — La première place.
A la taille de nymphe. — Un serrement de main.
A l'objet désiré. — Le bras droit dans les fêtes publiques.
A l'objet aimé. — Le bras gauche, et le devant dans les voitures de Son Excellence.
Tête-à-tête en présence du drogman. — Quatre douzaines de mouchoirs de coton superfin.
Tête-à-tête sans témoins. — Un schall.

Une promesse. — Un sultan garni de gants et de parfums.
Une déclaration. — Des confitures sèches.
Des soupirs. — Un bouquet artificiel.
Un évanouissement. — De l'eau à la glace.
Des attaques de nerfs. — Les plus prompts secours.
Une faiblesse. — Action de grace à Mahomet.
Des symptômes alarmants. — La protection du Grand-Seigneur.
Un gage d'amour. — Une retraite au sérail.
Une infidélité. — .....

« Et dans tout cela, pas de sequins; mais en revanche, un pacha à trois queues, et l'espoir de la célébrité. »

Le *Catalogue des langues*, en dix volumes, par Hervas, ouvrage très-curieux et rempli de recherches piquantes, prouve qu'au milieu de tant d'idiomes, les chercheurs d'origines doivent s'égarer et se tromper souvent. Aussi je disais au savant M. Langlès, qui doit s'y connaître mieux qu'un autre, que toutes ces origines ingénieuses, que Ménage a publiées, n'étaient que d'heureuses rencontres.

Il existe une carte géographique, du temps de Charlemagne, où le Zuyderzée est marqué comme en terre ferme; ce qui semblerait prouver que ce bras de mer ne s'est formé que depuis.

En 1790 ou 1791, un jeune littérateur assista à un dîner où plusieurs des convives étaient membres de l'assemblée constituante. Désireux de connaître le fameux Condorcet, il s'approchait d'une embrasure de fenêtre pour l'entendre. Il causait avec M. le comte Arthur Dillon, son collègue, qui dans ce moment-là lui disait : « M. le marquis, je vous pré-« viens que, si jamais plus vous reprenez la parole « pour exciter, comme vous le faites, les Nègres à se « révolter, je vous ferai périr sous des coups de bâ-« ton. » En entendant ces mots, le jeune homme confondu s'éloigna, et il ne put recueillir la réponse de Condorcet, qui dut être curieuse. Sans doute, il dut promettre de ne plus traiter une aussi dangereuse question; et *très-philosophiquement*, à la première occasion il s'embarrassa très-peu de la promesse qu'il avait faite.

Lorsque le représentant du peuple Le Gendre, après avoir voté la clôture des jacobins, alla lui-même faire exécuter ce décret, en faisant fouetter à la porte de la salle, dont il emporta les clefs dans ses poches, la femme effrénée du président de cet infernal conciliabule (Crassous, montagnard et régicide), on fit ce couplet qui fut chanté sur différents théâtres en province :

O représentants!
Qu'est-ce que j'apprends
Par le courrier qu'on m'apporte?
J'y vois un décret

Qui, sans pitié, met
Les jacobins à la porte.
Si c'eût été
Pendant l'été,
Ah ! passe !
Mais en hiver,
Les mettre à l'air,
De grace !
Exaucez nos vœux,
Nous aimons bien mieux
Les voir au feu qu'à la glace.

Il fut répété sur le théâtre de Caen, où il occasiona du tumulte dans le parterre. Aussitôt M. Hardy, député de la Seine-Inférieure, dénonça à la tribune de la *Convention* ce crime poétique ; ordre fut donné d'en rechercher et d'en punir l'auteur, qui ne crut pas nécessaire de se faire connaître. On m'a assuré que ce petit ouvrage était de M. Henry de La Rivière, qui, avant la révolution, s'était déja signalé dans des *Étrennes lyriques*, par une foule de productions chantantes, très-spirituelles.

Plusieurs grands hommes se sont distraits du spectacle des guerres civiles par la culture des belles-lettres. Tandis que des soldats romains pillaient leurs compatriotes et le pillaient lui-même, Virgile composait des chansons et des églogues. Au commencement du dix-septième siècle, Olivier de Serres écrivait son *Théâtre d'agriculture*, si justement renommé, afin d'éloigner de son esprit l'image des divisions intestines qui tourmentaient le royaume

de France à cette époque. Mais en 1793 et 1794, la démoralisation du peuple français était si complète, les victimes étaient si multipliées, la division était si précise entre ces deux partis, *bourreaux et victimes*, que les victimes ne pouvaient plus guère trouver la force, le courage et le temps de faire simplement de la littérature. Aussi M. Ducis, à qui M. Vallier, son *camarade de bois et de collége* (ainsi qu'il l'appelait) avait écrit une lettre où il l'engageait à poursuivre la carrière tragique, lui répondit par ces lignes qui lui font tant d'honneur, et qui à ce titre méritent si fort d'être conservées.

27 thermidor.

« Que me parles-tu de m'occuper à faire des tragédies? La *tragédie* court les rues. Si je mets le pied hors de chez moi, j'ai du sang jusqu'à la cheville. J'ai beau secouer en rentrant la poussière de mes souliers, je me dis comme Macbeth: *Le sang ne s'effacera pas.* Adieu donc la tragédie! j'ai vu trop *d'athées* en sabots pour oser jamais en mettre sur la scène. C'est un rude drame que celui où le peuple joue le tyran! Mon ami, ce drame-là ne peut se dénouer qu'aux enfers. Crois-moi, Vallier, je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre, pour passer l'autre dans quelque coin du monde, où la liberté ne fût point une furie sanglante. » — Belles et douces paroles! mais où le trouver ce coin du monde? Dans quelle *république* a-t-il jamais existé? et la véritable *liberté* peut-elle se trouver ailleurs, que sous le règne des lois, dans une monarchie

tempérée? car le despotisme est comme la démocratie, ennemi de toute liberté; avec cette différence pourtant, que le despotisme n'est que la tyrannie d'un seul, tandis que la démocratie est le despotisme de tous (1).

On a rapporté dans un recueil cette anecdote. « Lorsqu'en 1677 on joua la *Phèdre* de Racine, P. Corneille, qui n'était pas sans jalousie contre son heureux rival, engagea Fontenelle, son neveu, à assister à la première représentation de cette tragédie, et à venir sur-le-champ lui apprendre la manière dont elle aurait été reçue. Fontenelle ne put que lui faire le rapport, malheureusement trop vrai, de la manière froide et dédaigneuse avec laquelle on avait écouté ce chef-d'œuvre. Le grand Corneille dit d'un air satisfait : « Cela devait arriver : voilà comme échoue l'orgueil d'un jeune audacieux, qui croit pouvoir traiter un des sujets qu'après m'être si long-temps exercé je n'ai pas cru devoir être adopté au Théâtre-Français. La pièce est donc absolument tombée? — Oui, mon oncle, à peu près. — On ne l'a point annoncée? — Pardonnez-moi, elle doit être encore jouée après-demain. — C'est donc ce jour qui lui sera fatal? — Il y a apparence; la cabale a sa partie bien liée; mais si Phèdre a une troisième représentation, et qu'elle soit écoutée,

(1) C'est ce que nous voyons perpétuellement dans notre soi-disant république, où la canaille gouverne, et où il ne faut qu'une basse extraction, de la hardiesse et des passions vives pour dominer.

elle ira aux nues; car c'est je crois la plus belle pièce, dans le genre de l'amour, qu'on puisse voir.»

Voilà qui va bien; les demandes sont très-précises, les réponses bien motivées, et elles prouvent, comme dit l'éditeur, la *faiblesse jalouse de l'oncle*, et une fermeté de caractère dans le neveu qui dut être *un présage de son bon goût.* Mais il n'y a qu'une petite difficulté pour faire que cette histoire soit véritable, c'est que Fontenelle fut l'ennemi acharné de Racine, qu'il écrivit souvent contre lui, et qu'il alla même jusqu'à lancer cette mauvaise épigramme:

Vrai support de Lucifer,
Gentilhomme extraordinaire,
Pour avoir fait pis qu'*Esther*,
Comment diable as-tu pu faire?

Et c'est *Athalie*, que Fontenelle, cet *homme de goût*, condamnait si ridiculement!!!

Voici un sonnet inédit de P. Corneille. Il l'adressa, en 1647, à M. Alexandre de Campion, sur *la Vie de plusieurs hommes illustres,* qu'il venait de publier. Quoique ce sonnet ne soit pas un des meilleurs ouvrages de Corneille, il m'a paru devoir être recueilli, puisqu'il ne se trouve pas dans ses œuvres: tout est à conserver d'un aussi grand écrivain.

Invincible ennemi des rigueurs de la Parque,
Qui fais, quand tu le veux, revivre les héros,
Et de qui les écrits sont d'illustres dépôts
Où luit de leur vertu la plus brillante marque.

Notre France aux chrétiens donne en toi leur Plutarque,
Et les nobles Anglais de leur savant repos,
Traçant leurs grands portraits, offrent à tous propos
De fidèles miroirs aux soins d'un vrai monarque.

J'ai quelque art d'arracher les grands noms du tombeau,
De leur rendre un destin plus durable et plus beau,
De faire qu'après moi l'avenir s'en souvienne.

Le mien semble avoir droit à l'immortalité;
Mais ma gloire est autant au-dessous de la tienne,
Que la Fable, en effet, cède à la Vérité.

M. *Atticus Say*, rendant compte de la première satire de M. Baour-Lormian, en citant ce vers:

L'ennui qu'inspire un sot ne le gagne jamais.

A dit: *Ce qui signifie que l'auteur est un Roger-Bontemps qui s'amuse de tout.* Par reconnaissance, M. Baour, dans son *second Mot*, lui a lancé ce trait:

Ou craignez qu'Atticus, blessé de l'incartade,
N'aille de votre nom égayer la *Décade*.

Ce qui est une petite réminiscence de Gilbert, qui avait écrit:

S'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom.

Je vois beaucoup M. de ** qui a été chef des Chouans. Comme sa mémoire a recueilli une foule de vers de circonstance très-intéressants, je tâche

de la mettre à contribution le plus que je puis. Il a connu M. L. Desmortiers, Vendéen, qui manie aussi bien la lyre que l'épée. Voici comment il finissait naguère une épître sur *l'ancien régime:*

Oh! le bon temps que celui-là!
Mes chers amis, il reviendra,
Croyez-en mon heureux présage.
Un beau matin pliant bagage,
Des mitrailleurs la troupe ira
Faire à Toulon le cabotage:
Le bonheur seul nous restera,
Et la liberté nous rendra
Tous les bienfaits de l'esclavage.

Le même a fait ce couplet sur l'impôt du sel, impôt établi par ceux qui avaient tant crié contre les impôts:

Le sel, de la corruption,
Préserve bien des choses.
Voilà pourquoi la nation
Le prend à fortes doses;
Et dans cet imminent danger
Le cas est très-notoire,
Qu'il faudrait, pour s'en préserver,
Saler le Directoire.

Pris aux marais salants, le sel ne coûtait que deux deniers la livre, et l'on y a mis un impôt de deux sous. Cela sera cause que, si, comme le veut l'auteur, on sale le Directoire, ce Directoire continuera toujours à nous être beaucoup *trop cher.*

Peu de jours après le 18 fructidor (4 septembre 1797), les députés des deux conseils se sont chamarrés de riches parures. On attribue à M. Henry de La Rivière cette épigramme qui circule à ce sujet:

Oh! sans doute on admirera
Ce bel habit qui les décore;
Mais la postérité saura
Les habiller bien mieux encore.

Ainsi que la suivante, faite long-temps auparavant contre le règne de la terreur:

Roberspierre avait dit: « Pour usurper l'empire,
Il ne faut que du sang, il ne faut que détruire;
Couvrons la France d'échafauds;
Que chacun sans pitié soit conduit au supplice;
Vieillards, femmes, enfants, je veux que tout périsse,
Hors les seuls Jacobins..... j'ai besoin de bourreaux. »

Je rappelais naguère qu'Olivier de Serres se distrayait de son temps des malheurs publics, en composant son *Théâtre d'agriculture*, si riche de science, d'observations et de bons conseils. Qu'avait-il en effet de mieux à faire?.... Parce que des méchants nous gouvernent, faudrait-il comme *Héraclite* pleurer toujours sur les misères humaines?... On est persécuté, pourchassé, proscrit..... Mais! lorsqu'on se cache un moment dans les bois, on n'en meurt pas; on revient; les choses changent, et à peine prend-on garde à ce qui vous est arrivé. Je vois beaucoup de personnes, et pas une ne se

doute des dangers que tant d'autres ont courus. Cela est tout simple. Paris est si grand, on y est si égoïste. D'ailleurs le système de terreur s'est bientôt adouci, et il y a eu peu de victimes. J'en ai profité pour revenir; je fais plus, j'ose me montrer enfin sur la scène littéraire. Hier (20 novembre), entre la poire et le fromage, nous avons formé le projet d'un nouveau journal. Il paraîtra dans cinq jours, sans *prospectus* (les prospectus ne sont qu'un charlatanisme), sous le titre rajeuni de *l'Ami des Arts*. Je me charge de tous les frais. Mes bureaux sont déja établis dans un joli local qu'un des convives m'a indiqué. M. Théveneau, littérateur distingué, doit se charger des analyses critiques; M. Miger, de la partie politique; et MM. Demoustier, Lebailly, Lebrun, Mazoyer, Desforges, Grancher, ont promis d'enrichir l'article *poésie* de leurs productions. Avec un tel secours, on peut espérer de réussir, pourvu que le goût des lettres ne soit pas entièrement perdu en France.

Le premier numéro de *l'Ami des Arts* a paru, et il a été rapidement enlevé. Des épigrammes de M. Lebrun, une critique spirituelle et mordante du *second Mot*, satire de M. Baour-Lormian, dont M. Théveneau a donné l'extrait, ont assuré le succès de cette entreprise.

M. Legouvé est venu me voir, je ne le connaissais pas; il m'a apporté lui-même une lettre qu'il

m'adresse, et que je vais insérer dans mon *Ami des Arts*. La voici :

Paris, 6 décembre 1797 (v. st.).

« Je vous devais des remercîments pour la lecture de votre journal, qui offre des articles de littérature fort bien faits. Le numéro où les vers sur *les hôpitaux* du citoyen Théveneau sont imprimés m'ordonne de ne pas différer davantage. Quels vers! je les ai lus avec délices. Je désirais depuis longtemps les connaître, d'après l'éloge qu'on m'en avait fait; ils sont encore au-dessus : je n'ai eu qu'un regret, c'est que tout l'ouvrage ne fût pas sous mes yeux. On ne peut trop louer le passage suivant:

La mort dans ce séjour, théâtre de sa rage,
Sous mille traits hideux répète son image.
Ici, le vieux guerrier, le vieux cultivateur,
De sa faux suspendue accusant la lenteur,
Maudissent à la fois leur ingrate patrie,
Que l'un a défendue et que l'autre a nourrie.
Là, l'enfant au berceau, consumé par la faim,
Sur sa mère expirante expire..... C'est en vain
Que de ses faibles bras, que de sa bouche avide,
Il presse avec effort son sein froid et livide;
Il s'épuise; la tombe engloutit son berceau.
Ciel! que vois-je?... ma main sent frémir son pinceau;
Tous les maux, les douleurs, les supplices ensemble,
Sur quatre infortunés ce lit seul les rassemble.
L'un fait gémir les airs de ses longs hurlements,
Interprètes affreux de ses affreux tourments;
L'autre, écumant de rage, empoisonne sa cou[che]

Du venin corrompu que distille sa bouche.
Celui-ci.... Dieu! fuyons : mon œil épouvanté
Se refuse à l'aspect de ce lit infecté,
De ce lit, triste autel érigé par le crime,
Où la victime même immole la victime;
Où le pauvre, épuisant tout le courroux du sort,
Ne respire, ne voit et n'entend que la mort.

« Ces vers sont pleins d'éclat, d'harmonie et de sensibilité; enfin ce sont les vers d'un poète. Tout *ami des arts* ne peut que se flatter de voir leur auteur attaché à un journal littéraire. Qui compose avec ce talent doit juger avec autant de profondeur que de justesse. »

J'ai causé quelques moments avec M. Legouvé; il n'est pas riche: il a, comme tant d'autres, perdu beaucoup à la révolution, et il désirerait que je me l'associasse comme collaborateur. Son offre n'est pas de refus, et je lui ai promis d'y songer, si *l'Ami des Arts* réussit. Alors il s'est retiré. Je l'engageais à s'arrêter quelques moments de plus; mais il m'a prié de l'excuser, parce qu'il avait, m'a-t-il dit, *un ver rongeur qui le suivait et ne lui permettait pas de s'arrêter plus long-temps*. Je l'ai accompagné, et en rentrant, je le plaignais d'être si jeune victime d'une pareille maladie. On m'a ri au nez. J'ai demandé l'explication d'une hilarité qui me semblait si inconvenante. Vous ne savez donc pas, a repris M. Théveneau, que son *ver rongeur* n'est qu'une plaisanterie, et que c'est ainsi qu'on appelle les voitures de fiacre. — J'avoue que mon ÉRUDITION n'allait pas jusque là.

M. THÉVENEAU a répondu aux éloges de M. Legouvé, en me livrant, pour l'insérer dans le quinzième numéro de *l'Ami des Arts*, la dernière scène du second acte d'une tragédie intitulée : *Dion, ou la révolution de Syracuse.* Après avoir remercié son noble rival dans la carrière tragique, par ces paroles : « Les anciens prétendaient qu'il était deux « sortes de songes; les vrais, qui sortaient par une « porte de corne, et les faux, qui sortaient par une « d'ivoire. Ne pourrait-on pas dire à peu près de « même, qu'il est deux sortes de louanges: les bonnes « qui viennent de la bouche d'un homme d'esprit, « et les mauvaises qui viennent de celle d'un sot? « Est-on loué par celui-ci? il n'est personne qui ne « préférât à cet éloge stupide une critique spiri- « tuelle. Mais la louange vient-elle d'un homme dis- « tingué? alors elle plaît à l'esprit, même le plus « modeste : » il ajoute que celui qu'il vient d'obtenir d'un homme *d'un si rare talent* l'engage à publier un échantillon de cette tragédie de *Dion: d'autant*, dit-il, *qu'il m'a été insinué que cette pièce ne serait jamais jouée; et c'est un motif de plus* pour me déterminer *à la faire connaître* (1).

(1) Cette défense fut un acte de despotisme du Directoire. La tragédie de *Dion* est perdue, ainsi qu'une autre et deux comédies, que M. Théveneau avait livrées au Théâtre-Français. Avec l'amour-propre et presque de l'orgueil, il était très-indifférent sur le sort de ses ouvrages et les abandonnait sans peine à l'oubli. J'ai conservé cette scène, que je publierai plus tard; elle a près de 200 vers; heureux d'avoir pu sauver du naufrage ce beau fragment, qui donnera une belle idée de la pièce entière.

J'ALLAI hier soir prendre un consommé chez un restaurateur : la dame du lieu me parut se presser bien plutôt de dire ce qu'on ne lui demandait pas, que de faire servir ce qu'on lui demandait. Voici en très-peu de mots notre conversation, dont elle voulut bien faire les frais. « Monsieur, mettez-vous à cette table.—Eh! pourquoi cette table plutôt qu'une autre? — Dame! monsieur, c'est que Jean-Jacques Rousseau y mangeait autrefois tous les jours.—Qu'en savez-vous? — Oh! je le sais fort bien; car cette table et moi, nous étions alors chez M. Vacaussin, le Méot de ce temps-là — Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre Vacaussin et Jean-Jacques?—Comment! ce qu'il y a de commun? Jean-Jacques y venait manger, et beaucoup de riches messieurs y venaient aussi manger pour l'entendre : quoique, à dire vrai, ce fût peine perdue; car il ne desserrait les dents que pour manger, ce dont il s'acquittait fort bien. Mais, quelque chose de plus fort, c'est que le ladre... — Comment, madame, le *ladre!* — Oui, monsieur; car il ne payait jamais que vingt-quatre sous, eût-il mangé pour trois livres et plus. — Et pourquoi?—Oh! dame, il disait que c'était lui qui faisait la fortune du restaurateur. »

Ceux qui voudront vérifier cette anecdote peuvent s'adresser au sieur Jacquemin, restaurateur, rue du Faubourg-Saint-Honoré, près la rue de la Madeleine.

Pour moi, a ajouté M. Théveneau, en me racontant ceci, je n'ai été qu'un peu plus confirmé dans l'idée que Rousseau était homme à refuser publi-

quement cinquante louis d'un grand, et à recevoir en secret vingt-quatre sous d'un homme ignoré..... O philosophes! philosophes!!!

L'AUTEUR d'*Agamemnon* vient de faire jouer une comédie intitulée *la Prude*. Je n'en donnerai pas ici l'analise; le premier acte est très-gai et pétillant de saillies, l'exposition heureuse; les vers en général sont faciles, mais quelquefois trop négligés. On a beaucoup applaudi à la peinture de nos modernes petits-maîtres qui portent

La coiffure à la grecque et la botte à l'anglaise.

Quant aux caractères, ils ne sont pas tous heureusement dessinés. Celui de Floricourt, quoique imité du Valmont des *Liaisons dangereuses*, est dans ce cas (et quel modèle M. Lemercier a-t-il choisi!): Angéline pourrait aussi bien s'appeler *dévote* que *prude*. Un autre défaut de cette pièce, c'est qu'on s'y intéresse à des personnages qu'on devrait au moins mépriser. Molière n'avait fait qu'indiquer ce caractère dans son *Misanthrope*. Le mince *vis comica* de Baron et celui de Palaprat vinrent échouer contre; Voltaire lui-même composa une *Prude* très-fausse, très-médiocre et très-platement écrite. Il est étonnant qu'un de nos meilleurs poètes ait fait d'aussi mauvais vers. Il n'y a que *l'Enfant prodigue* du même auteur (à un passage près), dont le langage soit aussi ignoble et si peu théâtral. En général, Voltaire n'est pas très-comique dans ses pièces : il

l'est davantage dans ses pamphlets, dans ses satires, dans ses facéties; il a fait comme Beaumarchais:

Qui trois fois avec gloire
Mit le mémoire en drame et le drame en mémoire:

Voltaire a déplacé les styles et abâtardi les genres.

Un ami de M. Lemercier m'a communiqué la tirade la plus brillante de la comédie de la *Prude*. Floricourt raconte une scène qui lui est arrivée à Paris dans un cercle des plus à la mode:

Hier j'allai souper chez madame d'Hervée.
J'y trouvai jeux, festins, grand monde, grand fracas;
Mon costume d'abord causa mon embarras.
Tous ces messieurs joignaient, à la grace française,
Et la tête à la grecque, et la botte à l'anglaise.
Là, les Athéniens ensemble se parlaient;
Des Spartiates, là, mollement s'étalaient:
Ici des demi-Turcs, des hussards en moustache;
Mais les femmes surtout: quels charmes! on ne cache
A présent nul secret; c'est un doux abandon!
Partout des Calypso, des nymphes, des Didon!
A peine voile-t-on, d'une gaze indiscrète,
Mille contours trahis.....
.....
Pour moi, j'étais plus lourd!... admirez ma sottise...
Un cercle féminin est là, je le courtise:
Je crois, comme en ces jours où brillaient les talents,
L'esprit, l'urbanité, que par des soins galants
On doit occuper, plaire et rendre honneur aux dames.
Erreur! comme un niais au milieu de vingt femmes,
Je demeurai tout seul, et parus, JE VOUS DIS,
Un héros doucereux du temps des Amadis.

Les hommes, loin de nous, près d'une table antique,
Criaient, versaient le punch et causaient politique;
Les femmes venaient boire, et mille jeux de mains
Signalèrent après nos athlètes romains.
Ce fut à qui serait ou plus fort ou plus leste;
Moi qu'on n'exerça point au pugilat, au ceste,
Je me lance au milieu de la foule et des ris,
Ainsi qu'un écolier novice dans Paris.
Mais ce qui couronna toutes mes incartades,
En sortant, je rencontre un des Alcibiades,
Jeune, en cheveux bien noirs, en jockei; je le prends
Pour tel, et je lui dis : ALLEZ CHERCHER MES GENS.
Il se courrouce; eh bien! c'était un homme en place,
Le fils de la maison que j'insultais en face.
Il fallut se confondre en pardons : je sentis
Que j'étais maladroit, sans usage, et partis.

A quelques négligences près, cette peinture est charmante. Elle est supérieure à celle que fait des mœurs de son temps madame Deshoulières, dans une *épître chagrine* adressée à mademoiselle de La Charce, et que le cardinal de Bernis imita heureusement dans l'une de ses plus jolies pièces. Mais nous avons en prose une satire très-fine, très-délicate, très-spirituelle du même genre. Elle se trouve dans *Adèle et Théodore*, ouvrage de madame de Genlis. Comme Floricourt, le chevalier d'Herbain revient d'un voyage; à son retour, il assiste à une lecture chez madame de Surville. La vive ironie, l'aimable persiflage avec lequel il décrit sa surprise et ses gaucheries, ressemblent infiniment à l'ingénieux récit de Floricourt.

Qui ne connaît pas Vaucanson et son Flûteur, et son Canard qui buvait, mangeait, nageait comme un vrai canard; et son Aspic qui joue un rôle dans la pièce de *Cléopâtre* de Marmontel (1)? L'aéronaute Blanchard, son émule, a formé, comme Prométhée, une Femme qui exécute, par un prodige de mécanique, des mouvements que ne produiraient pas les femmes les plus adroites. Elle souffle le feu hors de sa bouche, fond les métaux, dirige à son gré l'électricité, tue des oiseaux à coups de pistolets, joue de plusieurs instruments, etc. Mais malheureusement c'est la petite ville d'Engouville que M. Blanchard

---

(1) Ce fut à ce sujet que M. Lebrun fit cette épigramme :

Au beau drame de *Cléopâtre*
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre:
Et le souffleur, voyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

Et un anonyme celle-ci :

Deux artistes vivants, *Marmontel*, *Vaucanson*,
Font l'honneur du siècle où nous sommes;
Mais l'un ne fait siffler qu'un serpent de carton,
Quand l'autre fait siffler les hommes.

Vaucanson, après avoir fait son *Flûteur* et d'autres chefs-d'œuvre de mécanique, se présenta pour être de l'Académie des sciences. Buffon désirait qu'il fût reçu ; il le proposa chaudement ; toutefois sa proposition rencontra des obstacles. Vaucanson lui ayant demandé des nouvelles de cette affaire, Buffon, embarrassé, lui dit enfin : *Ils hésitent à vous recevoir parce que vous n'êtes pas mathématicien.—Et que ne parlaient-ils plus tôt*, réplique l'habile artiste, *je leur en aurais fait un.*

a choisie pour le théâtre de son rare talent; et les physiciens de Paris attendent avec impatience l'arrivée de cette nouvelle Pandore.

D'un autre côté, M. Thilorier offre de construire une montgolfière assez vaste pour transporter en Angleterre l'armée qu'on prétend vouloir y envoyer (1); naguère aussi il proposait de faire passer une flotte *anonyme* entre deux eaux, pour surprendre ces machiavéliques insulaires. Comme les arts sont perfectionnés!!!

Un homme de beaucoup d'esprit, mais très-morose et quelquefois trop franc, qu'on appelait *Martin-Lunette*, pour le distinguer des autres Martins, dînait l'été dernier chez un restaurateur. Au dessert, il demande une poire à l'hôtesse, en lui recommandant surtout de lui en faire donner une mûre. On lui sert une poire. « Madame, dit-il en payant son écot, je vous avais demandé une poire mûre et non pourrie.— Que voulez-vous, monsieur? je n'étais pas dedans. — C'eût été bien pis. » Et il sortit.

(1) Le projet de *descente*, qui serait peut-être illusoire en tout temps, mais surtout à cette époque, m'inspira une *repartie*, que je rimai ainsi :

« Anglais, vous périrez; des milliers de cadavres
« Vont rougir de leur sang et vos ports et vos havres,
« Et de vos cruautés vous recevrez le prix : »
Disait à lord Fitz-Jam un censeur d'Angleterre.
— Goddem ! reprit le lord, ils ne sont pas à terre ;
Nous sommes faits pour prendre, et non pour être pris.

A la première représentation d'*Agamemnon*, tragédie de M. Lemercier, il se trouva dans le parterre des personnes qui ne paraissaient pas fort disposées en faveur de l'auteur. Cependant la pièce fut très-applaudie. Alors grande colère de la part de nos envieux! c'était à qui trouverait des défauts dans le plan, dans l'intrigue, dans le dénoûment, dans le style. — *Pour moi*, dit l'un d'eux, *je trouve que le rôle de Cassandre est de trop.* — M. Théveneau qui se trouvait là, impatienté de tous ces propos, lui répondit: *Vous vous trompez, ce n'est pas Cassandre qui est de trop dans la pièce; c'est vous qui êtes de trop dans le parterre.* — *Il est vrai*, dit alors un autre, *que cette tragédie est belle; mais il faut convenir aussi que l'auteur est bien heureux d'avoir rencontré un aussi beau sujet.* — *Convenez plutôt*, répliqua encore M. Théveneau, *qu'il est une foule de personnes que les beaux sujets ne rencontrent jamais.* — A propos de M. Lemercier, il vient d'adresser cet hommage à Lebrun.

Aux solennités du Parnasse,
Non loin de ces bords épineux
Où des sources pures d'Horace
Jaillissent des flots lumineux;
Je vis le dieu des deux collines
Détacher les palmes divines
Dont son front était rayonné.
Le luth résonne; il se prépare
A ceindre le front de Pindare...
Tu chantes! tu fus couronné.

On m'a aussi confié de lui cette pièce, qui est une espèce d'origine de la poésie érotique :

Carquois au dos, Amour allait en quête
De jeunes cœurs dans le sacré vallon ;
Apercevant trois filles d'Apollon,
De Calliope essaya la conquête :
Elle chantait les héros ; son dédain
Le repoussa vers Thalie, et soudain
Elle, de rire et de railler ses chaînes.
Plein d'un dépit qui bouillonne en ses veines,
Il lance un trait qui, dans l'air s'écartant,
Blesse Érato ; sa voix, dès cet instant,
Ne soupira que son nom et ses peines.

M. F. N. était à Londres quand il reçut officiellement la liste complète des membres de la *Convention nationale ;* il la communiqua à M. de Talleyrand, qui se trouvait en ce moment chez lui. Ce dernier la parcourt et dit en la rendant : *En vérité, je ne sais ce que cette assemblée signifiera, mais je n'y vois pas un nom propre.*

Dès l'âge le plus tendre, M. Mazoïer se sentit inspiré, et il osa, il y a quatre ans, composer une ode dans sa dix-septième année. C'était en 1794, époque de l'invasion de la Hollande. Cette ode a paru mutilée l'année dernière dans le premier numéro du *Journal des Muses.* L'éditeur n'en a extrait qu'une partie des vœux de paix qu'exprimait le jeune auteur, tandis qu'autour de lui retentissaient

de toutes parts des cris de haine, de fureur et de guerre. Il en a même tronqué plusieurs passages. M. Mazoïer y disait en parlant de *sa muse encor timide* :

Loin d'elle la discorde et les sombres alarmes !
Son cœur épouvanté frémit au bruit des armes,
Et fuit l'aspect du dieu qui préside aux combats :
Des autels de Janus, d'où son œil nous contemple,
Prête à fermer son temple,
Sa main offre aux mortels l'olive de Pallas.

Puisse-t-elle, trouvant des oreilles dociles,
Ne pas frapper les airs de ses cris inutiles !
Et puisse ma patrie aimer les chants de paix !
Oui, puisse-t-elle, assise au char de la victoire,
Et le front ceint de gloire,
Du poison de l'orgueil ne s'enivrer jamais !

. . . . . .

Oui, peuple fier et libre, en tes destins prospères,
Ne cours pas t'éblouir de grandeurs mensongères !
Le Tibre, de ses bords par la gloire chéris,
Vit long-temps à son joug ployer la terre entière,
Et l'œil dans la poussière
De ces vastes grandeurs cherche en vain les débris.

Ce dernier vers me semble contenir à la fois un conseil et une prédiction pour notre pauvre *République*. Du moins renferme-t-il des sentiments très-élevés et très-hardis pour les temps où nous sommes. C'est ainsi que, succédant à La Harpe au *Lycée Thélusson*, il me paraît n'avoir pas été l'indigne disciple de ce grand maître, en proclamant les mêmes prin-

cipes de goût et la même sévérité de jugement contre tout ce qui est mauvais et dangereux, c'est-à-dire contre les innovations, le philosophisme et l'impiété. Dans la dernière séance, entre autres, développant comme à l'ordinaire les anciennes doctrines, les seules bonnes et vraies; après avoir décrit les temps héroïques de la Grèce, il a terminé ce tableau rapide et brillant par cette phrase, qui a fait d'autant plus sensation sur l'auditoire, qu'elle s'applique parfaitement aux maux que nous souffrons : « Ainsi», a-t-il dit avec fermeté, « ainsi l'on vit la Grèce faire « sur elle-même le premier essai de ses forces, tourner « contre son sein ses propres armes, *et subir enfin* « *la première expérience des malheurs qu'elle pré-* « *parait aux nations étrangères* (1) ! »

---

(1) Mazoïer (Claude-Frédéric-Henri), fils de Pierre Mazoïer et d'Éléonore Agniat, naquit à Lyon le 1er octobre 1775; il fit ses études dans sa ville natale, et se livra de très-bonne heure à la poésie française. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris, où il se fit connaître dans la littérature par des odes, qui lui valurent le suffrage et l'amitié des hommes de lettres les plus distingués de cette époque. En 1797, il coopéra à la rédaction de l'*Ami des Arts*, et commença au *Lycée Thélusson* un cours de littérature, dans la même chaire que La Harpe avait naguère occupée avec tant d'éclat. Le nouveau professeur choisit pour sujet de ses leçons : *Examen de la poésie épique chez les différents peuples anciens et modernes.* — Le 25 novembre 1800, il fit représenter, sur le Théâtre-Français, la tragédie de *Thésée*, annoncée comme devant être suivie d'autres ouvrages dramatiques. Ce fut néanmoins la dernière production de l'auteur, que la nature de son talent et ses études particulières semblaient appeler plus spécialement à la poésie épique. Si notre mémoire n'est pas infidèle, il nous semble par ce qu'il nous dit et nous montra alors, que peut-être il lui était permis d'espérer de parvenir un jour à résoudre ce grand pro-

Il paraît une brochure in dix-huit, intitulée : *Revue des auteurs vivants, grands et petits, par un impartial.* Cette revue est bien imparfaite, car l'auteur y a mis à peine la moitié des auteurs *vivants*. Il a oublié : Cailhava, Lebailly, Dupont de Nemours, les abbés Sicard, Aubert, Morellet, Cournand ; ainsi que Bitaubé, Gin, Dupuy, Giraudet, Rochon de Chabannes, Grainville, Caraccioli, Vitalis, Lesuire, Bernardin de Saint-Pierre, madame de Staël etc., etc., dont la réputation est établie dans la république des lettres. En revanche, on y trouve des noms qui, sans l'auteur, n'auraient pas vu le jour. N'aidons pas à les exhumer. En général, l'anonyme

---

blème : Est-il vrai, comme le prétendait Patru, *que les Français n'ont pas la tête épique?* — Dans quelques-unes de ces Biographies modernes, qui sont devenues à la fois une mode et une spéculation ; dans ces *Biographies contemporaines*, qui trouvent plus commode de répéter vingt erreurs que d'en redresser une, on a fait connaître inexactement les ouvrages de M. Mazoïer, et on lui en attribue qui ne sont pas de lui, tels que différentes brochures, publiées lors des démêlés entre les deux célèbres danseurs, Vestris et Duport, etc. Le caractère et les habitudes graves de ce littérateur, le genre élevé où s'est toujours exercé son talent, suffisaient pour détruire cette ridicule imputation. — Peu d'années après la publication de *Théése*, M. Mazoïer se tourna vers les affaires publiques, et se voua sans partage aux fonctions dont il était chargé dans l'administration de la guerre, où il est encore employé en qualité de chef de division honoraire. Il fut nommé commissaire des guerres et chevalier de la Légion-d'Honneur en 1814, se retira pendant les cent-jours, ne revint à son poste qu'au retour de l'autorité légitime, entra, en 1817, au conseil-d'état comme maître des requêtes, et est actuellement, en cette qualité, attaché au comité de la guerre.

ne dément pas son titre, il est assez *impartial*. Il a du goût et paraît être instruit des secrets de la littérature. On voit qu'il a cherché à imiter le *Petit Almanach des grands hommes* de Rivarol; ouvrage très-peu *impartial*, mais où l'on trouvait de l'esprit à profusion. L'imitateur est loin d'avoir sur ce point égalé son modèle. Il dit de Baour de Lormian *qu'il ne travaille ses vers qu'avec l'oreille;* de Chénier, point de génie, peu d'esprit, de la facture, de la mémoire, un long exercice. *Charles IX*, pièce monstrueuse; *Timoléon*, à la glace; *Fénélon*, imitée; *Caïus Gracchus*, sans plan ni intention; *Henri VIII*, lâche et incorrect; *Hymnes patriotiques*, pitoyables, etc. Tout cela est un peu vrai, mais peut-être un peu trop sévère. L'anonyme reproche avec raison à Piis de *trop courir après les jeux de mots*. Enfin il a écrit deux pages contre Lebrun-Tossa, et certes cet article paraît bien long quand on ne voit que dix lignes sur Delille.

La *Revue des auteurs* vivants a fait du bruit, on devait s'y attendre; aussi a-t-elle occasioné une petite guerre poétique. M. Legouvé a adressé ces quatre vers à l'anonyme :

Tu dis que, peu goûté des esprits difficiles,
Aux jeux de Melpomène où j'ai fait un vain bruit,
Je séduis tous les imbéciles :
Comment ne t'ai-je pas séduit?

Cette attaque n'est pas restée sans réplique. « Peut-

on dire raisonnablement *les Jeux de Melpomène* (1)? fait demander l'auteur de *la Revue*, et il répond:

A critiquer ce mot en vain tu t'étudies;
Je le trouve des plus heureux.
Pour Legouvé surtout Melpomène a des *jeux*,
Puisqu'on rit à ses tragédies.

M. Legouvé a répondu :

Quoi! tu te plains des vers où je daigne descendre
Jusqu'à ton libelle grossier!
Tu devais m'en remercier,
Ingrat! mes vers l'auraient fait vendre.

La riposte ne s'est pas fait attendre. La voici :

Oui, Legouvé, tu l'as bien dit :
Tel est l'effet de ta censure,
Qu'en médisant de ma brochure
Tu viens de la mettre en crédit.
Voulant, par un moyen semblable,
A ton quatrain donner du prix,
Je soutiens qu'il est pitoyable...
Mais chacun est de mon avis.

---

(1) L'expression n'était pas *neuve*, ni hasardée. Voltaire, répondant au marquis de Saint-Marc, en 1778, s'en était servi :

Vous daignez couronner, aux *jeux de Melpomène*,
D'un vieillard affaibli les efforts impuissants;
Ces lauriers dont vos mains couvraient mes cheveux blancs,
Étaient nés dans votre domaine.
On sait que de son bien tout mortel est jaloux;
Chacun garde pour soi ce que le ciel lui donne :
Le Parnasse n'a vu que vous
Qui sût partager sa couronne.

Alors M. Legouvé a écrit :

Du Parnasse insecte risible,
Je cesse un stérile combat;
Tu rampes tellement à plat,
Que t'écraser est impossible.

Aussitôt l'autre a adressé ceci : *à Legouvé, sur ce qu'il prend tout au tragique, excepté ses tragédies.*

Par quelque jeu de mot, méchante rapsodie,
Satisfais, si tu veux, ton esprit irrité;
Mais si tu vas me prendre en ta méchanceté
Pour un sujet de tragédie,
Je serai par trop *maltraité.*

L'auteur d'*Alix de Valdemar* s'est jeté dans la mêlée, avec ce trait à la main :

Tu prétends que *je deviens bête*,
Et tu veux que *je sois changé.*
Est-il compliment plus honnête ?
Pour moi, je t'en suis obligé.
Mais toi, par un bonheur extrême,
Tu ne cours point un tel danger;
On ne te verra point *changer*,
Car tu seras toujours le même.

Cette petite flèche est bien peu acérée. J'aime mieux celle de M. C.....

Incognito de l'Hélicon
Tu veux en vain tenter la cime;
Ta signature est anonyme,
Mais tes vers accusent ton nom.

Ce *nom*, la *Petite Poste*, journal rédigé par M. Méjan, homme de loi, a prétendu que c'était M. Fabien Pillet. Aussitôt il a réclamé par une lettre contre l'injustice de cette assertion, qu'il attribue un peu à Lebrun Tossa; et il ajoute : « Voici mon opinion sur ce pamphlet et les disputes qu'il a occasionées :

Quand je vois tous ces auteurs-nains
S'acharner sur un sot libelle,
Et martyriser leur cervelle
Pour forger de plus sots quatrains,
Je crois, au bord des eaux infectes,
Entendre des crapauds crier,
Ou voir un vil amas d'insectes
Se débattre sur un fumier. »

Messieurs Bizet et Sauteret ont essayé une entreprise assez hardie : ils ont donné aux *Variétés* une pièce en huit actes. Voilà le vœu du bon M. de Francaleu accompli. Elle est intitulée : *Paris en miniature;* et certes, il faut en convenir, ce n'est pas trop de huit actes pour peindre les vices, les horreurs et les ridicules de cette immense ville. Du moins ces messieurs paraissent avoir voulu atteindre à tout, puisque le troisième acte se passe dans ces lieux infâmes que Boileau reprochait à Regnier d'avoir fait trop fréquenter à sa muse piquante et libertine. C'est un tort, un grand tort; mais il n'en peint que mieux le relâchement immoral où la révolution a tout jeté, jusqu'à notre littérature, jadis si noble.

M. Fabien Pillet, ayant écrit dans un article *qu'un peu de paresse et un goût prononcé pour les plaisirs avaient nui long-temps aux développements des talents dramatiques de mademoiselle Mézeray*, il s'est ainsi disculpé de ce jugement sévère et peu galant : « Dans l'apologie même, il faut « entremêler un peu de critique pour inspirer un « peu de confiance. D'ailleurs, en parlant de *goût* « *pour les plaisirs* et d'un *peu de paresse*, je n'ai « rien dit d'injurieux; n'est-il pas des *plaisirs purs*, « *délicats*, et n'est-ce point de ceux-là qu'il a été « question? Toute autre idée est indigne de moi. « Quant *à la paresse*, comme c'est la maladie de « tous les talents, comme c'est aussi celle des jolies « femmes, mademoiselle Mézeray avait deux raisons « pour en être atteinte. » — Bravo, M. Fabien Pillet! c'est réparer très-bien et avec esprit la blessure que vous aviez dû faire.

ARLEQUIN *journaliste* est une pièce de MM. Emmanuel Dupaty et Chazet, que l'on vient de jouer au Vaudeville. — M. *Laronde*, écrivain, a pour fille *Delphine*, qu'il veut marier à un homme de lettres. *Arlequin* aime Delphine, et pour la mériter, il se met à rédiger un journal, dont *Gille*, son rival, est le propriétaire, mais anonyme. M. *Laronde* se prend d'une telle passion pour le possesseur de cette feuille, qu'il jure de lui donner sa fille en mariage. *Arlequin* l'apprend, et rêve aux moyens de succéder à Gille. D'abord il refuse de continuer la rédaction. Un auteur arrive apportant un extrait et un poëme en

deux vers. Gille, par le conseil d'Arlequin, refuse de les insérer, le premier comme trop long, le second comme trop court. Il cherche à mettre ainsi son rival dans l'embarras; il y parvient par divers moyens, et finit par obtenir le journal et par épouser Delphine. — Le commencement de cette pièce a été fort applaudi, la fin a paru trop brusque. On y a remarqué beaucoup de bons mots, quelques-uns de faibles, et l'on a redemandé les couplets suivants. Le premier renferme un dialogue entre deux colporteurs.

Voici l'étonnante *Trompette.*
— Qui ne fait pas le moindre bruit.
— Puis voici l'*Echo.* — Qui répète
Ce que personne encor n'a dit.
— L'*Observateur.* — Qui n'y voit goutte.
— La *Balance.* — Un peu de côté.
— La *Tableau.* — Ce n'est qu'une croûte.
— Et le *Postillon.* — Mal monté.

A propos des romans anglais, *Delphine* chante :

AIR : *Mon père était pot.*

Dis-moi pourquoi tous ces romans
N'offrent que tableaux sombres,
Des monstres et des revenants,
Des sorciers et des ombres,
Spectres ambulants,
Fantômes sanglants,
Et démons effroyables?

Arlequin termine ainsi le couplet :

C'est que ces auteurs

Et leurs traducteurs
Ont de l'esprit en diables.

Enfin, le public a fort goûté cet hommage à une charmante actrice :

AIR : *Du serin qui se fait servir.*

Contat, sur la scène embellie,
Nous séduit par son jeu parfait,
Et confidente de Thalie,
Trahit et garde son secret.
Toujours d'une vaine imposture
Méprisant l'éclat emprunté,
Elle a su faire à la nature
Le larcin de la vérité.

A LA liste des journaux dont il est fait mention à l'autre article, on pourrait ajouter : le *Babillard*, le *Républicain*, le *Journal du Soir*, le *Courrier des Spectacles*, la *Toilette*, le *Provocateur*, les *Petites Affiches*, le *Nouvelliste*, le *Journal d'Indication*, le *Bulletin*, le *Rédacteur*, le *Journal des Campagnes et des Armées*, la *Décade*, l'*Ami des Arts*, etc. etc. Nous ne manquons pas, comme on voit, de moyens d'instruction ou d'ennui. — Il me reste encore à en nommer deux. M. J. Despase ayant décoché une longue épigramme contre la *Boussole*, l'un des rédacteurs lui a répondu :

Joseph, de l'un à l'autre pôle,
Croyait que son *fanal* éclairait l'univers;

Je comptais passer les deux mers,
Accompagné de ma *boussole.*
Nous nous trompions également,
Et voici de quelle manière :
Ma *boussole* était sans *aimant*,
Comme son *fanal* sans *lumière.*

M. JOSEPH DESPASE, rédacteur du *Fanal*, a lu au *Lycée des étrangers* une *épître à Buonaparte;* en ouvrant la bouche, il a dit :

On ignorait son nom, on ignorait son île.

Certes *j'ignorais* qu'un pareil vers pût commencer une pareille épître.

QUELQU'UN disait à M. Mercier de l'institut, très-avancé en âge : *Vous venez de nous donner la Prude?* — *Non*, répondit-il, *ce n'est pas moi, je suis privé de l'article.*

LE climat du Mexique est un des plus doux de la terre. Dans le fort de l'été, pour éviter l'excès de la chaleur, on n'a qu'à se tenir à l'ombre. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit à Charles V un Castillan qui arrivait de la Nouvelle-Espagne. Ce prince lui ayant demandé combien de temps il y avait au Mexique entre l'hiver et l'été : « Autant, « Sire, répondit le voyageur, qu'il en faut pour passer « du soleil à l'ombre. »

On disait du président Croiset, qui écrivait parfois des choses très-spirituelles et très-sensées: *Il a de l'esprit pour une ligne; mais ne lui en faites pas écrire une seconde, il ne sait plus ce qu'il dit.*

En causant avec M. de Fontanes, au Lycée Thélusson, il échappa, il y a quelque temps, avant leur proscription, un mot à M. de La Harpe, qui ressemble un peu au précédent. *Il y a des personnes*, lui disait-il, *qui ne savent écrire qu'une page.*

Un de nos journaux assure que « trop souvent, « avant le 18 fructidor, les Conseils ont manqué de « *modération*, et le pouvoir exécutif *d'énergie.* » Ne faudrait-il pas retourner cette phrase pour être juste ?... Mais laissons la *justice*, cette dame n'est plus à *l'ordre du jour.* Que doivent penser les nations étrangères, subjuguées par nos victoires, mais étonnées de nos crimes, quand elles entendent la promesse, signée Révellière-Lépaux, que *la grande nation vengera l'univers.* — L'univers! et de qui (1)? et de quoi?

(1) Les honnêtes gens qui étaient restés en France au milieu de tous les dangers révolutionnaires, s'y trouvaient presque dans la situation de *Coriolan*, que Volumnie implore en lui disant:

Au nom de la patrie.....

Il répond:

Un banni n'en a pas.

Mille partis déchiraient la France et se disputaient le pouvoir, en égorgeant toujours les vaincus. On rougissait alors d'être *patriote*, ou, pour mieux dire, il n'y avait de *patriotes* que ceux qu'on faisait mourir en les accusant de ne l'être pas.

On a représenté au théâtre du Vaudeville une bluette intitulée : *Belle et Bonne*, tirée d'une anecdote racontée par madame de Genlis. Elle n'a pas eu de succès; mais on a remarqué et fait répéter un couplet que je crois imité d'une pièce italienne (1). Il se chante sur l'air : *Une fille est un oiseau.*

La beauté n'est qu'une fleur
En tout semblable à la rose,

(1) Je ne me trompais pas.

La virginella
Come la rosa
Scoprir non osa
Il primo ardor, etc.

En voici une jolie traduction, faite par M. de Kérivalant :

Semblable à la rose,
Une vierge n'ose
Découvrir l'ardeur
Qui naît dans son cœur.
Du jour près d'éclore
A peine y voit-on
S'annoncer l'aurore;
Au premier rayon,
De quel vermillon
Son teint se colore !

Mais quand sur sa tige
Zéphir qui voltige
Délaisse la fleur,
Quelle est sa langueur !
Est-elle cueillie?
Sur un joli sein
Reprenant la vie,
D'un nouveau carmin
On la voit soudain
Encore embellie.

Le papillon s'y repose
Tant qu'elle a de la fraîcheur.
Mais soit dédain, soit caprice,
Soit raison, soit injustice,
Qu'un zéphir ardent flétrisse
Son éclat et ses attraits :
Moins amoureux que frivole,
Papillon léger s'envole
Pour ne revenir jamais.

Il y a dans l'Arioste un vers que cette chanson me rappelle.

Alla virginella è simile alla rosa.

M. Grancher en a fait le dernier *trait* d'un huitain adressé *à une petite fille.*

Aimable enfant, l'innocence décore
Tes jeux naïfs et tes charmes naissants.
Jouis, Églé; tu peux jouir encore;
Mais crains un jour le danger de tes sens :
Quand la beauté brillera demi-close :
A tous les yeux garde-toi de fleurir.
La jeune vierge est semblable à la rose;
Un souffle, hélas! suffit pour la flétrir.

Le comte Algarotti disait : « Les poètes qui ne savent que la langue vulgaire, ne seront jamais que de vulgaires poètes. »

Le général Buonaparte, qui a été nommé membre de l'institut il y a quelques jours, en place de Carnot proscrit, est arrivé aujourd'hui 5 décembre. Le Directoire lui prépare une réception brillante pour le 10 de ce mois, et il doit repartir le 11. Voilà un départ bien précipité (1).

Les vers pleuvent en foule sur le *conquérant de l'Italie*, et Dieu sait combien il en pleut de mauvais! Je l'ai vu, il est petit de taille, mais il est grand par son génie! combien de victoires n'a-t-il pas remportées! il est si jeune et déja si illustre!

« Ouvrez-vous, temple de mémoire,
« Voici le sauveur des Français,
« Il porte sur son front les palmes de la gloire,
« Et dans ses mains l'olive de la paix. »

Je n'aime pas ce qu'ils appellent la *république*, cependant je ne désapprouve pas cet éloge; je voudrais même avoir oublié la journée de *vendémiaire*, et je reconnaîtrais avec plaisir que, dans l'étranger, ses exploits ont été si nombreux, sa conduite si ferme, et qu'il a paru si généreux dans ses triomphes, qu'il a pu mériter les distinctions signalées qu'on lui prépare.

J'ai tant reçu, pour les insérer dans mon journal, d'épîtres, d'odes et autres pièces destinées à chanter

(1) Il partait vite il allait en Égypte, il s'exilait en quelque sorte de la France, et il faisait bien. Peut-être les nombreux lauriers dont il avait couvert sa tête ne l'auraient pas préservé des stylets républicains du Directoire.

la valeur de Buonaparte, que pour nous égayer un peu aux dépens de tous les misérables rimeurs, nous avons composé avec M. Théveneau une plaisanterie que je veux insérer dans *l'Ami des Arts* et dans mes *Souvenirs*. La voici :

« On nous accable de vers sur Buonaparte, qui sont presque tous peu dignes de ce héros, et qui d'ailleurs ne disent que ce que tout le monde sait, moins bien peut-être que chacun ne l'avait pensé avant eux. Voici un gros volume qu'on nous envoie avec ce titre :

Au grand, au sublime, à l'invaincu, à l'invincible Buonaparte, successeur d'Alexandre, héritier de César, rival de Scipion, etc. etc.

« Nous nous contenterons de citer le début de ce poëme, plus que comique.

O Phébus Apollon, fontaine d'harmonie !
De mon esprit éteint rallume la bougie !
Depuis seize saisons, mon violon, pendu
Aux murs de mon grenier, se taisait détendu ;
Accours : en *bonne part* prends le grand *Buonaparte*,
Ce rival du héros qui subjugua le Parthe,
Du vainqueur des Persans... Ciel ! les comparer ! fi !
Il peut les défier, et gagner le défi.
Oui, sa valeur immense a surpassé les bornes
De celle de César, d'Iscander aux deux cornes.
Pinde, Hélicon, je vois bondir vos doctes eaux
Avides de chanter le héros des héros.
Dans vos prés verdoyants, Parnasse, Castalie,
Je vois courir Clio, Melpomène, Thalie.

Quoi! déja de longs cris retentissent ces lieux!
Une fureur de diable étincelle en leurs yeux:
En vain Melpomène ouvre une tragique bouche;
Et Thalie et Clio, le poing fermé, l'œil louche,
La menacent... Bon Dieu! quel étrange fracas!
Mesdames, arrêtez; je sais de vos débats
La source: vous, Clio, vous voulez que l'histoire
Ait le droit exclusif de vanter la mémoire
De Buonaparte; et vous, Thalie, etc. etc.»

Après vingt-deux jours d'existence, *l'Ami des Arts* va plonger au fond de ce fleuve d'oubli que l'Arioste a chanté. On m'a *insinué* que le Directoire ne voyait pas notre franchise avec plaisir, et je sais que les mauvais auteurs ne l'aiment pas davantage. J'ai donc pris le parti de sacrifier mes avances et de sortir de la carrière, en abandonnant mes vingt-deux feuillets d'oracles aux sibylles du siècle.

Et vous êtes encor duc et pair au Parnasse,

disait avant la révolution M. Gallais à M. le duc de Nivernais, dont les écrits sont remplis d'esprit, de finesse et de grace. Mais c'est mieux que de la grace, de la finesse et de l'esprit que je vais rapporter sur son compte. A l'époque fatale de vendémiaire, où Barras et Buonaparte firent mitrailler sans pitié une foule de Parisiens presque sans armes, le *peuple souverain* ne voulait pas que l'infâme *convention* perpétuât sa puissance en faisant réélire les deux tiers de ses membres. Le *peuple souverain* ne le voulait pas, mais le canon le voulut,

et le *souverain* fut obligé de courber la tête sous le joug..... A cette époque donc, les sections de Paris montrèrent quelque énergie et quelque esprit d'ordre et de conduite. L'une d'elles nomma M. le duc de Nivernais pour la présider. Il répondit à cet honneur par ces paroles : « *Citoyens*, mon âge et ma « position ne me permettent pas d'occuper le poste « auquel votre confiance a daigné m'appeler; veuillez « élire à ma place quelqu'un plus jeune, plus ferme, « et plus en état d'y répondre. » — Ainsi sa modestie repoussait un fardeau qui n'était certainement pas au-dessus de ses forces, de ses moyens et de son courage. Mais dans ce même moment, les montagnards de la Convention, outrés de la résistance qu'ils prévoyaient, rendaient un décret contre les sections et leurs présidents. On le promulgue, M. de Nivernais en est instruit, et reprenant la parole, il s'écrie, en employant le titre à la mode : « *Citoyens*, « j'apprends à l'instant qu'il y aurait des dangers à « courir pour celui qui me remplacerait; en consé- « quence, je retire ma démission et j'accepte l'hon- « neur que vous m'avez fait. » — Eh bien ! âpres républicains, que dites-vous de cet héroïsme? y a-t-il de la générosité et de la *noblesse* dans cet illustre vieillard? J'égale ce trait à tout ce que l'antiquité peut nous offrir de plus beau. S'il ne mourut point, comme d'Assas, à l'instant même; il s'y exposait presque autant, puisqu'il se trouvait en opposition avec des hommes habitués à prodiguer la mort à tous les états, à toutes les vertus, à tous les talents.

M. LEMERCIER est fort lié avec mademoiselle Contat, qui voulait lui faire changer quelques passages dans sa comédie de *la Prude*. — L'auteur a répondu qu'il n'en ferait rien, qu'il ne voulait pas donner l'exemple de céder aux caprices des acteurs, qui traitent trop mal les gens de lettres; qu'il aimait l'indépendance, qu'il voulait être libre, et que ses vers, bons ou mauvais, resteraient tels qu'ils étaient. — L'actrice, étonnée d'abord, lui réplique que, s'il veut qu'on le joue, il faudra bien qu'il corrige sa pièce. — *Je ne la corrigerai pas*, a-t-il répondu; et à l'instant il a retiré son ouvrage, quoiqu'il eût du succès et qu'il n'eût eu que trois représentations. — Mademoiselle Contat a dit depuis *qu'elle ne se serait jamais attendue à une pareille résolution de la part d'un auteur.*

M. DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, ministre des relations extérieures, présentant au Directoire le héros *italique*, a parlé ainsi de ce jeune vainqueur : « Quand je pense à tout ce qu'il fait pour se faire pardonner cette gloire, à ce goût antique de la simplicité qui le distingue, à son amour pour les sciences abstraites, à ces lectures favorites, à ce sublime *Ossian qui semble le détacher de la terre;* quand personne n'ignore son *mépris* profond pour l'éclat, pour le luxe, pour la force, ces *méprisables* ambitions des ames communes; ah! *loin de redouter ce qu'on voudrait appeler son ambition*, je sens qu'il nous faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. *La France*

entière sera libre : peut-être lui ne le sera jamais; telle est sa destinée (1). » — Est-ce une prophétie, et M. le ministre de l'extérieur est-il doué de cette prévision intérieure qui montre clairement l'avenir à ceux qui savent, suivant l'expression de Maupertuis, *exalter leur ame?* L'ame de M. de Talleyrand est peut-être *exaltée;* pourquoi pas ? n'a-t-il pas été ministre des autels, avant d'être ministre du directoire! Quoi qu'il en soit, il est très-vrai que Buonaparte affecte beaucoup de modestie, beaucoup de simplicité. Il y a peu de jours qu'il quitta le spectacle, parce qu'il s'aperçut que le public l'applaudissait : c'est redouter singulièrement les louanges! Mais s'il est permis de pénétrer dans ses pensées secrètes, peut-être redoute-t-il davantage la jalousie de ses rivaux de gloire et la défiance de nos cinq roitelets. Les directeurs n'aiment pas trop qu'on applaudisse tout autre qu'eux-mêmes. Ne sont-ils pas devenus, en effet, les magistrats suprêmes, et, pour tout dire en un mot, les rois de tous les partisans de *l'égalité?*

On écrit de Norwège qu'un vieillard marié douze fois, et auquel il reste quatorze enfants vivants (l'aîné âgé de cent huit ans et le cadet de neuf), a

(1) Je me sais gré d'avoir conservé alors un fragment de ce discours. Ces paroles sont curieuses aujourd'hui! ce mépris du faste, cette haine des éloges, n'étaient qu'une scène préparatoire; et peut-être déja Buonaparte songeait-il à sa future puissance, que la prudence lui ordonnait de déguiser.

poussé sa carrière jusqu'à cent soixante-trois ans, et qu'il a conservé l'entier usage de ses sens jusqu'à sa dernière heure.

Un anonime a adressé cet impromptu à Buonaparte :

Fiers de te célébrer, que de rimeurs divers
Affligent à l'envi nos yeux et nos oreilles !
Ils ont fait, en six jours, autant de mauvais vers
Qu'en six mois ton génie enfanta de merveilles.

M. Philipon La Madeleine, peu disposé à applaudir à toutes nos folies nationales, a écrit cette boutade :

Oui, je perds les yeux, Délie ;
Le mal n'est pas des plus grands :
Qu'offre à présent ma patrie ?
Bien des sots, bien des méchants ;
Des jardins, des élysées,
Où l'on ne voit que des fous
Qui s'amusent de fusées,
Et qu'attrapent des filous.

Le général Buonaparte étant à déjeuner, le 18 de ce mois, chez madame Monneron, des poissardes vinrent lui présenter un compliment et un bouquet. Il leur dit : « Je n'accepte point cet hom-« mage ; car si demain l'on vous donnait un roi, vous « lui en offririez autant. » Ce qui veut dire, sans doute, que M. Buonaparte n'aime pas les rois, et qu'il ne veut avoir rien de commun avec eux.

Dans un banquet soi-disant national, donné au héros qu'on accueille en tous lieux par des *vivat*, on a porté un *toast à l'indigence;* aimable souvenir du *peuple souverain!* Mais ces généreux représentants qui ont bu si solennellement à la santé de *l'indigence*, ne sont-ce pas des hommes gorgés d'or, qui nous ont pillés, dévalisés, rendus misérables, pour s'enrichir? — Pauvre peuple! comme on te trompe et comme on te mène!....

Mais à propos de pillage et de boisson, le Findare de la république, M. Lebrun, vient de mettre dans une ode ces vers sur le vin :

Loin que son âge le consume,
Riche du temps qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle que Ganymède
Versait à la table des Dieux.

Ne sont-ils pas une réminiscence, et peut-être même un plagiat de ceux-ci de Racan, dans une ode adressée à François Maynard?

Buvons plutôt à longue haleine
De ce doux jus délicieux
Qui, pour l'excellence, précède
Le breuvage que Ganymède
Verse dans la coupe des Dieux.

Au bas du portrait de M. de Cazalès, on a placé

ces quatre vers, dans lesquels on rend justice à ses talents et à son caractère :

Il a de Cicéron l'éloquence en partage ;
Du chevalier *sans reproche et sans peur*
Au champ de Mars c'est la fidèle image ;
Et sa devise est, *la gloire et l'honneur.*

En 1773, un Anglais, frappé de la beauté, des talents et de la sagesse d'une actrice française, lui écrivit ce billet :

« Mademoiselle, on dit que vous êtes sage, et que vous avez formé la résolution de l'être toujours. Je vous exhorte à ne pas changer. Le contrat que je vous envoie vous assure cinquante guinées par mois, tant que cette fantaisie vous durera. Si par hasard elle venait à vous passer, je vous en donnerai cent, et vous demande la préférence. »

Aujourd'hui, 30 décembre 1797 (10 nivôse an VI), j'ai fait mon début solennel académique. J'ai lu au *Lycée Thélusson* une petite pièce de vers qui a été très-bien reçue. M. Vigée a trouvé que je m'en étais mal acquitté, et il m'a vivement grondé. Je le méritais un peu, j'en conviens; mais il aime trop à reprendre. Plusieurs dames, que, comme de raison, j'ai trouvées toutes très-jolies, m'ont adressé des compliments; et, certes, j'ai plus fait attention à leur suffrage qu'aux gronderies de Vigée. J'ai passé là une soirée charmante! M. Demoustier y était : je me suis fais connaître à lui. Il m'a témoigné du plaisir

à me voir, m'a dit des choses très-gracieuses, et m'a donné de flatteurs encouragements. J'allais me retirer, lorsque le hasard m'a bien servi. Il pleuvait un peu, de sorte que plusieurs de ces dames étaient très-embarrassées pour sortir, craignant de gâter leur parure. Il y en avait une fort laide, mais dont la toilette était fort belle et ses manières très-ravissantes. Elle était entourée de presque tous les membres du *Lycée*, qui s'en occupaient exclusivement. M. Lebrun, directeur de l'établissement, m'a dit: *Voilà madame de Bourdic-Viot: pourriez-vous lui offrir une place dans votre voiture?* Cette proposition m'a enchanté, je l'ai acceptée avec reconnaissance, et j'ai eu l'honneur de ramener chez elle l'illustre muse. Quelle bonne fortune pour moi! Me voilà donc tout-à-fait lancé dans le grand monde littéraire! — Pendant le trajet, nous ne parlâmes que de poésie avec madame de Bourdic; je lui rappelai plusieurs de ses pièces, et ses relations avec Voltaire et une foule de littérateurs aimables, Choisy, le chevalier Dutremblaye, Auguste Gande, etc. Elle a été charmée que je connusse aussi bien la variété de ses spirituelles productions. Elle a trouvé que je devais avoir déja beaucoup lu; elle m'a félicité sur mon début, sur ma jeunesse, et m'a invité à venir la voir quelquefois. Je n'y manquerai certainement pas; mais comme il était plus de minuit, j'ai pris congé de cette dame si spirituelle, si aimable, et je suis rentré chez moi, accompagné de riantes idées et d'agréables souvenirs.

1798.

Un livre atroce, infâme, horrible, vient de m'être montré. Celui qui le possède l'a fait relier en noir, doubler en noir, et garnir en tête et à la fin de feuilles noires. Il n'a que la *seconde partie* de ce féroce ouvrage. Mais comme le crime mérite aussi d'obtenir sa célébrité, ne fût-ce que pour faire exécrer et maudire à jamais ces temps affreux, je vais placer ici l'extrait de cette infernale brochure. Elle est intitulée : COMPTE RENDU *aux sans-culottes de la république française, par très-haute, très-puissante et très-expéditive* DAME GUILLOTINE, DAME *du Carrousel, de la place de la Révolution, de la Grève et autres lieux. Contenant les noms et surnoms de ceux à qui elle a accordé des passe-ports pour l'autre monde*, etc. etc., *rédigé et présenté aux amis de ses prouesses, par le citoyen* TISSET, RUE DE LA BARILLERIE, N° 13, *coopérateur du succès de la république française.* Et en effet, ce scélérat servit souvent de témoin officieux, dans quelques affaires, qui sans cela n'auraient pu fournir aucun prétexte aux sanguinaires conclusions de Fouquier-Tainville ! Je poursuis de transcrire le titre : *Seconde partie*, in-8°, *de l'imprimerie du Calculateur patriote, au corps sans tête!!!* — Vers le

milieu de l'ouvrage, on trouve l'abrégé du procès du roi et de la reine. En général, le *citoyen* TISSET est aussi expéditif que le meurtrier instrument que sa rage affectionne. — Mais j'ai promis de faire connaître cet infâme monument, et pour cela je dois citer, beaucoup citer, quelque répugnance que mon cœur et ma plume éprouvent à transcrire de pareilles turpitudes. L'article de Louis XVI commence ainsi : « *Louis Capet*, cet infâme et dernier tyran, existait « encore, quand la voix du peuple souverain con- « vaincu de ses exécrables forfaits, demanda à grands « cris le supplice de ce barbare, décoré par la sot- « tise et la faiblesse du nom ridicule de *roi*. Ses « crimes abominables provoquaient cette vengeance. « Et nous en offrons ici le tableau, afin que la pos- « térité connaisse la justice fière et sublimement ter- « rible d'un peuple qui ne veut dépendre que de la « loi émanée par (*sic*) lui. » — Louis XVI *barbare!* Louis XVI dont la nation réclame à grands cris le supplice!.... Mais comment trouver des expressions pour caractériser tant d'audace, tant de méchancetés, tant de mensonges? Mais qu'est-il besoin de répondre à un écrit, qui se réfute seul par sa propre atrocité? — Le *citoyen* TISSET a été l'auteur des procès-verbaux qui ont figuré dans ce régicide procès; il les qualifie de *scrupuleuses opérations*. Il rapporte ensuite le jugement contre Marie-Antoinette, et travestit ainsi le courage que montra cette reine infortunée : *Elle monta sur l'échafaud assez effrontément!!!* Puis viennent les *observations* sur *le dernier tyran* et la *mégère née en Hongrie*:

« Vous frémirez, républicains français, au tableau « horrible, que nous transmettons à la postérité, des « forfaits exécrables de Capet, et de la furie détesta- « ble que le destin, ou plutôt la barbarie, avait as- « socié à son sort. L'un et l'autre monstrueusement « perfides, signalèrent leurs abominables actions par « un tissu de *vols* et de méchancetés atroces..... Le « citoyen TISSET, *préposé au comité* de *surveillance* « *du département de Paris*, peut donner d'utiles « renseignements, quand il en sera requis. O sages « législateurs, dignes pères du peuple, sévissez contre « tous les lâches individus (*libres encore*) qui en- « touraient les tyrans. » Ce vœu de mort, contre tant d'innocents, est exprimé ainsi : il semble entendre le cri sanguinaire de l'hyène féroce, rugissant contre sa proie absente. Et c'est bien un tigre ou une hyène que le citoyen TISSET; prouvons-le par d'autres *observations*, qui accompagnent ces différentes notices, intitulées : *Suite des glorieux travaux du tribunal révolutionnaire.* « Peuple souverain, s'écrie TISSET, « sans *passion*, sans *animosité*, avec toute justice, « *rogne d'un pied* tous les ennemis de la *liberté!* » Sans *passion*, sans *animosité !* vous l'allez voir. *Louis Lévêque*, accusé seulement d'avoir *entretenu des correspondances* et *voulu troubler l'état*, s'attire de la part de TISSET ces déclamations qu'il essaie de rendre plaisantes : « Du même pays que « l'infernale Charlotte Corday, l'exécrable Louis Lé- « vêque lui trace sa marche et son parricide. » (Il n'en est rien dit au procès.) « Ses chers amis de Coblentz « ne peuvent le ravir à notre DAME *de Sainte Guil-*

« *lotine.* Semblable au papillon qui se brûle à la « lumière, il se grille près du flambeau de la justice. « Ah! raison, divine raison, que tous ces conspira- « teurs-là sont bêtes! » Ensuite on rencontre *l'affaire* d'un ramoneur, qui fut sacrifié aussi. Ce contre-sens révolutionnaire lui arrache ces réflexions : « Ici « les sans-culottes frémissent de rage. Quoi! dans « la *caste titrée*, par les ci-devant grands, de po- « pulace vile et abjecte, il se trouve un traître, un « esclave vendu aux nobles foudroyés? Ah! *Loyer*, « l'honnête indigent qui ne peut que ramoner des « cheminées, doit borner là toutes ses fonctions; « mais quand il devient l'instrument du crime, il « n'en est que plus coupable, plus digne de puni- « tion; et le niveau de la loi l'envoie comme les « autres à tous les diables. » — TISSET reconnaît l'existence des *diables;* l'aveu est important, surtout à côté de l'*observation* qui accompagne la troisième condamnation : « Qu'est-ce qu'un curé constitution- « nel ou inconstitutionnel? — *C'est un curé.* — Qui « dit curé de l'un ou l'autre genre annonce le cousin- « germain du diable du temps. *Antoine Masson* « nous en fournit la preuve. Ce scélérat avait prêté « serment.... et serment de quoi?... d'être le digne « imitateur de tous les lâches coquins, porteurs de « rabat, depuis *Jésus* jusqu'à *Amen* (*sic*). Mais « qu'y gagneront-ils, ces criminels *tartufes, voleurs,* « *fourbes, rebelles aux lois?* » (C'est TISSET qui souligne ces mots.) « Ils y gagneront un pèleri- « nage sur la place de la Révolution. Bravo, coquins! « saluez la liberté : elle est pour nous une hostie

« précieuse.» — On sent combien il a dû m'en coûter pour transcrire les blasphèmes de ce digne émule de Barrère, qui prétendait que *le bourreau battait monnaie sur la place de la Révolution;* mais il faut bien faire connaître, il faut bien perpétuer le trop douloureux souvenir de cette cruelle époque, pour servir de leçon aux peuples qui dans leur délire voudraient entreprendre de nouvelles révolutions. Elles produisent de si atroces scélérats! Au sujet de *Louise - Catherine - Angélique Ricard, veuve Lefèvre*, TISSET écrit : « Républicains français, « qu'est-ce que la belle-mère de *Pétion?* Beau- « coup sans doute, relativement à la tête, rangée « au bienheureux panier et faisant collection à notre « assemblage. Mais au lieu de la *belle-mère*, que n'a- « vons-nous le *beau-fils!* car *Pétion muscadin*, « *pomponné*, figurerait merveilleusement à la croisée « républicaine!!! De pareilles plaisanteries ont-elles besoin de commentaire? *Si le malheureux est un être sacré*, comme disait Cicéron..... Mais y avait-il rien de sacré pour ces monstres, qui osaient insulter leurs victimes jusque dans leur tombe?.... Voici les badinages de l'hyène révolutionnaire sur *Gorsas:* « Gorsas naquit sans culottes; Gorsas vécut une par- « tie de sa vie sans culottes; mais Gorsas fatigué d'être « sans culottes, voulut s'en procurer en caressant « les partisans de l'aristocratie. Gorsas enfin vou- « lait avoir des culottes superbes, au même prix que « ses anciennes chemises, dont l'histoire fait men- « tion. Il n'obtint de tout cela qu'une soustraction « bien légitime sur la place de la Révolution!!! »

Barbot, *instituteur et homme de lettres*, comparaît devant le tribunal, qui comme de raison le trouve coupable. *Il est occis*, remarque TISSET, *bénissons cette œuvre pie*; *qu'ainsi soit de ses semblables.* Il dit ailleurs : « Honneur à la Convention! elle se « purgea ce jour-là d'une façon bien expéditive. Il « faut en convenir : la rhubarbe et le séné de nos « pharmaciens ne valent pas la guillotine, pour ex- « tirper la peste aristocratique; la recette est main- « tenant publique et atteint tout le monde; elle « s'administre sur la place de la Révolution.» Quelle gaieté que celle du *citoyen* TISSET!!! Il écrit sur le malheureux Jean Sylvain Bailly, qui eut des torts pour complaire à ceux qui lui firent si cruellement expier ses opinions politiques et ses complaisances: « La vengeance populaire se montra même avec di- « gnité : le jour où il joua de son reste sur les bords « du champ de la révolution, il essuya maint ou- « trage!.... » Quelle *dignité!* — *Pierre Manuel*, âgé de quarante ans, ex-procureur de la commune de Paris, fut une des victimes de ses co-révolutionnaires. TISSET le juge de cette manière : « Quand on « a été suppôt de la police de l'ancien régime; quand « toute sa vie..... on doit naturellement finir comme « Manuel, c'est-à-dire par faire la cabriole. Les « sans-culottes expéditifs, qui pensèrent assommer « M. le procureur-syndic.... nous auraient fait grand « tort. Nous n'eussions pas eu le *délicieux* plaisir de « voir la triste figure de P. Manuel pérorant au tri- « bunal révolutionnaire et se ranger au panier avec « ses illustres prédécesseurs. » En vérité la plume

tombe des mains. Quel style! quelle horreur! quelles infamies! quelle pasquinade!.... Mais en voilà assez pour rendre le *citoyen* TISSET aussi célèbre qu'il le désire.

AVEC quelle bonté charmante madame de Bourdic-Viot m'a accueilli chez elle! Quelle élégance dans sa demeure! son cabinet est le boudoir des Graces et des Muses..... si les Muses ont des boudoirs. Elle n'est pas jolie; mais que de charmes la vivacité de son esprit répand autour d'elle! Que de contes délicieux, et quelquefois même un peu lestes, elle m'a lus! Elle semblait mettre de la coquetterie dans ses manières et dans ses lectures. Mais a-t-elle besoin d'art pour plaire? Ne sait-elle pas qu'elle n'est entourée que d'admirateurs? Comme ses vers sont coulants, spirituels et faciles! C'est pourtant cette muse aimable qui a eu la modestie de dire en parlant de madame Verdier-Allut et de ses rivales en poésie : *Il n'y a qu'elle qui soit une muse, nous ne sommes toutes que des musettes.* — Elle a voulu que je payasse mon tribut; mais je n'avais sur moi aucune pièce de vers, et mon émotion était si grande que je n'ai pu faire le moindre impromptu. Dans mon embarras, j'ai été réduit à lui lire ces lignes de prose écrites la veille :

DES ATTENTIONS.

Une politesse douce, affectueuse; cette politesse qui distinguait jadis la nation française des autres nations, nous porte à pénétrer et à satisfaire jus-

qu'aux manies des personnes qui nous sont chères. Ce sont ces prévenances aimables, ces *attentions* réciproques qui font le charme de la vie. Que de refroidissements et de haines, peut-être, sont enfantés par l'oubli de ces petits soins ! Ceux qui savent sentir ne seront point étonnés de cette assertion. L'amitié a, comme l'amour, une délicatesse jalouse qu'on blesse aisément. D'ailleurs un manque d'*attention* ne peut venir que d'égoïsme ou d'indifférence; qui pourrait ne pas s'affliger, qui pourrait pardonner d'aimer sans être aimé? des paroles mordantes ne sont pas plus cruelles qu'une telle distraction de sentiment. Êtres apathiques, vous prenez de simples désirs pour de l'amour, et vous nommez l'amitié des liaisons légères, sans avoir jamais pu comprendre les délices de l'un et les devoirs de l'autre. Le besoin de distractions, les petits intérêts d'ambition ou de fortune semblent vous attacher; mais vous ne savez pas aimer, vous n'avez aucun de ces soins délicats qui le prouvent; vous ne savez ni obliger, ni être émus quand un ami clairvoyant et sensible a prévenu vos désirs ou deviné vos goûts; vous-mêmes savez-vous jamais lui causer d'agréables surprises? étudiez-vous ses habitudes? prévoyez-vous ce qui peut lui faire le plus de plaisir? connaissez-vous ses antipathies ou ses préférences?.... Ah! si les *attentions* sont une sorte de flatterie, c'est là seule qui soit permise à l'amitié; celle-là n'est pas fausse; elle est toute tendresse; elle part du cœur.

SEIZIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« Les esprits originaux ont un sentiment naturel de leurs « forces qui les rend entreprenants, même sans qu'ils s'en « aperçoivent. »

(FONTENELLE.)

LES lettres du chevalier d'Her*** ne se trouvent point dans quelques éditions des œuvres de Fontenelle; j'étais curieux de les lire; en traversant le Pont-Neuf je viens de les rencontrer; je ne les marchande pas, je les prends, je les paie, je les emporte, je les dévore..... Mais est-ce l'auteur des *Dialogues des Morts*, des *Éloges* et des *Mondes* qui a écrit ces billets galants et comiques? Cela pourrait bien être, car les *Mondes* et les *Dialogues* sont remplis de phrases précieuses, et de ces idées qui prouvent que Fontenelle était bien persuadé du principe que « la plupart de ceux qui ont « excellé en quelque genre n'y ont point eu de « maître. » Il n'en a voulu nulle part. — Pour revenir aux *lettres* dont je veux parler, ce *chevalier* qui fait la cour à toutes les dames s'exprime d'une manière bien singulière. Il me prend fantaisie d'en donner des preuves; cela me divertira. D'ailleurs un *Spectateur* doit aussi jeter quelquefois ses regards sur le monde littéraire. Puisque nous avons deux *républiques* sous les yeux, celle des lettres et la *république de la république*, nous nous entretiendrons tour-à-tour de l'une et de l'autre. Je suis

seulement fâché que celle *des lettres* ne soit pas la plus plaisante.... Après cette digression je ne m'occupe plus que du spirituel et brillant *chevalier.* Voici un de ses compliments à une belle : « Gar- « dez quelque chose pour l'avenir ; j'attendrai quinze « ou vingt ans si vous voulez. Je me passerai à un « peu moins d'éclat que vous n'en avez aujourd'hui; « je vous relâche cette extrême vivacité dont est « votre teint ; aussi bien il y a beaucoup de super- « flu dans votre beauté. » Dans un autre endroit, il craint de se trouver tête à tête avec une belle dame, et il écrit à ce sujet : « J'ai éprouvé cet embarras « une fois; je vous jure que j'en suais. Il me prit « comme une paralysie d'esprit, qui m'en ôta l'usage « tout d'un coup. » *Du superflu dans une beauté! Une paralysie d'esprit!* Que cela est charmant! Mais cela ne vaut pas mieux que ce sanglier que le chevalier tua à la chasse. Il délibéra un moment pour savoir si son devoir d'amant parfait n'était pas de se laisser manger. « Mais (dit-il) quand « j'eus bien examiné le sanglier, je ne trouvai pas « qu'il eût l'air si joli que l'ont vos rigueurs et vos « cruautés. » L'auteur devait être bien content de lui-même quand il avait pu trouver de pareilles gentillesses! Elles étaient alors à la mode. En voici d'autres. Il marque à l'une de ses maîtresses qu'il venait de quitter : « Le premier jour de mon voyage « je ne rencontrai personne, et je ne pus faire autre « chose que semer toute la route de soupirs, qui « retournaient sur mes pas. » Il s'agit ailleurs d'une amazone qui avait fait une chute à la chasse. Il

trouve le médecin qui la soigne, bien heureux de pouvoir chaque jour visiter ses blessures cachées; et il est très-surpris parce qu'il ne *s'attendait pas que dans les endroits écorchés, il y dut jamais revenir une aussi belle peau que celle qui y était; car la nature pouvait-elle rencontrer si bien deux fois de suite à la façon de cette peau?* Ce qui prouve que mademoiselle de V*** a une *beauté bien opiniâtre.* C'est à la même personne qu'il dit encore: « Ne prendriez-vous pas plaisir à aller faire « enrager tout le sérail du roi de Maroc, et à lui « rendre trois ou quatre cents femmes inutiles? Vous « aimez à faire des malices; celle-là serait assez jolie.» Il lui marque aussi qu'il lui est impossible de s'ennuyer jamais auprès d'elle; qu'il ne la connaît que depuis trois ans, et qu'elle a pour plus de *vingt ans devant elle, sans tomber dans aucune répétition de charmes!* Ses doucereuses félicitations à une nouvelle convertie sont du même genre. « J'étais tout- « à-fait fâché de croire que votre ame au sortir de « votre corps ne dût pas trouver une aussi jolie de- « meure que celle qu'elle quittait.... On m'a mandé « qu'après avoir abjuré votre hérésie, vous abjuriez « aussi votre indifférence, en faveur de M. le mar- « quis de C.... C'est bien fait de quitter toutes vos « erreurs en même temps.... Vous avouerez sans doute « que vous aviez grand tort de contester au mariage « la dignité que nous lui donnons; et que quand il « n'y aurait que cet article-là, il ne serait point par- « donnable d'être Calviniste. Je ne veux pas entrer « plus avant dans ce point de controverse; M. le

« Marquis est plus savant théologien que moi ; et il « vous instruira mieux. Après ce qu'il vous ensei- « gnera, vous pourrez disputer en Sorbonne. Il a « fait en vous convertissant un trait d'une très-grande « habileté; il a accommodé les intérêts de la reli- « gion et les siens; il s'assure mille plaisirs avec vous, « et il faudra encore qu'en l'autre monde on lui tienne « compte de ces plaisirs-là. »

Je ne dois pas oublier ces réflexions sur un changement d'amour. « J'aimais madame de L., je ne « l'aime plus : elle m'en fait des reproches.... Qu'elle « me rende mon amour, je ne demande pas mieux.... « Je me livre, je m'abandonne à tous ses charmes.... « J'ai encore pour elle les mêmes soins et les mê- « mes assiduités que j'avais auparavant. Mais, dit-elle, « ce n'est plus le même air. Voilà le malheur! Je « ne lui puis dire des nouvelles de cet air-là. » Et ces courtoisies à une provinciale : « Vous venez donc à « Paris, Mademoiselle? j'en suis ravi. Il était tout-à- « fait mal que les deux plus belles choses du monde « ne se connussent point. Je vous assure que vous « vous causerez une admiration réciproque. » Cela dut arriver sans doute, puisque toutes les femmes furent jalouses et désolées. Il en résulta une aventure de lustres et de dépit, dans un grand bal; ce qui fait dire au chevalier : « Nous avons résolu avec « une grande prudence de ne plus mener la jeune « demoiselle au bal, sans avoir auparavant tiré pro- « messe de toutes les femmes, qui s'y devront ren- « contrer, qu'elles ne trouveront pas mauvais de la « voir plus jolie qu'elles, et sans nous être assurés

« par avance d'une amnistie générale pour toutes les « offenses que sa beauté pourra faire à la leur. » Voici presque le même langage à un de ses amis qui soupirait pour une jeune dame, épouse d'un vieillard. Le bonhomme vous fera long-temps enrager, lui dit-il, et vous ne tâterez pas de sitôt des charmes de sa veuve, parce qu'il est très-vivace. « Je ne doute « point (ajoute-t-il) que la petite femme ne tâche « à mettre en usage tous les moyens d'homicide qu'a « une jeune personne à l'égard d'un vieillard; mais « à voir qu'il ne s'en porte pas plus mal, je juge « qu'il n'est plus capable d'être tué de cette façon- « là, et qu'il ne fait que rire des caresses meurtrières « qu'il reçoit. »

Comme tout cela est fin et spirituel! et que La Bruyère avait raison de s'écrier avec un peu d'humeur: « Cydias.... évite de donner dans le sens des « autres.... C'est un composé du pédant et du pré- « cieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et « de la province. » Aussi J. B. Rousseau n'était-il que le défenseur du goût lorsqu'il écrivait :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espèce femelle,
Il brille encor malgré son poil grison;
Et n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde.

Il était si pédant dans toutes les circonstances, que Piron ne l'a pas non plus oublié dans ses épigrammes. Il lui a fait celle-ci, qui est très-piquante.

Songe à finir, disait une rusée
A Fontenelle, attentif à briller.
Qu'hier au soir je fus mal avisée
De te laisser ici déshabiller!
L'aurore luit; mes gens vont s'éveiller!
— Rassurez-vous, lui repart Fontenelle:
La nuit sera, si je veux, éternelle,
Puisque du jour je tiens l'astre en mes bras.
— Encor! pour Dieu, bel-esprit, ce dit-elle,
Deviens un sot, finis, ou bien t'en vas.

Cependant, comme il n'est peut-être pas de mauvais ouvrages dont on ne puisse tirer quelque profit, j'ai appris dans celui-ci qu'en 1682, il y avait eu un tremblement de terre à Paris. Le *chevalier d'Her.....* craignait qu'il n'amenât quelque grand changement, quoiqu'il dût être *rassuré par l'idée que la terre n'oserait pas entreprendre d'avaler une aussi grande ville.* — Mais plaisanterie à part, si un pareil accident allait se renouveler, que deviendrait cette immense capitale, aujourd'hui que les carrières qui la minent ont été si multipliées, aujourd'hui que plus de la moitié de ses énormes faubourgs sont comme suspendus sur d'énormes précipices!.... Troie, Athènes, Sparte, Memphis et Thèbes ne sont plus.... Quel sera le sort de l'antique Lutèce, entre un tremblement de terre, qui peut à chaque instant se renouveler, et la comète flam-

boyante dont M. de Lalande nous menace depuis quelques jours?.... Serons-nous brûlés, écrasés ou noyés? Il ne nous reste qu'à choisir, tout nous l'annonce: la fin du monde approche..... En attendant nous courons au bal, et nos chansonniers font des vaudevilles.

GRANDE frayeur parmi nos dames. M. de Lalande, en mettant la tête à la fenêtre.... de son observatoire, avait vu arriver en poste une grosse comète (1). Il se retira tout effrayé, prit la plume, fit des calculs, écrivit à tous nos journalistes, en les priant d'annoncer sa prédiction; et le lendemain tout Paris sut que nous touchions à la *fin du monde*. L'alarme a été vive. Les groupes se rassemblaient; les ponts étaient remplis de curieux qui attendaient, qui espéraient, qui craignaient, qui tremblaient de peur. Pendant ce temps-là MM. Barré, Radet, Desfontaines, Buant, Bourgueil et Defougerais s'enfermaient chez un restaurateur, se faisaient servir des côtelettes, des bifteks, des aloyaux, des matelotes, sablaient de bon vin, riaient, chantaient; et hier l'on joua au Vaudeville *la Fin du Monde* ou la *Comète*, jolie pièce de leur composition. Pour se distraire de sa frayeur, chacun a couru la voir représenter, et elle a mis le parterre si fort en goguettes, qu'il s'est mis à répéter en chœur presque tous les cou-

(1) Je dois rappeler que les *Souvenirs* et le *Spectateur* formaient d'abord deux ouvrages différents; voilà pourquoi ils se répètent ici; je ne les mêlai que pour mieux varier l'ouvrage.

plets, tant ils étaient gais, faciles, spirituels. — Ceux surtout que chante un meunier ont fait le plus grand plaisir. Ce brave homme en se désolant, en se lamentant, se dit (et la précaution est bonne) que puisque le monde va finir, il faut qu'il fasse son testament. Les legs qu'il veut faire sont distribués très-plaisamment. Voici les derniers :

AIR : *Réveillez-vous.*

Enfin pour terminer ma liste,
Je lègue mon moulin à vent
A certain fameux journaliste,
Qui, comme lui, tourne à tout vent.

AIR : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

J'aurais laissé, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Tout mon esprit, dont on eût fait grand cas,
Et mieux encor, j'aurais légué mon ame
A tant de gens qui n'en ont pas.

Un fournisseur pense à son tour, que puisque cette vilaine comète va faire finir le monde, il faut qu'il s'exécute de bonne grace, faisant force restitutions. Voici comment il se confesse :

AIR : *La famille extravagante.*

Pour fournir le vin des soldats
On m'accorda la préférence;
Le vin, *je ne le livrai pas*,
Quoiqu'il me fût payé d'avance;

En cela, j'avais mon dessein,
Ces chers enfans de la Victoire!
Pourquoi les enivrer de vin?
Ils s'enivrent assez de gloire.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Tout rendre.... est dur, certainement;
Mais il faut céder prudemment
A des conseils tels que les vôtres.
Va pour la restitution!
Puissé-je être en cette action
Accompagné de plusieurs autres.

Arlequin chante le couplet suivant, au sujet de la planète de Vénus, qui parut le jour de l'arrivée de Buonaparte à Paris.

AIR : *Non, je ne serai pas.*

Le jour où Buonaparte apportait la nouvelle
Que la paix terminait une guerre cruelle,
Vénus dans son éclat parut du haut des cieux,
Cela est tout simple,
Quand Mars est en chemin, Vénus le suit des yeux.

Tout cela a été applaudi avec transport, et les six auteurs ont eu le plaisir, comme ils le désiraient, de *survivre au dénoûment de leur Fin du Monde.*

Le fameux Santerre était un brasseur de bière. On ne sait trop comment il parvint au grade de général en chef. On a dit de lui qu'*il s'était acquis*

l'immortalité par ses défaites et un roulement de tambour, et ses soldats disaient « qu'il n'avait de « *Mars* que la *bière.* »

On prétend que beaucoup de nos parvenus apprennent en secret à lire et à écrire, afin de paraître pouvoir remplir les places qu'ils occupent. Ils ont besoin aussi d'apprendre l'orthographe: il y a peu de jours qu'un des principaux magistrats de Paris signa, **** guge*, au lieu de *juge.*

Un père disait à sa fille : *vos talents m'effraient.* Roucher, plus sage, donnait des conseils à la sienne, en ajoutant : *Les lumières que tu acquerras, tu en feras des vertus.*

Dans les temps horribles où Jacob Dupont, prêtre apostat, déclarait à la tribune de la Convention *qu'il n'y avait pas de Dieu;* où l'infâme Drouet s'écriait à cette même tribune : *Citoyens collègues, on nous appelle brigands; eh bien! soyons brigands;* à une représentation *des Fourberies de Scapin*, lorsque l'acteur disait en abordant le vieux Géronte : *Monsieur Géronte, j'ai l'honneur;* on s'écria du parterre : « Il n'y a plus de *monsieur.* » L'acteur docile reprend : « Citoyen Géronte, j'ai l'honneur. » Et aussitôt, le croira-t-on? mille voix confuses font entendre ces mots qui annoncent la profonde démoralisation de tout un peuple : *A bas l'honneur! à bas! il n'y a plus d'honneur! il n'y en a plus!!*

DIX-SEPTIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

« Pour trouver la vérité, il faut tourner le dos « à la multitude. »

(FONTENELLE.)

PUISQUE la comète nous a fait grace et qu'elle a passé bien loin de la lunette de M. de Lalande, je continuerai mon métier de *spectateur* et mes digressions décousues; mais de quoi parlerai-je dans cette feuille? y ferai-je un cours d'astronomie pour rassurer les dames du faubourg Saint-Germain, qui sont encore toutes tremblantes? Cette sinistre comète aurait bien pu avoir la malice de leur en vouloir, suivant les prédictions du grand oracle; et que seraient-elles devenues avec tous leurs amours et tous leurs charmes?.... Je crois que le mal me gagne, je vais aussi écrire des gentillesses, comme Fontenelle : ce nom est revenu je ne sais comment sous ma plume, je croyais avoir fini avec lui; son chevalier d'Her*** m'avait totalement dégoûté du bel esprit. Mais il est utile de combattre les mauvais modèles; il eut de la vogue, il a conservé une grande réputation, malgré ses bizarres paradoxes littéraires; j'espère donc qu'on voudra bien me pardonner si je reviens à lui pour une question dont le sujet n'est pas tout-à-fait abandonné aujourd'hui. La Motte déprima tant qu'il put les vers, parce qu'il n'avait pas su les manier avec assez d'avantage; son ami, plus prudent, sut dis-

crètement insinuer de petites idées sur ou contre *la poésie en général.* Dans le court essai dont je parle, il feint de chercher naïvement l'origine de ce langage élevé, qu'il appelle une *addition* au langage ordinaire; il emploie toute la subtilité de la métaphysique au développement de cette proposition, qui ne signifie rien, ce me semble, ou qui signifie peu de chose : *Les hommes s'entendent fort bien en prose, et il est certain qu'ils ne s'entendent pas mieux en vers.* Ceci est incontestable; mais *l'addition* qui nous occupe ne fut point inventée pour *s'entendre mieux*, ni pour s'imposer des *contraintes inutiles.*

Convenons plus simplement d'un principe. Tous les arts ont une origine grossière; ils ne peuvent pas être créés dans leur perfection, parce que le génie de l'homme est très-borné. Mais quelque ignorants et sauvages que fussent nos premiers pères, leur oreille ne dut-elle pas être naturellement sensible à l'harmonie, à la cadence, à la mesure, qui furent les types de la poésie, et qui n'en sont plus que les qualités intégrantes et nécessaires? — Cette manière uniforme de syllabes brèves ou longues soulagea la mémoire, procura un plaisir délicat à l'esprit; le goût se forma, le nombre des règles s'accrut; et d'une diction mal rimée et remplie de négligences, on arriva insensiblement jusqu'au style pur, élégant, facile et poétique de Racine.

Chez nous, comme chez les anciens, les choses ne commencèrent pas telles que nous les voyons aujourd'hui. Personne ne l'ignore : les premiers poètes

français se contentèrent de peu de difficultés, et *leur géne ne fut pas grande.* On reconnut bientôt qu'on pouvait mieux faire: on alterna les sons pleins et les sons muets, ce qui produisit cet heureux mélange de rimes masculines et féminines; ensuite les heurtements des voyelles furent proscrits, beaucoup de licences furent condamnées, le choix des expressions devint une nécessité, ainsi que le choix des images. On ajouta de plus à ces règles sévères une foule de délicatesses : on voulut que l'esprit éprouvât d'autres impressions que celles *d'une agréable surprise*, que l'imagination fût satisfaite autant que la raison, et que la poésie décrivît tout ce que les yeux peuvent admirer, rendît toutes les pensées, même les plus profondes, et exprimât tout ce que le cœur peut sentir.

Mais, disent ces frivoles frondeurs, *la prose est constamment le langage naturel, et la poésie n'en est qu'un artificiel.* M. de Fontenelle, êtes-vous de bonne foi? Y a-t-il moins *d'artifice* dans les discours de Cicéron que dans les poëmes de Virgile? y en a-t-il moins dans les charmantes lettres de madame de Sévigné que dans les chansonnettes de nos modernes Anacréons? *Messieurs de la prose*, je ne suis qu'un prosateur, mais j'ai plus de franchise que vous. Dites-moi, que signifie ce *naturel* dont vous paraissez si fiers? Prétendez-vous par-là écrire vos dissertations *naturellement* et familièrement, comme un homme qui parle? Je ne le pense point; car plus je vous lis, plus je m'aperçois que vous employez des figures, des détours, des suppositions, des hyperboles, des

comparaisons, des distinctions, des divisions, et enfin tous les *artifices* qu'un maître de rhétorique enseigne à ses disciples. Si donc votre prose est le fruit de la méditation, de l'étude et du travail, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on *médite* pour écrire en vers? et comment se fait-il que vous êtes si jaloux de vous approprier cette régularité de mouvements et cette espèce *d'inspiration*, inséparables d'un langage harmonieux et mesuré?

Fontenelle recommande de ne pas se *relâcher sur la rime;* ce conseil est sage et prudent. Il pèse ensuite dans ses balances quelles sont les images préférables: les *fabuleuses* doivent-elles l'emporter sur les réelles? si je ne me trompe, on aurait pu répéter à Fontenelle ces vers de mademoiselle Bernard :

> Vous n'écrivez que pour écrire;
> C'est pour vous un amusement.....

Nul doute que la peinture des sites pittoresques et des effets matériels ne soit d'un plus grand prix que tous les vains trésors d'une mythologie usée; la représentation fidèle de la nature aura toujours plus d'élégance et de noblesse que cette foule de fictions antiques, tout ingénieuses qu'elles sont. Cependant, moins sévère que Fontenelle, je me garderai bien d'exclure *la corbeille de Flore*, *le sourire des Graces*, *la ceinture de Vénus*, de nos madrigaux: ces tableaux poétiques employés avec ménagement, animent le discours et réjouissent l'esprit.

Le *traité* que je viens de parcourir fut entrepris pour *répondre au reproche* fait à La Motte *d'être*

plus philosophe que poète: il renferme quelques autres erreurs, que je me suis abstenu de combattre, ne voulant pas imiter la minutieuse prolixité de Fontenelle. Lui et La Motte tenaient prodigieusement à embrouiller un peu cette question. Ils avaient fait mutuellement de fades églogues et des vers très-prosaïques; il fallait donc médire d'un instrument dont ils n'avaient jamais su jouer. La Motte s'exprime ainsi quelque part : « J'entends par poésie ces expressions audacieuses, ces figures hyperboliques, tout le langage reculé du langage ordinaire et particulier aux écrivains qui font profession d'idées rares et de peintures énergiques. » La Motte se trompe : il a défini les écarts de la poésie lyrique dont il a si mal essayé le caractère, et non la *poésie en général*. On entend, ce me semble, par poésie, une éloquence soutenue, proportionnée au genre naturel ou sublime, pleine d'images, et qui rejette toute expression trop familière. La poésie d'une fable simple et naïve ne sera point celle d'une tragédie; celle de l'ode elle-même ne peut ressembler à celle du poëme épique: un émule de Pindare ne prendra point le ton aimable, sentimental, voluptueux de Parny; et l'on blâmerait certainement Parny, s'il chantait son Éléonore comme Pindare a chanté les jeux olympiques.

Ce bon La Motte est quelquefois risible par sa franchise : il CHANTE *la libre éloquence* dans une *ode en prose*, et il dit : « Sans autre art que la nature, je peindrai les peines et les plaisirs des amants; et *mesurant* seulement avec grace les tendres chansons de mes bergers, tout respirera d'ailleurs dans

mon style la liberté et la naïveté pastorale. » Mais que dites-vous là? vous *mesurez!* vous n'êtes donc plus *libre!* il vous faut *rêver*, *effacer*, *corriger!*... dès lors où est cette *indépendance qui vous affranchit d'un joug injurieux à la raison?*—En vérité, la prétention des prosateurs est plaisante! ils assurent que leur art est difficile, et ils condamnent celui du poète, parce qu'il est difficile aussi!!

ADMIRER Molière et se taire, c'est tout ce qu'on peut se permettre après cette foule de grands écrivains qui ont développé les différents caractères de son génie; il est sans égal dans la comédie, et vraisemblablement il ne sera jamais effacé : je ne chercherai donc pas à écrire des lignes inutiles sur la profondeur de ses observations morales et la gaieté de son esprit. Je ne veux m'arrêter qu'aux anecdotes qui concernent sa *comédie-ballet de Psyché.* Louis XIV voulait donner une fête; le temps pressait: la galanterie régnait alors dans sa cour; La Fontaine venait de publier son roman de Psyché, Molière fut chargé de transporter le sujet sur la scène; il pria le grand Corneille de lui aider à le terminer. Molière traça le plan, composa le premier acte, la première scène du second et la première du troisième: tout le reste fut l'ouvrage de Corneille, à l'exception des intermèdes, dont Quinault fit les paroles et Lully la musique. Il ne manquait à cette association, dit Voltaire, que *Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni*

pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Molière est un des auteurs qui a manié le plus heureusement dans sa poésie ce genre de versification qu'on appelle *vers libres;* la preuve en est dans son *Amphitryon* et dans le premier acte de *Psyché.* Son style est facile; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que celui de Corneille l'est beaucoup plus : il s'est assoupli à tel point, que rarement il rappelle les formes tragiques et romaines, auxquelles il s'était habitué. Un habitant *des enfers* à qui Psyché demande :

Quel est ici votre séjour?

repond :

Dans des bois toujours verts où d'amour on respire
Aussitôt qu'on est mort d'amour :
D'amour on y revit, d'amour on y soupire.

Cette délicatesse allait bien devant un roi dont la cour était fort sensible, mais dut surprendre sous la plume de l'auteur des *Horaces* et de *Cinna.* Plus loin, je trouve ce principe:

Plus la vengeance a de quoi plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

Cette maxime est préférable à celle de Crébillon, qui prétend que la vengeance *est un plaisir des dieux.* Les dieux ont là un triste plaisir.

Dans les œuvres de Fontenelle on trouve une *Psyché* qui paraît en grande partie être celle de Molière : beaucoup de vers et de scènes sont semblables. Cependant la fable est changée en beaucoup

de choses. Fontenelle aurait-il prétendu reformer l'ouvrage de Molière et de son oncle?... Malgré cela, il faut convenir que le plan est meilleur, que la marche en est plus vive et quelques situations plus intéressantes, quoiqu'elles ne soient pas toutes assez bien développées. Mais l'exécution, quand Fontenelle marche seul, est bien imparfaite. Fontenelle était un peu de l'école de La Motte, son intime ami : il croyait que la poésie devait être plus forte de pensées que d'images, et il s'embarrassait peu de l'harmonie. Zéphire parlant à Vulcain lui dit :

Faites tout pour l'Amour, et rien contre Vénus;
Penser à la vengeance, *abus! Vulcain, abus!*

M. l'abbé Aubert a mis le roman de La Fontaine en poëme, et Gardel en a fait un ballet. Voilà une jolie mortelle bien et dignement célébrée. Et moi, j'aurai fini cet article quand j'aurai remarqué que Voltaire a fait précéder d'une petite préface chacune des pièces de Molière, et que M. Bret les a commentées *couci-couci.*

PARBLEU! je disais hier que l'ami Fontenelle n'épargnait pas plus nos oreilles que son ami La Motte; en voici une bonne preuve : c'est une évocation de *magiciens* dans *Bellérophon.*

Par le pressant commandement,
Promptement, promptement,
Que le Ténare s'ouvre,
Que l'Enfer se découvre;

Cocyte, Phlégéton, il nous faut du secours;
Pour nous entendre, arrêtez votre cours.
Nuit, Mort, Cerbère, Hécate, Érèbe, Averne,
Noires filles du Styx que la fureur gouverne,
Entendez nos cris, servez-nous.

Quel diable de démon eût pu être sourd à une pareille injonction, s'il n'était pas profondément endormi? que Démosthène eût eu à réciter de pareils vers, il aurait pu se passer d'emplir sa bouche de cailloux pour délier sa langue. En voici d'autres bien singuliers dans *Thétis et Pelée*.

PÉLÉE.

Daignez aussi, sur mes peines secrètes,
Des arrêts du destin être les interprètes.

CHOEUR.

Nous ne répondons point aux mortels curieux;
L'oracle du destin n'est que pour les *grands dieux*.

Et puis un *des ministres* de l'oracle s'écrie :

Destin, un *grand dieu* te demande
Quel succès tu veux qu'il attende.

Le musicien qui se chargea de mettre ces *grands dieux* en musique dut être bien inspiré.

Jean-Baptiste-Louis SAIVRE, fils de J.-B. Saivre, architecte distingué, et de J. F. Loir, femme douée d'un grand mérite, petite-fille de Nicolas Loir, et arrière-nièce de Girardon, naquit à Paris, le 13 avril 1766. Dès les premières années de sa vie, ses pa-

rents firent germer dans son cœur le goût des arts et de l'étude, et cette sensibilité si nécessaire à la pratique des vertus comme à la connaissance du beau. M. Saivre se montra digne des soins qu'ils prirent de son éducation, et il s'est fait un nom illustre sur les traces de son père. Mais non-seulement il remporta plusieurs prix pour ses beaux plans d'architecture, il sut encore se livrer au culte des muses; et parmi une foule de vers sans prétention qui échappèrent à son esprit facile, je me plais à citer ce quatrain, qu'il mit au bas du portrait de sa mère dessiné de sa main :

Ah! si de tes vertus, fidèle imitateur,
Ainsi que de tes traits je présentais l'image,
Tu pourrais dire un jour, en voyant cet ouvrage:
Le peintre était mon fils, c'est moi qui suis l'auteur.

Il vient de mourir consumé par le travail et l'étude, avant d'avoir tout-à-fait révolu sa trente-deuxième année, le 7 avril 1798.

M. Fabien-Pillet a donné aux amateurs du genre ce logogriphe à deviner :

Je suis jeune, vive et jolie;
On vante mon esprit, mes talents et mon cœur.
Par moi la scène est embellie;
Et si vous fréquentez le temple de Thalie,
Je puis gager, ami lecteur,
Que vous m'aimez à la folie.
On trouve, en mes sept pieds, ce mois où le printemps

Vient rendre aux bosquets leur parure ;
L'empire de Thétis, le lit d'une onde impure ;
Le plus léger des éléments ;
L'amante d'Orosmane et notre Vierge-mère ;
Un synonyme de colère ;
Ce nom qui d'un bon fils semble toucher le cœur
Plus encor que celui de père ;
Un légume graineux ; l'instrument du rameur ;
Le titre vraiment respectable
Que brûle d'acquérir tout vertueux amant,
Et qu'il n'obtient jamais, pourtant,
Sans paraître un peu moins aimable.
Mais parmi tant de noms que renferme le mien,
Il en est un plus cher encore,
Celui que, dans le cours du plus doux entretien,
Je donne au mortel que j'adore ;
Nom tendre, mais discret, par l'amour adopté,
Que le cœur le plus froid, l'être le plus farouche,
Ne peut recevoir de ma bouche
Sans tressaillir de volupté.

Le mot de ce logogriphe est *Mézerai*, dans lequel on trouve *mai*, *mer*, *mare*, *air*, *Zaïre*, *Marie*, *ire*, *mère*, *riz*, *rame*, *mari*, *ami*.

Le 18 avril, M. Gérard Dudoyer a terminé sa carrière à Paris, dans sa maison, située rue Picpus. Les différents genres de connaissances auxquelles il se livra, ont peut-être empêché qu'il ne travaillât davantage pour le théâtre, malgré les succès qu'il y obtint en donnant *l'Antipathie par amour*, et, plus tard, *le Vindicatif*, pièces charmantes qui va-

lent mieux qu'une foule de drames de la même époque, qu'un faux goût a jusqu'à présent maintenus. M. Dudoyer était doué d'une imagination vive. La nature l'avait fait poète, mais il l'ignorait jusqu'à ce que l'amour l'en avertit. Les premiers vers qu'il publia furent adressés, en 1765, à mademoiselle Doligny. Fréron publia cette épître, en faisant l'éloge du poète et des vertus de la jeune actrice. Sa conduite était si pure, ses talents si parfaits, que M. Dudoyer n'hésita point à lui offrir son cœur et sa main, qui furent acceptés : ils trouvèrent le bonheur dans les bras l'un de l'autre. En devenant épouse, mademoiselle Doligny quitta le théâtre, où elle laissait un exemple de régularité, de décence et de modestie qui a rarement été suivi depuis cette époque.

On m'a raconté un trait de M. Viotti, qui prouve l'indépendance de son caractère. Dans une maison, centre des grands talents, où il réunissait souvent les plus habiles artistes qu'il pouvait découvrir, il exécutait un jour au milieu d'eux une de ses plus belles compositions. Tous les amateurs distingués, tous les meilleurs musiciens de Paris, étaient là. Le silence règne enfin dans la salle; M. Viotti commence son concerto, et, tout entier à son art, fait des prodiges dès les premières mesures; aussi à peine osait-on respirer, dans la crainte de perdre le moindre son. En ce moment, arrive un de ces hommes fiers et hautains, qui veulent toujours commander les égards et les respects qu'ils se croient dus : il salue

celui-ci, il dit un mot obligeant à un autre, et n'aperçoit pas seulement l'ombre du concert. On se lève, on dérange les siéges pour le laisser passer, on fait un bruit!... Pour M. Viotti, il n'en fit pas. Il s'arrête, pose doucement son instrument sur son siége, salue et s'en va. C'était lui surtout que l'on venait entendre. Des personnes s'échappent, courent après lui, le prient, le conjurent de revenir; paroles, prières perdues... : l'étiquette avait brisé ses cordes, paralysé ses doigts, tourné le cours de son imagination; il s'éloigna, laissant l'assemblée mortifiée et stupéfaite.

****

La nature borne les esprits, et il n'y a rien en cela de surprenant. Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est une réflexion qu'on trouve sur ce point dans les œuvres de Fontenelle. Le morceau est curieux; le voici : « On ne sera qu'un bon poète; *c'est déjà « être assez réduit.* » (*Réduit....* comme Homère, par exemple!) Que cela est singulier sous la plume d'un homme doué de beaucoup de finesse et d'intelligence! Mais Boileau et Racine avaient fait des épigrammes contre Fontenelle, *indè iræ*. De là des maximes qu'il cherche à établir pour essayer de ravaler ces grands hommes, le goût dût-il siffler ces fausses et ridicules maximes. — Poursuivons. « Mais, de plus, on ne sera poète que dans un cer« tain genre; la chanson même en est un, où l'on « peut se trouver renfermé. » (Si c'est comme Anacréon, on ne sera pas *réduit* à un si mauvais lot. Le génie, dans quelque genre que ce soit, vaut

mieux que *la médiocrité* dans tous.) « M. de La « Motte a traité presque tous les genres de poésie. » (Ah! nous y voilà! tant pis pour lui. Il a fait des *odes*, des *fables*, des *poëmes*, des *tragédies*, des *opéras*, des *épîtres*, des *chansons*, des *cantates*, des *églogues*, des *énigmes*. Qu'est-ce que cela prouve? qu'il a fait beaucoup de vers. Mais de la poésie!... il a fait comme vous, M. de Fontenelle; il a trouvé des rimes qui sont venues gâter les *charmes de sa prose.*)

« Lully ne fut nullement content, dit le même « Fontenelle, des idées et des vers que M. Despréaux « proposait sur tout ce qui appartient à la conduite « du théâtre, etc. *Il ne s'agissait point là de don-* « *ner des ridicules, il n'était point dans son élé-* « *ment.* »—Holà hé! monsieur le galant philosophe, un peu doucement, faites pate de velours, je vous prie; il *s'agit* d'un des grands maîtres de l'art, du suprême arbitre du bon goût, du meilleur modèle que notre langue possède: cela mérite bien quelque respect, quelque considération, et quelque défiance de votre petite rancune.

Avant de se retirer du théâtre, mademoiselle Lange jouait le rôle de madame Belfort dans *l'heureuse Erreur*. Mademoiselle Mézerai l'ayant remplacée, un amateur du parterre lui a adressé cet impromptu :

En vous voyant jouer ce rôle à votre tour,
Le public enchanté ne perdra rien au change.

On ne regrette pas un *ange*
En voyant paraître un Amour.

Un autre anonyme a terminé ainsi (peu galamment pour deux acteurs) une épître qu'il lui adresse :

..... Par vous, de ses disgraces,
Le Théâtre-Français doit être consolé.
Le temps va lui ravir et Contat et Molé;
Mais il respectera vos talents et vos graces.
Vous brillez à nos yeux d'un éclat printanier :
Jeune, célèbre, aimable et belle,
Vous charmez, vous croissez, comme la fleur nouvelle,
Entre le myrte et le laurier.
Une seule rivale eut le même avantage:
Les cœurs entre elle et vous balançaient suspendus;
Mais Lange, en s'éloignant, vous cède sans partage
L'empire de Thalie et celui de Vénus.

Après la première représentation de *Panurge dans l'île des Lanternes*, un des spectateurs, placé près d'un plaisant très-subtil en calembours, lui demanda ce qu'il pensait de cet ouvrage, dont le style est complètement dénué de poésie : « Ma foi, « répondit-il, j'y ai remarqué beaucoup de lanternes, « mais sans *verres*. » — On redonnait cette pièce, il y a quelques jours, et peu de temps avant qu'on eût levé la toile, une femme placée aux premières loges attira tous les regards. Sa toilette était de la plus grande élégance; son cou était chamarré d'or, son front et ses doigts resplendissaient de diamants; mais il perçait je ne sais quoi dans son air et dans

son maintien qui m'annonçait que tant d'éclat n'était qu'emprunté. Elle ne cessait pas cependant de fixer l'attention, et quelques curieux continuèrent à l'observer. Déja le deuxième acte était presque fini, et rien jusqu'alors n'avait pu mettre en jeu la physionomie de l'inconnue; il régnait au contraire dans tous ses traits un air d'indifférence et d'ennui. Enfin vient le fameux ballet et le moment où l'inimitable Vestris occupe la scène. Bientôt l'enthousiasme s'empare de tous les spectateurs; l'inconnue le partage à son tour, et dans le transport qu'elle éprouve, elle s'écrie du ton de *madame Angot* : « *Ah! le mâtin.... comme il saute!* »

Voici un autre trait qui peint bien l'époque où nous sommes. On a redonné au théâtre de l'Odéon le *Cid* de P. Corneille. La pièce jouée et la toile tombant, un spectateur du parterre, par plaisanterie ou par ignorance, se mit à crier, suivant l'usage : *L'auteur!* Alors une femme placée aux premières loges, parée comme celle qui assistait à la représentation de *Panurge*, mais faisant l'entendue et la dame d'importance, s'écria en regardant le parterre d'un air de pitié : *Qu'ils sont bêtes, de demander un auteur mort il y a dix ans!*

Je lis dans un journal : « On assure que Marmontel, l'auteur de *Bélisaire*, député aux Anciens avant le 18 fructidor dernier, a été arrêté à St-Aubin-sur-Gaillon et conduit dans la prison de

Verneuil. » Voilà donc ce vieillard vénérable, cet aimable écrivain jeté dans un cachot! Et quel a été son crime? quelle a été sa *conspiration?* Celle de tous les honnêtes gens; celle d'avoir abjuré les erreurs philosophiques qui l'avaient séduit dans sa jeunesse, et d'exécrer les malheurs d'une révolution qui n'a enfanté que des crimes. Sa conduite au *conseil des Anciens* a été sage et prudente; il était même très-modéré dans ses opinions; mais il n'était pas philosophe : *indè iræ;* de là son élimination et sa proscription. Le voilà arrêté! que lui fera-t-on? sera-t-il à son âge déporté dans une île meurtrière? ou cet écrivain distingué ira-t-il périr dans la traversée, loin de sa patrie, de ses amis, de sa famille?... Je remarque que depuis quelque temps nos feuilles ne sont pleines que d'annonces d'émigrés et de prêtres qu'on fusille!... Peuple de cannibales, est-ce donc là cette *liberté* tant préconisée et tant promise?... Directeurs, que feraient de plus d'atroces tyrans?

Le Théâtre-Français vient de perdre une célèbre actrice, qui avait autant de graces que de talents et de vertus. M. D. Lebrun lui a consacré ce distique :

Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

M. Boucher a placé ces quatre vers au bas de son portrait :

Par sa décence et sa gaîté,

Joly, digne sœur de Thalie,
Mère sensible et vertueuse amie,
Sut honorer la scène et la société.

Marie-Élisabeth JOLY, née à Versailles, au mois d'avril 1761, est morte à Paris, rue Helvétius, le 16 mai 1798. « Une maladie de poitrine qui ruinait depuis long-temps cette actrice estimable, dit M. Lepan dans son *Courrier des Spectacles*, vient de l'enlever à un époux, dont elle faisait le bonheur; à quatre enfants, auxquels elle prodiguait les plus tendres soins; au public dont elle faisait les délices; et aux chefs-d'œuvre de Molière, dont elle savait seule saisir et exprimer l'esprit. » Elle cultiva l'art dramatique dès sa plus tendre jeunesse : à l'âge de neuf ans elle figurait dans les ballets et jouait les rôles d'enfant à la Comédie française. Dès ce moment, ses rares dispositions attirèrent l'attention des grands maîtres de l'art. Préville et sa femme voulurent eux-mêmes cultiver ces heureuses dispositions. Elle montrait déja un tact si délicat, que Lekain lui demandait souvent : « Eh bien ! ma petite Joly, ai-je bien joué mon rôle? » et lorsqu'elle répondait : *Oui, papa*, cet acteur célèbre semblait plus content de lui-même; il écoutait avec attention ses petites observations, et avouait qu'il en avait souvent profité.

Après s'être essayée à Versailles dans différents rôles, elle vint, en 1781, débuter aux Français, dans le rôle des soubrettes. Un organe très-net, un jeu fin, et beaucoup d'intelligence, assurèrent d'abord ses succès. Aussi obtint-elle, de tous les amateurs de

la bonne comédie, l'aveu, depuis que mademoiselle Dangeville, ils n'avaient vu dans ce genre aucune actrice qui pût lui être comparée. Elle joignait à ses rares dispositions l'étude approfondie de son art. Elle avait perfectionné ce goût sûr et ce tact exquis qu'elle avait montrés en commençant. Elle n'avait pas dédaigné l'étude de la tradition; aussi jouait-elle particulièrement Molière d'une manière inimitable. A une vivacité charmante elle joignait une ame douce, bienfaisante, et bonne au-delà de toute expression; elle préférait au grand monde la solitude et la tranquillité. En 1788, elle alla à Ermenonville et dans l'île des Peupliers; entraînée par ses souvenirs et sa sensibilité, elle déposa une couronne sur la tombe du philosophe, avec cette inscription :

Offerte, en 1788, *aux mânes de J.-J. Rousseau, par* MARIE JOLY, *épouse et mère.*

En 1793, elle partagea la captivité de ses camarades, et contracta en prison le germe de la maladie dont elle est morte. Elle n'en sortit que pour entrer d'obligation au théâtre de la République. Cependant, lorsque mademoiselle Raucourt forma la nouvelle troupe, elle donna la préférence à Louvois; ensuite elle joua à l'Odéon avec les mêmes acteurs. Sa fille aînée, *Louise*, a débuté sous les yeux de sa mère, le 3 mars; et la seconde, nommée *Victorine*, allait en faire autant, quand la mort vint surprendre, le 5 mai, cette femme, cette excellente actrice, qui eut tant de nobles qualités, que M. Sylvestre, en parlant d'elle, a écrit : « Cette ame si douce, ce

caractère angélique, qui dans l'espace de vingt années de mariage n'a pas montré une seule volonté; qui ne faisait son bonheur que de celui qu'elle savait répandre autour d'elle, avait cette sensibilité qui nous fait placer toutes nos affections dans les autres. » Son corps a été transporté à la maison de campagne de son mari, située dans la commune de Potigny (département du Calvados), pour être inhumé, selon son désir, sur une montagne appelée *la Roche-St-Quentin*, à deux lieues de Falaise. Aussitôt que les habitants de ce village ont su que le cercueil était près d'arriver, ils se sont empressés de s'assembler en grand nombre pour recevoir honorablement et avec l'expression de la plus touchante sensibilité la dépouille mortelle d'une femme qu'ils ont aimée et honorée pendant sa vie. Ils l'ont déposée dans leur église, jusqu'à ce que le tombeau qui lui était destiné fût creusé. On l'a taillé dans le roc, sur le bord d'un précipice dont la profondeur étonne l'œil du voyageur, et sur le site le plus haut de la montagne, à laquelle les habitants ont tout de suite donné le nom de *Mont-Joly*. Son mari a composé et fait graver cette épitaphe sur le monument funéraire :

CI GIT
MARIE JOLY, femme DULO
La meilleure des mères,
La plus douce et la plus sensible
des femmes,
La plus tendre des épouses,
Amante de la nature, artiste célèbre.
Elle décéda à Paris, le 16 floréal an VI, âgée de 37 ans.
HOMMES, RESPECTEZ SA CENDRE!

Voici l'épitaphe latine que M. Rivarol jeune a composée, pour être placée sur le sarcophage :

Perdidit æqualem sibi comica diva sororem,
Quæ movit risum, nunc lacrymanda jacet.

Enfin une artiste estimable, madame Millot, a exécuté le buste de madame Joly, d'après le creux, modelé sur sa personne même, immédiatement après sa mort, ce qui lui a donné les moyens d'atteindre à une grande ressemblance.

M. E.-J. Delrieu (1), auteur d'un *Artaxerce* imité de Métastase, a feint qu'une élève de madame Joly va exprimer ses regrets sur la tombe de cette célèbre actrice, et elle dit :

Joly n'est plus! j'ai perdu tout espoir.
Sur ses leçons je fondais mon savoir.
Que faudra-t-il, hélas! que je devienne?
L'écho des monts répond : — *Devienne.*

Mademoiselle Devienne (2) a dû être flattée de la ga-

(1) Cet écrivain fit aussi, à cette époque, une romance très-touchante sur madame Joly.

(2) L'*Ermite du Marais* a dit, en s'adressant à cette actrice : « J'aime votre jeu; il est franc; c'est la pure nature. Je crois pouvoir assurer que vos rôles vous coûtent peu de travail; vous les lisez, les posez là; vous y pensez ensuite par moment, et.... tout est fait. Vous êtes soubrette comme La Fontaine est *fablier*. Mais attendez; point d'orgueil sur cela. Il est des nuances qui vous échappent, parce que vous ne vous êtes pas donné la peine de les distinguer. Quelquefois vous croyez vrai ce qui est faux, et na-

lanterie de l'écho du *Mont-Joly* : et il faut convenir qu'elle se montre digne de suppléer à l'absence d'une actrice que les amateurs regretteront longtemps et dont le souvenir ne se perdra jamais.

Puisque me voilà sur le chapitre des acteurs, recueillons cette inscription de M. Félix, pour le portrait de Dazincourt, qui, concurremment avec Larochelle, joue si bien les rôles de valets.

Son jeu vrai, correct et facile,
Sans outrer la nature, est prompt à l'imiter;
S'il ne remplace pas Préville,
Il nous le fait moins regretter.

M. P. Villiers a fait ce quatrain sur la mort de madame Joly :

Joly, dont les beaux-arts en pleurs
Trouvent la perte irréparable,
Fut encor moins recommandable
Par ses talents que par ses mœurs.

---

turel ce qui est travail. Boileau se flattait d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers; Devienne aurait peut-être besoin qu'on lui apprît à jouer moins naturellement. » Voilà les paroles de cet *Ermite;*

Mais..... l'on ne s'attendait guère
A voir Boileau dans cette affaire.

M. P. Villiers avait dit de cette spirituelle soubrette de théâtre :

Par ses talents, Devienne, chaque jour,
Nous révèle sans imposture
Toutes les ruses de l'amour,
Tous les secrets de la nature.

La perte de madame Joly m'a rappelé mademoiselle Dangeville, qui était aussi une charmante soubrette; c'est ce qui m'engage à la rappeler, en lui consacrant cette petite notice.

Dangeville (*Marie-Anne* Botot), sœur et nièce de deux acteurs estimés, née à Paris, le 26 décembre 1714, débuta par le rôle de Lisette, dans la comédie du *Médisant*. Son père était danseur à l'Opéra, et sa mère actrice à la Comédie. Pendant plus de quarante ans, tous les journaux, toutes les annales dramatiques, toutes les histoires des coulisses, ont retenti des éloges de cette actrice célèbre, la plus parfaite qui ait jamais paru sur la scène française, non-seulement par les rôles de soubrettes, mais par une infinité d'autres rôles de caractère, qu'elle rendait dans la dernière perfection.

Que Dangeville a de génie,
D'art, de finesse et d'enjouement!
Rivale aimable de Thalie,
Elle en a l'air et le talent.

L'acteur *Armand* la nommait *la force du naturel;* et Préville, qui ne prodiguait pas les éloges, dit à mademoiselle Contat, un jour qu'elle avait joué à merveille : *Voilà la première infidélité qu'on m'ait fait faire à mademoiselle Dangeville.* Voici de quelle manière Dorat a caractérisé le talent de cette parfaite comédienne :

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaîté,
Parler, agir, marcher avec légèreté;

Piquante sans apprêt et vive sans grimace,
A chaque mouvement découvrir une grace,
Sourire, s'exprimer, se taire avec esprit,
Joindre le jeu muet à l'éclair du débit,
Nuancer tous ses tons, varier sa figure,
Rendre l'art naturel et parer la nature.

En lui envoyant *Roséide*, Dorat lui adressa une épître intitulée : *A Thalie-Dangeville.*

Oui, Dangeville, à tes côtés
Je me sauve et me réfugie;
J'y reviens chercher ce génie
Décent, même en ses libertés,
Les piquantes naïvetés
De la bonne plaisanterie,
Ces jeux, que nous avons quittés
Pour la froide bouffonnerie, etc.

Mademoiselle Dangeville quitta le théâtre en 1763. Elle fut la bienfaitrice d'une petite-fille du célèbre Baron, qu'elle retira de l'indigence, et la préserva des dangers que trop souvent elle entraîne. Elle mourut, aimée et estimée, le 6 septembre 1794 (Delandine a dit au commencement de mars 1796), après avoir été témoin, à l'âge de quatre-vingts ans, de ces nombreuses horreurs et des crimes qui souilleront à jamais l'histoire de cette fatale époque. — L'acteur Molé a prononcé plus tard l'éloge de cette célèbre actrice.

LE 2 prairial (22 mai), le théâtre du Vaudeville a donné, *au bénéfice d'une petite-nièce de Racine*, la première représentation de l'*Hommage du Petit-Vaudeville au grand Racine*, jolie pièce, composée par MM. Barré, Piis, Radet, Desfontaines et Coupigny. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les couplets spirituels, fins et malins, y foisonnent. Mais cet acte généreux du Vaudeville a attiré une réclamation d'un arrière-petit-fils de Racine, M. de Morambert, qui refuse de reconnaître *sa petite-nièce*, en publiant cette note généalogique :

« Jean Racine, père du célèbre tragique français, épousa, en l'année 1638, Jeanne Sconin, dont il eut deux enfants : Jean Racine, né le 21 décembre 1633; et une fille, morte à la Ferté-Milon, sans enfants.

« De son mariage avec Catherine de Romanet, Jean Racine a eu *sept* enfants, dont deux seulement ont été mariés : Louis Racine, auteur du poëme de *la Religion*, et Marie-Catherine Racine, sa fille aînée, qui a épousé, le 7 janvier 1699, Claude-Pierre-Collin de Morambert. De ce dernier mariage est né Claude-Jean-Baptiste-Collin de Morambert, qui s'est marié, le 17 mai 1730, à Geneviève-Marie Vernier; duquel mariage est issu, le 11 février 1731, Claude-François-Collin de Morambert. »

C'est ce dernier qui écrit : M. Barré lui a répondu que, dans le désir d'être utile à une descendante de Racine, il avait fait, avec quelques amis, l'ouvrage en question; que, pour prouver la descendance de Marie-Françoise Racine, on lui avait remis l'extrait

de mariage de ses père et mère, son extrait baptistaire et un certificat de M. Pelletier, portant qu'en sa qualité, alors, d'intendant de Soissons, il avait fait obtenir une pension de 200 livres à cette petite-nièce du grand Racine, par respect pour la mémoire de son oncle. « Ces pièces sont entre mes mains, ajoute M. Barré; et, n'étant pas payeur de rentes, je crois ma matricule assez en règle. » Elle l'est en effet pour M. le directeur du théâtre du Vaudeville; mais elle n'a pas paru l'être à M. de Morambert, qui persiste à dire qu'on peut porter le même nom sans être de la même famille; ce qui est très-vrai. Reste à présent à discuter les faits d'après les preuves authentiques. Malheureusement il en manque une partie; mais comme tout ce qui concerne la famille d'un aussi grand poète doit intéresser les lecteurs, je vais mettre ici le peu que j'en sais : complétera le travail qui pourra.

Jean Racine, bisaïeul du poète tragique, épousa Anne Gosset, qui décéda avant lui. Il mourut en 1593.

Jean Racine, son fils aîné, épousa Marie des Moulins. Il mourut en 1650, et sa femme, le 12 août 1663.

Jean Racine, 3e de nom, contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, épousa Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi des eaux et forêts de Villers-Cotterets, laquelle décéda le 24 janvier 1641, et lui le 6 février 1643. Il n'eut qu'un fils et une fille; mais son père et son grand-père pouvaient avoir eu plusieurs fils, et la Françoise

Racine dont il a été question, descendre d'un de ses fils, et être par conséquent cousine des Racines directs, si elle n'en était pas la nièce. Poursuivons.

Jean Racine, 4e du nom, ce qui est à remarquer, naquit le 21 décembre 1639, et mourut le 21 avril (non pas le 22) 1699, avant son ami Boileau, à qui il dit ce mot touchant : *Je m'estime heureux de ne pas vous survivre.* Le 1er juin 1677, il avait épousé Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France. De ce mariage naquirent :

1° Jean-Baptiste, mort garçon, le 31 janvier 1740;

2° Marie-Catherine, mariée à Pierre-Claude-Collin de Morambert, suivant ma note, le 5 juin, et suivant celle qu'on a lue plus haut, le 7 janvier 1699, et morte le 6 décembre 1751.

N. B. D'elle sont provenus et M. de Morambert, qui a élevé cette discussion, et MM. Jacobi de Nauroi;

3° Anne, morte religieuse au couvent de Notre-Dame-de-Variville;

4° Jean-Nicole-Françoise, morte fille à l'abbaye de Malnoue;

5° Madeleine, morte fille le 7 janvier 1741;

6° Louis Racine (1), auteur des poëmes de *la Grâce*, de *la Religion*, de plusieurs odes excellentes, qui ne l'ont pas laissé être

Fils inconnu de cet illustre père;

né le 2 novembre 1692, marié en avril 1728,

(1) Je ne trouve que six enfants; M. de Morambert dit qu'il y en eut sept.

à Marie de Presle, et décédé le 29 janvier 1763. De son mariage étaient nés :

1° N. Racine, qui périt sur la plage de Cadix le 1er novembre 1755, âgé d'environ vingt-quatre ans, lequel annonçait déja les plus grands talents. Il était ami de D. Lebrun, qui chanta cette cruelle perte. Il allait être la troisième génération de la même famille admise au sommet du Parnasse, exemple qui ne s'est pas encore vu ;

2° Anne, mariée à Louis-Grégoire Mirebeau de Neuville, écuyer, le 13 janvier 1746 ;

3° Marie-Anne, qui épousa, le 17 septembre 1752, Jacques-Bernard d'Hariague.

De ces deux filles sortit une postérité composant aujourd'hui les familles de Neuville-de-Radrets, et les comtes de Taillivis de Jupeaux, appartenant à la première, et les d'Hariague issus de la seconde.

Dans le *Banquet des Suges*, ouvrage assez ingénieux du P. Garasse, auteur qu'on ne lit plus, et dont le nom est devenu une injure pour les critiques, parce que dans ses critiques (comme Zoïle et Gacon), il prodigua souvent les injures, on trouve une jolie épigramme latine, que le même auteur a traduite ainsi en français :

Monsieur Gillot, l'un de nos vieux druides,
Comme César, fait des éphémérides.
Car ce qu'il sait, il le couche en écrit,
Depuis vingt ans, que ce désir le prit.
César, dit-on, écrivait ses victoires,

Et ses hauts faits; mais quant à ses mémoires,
Jamais Gillot rien du sien n'y a mis.
Or, nonobstant, je vois bien différence
En leurs travaux; car, ainsi qu'une lance
N'est un fourgon, ni un casque un falot:
Ainsi César ne fut jamais Gillot;
Il s'en faut bien, ni Gillot le contraire
N'est pas César pour faire un Commentaire,
Gros de fatras et rempli de chansons,
Qu'il lit au lieu de psaumes et leçons;
Lui pour fouiller encore moins la cendre,
Et les écrits de George de Cassandre.

Dans le même ouvrage, il y a une pensée qu'on a souvent imitée. Il parle des lunettes de Galilée, appelées les lunettes d'Amsterdam; il ajoute: « Le « verre en était un peu trouble, qui lui faisait sou- « vent prendre une mouche pour un éléphant, et une « lanterne pour un homme. »

M. Demoustier est doué d'une sensibilité excessive. Dès l'âge de six ans, accompagnant le convoi de son père, il se jeta aux pieds des gardes du corps, qui, selon l'usage, tiraient sur la tombe de leur camarade, en leur criant, les larmes aux yeux: *Ne tuez pas mon père!*.. Il étudia au collége de Lisieux, où il montra un esprit très-précoce et un goût décidé pour les vers. Quand ses études furent finies, il se destina au barreau, et plaida quelques causes; mais son talent pour la poésie le domina, l'entraîna, et il écrivit ses *Lettres* ingénieuses *sur la Mytho-*

logie, qui rendront son *Émilie* immortelle; son *Cours de Morale* est d'un genre plus élevé, plus précis, plus sévère, mais toujours embelli par la même facilité, par le même esprit, par la même grace. Il lui fera le plus grand honneur.

Voici un mot charmant de M. Demoustier, en parlant de sa mère à un de ses amis: « Le souvenir « des soins rendus à ceux qu'on aime, est la seule « consolation qui nous reste quand nous les avons « perdus. »

Quand Boileau publia sa satire *contre les Femmes*, les poètes qu'il avait attaqués trouvèrent là une bonne occasion d'user de représailles, et ils la saisirent avec empressement. Perrault, dans une *préface* assez vive, critiqua le poète, et fit ensuite en vers l'*Apologie des Femmes*. C'est un père qui fait des remontrances à son fils, le plus *atrabilaire des misanthropes*. Un jour qu'il le trouva *moins sauvage*, il lui dit :

Ce qui plaît, ce qui charme, et qu'on aime en tous lieux,
Te sera-t-il toujours un objet odieux?

On sent qu'il est question de la femme, que ce fils prévenu fuit, plus par caprice que par vertu.

Quand le premier mortel fut mis dans l'univers
Pour commander lui seul à tant d'êtres divers,
Il vit, n'en doutons point avecque complaisance
Ses richesses sans nombre et sa vaste puissance;

Mais lorsque dégagé de son premier sommeil,
Le Seigneur lui montra la femme à son réveil,
La femme, sa moitié, sa compagne fidèle;
Quittant tout, il tourna tous ses regards sur elle,
Et, charmé de la voir, trouva moins de douceur
A régir l'univers qu'à régner dans son cœur.
La gloire nous ravit par sa beauté suprême,
L'or nous rend tout-puissants et nous charme de même;
Mais malgré tout l'éclat dont ils frappent nos yeux,
Des biens le plus solide et le plus précieux
Est de voir pour jamais unir sa destinée
Avec une moitié sage, douce et bien née,
Qui couronne sa dot d'une chaste pudeur,
D'une vertu sincère et d'une tendre ardeur.
A ces dons précieux si le ciel favorable,
Se plaisant à former un chef-d'œuvre admirable,
D'une beauté parfaite a joint tous les attraits,
.....
Faudra-t-il déplorer le sort de son époux,
Et pourrais-tu le voir sans en être jaloux?
Il n'est rien ici-bas de plus digne d'envie,
Ni qui mêle tant d'or au tissu d'une vie :
Les malheurs les plus grands n'ont rien d'âpre, d'affreux,
Quand deux cœurs bien unis les partagent entr'eux;
Et le moindre bonheur que le ciel leur envoie,
Les inonde à l'envi d'un océan de joie.....
Ce n'est point seulement dans les premiers beaux jours,
Ni dans la jeune ardeur des naissantes amours,
Que d'un heureux hymen se goûtent les délices;
Son cours n'est pas moins doux que ses tendres prémices:
C'est un bonheur égal, un bien de tous les temps.

Moncrif a dit depuis sur le même sujet :

Vous que la vanité, la mode et les caprices

Dans les *Nugæ venales*, ouvrage latin qui parut en 1681, et qu'on croit être d'un poète belge, on trouve, sous le titre de *Questions*, une foule de plaisanteries bien supérieures à celles de *Merlin Cocaie*, ouvrage français trop réputé. Voici la traduction de la réponse à ces mots : *Qu'est-ce que la femme?* — « C'est la seconde partie nécessaire pour la propagation de l'espèce et la conservation du genre humain. Un philosophe de la Grèce a dit qu'il y avait trois maux nécessaires dans la nature : *le feu, l'eau et la femme.* Philémon assure *qu'une bonne chèvre, un bon mulet et une bonne femme, seraient encore les trois plus mauvais animaux du monde.* Simonide prétend qu'il faut que les femmes soient nées du singe, du renard ou de la belette. Un autre nous chante que leur beauté est l'image d'une rose avec toutes ses épines : leurs paroles sont des fraudes qui charment l'oreille; leurs attraits, la queue éblouissante du paon; leur amour, une vipère qui tue son mâle en l'embrassant. La femme, en un mot, brillante et légère comme la fleur dont elle est l'image, est un diminutif d'homme, qui ne pèse pas deux grains.—Vous riez, maudite magicienne? Ah! vous sentez bien vos forces! Malgré tous vos défauts, on vous adore; et moi-même, je vous aime à la rage. » — Cette conclusion répare un peu l'outrage que le poète avait fait à cette aimable portion de notre être. Au reste, pour se montrer impartial, il n'épargne pas davantage l'homme. « Formé de pièces de rapport, « il n'a rien qui lui soit propre; et quand, pour se

Assemblent sans plaisir et livrent aux dégoûts,
Amants, ne vantez point vos frivoles délices:
Le vrai bonheur d'aimer n'est que pour les époux.

Un philosophe anglais a pris le même parti que moi dans la cause que je défendais naguère. David Hume condamne fortement la *polygamie* et le *divorce;* il dit, au sujet de la polygamie : « Je ne « m'étonne pas que Salomon, vivant enfermé avec ses « sept cents femmes et ses trois cents concubines, sans « avoir un seul ami, ait déclamé si pathétiquement « contre les vanités du monde. S'il avait essayé de « n'avoir qu'une femme, peu d'amis, nombre de « compagnons, il aurait trouvé la vie un peu plus « agréable; ôtez-en l'amitié et l'amour,

« Je donne pour rien tout le reste. »

Cela est bien joli et bien galant dans la bouche d'un Anglais; un Français d'autrefois (car ceux d'aujourd'hui !....) n'aurait pas mieux dit. — Quant au divorce, il le trouve non-seulement immoral, mais encore même imprudent. « L'amitié ne devient « jamais plus forte, dit-il, que lorsque la nécessité « ou quelque grand intérêt ont lié deux personnes « étroitement l'une à l'autre, par cela même qu'elles « tendent au même but. » L'observation est excellente, et je me félicite de l'avoir faite aussi, mais je ne l'avais pas si bien exprimée. Seulement, après avoir dit, ce qui est très-vrai, « que les mariages « les plus heureux sont ceux où la plus tendre amitié

« est réunie à l'amour ; » il semble écarter l'amour et restreindre tout à l'amitié, en ajoutant : « Il faut « extravaguer pour se faire des idées de ravissements « et d'extases, passé le premier mois du mariage ou « le *mois de miel*(1). » Je ne sais, mais il me semble pourtant qu'en choisissant bien sa compagne, il n'est pas impossible de prolonger plus d'un mois cet ineffable bonheur. Oh ! si jamais mon vœu s'accomplit, si jamais !.... malgré ma réputation d'inconstance, cette réputation si peu méritée, j'aimerai tant celle dont je serai aimé, que je ferai mentir tous les proverbes et toutes les épigrammes. « Si « l'amitié (l'amour) des époux est sincère, ajoute « David Hume, et appuyé sur des fondements soli- « des, elle (il) prendra de nouvelles forces par la « douce obligation de passer leur vie ensemble. » Et il finit par remarquer que lorsque le mariage n'est pas indissoluble, on craint de contracter des liens qui peuvent trop facilement se briser. « Dans le « temps que le divorce a été le plus à la mode à « Rome, les mariages y ont été très-rares, jusque-là « que l'empereur Auguste fut obligé d'établir des lois « pénales pour contraindre les patriciens à se marier. » Qu'en dites-vous, législateurs partisans du *divorce*?.... En savez-vous plus que les Romains ? Et que répondrez-vous à leur expérience ?

(1) M. Suard a dit dans ses *Mélanges littéraires* : « Quand l'habi- « tude n'use pas les affections, elle les fortifie par la reconnaissance « de tout le bonheur qu'elles ont répandu sur la vie. »

« moquer de la définition de Platon, on lui jeta au « nez un chapon déplumé, en lui disant : *Voilà* « *votre homme*, Platon aurait pu répondre, s'il « l'avait osé : *Vous lui faites encore beaucoup* « *d'honneur.* »

La pudeur est certainement le charme le plus puissant que la nature ait donné aux femmes. Mais cette pudeur, chez quelques peuples, a produit des préjugés extravagants; et entre autres, en Espagne, on raconte qu'autrefois, il n'était pas décent d'imaginer qu'une femme de qualité eût des pieds et des jambes. Dans sa dissertation sur le divorce, David Hume rapporte un trait assez plaisant. « Lorsque la reine, mère du roi défunt, dit-il, se rendit à Madrid, elle passa par une petite ville d'Espagne fameuse par ses manufactures de bas et de gants; les magistrats du lieu crurent ne pouvoir mieux témoigner leur respect et leur joie à leur nouvelle reine, qu'en lui offrant un échantillon de leur industrie. Le majordome reçut gracieusement les gants; mais il jeta avec indignation les bas contre terre, réprimandant sévèrement les magistrats d'avoir commis une aussi grossière indécence. *Sachez*, leur dit-il, *que la reine d'Espagne n'a pas de jambes.* — La jeune reine, qui n'entendait l'espagnol que très-imparfaitement, et qui avait été souvent effrayée par les historiens, des funestes effets que la jalousie produit en Espagne, s'imagina qu'à son arrivée on devait lui couper les jambes, et pria, en pleurant amèrement, qu'on *la ramenât*

en Allemagne, parce que sûrement elle ne survivrait pas à l'opération. Et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on parvint à l'apaiser. — On dit que lorsqu'on fit le récit de cette scène à Philippe IV, il rit de bon cœur pour la première fois de sa vie. »

Le fameux Garrick, acteur anglais, appelait M. Noverre *le Shakespear de la danse.* Ce dernier était à Londres en 1782, où il fit représenter son ballet-pantomime d'*Adèle de Ponthieu*, dans lequel, comme dans l'opéra du marquis de Saint-Marc, il s'agit de *faire triompher la vertu et l'honneur des tristes soupçons de la jalousie.* Il en publia un programme, qu'il dédia par ces vers à madame la duchesse de Devonshire, femme très-célèbre par sa beauté, ses graces, son esprit et son goût.

D'assez nombreux succès ont payé mes travaux,
J'ai pu m'enorgueillir des plus brillants suffrages,
Et lorsque de l'Amour j'empruntai les pinceaux,
J'ai vu mille beautés sourire à mes ouvrages.
Il est encore un prix dont mon cœur est jaloux;
Ce prix serait pour moi plus flatteur que tout autre:
Mes suffrages passés, je les oublierai tous,
Si je parviens jamais à mériter le vôtre.
Le sujet que j'ai pris me permet quelque espoir:
A la beauté toujours fidèle,
Je cherche à retracer ses charmes, son pouvoir,
Et quiconque pourra vous voir
Doit reconnaître mon modèle.

M. L., envoyant un déshabillé de gaze à une jeune personne qu'il aimait, accompagna cet envoi de ces vers :

Tissu charmant, inventé par l'Amour
Pour voiler à demi les charmes de sa mère,
S'il faut sous ta gaze légère,
Taille divine, heureux contour,
Va plaire à la beauté pour qui tu vis le jour ;
D'une autre tu ne peux devenir la parure :
Il faut être Vénus pour porter sa ceinture.

A LA représentation d'une pièce très-embrouillée et où l'intérêt se développait très-lentement, M. Théveneau sortit du parterre, en disant : *Je m'en vais, parce qu'ils ne veulent pas commencer.*

LES auteurs de la *Revue de l'An VI* ont augmenté leur charmante pièce du rôle d'un prêteur sur gages et de plusieurs jolis couplets. En voici un :

AIR *du vaudeville du Printemps.*

Je sais qu'ici bas tout s'emprunte,
L'éclat, le renom, les discours ;
Lise, pour sa beauté défunte,
De l'art emprunte les secours.
Dans son char quand on voit paraître
Du Perron un enfant gâté,
Le cocher, les chevaux, le maître,
Ont tous quatre un air emprunté.

Il m'a semblé que la 68e épigramme du XIe livre de Martial n'avait pas encore été traduite de manière à faire sentir toute la maligne intention du texte. C'est un pauvre héritier qui parle à celui dont il attend l'héritage :

En vain dans mon malheur devant toi je soupire ;
Toi vivant, je n'ai rien, n'aurai rien qu'à ta mort.
Si tu n'es pas un sot, tu dois savoir, Montmort,
Le bonheur que je te désire.

On a appliqué à certain prince un proverbe en prose, qu'on prétendit pouvoir lui servir d'épitaphe ; je l'ai rimé ainsi :

Ah ! fuyez, cœurs novices,
Cet asile infecté :
Ci-gît l'oisiveté
Mère de tous les vices.

La marquise de Forget, dont le mari était grand-fauconnier, était enceinte. Pendant le travail de l'enfantement, elle apprit une mauvaise nouvelle ; les douleurs cessèrent aussitôt, et la marquise resta enceinte pendant vingt-cinq ans. Lorsqu'elle mourut on trouva, à l'ouverture de son corps, l'enfant ossifié... Plusieurs années avant sa mort, comme elle plaisantait un jour sur sa grossesse, le marquis de Créqui lui dit : « Madame la marquise, vous feriez « bien, ce me semble, d'avaler un précepteur pour « M. votre fils ; sa barbe doit commencer à pousser. »

MADAME DUGAZON ayant changé d'emploi, et quitté les jeunes premières, M. P. Villiers lui a adressé ces vers galants et consolateurs :

Lorsque d'emploi vous changez en ce jour,
Vous acquérez un nouveau droit de plaire :
Vous étiez la sœur de l'Amour,
Eh bien ! vous en serez la mère.

Le même écrivain, ancien capitaine de cavalerie, a fait aussi cet impromptu, au sujet de l'annonce du *Journal de Paris*, que M. Picard, sans doute par une absence de mémoire, était resté court un moment sur la scène. M. P. Villiers en a fait connaître ainsi l'excellente et mystérieuse raison :

Le *Journal de Paris* publie
Qu'hier Picard, au milieu d'un couplet,
Est demeuré sans voix. — Eh ! monsieur, c'est Thalie
Qui le punit d'avoir divulgué son secret.

LE plus célèbre acteur d'Angleterre, Garrick, étant à Paris, Préville, le plus célèbre acteur de France, l'invita à faire la partie d'aller ensemble dîner à sa maison de campagne, sur la route de Versailles. Le Roscius anglais, avec sa gaieté ordinaire, proposa de monter dans une de ces voitures qu'on nommait voitures de la Cour; et dès qu'ils furent placés, ils dirent au cocher de marcher : mais celui-ci leur répondit qu'il ne le ferait que quand les quatre places seraient occupées. Aussitôt, Garrick se mit en tête de donner à son confrère un

échantillon de son savoir-faire, et tandis que le cocher s'occupait à recruter des voyageurs, Garrick, ouvrant la portière, sort du carrosse, en fait le tour, et, avec ce merveilleux talent de décomposer sa figure dont il a donné des preuves dans *Abel Droger*, se présente au cocher comme étranger: deux fois il recommence le même jeu, et deux fois il obtient une place comme un nouveau venu, ce qui ne manqua pas d'étonner Préville et d'exciter son admiration. Cependant Garrick, descendant une troisième fois, demanda encore une place au cocher, qui lui répond avec assurance : *Tout est plein.* Et effectivement, il allait partir, si Préville ne lui eût crié d'arrêter ; que l'étranger ne lui paraissant être qu'un très-petit homme, on se gênerait un peu pour lui faire de la place.

En 1767, un anonime mit ce quatrain sous son portrait :

Doué d'un talent rare autant que de science,
Sur la scène à son gré dictant d'aimables lois,
Du peuple anglais Garrick est à la fois
Le Roscius et le Térence.

On ne cesse d'écrire à M. l'abbé Delille pour l'engager à rentrer en France; mais ce grand poète fait la sourde oreille : il n'a pas tort. Qu'a-t-il à espérer dans sa patrie? de la misère et de jalouses critiques. On assure qu'il a pris l'engagement de traduire Milton et Pope; cela paraît un peu fort; ce n'est pas en vieillissant que le talent s'agrandit, et

je doute que M. Delille, qui a un véritable génie pour la poésie didactique, puisse s'élever avec succès au ton épique. Au reste, nous n'affirmerons rien. Il est imprudent de décider avant l'épreuve, si une tentative doit manquer ou réussir. M. Delille a de grands moyens, et notre langue est bien loin d'avoir la stérilité qu'on lui reproche. Nos bons écrivains n'ont-ils pas su en tirer tout le parti qu'ils ont voulu? n'ont-ils pas su, pour ainsi dire, la multiplier à leur fantaisie? Disons mieux : chaque génie ne lui a-t-il pas donné son empreinte? que de genres d'éloquence ne fournit-elle point dans Bossuet, Massillon, d'Aguesseau, Fénelon, J. J. Rousseau, Buffon, Maury? Naïve avec La Fontaine, douce et mélodieuse avec Racine, brillante avec Voltaire, concise avec Montesquieu, profonde avec Pascal, pittoresque avec La Bruyère, légère avec tant d'autres, elle se prête à tous les tons. Se plaindre de l'impuissance de notre langue, c'est seulement confesser la sienne propre. Aussi ce n'est pas M. Delille qui répétera ces doléances sur la pauvreté d'une langue qu'il a déja tant enrichie par ses ouvrages. — Mais voilà une discussion qui commence à devenir bien sérieuse, et que je trouve même au-dessus de mes forces; mon projet n'était pas de l'écrire : mes idées m'ont entraîné. Pour revenir sur mes pas, et terminer gaiement cet article, je rapporterai une anecdote que je crois peu connue.

Je causais l'autre jour avec un homme instruit; il fut question entre nous de M. Delille : nous ad-

mirions tous les deux les ressources de son talent, la coupe savante de ses vers, et l'adresse avec laquelle il a essayé de nouvelles alliances d'expressions. Nous nous promenions en ce moment sous les arcades du Palais-Royal, ce qui fit que mon interlocuteur se ressouvint qu'en 1787 M. Delille composa sur ces lieux cette inscription qu'il me dicta :

Dans ce *jardin* tout se rencontre,
Excepté l'ombrage et les fleurs;
Si l'on y dérègle ses mœurs
Dumoins on y règle sa montre (1).

Cela n'est pas aussi sérieux que les *Géorgiques* ou l'Épître au mécanicien *Laurent;* mais serions-nous assez sévères pour condamner ces sortes de badinages, qui ne sont qu'un délassement pour l'esprit? Cette inscription m'en rappelle une autre encore plus ingénieuse, pour le méridien du Théâtre-Italien.

Intùs Apollo, Sol extrà.

Sous mes deux noms, dans ces demeures,
Marquant tour à tour mon pouvoir,
A midi je fixe les heures
Que je fais oublier le soir.

(1) En 1786, M. le marquis de Fulvy fit ces quatre vers, qu'on a depuis attribués, je ne sais pourquoi, au roi Louis XVIII :

Séjour et des jeux et des ris,
Ce beau palais, où tout abonde,
Est précisément dans Paris
Ce que Paris est dans le monde.

Elle est d'un M. Pici, dont je n'ai entendu parler que cette fois-là : il paraît avoir profité de cette ingénieuse réponse de Fontenelle, à qui l'on demandait *quelle différence il y avait entre une femme et une pendule?* il répondit galamment : *La dernière marque les heures que la première fait oublier.*

Ami de Ménage et de M^lle^ de Scudéri, Scarron entra avec eux dans le complot d'éloigner Boileau du fauteuil académique. Ils échouèrent ; mais le poète satirique se vengea du poète burlesque par cette épigramme, qui n'est pas dans ses œuvres, contre madame Scarron, depuis madame de Maintenon.

Vois sur quoi ton erreur se fonde,
Scarron, de croire que le monde
Te va voir pour ton entretien.
Quoi ! ne vois-tu pas, grosse bête,
Si tu grattais un peu ta tête,
Que tu le devinerais bien ?

Si cette épigramme est réellement de lui (ce dont je doute), quand, plus tard, Boileau *se grattait la tête* à son tour, il devait bien se repentir d'avoir écrit cette grossièreté contre une femme qu'il finit par louer, même dans ses satires.

Au théâtre de l'Ambigu Comique, on a joué une petite pièce assez jolie, intitulée *Titus et Caracalla :* elle est dirigée contre les nouvelles modes. Voici un couplet qu'on a fait répéter :

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Femmes, apprenez nos secrets:
Sachez irriter l'espérance,
Conservez à vos doux attraits
Le masque heureux de la décence;
Et pour mieux attiser le feu
Qu'allume leur aspect céleste,
N'en faites entrevoir qu'un peu,
Et laissez désirer le reste.

M. H. de Boilleau, dans un joli conte, intitulé *l'Origine de la Gaze*, a placé la même leçon, qu'il a rendue ainsi :

Voiles charmants, demeurez suspendus
Sur les trésors qu'étale la jeunesse;
En voltigeant, dérobez-les sans cesse:
Que la décence accompagne Vénus.
Par la décence une femme embellie
Gagne toujours à voiler ses appas:
On voit en beau tout ce qu'on ne voit pas,
Et rien ne sied comme la modestie.

C'est aussi l'avis d'un de nos chansonniers, de M. le comte de Ségur, qui dit :

Souvent la beauté m'éblouit,
Mais c'est sa pudeur qui m'attache:
Je fuis la belle qui me suit,
Je poursuis celle qui se cache.
Le voile est un joli secret;
Moins on voit et plus on s'embrase;
De Vénus le plus doux attrait
Était sa ceinture de gaze.

Lorsque nous peignons le plaisir,
Voilons avec goût son image :
Un léger obstacle au désir
Fait qu'on désire davantage.
Sans vêtements, la volupté
Bientôt nous dégoûte et nous blase :
Pour faire aimer notre gaîté,
Amis, n'oublions pas la gaze.

Pétrone formait de son temps les mêmes plaintes qu'on peut faire aujourd'hui; Pétrone, qui, en fait de mœurs, n'était certainement pas trop difficile.

Æquum est induere nuptam ventum textilem,
Palàm prostare nudam in nebulâ linteâ.

Pour qu'on puisse comparer entre elles les deux époques, je vais en hasarder une imitation, ou plutôt cette paraphrase :

O pudeur! qu'es-tu devenue?
Se peut-il qu'au mépris de son charme puissant,
A travers un linon plus léger que le vent
Plus diaphane que la nue,
La jeune amante toute nue,
Comme en un cristal transparent,
A tous les yeux se prostitue!

Peut-être est-ce pour profiter de ce conseil de Martial:

Si tu veux t'enrichir, *renonce à l'innocence* :
On ne réunit point les mœurs et l'opulence.

Cette traduction est de M. de Kerivalant, et je dois convenir que l'épigramme de Martial s'adresse

plutôt à nos *fournisseurs* qu'à nos dames. — Mais à propos de fournisseurs, de richesse, de morale, il me prend fantaisie de placer ici un petit contraste sur la différence du luxe d'aujourd'hui avec le luxe d'autrefois. —Sous Philippe-le-Bel il fallait être duc, comte ou baron, et avoir *six mille livres de rente*, pour donner à sa femme quatre robes par an. « Nulle « demoiselle, si elle n'est châtelaine ou dame de « deux mille livres de rente, n'en aura qu'une. » Le prix qu'on permettait de mettre aux étoffes était depuis dix jusqu'à vingt sous l'aune; les dames de la première qualité avaient seules le droit de les payer jusqu'à trente. — Plus récemment, Théophile disait, en parlant d'une retraite, qu'il aurait voulu se faire près de Toulouse :

Là, d'une passion ni ferme ni légère,
J'aurais donné ma flamme aux yeux d'une bergère,
Dont le cœur innocent eût contenté mes vœux,
D'un *bracelet de chanvre avecque ses cheveux*.

J'aurais dans le plaisir si bien flatté sa vie,
Que l'orgueil de Caliste en eût crevé d'envie;
J'aurais peint la douceur de nos embrassements
Par tous les lieux témoins de nos ébattements.

On conviendra que nos parures sont plus riches, plus élégantes, et qu'il n'entre plus de *chanvre* dans les *sentiments* à la mode en ce moment.

On lit dans le *Varillasiana*, Amsterdam, 1734, in-12, page 28, une prétendue épitaphe de La Fontaine. Varillas ou celui qui le fait parler, la rapporte de cette manière, sans en nommer l'auteur :

Jean, dont repose ici le corps,
Amassa par l'esprit d'assez riches trésors,
Et plus qu'il n'attendait de sa pauvre fortune.
Il prit de tous côtés, jamais ne rendit rien,
Et n'était que sa femme était un peu commune,
Jamais qui que ce soit n'eût eu part à son bien.

Cette épitaphe, que Varillas a mal citée, est de Maynard, qui la composa beaucoup plus élégamment, ainsi qu'on va le voir :

Jean, qui, dans ce tombeau, repose entre les morts,
Prenant de toutes mains amassa des trésors,
Plus qu'il n'en espérait de sa bonne fortune.
Il posséda beaucoup, mais il ne donna rien;
Et n'était qu'il avait une femme commune,
Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

La première copie est précédée d'un portrait du caractère de La Fontaine, qui, vrai sur quelques points, est fort exagéré sur d'autres. Le voici : « Je donne « un peu dans la lecture des poètes français; mais « ce n'est seulement que pour délasser mon esprit. « Je cherche autre part le solide, et je me fixe aux « historiens. Cependant, malgré cette préférence, « comme l'imagination se doit égayer quelquefois, « j'aime naturellement à connaître les poètes et leurs « livres, quelque inutiles qu'ils soient à mes entre-

« prises. C'est par là que j'ai été curieux de savoir « ce que c'était que M. de La Fontaine et sa muse. « On me l'a dépeint comme un homme fort présent « dans son cabinet à tout ce qu'il pense; mais fort « absent, dans le monde, à tout ce qu'il dit, négli- « geant son avancement, dormant beaucoup, ne tra- « vaillant guère, aimant sa femme de loin, écrivant « force plaisanteries sur le c....., et s'embarrassant « fort peu d'être c...; en effet, se meublant l'esprit « de richesses originales, paraissant fort pauvre dans « la conversation, empruntant sans y songer, n'ayant « donné de ses jours d'exemple de la moindre libé- « ralité, et ayant toujours persisté jusqu'à la fin de « ses jours à ne rien laisser à personne : C'est le sujet « de l'épitaphe qui lui a été faite. »

Discutons à présent cette supposition. L'*Histoire de l'Académie* dit que La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, et Maynard étant mort en 1646, La Fontaine n'avait, d'après cette date, que vingt-cinq ans. Il était pourtant plus âgé, suivant un ouvrage curieux de Mathieu Marais, avocat au parlement de Paris, homme infiniment instruit, ami et coopérateur de Bayle, intitulé : *Histoire de la vie et des ouvrages de M. La Fontaine*, que M. Chardon de la Rochette possède manuscrite, et qu'il se propose quelque jour de publier (1). Il me semble que Mathieu Marais prouve assez bien que La Fontaine était né en 1618, puisqu'il le prouve par le témoignage de l'auteur, qui, dans une ballade sur la prise de Philisbourg,

(1) L'ouvrage parut plus tard en 1811.

opérée le 1^er^ novembre 1688, dit positivement qu'il a *soixante-dix ans.* Cela nous donne trois ans de plus. Il avait donc vingt-huit ans à la mort de Maynard; était-il déja marié? non, positivement non. Quoiqu'on ne sache pas l'époque précise de son mariage, on présume qu'il eut lieu en 1648, deux ans après la mort de Maynard. D'ailleurs cette pièce se retrouve dans un recueil de vers qui parut en 1638: comment Maynard aurait-il parlé de *tombeau* pour un homme si jeune? Avec un peu plus d'instruction, Varillas aurait vu que c'était une imitation de Martial, liv. III, ép. 26: *Prædia solus habes, etc.*, que Maynard mit souvent à contribution (1); il l'aurait bien mieux vu, s'il avait pesé la valeur de chaque expression, ainsi qu'il aurait dû le faire; suppléons-y. Maynard a dit:

Prenant de toutes mains amassa des trésors.

La Fontaine a-t-il *pris* de toutes mains! Il a reçu des bienfaits; on sait l'asile qu'il obtint chez ma-

(1) Dans mes recherches sur Martial, j'ai recueilli plusieurs imitations de cette épigramme. La première est de Clément Marot; ensuite viennent A. Lebrun, La Monnoye, Masson, Bertrand de Nantes, Damin, Breghot du Lut, Péricaud aîné, Merard Saint-Just, le baron de Pommereul, Eloi Johanneau, Bert; je ne publierai ici que celle de M. de Kérivalant.

Oui, tu possèdes, seul ton immense héritage;
Seul, tu jouis aussi de ton riche trésor,
De tes excellents vins, de ta vaisselle d'or;
Tu prétends même seul être prudent et sage;
Je suis loin de vouloir le contester, Mondor!
Ta femme est le seul bien qu'avec toi l'on partage.

dame de La Sablière, qui, lors de sa réforme, ne conserva que *son chien, son chat et La Fontaine;* on sait le sublime *j'y allais*, adressé à M. Évrard: mais a-t-il pris jamais, ce qu'on appelle *pris?*.... Voyons la variante de Varillas :

Amassa par l'esprit d'assez riches trésors.

Le premier ouvrage de La Fontaine, qui ait paru, est *l'Eunuque*, comédie; elle fut imprimée en 1654, et elle ne fit ni sa fortune, ni sa réputation. Qui ignore que son talent pour la poésie se développa assez tard et par un hasard assez singulier ? Les *Contes et Nouvelles* parurent, la première partie en 1665, la deuxième en 1666, la troisième en 1671, et ses premières fables en 1668. Ces dates répondent assez; Maynard n'existait plus depuis long-temps, il n'avait donc pu vouloir désigner La Fontaine. Poursuivons :

Et plus qu'il n'attendait de sa pauvre fortune,

A dit Varillas, en gâtant le vers de Maynard; La Fontaine avait une petite fortune, qui n'était pas une *pauvre fortune*, et l'on verra tout à l'heure comment *il amassa d'assez riches trésors:*

Il prit de tous côtés, jamais ne rendit rien.

Il aurait fallu prouver cette atroce et révoltante calomnie.

Et n'était que sa femme était un peu commune.

Être un peu commune ne veut pas dire ce que le commentateur entend. *Un peu commune* signifie

femme de basse extraction, femme du commun; Maynard ne s'y est pas trompé; aussi, pour lever tous les doutes, a-t-il écrit :

Et n'était qu'il avait une femme commune.

Cela est clair, net, franc et français.

Jamais homme vivant n'eût eu part à son bien.

Si *homme vivant n'a eu part à son bien*, comment donc s'est-il ruiné? comment allait-il de temps en temps vendre à parcelles l'héritage paternel? Il le rogna si bien qu'avant 1671 (date d'un recueil de *vers choisis*, par le P. Bouhours), il se fit lui-même cette épitaphe, que Mathieu Marais classe en l'année 1660 :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant le fonds après le revenu;
Croyant le bien chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dépenser;
Deux parts en fit, dont il soûlait passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Voilà le *bonhomme* au naturel. Et la vérité de cette épitaphe n'exclut-elle pas toute application de l'autre? — La Fontaine s'appelait *Jean*, dira-t-on. — Mais il y avait, il y a encore tant de Jeans !.... Au reste, Marie Héricard, que La Fontaine épousa, passe pour avoir été difficile, revêche, tracassière, une *Honesta* enfin, telle qu'il la peignit dans le conte de *Belphégor;* mais elle était sage (1): d'où

(1) Quand j'écrivis ce paragraphe, je ne pouvais connaître l'ex-

je conclus que l'historien Varillas a eu tort en tout, de sorte que c'est encore ici le cas de répéter :

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On assure que M. Schérer, qui, comme ministre, n'a *que cinquante mille francs* d'appointements par an, a déja perdu plusieurs fois, chez M. de T... P... son collègue, *cinquante mille écus* au *trente-un*, et que, de plus, il a acheté pour cinq à six millions de bien. — Si cela est vrai, voilà une belle probité ministérielle!

Un plaisant a fait courir cette affiche :

Femme perdue.

Connaissez-vous monsieur Soutra ?
Sa femme, chevalière errante,
Dans Paris hier s'égara ;
Il promet cent écus de rente
A celui qui la.... gardera.

---

cellente vie de La Fontaine, par M. Walckenaer, membre de l'institut. Cet écrivain distingué assure que l'âpreté du caractère de la femme de La Fontaine est une chose au moins douteuse. Il s'appuie du témoignage des Mémoires de Trevoux, qui nient que La Fontaine ait songé à elle dans son conte de Belphégor, qui affirment qu'elle avait le caractère le plus doux et le plus liant. —Quelle que soit l'opinion des lecteurs en cette rencontre, n'importe; l'une ou l'autre amènera toujours la même conclusion, que Varillas s'est trompé en tout.

M. DE SAINT-ANGE, qui a si laborieusement et cependant quelquefois si heureusement traduit les *Métamorphoses* d'Ovide, avait fait, en 1772, quelque joli couplet pour madame *Suard*. M. de *La Harpe*, notre Quintilien français, voulant encourager la jeunesse de cet auteur, qui lui donnait de grandes espérances, improvisa ce joli à-propos:

Chantez, St.-Ange;
A vingt ans, avec tant d'esprit,
Vous devez chanter comme un ange.
Daphné vous sourit et vous dit:
Chantez St.-Ange.

Je ne rapporterai pas le couplet qui lui valut ce gracieux compliment; mais en voici un autre qui l'aurait certainement mieux mérité.

Vous de qui l'esprit est sans fard
Et le cœur si fidèle;
Plus sage que Vénus, Suard,
Vous n'êtes pas moins belle:
Elle n'eût pas reçu le prix
Que la fable renomme;
Et votre main, du beau Pâris,
Eût refusé la pomme.

JE viens de parler de M. de Saint-Ange: publions tout de suite un trait qui lui est honorable. En 1791, il fit, comme d'autres poètes qu'avait séduits une vaine espérance, un poëme qui portait l'empreinte

des idées d'alors ; on y trouvait cependant des conseils prudents et sages :

Peuple, de tes tyrans c'est peu d'être vainqueur :
Si tu fus opprimé, ne sois pas oppresseur.

Disait-il avec force et courage; car alors il commençait à falloir du courage pour oser dire la vérité. Il s'écrie encore :

Liberté! tes beaux jours qui commencent d'éclore,
Pour nous dans leur midi ne brillent point encore.
De sanglantes vapeurs, des nuages obscurs
Ont souillé quelque temps tes rayons les plus purs :
Rends le ciel plus serein; que les troubles s'apaisent,
Et que des factions les vents fougueux se taisent!

Une pareille modération à une pareille époque lui fait beaucoup d'honneur. Mais voici qui lui en fait davantage :

O sainte indépendance! idole du vrai sage,
Le premier droit de l'homme et son plus beau partage,
Tes biens toujours chéris, et toujours regrettés,
Jamais d'un prix trop cher seront-ils achetés?

Ce dernier vers renfermait une grande erreur; aussi M. de Saint-Ange l'a-t-il rétracté solennellement par cette franche note : — « Hélas oui ! malheureu-» sement oui ! une épouvantable expérience nous « l'a trop appris. Quand l'auteur se faisait cette « question, pouvait-il prévoir que la Convention na-« tionale décréterait la proscription universelle, l'em-« prisonnement et le massacre juridique de la patrie

« entière ? pouvait-il prévoir toutes les atrocités du « gouvernement révolutionnaire, atrocités sans exem- « ple aux époques les plus désastreuses des annales « du monde? »

Le comte de Mirabeau était dans la maison de madame de ***, où Rivarol passait aussi la soirée. Celui-ci se retira le premier; tout-à-coup il rentre en s'écriant qu'on a voulu l'assommer à coups de bûche. « Remarquez, Messieurs, dit gravement Mi- « rabeau, comme l'imagination de Rivarol agrandit « tous les objets: je gagerais que cette bûche n'est « autre chose qu'une canne. »

Le vicomte de Mirabeau était loin de partager les funestes opinions de son frère. Il avait du courage, de l'esprit, de la gaieté, des talents militaires, buvait beaucoup, et était très-gros, ce qui lui avait fait donner le surnom de *Tonneau*. Il faisait très-plaisamment les honneurs de ses parents et les siens. « Dans une autre famille, disait-il, je passerais pour « un mauvais sujet et pour un homme d'esprit; « tandis que, dans la mienne, on me tient pour un « sot et presque pour un sage. » — Un jour que son frère lui reprochait de boire avec excès : « De quoi « vous plaignez-vous? dit-il en riant; de tous les « vices de la famille, vous ne m'avez laissé que « celui-là. » — Dans une autre rencontre, le vicomte s'était battu contre un membre du *côté gauche* de l'Assemblée constituante, et il avait reçu un coup

d'épée. Son frère vint le voir, et il lui dit, en le remerciant de sa visite : « Elle est d'autant plus gra-« tuite, que vous ne me mettrez jamais dans le cas « de vous en rendre une pareille. » En effet, dans maintes occasions, il n'avait pas précisément répondu comme Beaumarchais au comte de La Blache: *J'ai refusé mieux;* mais il avait dit à plusieurs gardes du corps qui allèrent lui demander raison de ce qu'il avait dit contre eux à la tribune dans son *discours contre les festins* : « Monsieur, dit-il « à l'un deux, vous êtes le cinq cent quatre-vingt-« huitième; aussitôt la session finie, je m'occuperai « du soin de vous rendre raison à tous, chacun à « son tour, et vous pouvez être certain qu'il ne sera « pas fait de passe-droit. » Ainsi, il retranchait son manque de courage derrière cette bonne plaisanterie, qui fit rire les uns et qui fut blâmée par les autres.

Mirabeau, qui a si vivement attaqué la noblesse, soit pour venger son amour-propre offensé, soit pour complaire à ses complices, laissa échapper un jour, devant plusieurs d'entre eux, cet aveu plein de franchise : « La monarchie sans noblesse est un « guerrier sans cuirasse, que rien ne défend lors-« qu'il s'expose au feu. » Et il ajouta : « Il ne sera « pas difficile de détruire cette institution ; il serait « pourtant bon de songer qu'il faudra toujours un « patriciat en France. »

On prétend que le temps, l'expérience, et peut-

être aussi l'or, avaient à la fin rectifié ses opinions. Il disait avant de mourir : « J'emporte le deuil de la « monarchie; les factieux s'en disputeront les lam- « beaux. » Il ne se trompait pas: il expira à l'âge de quarante-deux ans, le 2 avril 1791; et le 10 août de l'année suivante, le trône n'existait plus!.... Rivarol avait dit de lui : *Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.*

PUISQUE me voilà revenu à Rivarol, je placerai ici ce qu'il a dit naguère bien énergiquement lorsque le Directoire fut établi : « La nouvelle constitu- « tion a placé le trône près des galères. »

M. DE MONTLOSIER, avant de partir pour Londres, alla remettre un de ses ouvrages à Rivarol, alors à Bruxelles. Ce dernier lui dit gracieusement: *Vous ne voulez donc pas que je m'aperçoive de votre absence.*

JE ne sais à qui le même disait : « C'est un ter- « rible avantage que de n'avoir rien fait, mais il ne « faut pas en abuser. » Il fit une autre fois cette remarque piquante : « Les Mécènes d'aujourd'hui sont « les Midas du temps passé. »

RIVAROL disait de son frère : « C'est une montre « à répétition; elle sonne bien quand il me quitte. »

Et dans une autre occasion : « Je fais les épigrammes, « et mon frère se bat. » — Son mot sur M. de Lally-Tollendal est plus original encore que tout cela : « M. de Lally-Tollendal est le plus gras des hommes « sensibles. » Il me semble que cette courte phrase fait deviner beaucoup plus qu'elle n'en dit.

Madame de Coigny écrivait à Rivarol, au sujet de son *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût* : « De mémoire d'émigrée, je ne me rappelle « pas d'avoir ri d'aussi bon cœur et d'aussi bon goût; « c'est plus fin que le comique, plus gai que le bouf- « fon, et plus drôle que le burlesque. »

Je ne sais pourquoi l'on se plaît à refuser aux femmes la propriété de leurs ouvrages. Comment se fait-il que l'envie soit si maladroite dans ses accusations? ou elle prodigue des injures, ou elle conteste le mérite que suppose une production littéraire qui réussit. Comment se fait-il que ce soit des hommes qui s'acharnent à déprimer ce sexe enchanteur, qui nous séduit par ses graces et sa beauté, mais qui nous captive bien mieux par les ressources de l'esprit? Craindrions-nous la force et la solidité d'une pareille chaîne? Quoi qu'il en soit, il n'existe peut-être pas une femme qui ait écrit, sans que la jalousie l'ait accusée d'avoir un teinturier, ou de n'être qu'un prête-nom. Je citerai quelques exemples à l'appui de cette assertion. Madame de La

Fayette sera le premier : sa gloire fut revendiquée en faveur de Segrais, qui se prêta beaucoup trop à la supposition; celle de madame de Puisieux, pour Destouches; celle de madame Riccoboni, pour un inconnu dont on n'a jamais pu dire le nom; celle de madame Du Boccage, pour un abbé qu'on ne nomme pas non plus; celle de Mlle Barbier, pour Fontenelle; celle de madame de Graffigny, pour je ne sais qui; celle de madame la marquise du Châtelet, pour Voltaire son amant; celle de madame Deshoulières, pour Hénaut. Enfin on a prétendu que La Harpe travaillait aux ouvrages de madame de Genlis, avec qui elle se brouilla, et continua pourtant à écrire aussi bien; que Dorat faisait les épîtres de madame la comtesse de Beauharnais; que madame Pipelet avait son faiseur, et que même le plus faible de nos versificateurs fournissait à madame la comtesse de Beaufort les très-jolies pièces qu'elle a publiées!! En conscience, ne rougit-on pas de répéter si souvent et sans preuves une aussi sotte accusation? Il faudrait être bien l'ami d'une femme, pour la rendre illustre aux dépens de son esprit. On connaît l'amour-propre des poètes : je doute qu'il en fût aucun capable d'un aussi grand sacrifice. Soyons moins vains et plus justes; reconnaissons leurs droits et leur talent à bien écrire. L'ornement de l'imagination sied à merveille à la beauté; et un joli mot, prononcé par une jolie bouche, a le double mérite de charmer l'esprit et le cœur.

On est si prévenu contre La Motte, malgré cet arrêt de Fénélon, *que son rang était réglé parmi les premiers des modernes*, et dans ce misérable dix-huitième siècle on est si ignorant, qu'on ne lit plus aucun de ses ouvrages : on a peut-être raison de négliger ses *odes* et ses *églogues;* mais il ne faut pas mépriser toutes ses *fables*, ni même plusieurs de ses *opéras* et quelques fragments de ses *tragédies.* Cependant ce qu'il a fait de mieux est son livre polémique contre madame Dacier. On a dit, ce me semble, que cette dame l'attaqua avec une pesanteur, avec une impolitesse digne d'un savant en *us;* tandis que La Motte mit dans sa defense une grace, une légèreté, une finesse, que la femme la plus spirituelle eût enviées. Il se disculpa souvent avec bonheur de n'avoir pas eu pour Homère une *admiration invétérée;* et si son imitation trop abrégée eût été plus poétique, le procès du colosse antique était jugé sans appel. Toutefois, il a porté de grands coups à ce grand génie, qui, écrivant dans un siècle demi-barbare, a dû décrire des choses trop grossières pour des lecteurs dont le goût s'est tant perfectionné en lisant les Virgile et les Racine. C'est donc un bon livre que ses *Réflexions sur la critique*, qu'il fit paraître pour répondre à une grosse injure de madame Dacier, dont le manifeste était intitulé : *Des causes de la corruption du goût.* Cela était un peu leste ; et le *savoir*, comme dit Fontenelle, *tomba dans son ancien style*, tandis que l'esprit, *au contraire, fut doux, modeste, même enjoué, toujours respectueux pour le vénérable savoir*,

et plus encore pour la dame illustre qui le représentait.

Comme j'ai relu plusieurs fois avec plaisir ces *Réflexions* de La Motte, non-seulement je veux engager mes lecteurs à imiter mon exemple; mais je veux aussi en extraire deux ou trois pensées que j'ai distinguées parmi une foule d'autres toutes ingénieuses. J'ai admiré cet aveu : *Je ne sais pas le grec, il serait mieux que je le susse.* Il prétend ensuite (et il a raison) que, pour juger de la contexture de *l'Iliade*, cette connaissance lui est inutile. Il ajoute que beaucoup de ses amis avaient trouvé que ses idées n'étaient pas nouvelles; ce qui prouve qu'en matière d'ouvrages d'esprit, il est utile que quelques écrivains aient la hardiesse de publier leurs doutes : *on éclaire par là bien des soupçons qui ne demandent qu'à se découvrir, et l'on détermine bien des gens à penser ce qu'ils sentaient déja.* Que de finesse dans cette tournure pour intéresser l'amour-propre des autres à ses idées! Il s'exprime encore d'une manière aussi adroite, lorsque, voulant décliner les grandes autorités que son adversaire lui oppose, il fait cette déclaration : « J'avoue que le nom d'un auteur estimé est un « préjugé avantageux pour ce qu'il va dire; mais « dès qu'il l'a dit une fois, son nom ne me fait « plus rien; je n'ai plus qu'à peser ses raisons :... « il ne faut pas errer avec Platon même.» Tout cela est très-vrai, très-judicieux et très-sage. La Motte exalte ensuite le procédé de l'abbé Regnier, son rival, qui a applaudi à son entreprise; et il fait

cette observation : « En vain dira-t-on qu'il se « sentait supérieur à moi par tant d'autres endroits, « que son amour-propre ne souffrait pas beaucoup « à m'approuver. Ce n'est guère connaître l'injus- « tice des hommes, que de les croire si traitables; « la plupart ne voudraient de gloire que pour eux, « et les belles ames sont celles qui souffrent volon- « tiers que les autres en aient leur part. »

Plus loin il s'écrie : « Que pouvait-ce être que la « morale d'un temps où l'on n'avait pas encore com- « pris que l'homme n'est grand que par les qua- « lités de l'ame? » Il se félicite ensuite, non d'avoir évité, mais d'avoir adouci les fautes de son auteur. « Qu'on me pardonne, dit-il, si je me loue un peu; « j'y suis forcé pour ma justification, et, de l'aveu « même de madame Dacier, c'est un des cas où « Plutarque dispense de la modestie. » Ce trait d'érudition est merveilleusement bien placé; cela s'appelle, je crois, battre son ennemi avec ses propres armes.

Au reste, le livre de madame Dacier n'est pas aussi méprisable que l'on pourrait le penser, si je ne prenais pas le soin d'en avertir : il contient des vues saines et des sages critiques; il n'y a de trop que les injures et l'emportement. C'est ainsi que La Motte en fait la remarque : « On examine d'or- « dinaire les auteurs des siècles passés avec un res- « pect timide et des ménagements superstitieux, « tandis qu'on réserve pour ses contemporains toute « la sévérité et toute la hardiesse de ses jugements. « J'ose dire cependant que ce devrait être tout le

« contraire. Tous les égards sont dus à ceux avec « qui nous vivons, et nous ne devons rien aux au- « tres, que la vérité ». Il serait bien à désirer que nos critiques modernes reconnussent la justesse de ce principe; on ne verrait point dans leurs satires, ni dans leurs pamphlets, tant d'injures qui ne valent jamais des raisons. Il est cruel de le dire, mais la chose n'est que trop véritable : la haine, la jalousie, les honteuses manœuvres, les invectives grossières, figurent beaucoup plus dans les guerres littéraires que la courtoisie, la justice, la générosité, la douceur et la politesse. On devrait n'y combattre qu'avec décence, on s'y déchire avec fureur, témoin le pesant, le dur, l'emporté Scaliger, qui fit mourir sous ses traits l'ingénieux Érasme, et qui périt à son tour sous ceux du fougueux, du frénétique Scioppius. Jusques à quand la *république des lettres* sera-t-elle en proie aux divisions, aux intrigues, aux cabales, aux fureurs de parti? quand ces troubles honteux cesseront-ils? ne verrons-nous jamais *la paix et la fraternité* régner parmi les enfants des Muses? hériteront-ils tous du coupable esprit d'Archiloque? *tantæne animis cœlestibus iræ?* ne pourra-t-il pas paraître un Homère sans qu'il naisse aussitôt mille Zoïles? Disons-le avec franchise : rien ne fait plus de tort aux hommes de lettres que ces satires indécentes, ces libelles calomnieux, ces épigrammes injurieuses qui naissent sous leur plume, avec la même profusion qu'on voit tomber en automne les feuilles des arbres, ou qu'on voit de hideuses chenilles attaquer de superbes fruits. Que leur conduite est

scandaleuse! et comment osent-ils montrer en public toute leur turpitude? Chacun est pour son adversaire comme le fils irréligieux de Noé; et malheureusement ils ne s'aperçoivent pas qu'un frivole public s'amuse de leurs querelles, comme les férones romains, pour se distraire, assistaient aux combats des gladiateurs. Étranger à toutes les rivalités, que n'ai-je une voix assez puissante pour calmer les esprits, modérer les haines, attendrir les cœurs et rappeler que des injures ne sont pas des raisons! Je pense comme MM. Audras et Tournay, qui, mettant *l'abbé Pellegrin* sur la scène du Vaudeville, lui ont fait chanter :

A tracer de lâches écrits
Je n'avilirai point ma plume;
Assez d'autres ont dans Paris
Vendu le fiel et l'amertume.
Mais si j'éprouvais à mon tour
Le besoin affreux de médire,
Contre les satires du jour
Je voudrais faire une satire.

Les débats littéraires dont je viens de parler ont fait écrire à M. Aristaphile (c'est M. Le Bailly, fabuliste, qui se cache sous ce nom de guerre) cette trop douce épigramme :

Que vois-je? des moutons, ces animaux si doux,
Se déchirer comme des loups!...
Qui donc a perverti cette paisible race?
— Ils ont brouté sur le Parnasse.

Je n'aurais pas cru que cette herbe-là produisît

tant de fiel, mais quelques-unes des brochures qui viennent de paraître prouvent qu'il en est ainsi. Terminons cet article en rappelant un de ces traits rares qui sont la gloire des lettres et des littérateurs. Dans la dispute qui s'éleva entre Démosthène et Eschine, ce dernier fut condamné à l'exil. Son vainqueur, sachant qu'il se trouve alors sans argent et sans secours, vole à lui, sa bourse à la main, et met tant de noblesse et d'instance dans ses offres, qu'il l'oblige à l'accepter. Eschine, vivement frappé de cette grandeur d'âme, s'écrie : « Comment ne « regretterais-je pas une patrie où je trouve un en- « nemi si généreux, que je désespère de rencontrer « ailleurs un ami qui lui ressemble? »

Roucher ne voulait pas, dans les bois d'ornements qu'il propose de planter, qu'il y eût des lieux trop ombragés, afin que

Le jour, présent partout, commande la pudeur.

Ce scrupule était poussé un peu loin, et rappelle une personne qui, par délicatesse de conscience, était sérieusement fâchée qu'il y eût des nuits. Ovide, lui-même, dans son *Remède d'amour*, Ovide est presque tenté de les blâmer. Cela étant, je n'aurais pas conseillé à ces esprits si timorés d'assister à des scènes de fantasmagorie, pendant lesquelles une assemblée entière se trouve plongée dans d'épaisses ténèbres. La pudeur y peut courir quelques risques.

Madame la comtesse de Verrue avait chez elle le fameux Lainez. L'accueil gracieux de cette dame et la bonne chère avaient mis le poëte en belle humeur. Un académicien, ravi de sa conversation spirituelle et piquante, lui dit poliment : « Pourquoi « un homme comme vous ne demande-t-il pas à « entrer dans notre académie ? » — *Eh! monsieur*, lui repartit finement Lainez, *qui serait votre juge?*

* * * * * * * * *

Madame Rollandeau a passé à Montpellier, où son talent a été fêté avec enthousiasme. Comme elle jouait le rôle de *Colette*, dans le *Devin du Village*, un anonyme a lancé sur le théâtre une couronne de fleurs, accompagnée de ces vers :

Rousseau, du chant français sévère détracteur,
S'efforça d'en flétrir les charmes,
Et mentit à son propre cœur.
Mais par reconnaissance il t'eût rendu les armes,
Et, ravi de t'entendre, il eût donné des larmes
A ces airs embellis par ton art enchanteur.
Aussi mille Amours sur tes traces
Viennent entendre ses chansons;
Tu les attires par tes sons,
Et tu les retiens par tes graces.

* * * * * * * * *

Après la fameuse journée du 9 *thermidor*, qui délivra la France du joug affreux de Robespierre, M. Delille dit, à propos du pas rétrograde que son parti fut obligé de faire : *Ils mettent de l'eau dans leur sang.*

M. DE LALANDE avait soupiré pour madame Hortense Lepaute. Un jour il lui adressa des vers, où, en digne astronome, il l'appelle galamment le *sinus* des graces et la *tangente* de nos *cœurs*.

.....

JE viens de lire les œuvres de d'Arnaud, 3 vol. in-18, 1751. Des *épîtres*, des *pièces fugitives*, des *odes* érotiques, des *églogues* des *idylles* et quatres livres d'*élégies*, semblent faire beaucoup de titres. Cependant ces titres sont presque nuls. La botanique cite le nénufar comme une des plantes les plus froides qui existent, et malheureusement les élégies de d'Arnaud peuvent être appelées le nénufar du Parnasse. Qu'on en juge par quelques titres et par quelques citations. L'auteur est enfermé à la Bastille, sa première élégie nous l'annonce. Que va-t-il dire? il va sans doute émouvoir nos cœurs, tonner contre l'arbitraire, maudire l'oppression, et gémir d'être loin d'une amante. Je ne sais s'il a voulu le faire; mais sa muse ou son esprit écrivent tour à tour : *à l'élégie; à mes vers; à Ovide; à la liberté; aux amours; aux oiseaux; à la nuit; au printemps; aux tablettes de Julie; au papier; à la mort; à l'amour; à la raison; à mes vers* : c'est la seconde fois qu'il leur adresse la parole. Et que leur confie-t-il? Est-ce sa sortie de la Bastille? sa joie d'être délivré? son retour auprès de ses amis? non certes, il n'en parle point; et sans ces mots, *Un des élégies composées à la Bastille*, on ne saurait pas s'il est libre. D'Arnaud se croyait

un nouvel Ovide, parce que, par plaisanterie sans doute, Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, lui avait donné ce sobriquet. En conséquence, il parle beaucoup d'Ovide, il se compare à Ovide; il a reçu même la lyre d'Ovide, dont l'amour l'a fait héritier (liv. I, él. 17); et il chante une *Julie!* mais sur quel ton la chante-t-il? Encore s'il eût traduit, imité Ovide! il avait quelque élégance dans le style, et peut-être alors eût-il trouvé un peu de chaleur. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'en invoquant toujours Ovide, en voulant le singer toujours, il lui échappe cependant de donner la préférence à ce jeune rival qui vainquit Ovide et tous ses concurrents. Je transcris.

AUX AMOURS.

Venez, je veux écrire à cette autre Psyché,
A cet objet charmant et qui m'est arraché;
Inspirez-moi des vers dignes de ma Julie,
Tels que ceux qu'un Romain soupira pour Délie,
Et que Vénus encor sous ses myrtes chéris,
Fit chanter par la voix des Graces et des Ris:
De Tibulle en un mot donnez-moi le langage.

Fort bien : l'auteur était sur la route, il n'avait qu'à poursuivre; mais il n'arriva pas. En 1751, Parny, Bertin, n'avaient point encore paru, et pour nous le genre élégiaque restait à créer. Cette réflexion serait une bonne excuse pour d'Arnaud, si tout était comme les vers que j'ai cités. Mais veut-on voir comme il sait se passionner?

Tu suivrais d'un ingrat la basse perfidie!

Tu ferais plus! un autre!... un autre! quoi! Julie,
Un autre dans tes bras serait enfin heureux!
Et je puis vivre encore après ce doute affreux!
Mais pourquoi me former cette image cruelle?
J'en dois croire l'Amour, tu m'es toujours fidèle,
Tu me nommes sans cesse, et je ne t'entends pas!
Je gémis loin de toi quand tu me tends les bras!
Je meurs loin de tes yeux, qui me rendraient la vie!
Je ne puis de ta main, de cette main chérie,
Voir fermer ma paupière, exhaler mes douleurs
Dans ce sein qui du moins s'ouvrirait à mes pleurs.
C'en est fait... je succombe à mon malheur extrême,
Je ne te verrai plus.... vis.... je me meurs,.... je t'aime.

Cette tirade serait assez bonne si elle n'était terminée par le vers le plus froid qui ait jamais existé. Est-ce ainsi que Tibulle ou Parny eussent exprimé leurs derniers adieux? est-ce ainsi que Sapho s'écriait : *Je tremble, je me meurs?* Ovide lui-même, qui n'était qu'un bel esprit chantant des *amours* libertins et volages, non pas un amant, Ovide y aurait mis du sentiment, de la tendresse, et presque de la mélancolie. Veut-on encore pis? Que les femmes lisent sans courroux, si elles peuvent, les traits suivants :

..... Pour le plaisir instrument fait exprès,
La femme en son partage a reçu les attraits.
.....
Ne vas donc pas, séduit par ton cœur qui t'égare,
Chercher le sentiment chez ce sexe bizarre.
.....
En vain des musulmans décrions-nous la loi :
Mieux que nous de ce sexe ils ont fixé l'emploi.

Ils pensent que, rempli du seul désir de plaire,
Toute autre passion lui doit être étrangère.
Un sérail est pour eux un spectacle enchanteur;
C'est un parterre où l'œil sourit à chaque fleur.
Il se repose ici sur la rose naissante;
Là, l'œillet vient s'offrir à sa vue inconstante;
Plus loin, de l'anémone il devient amoureux.
Ainsi, multipliant ses plaisirs et ses feux,
Entre chaque beauté partageant sa tendresse,
Un Turc sait de l'amour goûter toute l'ivresse;
Tandis que le Français, d'un seul objet épris,
Pour la moindre faveur essuîra cent mépris.

A la vérité, toutes ces pitoyables maximes, qu'il prenait peut-être pour des gentillesses, sont placées dans la bouche d'un interlocuteur; mais comme M. d'Arnaud les combat et les repousse très-faiblement, comme ses vers sont insipides et froids, je ne saurais comment l'absoudre de ses torts, et à mes yeux il en reste tout-à-fait coupable.

.....

Après le siége de Lyon, M. le comte de Percy, qui s'est illustré par son courage en défendant cette ville, avec une poignée de monde mal armés, contre une armée formidable, n'ayant pu franchir la frontière, se cacha dans un village, où le comité révolutionnaire de l'endroit le découvrit. C'en était fait de sa tête, lorsque quelqu'un bien inspiré vint, en bonnet rouge, au comité, pendant qu'on délibérait de le faire arrêter, et leur dit, avec le ton du jour: « Vous êtes perdus, citoyens; le bruit se

répand que Percy est caché dans cette commune; on soutient que, loin de le dénoncer, vous l'avez vous-mêmes protégé depuis deux mois : la commission temporaire va vous faire arrêter et fusiller sur-le-champ. » Qu'on juge si l'émotion fut grande. L'on discute, l'on ouvre mille avis différents, on ne sait que devenir : l'incertitude agite les esprits. — « Écoutez, reprend l'inconnu, je ne vois qu'un seul moyen de vous sauver. — Eh bien! morbleu! voyons, quel est-il? — Écrire sur-le-champ à la commission; lui dire que les bruits sur Percy sont faux, que vous avez fait des visites domiciliaires pendant trois nuits, que toutes vos recherches ont été infructueuses. Ensuite, donnez de suite un passeport à Percy; qu'il parte sur-le-champ, et vous sauve, par son départ, de tout danger. » — L'avis fut trouvé excellent : on l'exécuta; et M. le comte de Percy échappa de cette manière au massacre qui atteignit un si grand nombre de ses malheureux compatriotes, dont l'histoire logera un jour le noble dévouement, en livrant la mémoire de Collot-d'Herbois à l'infamie.

La guerre est continuelle et à outrance sur le Parnasse. Ces beaux lieux, où la liberté et l'indépendance régnèrent jadis avec tant de charmes, se ressentent de cette *liberté* nouvelle et furibonde que l'enfer déchaîna parmi nous. Elle a conduit à sa suite la licence, qui, autrefois honteuse et timide, marche aujourd'hui la tête haute et fière

C'est sans doute sous leurs auspices que deux poètes vivants se sont fait mutuellement leur épitaphe. L'un a dit :

Ci-gît l'eunuque du Parnasse,
Qui, dans son impuissante audace,
Ratant et sa femme et le Tasse,
N'a laissé ni gloire ni race.

L'autre a vite répondu, en le faisant parler ainsi :

Mes talents, il est vrai, ne m'ont point illustré;
Mais je vécus sans fiel, sans orgueil, sans colère;
Et pendant soixante ans, l'honneur me fut sacré,
A peu près,... comme la grammaire.

Cela s'appelle *se dire ses vérités*. Toutefois, je partage l'avis du bon M. Armand-Charlemagne, qui vient de leur dire à tous, dans une épître :

Voit-on l'athlète dans les rangs,
En sa brutale impolitesse,
Injurier ses concurrents ?
Sans que l'un l'autre ou se diffame,
On se mesure avec honneur,
Et la pointe d'une épigramme
Ne doit point aller jusqu'au cœur.

.....

M. Le Baud a publié cette boutade :

O la maudite compagnie,
Que celle de certain fâcheux
Dont la nullité vous ennuie!
On n'est pas seul, on n'est pas deux.

Il a eu soin d'y joindre une note; c'est une coquetterie dont il a pris la coutume pour fixer davantage l'attention. La voici : « Cette épigramme a été « imprimée en distique par quelqu'un qui l'avait « mal retenue. » — Le dernier vers m'a rappelé une ancienne pièce que M. Le Brun, malgré sa célité, peut avoir connue :

Quand un mari, quand une femme,
Unis d'intérêts et de vœux,
Ne font qu'un cœur, ne font qu'une ame,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais dans l'union conjugale,
Si l'on en croit nombre d'entre eux,
C'est la pierre philosophale,
De n'être qu'un quand on est deux.

Un entrepreneur de spectacle, ayant prié M. le duc de Villars d'ôter l'entrée gratis aux pages, lui dit : « *Monseigneur, observez que plusieurs pages* « *font un volume.* »

M. de Vaines, recevant chez lui un jeune Français qui revenait de Rome, lui dit : *Il fallait y rester; vous avez vu plus de Vénus dans ce pays-là que vous ne verrez de vierges dans le nôtre.*

M. le vicomte de S... aborda un jour M. de V. en lui disant : « Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout. »

—M. de V. lui répondit. « Monsieur, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela : je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit, et je n'ai jamais dit que vous n'en aviez pas. »

Avant que Mlle Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait, pour jouer les tragédies, qu'un seul habit, qu'on appelait *à la romaine*, avec lequel on représentait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume et à faire faire un habit grec, pour jouer Oreste dans *Andromaque*. Dauberval arriva dans sa loge au moment où le tailleur de la comédie apportait cet habit. Frappé de la nouveauté, Dauberval demande ce que c'est. — « Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah! qu'il est beau! reprend Dauberval : le premier habit à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque. »

Le philosophe Antisthène disait : « Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font du mal qu'aux morts, ceux-ci dévorent les vivants. »

On demandait pourquoi la comédie du *Mari jaloux*, de M. Desforges, était si inférieure à celle de la *Femme jalouse*, du même auteur. — « Parbleu! répondit un plaisant, c'est que les femmes font mieux que nous ce qu'elles font ».

Un célèbre sculpteur de Berlin, pensionné du roi de Prusse, trouvant qu'il n'était pas suffisamment employé, demanda à ce prince la permission de quitter sa cour. — « Si vous n'avez rien à faire, lui dit Frédéric, occupez-vous de mon mausolée. » L'artiste, transporté de l'idée qu'il pourrait immortaliser son nom en l'unissant à celui d'un si grand homme, lui promit qu'il serait terminé en dix ans. — « Allez, allez, répliqua ce héros, je ne suis pas pressé, je vous en donne quinze. »

Peu de personnes ont lu, sans doute, *les loyales et pudiques Amours de* Scaïon *de Viellmezans*, publiées et dédiées, en 1599, à madame de Bouflers, à qui il dit qu'il s'est dégagé d'une première flamme, pour *s'esclaver* sous l'obéissance d'une autre, qui, par ses bonnes graces et ses amitiés, a amené *l'achèvement de ce petit œuvre;* et il ajoute : « Il m'a semblé ne se pouvoir dédier ni consacrer à « personne qui eût davantage de vertu logée en son « cœur, et qui fit plus de cas de ce que la vraie no- « blesse chérit et aime, que vous, que j'ai choisie « entre les autres pour recommandation de vos mé- « rites. » Le nom de *Bouflers*, que j'aime, m'a fait faire attention à ce livre, qui, quoique l'auteur ne fût pas sans esprit et sans facilité, renferme peu de bonnes pièces; aussi n'en citerai-je que ce passage :

Me blâme qui voudra de ce que je compose;
Rien que votre amitié n'y contraint mon loisir:

Depuis qu'Amour me fit pour dame vous choisir
Vous fûtes de mes vers le sujet et la cause.

****

M. Delille étant à la Roche-Guyon, avec M. Turgot, chez madame la duchesse d'Enville, fit cet impromptu :

Tout étonné de d'avoir rien à faire,
Turgot, plus content, moins goutteux,
Ne regrette le ministère
Que quand il voit des malheureux ;
Ce qu'en ces lieux on ne voit guère.

****

Comme on sait que je recueille volontiers ces bagatelles, on vient de me communiquer une nouvelle épigramme. J'en ignore l'auteur, mais elle mérite d'être conservée, par l'énergie qui y respire :

J'ai pu t'écraser, je l'avoue ;
Mais sans dessein et sans te voir ;
Quel plaisir pourrait-on avoir
A poser le pied dans la boue (1)?

On prétend qu'elle est dirigée contre M. Fayolle.

(1) En 1801, M..... exprima une pensée que je dois rapporter, parce que j'aime ces rapprochements :

Fongeaudeau, ce rimeur si lourd,
Qui croit que partout on le loue,
Dans des vers qu'il va mettre au jour,
Dit qu'il me traîne *dans la boue* ;
Le misérable, en vérité,
Pour moi se donne trop de peine ;
D'honneur, je n'ai pas mérité
D'être introduit *dans son domaine*.

Le poète surnommé *Pindare* par les révolutionnaires s'est mis à guerroyer seul contre les Muses et tous leurs chevaliers. MM. Legouvé, La Chabaussière, Eusèbe Salverte, ont riposté à M. D. Le Brun; mais personne ne lui a mieux répondu que madame Constance Pipelet, dont l'épître pleine de force est digne de Boileau. Madame de Beaufort a aussi écrit des stances faciles, qui semblent avoir été dictées par les Graces et les neuf Sœurs. Le Brun lui a répliqué :

Chez les oiseaux, ne vous déplaise,
La femelle n'a point de chant;
Nature veut qu'elle se taise,
Même en dépit de son penchant.

Cette Philomèle vantée,
Si docte en bécarre, en bémol,
Dont votre oreille est enchantée,
Ne fut jamais qu'un rossignol.

Eh bien! quand cela serait, qu'est-ce que cela prouve contre les droits du sexe? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que cette guerre arrive après que Le Brun avait adressé à celle qu'il attaque aujourd'hui ce joli madrigal :

Hier, en vous quittant, ô souvenir trop doux!
Je respirais encor le Pinde et l'Idalie :
Je rêvais à Sapho, je rêvais à Délie;
Bientôt je ne rêvai qu'à vous.

Surpris de l'acharnement et des contradictions de ce grand poète, j'ai écrit une courte épître, où

j'ai encadré, peut-être assez heureusement, quelques vers louangeurs de M. Le Brun : c'est la lance d'Achille guérissant la blessure qu'elle avait faite.

A MADAME DE BEAUFORT.

On ne voit point Beaufort s'embellir en rimant,
Disait Le Brun attaquant nos La Suzes.
Il n'exceptait *que Sapho seulement ;*
Mais quoi ! *Sapho couchait avec les Muses ;*
Elle fut presque leur amant.

Que voulait-il par ce mordant langage ?
Voulait-il jouir sans partage
Des lauriers sacrés d'Apollon ?
Sur les sommets de la double colline
Aux nobles accents de Corinne
Ne voit-on pas sourire Anacréon ?

« Beaufort est à la fois une Grace, une Muse,
« Un ruisseau qui murmure, un zéphyr qui s'amuse.
« Elle a conquis la gloire en chantant le plaisir.
« Son sexe l'applaudit par de jalouses larmes ;
« Apollon à genoux lui rend même les armes ;
« Mais l'embarras est de choisir
« Entre ses talens et ses charmes. »

Et quoi ! Le Brun ! après un tel aveu,
Que devons-nous penser de ta vaine satire ?
L'homme d'esprit doit-il se faire un jeu
De déprimer ce que chacun admire ?
Console-toi, belle et jeune Beaufort,
Des traits piquants d'une âpre fantaisie :

En cédant aux attraits qu'offre la poésie,
En chantant avec goût, en rimant sans effort,
Une tendre romance, une douce élégie,
Tu dus te préparer, pour expier ce tort,
Aux fureurs de la jalousie.

LE cardinal Dubois, ministre du Régent, avait un frère qu'il avait placé dans ses bureaux. Il sonne, un laquais accourt : « Que veut monseigneur? » — « Dubois. » Le domestique apporte du bois en effet. *Ce n'est pas cette bûche que je demande*, lui dit-il, *faites venir mon frère.* — Quand cette éminence mourut, un plaisant lui fit cette épitaphe :

Rome rougit d'avoir rougi
Le cardinal qui gît ici.

LA MONNOYE a dit des *ana* : « Ces sortes de re-
« cueils seraient très-dignes de notre curiosité, s'ils
« répondaient à l'idée que nous avons coutume de
« nous en faire. Nous nous attendons à y trouver
« des bons mots, des traits singuliers d'érudition, des
« corrections de passages jusque-là désespérés, de
« petits contes originaux, de fines anecdotes, quel-
« que épigramme bien tournée. C'est à ce coin, ce
« me semble, que les bons *ana* doivent être mar-
« qués. » — Fort bien; j'ai été charmé de prendre note de ce conseil, il me sera utile; car, amateur de ces bons mots, de ces discussions, de ces rapprochements inattendus d'origines, de saillies, de

fragments, etc., je me propose de recueillir tout ce qui peut contribuer à faire la variété de ce genre. La Monnoye ajoute : « Il n'a peut-être point paru « d'*ana* jusqu'ici qui eût tous ces agréments..... « Le *Segraisiana* en renferme une bonne partie. » — Ce jugement est-il exact? Le meilleur des *ana* est, ce me semble, le *Ménagiana*, et, après lui, les *Mélanges d'histoire et de littérature* de VIGNEUL-MARVILLE. Le *Segraisiana* peut-être ne serait pas placé le troisième; car on a fait le *Bolæana*, le *Carpentariana*, le *Valésiana*, le *Huétiana*, le *Perroniana*, le *Ducatiana*, le *Thuana*, le *Longueruana*, le *Scaligeriana*, le *Santoliana* ou *Santeuilliana*, le *Sévigniana*, qui est assez mal fait, et le *Chevræana*, que j'aime beaucoup, ainsi que quelques autres. Sans doute, on pourrait extraire de tous ces *ana*, de quoi en composer un qui serait excellentissime, si l'on avait la patience de les abréger et de bien choisir. Il me semble avoir entendu dire que les grands manœuvres de l'*Encyclopédie* avaient eu le courage d'entreprendre ce travail minutieux et difficile. Honneur leur soit rendu, s'ils l'ont fait et bien fait. En attendant que je puisse m'en convaincre (ce qui ne presse pas), j'ai sous les yeux un volume de Segrais rempli de remarques, parmi lesquelles on en rencontre quelques-unes de piquantes; elles n'y sont que trop clair semées. Lui emprunterai-je celles qui s'y trouvent? Et pourquoi, lorsque l'occasion s'en présente, ne réduirait-on pas un livre médiocre à un petit nombre de pages agréables ou singulières? —

Les *œuvres diverses* de Segrais furent publiées à Amsterdam en 1723. La première édition du *Segraisiana* avait été imprimée à Paris l'année précédente; mais elle fut supprimée dès qu'elle parut. La Monnoye en avait fait la préface : « Les particularités, dit-il, que le *Segraisiana* contient ont « été recueillies par les soins d'un illustre conseiller « d'état qui ne veut pas être nommé, etc. » — C'est M. Foucault, intendant de la généralité de Caen, dont il est question. C'est par ses soins que furent rassemblés les matériaux de l'ouvrage dont je vais m'occuper, en commençant par ces paroles étranges : « Les cabales ne servent de rien pour faire valoir « des ouvrages. L'on verra dans trente ou quarante « ans si l'*on lira ceux de Racine* comme on lit « présentement ceux de Corneille qui ne vieillissent « pas. » — Segrais n'était pas plus prophète que madame de Sévigné, qui disait : *Racine et le café passeront de mode.* On prend encore du café avec plaisir, et l'on lit Racine avec délices. Mais ceci n'était qu'une saillie d'une femme d'esprit (*en supposant qu'elle soit vraie*) qui était piquée au jeu, on sait pourquoi, et à cause de ses *vieilles admirations*, tandis que le mot de Segrais est le jugement réfléchi d'un homme de lettres, d'un poète qui croyait parler d'un rival. Il ajoute : « Racine et Despréaux « n'estiment que leurs vers; ils ne *louent personne;* « ils critiquent les poésies de tous les autres, et il « ne paraît pas un madrigal qu'ils ne le censurent. « Cependant, ôtez-les de la poésie, ils sont muets, « ils ne savent plus où ils en sont; car que sa-

« vent-ils autre chose que rimer? (1) » — Après cela, il finit par dire que *Perrault, qu'ils méprisent, en sait plus qu'eux* et qu'il est *un bon poète* (2). Mais où Segrais avait-il donc son goût et sa conscience? Quel triste service on lui a rendu de recueillir des propos si déraisonnables! Quoi! Racine *ne savait que rimer*, Racine, qui a dit des mots si fins à Louis XIV, des mots si fermes à madame de Maintenon, des mots si tendres à Despréaux, des mots si sages à ses enfants! Racine qui a écrit des morceaux historiques si remarquables, et qui avait composé des *Mémoires* sur les malheurs du temps, Racine n'était qu'un rimeur de théâtre?... Cela est si absurde que cela ressemble à de l'envie. Que Segrais avance que *Corneille a fait Racine*, on le lui accordera sans peine; mais que pour le prouver il donne cette étrange raison : « C'est que la matière lui manque et qu'il *dit des* « *choses très-communes* pour donner à ses scènes « la longueur qu'elles doivent avoir. » — On ne sait plus alors que penser de l'équité et de l'esprit de Segrais, surtout lorsqu'il poursuit ailleurs : « Il y « a quelque chose à dire touchant les pièces que

(1) « C'est à l'occasion de Despréaux et de Racine que M. de « La Rochefoucauld a établi la maxime par laquelle il dit que c'est « une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit : tout leur « entretien ne roule que sur la poésie; ôtez-les de là, ils ne savent « plus rien ! » SEGRAISIANA, p. 66.

(2) Diderot a porté le même jugement. Perrault était le seul écrivain du grand siècle qu'il ait trouvé digne de travailler à l'ENCYCLOPÉDIE; c'est sans doute parce qu'il est l'auteur du conte de PEAU D'ANE.

« Corneille a faites étant jeune; mais ces pièces-là « *valent encore mieux que les meilleures des au-* « *tres.* » — Les mauvaises pièces de Corneille préférées aux meilleures de Racine!... Je trouve encore dans une autre page : « C'est Corneille qui a formé « le théâtre français : il ne l'a seulement pas em- « belli d'un grand nombre de belles pièces, toutes « différentes les unes des autres; on lui est encore « *redevable de toutes les bonnes de tous ceux qui* « *sont venus après lui* (1). » — Ce qui serait vrai, si cela était dit moins généralement et dans une autre intention que celle de déprimer le plus parfait de nos écrivains. La Harpe, qui a consacré un éloge à Racine, a avancé une hérésie contraire; il a osé dire qu'on *peut douter si Corneille était né avec un génie vraiment dramatique;* et dans son *commentaire* sur le même poète, il dit encore que *l'admiration n'est jamais théâtrale.* Peut-on s'égarer ainsi quand on a autant de goût et d'esprit que La Harpe en avait? — Quant à Despréaux, est-il vrai, comme Segrais le prétend, qu'il n'ait *loué personne?* ne *louait*-il pas, quand il a dit dans son *Art poétique* au sujet de la gloire de Louis XIV :

Que Segrais, dans l'églogue, en charme les forêts!...

Par reconnaissance, Segrais persiste à nous ap-

(1) Voilà beaucoup d'éloges de Corneille, ils annoncent une vive et profonde admiration que je partage bien. Mais Segrais ne se permet-il pas une petite restriction, quand il dit : « Corneille ne « sentait pas la beauté de ses vers, et il n'avait pas d'égard à l'har- « monie en y travaillant, mais seulement au sentiment. »

prendre que *Despréaux ne fait autre chose que parler de lui et critiquer les autres* (p. 47); que les *dernières poésies de Despréaux sentent l'esprit épuisé, ce n'est plus que de la baissière* (1) (p. 66). « Il se copie lui-même, dit toujours Se-« grais; il introduit dans la première satire un poète « pour soutenir la religion, lequel en parle comme « un ignorant. Tout ce que l'on peut conclure du « raisonnement du poète, c'est *qu'il a de la reli-« gion parce qu'il faut en avoir par politique.* » Ceci était une calomnie atroce qui n'a pas besoin d'être réfutée.

Voici une singulière faute d'impression : « Ma-« dame de La Fayette, disait M. de La Rochefou-« cauld, m'a donné de l'esprit; mais j'ai reformé son « cœur. » C'est tout le contraire qu'il fallait lire; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que cela ne tient qu'au déplacement d'une virgule : « Madame de La Fayette « disait : M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'es-« prit; mais j'ai reformé son cœur. » Ce qui est vrai, fin et délicat, tandis que le reste était une sottise. Segrais a répété cela différemment, p. 82 : « M. de La « Rochefoucauld donna de l'esprit et de la politesse « à madame de La Fayette, mais madame de La » Fayette régla son cœur. » Et presque les mêmes mots n'offrent plus le même sens. Le premier trait dans la bouche de madame de La Fayette est excellent; le second dans celle de Segrais n'a plus aucun

(1) *Baissière*, mot bas et ancien, qui signifie ce qui reste de vin dans un tonneau en perce, lorsqu'on approche de la lie.

mérite, parce qu'il n'est pas vrai que M. de La Rochefoucauld *ait donné de l'esprit à madame de La Fayette.* L'esprit ne se donne pas. On n'apprend pas à avoir de l'esprit. C'est un don naturel que madame de La Fayette possédait au suprême degré. — Puisque l'occasion s'en présente, je prie messieurs les érudits de décider s'il faut écrire par un *d* ou par un *t* la fin du nom de l'auteur des *Maximes.* Les avis sont partagés sur ce point; je desire que quelque habile Mathanasius puisse les réunir.

« Madame de Scudéry a beaucoup d'esprit, mais « madame de La Fayette a plus de jugement. » L'un vaut mieux que l'autre; si l'esprit a plus d'éclat, le jugement est plus essentiel, plus solide. Cependant on ne lui rend pas toujours justice, et j'ai vu trop souvent dans le monde beaucoup de vices se faire excuser par beaucoup d'esprit.

J'en étais resté là, hier. On vint m'interrompre, mais je n'ai pas fini avec Segrais, et je ne suis pas comme certain Sertorius, dont parle Martial, qui commençait tout.... Moi, j'aime à achever mon ouvrage. Les critiques ont reproché au *Segraisiana* d'avoir hasardé quelques faits. Il en a aventuré plus d'un. Page 76, il prétend que M. de Bussy fut mis pour cinq ans à la Bastille. Cela n'est pas exact, puisqu'il y était entré le 17 avril 1665, qu'il en sortit le 17 mai 1666, et qu'il n'y rentra pas. A propos de Bussy, il faut que je rapproche deux traits différents. — « L'abbé Franquetot disait, qu'il fal- « lait beaucoup plus de jugement à un homme qui

« avait beaucoup d'esprit, qu'à un qui en avait peu. « Jugez si M. de Bussy, qui avait infiniment d'es- « prit, était bien fourni de ce qu'il devait avoir.... « Il était bien avec M. de Turenne, par l'intérêt « qu'il y avait, étant à la tête de l'infanterie : mais « *Mademoiselle* s'étant brouillée avec M. de Tu- « renne, à cause qu'il lui avait conseillé de se ma- « rier avec le roi de Portugal; il s'avisa, pour plaire « à Mademoiselle, de faire des couplets contre lui. « M. de Turenne, au lieu de lui être favorable « comme il le pouvait, lui rendit toutes sortes de « mauvais services. » Voici l'autre trait. On lit dans le 17e vol. de la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet : « La veuve de Scudéri, irritée de la critique de M. Despréaux contre son mari, voulut inutilement engager M. le comte de Bussy-Rabutin à s'expliquer au désavantage de ce célèbre écrivain. Le comte s'en défendit avec politesse; *il avait lui-même trop de goût et d'esprit pour soutenir une mauvaise cause.* » Le voilà jugé bien différemment par ces deux auteurs. Qui faut-il croire?— Revenons à Segrais. Il prétend qu'il ne fut pas disgracié par Mademoiselle pour avoir voulu la dissuader d'épouser M. de Lauzun. Il ne dit pas quelle en fut la cause. Mais il rappelle que Grilloire, secrétaire des commandements de Mademoiselle, s'y opposa formellement, et qu'il osa un jour lui dire: *Vous êtes la risée et l'opprobre de toute l'Europe.* Cela est fort. Segrais assure qu'il *l'entendit.* Il ajoute : *Je sus la rupture de son mariage vingt-quatre heures avant elle.* Ce qui paraît difficile,

« On a cru mal à propos, continue-t-il, que nonobstant la rupture du mariage qui devait se faire en public et solennellement, il y avait un mariage de conscience entre *Mademoiselle* et lui : pour preuve que cela n'a pas été, c'est que *Mademoiselle* chercha depuis à se marier avec M. de Marsillac, et ensuite avec M. de Longueville. » L'histoire donne un démenti formel à Segrais, puisqu'elle nous apprend : 1° que Lauzun épousa réellement *Mademoiselle* en secret; 2° qu'il avait été question de son mariage avec M. de Longueville avant qu'il fût parlé de celui de Lauzun. Mais Segrais a bien pu se tromper sur cet article, puisque sur une chose qui le concerne, il dit, page 9 : « Je suis né en 1625, et j'ai à présent soixante-« douze ans. » Et page 116 : « Je suis né en 1624, « sur les 6 heures du matin. J'ai trouvé ma naissance écrite par mon père sur des heures gothiques en vélin, de la manière qu'il les avait eues « de ma grand'mère; je ne fus baptisé que trois semaines après, comme il paraît par les registres « de Saint-Jean, ma paroisse, en cette ville. » — « Allant en voyage avec *Mademoiselle*, dit-il « ailleurs, j'avais avec moi, dans le carrosse, une « vieille traduction d'Homère et la traduction du « Tasse, qui était de l'Académie. » N'est-il pas plaisant que la *traduction du Tasse fût de l'Académie?* Segrais s'étonne ainsi, page 5 : « Je n'ai « pas trouvé, dans le *Ménagiana*, ce que j'avais « dit à M. Ménage, et dont il était convenu, *que* « *l'Académie française était le cordon bleu des*

« *beaux esprits;* il le disait souvent comme venant « de moi. » Et page 49 : « Je m'*étonne* qu'on « n'ait pas mis dans le *Ménagiana* ce que je veux « vous dire de M. d'Elbène. » De sorte que, d'étonnement en étonnement, il aurait pu faire un supplément au *Ménagiana*, qui, peut-être, aurait été meilleur que son *Segraisiana.* Mais voici qui est très-condamnable : « Molière a bien « représenté M. de Montausier dans son *Misan-* « *thrope;* c'était là son propre caractère. Ce n'est « point par son mérite qu'il a été élevé au poste « où il était, mais par la fortune. »— « Monsieur de « *Montausier* faisait quelquefois des vers, mais « c'était des vers prosaïques, où il n'y avait ni poé- « sie, ni élévation d'esprit. Comme il était extrême- « ment inégal, chagrin et pédant, aujourd'hui il « était pour Quinault.... et le lendemain c'était Cor- « neille. »— « Madame de Choisy disait de M. de « *Montausier* que c'était un fagot d'orties, qui pi- « quait de quelque côté qu'on le prît. »— « Je ne sais « comment on ne s'est pas aperçu à la cour qu'il était « fou. » — Segrais dit de madame de Montausier : « Elle n'avait point d'amitié, et elle n'a pas été plus « tôt à la cour, qu'elle ne s'est souvenue de personne. « C'est à son occasion que M. de La Rochefoucauld « fit cette maxime : *Il y a des gens qui paraissent* « *mériter de certains emplois, dont ils font voir* « *eux-mêmes qu'ils sont indignes dès qu'ils y sont* « *parvenus.* » Je suppose que Segrais avait à se plaindre de ces deux personnes; pourtant ce n'était pas une raison pour être aussi injuste à leur égard.

Que Molière ait songé à M. de Montausier en créant le rôle d'Alceste, qu'importe? « Je n'ai garde « de vouloir du mal à Molière,» répondit-il à ceux qui voulaient l'irriter contre le poète; « il faut que « l'original soit bon, puisque la copie est si belle. « Le seul reproche que j'aie à lui faire, c'est qu'il « n'a pas imité parfaitement son modèle. Je voudrais « bien être comme son misanthrope; c'est un hon- « nête homme. » On sait la belle lettre que M. de Montausier écrivit au ~~duc de~~ Bourgogne après la prise de Philisbourg. A la guerre, il réprimait toujours l'ardeur du soldat pour le pillage, et il disait des ennemis : *Faisons-leur craindre notre valeur et non pas notre cupidité.* Boileau, franc et sincère, qui estimait la franchise et la sincérité, écrivait, dans sa 7^{e} épître à Racine :

Et plut au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montausier daignât y joindre son suffrage.

Fléchier s'exprime ainsi sur son compte : « Il « était vaillant dans la guerre, savant dans la paix, « respecté parce qu'il était juste, aimé parce qu'il « était bienfaisant, et quelquefois craint parce qu'il « était sincère et irréprochable. » — Aussi est-ce avec raison qu'on l'a fait parler ainsi au bas de son portrait :

Dans le séjour de la contrainte
Je sus garder ma liberté :
Exempt d'ambition, de faiblesse et de crainte,
Même en parlant aux rois, je dis la vérité.

Voilà sans doute un très-beau caractère; c'est celui d'Alceste, c'est celui d'un franc honnête homme,

c'est celui de Montausier, et je plains Segrais de n'avoir pas su l'admirer et lui rendre justice.

O le vilain homme! ô l'impertinent! ô le brutal! — Qui donc? — Ce malin auteur, ce capricieux écrivain, qui a mis tout son esprit en *maximes*, qui se fit *frondeur* pour plaire à la princesse de Longueville, *La Rochefoucauld* enfin, qui dans son petit livre prétend que « l'esprit de la plupart des « femmes sert plus à fortifier leur folie que leur rai- « son (347); — qu'il y a peu d'honnêtes femmes qui « ne soient lasses de leur métier (389); — que la « plupart de honnêtes femmes sont des trésors ca- « chés, *qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne « les recherche pas.* » Et l'on lit cet auteur! et il a été universellement applaudi! et l'on appelle cela de *la morale!* ô siècle! ô temps! ô mœurs!... Je veux faire quelque jour contre lui une belle philippique. Je n'aime pas qu'on médise du plus aimable des sexes. Comment donc était-il conformé ce fougueux ennemi du chef-d'œuvre du créateur? Il aima, et il ne sut point sentir ou ne voulut pas reconnaître le mérite de cette belle portion de nous mêmes!... Que Rabelais, Marot, La Fontaine, aient lancé quelques traits contre les femmes, ils n'ont fait que plaisanter, et on les leur pardonne, comme on pardonne à Regnier ses ingénieuses satires. Que Boileau même, sauvage élève de Juvénal, ait déclamé en beaux vers contre elles, on le lui passe, et son état lui sert d'excuse : l'eunuque, dans le sérail, ne voit que d'un air sombre et courroucé les odalisques

de son maître. Mais La Rochefoucauld! mais La Bruyère, qui se déchaîne aussi! mais des moralistes!!!... Il faut me taire: je me fâcherais trop haut; et si dans ce monde on se fâchait toutes les fois qu'on en a le droit, on n'entendrait plus que cela.

SIMONIDE a écrit des suppositions absurdes sur les femmes, qu'il fait provenir d'une foule d'animaux; Euripide leur a dit des injures; Juvénal, dans ses *hyperboles*, a peint des Romaines et non pas des femmes; Jean de Meun, Regnier, Boileau et une foule de poètes les ont déprimées, sans faire attention que les défauts qu'ils leur reprochent appartiennent aussi aux hommes; et Regnard a eu raison de peindre les maris des mêmes couleurs que le satirique semblait réserver spécialement aux épouses. Pope, en faisant leurs portraits, n'a employé que de fantastiques couleurs; J. J. Rousseau a été outré dans le mal ainsi que dans le bien qu'il en a dit. On a presque le même reproche à faire à La Bruyère, et surtout à La Rochefoucauld. Duclos a fait pis : il les a oubliées. *Les oublier!* comment le peut-on? Les déprimer avec acharnement! comment l'ose-t-on? Les femmes ne sont-elles pas, comme nous, un composé de bonnes et de mauvaises qualités? n'ont-elles, pas comme nous, et des vertus, et des défauts, et des passions, si toutefois elles n'ont pas un plus grand nombre de vertus? Voyons-les donc telles qu'elles sont, comme des compagnes destinées par la Providence à faire notre bonheur: et que si, en quelque point, elles sont comme nous

imparfaites, parce que rien d'humain ne peut être parfait; reconnaissons tout ce dont nous leur sommes redevables, comme sœurs, comme amies, comme amantes, comme épouses, surtout comme mères; et convenons qu'on a eu bien raison d'écrire cette piquante observation : « De tous les animaux, « celui qui ressemble le plus à l'homme, c'est la « femme. »

FONTENELLE, après avoir fait paraître *son Traité sur le bonheur*, en envoya un exemplaire à une jolie femme, avec ces vers :

Sur cet écrit tristement raisonneur,
Passez un trait qui tout entier l'efface :
Mettez un seul mot à la place,
Et vous aurez le *Traité du bonheur.*

QUAND M. de Marbœuf, évêque d'Autun, fut nommé cordon bleu, en 1784 ou 1785, on fit circuler ce compliment :

Marbœuf ne s'était point encore
Vu du cordon bleu revêtu;
Louis aujourd'hui l'en décore :
Il étrenne en lui la vertu.
Signé : OUF.

Un autre écrivit :

A force d'en dire du mal,
Voilà du cordon bleu Marbœuf que l'on décore :
Aimables persifleurs, quelques pamphlets encore,
Et vous le ferez cardinal.

M. DE VAUDREUIL se plaignait à Chamfort de son peu de confiance en ses amis. « Vous n'êtes point « riche, lui disait-il, et vous oubliez notre amitié. »— « Je vous promets, répondit Chamfort, de vous em- « prunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé « vos dettes.

Rulhière lui disait un jour: « Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. » — *Quand finira-t-elle?* demanda Chamfort.

Un poète le consultait sur un distique. — *Excellent*, dit-il, *sauf les longueurs.*

M. LEBRUN, qui n'épargne personne, ne pouvait pas oublier de lancer quelques traits malins contre la coquetterie de nos jeunes dames; il n'y a pas manqué, et il a écrit:

Plus d'une coquette rusée
Par nos vers louangeurs est souvent abusée:
A des fers prétendus le bel esprit rétif,
Rit du vain charme qui l'arrête;
Et souvent l'éloge excessif
N'est rien qu'une épigramme honnête.

Une femme, piquée de cette franchise, lui a répondu:

C'est un plaisir bien doux de tromper un trompeur;
Lorsque nous agaçons une muse rusée,
Souvent elle est par nous finement abusée:
Nous aimons son esprit, mais sans aimer son cœur.

M. Lebrun a aussi fait ce compliment bénin à un

journaliste qui se vantait de ne pas savoir emprunter.

Lubin se fait, dit-il, une religion
De n'emprunter jamais : quelle dérision !
Pour emprunter sans cesse, il prend une autre route:
Il fait des journaux ; on souscrit ;
Et comme il faut payer d'esprit,
Lubin fait toujours banqueroute.

Rapportons aussi de lui une pièce ancienne peu connue, et d'un ton plus élevé. Une jeune demoiselle avait, en 1784, couronné de lauriers le front de l'auteur; sensible à cette attention, il y répondit par ces fleurettes:

Je l'adopte avec complaisance
Ce feuillage religieux,
Ce laurier que la main des dieux
Cultive pour la récompense
Des talents les plus précieux.
Quel écueil pour la modestie!
Que mon amour-propre est flatté!
Je vois un don de la beauté
Dans cet attribut du génie.
De ce beau prix de nos chansons
Je parerai ma jeune tête;
J'aurai tout le feu du poète,
Avec sa couronne et vos dons.
Plus heureux que le grand Virgile,
Grace à l'Amour, j'obtiens, vivant,
Le laurier dont l'ombre inutile
Ne couvre que son monument.

M. THÉVENEAU déjeunait chez M. Lemercier, auteur *d'Agamemnon*, avec les deux MM. de Colbert : l'un, ou peut-être tous deux, sont aides-de-camp du général Buonaparte. Le verre à la main, on lui propose d'être l'historiographe de ce guerrier heureux : M. Théveneau avale une huître, boit un coup, et répond :

Qui prêtera jamais pour tracer son histoire
Une plume à Clio ? — L'aile de la victoire.

Il ne se contenta pas de cet impromptu, et il mit en vers latins ce distique, dont il a fait un dialogue entre le poète et Clio :

POETA.

Quâ poteris pennâ tot scribere, Musa, triumphos?

CLIO.

Ex alis trahat ipsa mihi Victoria pennam.

On voit qu'il a surpassé dans la traduction le mérite du texte; à la vérité, il la médita davantage.

A UNE représentation de *Nina*, un habitué du spectacle versait des larmes abondantes sur le sort de cette infortunée. *La vertu malheureuse*, disait-il, *m'arrache toujours des larmes, même au théâtre.* — *Je le crois bien*, reprit un plaisant, *Monsieur est toujours si triste.*

Une femme assistant à une représentation de la comédie des *Femmes* de Demoustier, adressa à Mlle Contat, qui y jouait le principal rôle, cet impromptu :

Du temps tu sais braver les traces ;
Dans le cortége des Amours
Le goût t'assignera toujours
Le premier rang parmi les Graces.

M. S*** ayant dit, en 1780, en publiant sa *Chimie domestique*, que les critiques pourraient louer, blâmer, décrier son ouvrage, *le mettre même en papillotes, s'ils voulaient*, quelqu'un le prit au mot, et lui envoya un exemplaire de son livre, où chaque feuillet était frisé en papillotes.

On raconte une singulière anecdote sur Ficher, célèbre hautbois, plus célèbre encore par *son menuet*. Giardini, fameux violon, l'attendait un jour pour dîner ; il était tard, et il n'arrivait pas. On allait se mettre à table, quand on reçut de Ficher le billet suivant : « Je suis bien fâché, mon cher « ami, de ne pas venir dîner aujourd'hui avec vous ; « mais il vient de m'arriver un petit accident auquel « je ne m'attendais pas : je me suis marié ce matin, « et il m'est impossible de manquer à la noce. »

Le médecin Bordeu fut soupçonné d'une friponnerie, et son confrère Bouvart demanda, pour l'honneur du corps, qu'il fût rayé du tableau. Mais

Bordeu étant favorablement sorti de cette accusation, resta membre de la Faculté.— Quand il mourut, Bouvart dit: *Je n'aurais jamais cru qu'il fût mort horizontalement.* Était-ce de sa part haine ou justice? Quoi qu'il en soit, je rapporterai aussi le mot flatteur de la comtesse de Bussy: *La mort a eu peur de lui, elle l'a pris en dormant.* — Imbert a adressé à Bordeu une épître charmante.

Voici un ancien distique très-joli; il a été composé par M. Guichard, pour la *Diane surprise au bain par Actéon*, ouvrage d'Allegrin.

Sous ce marbre imposteur, toi que Diane attire,
Crains le sort d'Actéon, tu vois qu'elle respire.

M^me^ Necker disait: *Thomas est plus jaloux des siècles à venir que des siècles passés.* N'est-ce pas ouvrir une grande bouche pour ne rien dire? Elle ajouta: *C'est dans la postérité qu'il découvre ses rivaux; les grands hommes qui l'ont précédé lui laissent l'espoir de les surpasser: il a leur mesure.* Mais de quels grands hommes s'agit-il? est-ce Homère, Virgile ou le Tasse qu'il aurait surpassé par sa *Pétréide*? Il avait leur *mesure.* Est-ce Démosthènes, Cicéron, Bossuet, qu'il aurait effacés par son éloquence? Quels sont les titres de Thomas? Écoutons M^me^ Necker: *On le croirait moins occupé de ses idées que de la crainte d'en laisser à ses successeurs; et l'on voit bien que si la gloire était une femme, il la poignarderait*

avant que de mourir, afin qu'elle n'appartînt à personne. Grand merci, madame! mais La Fontaine l'a dit :

Mieux vaut sage ennemi
Que sot ami.

M. Dupont de Nemours, parlant de l'usage qui change les prononciations des mots et finit quelquefois par dénaturer les langues, citait les mots *fraix*, et *frais*. « Il est nécessaire, disait-il, de distinguer, « comme on le faisait il y a trente ans, le substan- « tif *fraix*, qui signifie dépense, de l'adjectif *frais*, « relatif à la fraîcheur. L'usage s'est introduit d'ôter « l'*x*, et de rendre les deux mots semblables, quoi- « que, ajoutait-il gaiement, quoique les *fraix* de « procédure et de vente ne soient pas du tout *ra-* « *fraîchissants*. »

On parlait d'amour et de jalousie devant une femme d'un caractère vif et fier. « Dans le doute, dit- « elle, si un mari est infidèle, une femme peut « être jalouse; mais si par malheur la certitude « arrive, la jalousie disparaît, pour faire place à la « haine. »

L'abbé Lejay ou Legai, qui était de Metz, secrétaire de M. de Crussol, évêque de la Rochelle, racontait chez ce dernier un trait dont il avait été témoin oculaire. Il s'agissait de la réforme du costume

des troupes, lorsqu'il fut tant question de la sévérité allemande, ainsi que de l'organisation, de la discipline et de la tactique prussienne. Le marquis de B.... s'étant fait couper les cheveux très-courts, voulut faire partager à toute l'armée le nouveau costume de sa tête. Louis XV s'y refusa long-temps; à la fin le monarque permit qu'on en fît la proposition aux troupes avant de l'ordonner. M. de B.... fut chargé de la garnison de Metz, qui était toujours très-nombreuse. Il l'assembla sur la place d'armes, et faisant valoir son exemple au premier régiment qu'il rencontre, il vanta la commodité, l'économie, la promptitude de cette toilette, qui leur épargnerait à l'avenir, les peines que leur négligence et leur malpropreté leur attiraient souvent. Il s'était adressé d'abord aux grenadiers, bien assuré que s'il les déterminait, tout le reste de la garnison ne résisterait pas. Il leur demanda comment ils le trouvaient lui-même; aucun ne répondit, malgré plusieurs interpellations. Il s'approche alors de l'un d'eux et le somme de lui répondre. — « Cela n'est pas possible, mon général, lui répond le grenadier. — Pourquoi cela? — Parce que vous vous fâcheriez. — Non, je ne me fâcherai pas. — M'en donnez-vous votre parole d'honneur? — Je te la donne: explique-toi. — Eh bien, général, pour vous obéir, je vous dirai franchement qu'après la figure de la Passion, je n'ai pas vu de plus f..... figure que celle que vous voulez nous faire prendre. Nous déserterons tous plutôt que d'y consentir. »

Ce mot, qui était plus que grivois, et trop digne

d'un grenadier, circula tout de suite; il fut su de toute l'armée, et il jeta un ridicule ineffaçable sur le projet, qui n'eut pas lieu. La queue, la poudre et leurs accessoires existeraient encore, sans les jacobins et les sans-culottes, qui eurent la fantaisie de mettre *à la Titus* toutes les têtes de la nation; et les soldats s'y asservirent comme les autres : car ce n'était pas seulement une mode (ce qui aurait été beaucoup), mais une loi des législateurs coupe-têtes !!!...

Dans une épître sur *le café*, très-longue et très-médiocre, publiée en 1699, par un anonyme, on remarque ces quatre vers, qui sont assez bien tournés, mais qui, excepté le troisième, conviendraient peut-être mieux au tabac.

L'homme d'esprit s'en sert pour la société,
L'homme galant par gentillesse,
Les femmes par délicatesse,
Et les dévots par volupté.

Un homme de lettres, excessivement occupé et souvent distrait par les visites insignifiantes que font si volontiers ceux qui ne le sont pas, avait écrit sur sa porte ces quatre vers :

Le temps que le destin me donne,
Ce peu de temps est tout mon bien;
Je ne prends celui de personne,
Mais veux qu'on me laisse le mien.

DIX-HUITIÈME NUMÉRO DU SPECTATEUR.

Je ne suis ni curieux, ni bavard, mais quelques amis m'avaient engagé à me joindre à eux pour aller à St-Cloud, et je n'ai pas pu les refuser. C'était une *fête nationale*; le Directoire, dans sa munificence, avait permis *au peuple* l'entrée gratuite du parc et du château. Pour nos quarante sous par tête, un malheureux fiacre nous conduisit; le cocher était un homme de six pieds; il prétendit avoir eu la même qualité de cocher à la cour, et il fallait voir comme, en nous disant cela, il se redressait sur son siége : sa taille y gagnait près de trois pouces, et sa vanité bien davantage. Pour moi, je riais de voir ce mal-appris, oublier sa dignité républicaine, pour se parer d'un titre qui *l'anoblissait* à ses yeux. De cocher des carrosses du roi, il était devenu cocher de fiacre!... ô viscissitudes humaines, que de grands changements s'opèrent sur ce globe!!! Mais en ce moment, nous arrivions à St-Cloud. Je ne parlerai point de l'origine de ce bourg; je ne décrirai ni les jardins, ni les bâtiments, ni les jets d'eau très-variés qu'on y voit; tous ces détails se trouvent partout, et un *Spectateur* a autre chose à faire que d'étudier les jets d'eau et les bâtisses. Je ne suis pas de ces savants qui ne courent qu'après des ruines et des décombres; ces sortes de gens ont la manie de préférer les choses aux hommes; une médaille antique leur fait plus de plaisir qu'une pensée profonde; des épitaphes et de vieux mar-

bres, occupent leurs loisirs; ce n'est pas là mon goût. Aussi ne suis-je pas d'un caractère épineux, et l'on a dit souvent de moi, que j'étais d'un commerce aisé et sans contradiction. Je ressemble à ce bon homme qui disait : « Je ne me fâche de rien; « on se souvient de moi, on m'oublie, on me « chiffonne : on fait de moi tout ce qu'on veut. » Cependant ceci ne s'applique qu'au mode qu'on me voit dans le monde; car pour mes sentiments, je ne les livre pas ainsi aux caprices des autres. Nous passâmes la journée à St-Cloud. Que de réflexions je pus y faire! que de souvenir historiques! l'assassinat de Henri III! la joie cruelle des ligueurs! les atroces complots des fanatiques!... oui, le fanatisme n'est bon à rien; il ne sert qu'à produire du mal : il est comme le *philosophisme*, il enfante des monstres. Ici périt empoisonnée Henriette d'Angleterre, épouse de Monsieur, frère unique de Louis XIV. Qui ne connaît la sublime oraison funèbre de Bossuet et ces terribles paroles : *Madame se meurt, Madame est morte!* Elle est morte, et bien des morts l'ont suivie! et la mort nous moissonne en foule, et personne n'y songe! et cette nécessité de mourir ne change point nos cœurs, elle ne prévient aucun crime!... La nuit était venue, la façade du château était illuminée; de distance en distance, des feux brillants éclairaient cette foule curieuse qui circulait dans les allées: c'était pour un observateur une lanterne magique. Que d'états mêlés et confondus! que d'hommes différents! Ici passait en se traînant, un vieillard pâle, défait et dé-

charné qui aurait pu dire comme le centenaire Corbinelli : « Il est bien question de mauvais visage « à mon âge : c'est beaucoup d'en avoir un. » Et quand la mort le poursuit, il court avec empressement assister à des fêtes! Plus loin, de jeunes nymphes dansent et chantent; ce sont des Calypsos, des Aspasies, des Corinnes, des Fulvies, des Grecques, des Romaines, et même des Sauvages, qui ne sont *Sauvages* que par leur costume.... Une imprudente jeunesse s'abandonne à leurs funestes agaceries.... : tout-à-coup des Brutus, des Cassius, viennent leur disputer une proie que couvaient leurs yeux et leurs désirs. On s'insulte, on se querelle, on se bat; les blessés sont transportés dans une guinguette, et là, une réjouissance publique s'est changée en une guerre civile. Les Alcibiades ont été vaincus : ils n'avaient pour se défendre que leur courage, et les Brutus avaient des sabres!....

Ce mal ne serait point venu, sans ces misérables créatures!... C'est une chose bien étrange que cette tolérance de presque tous les gouvernements pour les filles publiques! quelle imprévoyance! c'est au sein de la débauche que naissent tous les crimes, et de sages magistrats ont de tout temps protégé tacitement le libertinage! de grandes reines ont fait de beaux règlements sur la police de certains lieux qu'on ne peut nommer sans rougir, quoique cependant les hommes ne rougissent pas de les fréquenter. J'ai entendu très-souvent répéter cet adage, *qu'il fallait souffrir un petit désordre pour en empêcher un grand.* Quoi! la pudeur des femmes hon-

nêtes n'aurait d'autre rempart que la vile existence de ces courtisanes éhontées qui encombrent les rues de Paris? Est-il vrai que la continence soit si difficile à garder qu'on le prétend? elle l'est sans doute beaucoup dans nos mœurs actuelles, et avec nos maximes épicuriennes; mais si le vice n'était point permis, la vertu ne serait pas si délaissée. Que des lois morales et répressives arrêtent ce désordre; il cessera en partie. Cette réforme n'est pas impossible; on aura beau se récrier sur la violence des désirs, sur la fougue de certains tempéraments trop robustes, sur les extravagances de l'amour.... ce ne sont là que des mots. Le cœur de l'homme est rempli de passions, il est tout convoitises. Le bonheur d'autrui, sa fortune, ses places, tout lui fait envie, tout lui convient. Cependant la religion, ou la crainte des lois, le retient dans le sentier d'une exacte probité. Il ne dérobe point sciemment à son prochain.... Je ne parle point des scélérats: les monstres sont une exception, malheureusement trop multipliée dans notre espèce.... Mais enfin on ne voit pas toute une population de voleurs de bourses, tandis qu'elle ne compte que des libertins.... Je ne sais si je me trompe: je me persuade que si notre morale se perfectionnait un peu, la vertu pourrait bien devenir à la mode. Il y aurait encore par-ci par-là quelques exemples de faiblesses; mais le célibat ne serait plus aussi général; les désirs s'ennobliraient, les facultés physiques augmenteraient, et les progrès d'une population saine, forte, industrieuse et spirituelle s'accroîtraient tous les jours... On

a envoyé dans les déserts de la Guiane des hommes irréprochables : qu'on y déporte ou du moins qu'on enferme ces filles corruptrices qui avilissent les bienfaits de la nature, en prostituant des plaisirs qui n'ont des charmes que lorsque le sentiment en relève le prix.

M**** ayant lu quelques ouvrages de M. de **, qui étaient remplis de finesse, d'esprit et de graces, mais parsemés de fortes négligences, dit : « Voilà « de charmants opuscules; j'admire et j'approuve « même les fautes légères que j'y rencontre : j'ap- « pelle cela un style d'homme de qualité en robe de « chambre et en pantoufles. » Peut-être en caractérisant ainsi les poésies de M. de **, M**** se souvenait-il des expressions du cardinal de Retz sur mesdemoiselles de Guise et de Vendôme, « que c'était des « beautés de qualité; » ajoutant « qu'on n'était pas « étonné, en les voyant, de les trouver princesses. »

Henri de Lorraine, duc de Guise, surnommé le Balafré, avait gagné au jeu cent mille livres. M. d'O, surintendant des finances, lui envoya, le lendemain, soixante-dix mille livres en argent, et dix mille écus d'or, renfermés dans un sac de cuir. Le duc, croyant que ce sac ne contenait que de l'argent blanc, le donna pour gratification à un commis nommé Lavienne, qui lui porta la somme. Ce commis, qui ignorait lui-même ce que ce sac pouvait contenir, n'osa le refuser; mais quand, de retour à l'hôtel d'O, il l'eut examiné, il jugea la libéralité si extraor-

dinaire, que ne doutant pas que le duc ne se fût mépris, il lui reporta la somme sur-le-champ; mais le duc la refusa, en lui disant : « Puisque la for-« tune vous a été si favorable, cherchez un autre « que le duc de Guise pour vous enlever votre bon-« heur. »

Un gentilhomme qui devait une somme considérable au comte de Soissons, vint le trouver, et le pria, à cause de sa position, de lui remettre la moitié de cette somme. « Cette moitié n'est plus à « moi, lui dit le prince, dès que vous avez pris la « peine de venir la demander; mais puisque vous « me laissez le disposition de l'autre, trouvez bon « que je vous la donne. »

Le prince Castriotto, d'Albanie, publia, en 1783, *le Coran des princes destinés au trône*, avec divers opuscules où il y a de l'esprit, de l'énergie et de l'originalité. On ne manqua pas de faire graver à Paris son portrait, au bas duquel on lisait ces vers, qu'on le soupçonne d'avoir faits :

A la fois Scanderberg, Mahomet et le Tasse,
Il a le bras de l'un et de tous trois l'audace;
Il cherche des malheurs pour les pouvoir braver;
Il méprise le trône et veut en élever;
Ami de tous les arts, ennemi de lui-même,
Il ne peut empêcher qu'on l'admire et qu'on l'aime.

Le premier vers signifie qu'il était guerrier, législateur et poète; le quatrième est une allusion au

projet dont il se vantait auprès d'un de ses protecteurs, qu'il voulait faire monter sur le trône.

LORSQUE M. Fox entra pour la première fois dans le ministère britannique, on y offrit une place à M. William Pitt, âgé de vingt-deux ans; il répondit : « Je suis trop jeune pour prétendre aux grandes « places, et trop fier pour accepter les petites. » Ce mot annonçait son caractère et le rôle illustre qu'il était destiné à jouer dans sa patrie.

QUAND plusieurs personnes s'accordaient à critiquer quelqu'un à la cour, le cardinal de Richelieu disait : « Faites-moi donc connaître cet homme; il « aura assurément beaucoup de mérite, puisqu'un « si grand nombre d'envieux s'acharnent contre lui. »

STIEPAN Anibale d'Albanie, fils de Kues Anto, et de Franca Mareuwick, qui sortait de la première tribu Mitrowick parmi les douze tribus antiques, reconnue encore pour telle du temps de l'empereur Dioclétien, était le prince d'Albanie dont il est parlé plus haut. Il avait de l'esprit, du courage, de la fanfaronnade et beaucoup d'originalité. Je me fais un plaisir de consigner ici ce mot heureux de ce prince malheureux et célèbre : « J'appelle « philosophe celui qui agit bien et pense juste, et « non pas celui qui écrit et qui raisonne sur la « philosophie; comme je n'appelle pas orateur « celui qui sonne la cloche pour le sermon, mais

« celui qui prêche. » Il ajoutait : « Ni la barbe de So-
« crate, ni le manteau de Diogène, ne font point le
« philosophe. » Il y a, dans l'Anthologie, une pensée de Lucien presque semblable (1); Ronsard l'a traduite; je vais seulement rajeunir son imitation en la rapportant ici :

Pour être appelé philosophe,
S'il suffit de barbe au menton;
Sans aucune injuste apostrophe,
D'un bouc je puis faire un Platon.

Les grands esprits se rencontrent. On disait devant Fontenelle, pour rabaisser le succès *d'Inès de Castro*, que La Motte était heureux. « Oui, répon-
« dit Fontenelle, mais ce bonheur-là n'arrive jamais
« aux sots. » Montesquieu a un mot qui se rapproche un peu de celui-là. « Quand on veut abaisser un
« général, on dit qu'il est heureux; mais il est beau
« que sa fortune fasse la fortune publique. » Cette

(1) Grotius l'a mise en latin de cette manière :

Si promissa potest sapientem reddere barba,
Barbatus poterit jam caper esse Plato.

Ce qu'on peut traduire par ces mots :

« Si une longue barbe fait le savant et le philosophe, rien n'em-
« pêche un bouc bien barbu d'être un Platon. »

Il semble que dans l'*Amour médecin*, acte 3, sc. 5, Molière, qui tirait parti de tout, ait profité de cette pensée; *Sganarelle* dit :

« Voilà un médecin qui a la barbe bien jeune. » — Et Lisette lui répond lestement : — « La science ne se mesure pas à la barbe, et
« ce n'est pas par le menton qu'il est habile. »

pensée m'a paru si belle, que j'ai essayé de la mettre en vers, en profitant de l'une et de l'autre réplique.

C'est vainement qu'à l'aveugle fortune
L'envie ose imputer une gloire importune,
Que ses efforts ne peuvent rabaisser;
La fortune jamais ne fut aussi fidèle:
Si le succès quelquefois dépend d'elle,
Le seul génie a droit de la fixer.

Louis XIV avait dit auparavant quelque chose de pareil.

Le général Montesquiou avait eu mission de la république française d'aller avec son armée surprendre la ville de Genève. Dubois de Crancé lui fut envoyé pour l'espionner et le perdre. Il lui disait un jour, en se moquant de ces négociations, qui sont commandées cependant par les droits respectifs des nations et par l'humanité : « A quoi bon « tant de façons? je jetterai Genève dans le lac à « coups de bombes, et j'inviterai les Suisses à venir « la repêcher. »

Madame la comtesse de P. me pressant de deviner une énigme difficile dont je ne trouvais pas le mot, je lui ai répondu :

Vous n'êtes point le monstre affreux,
De qui la redoutable griffe
Sans pitié déchirait tous ceux
Dont l'esprit lourd et paresseux

Ne pouvait deviner son fatal logogriphe;
Pour moi, fort inepte à ces jeux,
Si votre énigme est un mystère,
Ne vous montrez pas trop sévère:
Près de vous on n'est curieux
Que d'un secret, c'est celui de vous plaire.

Méléagre a été la première pièce de M. Lemercier; il n'avait que seize ans alors, et depuis il fit *Agamemnon*, qui donnait tant d'espérances à Melpomène. Quoi qu'il en soit, on trouve, dans Méléagre, ces deux vers si remarquables :

Périsse, comme moi, tout mortel téméraire
Qui porte, sur son prince, une main sanguinaire.

On parlait de l'*égalité* devant un penseur, de cette *égalité* qui a soufflé à chacun le désir de sortir de sa sphère, de quitter sa place et son rang. Il répondit : « Parce que le principe de l'*égalité* est solennellement consacré, et que chaque citoyen *peut* parvenir à tout, trop de gens prennent pour un *droit* acquis, ce qui n'est qu'une *faculté* reconnue. » C'était parfaitement expliquer la différence naturelle et sociale qui existe. Le *droit* est pour le *génie* et le *mérite;* mais comment empêcher la *sottise* et l'*intrigue* de ne pas prétendre, et même.... de ne pas obtenir?

Après la prise de la Bastille, Louis XVI s'étant écrié : *Quelle révolte!* un des seigneurs de sa cour

(qui déja, sans doute, le trahissait en espérance) ajouta : *Dites, sire, quelle révolution!* Mais, n'en déplaise à M. le duc de L***, des *révolutions* de ce genre ne sont que de véritables séditions, que d'insignes *révoltes*. Cependant, avec un peu de fermeté, on les eût bientôt comprimées, si l'on eût voulu. Cela est si vrai, que, quelques jours après de nouveaux essais insurrectionnels, le maréchal de Broglie disait à ce bon roi, destiné à être martyr de sa faiblesse : « Sire, les événements vous ont fait « descendre cinq à six marches de votre trône; mais « à l'aide de votre artillerie et de vos soldats fidèles, « je me charge de les faire remonter promptement « à votre majesté. » — Le roi soupira, remercia et n'ordonna rien. Mais ce n'était pas des soupirs qu'il fallait; une résolution bien prononcée pouvait tout changer; et si quelques coupables eussent péri, combien de cent mille victimes auraient été sauvées!....

On a fait, au lycée Thelusson, l'apothéose de Mme du Boccage vivante. Mme C. Pipelet lui a adressé d'ingénieuses stances, et M. Demoustier d'ingénieux madrigaux. Cette fête littéraire m'a rappelé que l'héroïne fut jadis chantée par Voltaire, et que Fontenelle, presque centenaire, fit cette inscription pour le portrait de cette muse :

Autour de ce portrait couronné par la gloire
Je vois voltiger les Amours,
Et le temple de Gnide et celui de Mémoire
Se le disputeront toujours.

Puisque me voilà en train de *conserver*, conservons cette inscription placée il y a peu de jours dans les bosquets du jardin Boutin :

Amants, qui folâtrez dans ce riant séjour,
De ces bosquets touffus respectez le feuillage.
Le mystère fuirait s'il perdait leur ombrage ;
Et sans mystère, adieu l'amour.

On assure que M. Fabien Pillet en est l'auteur. *Conservons* encore ce distique de M. Valant :

L'athéisme, Rosine, est une étrange chose :
C'est l'art de soutenir que l'effet est sans cause.

Tachons, par notre conduite, de ne mériter jamais la réponse piquante que fit Iphicrate, général athénien, à un homme d'une illustre naissance qui lui reprochait sa basse extraction. *Il est vrai*, lui répondit Iphicrate, *la noblesse de ma famille commence en moi, mais celle de la vôtre finit en vous* (1). — Cela rappelle la riposte de Fléchier à un orgueilleux qui lui faisait ainsi une semblable remarque : *Avouez que votre père aurait été bien surpris de vous voir sortir de son moulin pour devenir évêque.* — *Je crains bien*, répliqua Fléchier, *que si le vôtre avait travaillé au moulin, vous n'eussiez toute votre vie tourné la meule.* — Je me

(1) Ceci prouve que la république d'Athènes reconnaissait une *noblesse* d'illustration, tandis que nos républicains modernes ne veulent que d'une plate *égalité*, et ils savent bien pourquoi !

souviens d'avoir vu dans un recueil d'anecdotes qu'on fait Fléchier fils d'un fondeur de chandelles, et on lui faisait répondre : *Vous feriez encore des chandelles.*

PAR opposition aux saillies précédentes, j'en rappellerai une remplie de *noblesse*. Ce mot est de *Jean premier*, roi de France. On le sollicitait de violer un traité. — *Non*, dit-il ; *si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le reste de la terre, elles devraient se trouver dans le cœur et dans la bouche des rois.* — Messieurs du républicanisme, lequel d'entre vous a jamais dit d'aussi *nobles* paroles ? Au reste quel que soit votre sentiment sur *la noblesse*, voici le mien ; permettez que je vous le signifie par ce sixain :

D'une *égalité* folle épris,
L'orgueil jaloux de la canaille,
En province comme à Paris,
Pour l'avilir en vain travaille ;
La noblesse est une médaille
Dont le temps a fixé le prix.

LA FONTAINE a composé un poème en deux chants sur le *quinquina*. L'ouvrage était de commande ; une belle (madame la duchesse de Bouillon) l'avait ordonné : que pouvait faire le galant, l'excellent La Fontaine ? Pas autre chose qu'obéir. Il obéit ; le poëme est faible, presque médiocre..... Le mot m'est échappé ; mais le début en est charmant, et il

se termine par un apologue qu'on pourrait en détacher et joindre à son recueil de *fables*. Je n'en rapporterai rien; cet ouvrage est entre les mains de tout le monde. Je citerai seulement sur le même sujet un fragment de M. Théveneau, à qui j'ai déja consacré quelques *souvenirs*, et dont il sera encore quelquefois question dans mes billevesées, que j'appelle ainsi, parce que j'attache peu d'importance au travail qu'elles me coûtent. En effet, quel en serait le mérite à mes yeux? je n'ai que la peine de recueillir les anecdotes que j'apprends, ou de transcrire les pièces qu'on me confie; c'est peu de chose. Voici donc ce fragment:

O quinquina, je te dois la santé;
Que ne puis-je à mon tour éterniser ta gloire!
Muses, portez ces vers au temple de Mémoire;
Nous volerons tous deux à l'immortalité.
Mais par quel nom d'abord suis-je donc arrêté?
Quoi! tu nais au Pérou, ce théâtre de crimes!...
O Pérou!... ton nom seul m'a fait frémir d'horreur:
C'est ton sein qui produit ce métal destructeur
Pour qui l'on égorgea des milliers de victimes;
Oui, ton or infernal n'a passé dans nos mains
Que tout rouge du sang des malheureux humains.
Mais où m'entraîne une juste colère?
Qu'importe le pays aux cœurs reconnaissants?
Ne nourris-tu donc pas au rang de tes enfants
Du quinquina l'écorce salutaire?
J'oublie en sa faveur un généreux transport;
Je fais plus, avec toi je me réconcilie:
Si ton or aux humains souvent donna la mort,
Ton quinquina souvent leur redonna la vie.

Le même auteur répondit à la question :

« *Lequel est le plus offensant en amour, trop de sécu-*
« *rité ou trop de jalousie ?* »

Trop de sécurité touche à l'indifférence,
Et par le sentiment l'amour-propre est blessé;
Par trop de jalousie amour est offensé :
Or, beau sexe (cela soit dit sans médisance),
Chez vous, si je m'y connais bien,
L'amour pardonne tout, et l'amour-propre rien.

Comme il était très-partisan de la précision, il ne fut pas content de cette manière, et il la retourna ainsi en quatre vers :

L'amour chez le jaloux est plus fort que l'estime,
Et l'estime chez l'autre est plus forte à son tour;
Or l'estime en amour elle-même est un crime,
Dès que le sentiment est vainqueur de l'amour.

Molière avait dit, dans les *Fâcheux*, acte 2, scène 5, avant M. Théveneau :

C'est aimer froidement que n'être pas jaloux.

Mais il ajouta :

Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

En 1774, M. de Mauroy publia cette épitaphe *d'un homme sensible* :

Près d'Églé, sur mon chalumeau
Je sus former un chant si tendre,

Qu'Amour, s'approchant pour m'entendre,
Me consuma de son flambeau.
Passant, si tu veux te défendre
D'éprouver un trépas si beau,
Éloigne-toi de mon tombeau:
Son feu couve encor sous ma cendre.

Le cardinal Maffée Barberin, devenu pape sous le nom *d'Urbain VIII*, était très-lettré. Notre poète *Fr. Maynard* lui a adressé plusieurs jolies pièces de vers, dont quelques-unes sont inédites, et le pape le traita avec beaucoup de distinction quand il alla à Rome. Mais un mauvais écrivain, nommé *Rusticus*, lui ayant dedié, en 1624, un gros livre, *Urbain* lui appliqua fort ingénieusement ce vers:

Supprimit *Urbanus* quæ *Rusticus* edit ineptè.

Ce qui signifiait qu'*Urbain* n'acceptait pas la dédicace du livre de *Rusticus*, et qu'un homme poli fait fort peu de cas des ouvrages d'un homme grossier.

A une vente de livres, le hasard m'a procuré deux volumes manuscrits, in-4°. Le premier est intitulé: *Recueil de chansons sur les princes, seigneurs et dames de la Cour, sous le règne de Louis XIV; composées par Bussy-Rabutin, Coulanges, Blot et Marigny.* Et, en effet, il contient des chansons très-piquantes de ces messieurs, qui n'ont jamais été imprimées, et que certainement je n'enfouirai pas, en amateur avare; dans le secret de

ma bibliothèque. Le second porte ce titre : *Pièces inédites de Maynard, de J. B. Rousseau, de Voltaire et de plusieurs autres poètes.* — Pour commencer dès aujourd'hui à profiter de cette heureuse et riche trouvaille, je vais placer ici quelques variantes d'une ode de notre grand lyrique. — La 4^e^ du second livre est adressée à M. le marquis d'Ussé. Elle a dix strophes dans l'imprimé et dans le manuscrit, et cependant cette dernière présente des différences très-notables (1). La première strophe est ainsi dans le recueil :

Esprit né pour servir d'exemple
Au cœur de la vertu *touchez*,
Qui, sans guide, as pu de son temple
Pénétrer les sentiers cachés :
Cher d'Ussé, quelle inquiétude
Te fait une douce habitude
Des *chagrins* et de la douleur?
Et ministre de ton supplice,
Pourquoi par un *triste* caprice
Veux-tu seconder ton malheur?

La deuxième strophe est conforme, et la troisième ne diffère que par le dernier vers :

Que l'on est sûr de voir finir.

Le premier vers de la quatrième porte *trouble*,

(1) J'en fis part dans le temps à M. Clément de Dijon, qui dut sans doute les recueillir dans le commentaire qu'il préparait sur les œuvres de J. B. Rousseau. Il y en a eu un volume d'imprimé; mais comme il était rempli de fautes et sur de mauvais papier, il n'a jamais paru.

au lieu de *souci*, et le dernier *les cœurs* au pluriel. La cinquième commence ainsi :

Je sais *que l'homme le plus sage*,
D'un nom comme toi revêtu,
Doit souhaiter pour apanage
La fortune après la vertu, etc.

Strophe sixième, cinquième vers; *vertu* en place de *gloire*.

Strophe septième, premier vers : *maux* au lieu de *soins*. Et au lieu des deux dernières strophes, qui n'existent pas dans le manuscrit, on trouve les deux suivantes, qui renferment des aveux précieux.

Moi-même, à qui l'effroi du vice,
Jadis, non sans témérité,
Arma la main encor novice
Des foudres de la vérité;
Si contre mes rimes acides
J'ai vu mes ennemis livides
Lancer tant de traits inouïs;
Loin de gémir de cet outrage,
Peut-être je dois à leur rage
Tout le repos dont je jouis.

A force d'exciter ma bile,
Eux-mêmes l'ont su corriger :
J'ai vu qu'il était plus facile
De souffrir que de se venger;
Et tel dont ma verve orageuse,
Pour prix de sa haine outrageuse,
Eût fait un sujet de pitié;

Puni par un mépris paisible,
Me laisse seulement sensible
Aux charmes de ton amitié.

Il y avait peut-être un peu trop d'audace dans quelques-unes de ces épithètes; ce qui, sans doute, engagea Rousseau à supprimer ces deux strophes, et à les remplacer par deux autres qui sont très-belles.

M. LE marquis Carion de Nisas, qui s'occupe, dit-on, à faire des tragédies, a adressé à madame de Bourdic-Viot une jolie épître; j'y ai surtout remarqué ce passage qu'elle m'a autorisé de transcrire, permission dont j'ai profité avec empressement:

Quand reviendra ce temps aimable
Où, dans un loisir délectable
Et loin des affaires d'état,
Du temps, qui si vite s'écoule,
Les beaux arts, les plaisirs en foule,
Régleront l'emploi délicat?
Alors la bonne compagnie
Cessera d'être convertie
En un politique sabbat;
Alors l'esprit et la folie
Rendront tout leur premier éclat
Aux mœurs de ma belle patrie.
O siècle de sang et d'ennui!
La paix est un rêve aujourd'hui,
Le bonheur est une chimère.
Quel bien nous ont fait les ligueurs?

De deuil, de haine et de misère
Ils ont couvert la France entière;
Ils ont assombri nos humeurs,
Changé nos goûts, gâté nos mœurs,
Et flétri notre caractère.

Mlle Isabelle D*** était fachée qu'on lui trouvât la *tournure anglaise;* je lui ai adressé à ce sujet cette petite épître:

Toi qui n'as pas l'humeur légère
Ou de Corinne ou de Ninon,
Qu'on aimerait reine ou bergère,
Mais qui sans cesse nous dis *non*,
Aimable Isabelle, pardon
Si l'on te croit de l'Angleterre:
Pourquoi montrer tant de raison
Dans l'esprit, dans le caractère?
A ta réserve, à ta froideur,
A ton maintien plein de noblesse,
A cette naïve candeur
Qui fait l'ornement de ton cœur,
Sans en présager la faiblesse;
Tout cela nous semble étranger.
Car (soit dit sans impolitesse)
En France ton sexe est léger.
Mais en vain il aime à changer,
Pour notre honneur je te réclame.
Sacrifierons-nous aux Anglais
L'assemblage de tant d'attraits,
Joints à la beauté de ton ame?
Appartiens toujours aux Français:
Tu fais leur honneur et leur gloire.

Que ne puis-je, au gré de mes vœux,
Placer au temple de Mémoire
Ton nom parmi les noms fameux!
Du malheur touchant et fidèle,
Qui fait régner en tous les lieux
Ton esprit, tes graces, tes yeux,
Console-toi, jeune Isabelle,
Ton front n'en peut être obscurci:
En Angleterre, comme ici,
Tu seras toujours la plus belle.

Un faiseur d'anagrammes trouva celle-ci, qui est infiniment curieuse par l'opposition qu'elle présente: *Mirabeau*, à un *b* près, offre: *abbé Maurt.* A la vérité, ce dernier nom devrait finir par un *y*. La suivante est plus exacte; elle est de M. Thévenau, qui s'est quelquefois amusé dans ce genre, sans y perdre pourtant beaucoup de temps, car sa perspicacité lui fait promptement trouver ces singulières similitudes: il a donc découvert que *Révolution française*, en retranchant un *t*, formait: *Le Français vote un roi*, ou *La France veut son roi* (1).

A propos d'anagrammes, en voici une assez plaisante. Lors de l'invention des aérostats, M. l'*abbé Miolan* essaya vainement d'en faire partir un qu'il

(1) Un autre oisif trouva plus tard dans *Révolution française: Un Corse la finira.* — Non, il ne parvint pas à la *finir;* et même encore aujourd'hui, on ne prend pas toujours le chemin qu'il faut pour cela.

avait préparé : un malin spectateur s'en vengea, en trouvant dans son nom : *Ballon abîmé.* — L'anagramme de *Marie Touchet*, maîtresse de Charles IX (qui mourut jeune, pour lui avoir fait, dit-on, quelques visites de trop), était : *Je charme tout.* — Celle de *Louis de Boucherat*, chancelier de France, est : *La bouche du roi.* — En tournant le nom de Mlle de *Martinozi*, depuis mariée au prince de Conti, sans ajouter ni retrancher une lettre, on trouva : *Mari Conti;* ainsi ce fut moins son anagramme que son horoscope. — Enfin un de ces *renverseurs de noms*, qui, suivant l'expression de Colletet, ont *la cervelle renversée*, tira bien parti du mot *minister;* il fit *mentiris :* je n'affirmerai pas que tous les *ministres* soient des menteurs (1); mais *se non è vero, è ben trovato.*

Ménage raconte que M. Berruyer, ayant trouvé dans l'anagramme de M. de Bourges, à deux *ll* près, qu'il serait cardinal, mit au bas cette note, qui contient un calembour : *Restent deux LL pour le courrier, afin qu'il aille plus vite.*

Pour les amateurs de ce genre, j'ajouterai encore ici ces anciennes anagrammes. On découvrit dans le duc-cardinal : *Charles de Lorraine : raclé as l'or de Henri.* Dans le duc de Guise, *François de Lorraine : Fin larron as de ce roi*, et, je ne

(1) Linguet, qui avait à se plaindre de M. le comte de Vergennes, disait plaisamment à son sujet : « J'ai promis de me taire ; « je pourrais révoquer ma parole, mais je n'ai pas l'honneur d'être « ministre. »

sais comment, ces mots-ci, *larron feru de noise;* car pour produire *feru*, il n'y a que *fraic;* tout le reste va bien. Il paraît qu'alors, dans l'occasion, on ne se gênait pas beaucoup. Continuons. Dans *François Olivier*, chancelier de France: *L'or ne favorise ici.* Il y a cependant un *e* de trop.. Il y en a un aussi de trop dans *Marie Stuart*, signifiant *Tu te marieras.* Elle est plus exacte si l'on met, *Tu as martire.* Enfin, en retranchant un *h* de *Catherine de Médicis*, on y lut : *Dame ici as dû crédit* (1).

(1) J'ouvre les *Amusements philogiques*, etc. 2e édition, in-8°, 1824, par *G. P. Philomneste*, c'est-à-dire M. G. Peignot, que je me plais à nommer : il y donne, page 22 et suiv., la poétique de l'anagramme, et une foule d'autres exemples curieux; entre autres, celui-ci que *frère Jacques Clément*, assassin de Henri III, offre lettre pour lettre : *C'est l'enfer qui ma créé.* Et *Claude Ménétrier : Miracle de nature;* ce à quoi ce savant et ingénieux jésuite répondit :

Je ne prends pas pour un oracle
Ce que mon nom vous a fait prononcer,
Puisque, pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

Quant à J. B Rousseau, je ne sais pourquoi on répète toujours que, honteux d'avoir un cordonnier pour père, il avait changé son nom en celui de *Verniettes*, dans lequel Saurin, son ennemi, trouva : *Tu te renies.* Se reniait-il plus qu'*Arquet*, lorsqu'il se fit appeler *Voltaire;* que *Chasse-bœuf*, en prenant le nom de *Volney?* On a vu plusieurs fois de ces sortes de changements. D'ailleurs, *Verniettes* pouvait être un pseudonyme comme *Philomneste*, et une foule d'autres. En parlant de Rousseau dans mes *Souvenirs*, j'ai démontré plus bas qu'il ne fallait pas croire cette calomnie établie par Lamotte, surnommé *Houdard*, et consorts.

Un *anagrammatiste* nommé *André Pujom*, en anagrammatisant sur son nom, trouva : *pendu e Rioms*. Quelques années après, il arrive dans cette ville, prend querelle avec un homme, le tue, et vérifie son anagramme. — *Angélique Cartier*, condamnée pour avoir voulu faire assassiner son mari, fournit cette exclamation à un autre amateur d'anagrammes : *Jarni, quelle garce!* — Un M. *Benoist* désirait qu'on décomposât aussi son nom; quelqu'un le satisfit ainsi tout de suite : *Bien sot;* il n'en demanda pas davantage, d'autant que cela n'était que trop vrai.

Un auteur lisait dernièrement ses vers dans un cercle, et ses vers étaient soporifiques; on bâillait, rebâillait, lorsqu'on vint à parler de *pavots*, de *sucs assoupissants*. En ce moment, je ne sais si quelqu'un entra, si le feu prit à une perruque blonde, ou si l'on marcha sur la pate du chien de la maison; quoi qu'il en soit, il survint un accident, et, au grand plaisir de la majorité des écouteurs, la lecture fut interrompue. Lorsque tout fut calmé, *Où en étions-nous?* dit une personne : — *Aux sucs assoupis*, répliqua un auditeur plus ennuyé qu'aucun autre. L'auteur, non découragé, poursuit. Chacun dans son cœur l'eût donné au diable; il allait toujours : enfin, d'une voix glapissante, il s'écriait :

Non, je ne rougis point d'être amant de la gloire.
— Mais la gloire rougit de t'avoir pour amant,

répliqua le caustique auditeur; et pour le coup, l'au-

teur mortifié se tut, mit ses vers dans sa poche, et s'esquiva sans mot dire.

N. B. *L'auteur* était M. Théveneau. Cette saillie paraîtra un peu brusque, mais c'était alors (1798) le ton du jour, et ce ton-là répondait assez à la franchise du caractère de l'auteur. Il n'existe plus au moment ou cet ouvrage s'imprime, ce qui m'engage à lui consacrer une notice.

THÉVENEAU (*Charles*), poète et mathématicien, naquit à Paris en 1759. Il fit ses études au collége Mazarin, et, doué d'un génie précoce, il professa, dès l'âge de quinze ans, les mathématiques, à l'ancienne école royale de la marine, à Brest. Il avait pour le calcul une facilité qui ne pouvait s'égaler qu'à la verve avec laquelle il improvisait ses compositions poétiques, que des circonstances malheureuses et un penchant funeste l'empêchèrent de multiplier autant qu'il l'aurait pu. C'est avec regret que nous l'avouerons, et nous voudrions le cacher, si cela n'était pas trop connu: il se livra entièrement à un goût dégradant, à celui de la boisson. Le vin, la bière et les liqueurs fortes étaient devenus pour lui un besoin; il était malade quand il ne buvait pas. Mais quand il buvait, il perdait la raison, et se livrait quelquefois à des scènes fâcheuses. En plusieurs rencontres il aurait pu être placé avantageusement; M. le général comte de Gassendi, lui avait accordé un emploi qu'il fut obligé de lui retirer, à cause de ses exaltations vineuses. Cette habitude le brouilla même avec quelques amis.... Il est déplorable que, pour

être vrai, on ait à faire de pareils reproches à la mémoire d'un écrivain si distingué. Il avait des qualités personnelles et de la noblesse dans les pensées. Sous le directoire, un intrigant qui le protégeait voulut le présenter à Barras, pour lui obtenir une place. Pendant l'audience, un homme qu'il connaissait beaucoup et qu'il n'estimait guère, entra. M. Théveneau demanda à son introducteur : *Est-ce que cet homme-là est placé?* — Oui, et il est intimement lié avec son patron. — *Eh bien!* répliqua tout haut M. Théveneau, *puisqu'il en est ainsi, je me retire : à quoi serais-je bon, quand on emploie de pareils êtres ?* On voulut en vain le retenir et l'apaiser. *Laissez-moi*, dit-il, *je m'estimerais peu si je pouvais m'asseoir dans un poste auprès de ce misérable* ***; et il sortit. — Il se vit souvent dans la détresse. On assure qu'il tira quelquefois parti de son talent pour y échapper. Sa complaisance lui était utile, et l'on raconte, à ce sujet, des traits que nous supprimons, ne voulant affliger personne. Le roi lui avait accordé une pension de six cents francs, qui a été conservée à sa veuve. Il est parlé dans plusieurs endroits des *Souvenirs* de quelques-uns de ses ouvrages. En 1804, il publia le plan, en prose, du poëme de *Charlemagne*, dont il n'a, malheureusement, mis en vers que deux chants, qu'il fit paraître en 1817, avec d'autres poëmes et des poésies diverses. Les bibliographes donneront le titre des livres de mathématiques auxquels il travailla. Comme il possédait plusieurs langues, il avait, en 1801, coopéré à la translation du *Théâtre tragi-*

que d'Alexandre Soumarocow, traduit du russe, par M. L. Poppodopoulo, 2 *vol. in*-8°. — Voici comment ce dernier s'exprime dans sa préface : « Encouragé et puissamment secondé par le citoyen « Théveneau, mathématicien profond et littérateur « distingué, j'ai hasardé l'entreprise. Que le public « soit donc rassuré, car cet auteur n'a rien épar- « gné pour rendre ma traduction digne de lui être « présentée. »

Voici un impromptu qu'il adressa au capitaine Paul-Jones, qui s'était retiré précipitamment à l'instant qu'un enfant écrivait une phrase à sa louange :

J'ai vaincu dans ce jour un superbe vainqueur;
Dans l'âme d'un héros j'ai versé la terreur :
Oui, ce Paul-Jones si terrible,
L'appui d'un monde et de l'autre l'effroi,
Comme un timide enfant a tremblé devant moi.
Vainement jusqu'ici son cœur fut insensible;
Ma main, de ses exploits vient terminer le cours :
Et ce guerrier qui seul dans les champs de Bellone
Affronte mille bras armés contre ses jours,
Fuit devant un seul bras armé d'une couronne.

Dans son épître sur l'*Illusion*, qui contient des peintures morales, si vraies et si fortes, on remarqua que l'auteur avait oublié la plus douce des *illusions*, celle de l'amour; de l'amour qui fascine, non, je me trompe, je voulais dire qui charme notre vie, en modère les chagins, en rachète, en adoucit les peines. C'est ainsi que Pope, dans son *Essai sur l'homme* (chose plus étonnante encore, puisque

l'homme a tant besoin d'une compagne), en parlant du bonheur, le plaça seulement dans le repos, l'aisance, la santé, ce qui fit dire avec tant de raison à Voltaire :

> ..... Quoi! dans l'heureux partage
> Des dons du ciel fait à l'humain séjour,
> Ce triste Anglais n'a pas compté l'amour?
> Qu'il est à plaindre! il n'est heureux, ni sage.

L'Académie française proposa, en 1708, pour prix de poésie, ce sujet : *Que le roi, au milieu du tumulte des armes, fait fleurir les lettres et les arts, par la protection qu'il ne cesse de leur donner.* De même l'Institut, non moins flatteur que l'ancienne Académie, songea à faire louer Buonaparte (quoique les poètes pensionnés le louassent déja beaucoup), en faisant mettre au concours, en 1810, les *embellissements de Paris*. J'ai en main dix strophes d'une ode qui portait ce titre, et dont ce n'était que le commencement. Une maladie grave, et peut-être aussi un peu de paresse, empêchèrent M. Théveneau d'achever l'ouvrage, qu'il n'avait entrepris que pour concourir et tâcher d'obtenir le prix proposé par l'Institut. Dans son poëme en trois chants: *le Passé, le Présent et l'Avenir,* il transporta toute cette ode, avec cette différence très-remarquable, que l'*Ode* est en vers de huit syllabes, que l'auteur sut convertir sans peine en vers alexandrins.—Son épître *à l'Illusion* avait été couronnée, en 1799, au *Lycée Thélusson*. C'est aussi pour mériter un prix académique qu'il avait composé, en 1787, un

poëme sur *la mort de Brunswick*. Il ne l'obtint pas et négligea de conserver une copie de ce manuscrit. Ce qui existe aujourd'hui n'en est qu'une partie, dont on doit la conservation à un de nos charmants fabulistes, au bon M. Le Bailly, qui regretta fort, en 1797, de ne se souvenir que de ces fragments, qu'il me remit, et qui sont tels pourtant, que le poëme semble entier, mais seulement trop court.

Vraisemblablement M. Théveneau aurait joui d'une fortune et d'une réputation dignes de ses talents, s'il avait bien voulu y consacrer quelques uns des soins qu'il mettait à travailler ses vers, au moment où il les composait. C'est à ce sujet que M. Léonce de Saint-Géniès fit sur lui les vers suivants:

« Son génie eût conquis la fortune et la gloire ;
Mais trop sourd à la voix des filles de mémoire,
Sûr d'obtenir leurs dons, il n'en est point épris.
De ses rares talents quel eût été le prix,
Si toujours dédaignant leur faveur importune,
Il n'eût avec tant de mépris
Traité la gloire et la fortune ! »

C'est le 4 juillet 1821 que M. Charles Théveneau, âgé de 62 ans, a terminé une carrière, semée de singulières traverses et de cruelles vicissitudes. Quelque imparfaits que soient ses opuscules poétiques, ils se conserveront sans doute, parce qu'ils portent l'empreinte du génie. D'ailleurs, il a produit *Hercule au mont OEta*, le seul dithyrambe qui soit digne de servir de modèle dans notre lan-

gue (1). — Un *Théveneau*, qui vraisemblablement était un des aïeux du poète-mathématicien dont je viens de parler, traduisit du latin en français : *Enchiridion juris scripti Galliæ*, de Jean Imbert de la Rochelle, 1 vol. in-4°, 1559.

Un anonyme plein d'esprit vient de parodier, sous le même titre, la pièce de Voltaire intitulée *le Russe à Paris*. C'est Guillaume Vadé qui en est l'éditeur, pour Pétera Subwathékoff, traducteur d'*Ivan Alethof*. Il est chargé de la dédier à qui il plaira, et dans sa dédicace, il nous entretient de toutes ses hésitations. Sa revue satirique est assez plaisante. « Ensuite, dit-il, je fus tenté de prier « certains députés d'antichambre de se charger de « présenter, sans mot dire, ma dédicace et le poëme; « mais je fis la réflexion bien juste et très-consé- « quente, que des hommes pétris d'ignorance, « bouffis de bassesses, couverts d'iniquités et plus « plats que ma dédicace, ne pouvaient pas être « chargés d'en faire l'hommage, et je retirai ma « motion.... Enfin, par un mouvement, une inspi-

(1) En effet, le dithyrambe sur l'*Immortalité de l'ame*, de Delille, n'a presque que deux belles strophes, deux sublimes strophes. Celui de La Harpe *sur Voltaire* est un ouvrage correct, mais froid. Les dithyrambes de Chénier ne valent pas mieux; et ceux de Théodore Desorgues, esprit assez désordonné, qui mourut fou à Charenton, ne sont qu'un mélange de bizarres pensées et de hardiesses poétiques. Nous n'avons encore de classique dans ce genre, que cet ouvrage de Théveneau, dont Clément de Dijon, critique difficile, sévère et judicieux, que l'auteur de *la Henriade* appelait l'*inclément Clément*, a fait un grand éloge.

« ration, que je ne puis attribuer qu'à mon génie « protecteur, je me suis irrévocablement déterminé « à faire aux cinq Directeurs *en masse*, le très- « humble hommage du poëme russe.... *Quoniam vos* « *estis lux mundi*, puisque vous êtes la lumière du « monde, ainsi que le disait fort bien le petit père « André, à une congrégation de capucins.... *Quoniam* « vous êtes redoutables et tout-puissants; que des « baïonnettes, des canons, des cavaliers, des hus- « sards entourent votre palais, rendent vos per- « sonnes inaccessibles, ce qui démontre évidemment « votre popularité.... *Quoniam* vous avez à côté de « vous un corps législatif, qui pour votre bon plai- « sir, fait et défait les lois.... *Quoniam* vous avez « la faculté illimitée d'enchaîner la liberté de la « presse, de disperser les imprimeries, de persécuter « les écrivains amis de la liberté.... *Quoniam* vous « avez en quatre ans amassé autant de trésors que « Crésus, et que votre économie, votre prévoyance « rassurent nos cœurs sur l'emploi et les réparti- « tions qu'il vous est libre de faire des richesses des « nations; car vous allez à pied comme des pélerins, « et vous n'avez ni maisons, ni châteaux, ni terres « immenses; car votre sollicitude paternelle prévient « les besoins du mérite, des talents, du patriotisme « ignoré et dans l'indigence; car vos parents, vos « protégés, vos commensaux n'affichent autour de « vous, ni le luxe des cours, ni l'insolence des par- « venus; car nulle part on ne voit des pauvres, et « vos flatteurs laissent parvenir jusqu'à vos oreilles « la voix de la justice et de la vérité, et les accents

« du malheur.... *Ergo*, je me prosterne bien hum-« blement à vos pieds, j'y dépose en tremblant ce « petit poëme russe, etc. » — Voilà, ce me semble, une dédicace d'un ton neuf, hardi et original. Les vers sont aussi empreints de la même teinte de franchise.

De Lycurgue-Lépeaux le code Cisalpin,
De Barras les amours, et les lois de Merlin,
De Rewbel les Trésors, de Treillard les Mémoires,
De ces temps glorieux rempliront les histoires.

Le Russe soupçonne dans cela un peu d'ironie, cependant il poursuit :

L'institut dans le Louvre, a, des dieux immortels,
Relevé le saint temple, affermi les autels :
Thélusson suit les lois du dieu de l'harmonie :
Parmi ces beaux esprits n'est-il plus de génie ?

L'autre répond :

Depuis près de deux ans notre espoir est déçu.
Nos vœux blessant le ciel, nous n'avons rien reçu.
Mais puisqu'enfin je dois parler avec franchise,
Écoutez à présent la vérité précise.
Qu'un génie apparaisse en ces murs odieux,
Contre lui tout à coup cent êtres furieux,
Infames Tigellins, vont par la calomnie
Empoisonner le cours de son illustre vie.
L'ignorance d'accord avec l'orgueil jaloux,
L'intrigue à l'ame obscure, à l'œil cruel et doux,
Prenant la fausse voix, l'air de la flatterie,
S'élancent sur les pas de l'horrible furie.
.....
Périgord en sourit et Lavallée aboie ;

Les dogues chamarrés se jettent sur leur proie,
Un petit avocat à peine émancipé,
Un sénateur sans ame, à Rouen échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,
En crimes odieux travestit les vertus :
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale au palais, on ameute, on excite
Ces petits protecteurs rampants et sans mérite,
Ennemis des talents, des arts, des gens de bien,
Et nommés députés de peur de n'être rien.

On attribue cet ouvrage à M. Leclerc (des Vosges), et l'on croit même qu'ayant été soupçonné au Luxembourg (1) d'en être l'auteur, il a été arrêté et conduit au Temple, dont on a fait une nouvelle *Bastille!*....

M. POULTIER, ci-devant moine, ex-législateur, ex-journaliste, aujourd'hui marié, et chef de brigade, a dédié à sa fille le recueil de ses discours décadaires. — Voilà tout ce que j'en sais; car, grace au ciel, je ne les ai pas lus.

QUAND M. Despase publia son épître sur *le Bonheur des sots*, M. Leclerc des Vosges dit : « Vous « voyez cette belle épître : chaque jour son auteur « en relit douze vers, rit, bâille, se caresse, bâille « de nouveau, et s'endort dans son *bonheur*. » Le

(1) Le Directoire habitait ce palais.

même disait en voyant passer M. de T..P... : « C'est « un ministre boiteux, qui montre à marcher à nos « cinq Directeurs. » Il a dit aussi de M. Baour-Lormian : « Ce poète aime le Tasse et l'a traduit en « vers français, ce qu'on ne sait pas encore en « France, ni même en Italie (1). »

MADAME la comtesse de Marson, descendante du bon La Fontaine, était dans le besoin, ayant perdu toute sa fortune par suite d'une révolution qui n'a épargné personne. Un homme qui a le bonheur d'être allié à cette illustre famille, et qui en est digne, tant par ses qualités personnelles que par les graces de son esprit, M. A. P. Tramblay, auteur de plusieurs jolies *fables*, a eu l'idée de s'adresser à l'Institut pour l'engager à seconder ses démarches auprès du gouvernement. La pétition est simple, naturelle et ingénieuse. La voici :

LES PETITS-FILS DE JEAN LA FONTAINE AUX MEMBRES DE L'INSTITUT.

Jean La Fontaine était un fort bon homme:
Il instruisait le monde en amusant;
Et sa morale a mérité la pomme,
Mais il n'était rien moins que prévoyant!
Croyant trésors *chose peu nécessaire*,
Le lendemain n'était pas son affaire.
Il vous légua son heureux chalumeau :

(1) M. Baour a refait en entier cette traduction, et a prouvé par là beaucoup de courage, de talent et de patience.

Daignez aussi prendre la panetière,
Veiller, soigner et guider son troupeau.
Par vos bons soins, sous votre œil tutélaire,
Que ses enfants bravent un sort contraire;
C'est leur espoir, c'est tout leur *revenu;*
Car vous savez, ce n'est point un mystère :
Jean s'en alla comme il était venu.

Cette charmante pétition a fait un très-grand effet; plusieurs hommes de lettres ont sollicité les cinq Directeurs et le ministre. Mais hélas! que pouvaient-ils attendre, que pouvaient-ils espérer d'un temps, où le présent dévore également, et les regrets de la veille, et les espérances du lendemain?... On n'a obtenu qu'une pension modique, qui a été promise solennellement, a été payée une fois en assignats, et n'a plus rien produit !!!...

L'ÉPIGRAMME suivante, faite en 1786, par M. Thierry, pourrait trouver peut-être aujourd'hui mainte application, de plus d'une manière.

Chrysogon procureur, ce grand maître en rapine,
De cent coups de bâton fut hier régalé;
C'est le seul bien, je m'imagine,
Que le drôle n'ait pas volé.

MADAME de Bourdic était en voyage; elle s'arrêta dans une ferme, pour prendre du repos et quelque nourriture. Les bons fermiers l'accueillirent à merveille, et lui présentèrent, entre autres meubles peu

brillants, *une fourchette de fer.* Cette dame fit à ce sujet cet impromptu :

L'aspect de ce triste couvert
Est un emblème bien fidèle :
Nous sommes au siècle de fer,
Et nous en voyons la vaisselle.

Après une soirée brillante, où madame de Bourdic avait réuni plusieurs personnes illustres, une dame de ses amies lui disait de l'une d'elles : « Quoi! « c'est là cet abbé Sicard à qui l'on donne tant d'es« prit? — Oui, répondit-elle, l'esprit de son état, « un esprit sourd et muet. »

On demandait à une jeune dame, si elle lisait beaucoup. « Hélas! mon Dieu, répondit-elle, je suis « tout le jour si occupée, que je n'ai d'autre temps « pour lire, que celui où je dors. »

En 1784, on fit ces quatre vers en forme de demande et de réponse, qui attaquent à la fois quatre personnes, et peut-être la femme célèbre à qui ils s'adressent.

— Dis-moi, sage Genlis, dont la tête est si bonne,
Ce qu'il faut devenir pour paraître accompli?
—Droit comme Beaumarchais, prudent comme Calonne,
Savant comme Mesmer, sensé comme Mably.

IMPÉRIA vivait sous le pontificat de Léon X. C'était le règne des savants et des courtisans. Blondel, dans sa quarante-deuxième nouvelle, de sa troisième partie, a beaucoup loué la belle *Impéria*, et l'on trouve ces mots dans *le Ménagiana*, t. IV, pag. 53 : « Elle aimait la poésie et les poètes. Phi-« lippe Beroalde le jeune, qui était un de ses ga-« lants, fait, dans une de ses odes latines, impri-« mées in-4°, à Rome, l'an 1530, le dénombrement « des beaux esprits qui soupiraient après elle. Jac-« ques Sadolet, depuis évêque de Carpentras et « cardinal, était un des plus favorisés. Beroalde, « dans une de ses odes, en témoigne sa jalousie. La « belle *Impéria* mourut en l'avril de son âge, l'an « 1511, et par privilége spécial fut inhumée en « terre sainte, comme l'atteste Jean Nevizan, l. IV « de sa *Forêt nuptiale*, n° 33, en ces termes : *Vidi* « *Romæ, in capella S-Gregorii, sepulchrum Im-* « *periæ meretrecis pulchrum et honorificum etiam* « *pro una regiona, cui hoc erat epitaphium :* « *Imperia, cortisana romana, quæ digna tanto* « *nomine, raræ inter homines formæ specimen* « *dedit. Vixit annos* 26, *dies* 12, *obiit* 1511, « *die* 15 *augusti.* » Une courtisane aussi célèbre méritait sans doute un article dans un *dictionnaire* consacré à faire mention de toutes les célébrités. Le *Ducatiana*, partie 2, pag. 279, ajoute ces particularités bien intéressantes : « Si la belle Impéria « fut débauchée, sa fille fut d'autant plus chaste. « Cette vertueuse personne fut épouse d'un Siennois. « Le cardinal Potrusci, homme violent et débau-

« ché, étant devenu amoureux d'elle, fit mettre en « prison le mari, sous prétexte de quelque sédition « dont il accusait ce pauvre homme. La femme fut « mandée par le cardinal, et se doutant que s'était « pour la déshonorer, sous ombre de vouloir s'ajus- « ter pour paraître devant lui, elle prit du poison « dont elle mourut sur-le-champ, au mois de dé- « cembre 1522, âgée de vingt ans ou environ, puis- « que sa mère, morte onze ans auparavant dans sa « vingt-sixième année, n'aurait pu avoir que trente- « sept ans en 1522. » Voyez le fol. 181 des *Lettres de Ruscelli*, traduites par Belleforêt, 1754, in-8°.

« Nous condamnons les deux Brutus, » disait en 1751 un écrivain anonyme, « et il n'est pas encore « bien prouvé *qu'il nous soit permis de les juger.* « Il n'appartient qu'à des hommes qui connaissent « tout le prix de leur liberté de décider s'il est beau « d'immoler son père et ses fils à la liberté. » Quel paradoxe barbare! et que l'envie de paraître singulier fait écrire d'étranges choses! M. Lemontey de Lyon pense plus sensément sur Brutus, qu'il met en parallèle avec Venceslas :

Brutus juge son fils et le livre à la mort :
Pour épargner le sien Venceslas le couronne.
Je frémis, fier Romain, de ton barbare effort,
Mais quel cœur n'applaudit au père qui pardonne?

Oui, l'on *frémit*, et l'on frémit même de mépris et d'horreur; car de quoi s'agit-il? d'une *liberté* ab-

solument chimérique; *liberté* qui n'exista pas plus autrefois qu'aujourd'hui; *liberté* d'intrigues, de cabale, d'audaces et de crimes. Poursuivons. « Tous « les siècles n'ont pas des ames de la même force, « parce que tous les siècles n'ont pas le même gou- « vernement.... Nous avons des talents, les Romains « avaient des sentiments. » Dites de la férocité, ou, si vous voulez, le *sentiment* de l'orgueil, de l'ambition, de l'égoïsme.... J'aime encore mieux celui de la nature. Nous avons de nos jours beaucoup de ces Brutus, et tous ces Brutus étaient les plus méprisables des êtres. M. Fabien-Pillet, qui fait de fort bonnes épigrammes, a fait cet impromptu, devant le buste de leur cher patron, M. J. Brutus :

Brutus est immortel; mais Marat l'est aussi.
C'est en me révoltant que sa *vertu* m'étonne;
Et, s'il faut parler vrai, j'aime mieux voir ici
Son image que sa personne.

« Les grands politiques, dit le même écrivain, « n'ôtent jamais le droit du murmure, d'une épi- « gramme, d'un couplet à ceux qui veulent bien « s'en contenter. » C'est la paraphrase du mot de Mazarin : *Cantan'pagaran.* « Pour être digne de gou- « verner, il faut aimer le peuple et savoir le mépri- « ser. » A la bonne heure (1).

(1) A l'époque où j'écrivis cela, le *peuple* était en effet bien *méprisable.*

Il est des hommes qui voudraient distribuer à tous le savoir, qui prétendent que tous doivent être instruits, comme si la différence des situations et des fortunes ne mettait pas une insurmontable difficulté à une pareille *égalité?* Non, les connaissances et l'instruction ne peuvent être si prodiguées et si communes. A quoi serviraient-elles aux classes inférieures? à les rendre plus malheureuses ou plus dangereuses. Un philosophe du dix-huitième siècle (Vauvenargues) a dit avec raison : « Ni les dons « de l'esprit, ni ceux de la fortune ne peuvent de- « venir le partage du vulgaire. Dans le monde in- « telligent, dans le monde politique, le plus grand « nombre des hommes a été destiné par la nature « à être *peuple.* »

On a fait cette *définition du peuple souverain:*

Je suis tout et je ne suis rien;
Je fais le mal, je fais le bien;
J'obéis toujours quand j'ordonnne;
Je reçois moins que je ne donne;
En mon nom on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

On voit, dans un cimetière de village en Angleterre, l'épitaphe suivante :

Ci gît André Farmer, la perle des curés,
Qui, s'il avait vécu, nous eût tous enterrés.

Une députation de volontaires de la garde nationale de Paris, amis sans doute du luxe et de l'*égalité*, vint en 1790 demander à M. le marquis de La Fayette, leur général, de permettre aux *simples soldats de l'armée parisienne de porter des épaulettes d'or.* « Volontiers, répond le général, « mais à condition que vous me permettrez à mon « tour de n'en porter que de *drap.* Il faut bien que « quelque chose *distingue* le général du soldat. » Bravo, M. de La Fayette! vous votâtes là pour les *distinctions*, et j'avoue que pour ma part je les crois utiles et nécessaires dans un état. Je n'aurais pas été de cet avis, que le règne affreux des sans-culottes m'y aurait ramené. Une révolution éclaircit singulièrement les idées, car elle met beaucoup, et beaucoup trop même du positif, sur les chimériques spéculations des rêves-creux politiques.

M. P. A. Miger a placé cette *inscription* au bas d'un beau portrait de Gessner, qui a si bien exprimé les plus tendres sentiments dans ses charmantes *idylles :*

Rival de Théocrite, il n'eut point de rivaux :
Plus riant que Thompson, plus vrai que Fontenelle,
Il peignit la nature, et ses charmants tableaux
Doivent plaire aussi long-temps qu'elle.

Le fameux palais de glace que l'impératrice *Anne* fit bâtir sur les bords de la Newa, en 1740, montre jusqu'où peut aller cette espèce de construction. Il fut bâti de larges quartiers de glaces taillés en

forme de pierres. Ce curieux édifice avait cinquante-deux pieds de longueur, seize de largeur et vingt de hauteur. Les appartements en étaient décorés de tables, de chaises, de lits et de toutes sortes de meubles *en glace*. En face du palais, outre des pyramides et des statues, *toutes de glace*, furent placés six canons de six livres de balle et deux mortiers, *également en glace*. De l'un des premiers, on fit, en forme d'essai, partir un boulet de fer, poussé seulement par un quart de livre de poudre; le boulet traversa une planche de deux pouces d'épaisseur, placée à soixante pas de la bouche de la pièce, qui ne fut nullement endommagée, non plus que son affût. Sur le soir, le palais fut illuminé et produisit un effet admirable. Cela paraît hors de toute croyance; la chose est pourtant très-vraie, et a été attestée par des milliers de témoins. Le froid avait dû être bien fort et bien rigoureux.

THOMAS disait au sujet des discussions polémiques, qui froissent et divisent souvent des hommes de lettres, faits pour s'estimer et être unis : « J'aime « mieux un sentiment qui me console, qu'une vérité « qui m'éclaire. » Avec quelque modification, ce mot peut être excellent; car il ne s'agit pas de *la vérité*, qui doit passer avant tout, mais seulement d'une vérité relative. Henri IV, en exprimant la même pensée, avait encore mieux dit, puisque sa phrase n'exige aucune restriction : — *Je ne voudrais pas fâcher un homme pour dire une vérité.*

Une bonne action vaut mieux qu'un bon ouvrage.
VOLTAIRE.

M. DE R**Y, né à Paris d'une famille distinguée, essuya beaucoup de malheurs : il les avait un peu mérités en se laissant entraîner par l'effervescence de ces passions, que l'éducation, la morale et les principes religieux doivent nous apprendre à savoir réprimer. Il ne le fit point, et fut puni. Échappé de la maison paternelle, la nécessité et une fantaisie de jeunesse le forcèrent à s'engager. Il entra dans le régiment de Vexin, dont M. le chevalier de Damas était colonel. Il y fut bien reçu dès qu'il se fit connaître, et fut recommandé par son chef qui avait eu des relations avec sa famille. Sa naissance et cette récommandation lui furent préjudiciables auprès de ses camarades, qui, par jalousie et vengeance, lui réservaient toujours les plus dégoûtantes corvées. Son cœur et sa tête s'exaltèrent, il voulut déserter; il en commença l'entreprise; heureusement il fut empêché de la terminer par quelques circonstances. Son père, qui avait appris son sort et son désespoir, en fut touché. (Un père est toujours père!) Il lui fit passer des secours et fit même acheter son congé. Le jeune homme en profita mal; il eut de nouveaux torts, des torts graves de séduction envers la fille d'un de ses bienfaiteurs. Sa mère ne voulut pas le voir. Il s'éloigna de nouveau de la maison paternelle. Celle qu'il avait séduite mourut de chagrin. De nouvelles amours l'entraînèrent

dans de nouvelles fautes, non contre ce qu'on appelle improprement *l'honneur*, mais contre ses parents. La détresse l'assiégea, et après avoir vendu tous ses effets, ceux de son épouse; après avoir fait sans succès une foule de tentatives pour toucher de compassion quelques personnes, le hasard lui procura un poste auquel le lecteur ne s'attend guère sans doute. Il fut reçu pour être berger dans la ferme de D*** en Sologne. Il avait alors vingt-trois ans. Un peu mûri par son expérience et par ses fautes, il remplissait son état avec patience et résignation. Les soins de son ménage, la naissance d'un fils, la garde des troupeaux qui lui étaient confiés, et l'étude de quelques livres qu'il avait conservés dans sa misère, remplissaient son temps d'agréables occupations. Cependant le souvenir de ce qu'il avait été, de ce qu'il aurait dû être, lui rendaient son exil pénible et douloureux. Il était fils unique, ses parents avaient de la fortune; elle devait un jour lui revenir et le placer dans l'aisance. En effet il en jouit plus tard en partie, mais après avoir éprouvé de nouvelles traverses, après avoir été de nouveau militaire, et enfin après avoir essuyé toutes les rigueurs d'une destinée très-agitée. Mais comme ce n'est pas l'histoire de ses imprudences et de ses regrets que je veux écrire, je m'arrêterai ici. Les détails qui précèdent ne sont que le préambule d'une charmante lettre de Florian que j'ai à offrir à nos lecteurs. On a vu M. de R*** dans une bergerie dont il était le gardien; c'est de là qu'il écrivit :

A M. le chevalier de Florian.

De la Ferme de D***, novembre 1791.

« C'est en qualité d'infortuné qu'un misérable berger des confins de la Sologne ose élever sa voix jusqu'à M. de Florian, et c'est à ce titre seul qu'il ose faire parvenir jusqu'à lui ses sentiments d'admiration dont il est pénétré pour l'auteur d'*Estelle*. Le hasard a fait tomber entre mes mains ce roman pastoral, et c'est à lui seul que je suis redevable du bonheur dont je jouis dans ma retraite. Le sensible Némorin m'apprend à souffrir et à supporter sans murmure les revers de la fortune. Je lui dois la résignation avec laquelle je supporte les maux sans nombre qui assiégent notre courte vie; je lui dois le courage avec lequel je résiste aux malheurs, et son exemple répand un baume consolateur sur mes peines.

« Je n'étais point destiné, monsieur, à remplir un état que ce siècle a dégradé, et dont votre plume n'a point dédaigné de peindre les douceurs. Il serait difficile, il est vrai, de trouver ici les bergers d'autrefois; mais au moins n'y trouve-t-on pas les défauts et les crimes dont s'honorent aujourd'hui les habitants des villes. Je sais goûter loin d'eux le bonheur et la paix qu'ils cherchent vainement dans les cercles, et les plaisirs bruyants dont ils flattent leur imagination blasée : je suis venu chercher ici le calme et ce contentement de soi-même qui doit faire le bonheur de l'homme. J'y coule avec une

épouse chérie une paisible existence : après avoir été long-temps le triste jouet de la fortune, je suis venu braver ici ses rigueurs. Si mes occupations sont pénibles, si les êtres qui m'entourent ne peuvent me dédommager par l'éducation, du moins je le suis par la simplicité de leurs cœurs, par leur caractère obligeant, et par la douceur de leurs mœurs. Je n'ai point éprouvé d'eux ces actes d'inhumanité et de barbarie qui avilissent et dégradent les riches : leur franchise rustique et grossière a bien à mes yeux le mérite de l'urbanité des cours.

« Il ne manque à ma satisfaction que les consolations de l'intérêt. Si votre sensibilité pour les malheureux peut vous engager à vous dérober aux grandeurs qui vous environnent; daignez, monsieur, affermir mon goût pour la retraite, par la sagesse de vos conseils : cet écrit me mettra dans l'impossibilité de vous témoigner toute ma reconnaissance. »

M. de Florian était à une trop excellente école de bienveillance et de charité, pour n'être pas touché de cette lettre. Attaché à un Bourbon, à M. le duc de Penthièvre, dont chaque pas était marqué par quelque acte de bienfaisance, il se hâta de répondre au jeune R**y.

De l'hôtel de Penthièvre, janvier 1791.

« J'ai reçu, monsieur, et lu avec sensibilité la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : j'y ai reconnu facilement le langage d'un jeune homme nullement fait pour le genre d'état que vous

avez embrassé; il ne peut être excusé que par les malheurs que vous avez éprouvés. Cependant ce serait une injustice que de vous y laisser trop longtemps ignoré. Vous vous devez à l'intéressante compagne qui partage votre sort, ainsi qu'à la société dont vous paraissez avoir à vous plaindre.

« J'ai parlé de vous à M. le garde-des-sceaux, qui se fera un vrai plaisir de vous rendre service. Son intention est de vous procurer à la chancellerie un emploi que vous paraissez mériter. Il a partagé avec moi le vif intérêt que vous inspirez, et il saisira, je crois, la première occasion de vous y placer avantageusement.

« Je vous remercie, monsieur, au nom d'*Estelle* et au mien, de m'avoir fourni l'occasion de vous être utile, et je vous réitère le plaisir dont je jouirais, si j'étais encore assez heureux pour vous obliger d'une manière moins stérile. »

M. le garde-des-sceaux, fidèle aux vives recommandations de M. de Florian, ajouta la dépêche suivante à celle qu'on vient de lire :

De l'hôtel de la Chancellerie, janvier 1792.

« M. Duport du Tertre, instruit par M. de Florian de votre retraite, vous invite, monsieur, à vous rendre à Paris, hôtel de la Chancellerie, pour aviser aux moyens de vous rendre les avantages dont vous auriez toujours dû jouir, si le sort n'eût point été injuste à votre égard. M. le duc de Liancourt vous offre, à ma sollicitation, la conduite d'une de ses manufactures. Si, comme je l'espère, cet em-

ploi peut vous dédommager des rigueurs de votre position, hâtez-vous, monsieur, de venir me joindre, et croyez-moi toujours disposé à réparer en vous les torts de la fortune. »

Le jeune R**y s'empressa de quitter la Sologne, ses troupeaux et son rôle de berger, pour venir à Paris avec sa femme et son fils, répondre à l'appel de ses généreux bienfaiteurs. Mais la *Révolution* avançait alors, dirais-je, vers sa *perfection*, et dévorait tout. Bienfaits, vertus, talents, noblesse, esprit, génie, succombaient sous les coups de sa rage destructive. Duport du Tertre fut envoyé à l'échafaud; Florian jeté dans une prison, où la douleur consuma sa vie; et M. de Liancourt, échappé comme par miracle, alla dans l'étranger pleurer le sort de sa patrie en proie à d'anthropophages législateurs, à cette affreuse *Convention*, non pas nationale, mais anti-sociale, qui a laissé à un si grand nombre de familles des souvenirs à jamais déchirants; à cette *Convention* dont le nom seul rappelle tout ce qu'on peut imaginer de plus atroce; à cette *Convention* que quelques écrivains n'ont pas eu honte de louer:

Tant l'esprit de parti peut égarer les hommes!

Un nommé *Le Feron*, auteur de plusieurs ouvrages sur les armoiries, a gratifié d'écussons beaucoup de familles, et dans ses générosités ne voulant point oublier Adam, notre premier père, et par conséquent le premier gentilhomme de l'univers, il lui donna pour écusson *trois feuilles de figuier*.

LOUIS XVI a composé un ouvrage intitulé : *Maximes morales et politiques, tirées du Télémaque; imprimées par* LOUIS-AUGUSTE, DAUPHIN : *à Versailles, de l'imprimerie de monseigneur le Dauphin.* 1766, in-8° de trente pages et deux de table. — La neuvième maxime est celle-ci : « Quand « les rois ont une fois rompu la barrière de la bonne « foi et de l'honneur, ils ne peuvent plus rétablir « la confiance qui leur est si nécessaire, ni ramener « aux principes de vertu et de justice les hommes « à qui ils ont appris à les mépriser; ils devien- « nent des tyrans, leurs sujets des rebelles, et il n'y « a plus qu'une révolution soudaine qui puisse ra- « mener leur puissance, ainsi débordée, dans son cours « naturel. » A la tête de ce livre, il y a une note écrite de la main de M. de Saint-Maigrin, fils de M. le duc de La Vauguyon, gouverneur de Louis XVI, contenant l'anecdote très-remarquable que je vais transcrire. « Sitôt que le dauphin (aujourd'hui ré- « gnant) eut achevé l'impression de ce petit volu- « me, il en fit relier plusieurs exemplaires pour faire « ses présents. Le premier fut pour Louis XV, son « aïeul. Sa Majesté, ouvrant le volume à la page 15, « lut l'article IX, le relut et dit au dauphin : *Mon-* « *sieur le Dauphin, votre ouvrage est fini, rom-* « *pez la planche.* »

Ce sentiment de prévision, cette prédiction n'est-elle pas bien étrange? Louis XV semblait avoir senti que son petit-fils n'acheverait pas de régner, que *ses sujets se révolteraient*, qu'une *révolution soudaine* pourrait seule *ramener dans son cours na*

turel la puissance légitime, *débordée* déja à cette époque par le *philosophisme*, véritable révolte des cœurs et des esprits. — Quand le moment de ce retour arrivera-t-il (1)?

Voici le titre d'un livre qui doit rester; je parle seulement du titre: — « Office des décades, *provisoire*, ou discours, hymnes et prières en usage dans les temples de la Raison, par les citoyens *Chénier*, *Dusausoir*, *Dulaurent*, etc., in-8°. Prix, 1 liv. 5 sous. Chez F. Dufart, imp.-lib., rue *Honoré*, maison d'Auvergne, *J.-J. Rousseau*, près le *Temple de la Raison*, ci-devant église *Roch*. »

On sait que Martin, huché sur un de ses ânes, n'en retrouvait plus le nombre, parce qu'il oubliait de se compter, c'est-à-dire l'âne sur lequel il montait. — Un oubli presque pareil arriva à l'Académie française. On assure que, dans le manuscrit de ce Dictionnaire, dont Lebrun a dit,

On fait, défait, refait ce beau Dictionnaire,
Qui, toujours très-bien fait, reste toujours à faire,

l'Académie oublia le mot *Académie*.

(1) Cet exemplaire précieux d'un ouvrage devenu très-rare, et qui paraît avoir été celui que Louis XVI s'était réservé, est possédé aujourd'hui par un homme de beaucoup de mérite, que des persécutions, des proscriptions et de grands talents littéraires signalèrent avec honneur. Prosateur et poète, il a brillé dans plus d'un genre, et s'est fait distinguer, autant par l'aimable facilité de son caractère, que par la gracieuse fécondité de son esprit. Après ces mots, je ne crois pas être obligé d'ajouter le nom de M. Charles Nodier pour le faire reconnaître.

Je n'ai pas le projet d'enregistrer de longues pièces; il y aura pourtant quelquefois des exceptions, et entre autres celle-ci. Il y est question de notre reine infortunée, de Marie-Antoinette, qui n'était encore que dauphine. Cette jolie épître n'a été imprimée nulle part, et j'en ignore l'auteur. Elle fut faite en 1770, pour le voyage de Fontainebleau. La route n'était pas alors telle qu'elle est aujourd'hui, on n'y allait pas en voiture, et l'on se servait tout bonnement des roussins d'Arcadie. Pour que madame la dauphine pût aller plus vite, on décida à la cour de remplacer les ânes par les chevaux. Les ânes furent fâchés de cette décision ministérielle, et par l'entremise d'un secrétaire qui ne se nomma pas, ils présentèrent ce placet :

Très-humbles et très-respectueuses remontrances que font à madame la Dauphine les Anes ci-devant à son service.

A la cour il n'est rien de stable,
Tout y brille un moment, tout y passe en un jour.
Et la faveur la plus durable
A des ailes comme l'Amour.
Étourdis, enivrés d'une faveur légère,
Ministres, favoris, ânes, chiens et chevaux,
Sur ce point-là sont tous égaux.
Jouet d'un caprice éphémère,
L'homme est changeant, et les enfants des rois
Sont encor plus hommes cent fois
Que le plus inconstant vulgaire.
Maîtresse, que nous regrettons,
Vous, dont la voix enchanteresse

Nous prodigua les plus doux sons,
Et dont la belle main nous fit mainte caresse,
Jeune Dauphine, adorable princesse,
Permettez-vous à de pauvres grisons,
Qui sortant de votre écurie,
Sont renvoyés à leurs chardons,
D'ânonner à vos pieds une triste élégie,
Sur le plus sanglant des affronts
Qu'ils aient essuyé de leur vie?
Plus fiers que les coursiers qui portèrent jadis
Les Renauds et les Amadis,
Angélique en corset ou Roland sous les armes,
On nous a vus porter vos charmes
Sur l'émail des gazons fleuris.
Notre pas ferme et notre marche altière
Semblaient de notre charge annoncer tout le prix;
Si l'on nous eût permis de braire,
Notre patois eût dit aux peuples attendris:
« Eh bien! voilà pourtant la fille de Louis!
« Vous savez tous qu'elle eut pour mère
« Des Césars l'auguste héritière;
« Mais convenez, nos bons amis,
« Qu'elle aurait eu, simple bergère,
« En dépit de Vénus, la pomme de Pâris. »
Nous ne le disions pas; mais sur notre passage,
Tous les yeux tenaient ce langage;
Et, fiers de cet honneur, nous marchions à pas lents,
Afin de prolonger un si charmant voyage,
Et laisser admirer aux gens,
Et de plus près et plus long-temps,
Les graces de votre visage.
Quel avantage ont donc sur nous
Ces fameux coursiers d'Ibérie,
Rois ou tyrans de l'écurie,

Que l'on verrait à nos genoux,
Sans le manége et sans l'envie?
Leurs quatre fers ont trente clous,
Meurtriers pour l'herbe fleurie;
Leur regard a l'air du courroux,
Leur ardeur peut coûter la vie.
Sur ces animaux menaçants,
Vit-on jamais ou Palès ou Pomone?
La jeune Flore au doux printemps,
Et la blonde Cérès, aux premiers jour d'automne,
Viennent-elles courir nos champs,
Sur la monture de Bellone?
Que quelque jour dans les combats
Votre époux sur leur dos coure après la victoire,
Et vous fasse trembler en bravant les trépas,
Princesse, cet honneur nous ne l'envions pas;
D'un œil moins sec alors vous fixerez la gloire.
Vous direz, en voyant partir
Tous ces quadrupèdes terribles :
« Hélas! ils vont au feu! mes ânes plus paisibles
« Ne partaient que pour le plaisir. »
De nos rivaux altiers la superbe encolure
En vain flatte leur vanité;
Nous avons pour nous la bonté,
La douceur, la fidélité,
Et la constance et la sobriété;
Cédons-leur encor la parure.
Que l'or, la soie et les clinquants
Couvrent et leur tête et leurs flancs;
Ce n'est pas l'art, c'est la nature
Qui doit offrir un trône à la beauté:
Elle brille sur la verdure
Et dans une riche voiture,
Son éclat paraît emprunté.

Sur notre dos vous étiez plus gentille.
Quand Vénus en naissant sur l'onde se montra,
Son char ne fut-il pas une simple coquille?
Et tout l'univers l'admira.
Laissez donc, Princesse chérie,
Laissez reposer quelquefois
La bruyante chevalerie
Qui fait peur aux nymphes des bois.
Venez, sur vos grisons, vous montrer aux bergères,
Venez sourire aux laboureurs,
Venez contempler les chaumières;
C'est là que logent les bons cœurs.
Pour ce service, au moins, gardez-nous de l'envie,
Sauvez-nous de l'intrigue et de la calomnie;
Et si jamais vos courtisans,
Tout en riant, venaient vous dire
Que vos ânes sont trop savants
(Car ce mot à la cour est un trait de satire
Pour écarter les bonnes gens),
Sachez que, sans s'en faire accroire,
Un âne toujours s'instruisit
Avec les maîtres qu'il servit,
Et la preuve en est dans l'histoire.
L'ânesse d'un prophète (1), imposteur et maudit,
Ne parla-t-elle pas et raison et sagesse
A ce brutal qui la battit?
L'âne que vous montiez, Princesse,
Doit avoir cent fois plus d'esprit.

Edmond Burke est mort à Londres, vers la fin de l'année dernière. C'est un ferme antagoniste de

(1) Balaam.

la Révolution que nous venons de perdre. Avec quelle force, quelle chaleur, quelle conviction, il combattait ses mauvais principes! Il y avait grand plaisir de l'entendre. Il vint à la cour de France avant nos malheurs, et il a retracé ce souvenir dans un ouvrage, qu'il publia en 1790. Il y fait ainsi le portrait de notre excellente reine, tant calomniée. A l'époque de son voyage, elle ne s'était pas encore assise sur ce trône d'épines, où elle ne brilla qu'un moment, pour en disparaître violemment, moissonnée par le fer du crime. « J'ai vu à Versailles (dit « Burke dans son ouvrage) la reine de France, « alors dauphine; jamais apparition plus céleste ne « brilla dans cette orbite, qu'elle semblait à peine « toucher. Elle étincelait comme l'étoile du matin, « toute pleine de vie, d'éclat et de bonheur. Oh! « quelle révolution! et quel cœur serait le mien, si « je pouvais contempler sans trouble et cette éléva- « tion et cette chute! Je n'imaginais pas alors que « je dusse vivre pour voir de pareilles calamités fondre « sur elle, au milieu d'une nation d'hommes braves, « d'hommes d'honneur et de galants chevaliers. J'au- « rais cru que dix mille épées se seraient élancées « de leurs fourreaux, pour punir un seul regard qui « aurait osé la menacer d'une insulte; mais l'âge de « la chevalerie est passé : celui des sophistes, des « économistes et des calculateurs lui a succédé, et « la gloire de l'Europe s'est éteinte pour toujours. » — Si ces derniers mots étaient trop forts en 1790, nous n'avons que trop, depuis, pris le triste soin d'accomplir cette sorte de prophétie dans toute son

étendue !... O ma chère patrie ! dans quel gouffre de maux n'as-tu pas été précipitée par des phraseurs et des ambitieux !!!

Une femme connue par son esprit et sa légèreté, disait à un amant qui n'avait éprouvé que des rigueurs et qui lui reprochait son indifférence : *Mon ami, je sens que je pourrais vous aimer ; mais, en vérité, je n'en ai pas le temps.*

Un bon militaire, sortant de table, où il avait sablé plus d'un verre de champagne et jeté plus d'un coup d'œil sur les charmes d'une aimable comtesse, s'approcha d'elle en chancelant, et lui décocha cette fleurette : « Parbleu, madame, vous êtes charmante; « je suis amoureux fou : certainement je n'ai jamais « vu Vénus; mais, le diable m'emporte, si je ne crois « pas que vous lui ressemblez. »

Barthe se mourait, quand la bouquetière de la reine vint lui demander des vers, pour les offrir à *Marie-Antoinette*, le jour où elle alla rendre grace à Dieu de la *naissance du duc de Normandie*. Le poète, près d'entrer dans sa tombe, composa par complaisance cet impromptu, qui est le dernier fruit de son aimable muse :

Dans ces jours si riants, dans le mois le plus doux,
Combien à vos regards la nature doit plaire !
Elle renaît féconde et belle comme vous,

Et prodigue de fleurs, comme vous, elle est mère.
Mais trop tôt ses bienfaits sont flétris par le temps :
Ne faites-vous pas mieux ? par votre bienfaisance (1),
Si l'on en croit toute la France,
L'année entière est un printemps.

Le lendemain de la sépulture de Louis XVI, on trouva sur la terre où il avait été enseveli, ces vers, qu'on se garda bien de publier :

Aux sublimes vertus, si ton cœur rend hommage,
Passant, qui que tu sois, pleure et suspends tes pas.
Cette terre sacrée, asile du trépas,
Couvre du Dieu vivant la plus parfaite image.
Là, repose Louis, le Socrate des rois,
Le meilleur des humains, le plus vrai, le plus juste,
Le plus infortuné..... Sous son empire auguste
On eût de l'âge d'or vu revivre les lois.

(1) Oui, sa bienfaisance était inépuisable comme sa bonté. Pour preuve, je placerai ici ce trait que le prince de Ligne rapporte dans ses œuvres : « Piccini, à son arrivée en France (c'était l'époque de la fameuse querelle entre les partisans de Gluck et ceux de Piccini), répéta les deux premiers actes de son Roland chez la reine, où ils réussirent beaucoup. La reine voulut chanter devant lui, lui proposa de l'accompagner au piano, et choisit précisément un morceau d'*Alceste;* de façon que la première chose que fit Piccini à Versailles fut d'accompagner un air de Gluck. — La reine m'a raconté elle-même cet heureux et plaisant mal-à-propos, dont elle riait et rougissait encore. La grace qu'elle mettait à réparer les petits malheurs qui lui arrivaient souvent par une sorte d'ingénuité qui lui allait si bien, peignait la bonté et la sensibilité de la plus belle des ames, et ajoutait des charmes à sa figure, sur laquelle on voyait se développer, en rougissant, ses jolis regrets, ses mœurs et souvent ses *bienfaits.* »

Il n'est plus : et la France, ô crime! ô barbarie,
La France dans son sang a pu tremper sa main!
Malheureux!... si le ciel en a fait ta patrie!
Fuis, ou meurs de regret d'être né dans son sein.

On a vu beaucoup de princes assassinés par des conspirations; mais des princes jugés et condamnés à mort par leurs sujets, l'histoire n'en offre que trois exemples. *Ariscocrate*, roi d'Arcadie; *Charles* I^er^, roi de cette Angleterre, qui imita là un bien triste et bien cruel exemple; et *Louis XVI*, monarque infortuné, qui n'a eu d'autre tort que d'être bon jusqu'à la faiblesse.

M. Émanuel Dupaty vient de faire un tour de force, en faisant jouer une pièce à un seul personnage parlant. Comme Piron avait fait jadis par nécessité, pour le théâtre de la Foire, *Arlequin-Deucalion;* M. Dupaty a fait applaudir son *Arlequin tout seul.* — M. Albert lui a adressé ce compliment à ce sujet:

Lorsque le public justement
Applaudissait à ton ouvrage,
Je te le dis confidemment,
Le titre seul portait ombrage.
Arlequin tout seul!.... l'est-il bien?
Esprit, gaîté, grace, saillie,
Tout le temps à ton Arlequin
Ont tenu compagnie.

Le 7 août, on a joué sur le théâtre des *Amis-des-Arts*, ci-devant *Molière*, une pièce en trois actes et en vers, intitulée *les Confidences trompeuses*. Les Perrin-Dandin de la police, en autorisant qu'elle fût représentée, ont mis cette belle formule : « Permis de la jouer, après qu'on « y aura remplacé le mot de *monsieur* par celui « de *citoyen*, toutes les fois que cette qualification « ne s'adresse pas à un valet. » Ces grands *citoyens* ont dû être bien satisfaits d'avoir trouvé cette fine distinction? Cette pièce a eu du succès, tous les journaux en ont fait un éloge complet, qu'un seul d'entre eux s'est permis de mitiger. L'auteur est resté anonyme; mais je me plais à trahir l'incognito de M. Lepan, qui est justement celui qui, dans son *Courrier des Spectacles*, a franchement critiqué les défauts que la représentation a pu lui faire apercevoir. Le rôle d'Éraste, un des principaux personnages de la pièce, a été parfaitement rendu par M. Quesnel (1).

M. Baour, de Toulouse, surnommé par lui de Lormian, pour rimer avec Ossian, ayant, dans ses satires, condamné M. Fabien-Pillet *au bâillon*, celui-ci lui a répondu :

Me *bâillonner !*... après les maux que j'ai soufferts!
Et Baour a pu rendre un arrêt si funeste!
Le barbare! il veut que je reste
Dans l'état où m'ont mis ses vers!

(1) Ce jeune artiste fut obligé de quitter le théâtre et d'entrer au service, où il se distingua si avantageusement, qu'il parvint au grade de général; je crois qu'il est mort à Paris des suites d'un duel.

BUFFON a soigné, corrigé, châtié, travaillé son style avec une sorte de ténacité, j'ai presque dit de solennité. Un jour que, devant Voltaire, on louait avec enthousiasme ce bel ouvrage de l'*Histoire naturelle;* soit que l'éloge excitât sa jalousie, ou blessât son goût, Voltaire ajouta avec sa finesse, avec sa malice ordinaire : *Pas si naturelle.*

MADEMOISELLE Clairon, jouant le rôle d'Athalie, aperçut mademoiselle Arnould qui riait dans une loge; elle lui envoya un garçon de théâtre pour la prier de ne pas rire. — Je le veux bien, répondit-elle; mais dites à mademoiselle Clairon que je la prie de me faire pleurer.

ON attribue à madame la comtesse de Beauharnais cette plaisante saillie contre la dixième satire de Despréaux :

Boileau, ce grand censeur si prodigue d'outrages,
A *trois* femmes pourtant accorde ses hommages!
Ah! mon sexe en rira, son affront est lavé;
Je ne cherchais qu'*un* homme et ne l'ai pas trouvé.

IL est arrivé une chose singulière à M. Picard. Dans sa pièce de *Médiocre et Rampant*, il a mis en scène un fripon qu'il a appelé *Dorval.* Quelqu'un qui porte le même nom, instruit de cet *incident*, a voulu s'opposer aux représentations suivantes, comme si M. Picard avait songé à lui, et si

Dorval n'était pas de tout temps un nom de comédie? Enfin est-ce la faute de M. Picard si le vrai Dorval a cru se reconnaître dans un pareil rôle?

En 1791, M. Palissot publia : *Questions importantes sur quelques opinions religieuses.* Je ne sais pourquoi il a osé retirer de la poussière et de l'oubli cet ouvrage dont il vient de redonner une troisième édition, dédiée aux *théophilantropes.* Aux THÉOPHILANTROPES! c'est sans doute pour flatter leur grand-pontife, M. La Révellière-Lépaux! Ainsi les républicains connaissent donc les flatteries et les bassesses qu'elles imposent!... Mais pourquoi exhumer ce pamphlet, où l'auteur disait en 1791 : « J'ai voulu être auprès du peuple *un des mission-* « *naires de la raison.* Ce *bon peuple* n'a pas le « temps de lire des volumes; il pourra lire ce petit « ouvrage, et je me serai acquitté envers la patrie « et *envers ma conscience* d'une dette que je re- « garde comme sacrée. » Quelle *dette!* qui contribua à faire déporter ou massacrer les prêtres. Et quand tant d'horreurs ont eu lieu, quand tant de crimes ont été commis, quand l'humanité a été si souvent outragée sur une classe malheureuse et proscrite, M. Palissot *ose* ajouter en 1798 : « Quand on a « blessé jusqu'au vif l'orgueil et l'avarice des prê- « tres.... et que ces prêtres ont prouvé, par mille « exemples, qu'ils n'étaient inspirés que par ces « deux passions, est-il prudent de *capituler* avec « eux? est-il prudent de confier des fonctions reli-

« gieuses à des gens qui ont *le fanatisme dans la « tête et la rage dans le cœur?* » O Palissot, Palissot! quel langage?... Je croyais qu'à l'exemple de l'abbé Raynal, de La Harpe, de Marmontel, etc., la révolution avait corrigé tous les hommes de lettres, véritablement hommes de lettres, tous les écrivains distingués, du style révolutionnaire!

En 1789, Rivarol disait : « Les vices de la cour « ont commencé la révolution, les vices du peuple « l'acheveront. » La prophétie s'est accomplie. Mais le mot suivant ne me semble pas aussi heureux : « Le peuple est un souverain qui ne demande qu'à « manger ; sa majesté est tranquille quand elle di- « gère. » Sa *majesté* était-elle *tranquille*, et était-ce pour *digérer* qu'elle accourait aux supplices des victimes, exactement comme l'on va assister à un spectacle récréatif?

L'abbé Boyer sortant de son opéra de *Méduse*, où il n'y avait pas beaucoup de monde, en rejeta la faute sur la pluie. Furetière fit à cette occasion l'épigramme que voici :

Quand les pièces représentées,
De Boyer, sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et le dimanche le beau temps.

APRÈS la première représentation d'*Élisca*, madame St-Aubin ayant couronné Grétry, M. E. Dupaty a improvisé ces vers, qu'il a adressés à l'illustre musicien :

Qu'ils sont doux les lauriers que tu viens de cueillir!
Au génie offerts par les Graces,
Des hivers sur ton front nous dérobant les traces,
Chacun les arrosait des larmes du plaisir.
Et pour doubler le prix que la gloire leur donne,
On couronnait dans tous les cœurs
De roses, de myrte et de fleurs,
L'heureux talent qui plaçait ta couronne.

NOTRE littérature décline à grands pas. Cela vient de ce qu'une foule d'hommes sans éducation et sans goût ont été lancés à *la tribune nationale*, où ils ont péroré sans talent. Cela vient aussi de ce qu'une foule d'écrivains vont prendre en Allemagne leurs modèles, et transportent chez nous une nature froide, monotone, bavarde; oubliant le mot heureux de d'Alembert: « La nature est fort bonne à imiter, « mais non pas jusqu'à l'ennui

UNE récompense trop disproportionnée au mérite est une injustice. Un soldat plein de bravoure avait eu les deux bras emportés dans un combat; son colonel osa lui offrir un écu. « Vous croyez sans « doute, mon colonel, repartit vivement le soldat, « que je n'ai perdu qu'une paire de gants. »

M. L'ABBÉ Cournand ayant lu une longue épître sur *les Avantages de la poésie*, quelqu'un le régala de ce compliment :

Cournand veut que les vers aient pour nous de l'attrait;
Nous aimons tous les vers..... excepté ceux qu'il fait.

Ceci me rappelle que M. Cournand, qui fait tant de vers sans être poète, se pavanait un jour dans un cercle, vantant l'entreprise qu'il avait faite d'écrire une épître en vers de deux syllabes. Quelqu'un prétendit que cela n'était pas très difficile, et que pour ajouter à la chose une difficulté de plus, il chanterait en petits vers les louanges de M. Cournand. Celui-ci, enchanté de la proposition, le défie; et l'autre aussitôt d'écrire :

Cet homme
Si grand
Qu'on nomme
Cournand
M'assomme.

M. Cournand l'arrêta tout court, et n'en voulut pas davantage.

LE style à la mode porte tellement l'empreinte de la décadence et de la corruption, qu'un anonyme, voulant lancer sa bordée au goût moderne, a composé contre lui ces vers :

Plus n'est le temps où les bords d'Hippocrène
Étaient peuplés d'auteurs laborieux;
Ce qui leur coûtait tant de peine,

Ne coûte rien à leurs neveux.
Merveille n'est! aucun plan ne les gêne:
Leurs vers sont groupés au hasard;
C'est la rime qui les amène,
Cela ne coûte qu'un écart.
Aussi, sans méthode et sans art,
Nos beaux esprits les font-ils par centaine.
Qu'en advient-il? Leurs écrits brillantés
Sont des massifs, des karats mal montés
Qui ne durent qu'une semaine.

Je puis naturellement placer ici cette *boutade* que je viens de composer :

Écrire est une sotte chose :
Prose et vers aujourd'hui ne sont pas de saison.
A qui présenter vers ou prose?...
Personne n'entend plus ni rime, ni raison.

Les *trois Livres des Météores, avec autres œuvres poétiques*, in-8°, 1585. Cet ouvrage très-rare, et que les biographes paraissent avoir ignoré, est d'Isaac Habert, *secrétaire du roi;* car il est qualifié de ce titre dans le privilége. Il termine ainsi sa dédicace *au roi de France et de Pologne :*

Tout ainsi qu'en un pré l'on voit diverses fleurs
Différentes de noms ensemble et de couleurs,
De différents sujets dans cette œuvre je traite;
Reçois-la donc, grand roi, pour la rendre parfaite.

Il dit dans ses sonnets à l'Amour, dont il se plaint vivement ;

Seul auteur de tourments, père de cruauté,

Qui plonges les amants dans un gouffre de peine,
Et, courbez sous le joug de ta force inhumaine,
Leur consumes les cœurs remplis de loyauté;
Traître, dissimulé, cauteleux, effronté,
Qui combles de malheur cette vie, aussi pleine
De regrets et d'ennuis que d'espérance vaine,
Pour ceux qui sont atteints de ton trait redouté.

Je citerai aussi ce passage à sa dame, qu'il accuse d'être cruelle, et qui pis est infidèle.

Pour complaire à l'amour et connaître son cœur,
Je l'aimai quelque temps; mais la voyant cruelle,
Infidelle à soi-même, à moi trop infidelle,
Je regrettai mes jours consumés en langueur.
Connaissant que toujours s'augmentait sa rigueur,
Qu'elle était fière, ingrate, et feignant n'aimer qu'elle,
Que d'autres elle aimait, je quittai la rebelle,
Et dès lors je devins de vaincu le vainqueur.

M. C. E. Gaucher vient de graver, d'après le dessin de J. Jauffret, le portrait de M. l'abbé Sicard, sous lequel on a placé ce quatrain de M. de Fontanes :

Les muets et les sourds, doués d'un nouvel être,
A la société par son art sont rendus;
Dans son art merveilleux il surpassa son maître,
Et l'égala par ses vertus.

Il y a eu souvent à Paris de *belles limonadières*, sans compter madame Bouret, *Muse limonadière*, qui fit tant de vers. En 1789, madame C.. brilla

dans le faubourg St.-Germain, et le lustre qu'elle introduisait chez elle à cette époque eut le double avantage d'éclairer sa beauté et d'aider les habitués à lire les journaux dont on commençait à être avide. J....R...., homme de lettre, qui avait été lié avec d'Alembert, Raynal, Diderot, Grimm, etc., s'enflamma pour elle, et il lui adressa une missive, qu'il terminait ainsi : « J'espère que, malgré mes « onze lustres, vous daignerez répondre à mon « amour et écouter mes soupirs et mes vœux. » La réponse fut franche dans le refus, mais maligne dans la tournure ; en voici les derniers mots : « Vous voyez donc, monsieur, que je n'ignore pas « que vous êtes plus riche que moi, que vous l'êtes « assez pour avoir *onze lustres*, tandis que je n'en « ai qu'*un ;* mais il suffit pour éclairer mon café, et « je m'y tiens. »

On jouait à la campagne au jeu *des Comparaisons*. Le billet qui tomba à un homme de la société contenait ces mots : *carotte* et *tragédie*. Sans hésiter il répondit : « Toutes les deux rappellent *Ra-* « *cine*. »

M. l'abbé Morellet avait entrepris ou du moins annoncé un *Dictionnaire du Commerce*, pour lequel le roi lui fit donner une pension de 6000 fr. Comme il paraissait peu pressé de le finir (et peut-être ne l'a-t-il jamais commencé), un plaisant dit « qu'il ne faisait pas le Dictionnaire du Commerce, « mais le commerce du dictionnaire. »

On fit ce distique sur un poëme trop vanté :

Qui fut toujours loué? c'est le froid Saint-Lambert,
Qui, des *quatre Saisons*, a fait un long hiver.

Quelqu'un dit plaisamment (je crois que c'est M. F. N.) : « Les hommes sont comme les animaux : « les gros mangent les petits, et les petits piquent « les gros. »

Dans un cercle, une femme qui avait de la barbe au menton ne déparlait pas. « Cette femme est « homme, dit Rivarol, à parler jusqu'à demain « matin. » Il disait dans une autre occasion : « Je « compare les ouvrages de Mirabeau à des brûlots « lâchés au milieu d'une flotte; ils y mettent le feu, « mais ils s'y consument. — Mirabeau (disait-il « encore), était l'homme du monde qui ressemblait « le plus à sa réputation; il était affreux. »

Un financier, se trouvant à un repas avec un auteur du théâtre des boulevarts, lui dit : « Mettez-« vous à côté de moi, vous me direz beaucoup de « bêtises : cela me rappellera mes idées. »

Je ne sais pas qui a dit ce bon mot : « On ne « gagne pas plus à ennuyer un Français qu'à amuser « un Anglais. »

UN homme, avant de sortir pour aller se promener, avait soin de mettre sur l'ardoise de sa porte : « Je suis allé me promener au Luxembourg jusqu'à neuf heures; si vous ne voyez pas clair pour « lire, demandez de la lumière chez le voisin. »

JE suis fâché d'ignorer quel est celui de nos poètes actuels qui fait donner ces *Conseils par une mère à sa fille :*

Octave te recherche, et le vieil Alcidon
De ses biens et de lui voudrait te faire don.
L'un est jeune, agréable, et l'autre fort utile,
Et pour un jeune cœur le choix est difficile.
Alcidon est modeste, et riche, et généreux;
Ton Octave n'a rien, mais il est amoureux.
J'aimerais Alcidon, tu dois aimer Octave.
Ma fille, c'est pour toi; sans contrainte choisis
Le printemps et ses fleurs, ou l'automne et ses fruits :
Prends jeune maître, ou vieil esclave.

D'ALEMBERT, esprit froid et méthodique, sentant peu l'élégance des formes poétiques, disait naïvement à M. de Rivarol, en l'entretenant sur M. de Buffon, qu'il n'aimait pas : « Ne me parlez « point de ce comte de Tuffières, qui nous dit que « la plus belle conquête de l'homme est *cet animal « fier et fougueux....* lorsqu'il était tout simple de « nommer *le cheval.* — Vous avez bien raison, ré-

pondit finement Rivarol; c'est comme ce sot de Rousseau qui s'est avisé de dire :

« Des bords sacrés où naît l'aurore
« Aux bords enflammés du couchant,

« au lieu de dire tout bonnement de *l'est à l'ouest.* » L'histoire ne rapporte pas si le mathématicien sentit bien l'ironie, mais je le présume; ce qui était fin ne lui échappait pas; il n'y a que ce qui était délicat, bon, beau, sublime qu'il n'entendait pas bien. Aussi osa-t-il un jour dire, à propos d'une tragédie de Racine : *Qu'est-ce que cela prouve?* — J'aurais répondu à ce philosophe : *Cela prouve.... que tu es sans ame.*

Un docteur ayant été cité par mégarde dans un livre, sous le nom de *docte Morel*, l'auteur fit mettre dans l'errata : *docte*, lisez *docteur.* — Il voulait qu'on ne s'y méprît pas. — Un autre disait : « Il y « a cette différence entre les *traiteurs* et les *traitants*, que les uns nous donnent la nourriture, et « les autres nous l'ôtent. »

Sulzer rapporte cette anecdote. « Stanislas, depuis roi de Pologne, au retour de ses voyages, s'arrêta à Lissa, où il fut complimenté par toute la famille de Lezinski. Le célèbre Iablouski, recteur du collége de Lissa, imagina de donner à ce prince une fête d'un nouveau genre. Il écrivit chacune des treize lettres des deux mots *domus Lescinia* sur

treize boucliers portés par treize jeunes gens, et forma cinq anagrammes, dont les quatre premières sont très-ingénieuses et dont la dernière est sublime. Les voici. A un premier arrangement, l'ordre des boucliers portait : *Domus Lescinia.* Ils se mêlaient ensuite par des danses, et le premier repos présenta : *Ades incolumis;* le second : *Omnis es lucida;* le troisième : *Manè sidus loci;* le quatrième : *Sis columna Dei;* et enfin le cinquième, qui fut comme une prophétie : *I, scande solium.*

MADEMOISELLE Clairon reçut un jour un éloge bien flatteur, puisque ce fut la sensibilité elle-même qui en fit les frais, dans un de ces moments d'illusion qui valent mieux que tous les applaudissements. Elle jouait, sur un théâtre de nos provinces méridionales, le rôle d'*Ariane.* Dans la scène où cette princesse cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, à ce vers,

Est-ce Mégiste, Églé, qui le rend infidèle?

l'actrice vit un jeune homme qui, les yeux en pleurs, se penchait vers elle, et lui criait d'une voix étouffée : *C'est Phèdre, c'est Phèdre !*

C'EST un bien joli mot que celui de l'abbé Maury sur le malheureux Louis XVI. Je ne sais si c'est Mirabeau qui venait de dire du mal du monarque; M. l'abbé Maury, répliquant à l'insidieuse diatribe, termina par ces mots l'éloge vrai de son roi : « qu'il « était juste comme la loi, et bon comme la nature. »

Bernard passa les cinq dernières années de sa vie dans une sorte d'enfance, ayant oublié le passé et ne retrouvant aucune de ses anciennes idées. Il voyait même jouer quelquefois son opéra de *Castor et Pollux*, sans savoir qu'il en était l'auteur. Cependant à une représentation de cette pièce, il retrouva, pour un moment, une lueur d'intelligence, qui ne dura pas et qui ne revint plus. Il était placé à côté de M. Marin, son ami, que Beaumarchais a illustré dans ses plaidoyers en l'appelant *qu'es aco.* Il lui demanda le nom de la pièce et celui de l'actrice qu'il voyait : « M. Marin lui répondit : *Castor* et *mademoiselle Arnould.* — Ah! s'écria-t-il, *ma gloire et mes amours!* » — Après ces mots sa raison s'éclipsa sans retour.

Linguet avait eu besoin de deux mille francs, que le serviable poète Dorat lui prêta volontiers. Il se passa long-temps sans que la somme revînt au prêteur, qui, ayant à payer quelque chose, se décida à aller la demander. « Si j'avais pu vous la rendre, lui répliqua Linguet, je l'aurais déja fait; mais cela m'a été impossible; je ne prévois pas même le moment où je pourrai m'acquitter, à moins que vous ne vouliez consentir que je vous la paye en éloges dans mon journal. » — « Je le veux bien, « lui répliqua Dorat, puisque cela vous arrange. »

Cette anecdote me rappelle un impromptu adressé à une jeune personne; le poète disait :

Tiens, reçois ce quatrain pour prix de tes faveurs:

Trouverais-tu, Chloé, cette monnaie étrange?
Apprends donc que je suis un enfant des neuf Sœurs,
Et que nos vers sont nos lettres de change.

La marquise du Deffant a brillé dans le monde par son esprit, et s'est même rendue trop célèbre par sa philosophie, son incrédulité et sa galanterie. Elle ne se refusa jamais aucun plaisir, aucune passion, et cependant elle passe pour avoir été la femme qui s'est le plus ennuyée. Elle ne parlait que de son ennui, et tout l'ennuyait, même les ouvrages les plus gais de Voltaire et de Boufflers. Quant à l'inconstance de ses goûts, le chevalier d'Aidye, qui avait été un moment l'objet de son engouement, écrivait à mademoiselle de l'Espinasse ces lignes si caractéristiques : « Ne me parlez plus de cette femme, je ne « puis trop la mépriser; car ce n'est pas une femme « tendre qui a un amant, ni une femme faible qui « en a deux; mais une femme perdue, qui a envie « de tout et ne s'attache à rien. Elle prend un « amant comme elle prend une robe, parce qu'il « faut en avoir une, qu'elle quitte le lendemain « pour le seul plaisir d'en avoir une autre. »

On vient de m'apprendre une anecdote qui mérite d'être méditée et qui donne beaucoup à penser. Oubliant nos traverses politiques, il n'était question que de littérature dans une conversation que M. Marmontel avait avec M. de La Rivière. « Mon jeune ami, disait le premier, de toutes mes fautes,

celle que je me reproche le plus, c'est *l'infamie* (ce fut son mot), pour plaire à Voltaire, d'avoir écrit contre Boileau. Je ne me le pardonne point, et *on ne me le pardonnera jamais.* » Il faisait cet aveu avec un repentir extrême, et du ton que tels et tels pourraient s'écrier : *J'ai eu l'infamie d'être régicide!* Ce profond regret honore M. Marmontel, dont la conduite est aujourd'hui pure, ferme et franche, et qui est resté innocent de tout crime révolutionnaire. Il *ne se pardonne point* d'avoir pu être injuste envers Boileau ! et *on ne lui pardonnera jamais*, a-t-il dit!... Mais lui aurait-on appris qu'il a été puni par où il avait péché?—Oui, puni, puisque Voltaire, ce Voltaire pour lequel il s'imposa cette félonie contre la justice et le goût, dit un jour en rappelant cette mémorable faiblesse : « Marmontel a médit de *Nicolas;* voyez aussi le « beau coton qu'il a jeté en poésie ! » Expressions à la fois ingrates et peu nobles, où l'on voit le maître renier le malheureux disciple qui eut la honteuse complaisance d'immoler son honneur littéraire pour satisfaire simplement une gloire jalouse!!!...

FIN DU TOME PREMIER.

SOUVENIRS

ET

MÉLANGES.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

SOUVENIRS

ET

MÉLANGES

LITTÉRAIRES, POLITIQUES, ET BIOGRAPHIQUES.

PAR Mr L. DE ROCHEFORT.

Tome Second.

Diversité, c'est ma devise.
(LA FONTAINE.)

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.
(HOUDART DE LA MOTTE.)

PARIS.

BOSSANGE PÈRE, RUE DE RICHELIEU, N° 60;
BOSSANGE FRÈRES, RUE DE SEINE, N° 12;
PONTHIEU, PALAIS-ROYAL.

1826.

» Que la paix soit avec l'ame du bienfaisant
« auteur, qui imagina de faire des MÉLANGES ! »
(LORD SHAFTESBURY.)

SOUVENIRS.

1804.

C'est parce que j'aime la vraie *liberté*, c'est parce que je déteste les tyrans sanguinaires, que j'ai abhorré, que j'abhorre, que j'abhorrerai toujours notre infernale révolution. Je porte dans mon cœur la haine du mal, et toutes les fois que ma plume pourra faire justice de quelque oppresseur de l'humanité, je le ferai avec empressement; car, si c'est le devoir d'un homme de lettres de proclamer les grandes actions et d'applaudir aux vertus signalées, il doit aussi flétrir les crimes et les vices. Il en est qu'il suffit de faire connaître pour les vouer à l'infamie qu'ils méritent. Le trop célèbre ministre Richelieu paraît être du nombre de ces coupables dont la mémoire ne passe jamais qu'avec effroi à la postérité. On rapporte de lui des traits si horribles, que des proconsuls de notre temps n'auraient pu mieux faire. Voici, à ce sujet, ce qu'on lit dans un livre qui vient de paraître; il est de M. P. Villiers, qui y décrit avec soin tous les environs de Paris. J'ai cru devoir en extraire le morceau suivant.

« Ce château (*Ruel*) est devenu fameux dans

l'histoire du dix-septième siècle, par les importantes affaires qui ont dû y être traitées ; et surtout par les sanglantes exécutions secrètes qui y ont été faites. Plusieurs ennemis du cardinal, qui n'ont pas été condamnés juridiquement à perdre la vie, l'ont perdue dans ce lieu, sans éclat, par les mains des satellites du premier ministre. C'est dans le château de Ruel que l'infortuné maréchal de Marillac fut conduit, et condamné à mort par des commissaires. On sait que, quelque temps après, le cardinal de Richelieu, promoteur de ce jugement inique, railla amèrement les indignes magistrats qui avaient prononcé cette condamnation. « Il faut avouer, leur « dit-il, que Dieu donne aux juges des lumières « qu'il n'accorde pas aux autres hommes, puisque « vous avez condamné le maréchal de Marillac à « mort. Pour moi, je ne croyais pas que ses ac- « tions méritassent un si rude châtiment. » — C'est ici le lieu de citer une anecdote peu connue qui présente un grand intérêt ; elle prouve le génie infernal de Richelieu, et jusqu'à quel point il portait la haine.

« Retiré dans ses terres, en Normandie, depuis plus de trente ans, un vieux militaire fut forcé de revenir à Paris, pour y terminer quelque affaire. Il alla loger à l'hôtel de France ; qui était alors sur l'emplacement qu'occupe à présent le théâtre de la Comédie-Française, rue de Richelieu. Il y était depuis quelques jours, quand, un soir, en rentrant, il trouva un billet d'invitation pour se rendre, le lendemain, à Ruel, où le cardinal de Ri-

chelieu l'attendait pour dîner. L'honneur d'un pareil rendez-vous l'étonna. Le lendemain, il montre ce billet à plusieurs personnes de ses amis, qui furent, ainsi que lui, très-surpris. Il fut décidé qu'il se mettrait en route; et voilà notre vieux militaire qui part pour Ruel, et à pied. Il était à la hauteur de Neuilly, quand la pluie le surprend; il quitte la grande route, prend sur les côtés, pour être moins crotté et arriver plus décemment chez le cardinal. A quelques pas de là, il se retourne et aperçoit, dans un cabriolet, un particulier qui, après s'être arrêté vis-à-vis de lui, et lui avoir demandé où il allait, lui offrit une place pour le conduire à Ruel, où il se rendait lui-même. L'offre fut acceptée, et les voilà partis. La conversation s'engagea sur le but du voyage à Ruel. « Je vais chez le cardinal, dit le militaire, et je vous avoue que j'étais bien loin de m'attendre au souvenir flatteur de son Éminence; car il y a plus de trente ans que, retiré de la cour, où j'ai servi dans les gendarmes, je vis paisiblement dans mes terres, au fond de la Normandie. — Vous allez dîner chez le cardinal de Richelieu! lui répliqua son compagnon de voyage, en ralentissant l'allure de son cheval; vous allez à Ruel! — Oui! monsieur. — Et connaissez-vous particulièrement le cardinal? — Je n'eus jamais avec lui aucune familiarité. — Et vous avez servi en qualité de gendarme? — Oui. — Et, depuis trente ans, vous n'avez eu aucune relation avec lui? — Aucune. — Vous n'avez rien sollicité près de son Éminence? — Rien. — A la cour, dans le temps des troubles, quel

parti suiviez-vous?—Celui de la Ligue. — De la Ligue! et le cardinal!.... Pardon, monsieur, mais je vous assure.... que... je vais aussi... — Expliquez-vous; d'où peut naître votre trouble? et pourquoi ces questions? — Monsieur, votre âge.... l'air de candeur et la franchise que je remarque en vous..... m'inspirent le plus grand intérêt. — Achevez. — Hé bien! monsieur, je vais continuer. (et il ralentit encore le pas de son cheval); vous ne deviez pas le motif qui peut engager le cardinal à vous inviter à dîner.—Je n'en soupçonne pas le plus petit, et je vous avoue que j'étais loin de m'attendre à l'honneur qu'aujourd'hui je reçois de son Éminence. — Cet honneur est bien dangereux! — Quoi? — Connaissez-vous bien le caractère du cardinal? Ce ministre est grand, sans doute, mais... — Mais? — Il est très-vindicatif, et sa haine ne s'éteint qu'avec la vie de la personne qui en est l'objet. — Mais, monsieur? — Je serai franc jusqu'à la fin. — Vous m'effrayez. — N'avez-vous jamais encouru sa disgrace. — Je ne le crois pas. — Vous n'avez pas, comme bien d'autres, blâmé quelques opérations de son ministère? — Jamais ouvertement. — Voyez, réfléchissez; il en est encore temps, puisque je suis avec vous, et que nous ne sommes point en présence de l'ennemi. — Mais, monsieur, il y a dans vos discours... — Beaucoup de franchise, et une grande envie de vous servir. Tenez: dans votre jeunesse, n'auriez-vous pas fait quelques couplets malins, quelques épigrammes? — Oui, je vous l'avoue franchement, et plusieurs de mes re-

frains ont même fait fortune. Ils étaient dans toutes les bouches. — En voilà assez; écoutez-moi tranquillement.... — Votre voix s'altère. — Je retrouverai assez de force en moi... Vous ignorez qui je suis, et vous allez frémir en l'apprenant; vous bénirez en même temps le hasard heureux qui m'a fait rencontrer en vous un brave homme, à qui j'ai donné place près de moi. — Monsieur, certainement... — Je suis le bourreau. — Le bourreau? — Oui, monsieur, et je ne vais jamais à Ruel, que le cardinal, terrible en ses vengeances, n'ait quelque crime à commettre. Vous allez chez lui? J'y suis appelé; et je vous assure qu'il y va de vos jours : je puis les sauver, et je le fais de grand cœur. Descendez de voiture, dérobez votre tête aux recherches inquisitoriales de Richelieu; et souvenez-vous de moi. — Mais, digne homme! — Point de remercîments, fuyez; je suis payé de mes soins, si je vous suis utile. — Notre militaire n'insista pas : il revint précipitamment à Paris, disposa tout pour son voyage, et partit. Il eut, quelque temps après, le double plaisir d'apprendre la mort du cardinal, et de retrouver celui qui lui avait si généreusement sauvé la vie. »

Si l'anecdote est aussi vraie qu'elle paraît probable, tache éternelle et infamie à sa mémoire.

•••••••••••••

QUELQU'UN, parlant de nos nombreuses *constitutions*, qui n'ont fait que paraître et disparaître, et n'ont produit aucun résultat, prétendait en avoir

composé une qui n'aurait pas ce terrible défaut; aussi espérait-il qu'elle plairait à tout le monde et durerait toujours. Elle avait deux ou trois mille articles, et est si complète, disait-il en plaisantant, que *j'y ai tout prévu, même les cas qui ne peuvent jamais arriver.*

« C'est un grand bonheur d'avoir ce que l'on désire », disait-on à un ancien philosophe, qui eut le bon esprit de répondre : « C'est un plus grand bonheur encore de ne désirer que ce que l'on a. »

M. Secousse, curé de Saint-Eustache, à Paris, avait une très-jolie nièce qui portait son nom. Un jour qu'un Père Capucin et un Frère Lai dînaient chez lui, le hasard ayant placé le Frère près de Mlle Secousse, il la regardait, la contemplait, l'admirait, lorsqu'un malin de l'assemblée s'en aperçut, et dit : « Il me semble qu'une des règles de l'ordre « de Saint-François oblige ses enfants de dire fran- « chement et sans hésiter ce qu'ils ont dans l'ame « quand on les interroge. » Le Père Capucin, qui était un homme d'esprit, répondit en souriant : *Vous avez raison ;* et il demanda au jeune Frère : *Que pensiez-vous à l'instant ? — Je pensais que j'étais au bord d'un précipice, et qu'il ne fallait qu'une secousse pour m'y faire tomber.*

Madame la comtesse Dumas-Ruffey faisait la quête pour les pauvres dans son église paroissiale :

chacun s'empressait d'être généreux, et les sollicitations d'une femme jeune et jolie rendaient charitables les pécheurs les plus endurcis. Cependant, après avoir touché les plus indifférents, elle arriva auprès de la chaise de M. Toinard, *fermier-général* (père de madame la comtesse d'Esparbès), homme fort riche, mais extrêmement avare. Elle lui tend la bourse. M. Toinard, surpris et fâché, s'écrie douloureusement : « Pardon, madame, je voudrais « vous donner quelque chose ; mais, je n'ai absolu- « ment rien. — Ah ! monsieur, lui dit-elle, que je « suis heureuse ! je tiens la bourse des pauvres : vous « n'avez rien, prenez ; ce qui est dedans vous ap- « partient. »

MADAME de Toustain a placé sous le portrait de Mme la comtesse de Beauharnais cette inscription :

Muses, Graces, Vertus, en mélangeant vos traits,
A mes regards charmés vous peignez Beauharnais.

Ce que M. Georlin a mis ainsi en latin :

Ingenio, illecebris, ecce Minerva, Venus.

M. C. A. Walckenaër vient de publier des détails bien intéressants sur quelques manuscrits de Montesquieu. Ils renferment d'abord un fragment concernant Louis XI, qui démontre que l'anecdote de la brûlure de l'histoire de ce roi est apocryphe ; une dissertation sur la *puissance paternelle*, dont la publication nous serait aujourd'hui très-utile ;

plusieurs autres morceaux, et quatre chapitres sur le *goût*, qu'il a recueillis dans trois gros vol. in-4°, de six à sept cents pages chaque, intitulés, *mes Pensées*. Les pensées de Montesquieu! quand nous les fera-t-on connaître? On n'en a imprimé qu'une très-petite partie en 1798, dans les *OEuvres posthumes* in-8°. On avait dit dans ces OEuvres posthumes, que M. le baron Secondat avait, par crainte, pendant la terreur, brûlé les papiers de son père. Cette assertion, si fâcheuse pour la mémoire de M. de Secondat, se trouve démentie par le fait. M. Walckenaër a beaucoup à s'applaudir d'une aussi heureuse et glorieuse découverte. Quel dommage qu'il n'ait pas eu le temps de tout transcrire! Il paraît qu'on ne lui a pas même laissé celui de tout lire. Je lui emprunterai les traits suivants, qu'il rapporte. Montesquieu a dit des flatteurs : « Un « flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun « maître. » A côté de cette pensée, se trouve cette ingénieuse et plaisante réflexion du sage de la Brède : « Je disais de M. de La Trimouille, qu'il « n'y avait personne qui sût mieux que lui ce qu'il « ne fallait pas faire. » Et de Louis XI : « Il ne vit « dans le commencement de son règne que le com- « mencement de sa vengeance. Il lui semblait que « pour qu'il vécût, il fallait qu'il fît violence à tous « les gens de bien. » Il trace ensuite un parallèle entre Louis XI et Richelieu (qui fut aussi très-sanguinaire), et donne toujours l'avantage à ce ministre, ainsi que le prouve sa dernière phrase. « Il fit « dit-il, jouer à son monarque le second rang dans

« la monarchie, et le premier dans l'Europe; il avi-« lit le roi, mais il illustra le règne. » Est-ce un éloge ou une critique? Je pencherais à croire que c'est une critique. Montesquieu n'a pas dû penser qu'un ministre puisse être absous d'avoir osé *avilir* le faible monarque qui l'avait investi d'une confiance illimitée.

Un moine vint à l'audience d'un ministre avec une grande boîte sous son manteau. Quelqu'un demanda ce que c'était. Le moine répondit : « C'est « le modèle d'une machine nouvelle de mon inven-« tion, qui, à défaut d'eau et de vent, fera aller les « moulins par la fumée. » Un vieux militaire s'écria : *Eh morbleu! mon père, il n'y a rien là de nouveau; c'est avec cela qu'on fait aller en avant des bataillons.*

M. Fabien Pillet a fait cette excellente épigramme sur les querelles du *Conservatoire.*

Encore une dispute! on n'y tient vraiment pas!
Ces messieurs du Conservatoire,
S'ils veulent conserver leur gloire,
Devraient bien finir leurs débats.
J'admire leurs talents, et même leur génie;
Mais, au fait, ils ont un grand tort :
C'est de s'intituler professeurs d'harmonie,
Et de n'être jamais d'accord (1).

(1) Un anonyme voulut la parodier ou se l'attribuer ainsi :

Bon Dieu! quelle cacophonie!
Messieurs, ne braillez pas si fort;

Vers le milieu du dernier siècle, il se répandit à la cour que le maréchal de Bellisle avait demandé au roi l'honneur d'être enterré à Saint-Denis. Cela fit faire cette épigramme.

On dit qu'on est envieux à la cour;
Pour moi, je vois le contraire en ce jour :
Au grand Fouquet, bienfaiteur de la France,
Louis accorde un *bon* pour Saint-Denis.
Nul n'est jaloux de cette préférence;
Tous font des vœux, même ses ennemis,
Pour que demain il entre en jouissance.

Pirón en fit une sur le même sujet, plus courte, plus spirituelle et plus piquante. *On mettra*, dit-il, *cette inscription sur sa tombe :*

Ci-gît le glorieux à côté de la gloire.

M. de Guerle avait publié un recueil que je désirais connaître. Mon correspondant-libraire m'a enfin procuré Les Amours, *imitation en vers, des plus célèbres poètes latins.* Ce petit in-18, de 126 pages, sans nom d'auteur et sans date, méritait d'être imprimé avec plus de soin. De tous les

En parlant toujours d'harmonie,
Ne serez-vous jamais d'accord?

élèves de Parny, c'est certainement celui qui en approche le plus. Il y a une grace, un abandon, une vivacité dans son style, qui plaisent infiniment. Ce recueil, si varié, si agréable, n'a d'autre défaut que d'être trop court, et surtout d'être devenu trop rare. L'auteur devrait en donner une nouvelle édition augmentée d'une foule de pièces que sa muse aimable et légère a laissé éparpiller dans les *Almanachs des Muses*, ou dans les *Étrennes d'Apollon*. Ce recueil serait un des plus jolis, des plus ingénieux à lire. « Heureux (dit M. *de Guerle*, dans *quelques* « *réflexions* que les circonstances dictèrent), heu- « reux celui qui sait aimer et vaincre! plus heu- « reux celui qui peut chanter et ses triomphes et « ses plaisirs! celui enfin qui, dans des vers voués « à l'immortalité, réunit la délicatesse de Catulle, « la pureté de Gallus, l'imagination de Properce, « l'esprit d'Ovide et l'âme de Tibulle! » Il n'y a de trop, dans ce passage, que *l'esprit d'Ovide* : le bel esprit n'a que faire où le sentiment doit régner seul.

N. B. GUERLE (*Jean-Nicolas-Marie* de), fils de *Nicolas* de Guerle et de *Marguerite* RAISSON, naquit le 15 (et non pas le 6) janvier 1766, à Issoudun (Indre), lors d'un voyage que fit sa mère dans cette province. Sa famille, qui habitait Paris, était originaire d'Irlande. Elle s'émigra et accompagna Jacques II en France, lorsque ce monarque fut contraint par ses sujets révoltés à quitter ses états. Ainsi M. de Guerle ne fit que suivre l'exem-

ple de ses aïeux, dans l'attachement qu'il montra, pendant tout le cours de sa vie, à ses princes légitimes. Transplantés dans une autre patrie, leur fortune avait disparu, et son père se trouva obligé de remplir les fonctions de secrétaire de l'administration de ce M. de Francueil dont parle beaucoup madame d'Épinay dans ses *mémoires*, et chez lequel il connut J. J. Rousseau. Il aimait l'étude : son fils, marchant sur ses traces, savant modeste et poète sans vanité, publia plusieurs ouvrages sous des noms supposés, et ne s'occupa guère d'attacher au sien toute la célébrité qu'il aurait pu obtenir. Et même, lorsqu'il fut devenu censeur des études au collége de Louis-le-Grand, il paraissait effrayé du moindre souvenir de ses charmantes productions, et craindre qu'elles ne nuisissent à sa tranquillité ; comme si dans *l'Université*, qui se piquait autrefois d'être la mère des sciences et des lettres, il était défendu ou criminel aujourd'hui d'avoir et de montrer quelque esprit et quelque talent ! La poésie y serait-elle proscrite à ce point, qu'elle fût regardée comme un tort, comme un obstacle aux capricieuses faveurs des chefs de *l'instruction* ? Ce mot *d'instruction* ne suffirait-il pas seul pour caractériser, s'il existait, le ridicule d'un aussi sot préjugé ? Quoi qu'il en soit, malgré cet ostracisme, contre lequel cependant quelques illustres exemples semblent prescrire, M. de Guerle eut de l'esprit, et beaucoup. Placé, à l'âge de douze ans, comme boursier au collége de Montaigu, il y fit de bonnes et solides études, qui lui apprirent à aimer nos auteurs classi-

ques, qu'il imita souvent avec succès. C'est en 1789, âgé de vingt-trois ans, qu'il publia son premier ouvrage, intitulé : *Origine des temples de l'Amour*, *poëme érotique* (et non pas *traduit du grec*, comme un journal l'a avancé), *par M. de Chanely* (nom supposé), Paris, sans nom de libraire (quoique le même journal ait indiqué celui de *Valade*), in-8°. Dans le prologue, l'auteur dit :

C'est au printemps de la nature
Que l'Amour naquit du Désir.
Son encens fut un doux soupir,
Son autel un lit de verdure.
Et son offrande le plaisir.
Vénus m'en a conté l'histoire,
Inscrite aux fastes de Cypris:
Pour en conserver la mémoire,
Vénus dicta, moi j'écrivis.

On voit qu'il n'y a rien là qui annonce que l'ouvrage est *traduit du grec*. M. de Guerle y parle de lui, et toujours en son nom : il dit qu'il *est jeune encore;* mais plus tard, ajoute-t-il,

Mais, si le dieu des vers sourit à ma jeunesse,
Un jour j'enfanterai de plus nobles accents;
Le luth qui, sous mes doigts, soupira la tendresse
Pour un roi citoyen ennoblira ses chants.
Je te peindrai, foulant l'orgueil du rang suprême,
Maître adoré des cœurs, conquis par tes bienfaits,
Et seul, environné de l'amour des Français,
Plus grand par tes vertus que par ton diadême.

Ce poëme est en trois chants très-courts, qui se

terminent par un *Envoi à madame la comtesse de B**** (Beauharnais). Le tissu de l'ouvrage est peu de chose, mais la broderie est agréable. Ses vers sont faciles et spirituels; ils sont loin cependant d'annoncer tout le talent de l'auteur pour le genre érotique, qui se manifesta avec éclat dans *les Amours*, in-18, publiés en 1794, sans aucune date et anonyme. Il les appelait *delicta juventutis*; mais c'étaient des fautes souvent heureuses, et qui avaient été précédées de deux brochures bien différentes. La première, intitulée *les États-généraux des bêtes*, allégorie très-mordante, fut cause que *le comité des recherches* chercha beaucoup à connaître le nom de l'auteur, qui, habitué par modestie à cacher ses travaux, ne se crut pas obligé d'aller lui révéler ce mystère. Peu de temps après, il publia, sous le nom pseudonyme du marquis d'Arnay, l'écrit intitulé *Proclamation du camp de Jalès*, qui fit tant de bruit dans le temps, et qui doit faire aujourd'hui tant d'honneur à ses principes et à son courage. Aussi courut-il de grands dangers. La veille des massacres de septembre, il fut arrêté et conduit à la prison de l'Abbaye. Le docteur Ropeau, son ami et son camarade de collége, ayant été appelé pour donner ses soins à un malade, l'aperçut dans la cour où les prisonniers étaient amoncelés : il s'étonna de le trouver là, et l'ayant pris sous le bras, comme s'il était un de ses aides, il l'emmena et le sauva. Le 5 octobre 1794, M. de Guerle épousa mademoiselle *Marie-Jeanne* BERNIER, douée des qualités d'un sexe destiné à faire les charmes de

notre vie, et à nous assurer le peu de bonheur réel qu'il nous est permis d'avoir sur la terre. De ce mariage naquirent trois filles qui existent encore, portant chacune le nom d'une des trois Graces : *Euphrosine*, *Aglaé*, *Thalie*. C'est à *Aglaé* (aujourd'hui madame Pelassy de l'Ousle) qu'il adressa, à l'époque de ses quinze ans, ces vers inédits :

Jeune Aglaé, voici les vœux d'un père:
Puissent, toujours exempts de pleurs,
Tes beaux ans s'écouler comme une onde légère
Qui serpente parmi les fleurs!
Que tes seules vertus soient ton seul art de plaire;
Sois à quinze ans l'exemple de tes sœurs,
Sois à vingt ans l'image de ta mère.

A la société des *Rosati*, et ensuite au lycée Thélusson, M. de Guerle lut un morceau qui fut inséré dans le dixième numéro de la seconde année des *Veillées des Muses*, sur *les vers de société;* cet opuscule ingénieux est en prose, entremêlé d'imitations en vers de Catulle et de Pontanus. En 1797, il coopéra à la rédaction du *Mémorial*, avec messieurs l'abbé de Vauxelles, Fontanes et La Harpe, que la mort a aussi enlevés à leurs laborieuses et utiles occupations. En 1799, il publia l'éloge des *Perruques*, sous le faux nom du docteur Akerlio. Il publia aussi, la même année, *la Guerre civile* de Pétrone, traduction libre, en vers français, qui a été réimprimée en 1816, à la suite du *Lucain* de M. Amar. Dans la cinquante-neuvième note de son ouvrage, il a placé un morceau de la satire de Pé-

trone, plein d'élégance et de vérité, contre les déclamateurs, qu'on pourrait appliquer sans peine aux *romantiques*. Je n'en rapporterai que cette phrase d'un des interlocuteurs : « Jeune homme.... « le vice de nos leçons n'est point le crime des « professeurs; devant des têtes sans cervelle, il faut « bien qu'on déraisonne. » Ce qui semble vouloir dire, que, lorsqu'on vit dans un siècle peu raisonnable, il faut savoir extravaguer avec lui; conclusion, pourtant, que Pétrone a soin de combattre, en raillant ceux qui imitent cette emphatique extravagance. En l'an VIII, c'est-à-dire en 1800, il donna *Stratonice et son peintre, ou les deux portraits, conte qui n'en est pas un*. En effet, il y retraçait une anecdote célèbre à cette époque. Ce conte était suivi de ceux de *Phryné devant l'Aréopage*, de *Pradon à la comédie*, et de quelques poésies destinées à figurer dans une nouvelle édition des *Amours*, qui ne fut qu'annoncée. Peut-être ne parut-elle point parce que, le 3 août 1800, il entra dans l'instruction publique, et que dès-lors il chercha à faire oublier tous ses ouvrages, avec le même soin que d'autres mettent à les rappeler. L'ancienne université fut recréée sous de nouvelles formes, et cette université fit tellement peur à son esprit, qu'il ne livra à l'impression que deux discours, l'un sur *la grammaire générale*, prononcé aux élèves de Saint-Cyr, en 1801, l'autre sur *l'étude;* après quoi, il se tut. Il exerçait depuis six ans les fonctions de censeur au collége de Louis-le-Grand, lorsque l'état de la santé de M. de Fermant, provi-

seur, détermina la Commission de l'instruction publique, nommée par le roi, à charger M. de Guerle de la direction de ce collége. La tâche était pénible, mais le funeste événement du 20 mars 1815 la rendit encore plus difficile. Aussitôt que M. de Fermant eut obtenu sa retraite, le gouvernement d'alors s'empressa d'offrir sa place à M. de Guerle, qui la remplissait provisoirement. La lettre de M. Arnault, second directeur, sous le prince Le Brun, grand-maître, est très-pressante; mais M. de Guerle refusa avec fermeté; sacrifice qu'il ne chercha pas à faire valoir au retour du roi, pas plus qu'il n'avait voulu réclamer aucune récompense pour son énergique *Proclamation du camp de Jalès*. Son ame était si indépendante, qu'il s'exprimait toujours, dans l'intimité de la conversation, avec franchise et liberté sur les événements politiques. L'arbitraire et l'injustice le blessaient, de quelque main qu'ils partissent; c'est-à-dire que, véritablement royaliste, il n'était que royaliste, et n'appartenait à aucune faction, à aucun parti, à aucun ministère; il n'appartenait qu'à son pays et à son roi. Modeste dans ses travaux, il s'occupait presque en secret d'une *Traduction de Virgile*, que M. *Heguin de Guerle*, son troisième gendre, doit bientôt faire paraître; et avait, je crois, abandonné la composition d'un grand poëme sur les Troyens (*Paris et Œnone*). Le 21 août 1805, il avait prononcé, à la distribution des prix, un excellent *discours sur l'imitation*, qui n'a point été imprimé, non plus que sa traduction de *la Satire de Pétrone*,

qu'il fit en 1795, âgé de vingt-neuf ans, d'où il me permit d'extraire, dans le temps, ce passage :

Il est beau de donner la loi ;
La recevoir est un outrage,
Et j'aime à n'obéir qu'à moi.
Le mépris est l'arme du sage.
A l'oubli d'une offense on connaît un grand cœur :
Le vainqueur qui pardonne est doublement vainqueur.

« Personne, plus que lui, a dit M. Ch. du Rozoir sur sa tombe, n'aimait l'ordre ; mais il désapprouvait une sévérité outrée. La jeunesse n'avait pas d'ami plus sincère ; mais il ne pouvait cacher son éloignement pour ceux qui la flattent et qui la corrompent. Des principes, une conduite aussi sage, lui ont valu la confiance et l'amitié de tous ses collègues, le respect de ses subordonnés et la constante affection de ses élèves. Hélas ! peut-être serait-il aujourd'hui plein de vie, si son dévouement sans bornes au collége de Louis-le-Grand n'eût préparé pour lui une suite de jours d'angoisse, et des nuits sans sommeil, pendant cette dernière année, si fatale à ce bel établissement. » Sa santé ne put résister aux secousses que son cœur éprouvait ; il s'alita, mais avec l'espoir, disait-il, de *se lever bientôt* pour seconder le chef (M. Laborie) que le grand-maître a placé à la tête de ce beau collége. C'est dans ses moments lucides, qu'il adressa, le 15 août 1824, à madame *Nibelle*, sa fille aînée, ces vers faciles :

Las de combattre en vain tant de noires humeurs,

Dont la guerre intestine entretient mes langueurs,
J'allais triste et dolent vers les murs de Barége
Grossir le crédule cortége
Des culs-de-jatte voyageurs,
Qui, par vaux et par monts, cherchent ces eaux fameuses
Où, dans vingt sources merveilleuses,
L'espérance au front gai boit l'oubli des douleurs,
Où la riante Hygie, à ses adorateurs,
Près de ces grottes sulfureuses,
Garde en secret des lits de fleurs;
Où le soir, au soupir des flûtes amoureuses,
Sous l'onde, en se jouant, vont noyer leurs vapeurs
Mille essaims de galants baigneurs,
Mille essaims d'aimables baigneuses....
Mais d'une autre Antigone, ô fortuné pouvoir!
O des maux en plaisirs douce métamorphose!
Des bords que la Mayenne arrose
Euphrosine accourt pour me voir:
Adieu, Barége; adieu, Bagnère,
Spa charmant, Thermes enchantés,
Beaux lieux qu'aime Esculape et qu'Amour a chantés;
Adieu, sans regret: qu'ai-je à faire
De vos ruisseaux d'azur, de vos lacs argentés?
Euphrosine sans vous a su guérir un père.....
Reste, ma fille, ah! reste à mon côté;
Je me sens mieux: ta magique présence
Est la fontaine de Jouvence
Où doit rajeunir ma santé.

Espérance trompeuse! fallacieuse illusion d'un cœur aimant! ces vers étaient le chant du cygne: M. de Guerle expira le 11 novembre, en édifiant tout le monde par sa piété, et sa résignation à quitter une famille dont il était si chéri.

CHARLES-QUINT s'aperçut qu'un de ses pages n'avait plus de cheval, et s'adressant à lui, d'un front sévère, il lui demanda ce qu'il en avait fait. — Sire, répondit le jeune D. Atanasio de Oyola, je l'ai vendu pour nourrir mon père, détenu pour crime de lèse-majesté. — Bien loin de lui savoir mauvais gré de cette réponse et de cette action de piété filiale, le roi fit donner une récompense à ce page.

ON prétendait que Marmontel s'ennuyait : *C'est qu'il s'écoute parler*, dit l'abbé Arnaud. Ce mot piquant a peut-être fourni à M. Angliviel de La Beaumelle l'idée de l'épigramme suivante, contre M. Mercadier, ingénieur du département de l'Ariége, qui est le plus prolixe et le plus ennuyeux conteur du monde :

Tirons de l'ennuyeux Marco
Une vengeance juste et prompte ;
Plaçons-le devant un écho,
Et qu'il s'écoute faire un conte.

M. DE...., ayant eu à supporter les bavardages de M...., dit, en le quittant : « La mémoire d'un « indiscret est sa plus dangereuse ennemie. » Il disait une autre fois : « La nature fait des sots, et les « femmes les érigent en fats. » Comme il n'aimait pas les sots (et il avait raison), il ajoutait : « Un « trait de génie peut sortir de la bouche d'un fou, « mais jamais de celle d'un sot. »

On a fait ce portrait de M. André Murville, sur l'air de *Vive Henri IV* :

Hormis à table,
Il est toujours au lit;
Qu'il est aimable!....
Quand il sait ce qu'il dit!
C'est pis qu'un diable
Pour..... cacher son esprit.

M. le comte Blanchard de La Musse vient d'adresser cet impromptu :

A DES DAMES QUI CAUSAIENT ENSEMBLE.

Un peu de charité, mesdames; ce n'est guère:
Pourquoi toujours médire ainsi?
—Ah! le conseil est fort poli!
C'est-à-dire qu'il faut nous taire.

Habert (François), né à Issoudun en Berri, vers 1519, d'une famille qui n'était guère connue alors, alla jeune à Paris pour faire ses études. Dès qu'il les eut achevées, « son père, dit l'abbé Goujet, « qui le destinait à la jurisprudence, l'envoya à « Toulouse, où l'étude du droit était très-florissante; « son fils suivit ses intentions, il s'appliqua avec « ardeur à ce qui lui était enseigné, et il avait « déja acquis l'estime et l'affection de ses maîtres, « lorsque la mort de son père vint déranger ses « projets. Le défunt avait eu plus de probité que de « richesse. Chargé de quatre filles, il s'était incom-

« modé pour donner à son fils une éducation con-« venable. » En le perdant, le jeune Habert fut privé de toutes ses ressources ; car, dit-il :

Car, sur le point des lois suivre le cours,
Du Mœcenas les moyens furent courts :
Ce Mœcenas certes c'était mon père,
Qui lors mourut par fortune improspère,
Dont fus contraint de sa mort m'étonner,
Des lois aussi la suite abandonner....
Lequel pour vrai n'a laissé héritage
Où besoin soit d'y requérir partage.

Privé de biens, il adopta, suivant l'usage du temps, une devise qu'il expliqua ainsi :

Puisque fortune incessamment me blesse,
Nommé je suis le Banni de liesse.

Mais cette sorte d'emblème ne signifie pas, comme on l'a écrit, qu'il soit resté dans la misère et qu'il n'obtint point de succès auprès de ses contemporains. On voit, au contraire, par ses ouvrages, qu'il eut beaucoup de protecteurs. François de Pisseleu, évêque d'Amiens, à qui il dédia une de ses premières productions, lui envoya de l'argent, afin qu'il pût payer son hôte et se retirer avec honneur de Toulouse. En 1541, il avait déjà publié : *les Visions du Banni de liesse*, in-8°, 1540 ; *la Suite du Banni de liesse, contenant le Jugement de Páris* (1), etc., poëme qu'il dédia à

(1) Cet ouvrage, que Delandine appelle le *Poëme des trois déesses*, avait quelque célébrité ; mais Imbert a traité de nos jours ce sujet avec beaucoup de grace, de facilité et d'imagination.

l'archevêque d'Amiens, in-8°, 1541; et *la Jeunesse du Banni de liesse*, par *un étudiant à Tolose*, in-12, 1541. La première partie du premier de ces trois recueils renferme des épîtres ou placets à ceux dont il sollicitait la protection, et des *Rondeaux interlocutoires d'un jeune amant et de sa mie*. « Ce titre, dit naïvement l'abbé Goujet, vous « en fait assez connaître le sujet : être jeune et « poète, et n'être point amoureux, c'eût été une « singularité que l'auteur était bien loin d'affecter. » Mais on voit aussi, par tout ce qui précède, que le titre de *Banni de liesse* tient aux malheurs qu'il essuya en entrant presque dans la vie, et non pas aux traverses de ses derniers jours. Plus tard, il fut secrétaire de plusieurs prélats, et enfin du duc de Nevers, qui le fit connaître à la cour, où il fut bien accueilli, d'abord par François Ier, et ensuite par Henri II, qui le qualifia *son poète;* La Monnoye dit qu'il fut un des *poètes les plus célèbres* de ce règne. La même année 1541 vit paraître le *Jardin de félicité, avec louange et hautesse du sexe féminin, en rime françoise*, in-8°; ainsi que le *Combat de Cupido et de la Mort, en prose*, accompagné d'*épîtres, ballades, chansons et épitaphes*, in-8°. Parmi les épitaphes, on trouve celle de Clément Marot, à qui il adressa divers de ses opuscules. Nous n'indiquerons pas ici tous ceux que ce fécond auteur a publiés. On en trouvera la liste dans les *Mémoires* du P. Niceron, tome 33, pag. 182. L'article 16 indique le *Temple de chasteté, avec plusieurs épigrammes, tant de l'invention de*

l'auteur, que la traduction et imitation de Martial, etc., in-8°, 1549. Celles imitées de Martial sont au nombre de vingt-trois. En voici une (liv. 2, ép. 79) qui donnera une assez bonne idée des naïves traductions de ce vieux auteur.

A UN FEINT INVITEUR.

Lorsque tu sais que je suis invité
D'aller dîner ou souper dans la ville,
Tu me semonds; mais j'ai prémédité
D'user vers toi de réponse subtile;
Car désormais que par ta façon vile,
M'inviteras à souper, sans raison,
Je te dirai, de façon plus civile:
—Excuse-moi, je soupe en ma maison.

François Habert a traduit en vers les *Sermons d'Horace*, et, par l'ordre d'Henri II, les *Métamorphoses d'Ovide*. Il adressa à Melin de St.-Gelais un épître très-intéressante, où il passe en revue *l'immortalité des poètes français*, et semble avoir donné l'idée à Marmontel de son épître sur les *poètes*. Il publia aussi la *Louange et vitupère de Pécune*, 1555; l'*Excellence de la poésie*, 1556; les *Divins oracles de Zoroastre*, 1558; *Sonnets héroïques sur le mariage de Charles, duc de Lorraine, et de Madame Claude, seconde fille du roi Henri II*, 1559; *Églogue pastorale sur l'union nuptiale de Philippe, roi d'Espagne, et de Madame Élisabeth, première fille du roi Henri II*, 1559; *les Amours conjugales de très-illustre prince Emmanuel Philibert, duc de Savoye, et de très-*

illustre princesse Marguerite de Valois, etc., 1559. Comme on ignore le temps de la mort de ce poète fécond, et que son dernier ouvrage est de 1561, on l'a fixée à cette époque (1), parce qu'on suppose que s'il avait vécu plus tard, il aurait fait paraître encore d'autres livres. Le P. Niceron, d'après du Verdier et Lacroix du Maine, rapporte les titres de trente-huit. Cependant le rédacteur des *Annales poétiques* en a découvert un trente-neuvième sur lequel il ne donne aucun renseignement. C'est un volume de *fables*, qui aurait dû suffire seul pour faire une réputation à François Habert et le préserver du jugement sévère que l'éditeur a porté contre lui. N'était-ce pas pour lui un mérite, et un grand mérite, d'avoir composé les plus anciennes fables que nous connaissions dans notre langue, d'avoir montré du talent dans ce genre, et d'avoir enfin servi de guide et de modèle à La Fontaine, qui lui emprunta quelques sujets? Sans doute cet inimitable La Fontaine alla beaucoup plus loin que lui. Mais la langue s'était perfectionnée et le goût mûri, quand il écrivait ses apologues. De plusieurs fables semblables, quant au fond seulement, nous ne rapprocherons qu'un seul fragment, que nous prendrons dans le chef-d'œuvre de La Fontaine :

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

L'âne vint à son tour, et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant,

(1) Pourquoi la biographie de Chaudon et Delandine dit-elle : « Il fleurit depuis 1540, jusqu'APRÈS 1569? »

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria *haro* sur le baudet:
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Tous ces détails sont excellents, et chaque mot y est parfait. Cependant notre ancien auteur peut, dans sa naïveté, soutenir un peu le parallèle :

—Or je trouvai, pour le conte abréger,
Ses deux souliers remplis de bonne paille.

Je la mangeai sans rien dire à mon maître,
Et ce faisant, l'offensai grandement;
Dont je requiers pardon très-humblement,
N'espérant plus telle faute commettre.

O quel forfait! ô la fausse pratique!
Se dit le loup, fin et malicieux;
Au monde, rien n'est plus pernicieux
Que le brigand ou larron domestique.

Comment! la paille, au soulier demeurée,
De son seigneur manger à belles dents!
Et si le pied eût été là dedans,
La tendre chair eût été dévorée?... (1)

(1) Cependant le dictionnaire de Chaudon et Delandine prononce encore sur ces fables : « La morale en est juste, ingénieuse; mais le style est froid, monotone, sans couleur, sans harmonie. » — Il me semble que le passage cité suffit pour prouver le contraire.

Ah! sire loup, vous saviez bien le contraire; c'est vous qui eussiez dévoré *la tendre chair*, tandis que l'âne n'y eût pas touché : mais c'était votre logique de loup! il fallait une victime, et le baudet fut sacrifié sans miséricorde. Ainsi on a pu voir, à tel ou tel tribunal, tel juge condamner aussi légèrement le malheureux qu'un triste hasard avait forcé à venir plaider devant sa fragile équité.

Car, trop souvent, par cautèle subtile,
Tort bien mené rend bon droit inutile.
(CL. MAROT.)

VOLTAIRE a été un grand écrivain; ses ouvrages sont très-agréables à lire, remplis d'élégance, de facilité, d'esprit, de charmes et de graces; il est fâcheux qu'ils soient semés de tant de choses hardies, impies, anti-sociales. Comment l'homme de génie, l'homme qui aime sa gloire, ne se respecte-t-il pas assez pour aspirer à une gloire durable et pure?... Voltaire a écrit, en 1764 : « Je n'ai d'autre « spectacle que celui des sottises et des folies de *ma* « *chère patrie*. Je lui ai bien de l'obligation; car, « *sans cela, ma vie serait insipide.* » Il s'est permis mille traits de ce genre, qui passent beaucoup trop les bornes d'un spirituel badinage. En voici un autre exemple de la même date : « Un temps « viendra, sans doute, où nous mettrons les papes « sur la scène.... L'horreur pour le fanatisme s'in- « troduit dans tous les esprits éclairés; il se trou- « vera quelqu'un capable d'encourager la nation à

« penser *sagement et fortement.* » (Quelle *sagesse* et quelle *force!!!*... Il n'y a qu'à se souvenir de 1793, où la raison triompha si bien du soi-disant fanatisme, et de la grande tuerie offerte en holocauste à cette *raison*, à cette *justice*, à cette *liberté* d'alors !...) Continuons : « Quant à moi, je ne suis « plus bon à rien; je suis comme ce Danois qui, « *étant las de tuer*, à la bataille d'Hochstedt, disait « à un Anglais : *Brave Anglais, va-t'en tuer le* « *reste, car je n'en puis plus....* »

En 1524, Cl. Marot fit cette jolie épigramme :

Être Phébus bien souvent je désire,
Non pour connaître herbes divinement;
Car la douleur que mon cœur veut occire
Ne se guérit par herbe aucunement :
Non pour avoir ma place au firmament;
Car en la terre habite mon plaisir :
Non, pour son arc, encontre Amour saisir;
Car à mon roi ne veux être rebelle :
Être Phébus seulement j'ai désir
Pour être aimé de Diane la belle.

Cette épigramme ou ce madrigal était très-bien; il était assez hardi d'oser la refaire ou la prendre. Pourtant cette imitation ou ce plagiat tenta Ferrand, et il écrivit sans beaucoup de peine :

Être l'Amour aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la terre et les cieux,
Mais pour régner sur le cœur de Thémire;
Seule elle vaut les mortels et les dieux :

Non pour avoir son bandeau sur les yeux;
Car de tous points Thémire m'est fidèle:
Non pour jouir d'une gloire immortelle;
Car à ses jours survivre je ne veux;
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'amour et les traits et les feux.

Voltaire, brochant sur ces deux modèles, fit à son tour ce dizain, adressé à M^me^ la marquise du Châtelet, jouant à Sceaux, chez M^me^ la duchesse du Maine, le rôle d'Issé:

Être Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose et les vers;
Car à du Maine il remit cet empire:
Non pour courir autour de l'univers;
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire:
Non pour tirer les accords de sa lyre;
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir et pour entendre
La belle Issé, qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

Un anonyme a fait à ce sujet ces réflexions. « Il « est bien évident que l'heureuse idée de ce madri- « gal n'appartient pas à Voltaire, et qu'il l'a prise « dans Cl. Marot et Ferrand, suivant sa constante « habitude de s'approprier sans façon tout ce qu'il « trouve de beau, d'ingénieux et d'agréable dans « les écrits anciens. Si l'on voulait examiner en « détail toutes les fleurs qui composent sa couronne « littéraire, on en trouverait bien peu qui fussent « réellement à lui. » Il serait facile d'en rassembler les preuves. Choisissons quelques-unes des plus

agréables et des plus piquantes. On fit cette épigramme sur trois savants hérétiques :

Calvin, *Bèse* et *Luther*
Sont tous trois en enfer;
Luther, *Calvin* et *Bèse*
Sont tous trois dans la fournaise;
Bèse, *Luther*, *Calvin*
Ont tous trois fait mauvaise fin.

Cette pièce n'est pas merveilleuse; la suivante vaut mieux, sur trois célèbres mignons de *Henri III*.

Mon Dieu, reçois dedans ton sein
Maugiron, *Cailus*, *Saint-Mégrin;*
Veuille accueillir en ton giron
Cailus, *Saint-Megrin*, *Maugiron;*
Mets au nombre de tes élus
Saint-Mégrin, *Maugiron*, *Cailus*.

Cette tournure plaisante plut à Voltaire, et il composa, à propos du *Parnasse français* de Titon du Tillet, ce huitain :

Dépêchez-vous, monsieur Titon,
Enrichissez votre Hélicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Didier, *Danchet* et *Nadal;*
Qu'on voie armés du même archet
Nadal, *Saint-Didier* et *Danchet*,
Et couverts du même laurier
Danchet, *Nadal* et *Saint-Didier*.

On trouve dans le livre de Job, chapitre 39, cette description du cheval : « *Terram ungulâ fodit*; *exultat audacter; in occursum pergit armatis*,

contemnit pastorem, nec cedit gladio..... ubi audierit buccinam, procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ulutatum exercitûs. Ce passage peut se traduire ainsi : « Il creuse la « terre du pied ; il s'élance avec ardeur, et vole au « devant du danger ; il méprise la peur, et le glaive « ne le fait pas reculer ..... Dès que le son de la « trompette a frappé son oreille, il sent de loin la « guerre ; on dirait qu'il entend les harangues des « chefs et les cris des soldats. » Dans *l'ode de Calliope sur la bataille de Lens*, que Condé gagna contre les Espagnols, le 20 août 1648, Sarasin fait cette poétique peinture :

Il monte un cheval superbe,
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas;
Son œil est ardent, farouche;
L'écume sort de sa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre
Par un fier hennissement.

Ne pourrait-on pas trouver que, dans la *Henriade*, Voltaire, en peignant la bataille d'Ivry, se souvint un peu de cette strophe ? Il parle d'Henri IV :

Les moments lui sont chers; il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, *du pied frappant la terre*,
Appelle les dangers et respire *la guerre*.

mais en parlant ainsi, dans le même poëme, du maréchal de *Biron :*

Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux;

il s'est beaucoup plus souvenu de ce trait de *Britannicus* de Racine :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

DANS le vingtième numéro de *l'Année littéraire* de 1764, page 290, on lisait, ligne 12 : *François Marie à Rouer de Voltaire;* ce que Fréron corrigea par un errata dans le tom. 3, p. 144 : lisez, dit-il, *François - Marie - Arouet de Voltaire.* Cette faute d'impression et cet *erratum* paraissent avoir été faits exprès.

VOLTAIRE fit les vers suivants sur *la statue du roi* (Louis XV) qu'on allait ériger dans une place de la ville de Reims.

Esclaves prosternés sous un roi conquérant,
De vos pleurs arrosez la terre :
Citoyens, levez-vous sous un roi bienfaisant;
Enfants, connaissez votre père.

Cela est bien faible, et l'inscription que Piron fit à la même époque vaut mieux.

De ce monarque aimé le règne mémorable
Des siècles à venir sera l'étonnement.

L'amour de ses sujets posa le fondement,
Attendant que l'histoire en fonde un plus durable.

Cependant l'un et l'autre pouvaient mieux faire, et Piron se surpassa quand il écrivit, *au bas d'une pyramide dressée à Arcis-sur-Aube, à l'honneur de M. de Grassin*, cette belle inscription :

La flamme avait détruit ces lieux :
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux,
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance (1).

On prétend qu'un subdélégué d'un esprit borné, qui se croyait un habile homme, adressa ce compliment de renouvellement d'année, à l'intendant de *sa province*.

« Monseigneur, lorsque la réputation s'empare de la vénération en vertu de la cause et de sa sphère, c'est une espèce de majesté; mais lorsque la réputation est substantielle, elle porte le caractère de l'infini. C'est à ce double éclat, Monseigneur, non moins inhérent à votre personne, qu'invisible de la qualité éminente, que j'adresse en ce jour mes vœux et mon hommage. »

(1) Voir quelques variantes de cette pièce dans Fréron : 1774, t. 1er, p. 143, et t. II, p. 142.

Un *almanach des muses* contient ce quatrain du comte de Couturelle, *gravé sur le collier du chien de mademoiselle de M****.

On ne promet point de largesse
A celui qui me trouvera.
Qu'il me rapporte à ma maîtresse :
Pour récompense il la verra.

Mais dans le *Mercure de France* de décembre 1754, on lit sur le même sujet :

Je ne dis pas : *cent écus à gagner*,
Si tu me portes chez Hortense ;
Un plus grand prix je te veux assigner :
Tu la verras, voilà ta récompense.

Rousseau (J. B.) — Moreri, l'Advocat, Parfait, Palissot et Chaudon, font naître ce poète en 1669. J. G. Chauffepié corrige cette date, et il met 1671, avec cette note adoptée par l'abbé *Sabatier de Castres* : « Rousseau écrivait à M. de Monthery, le 2 « juillet 1737 : L'inscription que l'amitié vous a « dictée pour être mise au bas de mon portrait, « indisposerait contre moi le public : il suffit de « mettre dans l'exergue mon nom, mon âge et ma « patrie en ces termes : *Jouannes-Batista Rous-* « *seau*, *parisinus*, *anno asotis* 60. Il n'en faut « pas davantage ; car *de qualité je n'en ai point.* » *Si Rousseau n'avait que soixante ans en* 1737, *il était né en* 1671, continue Chauffepié, et la conclusion est juste. En voici la preuve, d'après les

registres de saint Étienne-du-Mont, qui ont fourni cet extrait baptistaire. « L'an 1671, le 12 avril, « fut baptisé *Jean-Baptiste*, fils de *Nicolas Rous-* « *seau*, maître cordonnier, et de *Genèvieve Siat* « sa femme, né lundi dernier (6 avril), à onze heu- « res du soir; tenu sur les fonts par M. *Jean Va-* « *lantin*, fils de M. Valantin secrétaire du roi, et « par *Marguerite Deshayettes*, fille de M^me^ *Des-* « *hayettes*, procureur au Châtelet de Paris. » — Palissot dit qu'il mourut à Bruxelles en 1740; il aurait dû dire *le 17 mars* 1741. — On voit, dans la rue des Noyers à Paris, la maison où ce grand poète naquit; c'est la troisième après la rue des Anglais. Après avoir été occupée depuis 1669 jusqu'en 1777 par un cordonnier, elle le fut alors par un loueur de chambres garnies, qui l'appela *hôtel Rousseau*. Voltaire et La Motte-Houdart lui ont reproché d'avoir renié en quelque sorte ses parents, méconnu son origine; cependant on trouve dans son épître *aux Muses*:

Vous me direz qu'au moins, pour ce service
A vos bienfaits, je dois quelque justice;
Que c'est pour vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace, aux hommes inconnu,
Bien moins que lui signalé sur la scène,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mécène.

Il me semble que le vers que j'ai souligné n'est pas d'un homme qui cache son extraction; et qu'en cela Rousseau a été plus franc que La Monnaye, Vergier et plusieurs autres, qui par leur silence

sur cet article, parvinrent à faire prendre le change dans la société. Cependant nous ne leur reprochons que d'avoir manqué de franchise : car nous pensons que si l'on naît fils de son père, on naît aussi fils de ses œuvres; que lorsqu'on appartient à des parents honnêtes gens, on ne doit jamais rougir de sa naissance; et enfin que le mérite et le talent joints à la bonne conduite égalent tout.

N.B. Il y a eu un *Jean-Baptiste Rousseau* né à Poitiers. Il fut Dominicain, et mourut en 1766, après avoir publié : *Avis importants sur les états d'Oraisons.*

Je reviens à J. B. Rousseau. *Ode sur un commencement d'année.* Cette *ode* est la même que celle placée dans les œuvres de ce poète parmi les *poésies diverses*, et intitulée : *Stances irrégulières sur les ambitieux.* Ces stances *irrégulières* sont pourtant assez régulières, sauf la première et les trois dernières, où le croisement des rimes qu'on voit dans le reste de l'ouvrage se trouve être interverti. Je vais transcrire d'autant plus volontiers cet opuscule, que d'après ma copie on verra qu'on a changé ou omis plusieurs strophes. J'aurai le soin d'indiquer ces différences.

L'astre qui partage nos jours,
Et qui nous prête sa lumière,
Vient de terminer sa carrière,
Et COMMENCER un nouveau cours.
Avec une vitesse extrême

NOUS AVONS VU L'AN S'ÉCOULER;
Celui-ci passera de même,
SANS QU'ON PUISSE LE RAPPELER.

En rapprochant de l'imprimé les deux vers que j'ai soulignés, on n'apercevra qu'un changement de temps; nous rencontrerons plus bas des différences plus considérables. Je note tout, jusqu'à la moindre variante.

Tout finit, tout est sans remède,
Aux lois du temps assujetti,
Et par l'instant qui lui succède,
Chaque instant est anéanti.
La plus brillante des journées
Passe pour ne plus revenir;
La plus fertile des années
N'a commencé que pour finir.

Au lieu de la strophe suivante :

La même loi, partout suivie,
Nous soumet tous au même sort;
Le premier moment de la vie,
Est le premier pas vers la mort.

On lit ces deux-ci qui n'ont pas été imprimées.

« En vain, par les murs qu'il achève,
« L'on tâche à s'immortaliser;
« La vanité qui les élève
« Ne saurait les éterniser.
« L'homme qui de tout est le maître,
« Par la même loi doit périr;
« Ici-bas commencer à naître,
« N'est que commencer à mourir. »

Il faut convenir que la correction est préférable, et que ces deux strophes ne valent pas la première, qui exprime une profonde pensée empruntée à l'Écriture sainte. D'ailleurs cette manière rappelait trop ces deux vers de Chaulieu :

Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Mais peut-être cette imitation n'était qu'une galanterie, car j'ai vu des copies où cette pièce était adressée à l'abbé de Chaulieu. Poursuivons :

Pourquoi donc DANS CE peu d'espace,
De tant de soin m'embarrasser?
Pourquoi perdre le jour qui passe,
Pour un autre qui doit passer?
Si tel est le destin des hommes,
Qu'un MOMENT peut les voir finir;
GOUTONS BIEN l'instant où nous sommes,
PUISQU'IL NE PEUT PLUS REVENIR (1).
Cet homme est vraiment déplorable,
Qui, de la fortune amoureux,
Se rend lui-même misérable,
En s'ACCABLANT pour être heureux.
Dans des illusions flatteuses
Il consume ses plus beaux ans,
A des espérances douteuses
Il immole des biens présents.

(1) Le trépas vient tout guérir,
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
PLUTOT SOUFFRIR QUE MOURIR,
C'est la devise des hommes.
(LA FONTAINE, liv. 1^er^, fab. XVI.)

Insensés! votre âme se livre
A de tumultueux projets,
Vous mourez sans avoir jamais
Pu trouver le moment de vivre
De l'erreur qui vous a séduits,
VOUS NE ME VERREZ POINT repaître:
Ma vie est l'instant où je suis,
Et non l'instant où je dois être.

Ici mon manuscrit présente ces quatre vers qui n'ont pas été imprimés.

« Je songe aux jours que j'ai passés,
« Sans les regretter ni m'en plaindre;
« J'y vois ceux qui me sont laissés,
« Sans les désirer ni les craindre. »

Peut-être Rousseau les supprima-t-il, pour qu'on ne l'accusât pas de les avoir presque dérobés à Maynard, qui a dit:

Las d'espérer et de me plaindre
Des muses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer, ni la craindre.

Ce que le comte de Bussy-Rabutin avait fait plus qu'emprunter en s'exprimant ainsi :

Être satisfait de son sort,
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre ;
Et regarder venir la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

On pourrait faire aisément de cette manière tous

les vers qu'on voudrait. Maynard a évidemment fourni toute l'étoffe à Bussy-Rabutin (1).

Je reviens à Rousseau :

Ne laissons point évanouir
Des biens mis en notre puissance,
Et que l'attente d'en jouir,
N'étouffe point leur jouissance.
Le moment passé n'est plus rien,
DEMAIN NOUS POUVONS NE PLUS ÊTRE;
Le présent est l'unique bien,
Dont l'homme soit vraiment le maître.

---

(1) M. Suard, dans la *Biographie universelle*, article *Cowley* (Abraham), a dit (et ceci est curieux) d'une ode que Cowley fit à l'âge de treize ans : « On y trouve aussi la pensée de ces vers de Maynard :

C'est ici que j'attends la mort,
Sans la désirer ni la craindre.

« Mais Cowley n'avait sûrement pas lu ces vers de Maynard, « qui peut-être même n'étaient pas encore faits. » Quant à ce dernier point, M. Suard a raison; Cowley étant né en 1618, son ode, composée à l'âge de treize ans, date de 1631, et l'inscription ne parut guère qu'en 1642 ou 1643. D'ailleurs cette rencontre, qui me paraît avoir si fort étonné M. Suard, n'a cependant rien de surprenant, puisque les deux auteurs ont puisé à la même source; Martial ayant terminé ainsi la 47ᵉ épigramme de son 10ᵉ livre : *Summum nec metuas diem, nec optes :* que Cl. Marot avait, avant eux tous, rendue très-exactement par ce vers :

Ne désirer la mort ni ne la craindre.

GARCIN (*Laurent*), né à Neufchâtel en Suisse. Il a publié *le Pouvoir de l'éloquence*, poëme; la traduction de deux harangues du P. Porée; *Adieux à Paris*, 1759 (1); *Odes sacrées, ou les Psaumes de David, en vers, recueillies des meilleurs auteurs*, in-12, 1764; et *la Cuillère*, 1760, petit poëme dans le genre de *la Chartreuse*, de Gresset, sur une montagne de la Suisse. Il y peint ainsi la naissance et le terme de la course de *la Reuss*, rivière :

On la voit sortir, paraître
Et se jouer lentement
Sur ce théâtre champêtre.
Mais lorsque de ces climats
Sa propre course l'arrache,
Nulle contrée ici-bas
N'offre plus rien qui l'attache;
Son eau commence à blanchir;
Puis d'une vitesse extrême,
Vous la voyez d'elle-même
Dans un grand lac s'engloutir :
Il ne reste qu'à mourir
Quand on quitte ce qu'on aime.

La peinture de l'escarpolette mérite d'être citée, et de rivaliser avec une tirade charmante du *Voyage d'Épone*, par Desmahis; la voici :

A ce jeu simple et nouveau,
La fille de la fermière,

(1) Voir *Journal Encyclopédique*, août 1759, p. 127.

La jeune et fraîche Isabeau
Se signale la première.
Que j'aime à la voir en l'air,
Par un ferme bras poussée,
Atteindre comme l'éclair
Jusqu'à la voûte exhaussée!
De ses deux mains fortement
A la corde elle se colle:
Elle part, monte, descend,
Va, revient, et toujours vole.
Déja Zéphire amoureux
Sous un mouchoir des dimanches
Laisse entrevoir à mes yeux
Mille beautés des plus blanches;
Puis il presse mollement
Le voile fin qu'il entr'ouvre;
Mais avec soin il recouvre
Ce qu'il montre un seul moment.
Il veut, d'un trésor charmant,
Jouir seul et sans partage.
D'un léger et faible époux
Ce dieu vous offre l'image:
Zéphire est mari volage,
Zéphire est amant jaloux.

Dans *l'Epigrammatum delectus*, publié par les solitaires de Port-Royal, à Paris, en 1659, chez Savreux; et une autre édition à Londres, chez Smith, 1686; on trouve cette épigramme :

Vipera Cappadocem male sana momordit : at ipsa
Gustato periit sanguine Cappadocis.

« Une vipère mordit imprudemment un Cappado-

« cien; mais à peine eût-elle goûté de son sang, qu'elle « périt elle-même. » Le trait est vif; mais ce qu'il y a de singulier, dit un anonyme dans Fréron, 1763, t. II, pag. 283, « C'est que l'éditeur a cru bonnement et a mis en note, que *le sang des Cappadociens était un poison mortel pour les vipères.* On n'a jamais attribué une pareille vertu au sang des habitants de la Cappadoce; et d'ailleurs si cela était, il n'y aurait aucun sel dans l'épigramme; ce ne serait qu'un trait d'histoire naturelle fort remarquable. L'auteur, qui peut-être avait à se plaindre de quelque Cappadocien en particulier, aura fait cette plaisanterie contre tout le peuple de Cappadoce en général : on sait que ce peuple était méchant, cruel, ingrat, sans foi, sans honneur, né pour la servitude; un esclave cappadocien ne coûtait que vingt-quatre sous. Il se peut aussi que *Cappadox* fût le nom d'un homme à qui le poète en voulait. » Quoi qu'il en soit de cette ingénieuse interprétation, LA MARTINIÈRE, dans son grand *Dictionnaire géographique*, 1768, rapporte, à l'article *Cappadoce*, l'épigramme latine, avec cette imitation française, qui plus tard passa dans le *Cours de belles-lettres* de l'abbé Batteux. La voici :

Un gros serpent mordit Aurelle;
Que croyez-vous qu'il arriva?
Qu'Aurelle en mourut? — Bagatelle!
Ce fut le serpent qui creva.

Dans un moment de dépit contre Fréron, Voltaire

ne trouvant pas mieux, s'en empara de cette manière :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent mordit Jean Fréron.
Devinez ce qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

L'invention était bonne; mais la dernière imitation n'a dû guère coûter au génie universel de Voltaire.

Voici une note de quelques ouvrages satiriques dont les *clefs* sont déja en partie trouvées, ou restent à trouver:

De Rabelais. — De l'Argenis. — De la suite de l'Argenis. — De l'Astrée (voir Patru). — De La Bruyère. — De Télémaque. — De Gil Blas de Santillane. — Du Diable Boiteux. — Du Bachelier de Salamanque. — D'Estevanille Gonzalès. — Du prince Aprius. — De l'Histoire de Perse. — De la Reine Zorat. — Des Aventures de Pomponius. — Les Soupers de Daphné, et les Dortoirs de Lacédémone, anecdotes grecques. Oxford. (Paris.) 1740. In-8° de 96 pages, rare et recherché des curieux. — C'est la satire de Soupers de Marly. M. de Querlon la composa sur les notes de M. Monnet.

J'ai placé à l'entrée d'un cabinet de verdure, situé au milieu d'un bosquet, cette inscription imitée d'un passage de Pope:

Heureux qui dans ces bois, libre d'inquiétude,
Sait goûter un repos du grand monde ignoré!

Mais plus heureux s'il est des Muses inspiré,
Et s'il joint aux loisirs les charmes de l'étude.

Après cette douce pensée, sera-ce un trop fort contraste, que mettre ici une épigramme, que m'a dictée le spectacle des bizarres caprices de la fortune?

Rarement Plutus favorise
L'homme doué de quelque esprit;
Ou si parfois il l'enrichit,
C'est un vol fait à la sottise.

On a fait circuler ce billet d'enterrement *de très-haute et très-puissante citoyenne République française, une, indivisible et impérissable.* Il est ainsi conçu :

Floréal, an XII.

CITOYENS, HÉROS ET AMIS.

Partisans de la République,
Grands raisonneurs en politique
Dont je partage la douleur,
Venez assister, en famille,
Au grand convoi de votre fille,
Morte en couche d'un *empereur.*
L'indivisible citoyenne,
Qui ne devait jamais périr,
N'a pu supporter sans mourir
L'opération césarienne.
Mais vous ne perdez presque rien,
O vous que cet accident touche!
Car, si la mère est morte en couche,
L'enfant, du moins, se porte bien.

De profundsi.

«De la part de *Bertrand Barrère*, ouvrier-directeur de la fabrication des monnaies républicaines, place de la Révolution, tuteur de la défunte; et des CC. Fouché, Rœderer, Réal, etc., etc., ses proches parents. Le convoi funèbre aura lieu le 14 juillet *an* xii, au Palais du Sénat..... *Conservateur* de la défunte...»

Gabriel Naudé.—*Le Dictionnaire historique* aurait pu préciser l'époque de sa naissance, en transcrivant ou du moins en consultant ce passage du *Paténiana*, pag. 100 : « G. Naudé est né à Paris, l'an « 1600, le 1er de février. Nous avons commencé d'être « bons amis l'an 1620. En 1622 nous prenions en- « semble des leçons de médecine sous M. Moreau. « En 1624, il fit un voyage en Italie, au retour « duquel il fit imprimer son *Apologie pour les « grands personnages faussement accusés de ma- « gie;* puis s'en alla à Rome, l'an 1630, sur la fin « de l'année, avec le cardinal Bagny, où il a été « douze ans. Il revint à Paris en 1642, samedi « 10 mars, et fut fait bibliothécaire du cardinal « Mazarin. »

Ces détails intéressants se complètent, pag. 111, de cette manière : « M. Naudé, mon intime ami, « mourut à Abbeville, en revenant de Suède, le « 30 juillet 1653.... *Les Considérations politiques « sur les coups d'état*, sont de lui. Elles furent im-

« primées à Rome en janvier 1639, in-4° en vingt-
« huit feuillets, duquel livre ne furent tirés que douze
« exemplaires, l'impression n'ayant été faite que
« pour en faciliter la lecture au cardinal Bagni, son
« patron, pour qui il l'avait composé. Ce livre a
« été réimprimé en Hollande, in-12, l'an 1667,
« sur la copie de Rome, et le nom de Naudé y est
« omis. J'ai appris du P. Jacob, carme, auteur
« d'un éloge funèbre de G. Naudé, qu'il avait fait
« cette pièce par le commandement de M. d'Éméri,
« intendant des finances, et non pas par celui du
« cardinal de Bagni qui était mort. M. Naudé, dans
« ce livre, dit que *la Pucelle d'Orléans* ne fut pas
« brûlée, mais qu'au lieu d'elle, un billot fut jeté
« dans le feu. J'ai bien ouï dire davantage, que non-
« seulement elle ne fut point brûlée, mais qu'elle
« s'en retourna dans son pays, où elle se maria et
« eut des enfants. »

POLIGNAC (Melchior de).—Chaudon et Delandine font naître ce célèbre cardinal le 11 octobre 1651, et mourir le 10 novembre 1741, *dans sa quatre-vingt-unième année;* et *le Journal historique* dit qu'il était né le 12 octobre 1661 : aurait-il erré d'un jour? M. de Boze a mis le 11 dans son éloge. Il place sa mort au 20 novembre 1741; et en effet le cardinal n'aurait pas été dans sa quatre-vingt-unième année, si les dates données par Delandine étaient exactes. Il était le second fils de *Louis-Armand*, vicomte de POLIGNAC, chevalier des ordres

du roi et de *Jacqueline Géromard* de *Beauvais* du *Roure*, sa troisième femme, qui mourut à Paris, le 7 novembre 1721, âgée de plus de quatre-vingts ans.

Le chanteur Garat fait les délices de Paris. Mais non-seulement il brille par sa voix, il se fait aussi remarquer par l'élégance et quelquefois par la bizarrerie de son costume. Ses prosélytes sont nombreux : ce qui est cause que dans *la Création du sommeil*, parodie de *l'Oratorio* d'Haydn, on a mis, à la fin d'un couplet qu'on lui fait chanter :

Je donne des airs aux habits,
Et tous les airs je les habille.

On demandait à M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, ce qu'il pensait d'une harangue de l'abbé Caumartin? « J'étais si plein de moi, ré-« pondit-il franchement, et si vide de lui, que je « n'y ai pas pris garde. » Le même évêque disait du prélat de Langres : « Mon neveu est un aigle « parmi les bœufs, et un bœuf parmi les aigles. » Il finit par n'être ni aigle, ni bœuf, il mourut fou.

Crébillon le tragique disait : « Le commerce des « chiens m'a dégoûté du commerce des hommes. » Ce mot rappelle celui de Numa : « J'aime encore « mieux conduire des moutons que des hommes. »

Le fameux maréchal *d'Uxelles* pensait à peu près comme *Numa* et *Crébillon*, quand il fit à Louis XIV la réponse que M. de Kérivalant a rendue ainsi en vers :

Par son courage et sa vertu sévère,
D'Uxelles brillant à la cour,
Louis-le-Grand lui dit un jour :
Pourquoi rester célibataire?
— C'est que je n'ai trouvé, répond cet homme austère,
Homme ni femme parmi nous
Dont je voulusse être le père,
Dont je voulusse être l'époux.

Cela était un peu vif, un peu trop vif, un peu trop misanthrope. Pour les hommes, passe; mais pour les femmes, *ces jolies fleurs du jardin de la vie*, je n'aime pas qu'on les calomnie, ni qu'on les outrage. Un poète charmant a mieux dit :

Quel doux attrait vers la beauté m'appelle!
A la vanter je trouve mille appas,
Et j'ai toujours besoin de parler d'elle,
Quand par malheur je ne lui parle pas.

Et pour le prouver, M. Auguste de Creusé ajoute :

Ce ciel est pur, ce fleuve est ravissant,
Ce site encore est beau; qui vous le nie?
Ce n'est pas moi : mais, tenez franchement,
Rien n'est si beau qu'une femme jolie....
Un bien si cher, un objet si charmant,
Remplace tout, et rien ne le remplace...

Un grand capitaine s'écria un jour : *Ce qu'il a dit*,

je le ferai. Je pourrais m'écrier à mon tour, au sujet de cet ouvrage sur les femmes : *Ce qu'il a écrit, je l'ai pensé.*

ROGER, comte BUSSY de RABUTIN, naquit le 5 avril 1622, d'après Titon du Tillet; le 3 avril 1618, d'après son gendre, le marquis de la Rivière, et le 30 avril même année, suivant Delandine. De ces trois dates, celle de Titon est fausse, celle de M. de la Rivière le serait aussi, si ce n'était pas une faute d'impression : on a mis 3 pour 30. En effet, le comte de *Bussy* de *Rabutin* mourut le 9 avril 1693, âgé de soixante-quatorze ans, et non soixante-quinze, ainsi que le prouve l'épitaphe que la comtesse d'Alets, sa fille, fit mettre sur sa tombe. Elle dit expressément : « On le perdit le « 9 d'avril 1693, en la soixante-quinzième année « de son âge. » Les soixante-quinze ans auraient été révolus s'il était né le 3. Le mois d'avril lui était funeste (1), puisque ce fut d'abord le mois où il naquit, ensuite le 17 avril 1665 qu'il fut enfermé à la Bastille, d'où il ne sortit que le 17 mai 1666. Ces diverses dates auraient dû être recueillies

(1) On a remarqué que ce mois d'avril a particulièrement moissonné la plus grande partie de nos femmes célèbres, ce qui a fait dire qu'il paraissait extrêmement dangereux pour les femmes : en effet, Jeanne de Navarre mourut le 2; Élisabeth, reine d'Angleterre, le 3; M^lle de Montpensier, le 5; Laure de Sades, chantée par Pétrarque, le 6; Gabrielle d'Estrées, le 9; M^me de Sévigné, le 14; la D^sse de Longueville; M^mes de Maintenon, de Caylus, de Pompadour, toutes quatre le 15; Judith, reine de France, et Christine, reine de Suède, le 19; Diane de Poitiers, le 26.

dans les *Dictionnaires historiques*, qui doivent faire mention de tous les détails et lever toutes les difficultés.

On demandait à un homme de qualité très-borné, qui voulait se faire présenter à la cour, si ses titres de noblesse étaient en règle, — Oui, rien n'y manque. — Vous avez sans doute votre arbre généalogique? — Ma foi, j'en ai beaucoup dans ma terre, mais je ne sais pas si celui-là s'y trouve; je le demanderai à mon fermier.

Un particulier qui s'était blessé en faisant une chute grave, racontait dans un café les détails de cet accident. « Monsieur, dit un chirurgien qui était présent, est-ce près des *vertèbres* que vous vous êtes fait mal? — Non, monsieur, c'est près de *l'Observatoire*. »

Le maréchal de Richelieu, ambassadeur à Vienne, sous Charles VI, se fit initier dans la société de quelques nécromanciens, qui lui promirent de lui montrer Belzébut, le prince des démons; et le maréchal donna dans cette chimère. Aussi Louis XV lui répondit-il plaisamment, lorsqu'il lui eut dit un jour que les Bourbons avaient peur du diable : « C'est qu'ils ne l'ont pas vu comme « vous. »

Un plaisant a fait circuler cette épigramme :

Hier j'examinais Lise, faisant la moue
A tous ceux qui venaient chez Paul, nouveau Mondor.
— Ma Lise, écoute-moi, tout change, et c'est la boue
Qui cherche à pénétrer couverte de notre or.

On a écrit, je ne sais contre quel médecin qui traitait singulièrement les aliénés : *Homo sum qui ex stultis imbecillos reddam.* On en a fait ce distique français :

Je suis un docteur, mais docteur des plus habiles,
Car pour guérir les fous, je les rends imbéciles.

Amelot de La Houssaye, dans ses notes sur les Annales de Tacite, dit ces propres mots : « Ceux qui « ont opprimé la liberté des républiques ont pres- « que tous commencé par la défendre. » Si jamais on lit mes remarques, *à bon entendeur salut.* Amelot dit aussi : « On a souvent remarqué que les « princes qui sont venus de l'exil au trône ont tou- « jours été cruels. » J'aurais cru plus volontiers le contraire : le malheur apprend à plaindre le malheur. Au reste, pour prouver seulement l'exception, il suffira de rappeler que Louis XII avait été exilé (1).

(1) Je ne cherche point à flatter, mais la justice veut que j'ajoute que, depuis cette époque, le chapitre des exceptions s'est très-heureusement agrandi.

PANARD a écrit cette poétique *moralité :*

Contre une austère discipline,
Jeune homme, pourquoi t'élever ?
Ignores-tu qu'on entoure d'épine
L'arbuste qu'on veut conserver ?

LA demoiselle de Gournay, dans sa préface des *Essais de Montaïgne*, en 1635, se plaint des libraires et imprimeurs, « qui, dit-elle, veulent communément tout prendre et ne rien mettre. » Cela a-t-il changé depuis ?

LE 3 mai 1778, l'empereur d'Autriche envoya l'ordre de la Toison à l'électeur de Bavière, dont il avait écorné le patrimoine; on fit alors ces vers :

Prenez, pauvre électeur, et prenez avec joie
La toison que, fort à propos,
L'empereur enfin vous envoie,
Quand il vous a mangé la laine sur le dos.

FABIO Mirto, archevêque de Nazareth, qui, dans le dix-septième siècle, fut trois fois nonce en France, sous Louis XIII, Henri IV, etc., disait : « Qu'il ne se trouvait point dans toute l'Écriture sainte que Jésus-Christ eût écrit plus d'une fois; qu'encore ne l'avait-il fait que sur la poussière, afin que le vent emportât l'écriture : ce qui montre combien il faut prendre de précautions pour écrire. » Cette

remarque doit faire trembler tout homme de lettres, tout *homme de plume*, comme disait un plaisant ou un sot. On se rappelle que le cardinal de Richelieu soutenait « qu'il ne demandait que deux « lignes de l'écriture d'un homme, pour y trouver « de quoi lui faire couper la tête. » Je crois me souvenir que Rabelais avait dit quelque chose de semblable. Danton, qui n'était ni Rabelais, ni Richelieu, répétait souvent : « En révolution, il faut être « sobre d'écritures. » Ce que le tribunal révolutionnaire avait interprété ainsi : *N'écrivez pas, tuez.*

On a consacré avec raison le dévouement sublime de La Fontaine pour l'infortuné Fouquet. Il écrivit, pour plaindre sa destinée, une élégie que tout le monde connaît, et une ode pour défendre ce malheureux disgracié, que l'on ne cite pas assez. Elle est adressée *à Louis XIV*, et elle annonce autant de courage que de talent dans le poète (1); mais ce beau

(1) Dans son *Discours en vers sur l'indépendance de l'homme de lettres*, M. Millevoye n'a pas négligé ce beau trait. Quand, dit-il :

Quand Fouquet de Louis eut perdu la faveur,
La Fontaine resta l'ami de son malheur.
D'un cœur naïf et pur déployant l'énergie,
Il fit sur son destin soupirer l'élégie ;
Et laissant les flatteurs à leur vulgaire effroi,
Il chanta son ami, même devant son roi.

L'infortuné Roucher fit de même, avec des circonstances moins fortes, mais qui n'en sont pas moins très-honorables. Il s'exprima ainsi, dans son poëme des *Mois*, sur Turgot disgracié.

Ministre de qui Rome eût adoré l'image,

trait de La Fontaine, dont je suis loin de vouloir diminuer le mérite par le souvenir que je vais rappeler, avait été prévenu par un trait du même genre. La Fontaine ne songea point à l'imiter, je le sais: son cœur le lui dicta. Mais un autre poète avait eu avant lui le même courage, sans qu'on l'ait remarqué; peut-être même montra-t-il un courage plus grand: car La Fontaine s'adressait à Louis XIV, qui savait sentir les généreux procédés, qui pouvait apprécier la gloire d'un beau dévouement, et qui même savait le pardonner; tandis que le devancier de La Fontaine avait eu affaire à Richelieu! à ce Richelieu si fier, si implacable, si despote, si sanguinaire, qui persécuta Corneille, méconnut Maynard, et proscrivit presque tous ceux qui ne fléchirent pas le genou devant sa puissance. Voici le fait. *François* de BASSOMPIERRE, fils de *Christophe* de BASSOMPIERRE et de *Louise* de RADEVAL, né le 12 avril 1579, au château de Harouel en Lorraine, perdit son père en 1596; il était accompagné, cette année-là, dans un voyage, *du seigneur de Malleville, vieux gentilhomme qui nous tenait lieu de gouverneur*, dit-il dans ses *Mémoires*. En 1623,

---

Au nom du laboureur, je viens te rendre hommage.
Ton éloge en ce jour me doit être permis.
Quand la faveur des rois te faisait des amis,
Je me suis tu: mon vers, suspect de flatterie,
Eût été vainement l'écho de la patrie.
Mais lorsque tu n'as plus d'autre éclat que le tien,
Lorsque de ton pouvoir mon sort n'attend plus rien,
Je puis, libre de crainte ainsi que d'espérance,
Bénir mon bienfaiteur et l'ami de la France.

il reçut le bâton de maréchal de France, grade qui ne le préserva pas des plus funestes revers. Comme il était lié avec le duc de Guise et la princesse de Conti, ennemis déclarés du cardinal de Richelieu, celui-ci, ayant appris que dans la fameuse journée qu'on appela la *journée des dupes*, il avait été d'avis qu'on l'enfermât, lui fit subir le sort qu'il lui destinait. Il fut mis à la Bastille en 1631, d'où il ne sortit qu'à la mort du cardinal, en 1642, ce qui fit composer ces vers qu'on lui attribua.

Enfin, dans l'arrière-saison,
La fortune d'Armand s'accorde avec la mienne :
France, je sors de ma prison,
Quand son ame sort de la sienne.

* * *

Le vers que j'ai souligné a le mérite (si c'en est un) d'être l'anagramme de *François de Bassompierre*, où l'on trouve exactement : *France, je sors de ma prison.* Il avait prévu l'ascendant que la prise de la Rochelle, le boulevard des protestants, donnerait au ministre Richelieu; aussi avait-il dit dans cette occasion : *Vous verrez que nous serons assez fous pour prendre La Rochelle.* Il mourut le 12 octobre 1646. Mais lorsqu'il fut arrêté en 1631, *Claude* de Malleville, qui était fils ou neveu du vieux *gouverneur* dont il a été parlé, lui avait été précédemment attaché en qualité de secrétaire. Toutefois, comme il avait peu d'ambition et qu'il trouvait chez le maréchal peu d'emploi, il l'avait quitté pour entrer chez le cardinal de Bérulle, alors en faveur. Il y était encore lorsque, apprenant la disgrace d'un

seigneur qu'il aimait, il revint auprès de lui, s'y trouvant rappelé en quelque sorte par le malheur. Noble et grand exemple, que Pélisson suivit si bien plus tard! Ayant repris sa charge, il voulut aussi plaider la cause de celui envers qui il se montrait si fidèle; et il présenta au persécuteur de son Mécène une élégie peut-être trop longue, mais qu'on a trop oubliée, puisqu'il s'y trouve de beaux passages et que cette élégie fut une très-belle action. Je vais la rapporter avec quelques retranchements:

Délices de la France, honneur de l'Italie,
Qui de ton propre lustre as ta pourpre embellie,
En ce commun dessein de publier tes faits,
Où les plus grands auteurs ont gémi sous le faix,
Et n'ont pu dégager leur plume tributaire,
L'honneur et la raison m'obligent de me taire.
C'est en vain que Métel, c'est en vain que Grammont,
Me conseillent d'aller dessus le double mont,
Et de te façonner une illustre couronne
Des plus fameux lauriers que la muse moissonne;
Je n'y puis satisfaire, et leur désir ardent
Est vaincu par l'effet d'un funeste accident.
Bassompierre est captif, et pendant sa disgrace,
J'aurais tort d'aspirer aux faveurs du Parnasse....
Et mon bras, partageant ses chaînes et ses fers,
N'a plus de mouvement pour écrire des vers.
J'ai cent fois essayé de tracer ton image,
J'ai cent fois ébauché les traits de cet ouvrage;
Mais son destin m'arrête, et d'un contraire effet,
M'oblige de laisser ce dessein imparfait.....
Enfin, grand Richelieu, si ta gloire te touche,

Ouvre-lui la prison, tu m'ouvriras la bouche;
Rends-lui la liberté, tu me rendras la voix :
Mon silence et ses fers se rompront à la fois.

N'y a-t-il pas de l'audace et de la noblesse dans ces offres et dans ces menaces ? Et comme les fers du captif ne furent point rompus par Richelieu, la muse inexorable du poète tint rancune contre le tyran, et elle ne chanta point un ministre qui était aussi affamé de louanges que de puissance.

Ne souffre pas qu'un roi plus auguste qu'Auguste,
Par sa sévérité perde le nom de *juste*,
Et que, pour un seul acte, il lui soit imputé,
Qu'en tout ce qu'il a fait il ne l'a pas été.
Borne, si tu me crois, cette rigueur extrême,
En faveur de ton prince, en faveur de toi-même.....
Tu sais que Bassompierre, aussi vaillant qu'un dieu,
A fait des actions dignes d'un autre lieu;
Et que ses qualités qui n'ont point eu d'exemples,
Au lieu d'une prison, mériteraient des temples.
Tu sais qu'en le tirant de la captivité,
A tous les gens d'honneur tu rends la liberté,
Que chacun le désire, et que sa délivrance
Est un des biens publics que tu dois à la France....
Ne te souvient-il pas des belles qualités
Qui l'ont fait admirer sous des cieux écartés,
Lorsqu'ayant traversé l'empire de Neptune,
Et dans même vaisseau fait passer la fortune,
Il surmonta l'Anglais par de si doux efforts,
Qu'il nous ouvrit son cœur aussi bien que ses ports?...
O gloire ! qui flattez les desseins légitimes,
Qui sauvez de l'oubli les actes magnanimes,

Et portez dans les mains la tige des lauriers
Dont vous récompensez la vertu des guerriers,
Inspirez mon esprit, rehaussez mon courage;....
Étalez Bassompierre aux yeux de Richelieu.....
Chantez donc ce qu'il fit sur les rives de Loire,
Enflammé de l'amour d'une éternelle gloire,
Quand, dans un escadron par son ordre avancé,
La victoire vola dessus le Pont-de-Sé,
Et fit céder enfin, après un long orage,
Le nombre à la valeur et la force au courage:
Chantez ce qu'il a fait pour l'honneur de son roi,
Pour le bien de la France et celui de la Foi,
Lorsqu'il grava son nom dans les sables d'Olonne,
Fit errer sur la mer l'image de Bellone,
S'y jeta le premier.....
Chantez ce que d'un bras aux armes familier
Il fit à Montauban ou devant Montpellier,
Quand sa juste valeur à l'assaut occupée,
Fit retentir ces lieux des coups de son épée,
Étonna l'ennemi jusques dedans son fort,
Devint absolument le maître de son sort,
Et lui ravit si bien l'espoir de se défendre,
Qu'elle le contraignit de mourir ou se rendre.
Chantez tout ce qu'il fit d'un cœur ambitieux
Pour soumettre à son roi ces murs audacieux,
Où la rébellion, sur un roc affermie,
Du pouvoir souverain fut toujours ennemie;
Cette ville endurcie en son impiété,
Fut un fidèle asile à l'infidélité,
Et méprisant la loi des puissances royales,
Recéla dans son sein les armes déloyales,
Arma contre son prince en faveur des mutins,
Et fournit la matière à nos feux intestins:

Mais enfin le guerrier, en ses armes illustre,
La réduisit au joug en moins d'un demi-lustre....
Chantez tout ce qu'il fit d'un travail indompté,
Quand, d'une belle ardeur au combat emporté,
Il fit courber la tête aux Alpes gémissantes,
Rendit de nos voisins les forces impuissantes,
Et soumit vaillamment, par des faits inouis,
La Savoie à la France et Charles à Louis.
Ainsi qu'un fier torrent dont la course soudaine
De la cime d'un mont tombe dans une plaine,
Ravage ce qu'il trouve, et dedans sa fureur
Entraîne avecque lui l'espoir du laboureur;
Ainsi ce grand héros, d'une vertu guerrière,
Force le pas de Suze et brise la barrière,
Renverse tout obstacle, et dedans sa chaleur
Détruit ce que l'audace oppose à la valeur:
Il trompe d'un grand duc l'attente déplorable,
Il rend du nom français la gloire mémorable,
Et s'ouvrant un chemin par son bras redouté,
Il se fraie un passage à l'immortalité.....
Dites qu'il a souvent du seul ton de sa voix
Charmé dans le conseil les oreilles des rois;
Dites que l'éloquence en ses lèvres assise
D'une chaîne de fleurs arrête la franchise (1).
Dites que dans le sein de ce vaste univers
Il n'est point de secrets qui ne lui soient ouverts;
Qu'il a fait rétablir les muses exilées,
Comblé leurs nourrissons de faveurs signalées,
Excité dans les cœurs les nobles passions
Par le nombre infini de ses profusions,
Montré tout ce que peut une illustre dépense.....

(1) Ce mot s'employait alors pour *liberté*.

Après avoir écrit le nombre de ses gestes,
Ses riches qualités et ses graces célestes,
Représentez au vif sa prison et ses fers;
Exposez clairement les torts qu'il a soufferts;
Et comme en un tableau, fait d'une main hardie,
Peignez de son destin l'ingrate perfidie.
Je m'assure qu'Armand, si je ne suis déçu,
Voyant ce qu'il mérite, et ce qu'il a reçu,
Ravi de ses vertus et touché de ses peines,
Prendra soin d'apaiser ses douleurs inhumaines..
Certes, lorsqu'en ce lieu Bassompierre fut mis,
La discorde occupait la place de Thémis,
Et sans autorité dispensant la justice,
Ordonnait à son gré la peine et le supplice.....

Voilà de fortes paroles et de grandes vérités, que le poète prodigue au ministre qui, sous un roi faible, régnait souverainement, et que la flatterie entourait de toutes ses séductions et de toutes ses bassesses. Poursuivons.

O puissant Richelieu, notre unique espérance,
Grand héros, dont le mien attend sa délivrance,
Si bientôt tes faveurs le rendent à nos yeux,
J'éleverai ta gloire aussi haut que les cieux,
Je dirai que tu sors d'une souche royale,
Je dirai ta prudence, à notre aide fatale,
Je dirai tes conseils, je dirai tes exploits,
Je dirai qu'un dieu même a révéré tes lois,
Admiré tes vertus, respecté ta puissance;
Qu'il a soumis ses flots à ton obéissance.....
Je ne borne pas là le dessein que j'ai pris;
Je veux que cette ardeur dont ton cœur est épris
Dompte de nos voisins l'ingrate jalousie,

Et menace du joug l'orgueil de l'Austrasie,
Terrasse le rebelle, et que, sans perdre temps,
Elle mette au cercueil le reste des Titans:
Tout ce que la nature, Apollon et ses flammes,
Ont naguère tiré de ces divines ames,
Qui par mille beaux vers t'ont consacré leur foi,
Le seul ressentiment (1) le tirera de moi;
Je te mettrai le front jusque dans les étoiles;
J'exposerai tes faits sans ombres et sans voiles,
Et te peindrai si bien, que, dès le premier trait,
Je veux que tout le monde admire ton portrait.

Ces promesses étaient magnifiques, mais elles étaient conditionnelles, et le ministre ne mérita pas que le poète songeât à les réaliser. Aussi ne s'occupa-t-il qu'à rendre des services à son illustre bienfaiteur, qu'il visitait souvent, qu'il consolait, à qui il procurait des livres et d'agréables distractions. Il lui donnait tellement ses soins, pendant sa détention et après sa délivrance, que le libraire qui publia ses œuvres, après sa mort, disait *au lecteur :* « Les « dernières années de sa vie ayant été données tout « entières à ce cher maître, dont il avait si long- « temps pleuré la captivité, il n'a pas eu le loisir de « revoir soigneusement ses ouvrages. » Cette négligence fait son éloge. Oh! honneur, mille fois honneur à ces hommes d'une trempe si particulière! honneur aux Malleville, aux Pélisson, aux La Fontaine! et honneur, mille fois honneur aux lettres, qui ont à

(1) *Ressentiment* signifiait *reconnaissance;* il a bien changé depuis.

se féliciter, à se réjouir, à se glorifier, d'avoir produit ces grands modèles de dévouement, de courage et de fidélité! — *Claude* de MALLEVILLE mourut en 1647, âgé d'environ cinquante ans. Il avait été très-lié avec MAYNARD, qui, ayant eu aussi à se plaindre du cardinal, déplora souvent dans sa correspondance et dans ses vers les malheurs des illustres victimes que Richelieu sacrifiait à ses criminelles vengeances.

IL est apparent que Buonaparte ne quittera point Paris avant son couronnement. Les ordres sont donnés pour que toutes les troupes destinées à la descente en Angleterre soient embarquées à la fin de brumaire. Notre futur empereur se couche entre huit et neuf heures; il travaille beaucoup : à chaque moment, on expédie quelque courrier de Saint-Cloud. Dès qu'il a une minute de libre, il consulte sa fantaisie, et, à l'instant, chacun exécute ce que son caprice a résolu. Il y a deux jours (le 17 septembre) qu'à quatre heures du soir, il voulut aller à la chasse; on s'arme, on part. C'était quelque chose de risible de voir les courtisans et le grave secrétaire d'état en bas de soie, attendant, un fusil à la main, les lièvres et les lapins qu'ils étaient obligés d'assassiner.

ENCORE une boutade. Buonaparte se lève très-matin. Le conseil particulier s'assemble souvent à six heures. Il y a peu de jours qu'il fut mandé à l'improviste pour cinq : il n'était pas jour; chacun était au lit à ronfler, et ne s'attendait pas à apprendre que les affaires de l'état pressassent autant.

J'ÉTAIS invité à dîner chez M. Anson. C'était une petite fête, chacun avait porté son tribut, j'ai été pris au dépourvu. Je m'en suis tiré par une petite improvisation :

Amis, ornez mon front de fleurs fraîches écloses,
Les jeux et les plaisirs embellissent ce jour;
Enivrez-moi du doux parfum des roses,
Je vais chanter le chantre de l'Amour.

Mon impromptu, assez long, a été goûté; mais, médiocre comme un impromptu, je ne le rapporterai pas. J'ai trouvé dans cette aimable retraite, rue Ville-l'Évêque, un des quartiers les plus retirés et les plus tranquilles de Paris, une société choisie. M. G. Garnier, sénateur, connu par des écrits profonds et par d'aimables bagatelles; M. Amalric, ancien rédacteur de *la Clef des Cabinets*; M. l'abbé Morellet, doyen de l'Académie Française; M. de Lalande, astronome fameux; M. Piis, chansonnier très-original; l'auteur du poëme des *Chats* (M. Guyot-Desherbiers), plus original encore; et des prélats, et des préfets, et des administrateurs: mais la personne qui, dans ce cercle brillant, plaisait le plus par les graces, par la facilité de son esprit, c'était madame Anson. Reste de l'ancienne cour, elle est d'une politesse sentie et toute pleine d'attentions. Son cœur est excellent. Elle jouit d'une grande fortune, dont elle se sert pour secourir un grand nombre de malheureux, et elle a vendu ses dentelles pour pouvoir multiplier davantage ses œuvres de charité. D'après la demande qu'on lui en a faite, M. Anson

nous a lu une épître adressée à M. d'Ormesson. Elle renferme une allégorie historique, très-ingénieuse et très-vraie.

JE reviens de chez M. Carion de Nisas, qui est entouré de deux ou trois scribes qu'il occupe continuellement. Parmi eux est M. Dorvo, auteur de plusieurs pièces de théâtre, *qu'il a composées*, m'a-t-il dit, *pour la gloire, et de quelques romans qu'il a écrits pour se procurer du pain.* Il aurait pu ajouter, *et du vin*, car il boit sec et bien.

QUOIQUE malade encore (et il l'est depuis longtemps), M. de Volney assiste quelquefois à nos soirées, surtout quand elles sont peu nombreuses. Il est un peu sauvage; la foule lui déplaît, et, sur ce point, il n'a pas tout-à-fait tort. Il nous a dit très-sérieusement des choses très-singulières sur le plaisir et le bonheur d'être mort. M. Garnier, pour faire diversion, a été très-gai. Je dis très-gai, et cependant, il a depuis deux ans le malheur d'être privé de la vue. Il nous a raconté un calembour du marquis de Bièvre, que je ne connaissais pas. Le marquis s'adressait au souffleur de la comédie : « Vous avez un bel état, M. La Porte. — Comme cela, M. le marquis; pas trop lucratif. — Allons donc! l'importance de votre rôle! et puis, chaque fois que vous soufflez, *vous avez la pièce!* » — A propos de calembour, on a fait les suivants : « Le pape *Pie-Sera* dans l'église de Notre-Dame. » — Un autre a dit :

« L'archi-chancelier baisera autre chose que la mule « du pape, parce qu'il veut s'assurer des fondements « de la religion. » — Nation folle et frivole, qu'un bon mot console de tout! les malheurs et même les crimes n'ont pu la corriger de sa légèreté.

Il me tardait de faire connaissance avec M. le chevalier de Parny, avec qui je suis en relation depuis quelques années, de sorte que je suis revenu chez lui (rue de Provence), ce matin 13 octobre 1804. Ne l'ayant pas trouvé, je lui ai laissé ce quatrain sur une carte:

Poète des Amours, que ton œuvre s'achève!
Tu daignas par tes vers honorer mes essais;
Parny, fais encor plus, fais voir à ton élève,
Le plus aimable des Français.

Il m'a répondu, aujourd'hui même, par ce charmant billet:

« Les distances sont un des grands inconvénients de Paris. Je suis fâché que M. de R..... que je regarde comme une ancienne connaissance, soit logé si loin. Si ses courses le conduisent dans mon quartier demain ou après-demain, je le prie de s'arrêter un moment au n° 32. Je l'attendrai ces deux jours-là jusqu'à une heure. Il verra, non pas *le plus aimable des Français*, mais *le bon Parny;* c'est ainsi qu'on le nomme depuis vingt ans dans les sociétés intimes. »

Au 18 brumaire, Bonaparte sortit de la salle du conseil des Cinq-Cents très-ému, en criant qu'on avait voulu le poignarder. Il rencontre en ce moment une compagnie, et dit à M. Ponsard, qui la commandait : « Entrez là-dedans, expulsez de force ces séditieux; ce ne sont pas des législateurs, ce sont des assassins. — Oui, mon général (répond le capitaine prêt à exécuter ponctuellement ses ordres); mais s'ils résistent? — Bonaparte, en s'éloignant, ne réplique que ce mot : *Tuez.* »

J'ai dîné aujourd'hui chez madame Anson (qui était baronne de Leslie avant son second mariage), avec madame ***, fille de M. Jean de Brie, célèbre par son retour de *Rastadt*, et préfet maintenant. Elle était accompagnée d'une madame Bonneau (c'est son nom) et du mari de cette dame. Ce M. Bonneau, très-bonneau, c'est-à-dire un homme se croyant de grande importance, quoique assez sot, a jadis passé par les hauts grades de la *maçonnerie*. Il ne tenait pas de joie dans sa peau, en nous apprenant ces particularités. Il ne sait parler que de cela, de cette *association respectable*, où il a eu l'honneur d'être *vénérable*..... Naguère il alla à Orléans, où les *frères* ont *édifié* une nouvelle *loge*, et M. Bonneau y fut reçu d'une manière triomphante. Par une attention délicate, on ne le prévint de rien; de sorte que, lorsqu'on alla le prendre en grande députation, il fut obligé de répondre impromptu au discours que l'*orateur* lui adressa; tels sont les statuts. L'*impromptu*

de M. Bonneau dut être curieux et éloquent!.... Nous lui fîmes diverses questions; mais il se tint toujours avec beaucoup de prud'homie sur la réserve et dans les *mystères*. Cependant notre curiosité lui arracha des détails assez piquants. Il nous dit qu'il s'était trouvé par hasard chez un *frère* qui venait de mourir. Sa famille était assemblée; on voulait s'emparer de tout. Le juge de paix s'approche pour mettre le scellé. — *Êtes-vous franc-maçon?* lui dit solennellement M. Bonneau, bourgeois de Paris. Le juge de paix répond que *non*. Il adresse la même question aux parents. Personne d'entre eux n'avait cet *honneur*. Alors ce petit homme, se grandissant tant qu'il pouvait, s'oppose formellement à la saisie des papiers, et exige qu'on les lui remette. On les lui accorda. Je riais *in petto* de la sottise de ce juge de paix; je n'en dis rien pourtant; je contins ma franchise; je ne voulais pas déranger l'imperturbable confiance du narrateur, qui n'aurait plus eu la vanité de nous dévoiler tant de particularités, avec l'intention de ne nous rien dire. Mais j'avoue que j'étais indigné. Je ne pense pas qu'il y ait *légalement*, dans aucun état, un *ordre* qui ait des secrets pour ceux qui gouvernent? un *ordre despotique* qui dit aux héritiers naturels d'un de ses membres : *Nous allons enlever ses écrits, sans que vous ayez le droit d'y jeter les yeux.* Et si on les pille! si on les vole! si on leur ôte leurs titres!.... M. Bonneau trouvait cela juste et simple, je le crois bien : il avait joué là un si beau rôle! et n'était-il pas un des grands officiers de cet ordre,

de cette *conspiration permanente?*... Arrêtez, me crie-t-on, ne calomniez pas ces innocents *francs-maçons*. Je ne les calomnie pas ; messieurs, écoutez seulement M. Bonneau, ainsi que je le fis. Il adressait en ce moment la parole à M. Anson : « Oui, « monsieur, lui dit-il, tous nos anciens registres sont « conservés, rien n'en a disparu, ils ont été *reli-* « *gieusement* gardés. » Ici il lui indiqua tout bas le dépôt; et puis continuant à élever la voix, il reprit : « On a cru qu'ils avaient été perdus; mais un « *frère* courageux les a conservés. Il alla en instruire « le *comité de sûreté générale*, qui les accepta, et « ils ont été confiés à des hommes *probes*. Ce *co-* « *mité* prit même le soin de faire placer un garde « dans les lieux où on les transféra. » Quelle attention de la part du comité de Robespierre, du comité des bourreaux! lui, qui faisait tout *détruire*, fit veiller sur la *conservation* de ces registres! Ah! M. Bonneau! M. Bonneau, quel secret vous venez de nous apprendre! Quelles preuves vous venez de nous donner!.... Vous ne vous en doutez pas, je le vois; vous avez un air de candeur, au milieu de ces aveux, qui rassure. Votre honnêteté ne peut pas être suspecte; vous avez trop de *bonhomie* pour avoir pu être méchant.

D'autres aussi ont la même excuse. D'ailleurs distinguons. Les *loges* n'étaient souvent que des académies ou des sociétés d'amusement. Les *frères* étaient dans l'ignorance des funestes complots; les D***, les Robespierre étaient seuls initiés. Seulement les *frères* enchaînés par des serments dont ils ne

naissaient pas les conséquences, croyaient ne faire qu'un badinage, pendant qu'ils servaient les infernaux projets des douze chefs composant le comité du *Grand Orient*. La conspiration partait de là, et les ramifications en ont été terribles (1).

Dans le pillage de Berg-op-Zoom, un vieux soldat prit sous sa protection une jolie maisonnette. On lui en demanda la raison.—C'est, répondit-il, que j'en ai une qui lui ressemble; j'ai cru voir mes enfants à la porte.

---

(1) Cette anecdote parut dans l'*Anecdotique*, et elle fit jeter les hauts cris à quelques adeptes niais; de sorte que je crus devoir leur répondre, dans le même journal, par cette déclaration, que je crois bon de répéter.—«J'apprends que je suis *menacé* d'une colère plus grande qu'elle n'est légitime. Quelques novices *francs-maçons*, faisant, je ne sais pourquoi, cause commune avec des personnages coupables, qui ont fait partie jadis du *Grand-Orient*, se sont crus attaqués dans mes Souvenirs. L'anecdote date de 1804. Je ne dis pas cela pour m'excuser, ni rétracter ce que j'ai écrit. Reculer, quand on a raison, serait une *lâcheté*. J'ai rapporté tout simplement les confidences d'un *adepte*, sans rien vérifier; je n'en avais nul besoin pour leur authenticité : son discours me suffisait. Voilà pour le passé; voici pour le présent. Si le *Grand-Orient* est aujourd'hui tel qu'il était quand la *Révolution* éclata, s'il a les mêmes projets, les mêmes maximes, son *courroux* ne me touchera guère; je ne m'effraie pas aisément, et les *conspirateurs* ne m'en imposeront jamais. C'est à eux à se *tâter;* car l'histoire est là pour convaincre leurs prédécesseurs.» — Quant à ceux qui se prétendent désignés, malgré les sages exceptions que j'ai eu l'attention de faire des loges particulières, de littérature, d'amusement ou de bienfaisance, je leur réponds que j'aurais voulu de leur part une chose toute simple, toute naturelle, toute juste; c'est qu'avant de se plaindre ils sussent lire : grâce à l'*enseignement mutuel*, il me semble que ce n'était pas beaucoup exiger.

Je ne sais quel malin fit cette épitaphe du marquis de Mirabeau, auteur de l'ouvrage intitulé : *l'Ami des hommes*.

Ci-gît Mirabeau le brutal,
Qui jurait bien et payait mal.

La veuve du marquis intenta un procès (qui était seulement le 69^{e}) au faiseur d'épitaphes. Il fut condamné à une amende. — *Je payerai*, dit-il à la marquise; *mais, le lendemain de votre mort, j'irai écrire sur votre tombe :*

Ci-gît aussi la Mirabelle,
Qui ne fut ni bonne ni belle.

De ce Mirabeau et de cette *Mirabelle* naquit ce fameux *comte*, dont l'existence a été si funeste, et qui a aussi reçu, dans un autre distique, la punition de sa coupable conduite. M. de Kérivalant a dit de lui :

T'appeler vicieux? quelle étrange injustice!
Mirabeau, tu devais être appelé le Vice.

Salamis fit étendre devant Alexandre un cuir qui s'élevait d'un côté lorsqu'il plaçait ses pieds au côté opposé. Il lui fit sentir, par cette allégorie, de peser d'un poids égal sur toutes les parties de ses états. Il n'y a de mal dans cette explication que le mot *peser*. Je voudrais que le souverain s'*appuyât*, comme de raison, mais qu'il ne *pesât* pas.

Dans un prologue de Fuselier, donné pour la première fois, le 22 février 1725, sous le titre de *l'Audience du Temps;* l'*Occasion*, qui est un des principaux personnages, donne le conseil suivant à un poète qui demande *un temps favorable* pour une pièce qu'il veut donner au public.

Faites de bons ouvrages,
D'un goût fin et sensé,
Vous aurez les suffrages
Du parterre empressé.
En vain il pleut, il gèle,
On court voir le nouveau;
Et quand la pièce est belle,
Le temps est toujours beau.

En 1771, on amena en France un éléphant, qui captiva pendant quelque temps l'attention publique. C'est à son sujet que Duclos dit dans un cercle: « Messieurs, parlons de l'éléphant; c'est la seule bête « un peu considérable dont on puisse en ce temps-« ci parler sans danger. »—On fit aussi ce quatrain:

Cet éléphant sorti d'Asie
Vient-il amuser nos badauds?
Non : il vient avec ses rivaux
Concourir à l'Académie.

J'AI manifesté le désir de connaître les noms des père et mère des écrivains célèbres. Aussi ai-je à me plaindre souvent de la manière dont le *Dictionnaire historique* trompe sur ce point mon attente. Ma curiosité s'y trouve désappointée chaque fois que j'y ai recours. Ils nous dit qu'*Érasme* dut le jour au « commerce illégitime d'un bourgeois de Gonde, « nommé *Pierre Gérard*, avec la fille d'un méde- « cin. » Il aurait été aussi simple d'ajouter que sa mère s'appelait *Marguerite Zérembegue :* souvenir d'autant plus intéressant, qu'elle prit un soin particulier d'*Érasme*, qu'elle surveilla son éducation, et lui prodigua toujours, malgré le juste repentir qu'elle éprouvait de sa faiblesse, les témoignages du plus tendre amour maternel. Quant à son père, il s'appelait *Gérard* HELLÉ, d'une honnête famille de *Ter-Gou.*

PIERRE NICOLE naquit-il à Chartres le 10 (au lieu du 19) octobre 1625? C'est au *Dictionnaire historique* que je propose ce doute. Il indique la date du 10, et l'*Histoire des philosophes modernes*, par M. Saverien, celle du 19. Ce dernier auteur ajoute : « Son père, *Jean* NICOLE, était avocat « au parlement et chambrier de la chambre ecclé- « siastique de Chartres; et sa mère s'appelait *Louise* « CONSTANT. » M. Saverien attribue à *Jean* NICOLE plusieurs ouvrages que le Dictionnaire prétend appartenir à *Claude* NICOLE, *parent* du moraliste. Lequel des deux est dans l'erreur? Je n'ai pas la facilité de le vérifier; mais je penche volontiers à

croire que c'est le *Dictionnaire historique* qui se trompe, car j'ai eu souvent occasion de m'écrier: *Quel historique!*

Boileau (*Anne* de Nielle, seconde femme de *Gilles*), greffier de la grand'chambre, d'une ancienne famille noble, mais peu avantagée de la fortune, naquit à Paris en 1614. Elle mourut en 1637, à l'âge de 23 ans. De ce mariage naquirent *Gilles*, *Jacques*, et le fameux satirique *Nicolas*, qui se sont tous les trois distingués dans les lettres. Le dernier lui consacra cette épitaphe:

Épouse d'un mari doux, simple, officieux,
Par la même douceur je sus plaire à ses yeux:
Nous ne sûmes jamais ni railler, ni médire.
Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
Tous mes enfants ont hérité:
Lis seulement ces vers, et garde-toi d'écrire.

Quelle est donc la faiblesse du cœur humain! et La Rochefoucauld aurait-il raison de rapporter toutes nos vertus au seul amour de soi? La bienfaisance, l'amitié, ne sont-elles que des prestiges de sentiments, des illusions de tendresse? Comment juger les autres et soi-même? Sommes-nous tous livrés aux noires passions de l'intérêt et de l'égoïsme? J'ai vu les hommes; j'ai voulu étudier cet abîme, et ne sais plus que penser. Les noms de MM. de La Curne sont célèbres par un attachement inaltérable; ils ont été le triomphe de l'amitié fraternelle. Nés jumeaux,

ne s'étant jamais séparés, ayant sacrifié l'un à l'autre les liens les plus doux, leur vie s'écoula dans un bonheur rare. Ils avaient presque les mêmes liaisons. M. de Sainte-Palaye avait fait connaissance avec madame de ..... Invité par elle à aller passer quelque temps à la campagne, il refusa long-temps; mais elle invita aussi M. de La Curne, et les deux frères partirent. On les reçut à merveille; ils devaient rester un mois. Le lendemain M. de Sainte-Palaye parut triste; madame de..... lui en demande la raison; il prétexte des affaires : la dame insiste, et *il répond* : « Je vous avouerai qu'habitué à vivre « avec mon frère dans le même appartement, il nous « est impossible de nous voir éloignés l'un de l'autre. » Le mal fut aisément réparé, et tout le monde fut content.

Quelque temps après, M. de La Curne meurt; madame de ..... accourt chez M. de Sainte-Palaye, qu'elle croit inconsolable. *Il en mourra*, dit-elle. Elle arrive; il était triste. Elle prend part à sa peine. « Hélas! répond-il, vous me voyez aussi « honteux qu'affligé de mon état. J'ai perdu un « frère, j'ai perdu un ami; j'espère ne pas lui sur- « vivre; je comptais surtout n'avoir plus aucun « plaisir. Je ne sais comment cela s'est fait; presque « depuis ma naissance j'étais sous la tutelle de mon « frère; je ne disposais de rien, je ne commandais « à personne; quand il n'a plus été, j'ai eu à donner « des ordres; j'ai senti que j'étais affranchi, et j'ai « été tout étonné d'être un peu sensible à la puis- « sance. Mes pleurs ont été moins amers et mes

« chagrins moins vifs. J'en rougis, il est vrai, mais « la chose est ainsi; je le regrette cependant beau- « coup. »

M. L'ABBÉ AUBERT, fabuliste, a, dit-on, la prétention de l'emporter beaucoup sur La Fontaine. On a fait sur lui une petite satire très-ingénieuse, où on l'a fait parler lui-même. La voici :

« Psyché par ma plume embellie,
« Par mes beaux vers La Fontaine effacé,
« Répondent qu'à l'Académie
« Dans un fauteuil je me verrai placé,
« Malgré la cabale et l'envie. »
C'était ainsi qu'Aubert, tous ses sens agités,
Applaudissait lui-même à son heureux génie.
Des gens de goût disaient à ses côtés :
« Cette *fable* que vous contez
« Doit vous paraître bien jolie. »

Voltaire, en ayant reçu quelques flatteries, lui adressa en échange ce compliment : *Vos fables sont du sublime écrit avec naïveté.*

Ce fabuliste trouva cet oracle si vrai, que, toute modestie à part, il fit graver ces mêmes paroles sous son portrait. Il y a en effet là de la *naïveté.*

QUAND Perrault publia *son Parallèle des anciens et des modernes*, on ne fit pas, ce me semble, une réflexion assez simple. Ceux qui ne connaissaient pas les langues anciennes virent d'un côté

les Malherbe, les Pascal, les Corneille, les Boileau, les Racine, les La Fontaine, les Molière, les Bossuet; et de l'autre, mille traductions ridicules : pas une femme n'osa soupirer avec Sapho, rire avec Aristophane, et le divin Platon ne fit pousser que *de respectueux bâillements*. Comment aurait-on pu soupçonner que les idylles de Bion, de Moschus, de Théocrite sont pleines de délicatesse, malgré la franchise grossière des mœurs d'alors, qui ne les dépare pas trop? Sans doute Boileau était trop exclusif et trop enthousiaste; mais d'un autre côté, les Perrault, les Fontenelle, les La Motte (les deux derniers surtout), adversaires ingénieux et très-spirituels de l'exclusif système, se montrèrent trop sévères, c'est presque dire injustes. Malheureusement, si l'on se rapporte à cette époque d'un fanatisme dans les lettres, pareil à celui qu'on a vu depuis dans la philosophie, comme on en avait vu jadis, dans des siècles barbares, pour des prétextes de religion, cette injustice, dis-je, était presque nécessaire, pour faire rendre à nos grands hommes toute la justice qui était due à leur génie.

FONTENELLE disait sur les progrès de l'esprit humain dans certains siècles favorisés : « Il part des gens « habiles (pourvu qu'ils soient en assez grand nombre) « une certaine lumière qui éclaire tout ce qui est au- « tour d'eux, et dont on aperçoit quelques rayons « réfléchir sur tous les autres. *Le bon goût, qu'ils « prennent par choix, s'établit chez les autres par « mode*, et les vrais principes passent de ceux qui

« les ont découverts à ceux qui ne peuvent tout au « plus que les entendre. »

Le même écrivain disait aussi : « Nous tenons le « présent dans nos mains; mais l'avenir est une es- « pèce de charlatan, qui, en nous éblouissant les « yeux, nous l'escamote. Pourquoi souffrir (ajoutait- « il) que des espérances vaines et douteuses nous « enlèvent des jouissances certaines? » Un poëte aimable, DESMAHIS, a profité de la première pensée, dont il défend la justesse contre le sentiment critique de l'abbé Desfontaines, et qu'il arrange ainsi:

L'avenir toujours séduisant,
Ainsi qu'un charlatan habile
Qui trompe le peuple facile,
Nous escamote le présent.

Le même a fait aussi cette épigramme contre les beaux esprits de son temps:

Un bel esprit près des grands et des belles
N'est que le supplément des autres bagatelles.

C'EST peut-être à Albert-le-Grand que nous sommes redevables de l'aversion que nous avons à présent pour les cheveux *roux*, et de la mauvaise opinion que le peuple conçoit de l'humeur et du caractère des *rousseaux*. Quoique les anciens fissent plus de cas de cette couleur de cheveux que de toutes les autres, Albert déclare nettement que les *rousseaux* sont toujours méchants, cruels et médi-

sants. Henri de Nassau assiégeant Mézières, Bayard, qui défendait cette place, répondit entre autres choses à ses sommations *qu'un Bayard de France valait bien un roussin d'Allemagne*, faisant allusion aux chevaux bais, communs en France, et à la couleur des cheveux du comte, lesquels étaient *roux*.

Ronsard, qui était *roux*, s'appelait originairement *Roussard*, et La Monnoye présume que ce nom était tiré de la couleur *rousse* qui était ordinairement dans cette famille. On a conservé ces quatre vers d'une épigramme de Crébillon contre J.-B. Rousseau (qui au reste, je crois, n'était *roux* que de nom).

Quand poil de *roux*, faisant la quarantaine,
De ses poisons le Louvre infectera,
En tel mépris cettuy corps tombera
Que Pellegrin sera reçu sans peine.

« Les hommes, dit Buffon, sont de différents goûts sur la beauté : les Persans veulent des *brunes*, et les Turcs des *rousses*. » On trouve dans Chardin : « Les Musulmans assurent que le premier homme fut créé dans le quatrième siècle avec de la terre *rousse*. *Adam*, en arabe comme en hébreu, signifie *roux*. » Un poëte a écrit :

Mon Dieu que ce *Rousseau* me fâche,
Qui veut qu'on trouve son poil beau !
Pour trouver beau le poil de vache,
Il faut avoir des yeux de veau.

Un plaisant disait d'une femme *rousse*, *qu'elle*

était à cheval sur un écureuil. Enfin, pour terminer cette petite dissertation sur la couleur rousse, je rapporterai cette anecdote : Schiller avait été élevé à l'académie de Stuttgard, où il jouissait d'une singulière distinction, qui fut comme le présage des titres qu'il obtint plus tard. Il avait la chevelure rousse; et comme fils d'un roturier, les lois de l'académie voulaient qu'il ne mît pas de poudre. Le privilége d'avoir les cheveux poudrés était réservé dans cet établissement à la noblesse. Mais le duc avait une si grande aversion pour les cheveux *roux*, qu'il donna ordre que Schiller, quoique issu d'une famille roturière, ne parût jamais qu'avec la chevelure blanchie de poudre.

Dans l'église de Westminster de Londres, on trouve diverses épitaphes singulières, et, entre autres, la suivante d'un marin :

Quoique les vents et les vagues,
M'aient ballotté dans tous les sens,
En dépit d'eux, je suis entré au port;
Mais, quoique je sois ici à l'ancre avec beaucoup d'autres
De notre flotte,
J'espère la lever un jour, et rejoindre
Mon amiral, J. C.

Voltaire revenait très-tard de Postdam à Berlin, avec M. de Chazot, officier français de beaucoup d'esprit, attaché au roi de Prusse. Il faisait très-

mauvais temps : leur voiture versa, et M. de Chazot fut obligé de ramener Voltaire dans une charrette de paille qui se rencontra là par bonheur, prenant beaucoup de précautions pour que la santé délicate de son illustre compatriote ne souffrît pas de cet accident. Voltaire l'en remercia par ces vers :

La nuit, sur la paille, en charrette,
Du sort je brave les rigueurs;
De Chazot l'amitié parfaite
Fait de ma paille un lit de fleurs.

M. de Chazot répliqua par ceux-ci :

De moi votre amitié se raille,
Et je dois me justifier
De vous avoir mis sur la paille,
Et non sur un lit de laurier(1).

MADAME LUGHER était, en 1784, une excellente actrice au théâtre de Montpellier. Elle y jouait avec beaucoup d'ame, de graces et de charmes, le rôle de

(1) Cette jolie réponse me rappelle des vers que M. Léonce de Saint-Geniès improvisa sur la canne de Voltaire, qui se vendit un prix considérable :

Ce roseau précieux ne peut trop se payer;
Combien sa tige est illustrée!
Pour les fils d'Apollon cette tige est sacrée:
L'Hélicon la vit naître à l'ombre d'un laurier;
Voltaire la reçut du dieu de l'Harmonie,
Et sa main n'a pu s'appuyer
Que sur le sceptre du Génie.

Sangaride dans l'opéra d'*Atys*, remis en musique par Piccini, lorsqu'un étourdi du parterre fit entendre ce son aigu, effroi des comédiens et même des auteurs. Le public indigné se souleva contre cette injustice, et prodigua avec transport à madame Lugher les applaudissements les plus vifs. Barthe assistait à cette représentation, et, dans l'entr'acte de la pièce, il lui fit remettre ce joli impromptu :

Atys doit faire des jaloux:
Pardonne un vain dépit. Unanime et rapide,
Le cri public te venge, ô belle Sangaride:
C'est le crime d'un seul, et l'hommage de tous.

M. LE chevalier de Boufflers ayant fait le portrait de madame la comtesse de ***, au moment où il venait de le finir, M. Roman fit parler ainsi cette jeune dame :

Me voilà peinte par Boufflers:
Pour achever d'être immortelle,
Il ne faut qu'une bagatelle;
C'est de voir mon nom dans ses vers.

UNE dame, jadis riche, ayant été éclaboussée par la voiture d'un parvenu qu'elle avait jadis connu laquais, dit en riant : « Cet homme est vindicatif; « il nous crotte aujourd'hui parce qu'autrefois nous « l'avons crotté. »

WALEF (*Blaise-Henry* de CORTE, baron de). Pourquoi le Dictionnaire historique dit-il, *né probablement à Liége en* 1652, *comme il l'insinue dans un de ses ouvrages? Probablement* était inutile pour le lieu de sa naissance; l'éditeur de ses *Œuvres choisies* dit positivement qu'il était Liégeois; et comme il avait dix-sept ans quand il publia son poëme des *Échasses*, en 1669, il devient aussi certain qu'il naquit en 1652. Le jugement qu'on a porté de cet auteur est exact et juste (1): il était plus que médiocre. On trouve pourtant dans ses nombreuses poésies quelques ouvrages remarquables, mais en trop petit nombre. On aurait dû rappeler que le *Dictionnaire des théâtres* a oublié de faire mention de sa tragédie d'*Annibal*, inédite, et de celle d'*Électre*, imprimée dans ses œuvres. Le baron de *Walef* adressa à Boileau une épître où il lui disait :

Oui, ce sont tes écrits, dont les charmes divers
M'ont porté, jeune encore, au doux métier des vers.
Né sous un ciel ingrat, où cette noble envie
Vint troubler à quinze ans le repos de ma vie;
Sans amis, et privé d'utiles entretiens,
Ton livre a fait en moi plus que tous les anciens.

Et plus bas, en parlant d'un guide pour lui-même:

Déja depuis long-temps j'attendais ce secours,
Quand Apollon, touché de voir que mes beaux jours

(1) Voyez le *Portefeuille* de Bruzen de la Martinière, p. 294, etc., et les *Mémoires* de madame de Staël.

Allaient se consumant en efforts peu célèbres,
De mes jeunes erreurs dissipa les ténèbres ;
Il me fit voir Dangeau, ce marquis éclairé;
Il guida dans cet art mon esprit égaré :
J'exposais à ses yeux ma rime encore informe;
Il prit soin d'en polir la rudesse et la forme.

Voici la réponse que lui fit Boileau; je la recueille avec d'autant plus d'empressement qu'elle ne figure point dans les œuvres de ce grand poète.

« MONSIEUR LE BARON,

« Si l'histoire ne m'avait pas tiré du métier de la poésie, je ne me sens point si épuisé que je ne trouvasse des rimes pour répondre à une aussi obligeante épître que celle que vous m'avez adressée ; ce serait par des vers que j'aurais répondu à d'aussi excellents vers que les vôtres ; je vous aurais rendu figure pour figure, exagération pour exagération, et en vous mettant peut-être au-dessus d'Apollon et des Muses, je vous aurais fait voir que l'on ne me met pas impunément au-dessus des Orphée et des Amphion. Mais, puisque la poésie m'est en quelque sorte interdite, trouvez bon, monsieur, que je vous assure en prose très-simple, mais très-sincère, que vos vers m'ont paru merveilleux, que j'y trouve de la force et de l'élégance, et que je ne conçois point comment un homme nourri dans le pays liégeois ait pu deviner tous les mystères de notre langue.

« Vous me faites entendre, monsieur, que c'est moi qui vous ai inspiré; si cela est, je suis dans mes inspirations beaucoup plus heureux pour vous que pour moi-même, puisque je vous ai donné ce que je n'ai

jamais eu. Je ne sais si Horace et Juvénal ont eu des disciples pareils à vous; mais quelque mérite qu'ils aient d'ailleurs, voilà un endroit par où je les surpasse.

« J'aurai toute la vie une obligation très-sensible à M. le marquis de Dangeau de m'avoir procuré l'honneur de votre connaissance. Il ne tiendra qu'à vous que cette connaissance se convertisse en une étroite amitié, puisque personne n'est plus parfaitement que moi,

« Monsieur le baron,

« Votre, etc. »

M. PUJOS (1) avait dessiné le portrait de l'auteur des *Lettres sur l'Italie*, qui lui adressa ce quatrain :

C'est moi; mais il est mieux que moi:
Tu rends la nature plus belle;
Pujos, il n'appartient qu'à toi
De tromper et d'être fidèle.

Ce portrait ayant été présenté à madame Dupaty, par ses enfants, pendant l'absence de leur père, ils lui récitèrent ces vers :

Maman, voilà papa! quelle aimable surprise!
C'est bien de cet air-là qu'il nous regarde tous.
Le peintre cependant a fait une méprise:
Car papa semble heureux, et n'est pas avec nous.

(1) En 1788, M. D. Lebrun adressa ces vers à ce peintre célèbre:

Pujos, dans tes dessins quelle docte magie!
Quelle flatteuse vérité!
Tes crayons respirent la vie
Et donnent l'immortalité.

Ces deux petites pièces furent attribuées à M. Hérault de Séchelles, quand elles parurent dans le *Mercure de France*, en 1784. Mais M. de Séchelles se hâta de les désavouer, en les restituant à leur véritable auteur, M. Dupaty.

En 1785, M. Théveneau fit cette épigramme :

Ce Licidas, nocturne bel esprit,
D'un flux de mots inonde notre oreille;
Lisant le jour l'ouvrage de la nuit,
Toujours il parle, et toujours on sommeille.
De ce grand homme, ô vertu sans pareille!
Il sait des temps intervertir le cours :
Pour nous parler toute la nuit il veille;
En l'écoutant nous dormons tous les jours.

M. le chevalier du P..... D...., avec qui il était lié, fit, peu de jours après, une épigramme *contre un nouvelliste*, qui semblait avoir été jeté dans le même moule. Il s'était cru désigné dans l'épigramme, et il eut l'intention de rendre la pareille dans ce huitain :

Ce politique, il sèche, il se maigrit
Pour fabriquer une mince nouvelle,
Conduit le monde au gré de sa cervelle,
Veut tout savoir et jamais rien n'apprit;
Dans ce qu'il fait, dans tout ce qu'il écrit,
Rimeur glacé, raisonneur didactique;
Ah! qu'il sait bien nous cacher son esprit!....
Mais c'est peut-être aussi par politique.

Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les deux au-

teurs portèrent leurs ouvrages à M. Sautreau, qui les plaça dans l'*Almanach des Muses* de 1786, assez voisins l'un de l'autre; que ces deux huitains occasionèrent une dispute, qui fut suivie d'un cartel et d'un coup d'épée. Tous les deux étaient adroits au jeu d'escrime, et tous les deux joignaient, au courage naturel à un Français, ce courage de préjugé ou de convention qui nous fait exposer notre vie pour de simples misères. Ce fut M. Théveneau qui fut blessé. Cette affaire et une humeur brusque lui avaient attiré la réputation d'être un peu spadassin; il ne la méritait pas. Quoi qu'il en soit, cette réputation parut si juste et si *respectable* à un poëte qui débuta par quelques satires au Parnasse (*Mon premier, mon second, mon dernier mot*), que, M. Théveneau l'ayant critiqué plusieurs fois sans qu'il osât répondre, il prit le parti de lui envoyer une humble ambassade (1), pour le prier de lui épargner ses malignes remarques, ou de permettre, du moins, s'il voulait continuer, qu'il se défendît par quelques épigrammes. M. Théveneau rit beaucoup de l'ambassade, ainsi que de l'ambassadeur, et il accorda la permission qu'on lui demandait; mais, soit prudence ou respect, on n'en profita pas.

La comtesse de Nolstein, jeune et jolie femme d'un colonel, était maîtresse du duc de Chartres,

(1) Je dis *humble*; car l'ambassadeur était M. Fayolle, l'homme aux notices.

devenue depuis *prince Égalité*, quand le jeune L* F*** en devint amoureux. N'ayant pu réussir auprès d'elle, il alla de dépit en Amérique joindre les insurgents et faire le métier de héros. Ainsi l'amour déçu fut le principe de sa fortune et de sa gloire d'outre-mer. Prévoyait-il alors que, de retour dans sa patrie, il y perdrait et cette gloire et cette fortune?

On a fait beaucoup de vers sur le fameux général L..., qui alla se rendre célèbre à Boston avant de l'être beaucoup trop à Paris. Mais peut-être, après Delille, personne n'a-t-il encore peint ce guerrier assoupi, qui se mit à sommeiller quand son devoir était de venger le trône et de sauver l'excellent homme qui l'occupait, que M. Drobecq, dans cette inscription :

Ce héros, pâle et souriant,
Dont tout Paris fut idolâtre,
La F***, guerrier prudent,
Dans les coulisses assez grand,
Fut bien petit sur le théâtre.

Ce joli trait ne souffrira nullement du voisinage de Delille, dont je vais rapporter la petite juvénale.

C'est ce jeune blafard, ce héros ridicule (1),
De l'astre de Cromwel pâle et froid crépuscule,

(1) Dans une autre copie on trouve ces variantes :

Vers 1er. Voilà donc ce héros, ce blondin ridicule,
Vers 4. Qui croit se faire un nom à force de forfaits.

Intrigant dans la guerre et guerrier dans la paix,
Qui, d'un œil caressant, médite des forfaits,
Prend Marat pour idole et Favras pour victime,
Fait honte du succès et fait pitié du crime,
Arme les assassins, égorge par la loi,
Veille pour les brigands et dort contre son roi.

Rivarol disait de lui : *Sa nullité protégea sa fortune.*

M. METTRA, auteur de la *Correspondance secrète*, à propos de certaines renommées scandaleuses, écrivait : *Cette pauvre immortalité est furieusement prodiguée aujourd'hui ; on la donne aux uns pour s'élever bien haut, à d'autres pour ramper bien bas ; rarement à ceux qui se font estimer, toujours à ceux qui se font craindre.*

PEUT-ON exprimer plus finement un jolie pensée? « Il y aura toujours quelque chose à dire sur les « femmes tant qu'il en restera une sur la terre. » — Aimable Boufflers, ce mot-là, tu ne l'as pas cherché, il est venu te trouver ; il t'a été inspiré par ta juste admiration pour cet être charmant et singulier, qui est (quoi qu'on en dise) le chef-d'œuvre du Créateur. Malheur à l'être froid qui, à l'exemple des druides, ne découvre pas quelque chose de divin dans les femmes. Elles sont nos compagnes, nos sœurs, nos amies, nos épouses et nos mères. Que de titres n'ont-elles pas à notre reconnaissance, à notre amour ! Ceci, je le sens à chaque instant

de ma vie; mais j'ai du moins voulu l'écrire une fois.

N. B. Un de mes amis, après avoir lu ce paragraphe, m'a fait observer que je prêtais peut-être trop d'extension aux paroles de M. de Boufflers; qu'il ne faudrait pas les approfondir; qu'une femme pourrait les retourner ainsi (ce que je ne pense pas): « Il y aura toujours quelque chose à dire sur les « hommes, tant qu'il en restera un sur la terre. » Que d'ailleurs il n'y a pas dans ces mots l'ombre d'une louange, et qu'on peut les prendre indifféremment en bonne ou en mauvaise part. — Au lieu de supprimer cet article, je répliquai : Peut-être avez-vous un peu raison; ce mot peut s'expliquer de plusieurs manières, et chacun y verra, comme dans la lune, ce qu'il voudra y voir. Quant à moi, qui pense et qui sens vivement que la femme est la plus agréable, la plus jolie, la plus excellente chose que le Créateur ait produite; moi, qui écrivis sur la création :

Dieu mit six jours à former l'univers,
Et, pour régner sur tant d'êtres divers,
Il créa l'homme à son auguste image.
Content de tout, il le trouva si bien,
Que, par la femme achevant son ouvrage,
A ce chef-d'œuvre il n'ajouta plus rien.

Moi, je mis en note tout ce que je devinai de l'intention de l'auteur. Je vis dans cette phrase si courte, de l'esprit, du naturel, de la finesse, du sentiment. Si tout cela n'y est point, tant pis; ce

n'est pas une raison pour retrancher mon commentaire; ainsi *ma remarque subsiste.*

Si je pouvais recueillir tous les mots spirituels qui échappent à M. de Boufflers, ils me suffiraient seuls pour remplir cet ouvrage; je regrette ceux que j'ignore, mais n'oublions pas ceux que je sais. Peut-on lire de meilleure maxime que celle-ci : « L'homme opulent se fait tort à lui-même de tout « le superflu qu'il ne partage point. » Il dit encore sur les jaseries de salon : « La conversation, chose « si superflue et si nécessaire (1), où les uns ne « disent pas toujours ce qu'ils savent, et les autres « ne savent pas toujours ce qu'ils disent. »

On a retenu quelques traits de la conversation de Marie Lekzinska, reine de France, qui méritent d'être recueillis. Elle disait :

« Tirer vanité de son rang, c'est avertir qu'on est au-dessous.

« La miséricorde des rois est de rendre la jus- « tice, et la justice des reines est d'exercer la miséri- « corde.—Les bons rois sont esclaves, et leurs peuples « sont libres. — S'estimer grand par le rang et par les « richesses, c'est s'imaginer que le piédestal est le « héros.

(1) C'est un heureux emploi des heureuses expressions de ce vers que Voltaire a placé dans le *Mondain* :

Le superflu, chose si nécessaire.

« Plusieurs princes ont regretté à la mort d'avoir fait la guerre; nous n'en voyons aucun qui se soit repenti d'avoir aimé la paix.

« Les courtisans nous crient : *Donnez-nous sans compter;* et le peuple : *Comptez ce que nous vous donnons.* »

Un homme, lourd d'esprit et de corps, faisait l'aimable dans un cercle; quelqu'un fit circuler sur lui ces quatre vers :

Il est des sots de plusieurs sortes :
Toi, quand tu prends un air léger,
Il semble qu'on voit voltiger
Un papillon en bottes fortes.

Je suis allé ce matin chez notre *Tibulle.* Je l'ai vu enfin! Il est grand et mince, la figure grêlée; il a un air noble, mais pas autant de physionomie que mon imagination en avait supposé. Il m'a fait beaucoup d'amitiés et de questions. Il m'a montré une foule d'excellentes corrections, car il corrige toujours ces charmantes élégies, qui lui ont valu tant de gloire. Mais la gloire vaut-elle le bonheur?

Je viens d'écrire à un de mes correspondants de province, cette phrase que j'ai voulu conserver. « Mon cher ami, tu ne connais point Paris, si tu crois qu'on peut y faire ce qu'on veut. Il est bien vrai que *les absents ont tort;* ce proverbe est ici

sans exception. Mais les présents ne trouvent que de la fange, de la boue et des pierres. Ce n'est pas une allégorie, c'est une vérité. »

Je suis allé au théâtre de M. Pierre. Il est impossible de décrire combien, dans cette miniature, l'illusion est entière, combien cette mécanique est parfaite! Les voitures vont, viennent sur le pont sans confusion; les chevaux vont au pas, au galop, suivant l'allure que veut leur donner celui qui les monte ou qui les conduit. Dans des canaux on voit des barques que des rameurs font voguer avec agilité sur une onde véritable. Des canards sauvages volent ou jouent sur le rivage; un chasseur arrive, ils fuient; il les ajuste : *pan;* il en tue un. C'est un véritable coup de fusil; on voit l'arme et le feu, on entend le bruit; on est émerveillé, ravi. Le chien se jette à la nage, il happe le canard, et revient triomphant. — Bientôt une tempête s'élève : elle est d'une vérité effrayante; le tonnerre tombe, le vaisseau s'entr'ouvre, les passagers se sauvent sur un rocher; on voit leur désespoir. Quand le calme revient, on leur envoie des secours du fort voisin; une chaloupe arrive, et ils s'embarquent. Le soleil reparaît; cet astre se montre; il va se coucher dans la mer, suivant l'expression vulgaire. M. Pierre n'a pas craint de le montrer dans tout son éclat, de peindre ses reflets dans l'onde, les changements de son disque, sa pâleur au moment où il disparaît, les effets du crépuscule, enfin, ceux d'une belle

nuit. Je l'avoue, j'aime à rendre justice au talent. Quel beau spectacle, et qu'il doit être curieux pour un peintre! quelles études de perspective il peut faire chez M. Pierre!

L'ÉPÉE destinée au sacre de l'empereur est enrichie de diamants, entre autres de celui du *Régent*. Elle est estimée quinze millions. — On prétend qu'on créra des ducs, des comtes, des barons et des chevaliers, mais non pas des marquis, *parce qu'il n'y en avait pas du temps de Charlemagne*. Le calendrier révolutionnaire sera changé aussi.

UN plaisant a prétendu (par allusion au jeu de la bouillotte) « que le Sénat avait fait son *Charlemagne* pour n'être pas *décavé*. »

M. DE SARTINES, après avoir géré, avec une habileté surprenante, notre police un peu machiavélique, fut un assez faible ministre de la marine, de sorte que le roi fut obligé de lui ôter ce portefeuille (1). Comme il est dans l'usage des Français de s'égayer de tous les événements, on lui décocha

(1) Il fut remercié et remplacé en 1780 par M. de Castries, après avoir reçu toutefois une petite gratification de 150,000 fr., et une pension de 70,000. — *Le pauvre homme!*

une foule d'épigrammes; voici la meilleure, c'est lui qui parle :

J'ai balayé Paris avec un soin extrême;
Et voulant sur les mers balayer les Anglais,
J'ai vendu si cher mes balais,
Que l'on m'a balayé moi-même.

M. de Sartines me rappelle une anecdote qui concerne sa femme. Un amateur admirait les meubles du roi; il était accompagné d'un valet de chambre. « Voilà, dit-il, un superbe morceau d'acajou. — Nous l'appelons la table de la ministresse. — Comment cela? — C'est madame de Sartines qui en a fait présent. — Ah! ah! mais c'est une chiffonnière d'occasion! elle est bien grande. — Proportionnée au local. — Oui, au local? elle sait ce que c'est, la ministresse, que ces sortes de chiffonnières.... Elle se fait assez chiffonner. »

On lit dans le *Segraisiana* : « Madame de Savoie « demandait à *Corisante* (fils d'un médecin de Sau- « mur, originaire d'Écosse), s'il n'était pas marié; « il lui répondit : Madame, je voudrais bien me ma- « rier tous les jours, mais le matin seulement pour « un quart d'heure. » Cette réponse était pleine d'affronterie. On rapporte que Fontenelle en fit une presque semblable; mais bien plus fine, et par conséquent beaucoup plus honnête et bien plus piquante. Il était assez vieux lorsque madame de Tencin lui demanda : « Mon cher Fontenelle, est-ce que vous n'avez jamais eu l'envie d'être marié? —

Pardonnez-moi, madame, quelquefois.... le matin (1). » Il n'y a pas là de grossièreté, comme dans le discours de M. Corisante. Le talent de savoir gazer délicatement une vive plaisanterie n'est pas donné à tout le monde ; et alors c'est un très-mauvais genre. Il est pourtant d'heureuses saillies, que l'à-propos fait excuser. Le maréchal de Richelieu, si fameux par sa galanterie, s'étant remarié dans un âge très-avancé, la reine lui dit le lendemain : « Eh bien! monsieur le maréchal, comment vous en êtes-vous tiré? — Madame (répondit-il bien sérieusement), ce n'était pas là le plus difficile. » Cette réplique m'en rappelle une autre, où il est encore question de notre aimable reine. Marie-Antoinette s'amusait à jeter de petites boulettes de pain à Louis XVI. M. le comte de Saint-Germain venait d'être nommé ministre de la guerre; il assistait avec quelques autres courtisans au petit couvert. Le roi, se tournant de son côté, lui dit : « Général, si on tirait ainsi sur vous, que feriez-vous? — Ma foi, Sire, répliqua-t-il militairement, je n'en ferais pas à deux fois, j'enclouerais la pièce. » Ce mot, quoique très-leste, fut excessivement goûté.

(1) Saint Évremont a dit quelque chose d'approchant, au sujet de Marion de Lorme, qu'il avait rencontrée aux eaux de Bourbon.

Je prenais mes eaux avec elle,
Et souvent je passai le soir
A l'ouïr chanter, à la voir ;
Enfin, je la trouvai si belle,
Que, sans égard au médecin,
Il m'en souvenait *au matin*.

En 1801, un anonyme publia une satire ayant pour titre: *Étrenne aux sots*. M. de Lalande n'était pas oublié, il disait :

Ne vois-je pas Lalande? immortel astronome
Qui ne croit pas en Dieu, mais se croit un grand homme!
.....
Ce Dieu, dont tant de fois il nia l'existence,
En le créant si laid méritait sa vengeance;
Moi j'aime son front chauve, et je crois en effet
Que le feu du génie a brûlé son toupet.

Guillaume Tell, tragédie de Lemierre, fut jouée en 1766. Les Suisses, flattés qu'on eût pris dans leur histoire le sujet de cette pièce, en sollicitèrent eux-mêmes la représentation et la soutinrent de leurs suffrages. Cependant un jour que les spectateurs étaient en petit nombre, mademoiselle Arnould, qui avait toujours quelque bon mot à placer, dit à quelqu'un qui l'accompagnait : « On dit ordinairement, « *point d'argent point de Suisses;* mais ici il y a « *plus de Suisses que d'argent....* »

Dans une pièce nouvelle on chante un couplet qui finit de cette manière :

Les dieux ont placé le bonheur
Entre l'amour et l'innocence.

On a besoin de réfléchir un moment pour ne pas trouver cette maxime singulière; mais voici qui est

pire que singulier; Quinault a mis dans son opéra d'*Atys*, act. III, sc. 2 :

> Il faut souvent, pour être heureux,
> Qu'il en coûte un peu d'innocence.

C'est là une de ces maximes que le juste et sévère Boileau ne pouvait pas lui pardonner.

Quelle humeur vous transporte, Démophile? Nouvel Alceste, vous médisez sans cesse du genre humain. Les mots de *servitude*, d'*abus lucratifs*, d'*usuriers avides*, de *spoliateurs jurés*, de *barbaries judiciaires*, de *juges iniques*, d'*injustes confiscations*, d'*ames vénales*, sont continuellement dans votre bouche. Vous frondez jusqu'au luxe, jusqu'au faste, jusqu'à la pompe qui entoure nos souverains d'Europe. Malheur, dites-vous, à qui vit sous leur empire! Vous voudriez pouvoir trouver des contrées plus heureuses et plus tranquilles : Allons, venez : traversons les mers, transportons-nous loin, très-loin; soyez content, voici le fruit de notre voyage. Nous sommes chez un peuple civilisé, toutes ses manières sont douces, toutes ses formes sont aimables, tous ses usages sont honnêtes, tous ses dehors sont brillants. Nous rencontrons partout des villes superbes, des édifices splendides, des monuments de la plus grande richesse, des colonnes triomphales, des chefs-d'œuvre de tous les genres : sciences, arts, poètes, danses, jeux publics, spectacles, que pouvez-vous désirer de plus? Enfin vous respirez, Démophile; la sérénité de vos traits nous

l'annonce. Quelle belle apparence de paix, de liberté et de bonheur! — Oui, vous l'avez dit: *Quelle belle apparence!* Chez cette nation si facile, si gracieuse, si légère, si polie, vous trouverez des tribunaux qui vendent la justice, des avocats qui l'embrouillent, des gens de toute sorte qui la violent. Vous trouverez un droit civil énigmatique, sujet à des contestations perpétuelles; des ordonnances en contradiction avec les réglements; des lois qui changent au gré du caprice de quelques législateurs presque amovibles. Vous trouverez des hommes qui ont seuls le privilége de vendre; des barrières sur les chemins, où il faut acquitter une taxe pour les franchir; des impôts qu'aucune calamité de la nature ne fait restreindre; des percepteurs impitoyables, des bastilles sans nombre, des geôliers féroces, des publicistes qui défendent avec zèle le despotisme, et qui ne rougissent pas de conseiller l'astuce, la fraude, les rapines, les guerres. Vous trouverez sur votre route, des landes, des bruyères, des marais, d'immenses terrains en friche qu'un peu de culture rendrait fertiles, des passages dangereux, des rouliers insolents, des aubergistes qui vous rançonnent outre mesure, des ouvriers qui vous pillent, des domestiques qui vous volent, des douaniers qui vous chicanent, des amis qui vous espionnent, des huissiers qui vous saisissent, des recors qui vous arrêtent. Toutes les coutumes y sont oppressives, immorales ou bizarres: des banques de jeu soutenues, des loteries établies, des filles de joie classées, des prêteurs sur gages, des agioteurs

impunis, des espions protégés, des magistrats espions, des vices en honneur, et la fortune obtenant toujours le pas sur le mérite. Si vous avez à réclamer votre bien, il vous faut payer; il vous faut payer pour jouir de ce que vous avez; il vous faut payer pour repousser l'oppression; il faut quelquefois payer l'oppresseur. Il faut payer pour naître, il faut payer pour vivre, il faut payer pour mourir, il faut même payer quand on est mort. L'air, la terre, le feu, l'eau, tout se vend, tout s'achète, tout est à l'enchère; les éléments, les choses, les hommes, tout est esclave. Auprès de vous des voisins tracassiers; à l'entrée de vos villes, des commis fripons; parmi vos juges, des gens égoïstes, avares et froids : vous avez à acquitter des droits de toute espèce. Vous rencontrez à chaque pas des flatteurs qui vous trompent, des méchants qui vous dépriment, des envieux qui vous nuisent; et cette nation si brillante, si vantée, si comblée de gloire, qu'est-elle en effet? une troupe de forçats, qui joue avec ses chaînes, dans les bagnes qui la renferment (1).

.....

Après avoir entendu chanter la romance de Moncrif : *Elle m'aima, cette belle Aspasie*, M. le

(1) En 1810, ce morceau faisait partie d'un grand ouvrage que l'auteur des *Souvenirs* publia; mais avant son impression, la censure impériale eut la fantaisie de le faire retrancher. Pourquoi? Je l'ignore; peut-être pour faire acte d'autorité, comme ce censeur moderne, qui, faisant supprimer dans un journal un article *sur la liberté de la presse*, disait : « Je suis de votre avis; n'importe! ce morceau ne paraîtra point, parce que tel est mon bon plaisir. »

chevalier de Boufflers ajouta ces deux couplets :

Il est encor de belles Aspasies,
Que l'on adore et qu'on hait en un jour,
Qui, se livrant sans cesse aux fantaisies,
N'inspirent point, ne sentent point l'amour.

N'imitez point cette belle Aspasie:
Elle charma sans trouver le bonheur;
Elle eut, dit-on, plus d'une fantaisie:
En avoir une est assez pour un cœur.

Le même écrivain, célèbre par tant de jolies bluettes, adressa cet impromptu à madame la maréchale de Luxembourg, en lui donnant un exemplaire de *la Bibliothèque bleue* :

AIR : *Le bonheur de Pierrot.*

Des contes que voici
Jamais on ne se lasse.
Avez-vous du souci?
Lisez ceci.
O vous que rien n'efface,
Modèle de la grace,
On n'ose vous offrir
Que du plaisir.

On peut dire du *Voyage en Espagne*, par le marquis de Langle, que c'est le marquis de *Mascarille* des *Précieuses ridicules*, qui a écrit toutes ces pasquinades. Elles sont toujours semées de phrases sentimentales, qui prétendent viser à quelque chose, mais n'atteignent à rien. Le lecteur n'est

ni ému, ni étonné, ni entraîné. D'où cela vient-il? c'est qu'il y a du sentiment faux, comme il y a de faux galants, et que rien ne ressemble moins au sentiment que les facéties et les turlupinades. Cependant, je dois en convenir, ce voyage renferme un passage qu'on est bien étonné d'y trouver. Il est trop intéressant pour que je ne le rapporte pas. « L'*in-pace* est un cachot, ou plutôt, un trou « creusé environ à quarante pieds de profondeur, et « qui peut avoir deux toises de large; aucune clarté « quelconque ne peut y pénétrer. Avant d'y jeter « le coupable, on le conduit en plein chapitre, on « le fait asseoir sur une espèce de sellette, on lui lit « sa sentence; après qu'il l'a entendue, on le mène « processionnellement avec la croix, des cierges; « on chante le *Libera*, on bénit le patient, et on « le descend dans l'*in-pace*, où, tous les deux jours, « on lui porte de l'eau et du pain. » Le marquis de Langle ajoute : « Il y a quarante ans que ce supplice « était en usage en France. Sur les instances de la « reine (Marie-Antoinette), cette princesse, tant « calomniée et si peu connue, Louis XVI ordonna, « sous les peines les plus rigoureuses, que l'*in-pace* « serait aboli dans tous les cloîtres soumis à la do- « mination française. » J'aime cette justice que rendait, à cette illustre princesse, dans un temps d'anarchie et de crimes, cet écrivain malheureusement trop ridicule. Et combien d'autres bienfaits la France ne doit-elle pas à ce couple auguste, que des scélérats assassinèrent, mais dont notre fidélité et notre amour ont constamment vengé la mémoire?

Je viens d'apprendre avec plaisir, que messieurs de Sémonville, Maret et F. Noël avaient été chargés par un personnage en crédit, d'aller traiter de la délivrance de la reine. C'est Danton qui leur avait donné cette glorieuse mission; ces messieurs devaient se réunir à Venise, où M. Noël était déja, lorsque les deux autres furent arrêtés dans les Grisons; ils se plaignirent, on ne les écouta pas. M. F. Noël allait se trouver seul pour s'aboucher avec l'ambassadeur d'Autriche, lorsqu'il apprit à la fois l'arrestation de ses collègues et la mort de Danton. Cela suspendit ses démarches; il ne pouvait plus rien promettre. La reine bientôt après fut sacrifiée!... Je ne laisserai pas échapper l'occasion de publier un autre trait qui date de 1792. Le roi était enfermé au Temple; les anthropophages et les vandales régnaient à sa place. Il existait au Louvre la belle galerie de Rubens. M. Noël avait été la visiter de nouveau, quand il entendit des forcenés murmurer contre les insignes royaux, qui se trouvent si justement dans ces tableaux, et comploter de venir les détruire. Aussitôt M. Noël se transporte chez le ministre de l'intérieur qu'il avertit, et à qui il conseilla, pour la gloire des arts, de faire disparaître, jusqu'à des temps meilleurs, ces magnifiques tableaux de Rubens. Aussitôt M. Garat donna ordre de les enlever. Sans cette précaution, le lendemain peut-être ils devaient être détruits. Quelle perte pour la peinture! Mais ce qui vaut mieux encore que cela, on m'a assuré que M. Noël a sauvé des

hommes, ce qui est bien autre chose que de sauver des tableaux. Plusieurs émigrés, et, entre autres, M. le duc de Mouchy, ont dû la vie à ce savant littérateur, alors ministre en Hollande. Avec quel plaisir je recueille de pareilles circonstances, et que j'aime à voir les hommes de lettres honorer leur carrière, et par leur noble conduite essayer de racheter les crimes de la révolution.... si de pareils crimes pouvaient jamais se racheter !

Dans ces tems malheureux, dont le souvenir ne s'effacera jamais, la courageuse Marie-Antoinette était entourée de sans-culottes, qui firent mettre le bonnet rouge au dauphin. Le jeune prince, qui avait faim, gémissait tout bas; sa mère le consolait. Le lendemain la même scène commençait à se renouveler : *Maman*, dit-il, *aujourd'hui est-ce encore hier ?*

En l'an v, Le Tourneux était ministre et très-ignorant; il alla par curiosité au jardin des Plantes. A son retour, quelqu'un lui demanda s'il avait vu Lacépède. (A cette époque on nommait ainsi les gens sans cérémonie.) — *Non*, répondit-il, *je n'ai vu que la girafe.*

Le même, lorsque M. J. C. G...., jeune homme très-instruit, lui présenta un placet en huit langues, pour lui demander un emploi *alors vacant* dans une bibliothèque publique, il le prit, le parcourut

sans y rien comprendre, et le rendit en lui disant : *Citoyen, vous avez mal pris votre temps, cela ne se peut pas.* Ainsi le président du tribunal de sang avait répondu à Lavoisier, qui demandait quelques heures de susvis pour laisser par écrit à ses compatriotes le fruit de ses méditations et de ses découvertes chimiques : *Nous n'avons pas besoin de savants.*

J'AI dîné chez M. Anson, avec M. de Cicé, jadis archevêque de Bordeaux et garde-des-sceaux, aujourd'hui archevêque d'Aix. Il m'a raconté que madame la comtesse de Boisgelin, née de Boufflers, étant aux eaux, ne pouvait souffrir mademoiselle Ailland, jeune et très-jolie, qui s'y trouvait en même temps. On vint un jour lui apprendre sa mort. *J'en suis bien fâchée*, dit-elle, *je ne pourrai plus la haïr.* Quel mot ! Si c'est une plaisanterie, elle est trop déplacée; si c'est un sentiment, il est atroce. Un auteur qui n'a point écrit des vers bons à retenir, M. Leblanc, a pourtant trouvé et placé celui-ci dans une tragédie :

Mais le poids de la haine a fatigué mon ame.

Voilà une pensée du moins, qui peut être avouée hautement. Peut-être aussi le mot de madame de Boisjolin a-t-il été mal rendu, et il est souvent très-prudent et très-sage, de se rappeler et d'appliquer ce mot heureux de Voltaire : *Je ne le crois pas, car on le dit.*

Voyez cette jeune fille caressant ce tourtereau qui a l'air si triste. Hélas! il a perdu sa compagne fidèle. M. le comte de Ségur a placé les vers suivants au bas de ce groupe si bien ciselé :

Ce tourtereau, pleurant sa compagne chérie,
Verra finir ses maux par un heureux retour :
Même dans ses malheurs il est digne d'envie.
Il faut savoir pleurer pour connaître l'amour ;
Il faut savoir aimer pour connaître la vie.

Balzac disait des femmes savantes : « Il s'en « trouve qui jugent si hardiment de nos vers et de « notre prose, que de leurs points de Gènes et de « leurs dentelles. » Voilà un singulier reproche et une bien étrange prétention! Est-ce que la femme n'est qu'une jolie poupée ou un meuble agréable de ménage? Pour qui écrivons-nous? n'est-ce pas pour être approuvés, applaudis par une foule de lecteurs dont le public se compose, et dont les femmes sont la plus aimable partie? Eh bien! que dirait-on d'un auteur hargneux qui s'écrierait : « On « en trouve qui jugent si hardiment de nos vers et de « notre prose, que de leurs bâtisses et de leurs « charrues. » De pareilles boutades ne prouvent rien ou elles ne prouvent que l'humeur et l'injustice de celui qui se les permet.

Chez les Turcs, où le caprice du sultan fait presque toujours les grands de son royaume, il est d'usage de faire apprendre un métier à tous les enfants :

un fils de visir est quelquefois parfumeur ou cordonnier. Cette coutume assez bizarre, quoi qu'en dise J. J. Rousseau, a cependant son utilité, quand on a le malheur de naître à ces grandes et funestes époques où les nations, bouleversées par des têtes folles, ne savent plus ce qu'elles font, ce qu'elles veulent, ni où on les mène.

DANS un petit volume in-18, de 144 pages, on rassembla, en 1781, quelques opuscules du chevalier de Boufflers, qu'on intitula *OEuvres*. Quoique le titre d'auteur ne convînt pas alors extrêmement à cet homme du monde, plus tard il ne lui déplut pas tant, et il le supporta de bonne grace. Mais alors peut être eût-il raison de montrer de l'humeur contre l'imprimeur qui lui attribuait quelques-unes des pièces qu'on y trouve, et qui ne sont pas de lui, ni dignes d'en être. Aussi, l'année suivante, avoua-t-il un volume qui parut : il était plus correct, plus exact, renfermait un plus grand nombre de pièces, et ne contenait pas celles qu'il désavouait avec juste raison. Ses belles imitations d'Horace datent de cette époque, et il n'a rien fait depuis qui fût aussi achevé en poésie. Toutefois il s'en faut beaucoup qu'aucun de ces divers recueils soit complet; en voici la preuve dans cette pièce adressée à madame Du Bourg, en lui envoyant une caisse d'eau de Cologne.

Du pays des lourds Allemands,
Après six mortels ans de guerre,
Nous arrivâmes triomphants,

Apportant de l'eau toute claire.
De ce fruit de tous nos travaux,
Je vous donne ce qui me reste :
Cette eau guérit de tous les maux,
De l'ennui même et de la peste,
Deux fléaux qui, selon mon goût,
Sont bien à peu près même chose.
Quant au tourment qu'amour nous cause,
Mon secret n'y peut rien du tout,
Quelque forte qu'en soit la dose.
S'il joignait ce dernier pouvoir
A toutes ses autres merveilles,
Chaque jour, du matin au soir,
J'irais vous entendre et vous voir :
Mais je garderais mes bouteilles.

SARASIN (non pas *Sarazin*, ni *Sarrasin*) (*Jean-François.*) — Dans son *Art de la Poésie*, le sieur de Lacroix le fait mourir en 1657, et Baillet, dans ses *Jugements des Savants*, «*dès avant l'année* 1658,» ce qui revient au même, et cette date a été répétée par Perrault, dans ses *Hommes illustres;* par Bruzen de la Martinière, dans le *Recueil des épigrammes;* par le continuateur de Moréry, par le dernier éditeur du dictionnaire de Richelet, par le *Ménagiana*, etc. Le *Dictionnaire historique* a redressé en partie cette erreur; mais il met tout simplement, en 1654. Il aurait pu indiquer la date du mois de décembre, d'après *la Gazette* de Loret, qui, dans celle du 5, dit :

Sarasin, cet aimable esprit,
Dont l'on voit maint sublime écrit,

Est à Pésenas si malade,
Qu'il n'use plus que de panade.

Et dans celle du 19 du même mois :

Enfin la rigoureuse Parque
A ravi cet homme de marque,
Ce monsieur Sarasin, Normand,
Dont l'esprit était si charmant.

C'est donc à peu près du 10 au 12 décembre 1654 qu'il mourut, ce qu'on peut vérifier à Pésenas.

VOITURE, de l'Académie française, grand joueur, grand voyageur, grand libertin, l'un des beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, se fit une grande réputation dans le genre épistolaire; ce qui lui valut plus de sept mille francs de pensions, somme considérable à cette époque. Fin et délié courtisan, il excellait dans l'art d'écrire des riens d'une manière précieuse, recherchée et contournée. Cependant il ne manquait pas d'érudition. Son volume est trop gros des trois quarts. Une cinquantaine de ses lettres et quelques-unes de ses poésies composeraient un fort joli recueil. Il mourut le 27 mars 1748. Le *Dictionnaire historique* s'est trompé en disant qu'il n'avait que cinquante ans. Il nous apprend, en 1647, dans sa lettre 187^{e}, qu'il avait dix lustres, plus une olympiade courante, *c'est-à-dire cinquante-quatre ans;* et comme il mourut l'année suivante, il avait donc cinq ans de plus que ne lui en ont accordé Chaudon et Delandine, qui n'avaient pas fait assez

attention que Pélisson, dans son *Histoire de l'Académie*, avait mis: *Il mourut à l'âge de cinquante ans ou environ.* Cet *environ* est si vrai, que le 12 juin 1645, Balzac écrivait à Chapelain: *M. de Voiture et moi avons plus de cinquante ans.* Peut-on voir rien de plus positif, rien de plus conforme à la déclaration de *Voiture*, qui, dans sa jeunesse, signait *Voycture?*

J'AIME ce mot plus qu'énergique du brave *Alain Blanchar* qui, pressé par ses amis de se racheter de la mort à laquelle les Anglais l'avaient condamné pour prix de son courage, leur répondit: *Je n'ai rien; mais si j'étais riche, je ne donnerais pas un écu pour empêcher un Anglais de se déshonorer.*

M. DE SAINT-SIMON, évêque d'Agde, avait une élocution forte et persuasive. Il s'était fait une grande réputation aux états du Languedoc, où il était devenu si redoutable à l'administration, par ses vues économiques plus encore que par ses reparties accablantes. Après un discours improvisé et plein de force contre des projets qu'il jugeait inutiles et ruineux, prenant en main le tableau des dépenses qu'il fallait appouver, il effaçait rapidement, d'un trait de plume, différents articles. « *Monseigneur*, lui dit quelqu'un des intéressés, *votre plume va bien vite.* — *Oui*, répliqua-t-il vivement, *mais elle ne vole pas.* »

Je n'aime guère l'invitation de Catulle à Fabulus (*Carm.* XIII); et je trouve que M. de Piis a fort bien fait de s'en railler un peu dans une jolie chanson. Ce n'est certainement pas ainsi que de nos jours on invite ses amis; on ne leur dit pas de tout apporter, cela serait par trop gascon. On ne demande pas, on offre; on ne veut pas recevoir, on veut donner. Bernard, dans sa gracieuse *épître sur l'Automne*, nous présente un exemple de cette différence délicate. On en trouve aussi d'autres dans l'épître de M. Blin de Sainmore *à deux Amis;* dans celles de Regnard et d'Imbert, qui semblent avoir plus ou moins imité la charmante invitation d'Horace à Virgile (ode 12, liv. IV). Martial, liv. V, ép. 79, et liv. X, ép. 48, avait fourni à ces auteurs deux bons modèles. C'est ainsi que Chaulieu écrivait à son ami La Fare:

Et donne-moi, ce soir, le plaisir d'être à table
Entre l'amour et l'amitié.

C'est ainsi que Voltaire, qui a tout essayé, invita tour-à-tour Destouches et Bernard. Comme toutes ces pièces sont très-connues, je ne les rapporte pas; je dirai seulement que M. Delille, ayant reçu un pareil rendez-vous poétique et gastronomique, vient de répondre par cet impromptu:

Je le mange déja, ce dîner délectable,
Qui n'est encor que manuscrit:
Que je serai long-temps à table
S'il est fait comme il est écrit!

Pascal a dit dans ses pensées, chap. xxviii, n° 45 : « A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, « il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est « point contraire à la raison ; ensuite qu'elle est vé- « nérable et en donner du respect ; après, la rendre « aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie. » C'est justement ce que M. de Châteaubriand vient de faire dans son bel ouvrage sur le *Génie du Christianisme*. Le libertin et l'incrédule ont été surpris de leur émotion ; ils demandaient des preuves, ils ont été touchés, et ils ont senti leur cœur démentir le scepticisme de leur esprit. Montrer jusqu'à l'évidence que, de toutes les religions qui ont existé, « la re- « ligion chrétienne est la plus poétique, la plus hu- « maine, la plus favorable à la liberté, aux arts et « aux lettres ; que le monde moderne lui doit tout, « *depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstrai-* « *tes*, depuis les hospices pour les malheureux jus- « qu'aux temples bâtis par les Michel-Ange et décorés « par les Raphaël ; que rien n'est plus divin que sa « morale, rien de plus aimable et de plus pompeux « que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle « favorise le génie, épure le goût, développe les « passions vertueuses, donne de la vigueur à la pen- « sée, offre des formes nobles à l'écrivain et des mou- « les parfaits aux artistes ; qu'il n'y a point de honte « à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine ; « enfin, appeler tous les enchantements de l'imagi- « nation et tous les intérêts du cœur au secours « de cette religion, contre laquelle on les avait ar- « més : » il fallait avoir un grand talent, beaucoup

d'imagination et une inspiration divine pour former un projet aussi vaste. Quelle heureuse conception! combattre les incrédules, en les foudroyant par l'évidence, en les subjuguant par le doux langage de la persuasion; faire aimer ce qu'on admire, remplacer la crainte par l'amour, la rudesse par les graces: pouvait-il exister d'ouvrage plus agréable et plus utile?.... Mais peut-être l'auteur, dans les mots que j'ai soulignés, a-t-il annoncé dès son début plus qu'il ne lui importait de prouver. En effet, les arts mécaniques et ceux de l'imagination existaient avant la venue de Jésus-Christ. Ils se perfectionnent ou s'agrandissent chaque jour, parce qu'il est dans l'ordre que tout ce qui a eu un commencement imparfait, que tout ce qui est de création humaine ait un accroissement, une amélioration; mais certainement Jésus-Christ n'est pas venu précisément dans l'intérêt d'inspirer des poètes, de former des artistes, de préparer des politiques : il est venu pour racheter des peines éternelles l'homme déchu par le péché; pour rendre aimables les préceptes d'une religion divine; pour le fortifier dans la voie du salut, par l'exemple de sa vie et de sa mort. Aussi, loin d'établir que, depuis *l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, le monde moderne lui doit tout*, il eût peut-être été plus sage de se borner à démontrer (pour suivre le plan que d'ailleurs M. de Châteaubriand a si supérieurement rempli) *que la religion a ses joies, ses transports, ses plaisirs, comme le cœur humain.*

Il se peut, comme je l'ai dit, que M. de Châteaubriand ait eu tort de rapporter toute la perfection des arts et des sciences au christianisme. Il est des découvertes qui en sont indépendantes, et il n'avait pas besoin de ce secours et de cet enchantement pour faire bénir son empire. Mais il est beau de s'égarer ainsi; on ne pèche point par un excès de zèle pour le bien. D'ailleurs, il est certain que le hasard n'a présidé à rien, et que Dieu est le père de toutes choses. Il faut donc le louer de tout, chanter ou décrire les *merveilles* de ses œuvres, surtout quand on possède cette *plume d'or* dont M. de Châteaubriand semble avoir hérité de Platon.

Quand on décréta la suppression des dîmes, M. de Rivarol écrivit: « Ainsi fut abrogé ce tribut patriar-« cal, le plus antique et le plus vénérable qui « existait parmi les hommes; ainsi fut brisé le lien « qui *attachaient les espérances de la terre aux* « *bontés du ciel*, l'intérêt du pontife à la prospérité « du laboureur, *et les cantiques et les prières de* « *tous les âges aux fleurs et aux fruits de toutes* « *les saisons*. » N'est-ce pas là la même harmonie de pensées et d'expressions qu'on vient de retrouver, avec plus d'éclat encore, dans le style de M. de Châteaubriand?

On m'a procuré de M. de Boufflers quelques pièces que je ne connaissais point et que je me hâte

de placer ici, parce que de cet aimable auteur tout mérite d'être recueilli.

En vain la philosophie
Nous présente son secours ;
Contre les maux de la vie
Que peuvent les vains discours ?
Toujours, toujours,
La raison et la folie
En empoisonnent le cours.

Certes voilà une muse, jadis un peu folle, qui est devenue bien sage. Le couplet suivant, sur le même air, est d'un autre genre. Il renferme une de ces contre-vérités que l'auteur se permettait souvent en famille pour égayer la conversation : c'est du marquis de Boufflers qu'il parle.

Mon frère toujours nous flanque
De belles raisons d'état ;
On voudrait qu'à Salamanque
Le grand diable l'emportât.
Le fat, le fat !
Pour quatre boutons de manque
Fit un jour pendre un soldat.

En envoyant une *cocote* à madame de Cucé, sa sœur, il lui écrivit :

Les cœurs que vous y ferez cuire,
Ne pourront jamais s'endurcir ;
Et si votre main les en tire,
Ils ne pourront se refroidir.

Cela n'est pas trop vrai ; mais dans ces sortes de pièces on n'y regarde pas de si près, et l'on a tou-

jours de l'indulgence pour des vers de société, quand ils ont le mérite d'être gais et spirituels. On trouvera cette qualité aux suivants, adressés *à la princesse de.....*

Quelle est votre puissance
Et quel est mon amour !
Par votre résistance
Il s'accroît chaque jour.
De vous *toucher*, princesse,
Je suis certain :
Sinon par ma tendresse,
Du moins avec ma main.

On lui attribue aussi ce quatrain : *Sur celle que j'aime.*

J'ai plusieurs maîtresses en elle,
Et je jouis à chaque instant
Du mérite d'être constant
Et du plaisir d'être infidèle.

FERRIÈS (Paul de), abbé de l'abbaye de Saint-Vivant-sous-Vergy, prieuré de l'ordre de Saint-Benoît, fils de *Paul-Ferriès* et de N. de *Fontanier*, naquit à Castres, en 1639, et mourut à Saint-Vivant, le 30 septembre 1725, âgé de quatre-vingt-six ans. En 1695, il voulait faire imprimer les œuvres posthumes de son oncle *Pélisson-Fontanier;* mais, en 1717, ce recueil n'avait pas encore paru (1). Il était en corres-

(1) Il ne fut publié qu'en 1735, à Paris, 3 vol. in-12, par les soins de l'abbé Souchay et de l'abbé du Terrail.

pondance avec M. de la Rivière, gendre de M. de Bussy-Rabutin. Dans le Mémoire qu'il publia sur la vie de son oncle, il prétend qu'il était natif de Castres et son compatriote. Il est certain que Pélisson était originaire de Castres et qu'il y commença ses études, qu'il continua ensuite à Montauban et à Toulouse. Cependant, Béziers le réclame et se glorifie de sa naissance. A-t-elle raison de le faire? Je voudrais, pour lever tous les doutes, que les registres civils de Castres et de Béziers fussent consultés. Il est certain que *Jean-Jacques* PÉLISSON, son père, était conseiller de la chambre de l'Édit, *qui fut, dit-on, transportée de Castres à Béziers, en* 1623, et Pélisson ne naquit que l'année suivante. Cependant, comme il se pourrait que sa mère fût restée en 1624 auprès de sa famille jusqu'à ce que son mari fût entièrement établi à Béziers, où qu'elle fût revenue à Castres dans l'intervalle, la chose me paraît digne d'être approfondie, et j'invite les biographes à faire des recherches dans l'une et l'autre ville; car il s'agit d'un honneur qui méite bien d'être disputé.

CASTRES et Béziers réclament également l'honneur d'avoir donné le jour au célèbre Pélisson; et il faut en convenir, le plus grand nombre des autorités (si des répétitions sont des autorités) militent en faveur de Béziers. Ladvocat, l'abbé de Barral, Chaudon, l'abbé de Feller, Palissot, et jusques à l'abbé Sabatier, qui était de *Castres*, tous passent condamnation sur ce point, et ils ne songent pas même à faire la moindre objection. Mais remontons

d'abord à la source; car tous ces témoignages n'en valent pas un, puisqu'ils n'ont fait que redire, comme des échos, ce qu'ils avaient lu d'abord dans le P. Niceron, et ensuite dans l'abbé d'Olivet. Le 11 avril 1693, Rocoles (qui était de *Béziers*) prononça dans l'Académie de Toulouse l'éloge de Pélisson, *qui naquit*, dit-il, *à Béziers*, *le* 30 *octobre* 1628, *année remarquable par la prise de La Rochelle.* Il y a là *au moins* une erreur, c'est celle de l'année 1628. Pélisson, ayant publié *positivement sa paraphrase des Institutions de Justinien en* 1645, n'aurait eu que dix-sept ans alors. Cela est-il probable? C'est déjà un assez beau phénomène d'avoir pu donner un aussi savant ouvrage à vingt-un ans. *Le lundi* 4 *mai, de la même année* 1693, l'abbé Bosquillon inséra dans le *Journal des Savants* un nouvel éloge de Pélisson, où, laissant de côté la date de Rocoles, il adopte la désignation du lieu, et met simplement *né à Béziers en* 1624. L'abbé de *Faur-Ferriès* (1), cousin-germain de Pélisson et son ami, l'a dit né à Castres; mais sur cette affirmation, Le Clerc a fait ces observations: «*Jean-Jacques* PÉLISSON, « son père, était conseiller de la chambre de l'Édit, « qui fut transportée de Castres à Béziers en 1623, « et c'est *une assez bonne preuve* qu'il était né à « Béziers, sans parler du *témoignage de plusieurs* « *auteurs* qui le font naître dans cette ville.» Fort bien, mais la chambre, mi-partie instituée à Castres d'après l'édit de Nantes, fut installée en 1595, et

(1) Il était neveu de Faur-Fondamente (et non pas de *Faure*), pour qui Pélisson composa l'*Histoire de l'Académie Française.*

tint sa première séance le 18 avril. En 1698, le roi confirma l'établissement de la chambre de Castres, et je n'ai pas su trouver sa translation à Béziers en 1623. N'y aurait-il pas erreur de date? Dans le mois de juillet 1629, le roi de France donna à Nîmes un nouvel édit, dont voici le vingt-unième article : « Voulons aussi que la *Chambre de l'Édit*, « *séante à présent à Béziers*, soit remise en la ville « de Castres, suivant l'édit de Nantes, nonobstant « ce qui est porté par l'ordonnance par nous faite « au mois de janvier dernier, etc. » Est-ce que cette chambre n'aurait été déplacée qu'au mois de janvier de 1729? Une foule d'historiens que j'ai consultés se taisent sur ce point, et je laisse la question indécise. Mais je réponds à Le Clerc: Votre *assez bonne preuve* n'en est pas une pour moi, elle ne suffit pas pour infirmer le témoignage d'un parent. En vain la Chambre de l'Édit aura été transférée à Béziers en 1623, est-ce une raison pour que J.J. Pélisson s'y soit retiré avec toute sa famille? Ce transfert n'était qu'une punition, qui probablement ne devait être que momentanée, ainsi que l'événement le prouva. Dès-lors pourquoi Pélisson aurait-il amené sa femme grosse, son fils aîné et peut-être d'autres enfants? N'est-il pas plus probable qu'il aura laissé sa femme dans sa maison, dans sa famille, et qu'il n'aura point transporté de suite à Béziers tous ses pénates? Je pourrais même faire plus; je pourrais élever des doutes sur son absence de Castres. On était dans des temps de trouble, sa famille et celle de sa femme étaient coreligionnaires; elles parta-

geaient les opinions politiques de ce temps-là; dans de pareilles circonstances, aurait-il obéi et n'aurait-il pas eu besoin de quelque amnistie à la fin de la guerre civile? Non, non; je ne puis point supposer qu'un Pélisson n'ait pas été fidèle à son devoir: il alla le remplir, mais il y alla seul (en ne contestant pas la date de 1623), et laissa sa femme à Castres, où elle donna le jour à un homme que ses talents et sa conduite devaient rendre si célèbre. Malheureusement les registres civils de cette époque, que je voulais faire consulter, sont perdus; peut-être ceux de Béziers existent: qu'on les parcoure; car dans l'état de la question, c'est à elle à faire ses preuves, puisque la ville de Castres a pour elle toutes les probabilités et le témoignage de Faur-Ferrjès. Me dira-t-on que cela ne suffit point pour se convaincre; qu'il faudrait une preuve de plus; que tant d'écrivains, quoiqu'ils aient fait le métier d'écho, méritent qu'on les combatte avec des armes plus solides? Si cela est, attendez; quelque difficiles que vous soyez, il faut vous satisfaire. En 1693, Rocoles et l'abbé de Bosquillon avaient dit, *né à Béziers*; le P. Niceron répéta cet oracle en 1727; et l'abbé d'Olivet, dans la *Continuation de l'histoire de l'Académie*, répéta la même chose en 1729. Mais n'est-il pas bien étrange que cet académicien, qui *continuait* l'histoire de Pélisson, n'ait pas lu bien attentivement l'ouvrage de son prédécesseur? J'ai sous les yeux une édition de 1688, à La Haye, in-18, et j'y trouve page 441, ces propres mots: NOMS et QUALITÉS des ACADÉMICIENS, *qui ont été reçus*

depuis la fin de l'an 1652 *jusques au mois de janvier* 1672. Voici le premier nom qu'on rencontre : — 1663 : « *Paul* PÉLISSON-FONTANIER, de *Cas-* « *tres en Languedoc*, conseiller et secrétaire du roi, « depuis maître des comptes en la Chambre de Mont- « pellier, et *maintenant* maître des requêtes, reçu « au lieu de M. Cbrisay, » faute d'impression, au lieu de *Serisay*. Cela est positif, c'est Pélisson qui parle; donc je crois désormais l'assertion incontestable.

BAYLE prétend que le frère aîné de Paul Pélisson *mourut jeune*, et *qu'il avait déja pris place parmi les auteurs*. Ce Pélisson mourut en 1677; il ne pouvait donc pas être si jeune, puisqu'il était né avant 1624. D'ailleurs Bayle n'a pas fait attention à la date de l'ouvrage qui l'avait *fait placer parmi les auteurs*. En voici le titre, d'après Borel : *Mélanges de divers problèmes ; où sont contenues de nouvelles raisons sur plusieurs choses morales, ou sur d'autres sujets*. Paris, Augustin Courbé, 1647, in-12. — Ce livre est anonyme, et, ajoute l'abbé Joli, *médiocrement bon*. C'est le père de Pélisson, qui était mort trop jeune pour avoir pu faire connaître tous ses talents et tout son esprit.

Mlle CONTAT jouait avec Molé dans le *Vieux Célibataire*, comédie de M. Collin d'Harleville. Le role de madame Évrard est rempli de finesse; il faut qu'elle dupe et gouverne le bon vieillard, sans qu'il s'en doute. Molé, à force de simplicité, parais-

sait niais; elle lui dit à une répétition: *Mon ami, si vous êtes si bête, madame Évrard n'a aucun besoin d'avoir de l'esprit.*

M. le chevalier de Boufflers, doué d'un esprit aimable (et c'était un don de famille), s'amusa quelquefois à faire des plaisanteries sur sa mère, sur ses sœurs, sur son oncle, le prince de Beauveau, homme très-estimable. Ces épigrammes, ou pour mieux dire, ces agaceries n'étaient qu'un jeu d'esprit, un amusement de société, un prêté-rendu, ainsi que j'en vais fournir la preuve. Mais ce préliminaire était indispensable pour qu'on ne prît point d'innocents badinages pour des méchancetés. Je ne sache pas que M. de Boufflers en ait jamais fait; mais, pour des espièglerie, sa muse en a fait beaucoup. En voici donc quelques-unes sur mesdames de Cambis et de Cucé, l'une sa cousine, et l'autre sa sœur.

Cambis a l'air malin,
Cucé n'est pas trop bonne;
Si Cambis va son train,
Cucé n'attend personne.
Cambis est le modèle
Que Cucé copiera;
Cambis est infidèle,
Cucé le deviendra.

La boutade suivante sur la première est encore plus forte.

Cambis qui se croit
Fort agréable,

Prend un air capable,
Fait le maître en droit.
Elle gruge,
Puis juge,
Sans que la raison
Lui donne jamais le ton.
Elle n'examine qu'après;
Avant elle décide :
Railleuse et légère à l'excès,
La vanité la guide.
Formant sans cesse des projets,
Et cherchant de nouveaux succès,
Il semble qu'on l'ait faite exprès
Séduisante et perfide.

Pour adoucir un peu ces petits outrages amicaux, il lui fit ce madrigal :

Pourquoi, dès qu'on a vu Cambis,
Est-on dégoûté de.... *Forlis ?*
Vous apprendrez par ce couplet
Tout le mystère :
L'une veut plaire
Et l'autre plaît.

Aussi lui chanta-t-il un jour :

En vain on s'abandonne
A suivre tous vos pas;
Lorsqu'à vous on se donne,
Vous ne vous donnez pas.
Oh! que notre voyage
Eût été doux!
Mais peut-on à votre âge
Compter sur vous?

Vous êtes ma *cousine*
Depuis plus de trente ans,
Vous êtes ma *voisine*
Depuis bien moins de temps.
Il est un nom plus tendre,
Un nom plus doux,
Auquel je puis prétendre
Auprès de vous. . .

Le couplet suivant sur la mère de cette dame est très-original :

Le grand-comte nous en conte
Quand il compte jusqu'à dix.
Comte, ce compte est un conte;
Nous savons bien que jadis,
Six, à six
On eût réglé ce décompte.
Mais Cambis
Eût crié *bis*.

Mais madame de Boisgelin, sœur du chevalier de Boufflers, s'amusa à venger ainsi sa cousine, en chansonnant le chansonneur.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien-aimé?*

Je veux faire un petit couplet
En l'honneur de mon frère.
Sans l'aimer, ce coquin me plaît,
Car je ne suis pas fière.,
Il mange tout;
Puis dort debout,
Parle beaucoup,
Boit plus d'un coup;

Toujours mentant;
Et se vantant;
Mais dans le tête-à-tête
Nous savons bien
Qu'il ne fait rien,
Quoi qu'en dise la bête.

Ce n'est qu'une saillie, fruit de l'habitude dont j'ai donné la clef plus haut. Le couplet suivant, qui est aussi de madame la comtesse de Boisgelin, et où elle fait parler son frère, prouvera que cette aimable dame avait hérité de tout l'esprit de sa mère.

Quitter le vin, quitter l'amour,
Quitter le jeu, quitter la cour,
Quitter la bonne compagnie;
Quitter encore son amie,
Quitter le bal et l'opéra!
Ah! maman, s'il faut quitter tout cela,
J'aime bien mieux quitter la vie.

M. le chevalier de Boufflers devait une réplique à sa sœur : elle ne manqua pas d'arriver, et il composa cette chanson dialoguée, sur *madame la comtesse de Boisgelin, qui donnait à souper pour la première fois.*

AIR : *De Joconde.*

La sœur. Votre esprit cherche à s'exercer
Sur ma mauvaise chère.
Le frère. Comment pouvez-vous le penser?
Je n'y vois pas matière.
La sœur. Si le carnaval est passé

En suis-je responsable?

Le frère. Oh! non, le jeûne est commencé,
Et la preuve est sur table.

La sœur. Cessez tous vos propos railleurs,
Mon frère, je vous prie,
Et dites si l'on trouve ailleurs
Plus noble compagnie?

Le frère. Non : ce concours de grands seigneurs
M'étonne et m'inquiète.
Je crois voir tous les électeurs,(1)
Rassemblés pour la diète.

La sœur. Que peut-on vous offrir de mieux
Que ces visages d'ange?

Le frère. Ma sœur je les mange des yeux;
Mais est-ce ainsi qu'on mange(2)?

La sœur. Je vois mes deux tantes chez moi,
C'est voir deux fois ma mère.

Le frère. Si l'amitié nourrit, ma foi!
Nous ferons bonne chère.

A la même madame de Boisgelin, qui était enrhumée :

Dans vos poumons le mal n'est pas,
Du moins je le présume;
Mais vous vous croyez trop d'appas;
C'est ce qui vous enrhume.

M. de Saint-Lambert appelait Boufflers *Voisenon-*

(1) Les électeurs de Pologne élisent leur roi.

(2) Dans les *Châteaux en Espagne*, Collin-d'Harleville a dit depuis :

Mais ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

le-Grand, et Chamfort comparait ses petits ouvrages à des *méringues*. Comme il aimait beaucoup à voyager, M. le comte de Tressan le rencontrant sur une route, arrêta sa voiture et lui dit : *Chevalier, je suis charmé de vous trouver chez vous.*

PENDANT son séjour à Genève, le prince *Henri* de Prusse visita les fabriques d'horlogerie; il s'arrêta long-temps dans l'atelier d'un artiste en rouages. En sortant, le prince lut sur la porte cette bonne inscription : *Le loisir des gens oisifs fait le tourment des gens occupés.* — « Cela pourrait me regarder en ce moment-ci, » dit le prince. L'artiste, qui était un homme d'esprit, lui répondit ingénieusement : « Oui, Monseigneur; c'est à cause « de vous que cette inscription est là depuis vingt-« cinq ans. Je recevais alors d'exactes nouvelles d'Al-« lemagne; tout le quartier accourait chez moi pour « entendre le récit de vos victoires, et je fus obligé « d'employer cet avertissement pour écarter les im-« portuns. » Ce fut en 1784 que ce prince fit ce voyage; je crois qu'il avait passé auparavant à Paris, où le chevalier de Boufflers eut l'honneur de lui faire constamment sa cour. Le prince Henri, qui avait pris le nom de comte d'Oels, aimait la gloire et les personnes de mérite. Il assistait à une représentation de l'opéra de *Castor*, qui eut lieu pour lui : il avait à côté de lui le jeune comte de Sabran, âgé de quatre ans, dont M. de Boufflers a épousé la mère, et il s'amusait beaucoup de la curiosité

avec laquelle il suivait le spectacle. « Qu'est-ce que *Castor et Pollux?* lui demanda-t-il. — Ce sont deux frères jumeaux. — Et qu'appelle-t-on des jumeaux? — Ce sont des enfants sortis du même œuf. — D'un œuf; et vous-même êtes-vous sorti d'un œuf?... » Tandis que l'enfant demeurait très-étonné et ne savait que répondre, le chevalier de Boufflers lui souffla ce joli impromptu :

Ma naissance n'a rien de neuf,
J'ai suivi la commune règle;
Je me croirais sorti d'un œuf
Si, comme vous, j'étais un aigle.

Ces vers circulèrent bien vite, avec cette variante pour les deux derniers :

Mais c'est vous qui sortez d'un œuf,
Car vous êtes un aigle.

Houdon ayant fait le buste de ce prince(1), M. de Boufflers y attacha ce quatrain :

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

(1) Frédéric-Henri-Louis, aîné des deux frères de Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, naquit le 18 janvier 1727. Il épousa, le 15 juin 1752, la princesse Guillermine de Hesse-Cassel, dont il n'eut point d'enfants. Il passa à Lyon, venant de Genève, sous le nom du comte d'Oels, le 3 août 1784. Madame la comtesse de Beauharnais lui adressa une jolie épître, que je n'ai vue que dans le *journal de Lyon* de cette époque, rédigé par M. Urbain Domergue de *grammairique* mémoire, p. 371.

La médecine était du nombre des états qui ne dérogeaient point, et l'on a vu beaucoup d'hommes appartenant à de grandes maisons s'y livrer avec succès. On compte, entre autres, quatre papes. Jean XXII avait été docteur de l'école de Montpellier, et il permit aux médecins, qui n'en avaient pas le droit auparavant, de se marier. Sa bulle est datée de 1452. Saint Eusèbe, pape, était fils d'un médecin grec, et fut lui-même médecin. Les deux autres sont Paul II, qui, après avoir reçu la tiare, allait encore visiter les malades; et Nicolas V, que Tiraqueau a placé parmi les médecins illustres.

Le jugement du chevalier de Chastelux sur la Vie de Sénèque, par Diderot, mérite d'être cité à cause de la plaisante originalité de l'expression. « Ce sont, « disait-il, des phrases qui se sont enivrées, et qui « se sont mises à courir les unes après les autres. »

Quelqu'un a comparé Diderot *à un volcan qui vomit du feu, de la fumée, de la pierre et des charbons.*

Tout le monde connaît la versification dure et rocailleuse de Lemierre. On m'a remis un distique inédit qui mérite d'être conservé par la bizarrerie des expressions. Il fut composé en 1784 pour le portrait de Buffon.

D'un vol rapide et fier sur la nature il plane:
Il en est à la fois le prodige et l'organe.

Feu madame de Bourdic avait composé et adressé à madame la comtesse de **** cette jolie charade :

De mon premier votre cœur est l'image;
J'aime à passer mon second avec vous :
Mon tout est un souhait consacré par l'usage;
Vous l'auriez tous les jours si j'étais votre époux.

Je dirai à ceux qui ne voudront pas se donner la peine de chercher le mot, que c'est *bonjour*.

DANS les *Mélanges* de Vigneul-Marville, tome I^er^, page 255 et suivantes, édition de 1725, la seule complète, il y a des détails intéressants sur le faux *acacia*, surnommé le *Robinier*; à cause du botaniste à qui nous en devons la naturalisation. Je n'ai pas le projet de m'étendre sur cet arbre devenu à la mode, et que sa rapide végétation a fait surnommer l'*arbre des égoïstes*. M Fr. de N., qui a publié tant d'ouvrages, qui ne sont pas courts, lui a consacré un volume, et c'est assez. Je veux répéter seulement que *Jean Robin*, à qui nous le devons, était si entiché des fleurs, ne s'occupant que d'elles et ne sachant parler d'autre chose, que le caustique Gui-Patin prétendit qu'il fallait changer l'ancien proverbe, *il ressouvient à Robin de ses flûtes*, en ces mots, *il ressouvient à Robin de ses fleurs*.

LE marquis de La Fare dit, au commencement de ses *Memoires* (chapitre II) : « Il serait donc à sou-« haiter que, dans chaque siècle, il y eût des ob-

« servateurs désintéressés des manières de faire de « leur temps, de leurs changements et de leurs causes; « car on aurait par là une expérience de tous les siè- « cles, dont les hommes d'un esprit supérieur pour- « raient profiter. » Duclos, dans ses *Considérations sur les mœurs*, s'exprime ainsi : « Il serait donc à « souhaiter que ceux qui ont été à portée de connaî- « tre les hommes, fissent part de leurs observations... « Des faits et des observations suivies conduisent né- « cessairement à la découverte des principes, les « dégageant de tout ce qui les modifie, dans tous « les siècles, chez les différentes nations, etc. » Il me semble que Duclos n'a fait que paraphraser, en la retournant ou déguisant un peu, la pensée du marquis de La Fare. Ce sont des larcins que quelques auteurs se permettent quelquefois, sans en rien dire.

Parmi une foule de pièces anonymes que M *** m'a fait voir dans son cabinet, je n'ai trouvé que cette moralité qui méritât d'être transcrite :

Ton lever, bel astre du jour,
Me fait ressouvenir que j'ai reçu la vie;
Ton coucher m'apprend à son tour
Que bientôt du trépas elle sera suivie.

Encore est-elle plus vraie qu'elle n'est rendue poétiquement.

Je reviens avec plaisir au bel ouvrage de M. de Châteaubriand sur le *Génie du Christianisme*, *ou*

Beautés de la religion chrétienne, dont le succès est si complet et si bien mérité. Naguère la religion, cachée dans des ruines, n'offrait en France que les solitudes de la douleur. Les marbres de nos temples, qui avaient été consacrés à des inscriptions pieuses, étaient foulés sous les pieds des chevaux. La crainte et la tristesse parcouraient silencieuses cette terre immense, où régnait jadis la confiance et l'allégresse; les arts, les lettres gémissaient : mais la Providence veillait sur nous; et pendant que l'étranger sensible pleurait sur les malheurs d'une nation qui fut si florissante, elle se relevait pleine de gloire, d'espérance et de prospérité. Un homme a voulu, et tout a changé; le démon du mal a fait place à l'ange du bien. L'immoralité s'épure, la licence se corrige, le culte divin reprend sa pompe, ses honneurs et sa piété. Un livre pareil à celui de M. de Châteaubriand ne pouvait point paraître dans de plus heureuses circonstances. Des hommes puissants en paroles ont tour à tour défendu le christianisme contre les attaques des hérésiarques et des sophistes. M. de Châteaubriand cite leurs noms avec reconnaissance, et leurs ouvrages avec éloge. Mais en vain ces hommes ont repoussé les coups des incrédules et des fanatiques; une ligue puissante, armée des traits du ridicule, aidée par l'ignorance et les passions, avait jeté la défaveur de l'opinion sur les choses saintes. L'auteur revenu des erreurs ou, pour mieux dire, de l'indifférence du premier âge ; révolté des sarcasmes, des injures mêmes prodiguées à tout ce qu'il y a de respectable dans les institutions humaines et divines,

a pris la plume; et comme une colère profane avait jadis servi d'Apollon à Juvénal, une colère céleste a donné l'essor à son mâle génie. Il relève tout ce qu'on a déprimé. La division est heureuse : il traite d'abord des dogmes et de la doctrine, de leur onction, de leur beauté. Avant sa mort, M. de Saint-Lambert publia un *Catéchisme moral;* les lecteurs curieux de rapprochements pourront comparer la sécheresse, la morgue philosophique, avec la douceur et l'urbanité de l'athlète de l'Évangile. Ce dernier, escorté par les vertus et les mystères, enchante l'imagination et touche l'ame; peut-être on pourrait lui reprocher des pages qui ont la prétention d'être poétiques, des traits exagérés, des expresions ambitieuses, des digressions étrangères à son sujet; quand il annonce des preuves, il se livre à des peintures; mais ces peintures ont de la grace et de la force : c'est le pinceau du Corrège ou de Michel-Ange; s'il ne subjugue pas toujours la raison, il entraîne le cœur. On s'étonne, on admire, on se tait. Il passe ensuite à l'analyse descriptive des rapports de la poésie avec les passions des hommes, et du merveilleux des fictions célestes avec les allégories mythologiques. Il mêle une critique judicieuse et savante aux créations de son génie, et toujours son style répond à la sagesse d'un si beau sujet. S'élevant avec audace quand on commence à croire qu'il pourrait décliner, il montre la religion chrétienne en harmonie avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. Sa plume jette avec profusion les tableaux magnifiques, les idées nou-

velles et les épisodes. Ici, celui de *René*, qui prouve combien la solitude est funeste, quand la religion ne bride pas les écarts du cœur, à l'époque où l'orage des passions tourmente le jeune âge, et le livre à ces désirs vagues et concentrés qui lui rendent l'existence pénible et sa sensibilité à charge, tant qu'il n'a pas trouvé l'objet de ses amours (1). Plus loin, le roman d'*Atala*, qui est en quelque sorte la poétique chrétienne mise en œuvre (2). Ce grand ouvrage se termine par l'exaltation des cérémonies usitées dans l'Eglise romaine : cette partie est un chef-d'œuvre; la diction en est riche et pure; on y trouve cette pompe admirable qui brillait jadis dans nos temples, avant qu'ils fussent dépouillés par les mains de la philosophie ou de la destruction, ce qui ne se ressemble que trop. Nous le dirons avec franchise, ce travail mérite les plus grands éloges ; il fera dans la postérité un extrême honneur à l'écrivain. Oui, quelles qu'aient été les attaques dirigées contre cette noble entreprise, il n'en est pas moins vrai que les passions, les jalousies, les critiques passent, tandis que les beaux ouvrages

(1) M. de Châteaubriand a fait une observation dont l'application ne sera pas ici étrangère. « Nous sommes persuadés, dit-il, « que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvra- » ges. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un « autre, et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. »

(2) Ce roman si remarquable a été traduit dans plusieurs langues ; il a fait naître un grand nombre d'imitations, a fait composer des romances et des héroïdes, et a même fourni à M. le marquis d'Aguilar le sujet d'un poëme.

restent. Quand tout nous fait un devoir d'admirer, nous ne saurions nous ranger du côté de ceux qui dépriment. Et pourquoi craindrions-nous de louer ce qui est louable ? Laissons un froid sophiste (Trublet) prétendre que l'enthousiasme de l'admiration annonce un jugement étroit, un esprit limité ; il vaut mieux laisser calomnier son esprit que son cœur. Ainsi donc répétons-le sans crainte. Ce travail de M. de Châteaubriand est l'émanation d'une belle ame et d'un grand génie. Son style est brillant et simple, antithétique et noble, brûlant et doux, nerveux et abondant, inégal, mais souvent sublime. Quand il ne mêle rien d'étranger à son sujet, il a cette suavité enchanteresse, cette grace, cette onction qui *fait oublier à l'incrédulité ses doutes, à l'impiété ses craintes, à la critique ses armes* (Villeterque); et pour finir à la manière de M. de Châteaubriand, quelquefois, tel qu'un fleuve enrichi du tribut des hivers et des montagnes, qui dévore son rivage et entraîne tout ce qu'il rencontre; d'autres fois il imite dans ses agréables détours les ondulations gracieuses des bouleaux du bocage; ou pittoresque et sauvage, il porte la majestueuse empreinte du désert.

Je sors de chez madame **, qui m'a décrit une assez bonne scène. « Hier, me disait-elle, on entre dans ma chambre; j'étais dans mon cabinet à m'habiller. Je demande qui c'est. — M. de Lalande répond.— Je suis à vous dans l'instant. lui dis-je. — Il prend un livre et s'assied. Je continue ma toilette. Une

autre personne arrive; je crois que c'est mon mari; il ne dit mot. J'achève et je parais. Jugez de ma surprise. Deux hommes lisaient sans se regarder, sans s'être du tout parlé, ni salués. — M. de Lalande me dit : *J'ai trouvé dans ce livre un passage très-intéressant; il m'apprend un fait sur l'astronomie que je suis bien aise de connaître.* — Eh! mon Dieu! m'écriai-je, ce sont les *Ruines* de M. de Volney, et voilà l'auteur. Quoi! vous étiez ensemble sans vous rien dire? — Je connais beaucoup M. de Volney de nom, sans le connaître de vue. — La chose est singulière! N'êtes-vous pas tous deux de l'Institut? — Oui, madame; mais l'Institut est un monde : nous ne connaissons pas et n'avons pas envie de connaître tous nos confrères; mais je suis charmé de rencontrer ici une des exceptions à cela. — M. de Volney répliqua à son tour quelque chose d'honnête. — J'étais bien aise, continua madame de **, de les mettre aux prises sur l'athéisme. J'ai été pieuse dans ma jeunesse; mes lectures m'ont fait perdre cette douce habitude et j'en suis fâchée. J'ai du regret à ce temps de paix et de bonheur, et je voudrais pouvoir revenir sur le passé. J'ai donc amené la conversation sur ce sujet important. Le débat a eu lieu entre les deux philosophes; mais, je dois en convenir, M. de Lalande a été vaincu par son adversaire. — Certes, ai-je répondu, je n'en suis pas surpris : toutes les fois qu'on raisonne quelque temps avec M. de Lalande, il est impossible qu'il puisse triompher. — Il donne cependant quelques raisons spécieuses. — *Spécieu-*

ses, c'est le mot. — Mais, disait-il à M. de Volney, vous n'aimez pas les difficultés, j'en retranche une très-grande; c'est vous que je sers. Il est plus aisé de comprendre le monde existant de toute éternité, que d'admettre d'abord un être immortel qui l'a créé à l'improviste. — Et pourquoi cela, je vous prie? Si M. de Volney s'en était laissé imposer par une aussi faible objection, j'aurais une très-mauvaise idée de l'étendue de son esprit. Est-ce que, dans la supposition de M. de Lalande, la difficulté est moindre? J'ai plus de peine à comprendre l'existence de la matière sans créateur, de la matière toute créée ou se créant, se composant elle-même, que l'existence de l'un et de l'autre. — Mais ne faut-il pas donner au Créateur l'immensité et l'éternité? — Sans doute, et c'est précisément ma plus forte objection contre la matière. Je puis accorder sans peine de pareils attributs à un être au-dessus de mon intelligence; mais puis-je faire les mêmes concessions dans l'autre hypothèse? Dieu se présente à mon idée sous l'aspect de la grandeur et de la puissance, parce que je ne saurais le définir, tandis que je puis analyser la matière, chose inerte et palpable. Elle est soumise aux observations des sages, aux expériences des physiciens, aux calculs des naturalistes. Je sais ce qu'elle est; quant à Dieu, je l'ignore. Ne devient-il pas grand, majestueux, infini de tout ce que je ne connais point? D'ailleurs, la pensée et les sentiments; oui, les vertus, les passions, les plaisirs, l'amour, les douleurs, les souffrances que nous éprouvons,

de qui les tenons-nous?.... Franchement le monde serait souvent trop fâcheux et trop bizarre en lui-même, s'il n'y avait après ni peines ni récompenses. — Cela est vrai, j'en conviens; mais vous ne résolvez pas la difficulté. — Croyez-vous que M. de Lalande sache mieux la résoudre? En vérité, je suis toujours étonné quand je pense qu'avec de la patience et un télescope il a découvert un million de mondes; qu'il a observé ce qu'il y a de plus beau, de plus harmonieux, de plus parfait, de plus admirable, pour apprendre seulement à douter! — Si vous ne doutez pas, comment expliquerez-vous cette prompte création de rien?—*L'expliquer!* le ciel m'en préserve. Quoique je ne sache pas grand'chose, je ne suis pas assez ignorant pour vouloir tout expliquer; je me contente de sentir. Les miracles de la végétation, l'harmonie de l'univers, démontrent assez qu'un Dieu existe. Ces miracles, ces harmonies ne se sont pas *faits* tout seuls; on l'a dit du poëme de l'*Énéide*, on l'a dit d'une montre, on a dû le dire à plus forte raison de la nature, des animaux, des mondes. Voilà des preuves; il ne suffit pas de nier; il faut les combattre, et en présenter d'opposées qui puissent paraître meilleures; c'est, je crois, où votre astronome serait très-empêché. »

Voltaire publia un traité très-intolérant sur la *Tolérance*, car les philosophes ne sont pas plus tolérants que les autres hommes. Ce n'est pas la religion qui est intolérante, ce sont nos passions

qui le sont; ce sont elles qui poursuivent, qui persécutent, qui condamnent, ainsi que vient éloquemment de le prouver M. J. B. Duvoisin, évêque de Nantes. On dit que le chrétien damne sans miséricorde tous ceux qui ne partagent pas sa foi : *Nous la désavouons*, répète M. Duvoisin, en citant ce passage de M. de La Luzerne : « nous la désavouons, « cette maxime que l'incrédulité affecte d'imputer à « notre croyance, *que Dieu livre aux flammes éter-* « *nelles ceux qui n'ont pas été à portée de connaî-* « *tre la religion.* Nous portons le défi, à ceux qui « nous en font l'inculpation, d'en trouver la plus « légère trace, soit dans les livres saints qui con- « tiennent notre doctrine, soit dans les décrets de « l'Église qui l'interprètent. Voici le dogme enseigné « par notre divin maître, transmis par nos pères, « défini par nos conciles : *On n'entre dans le ciel* « *que par l'Église, et dans l'Église que par le bap-* « *tême*..... Que devierdront tous les hommes de « tous les siècles, qui, ayant ignoré les lois positives, « se sont conformés aux préceptes naturels que leur « présentait la raison? *Il n'a pas plu à Dieu de* « *nous en instruire.* »

FORT de sa toute-puissance, et désireux de terminer cette longue et douloureuse révolution, qui a produit tant de crimes et fait couler tant de larmes, Bonaparte a voulu rétablir une cour, des grands et même des princes. J'ai désiré en voir un : le besoin d'observer les hommes m'a conduit au Luxembourg, dans le salon d'attente du prince Joseph.

Là, où un nouveau luxe étale tout son ancien faste; là, où l'ambition vient parer et déguiser, sous l'air du dévouement et de la soumission, ses grands projets et ses vastes espérances..... j'étudiais cette foule de visages contraints, que j'aurais dû appeler de véritables masques politiques, lorsque j'ai été frappé de la figure noble et ouverte d'un vénérable vieillard à cheveux blancs, qui soupirait, comme tous les autres, après l'heure toujours trop tardive de l'audience. Attiré vers lui par une sympathie douce et irrésistible je demandai son nom à M. du Voisin, *secrétaire des commandements*, homme de lettres et petit-fils de Calas. — *C'est Bernardin de Saint-Pierre*, m'a-t-il répondu; et à l'instant, fatigué d'être debout, le vieillard venait de s'asseoir sur un des somptueux et massifs fauteuils dorés qui parent le salon. J'allai de suite me placer auprès de lui, et sans préparation aucune, je lui parlai de ses ouvrages, *des Études de la nature*, dont le style est si élégant, si suave; des vers qu'il a reçus depuis peu, de son illustre ami M. Ducis, et surtout de *Paul et Virginie*, que je louai avec une expansion naïve et franche qui le flatta. Mes compliments présentés avec délicatesse et retenue, semblaient le rajeunir. Ce bon vieillard fut ému, et tirant un souvenir de sa poche, il me pria de lui dire mon nom, qu'il se hâta d'écrire, ajoutant: « J'étais isolé au mi-« lieu de cette foule qui est tout-à-fait étrangère aux « lettres, si elle ne l'est pas à la fortune; et sans « vous, je perdais mon temps dans une trop vaine « attente; car à mon âge on n'a plus assez d'imagi-

«nation pour employer de pareils moments à de « douces rêveries.»— Il m'a ensuite raconté qu'il était conduit dans ce palais par la reconnaissance; et m'a autorisé à aller le voir dans sa retraite, qui ne s'ouvre qu'à quelques amis.

J'AI profité de la permission, et je suis allé voir l'auteur de *Paul et Virginie* dans sa demeure. Comme il est bon, simple et modeste! J'y ai contemplé avec plaisir un nouveau tableau des mœurs patriarcales, en remarquant qu'il a confié le soin de rendre sa vieillesse heureuse à une femme jeune et sensible, qui s'acquitte avec délices de cet honorable devoir. M. Bernardin de Saint-Pierre, après avoir causé un peu de différentes choses, et m'avoir laissé le loisir d'admirer tant de bonhomie, de simplicité et d'union, m'a lu un ouvrage sur la Propriété des hommes de lettres. Un champ se transmet de père en fils; et les enfants d'un homme de génie perdent, après dix ans, tout droit sur les nobles labeurs de celui qui leur donna l'existence. Ces sublimes compositions, qui éclairent, qui émeuvent, qui enchantent les générations, tombent de suite dans le domaine public, deviennent *propriétés nationales*, enrichissent les libraires qui les impriment: et les enfants de ceux qui passèrent leur vie à les produire meurent quelquefois de faim, de misère et de douleur. Cela est arrivé aux descendants des deux Corneilles; cela a failli arriver aux descendants de La Fontaine et à ceux de Racine. O France! ô ma belle

patrie, est-ce donc là une générosité, une reconnaissance, une justice dignes de toi!....

Madame de Montanclos, digne rivale au Parnasse des Bourdic et des Beaufort, nous a fait cette jolie confidence, *sur un Raccommodement:*

J'ai retrouvé le doux plaisir :
Que sa perte m'était sensible !
J'avais avec moi le désir :
Mais désir tout seul est nuisible.
Un sourire de mon amant
A rappelé l'enfant volage:
Un baiser l'a rendu charmant;
Mais rien n'a pu le rendre sage.

Je le conçois! c'était la suite du baiser. Madame de Montanclos ne nous a pas appris le nom du mortel qui avait eu le bonheur de se *raccommoder* avec elle. Était-ce un amant? Était-ce son époux? La demande est peut-être indiscrète. C'est du moins de son époux qu'il est question dans ces vers sur *le Lit nuptial;* il y est dit en propres termes :

Aimable époux, ce lit qui nous reçoit
Est la couche de l'Amour même:
Et cependant la vertu nous y voit,
Sans condamner notre bonheur extrême.

Cette réflexion vient à merveille après le *Raccommodement.* Tout cela me rappelle ce charmant madrigal, que peut-être madame la comtesse d'Houtetot fit pour M. de Saint-Lambert :

Lorsque, d'une voix douce et tendre,
Licidas m'invite à me rendre,
Ah! qu'il sait bien persuader!
Ah! que je me plais à l'entendre!
Il m'en coûte moins à céder,
Qu'il ne m'en coûte à me défendre.

Il y a là de la franchise. L'histoire rapporte que Saint-Lambert fut ingrat et volage, qu'il s'attacha à madame la marquise du Chatelet, que Voltaire croyait posséder seul: aussi aurait-elle pu s'appliquer cette jolie pièce, que madame de S.... a intitulée, *le Lendemain :*

Dieux! j'avais cru Lycas sensible,
Je craignais pour lui le malheur :
Mais je le vois, son cœur paisible,
Ne sent pas même le bonheur.

Quand La Fontaine fit paraître la fable *de la Cigale et de la Fourmi,* on la parodia d'une manière singulière, et d'autant plus plaisante qu'on y mit réellement en scène une demoiselle qui s'appelait *Cigale.* Voici l'anecdote telle qu'on la trouve dans le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles*, qui parut à La Haye en 1694. «Mlle Cigale, d'une des meilleures maisons de Messine, était si fort aimée de Langeron, capitaine d'un des vaisseaux du roi, pendant le séjour que M. de Vivonne fit en Sicile, qu'il l'aurait épousée, si M. de Vivonne ne l'en eût empêché par ordre de la cour. La plupart des familles de Messine passèrent en France; Mlle Cigale,

qui fut du nombre et qui vint à Marseille, crut trouver son amant constant et toujours résolu de l'épouser; mais Langeron oublia son amour dans les plaisirs de Paris, et laissa la pauvre Cigale abandonnée aux disgraces de la fortune et de l'amour. Voici les vers qu'on fit sur ce sujet :

« La Cigale ayant baisé
Tout l'été,
Se trouva bien désolée
Quand Langeron l'eut quittée.
Pas le moindre pauvre amant,
Pour soulager son tourment!
Elle alla crier famine
Chez La Grignan (1) sa voisine,
La priant de lui prêter
Un Grignan pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle:
Je vous le rendrai, dit-elle,
Avant qu'il soit quatre mois,
Sans l'avoir mis aux abois.
La Grignan n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut;
« Lequel est-ce qu'il vous faut?
Dit-elle à cette emprunteuse.
—Le chevalier seulement,
Répond notre tourterelle.
—Le *chevalier*, reprit-elle,
J'en ai besoin maintenant. »

Est-il nécessaire d'ajouter que nous ne garantissons

(1) Madame de Grignan (fille de madame de Sevigné) fait son séjour ordinaire à Aix en Provence. *(Note de l'Auteur.)*

nullement cette calomnie. Si nous ne nous trompons pas, madame de Grignan passait plutôt pour prude que pour coquette; mais le trait est plaisant et peu connu, il méritait à ces titres d'être recueilli.

ON donna une fête à Vienne, je ne sais plus en quelle année, à l'impératrice Thérèse, qui avait eu beaucoup d'enfants. Pour faire une ingénieuse allusion à cette fécondité, elle fut représentée dans un cartouche de feu d'artifice, avec une lune toute ronde sur le ventre, et cette belle inscription : *Elle est toujours pleine.* Voilà une galanterie bien allemande! Il me semble qu'elle aurait été plus flatteuse pour une cruche que pour une impératrice.

M. DE... se plaignait contre son tailleur, qui n'avait pas pris une coupe favorable pour la ceinture de sa culotte. — Ah! dit sa femme, comme s'y serait-il pris pour réussir? mon mari a le ventre farci.

UNE actrice chargée du rôle d'Agrippine, dans *Britannicus*, trouvant sans doute que les vers de Racine ne disaient pas assez, débita celui-ci,

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux,

avec cette variante,

Mit Rome dans mon lit et Claude à mes genoux.

Excusez du peu!

Une débutante au Théâtre-Français, dont les talents étaient médiocres et la figure désagréable, remplissait le rôle d'*Andromaque*, et le jouait fort mal: sa physionomie n'excitait point les spectateurs à l'indulgence. Un d'eux murmurait tout bas d'entendre estropier les vers de Racine, dont il était l'admirateur zélé. Cependant quelque envie qu'il eût d'éclater, il se contraignit; mais ce ne fut pas longtemps; car dans un moment où Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous et que dira la Grèce?

Cet homme, ne pouvant plus se contenir, enfonce son chapeau, se hausse sur ses pieds, et lui répond vivement et intelligiblement, sur une rime très-riche:

Que vous êtes, madame, une laide bougresse.

Il sort à l'instant, laisse le parterre rire aux éclats de ce vers impromptu, et l'actrice fort embarrassée de sa figure.

Que de livres rares et précieux ont été perdus dans notre fatale révolution, et qu'il est heureux d'en voir échapper quelques-uns à l'ignorance des Vandales modernes, et à leur rage destructrice! J'ai sous les yeux un livre d'*Heures*, imprimé en 1552, avec un grand luxe de vignettes; mais ce n'est pas son élégante exécution qui en fait le principal mérite. Ce volume a appartenu à *Marie*, sœur d'*Anne des Marquets*, qui y a mis plusieurs fois son nom.

On sait qu'*Anne* fut l'amie de Ronsard; aussi plaça-t-on ces vers sous son portrait :

L'art la nature exprimant,
En ce portrait me fait belle,
Mais si, ne suis-je point telle
Qu'aux écrits de mon amant.

Je reviens à *Marie;* alla-t-elle sur les brisées de sa sœur, et entraîna-t-elle aussi le poète à son char? Je ne sais : seulement je vois que Ronsard a écrit de sa main, sur ce livre, ces deux stances inédites :

Maugré l'envye je suis du tout *a* elle;
Mais je vouldrois dans son cœur avoir leu,
Qu'elle me veult et qu'elle n'a esleu,
Austre que moi pour bien estre aymé d'elle.
Bien elle sait que je lui suis fidelle,
Et quant à moy j'estime en son endroit
Ce qui *en* est, car elle ne vouldroit
Autre que moi pour bien estre aymé d'elle.

Je lui suis fidèle! répétait-il cela à *Anne?* Quoi qu'il en soit, l'autre sœur a écrit tout au bas de ces vers: *Ce présent livre appartient à Marie des Marquets.* Il me semble que c'était naïvement avouer la dette (1).

(1) Le livre d'Heures, ainsi que le manuscrit de César de Nostradamus, dont il va être question dans l'article suivant, se trouvent aujourd'hui, par un heureux hasard, entre les mains de M. Charles Nodier, qui est parvenu à rassembler les ouvrages les plus rares et les plus curieux. Cet usage aujourd'hui est très-répandu dans la capitale; malheureusement le goût et la mode de nous enlever ces richesses ont été s'établir à Londres, et les Anglais viennent, toutes les fois qu'ils le peuvent, nous ravir les

CÉSAR DE NOSTRADAMUS, célèbre par une curieuse Histoire de Provence, neveu de l'ingénieux biographe des troubadours, et fils du fameux mystagogue Michel de Nostradamus, près duquel il est enterré à Salon, est auteur d'un poëme manuscrit, que les biographes n'ont pas connu, intitulé : *l'Hippiade, ou Godeffroy et les Chevaliers*, portant la date de 1622. C'est le même sujet traité par Le Tasse; mais ce n'est pas le même talent. Toutefois, l'ouvrage est très-curieux, en ce qu'il renferme les détails les plus circonstanciés et les plus piquants sur l'état personnel des Croisés, sur leurs familles, leurs alliances, leurs blasons, leurs couleurs. On y trouve même des passages très-remarquables. Je n'en rapporterai aucun, voulant m'arrêter de préférence, d'abord, à cette inscription qu'il a placée sous son portrait, dessiné par lui-même :

Si je me suis peint sans couronne,
O lecteur, je te fais savoir
Que j'aime mieux qu'on me la donne,
Et la mériter que l'avoir.

et ensuite à ce sonnet inédit que lui adressa *Scipion* DU PERRIER, *patrice d'Aix :*

---

derniers exemplaires de nos anciens poètes, dont quelques-uns ne se retrouvent plus, même dans nos bibliothèques publiques. Dans cet état de choses, combien cette triste réflexion rend-elle précieux les cabinets que quelques bibliophiles instruits forment et conservent pour l'honneur des arts et des lettres! Je citerai entre autres ceux de MM. de Châteaugiron, de Montmarqué, Walckenaer, Villenave, Aimé-Martin, Charles Nodier, etc. etc.

Quand pour charmer nos yeux d'une rare peinture,
Tu nous peins les beautés de ce grand univers,
Par mille beaux secrets à toi seul découvers,
Tu nous fais voir que l'art surpasse la nature.

Quand pour nous raconter quelque belle aventure,
Tu daignes employer ou la prose ou les vers,
Tu parais aussi rare en ces labeurs divers
Que ton père à décrire une chose future.

Voyez comme le ciel, favorable à leurs vœux,
Les a diversement favorisés tous deux
Pour faire de leurs mains un ouvrage admirable.

Le fils va rappelant à notre souvenir
Ce que les ans passés ont vu de mémorable;
Le père nous prédit les choses à venir.

Cet in-4°, de près de 800 pages, est relié en maroquin vert, avec filets dorés, portant sur son dos et sur les plats une *Notre-Dame* en or, entourée d'une gloire, parce que *Notre-Dame* était l'armoirie parlante de sa famille.

Un étourdi, s'amusant aux dépens d'une vieille dame, lui faisait nombre de déclarations, et sollicitait ses faveurs. Cette dame très-spirituelle lui répondit, après l'avoir écouté assez long-temps : « Ne « me pressez pas davantage, monsieur, car pour vous « punir, je suis femme à me rendre. »

Boileau, dans son discours de réception à l'Académie française, en parlant des orateurs et des

poètes qui écrivaient sous *Louis-le-Grand*, déclara que chacun d'eux pourrait dire « à meilleur titre qu'on « l'a dit d'un fameux capitaine de l'antiquité, qu'il « a lui seul fait plus d'exploits que les autres n'en « ont lu, qu'il a pris plus de villes que les autres rois « n'ont souhaité d'en prendre. » Ces hyperboles, si peu convenables dans la bouche d'un homme dont le goût le plus pur inspira les écrits, me rappelle un trait du même genre. Freire de Andrada, dans la *Vie de don Jean de Castro, quatrième vice-roi des Indes*, ouvrage portugais très-remarquable, d'un style élégant, rapide, pur et brillant, fort estimé par les compatriotes de l'auteur, fait dire à Cogé Sofar, adressant la parole au roi de Combaye, *qu'Albuquerque rendit tributaire plus de royaumes qu'il n'avait de soldats.*

N. B. Ce don Jean de Castro, qui fit le siége fameux de Diu en 1545, épousa, à peu près vers ce temps-là, *Eléonore Coutinho*, sa cousine au second degré, fille de Léonel Coutinho, d'une très-illustre famille, qui ne lui porta, dit l'auteur (Freire de Andrada), *d'autre dot que ses qualités et ses vertus.*

MADAME DE VASSAL, dont le mari, je crois, avait la charge de trésorier des états de Languedoc, était une très-jolie femme, avec qui M. le marquis de Bièvre vécut pendant vingt ans, dit-on. Cette dame eut six filles aussi jolies qu'elle. Un jour qu'elles entraient ensemble dans un salon, quelqu'un qui ne les connaissait pas demanda : *Qui sont ces demoiselles ?* Un plaisant lui répondit : *Ce sont six calembours.* — *Que voulez-vous dire?* répond le premier.

« Oui vraiment (réplique le second), est-ce que M. de « Bièvre a jamais su faire autre chose que des ca- « lembours?» On sait en effet que M. de Bièvre fut très-célèbre dans ce genre. M. de Cahusac, qui avait beaucoup de naïveté, frère de madame de Vassal, en rapportait un de l'amant de sa sœur, qui prouve l'une et l'autre thèse. J'avais, disait-il, des souliers neufs, très-bien faits; M. le marquis de Bièvre s'en aperçut et me dit : *M. de Cahusac, vous voilà bien chaussé.* — Vous êtes bien bon, M. le marquis. — Combien ces souliers vous ont-ils coûté? — Six francs. — Certes, cela n'est pas cher *pour le veau qui y est entré.* — A ces mots, chacun de rire; mais M. de Cahusac ne voyait là que l'attention flatteuse qu'avait M. de Bièvre de s'occuper tellement de lui, qu'il n'oubliait même pas de lui parler de sa chaussure.

HISTOIRE *de madame la comtesse des Barres*, in-18 de 186 pages, Bruxelles, 1736. — Le héros de cette petite histoire (qui n'est pas un roman) est l'abbé de Choisy, de l'Académie française. On n'en a donné qu'un extrait dans *la Vie* de cet abbé célèbre (Lausanne, 1742 et 1748, in-8°), attribuée par les uns à l'abbé d'Olivet, et par l'abbé de Saint-Léger, doué d'une érudition profonde, à l'abbé Joly de Dijon. M. Chardon de La Rochette partage ce dernier sentiment, et m'a écrit au sujet de *la comtesse des Barres :* « Cette histoire est de la main « même de l'abbé de Choisy. On y reconnaît son « élégante facilité et la mollesse de style qu'il devait « sans doute à l'habit de femme qu'il porta long-

« temps. » Ce jugement est ingénieux et galant, mais peu mérité. Cette *Histoire* m'a semblé assez légère et trop lubrique. J'ai été toujours surpris qu'elle fût adressée à madame de Lambert; et que madame de La Fayette, ainsi que le duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*, aient approuvé et conseillé presque le déguisement d'un abbé, qui a servi de modèle aux folles équipées du roman de *Faublas!* Qui pourrait expliquer un pareil oubli de tous les principes de morale et même de simple convenance, dans ces divers personnages?... J'ai lu ce petit livre, qui finit si singulièrement par ces paroles : « La rage « du jeu m'a possédé et a troublé ma vie. Heureux « si j'avais toujours fait la belle, quand même j'eusse « été laide! Le ridicule est préférable à la pauvreté. » Digne conclusion d'un pareil ouvrage! On sent que ce n'est par sur un tel écrit que je m'arrêterai à faire les remarques habituelles que j'aime à consigner dans mes *Souvenirs*. Qu'ai-je affaire ici des bonnes fortunes usurpées d'un abbé libertin? Je ne veux lui emprunter que deux articles de mode; on y verra la différence des temps. « On ne connaissait alors « ni café, ni chocolat: le thé commençait à naître « (vers 1670); on passa à quatre heures dans un « grand cabinet, où la musique nous attendait. Elle « était composée d'un téorbe, d'un dessus, d'une « basse de viole et d'un violon; une demoiselle jouait « du clavecin. » Un pareil concert transporta de joie les amateurs d'alors, il ferait frémir aujourd'hui l'oreille la moins exercée. Voici le second article, « Je « mis aussi à ma petite femme, douze ou quinze mou-

« ches : *on n'en saurait trop mettre*, pourvu qu'elles « soient petites. » On n'en met plus à présent, et l'on fait bien. Comment les yeux avaient-ils pu s'habituer à ces taches noires si ridicules et si contraires au naturel ?

Je n'ai pas grand'chose à dire de la *Vie de l'abbé de Choïsy*, in-8° de 249 pages, sans compter les préfaces. L'auteur y a assez cavalièrement transcrit une grande partie des aventures de la fausse comtesse. Il copie plus qu'il ne rédige; aussi, à quelques suppressions près, on retrouve presque tout le petit livre dans le gros. Je ne sais s'il faut réellement l'accuser de tout ce tort. Un *éditeur* prétend dans une *préface* avoir trouvé cet ouvrage, et il prie l'auteur de lui pardonner deux choses : « la première, de « publier son ouvrage sans son consentement; la « deuxième, d'avoir rendu un *peu plus transparent* « le voile dont il a couvert plusieurs actions de son « héros. » De sorte que c'est le prétendu éditeur qui a ajouté tout ce qu'il y a de trop gaillard dans ces aventures. Comment aurait-il pu s'en empêcher en professant une admiration aussi prononcée pour une aussi frivole, aussi scandaleuse production ? « Quoique le « style de la comtesse des Barres (dit-il) soit un « peu négligé, il est impossible d'écrire avec plus « de feu, et de mieux peindre les objets. Ils sont tel- « lement sous les yeux du lecteur qu'il croit les aper- « cevoir. Depuis Pétrone, on n'a rien lu de sem- « blable, et je doute que Pétrone lui-même eût fait « une peinture plus naturelle et plus vive. » Quelque libertin que fût Pétrone, il s'étonnerait de voir ses

libres badinages accolés aux monstrueuses entreprises, aux abus de confiance d'un abbé déguisé en femme, qui trompe l'innocence et la pudeur des jeunes personnes que des mères lui abandonnent de bonne foi?... Quoi qu'il en soit, après que l'insertion de tous ces détails a été faite, le narrateur ajoute, page 162 : « Quelques années après, M. de Choisy « mit au jour une traduction de l'Imitation de Jésus. « Il *traduisit ce livre saint sans piété, à peu près* « *comme j'écris cette histoire sans penchant pour* « *la galanterie.* » Doucement, M. l'éditeur (car je n'ose dire M. l'auteur : tant il y a peu de chose qui appartienne en propre à celui qui tient la plume!) : cette excuse même n'est pas à vous. On rapporte que le duc de Bourgogne faisant quelques reproches au poète Rousseau, il se disculpa ainsi : « Monsei- « gneur, je n'avais pas plus de dévotion quand je fis « une traduction des Psaumes, que de débauche « quand je fis mes épigrammes. » Le mot était connu. Je l'ai retrouvé un peu différemment dans un manuscrit que je transcris : « Monseigneur, j'avais aussi « peu de dévotion quand je fis mes Psaumes, que « de débauche quand je fis mes épigrammes. » Dans une *lettre* à M. D... T... le même éditeur anonyme s'exprime ainsi : « Il y aura place (dans cette *Vie*) « pour la littérature sacrée et pour la littérature pro- « fane. J'y parlerai d'une mission, qui porta mon « héros au bout du monde, dans un temps où, selon « toutes les apparences, à peine croyait-il en Dieu. » Cette mission est le fameux voyage de Siam, dont l'abbé de Choisy publia une relation, que son *his-*

torien a eu soin de disperser dans son ouvrage. Conclusion. Je partage l'avis de MM. de Saint-Léger et de La Rochette, que cet historien est l'abbé Joly : 1° d'Olivet aurait montré plus de discernement et mis plus du sien dans ce livre ; 2° il n'e ûtpas répété si légèrement d'outrageantes accusations ; 3° d'Olivet est copié et cité page 152 ; 4° enfin, d'Olivet écrivait à merveille, il savait traduire et composer ; et l'abbé Joly n'était qu'un compilateur.

M. DE TOULONGEON, ancien militaire, homme très-instruit, membre aujourd'hui de l'Institut et du corps-législatif, a reçu la nouvelle décoration d'honneur. Voici ce qu'il a écrit : « J'ai voté contre l'in-« stitution de cet ordre ; si après l'aveu que j'en fais « on me trouve encore digne de cet honneur, je l'ac-« cepterai avec reconnaissance. » Pour réponse, on lui a apporté le grand-aigle. Son billet a été assez généralement goûté ; mais une chose singulière (vive les contrastes !), M. Chénier, presque mourant, qui fut un ardent républicain, vient de faire une tragédie de circonstance, pour faire sa cour à l'homme qui s'élève. De son côté, M. Lemercier, auteur d'*Agamemnon*, qui était le favori de Bonaparte, mais qui n'aime point les révolutions, admis, par le *premier consul*, membre de cette *Légion d'Honneur*, a renvoyé, dit-on, sa décoration et son brevet, comme un *vote* qu'il oppose à l'*empire*.... de l'empereur.

AU moment où l'on distribuait les drapeaux aux régiments en garnison à Paris, un jeune homme a

crié : *Vive la liberté ou la mort.* Il a été arrêté et conduit à Bicêtre.

Un *petit trait!!!* — Une dame, riche autrefois de trois cent mille livres de rente, ayant tout perdu, s'est présentée au ministère pour obtenir des secours. Après de longues prières et de pénibles refus, on lui a accordé..... devinez?..... Elle est mère ; sa fille, mariée et veuve, a trois enfants, qui sont sans soutien. Elle faisait valoir ces considérations pour attendrir ces distributeurs de fortune, qui se font pour eux de si jolis lots... Enfin, elle a obtenu... Quoi?... vingt-cinq francs une fois payés. La dérision et le mépris pour le malheur peuvent-ils être plus complets?.... L'atroce inhumanité de ces hommes du pouvoir peut-elle aller plus loin?....

Il fait un temps bien rigoureux ; cependant je viens d'entendre un mot qui prouverait le contraire. J'ai rencontré un pensionnat de jeunes filles; elles allaient je ne sais où. Une d'elles dit très-haut : *Mesdemoiselles, arrêtez-vous; ma tante ne veut pas qu'on aille si vite, parce qu'il ne fait pas froid.* Cette naïve injonction m'a rappelé une question et une réponse anciennes. Au fort de l'hiver, un monsieur traversait les Tuileries, très-légèrement vêtu. On s'approche de lui, on l'interroge :

Avec la saison si cruelle
Comme faites-vous donc? — Je gèle.

M. DE LALANDE a été voir le pape; il allait lui adresser un beau discours. Le pape l'a prévenu, il a fait l'éloge de ses connaissances, de sa capacité. « Mais (a-t-il ajouté), comment celui qui a vu dans « les astres tant d'harmonie, dans l'ordre de leurs « révolutions tant de sagesse; vous enfin, qui vous « êtes savamment initié aux mystères de la nature, « comment avez-vous pu arriver à l'origine des cho- « ses sans parvenir à leur auteur? Comment, des chefs- « d'œuvre de la création, n'avez-vous pas fini par re- « monter jusqu'à la croyance de celui qui a tout créé? « On est fâché qu'avec tant de savoir et d'esprit, il vous « manque sur ce point jusqu'aux premières études.» La leçon était bonne; mais je doute que l'orgueilleux astronome en profite. La seule bienséance l'a empêché de répondre ce qu'il ose nous répéter sans honte tous les jours : « Où vous voyez Dieu, je ne « vois que la matière et le mouvement; vous sup- « posez un être qui existait avant tout et qui a tout « créé de rien; je vous épargne la moitié de l'ou- « vrage. » — Oui, philosophe, tu épargnes la moitié de l'ouvrage; mais la possibilité de l'ouvrage, où la trouveras-tu? Une montre n'existerait pas sans horloger; et des milliers de mondes existeraient sans créateur!..... Quelle philosophique absurdité!

DANS les *Mélanges de Vigneul-Marville*, on lit: « C'est donner une idée bien juste et bien belle de « l'univers et de celui qui l'a formé, que de dire avec « Fontenelle, que *toute la magnificence se trouve « dans le dessein de l'auteur, et l'épargne dans*

« *l'exécution, au lieu que les hommes sont pres-*
« *que tous très-bornés dans leurs projets, et qu'ils*
« *les exécutent à grands frais.* Il s'ensuit de cette
« pensée que ceux des philosophes qui emploient les
« règles les plus simples pour expliquer les phéno-
« mènes de la nature, sont ceux qui approchent le
« plus de la vérité. » Voilà qui est très-bien, mais il ne faut pas que cette simplicité ressemble à l'*épargne* de M. de Lalande; car alors ce n'est pas la *simplicité* que l'on trouve, c'est l'absurdité qui se complique.

BEAUMARCHAIS avait été à Londres, chargé d'une opération épineuse; il devait tâcher d'y enlever la correspondance que Louis XV avait eue avec la chevalière d'Éon. Il échoua dans ces menées ou intrigues subalternes. A son retour, il s'occupa de brillantes spéculations, ce qui ne l'empêcha pas de composer le *Mariage de Figaro* ou la *Folle Journée.* Il se trouvait dans un cercle avec M. de Maurepas, alors ministre, qui lui dit : « M. de Beaumarchais, comment faites-vous pour avoir le temps d'écrire des ouvrages, malgré le nombre de vos affaires? — Monseigneur, répliqua-t-il, je compose mes pièces dans le temps que les ministres vont à la rue Julienne.» Il est bon de savoir que M. de Maurepas s'y rendait tous les soirs incognito, chez une jeune personne. Le trait était vif et hardi, plein de finesse, d'à-propos et d'esprit; il ne vaut cependant pas la réponse du ministre : « Avez-vous dans votre comédie beaucoup de « traits pareils? elle réussira. » Elle réussit en effet,

précisément par des traits du même genre, caustiques, frondeurs et presque impertinents. Le mot de M. de Maurepas valait mieux, je l'ai déja dit; il était poli, aimable, délicat, du meilleur ton, et sans aucune rancune.

On m'avait trompé sur la petite anecdote concernant MM. de Maurepas et Beaumarchais; comme j'aime l'exactitude et la vérité, il faut que je la refasse.

Comme tout fait mode à Paris, il fut donc de mode d'aller faire des parties libertines à un lieu qui prit le nom de *Redoute chinoise*. M. de Maurepas y alla avec quelques autres ministres, et le public en fut scandalisé. Peu de temps après, M. le comte de Maurepas rencontrant M. de Beaumarchais qui travaillait alors au *Mariage de Figaro*, lui adressa la parole: « Occupé comme vous l'êtes, où diable trou-« vez-vous le temps de faire des comédies? — M. le « comte, je prends celui où les ministres sont à la « *Redoute chinoise*. » M. de Maurepas hésita un moment s'il ferait jeter par les fenêtres ce hardi satirique. Mais il répliqua assez gaiement: « Si vous « avez beaucoup de traits semblables dans votre co-« médie, elle réussira.» Quelle grace! et combien d'esprit et de modération il fallait pour accepter l'impertinence de Beaumarchais comme une simple saillie. En vérité, il n'y avait que cet homme dont une femme disait: « Il est si heureux, qu'il sera pendu, et que « la corde cassera, » qui pût se permettre, sans en être puni, une pareille insolence vis-à-vis d'un premier ministre.

Le comte de Mirabeau donna, en 1786, un bon conseil à M. de Beaumarchais, qui n'en profita pas; il lui disait: « Vous ne devriez plus penser désor- « mais qu'à mériter d'être oublié. »

Beaumarchais, le jour de la première représentation de *Figaro*, disait à M. de Rivarol, qui se trouvait à côté de lui au spectacle : « J'ai tant couru « ce matin à Versailles, auprès des ministres, au- « près de la police, que j'en ai les cuisses *rompues.*» *C'est toujours cela*, lui répliqua Rivarol.

Le faiseur de calembours par excellence, Brunet, tenait en scène une montre. — *Qui t'a fait ce cadeau*? lui demande son camarade. — Il nomme le donateur. — Diable, il est joli! pas mal. — Comme tu en parles froidement! — Oh! je ne veux pas diminuer le prix de son bienfait; mais il pouvait bien se passer de montre, il va dans le département de l'*Eure*.

M. Vigée m'a confié cette épigramme, dont je le soupçonne d'être l'auteur :

Villeterque, obscur et morose,
Prétend que mes vers sont mal faits.
Oui, sans doute, ils sont bien mauvais,
S'ils le sont autant que sa prose.

Répétons ce qui est presque toujours vrai en fait d'épigrammes; c'est qu'une épigramme ne prouve rien.

J'AVAIS le désir de connaître M. de Boissy-d'Anglas : un de ses amis (M. Auguste Gaude) m'a envoyé de Toulouse, où il réside, une lettre pour cela, et je suis bien vite allé la présenter. M. de Boissy-d'Anglas m'a accueilli à merveille dans sa retraite: nous avons causé bien long-temps; c'est un homme fort instruit, très-aimable. Nous avons parlé tour-à-tour politique et littérature; je lui ai rappelé beaucoup de souvenirs honorables pour lui, horribles pour l'histoire; son courage lors de l'assassinat de Ferraud, quand la moindre faiblesse de sa part eût replongé la France sous le régime de la terreur. les vertus privées et son éloquence me fournissaient un ample chapitre. J'en ai trouvé un second bien agréable dans ses liaisons avec Montgolfier, La Harpe et Florian, qu'il aima, qu'il défendit de sa plume, et qu'en plusieurs rencontres il protégea de son crédit comme député. Nous avons analysé leurs ouvrages: ceux de La Harpe, si doctes, si instructifs, si utiles; ceux de Florian, si variés, si agréables, si attachants. Quoique ma visite ait été longue, les heures m'ont paru des minutes, et quand je suis parti, il m'a semblé que je ne venais que d'entrer. J'ai été de là chez M. de Cr.... qui s'occupe à traduire l'Énéide de Virgile. On dit que Delille en a fait autant; Cette assurance n'a pas empêché M. de Gaston de tenter la même entreprise. Pourquoi M. de Cr.... se découragerait-il? Il m'a lu de jolis contes et une comédie intitulée *les Époux réunis;* c'est le même sujet que Demoustier a traité dans sa pièce intitulée *le Divorce*. Une anecdote lui en a fourni le su-

jet. Voici à peu près comment il me l'a racontée.

Dans ces jours de douleurs et d'immoralité, où, comme a dit un poète (M. Guichard), on avait proclamé le *sacrement de l'adultère*, une femme jeune, jolie et mère, voulut être séparée de son époux, lequel gémissait d'un caprice qui sans doute ferait le malheur de tous deux. L'interprète de la loi fut obligé de remplir son office et de prononcer le divorce. Ils avaient un fils, qui *de droit* appartenait à son père; la mère voulait l'avoir et l'emmener. Au moment où elle allait quitter, *pour toujours*, la maison qu'elle avait habitée depuis son mariage: *Fuyons vite*, s'écria-t-elle, en entraînant son fils par la main. — *Papa vient-il avec nous?* lui dit l'enfant tout ému...— Ce mot l'arrête, l'éclaire, produit une révolution et des remords. La femme, les yeux baignés de larmes, va se jeter dans les bras de son époux, qui, oubliant ses torts et sa faiblesse, ne se souvint jamais que de son amour et de son repentir.

Quelqu'un écrivait sous le nom d'une jeune dame en 1791 : « On parle de mœurs publiques et de li-« berté civile: il faut commencer par organiser les « familles et y asseoir la paix. » En conséquence, pour *organiser les familles*, elle demande un bon décret qui institue *le divorce!*.... Un patriote d'alors releva le gant, et ajouta : « Le mariage est un bail à « vie; mais tout bail, d'un commun accord entre les « preneurs, est susceptible d'être résilié. » Quelle logique! et comment a-t-on pu comparer des choses si

peu semblables? Il s'agit bien de *bail à vie* quand il est question du fondement de la société, de l'union, de la démarcation des familles, de la morale et de la religion. Je préfère à ces raisonnements philosophiques et saugrenus la plaisanterie d'Arlequin qui, brouillé avec Colombine, lui chantait :

Et je divorce avant la noce,
Pour ne pas divorcer après.

L'AIMABLE et bon Ducis, dont la muse tragique est si terrible, mais dont les poésies fugitives ont tant de naturel, de simplicité et de charmes, a écrit :

...Lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain
Demandait *le divorce:* « Oh ! cria-t-on soudain :
« Hymen, voile ton front ! » — Ce trait parut féroce;
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple : en moins d'un seul moment
Se répandit partout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble;
Qu'après les droits, le charme, et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,
On pût se séparer.....
Depuis, Corvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain,
Et ce Corvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen qu'il déshonore.

Ce même auteur a exprimé sur les femmes, dans Abufar, une pensée que j'ai eue bien souvent, mais

qu'il m'eût été impossible de rendre aussi-bien:

Tous les soins d'une femme ont un charme si doux!
Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active existence.
Fait pour aimer, pour plaire et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre et nous aide à mourir.

M. LE comte de Ségur ayant donné à sa femme une très-jolie tasse de porcelaine, mais seule, M. le chevalier de Boufflers lui adressa cette plaisanterie:

Votre femme à ce don bizarre,
Reconnaît un jaloux avare:
Mais pour vous faire pardonner,
Demeurez-lui toujours fidèle;
Laissez-la seule à déjeuner,
Mais ne soupez jamais sans elle.

M. de Ségur répliqua :

Vous me trouvez donc bien bizarre!
Vous me trouvez jaloux, avare;
Mais il faut me le pardonner:
Car si l'on me ravit ma belle,
Je veux au moins faire jeûner
Celui qui déjeune avec elle.

M. MARRON, que les plaisants appellent *le pape des protestants*, est allé visiter S. S. Pie VII. L'audience était nombreuse, et plusieurs dames ont demandé au pape sa bénédiction. Il a hésité un moment, à cause de la présence de M. Marron. Celui-ci, s'en étant aperçu, lui a dit : « qu'il la recevrait

« aussi avec plaisir, parce que la bénédiction d'un « vénérable vieillard ne pouvait que porter bonheur. » Je ne sais si c'est à ce sujet que M. Marron a adressé un distique latin au Saint-Père; on n'a pas pu me le procurer, mais voici une réponse qu'on attribue à M. l'abbé Testa, secrétaire des brefs:

Pape des huguenots, j'ai plaisir à vous voir :
Tirer Marron du feu n'est pas en mon pouvoir.

Je place ce distique ici pour mémoire, car je doute qu'il soit authentique et qu'il appartienne à M. l'abbé Testa.

ELISABETH DE MONTLAUR, d'une ancienne famille, naquit à Toulouse en 1656. Elle épousa M. DREUILLET, président aux enquêtes. Sa jeunesse fut remarquable par beaucoup de vivacité et par une foule d'aimables saillies. Elle cultiva les lettres avec succès; mais elle osa assez tard faire connaître ses travaux. Elle avait cinquante ans lorsque l'Académie couronna son églogue, où *Myrtil* et *Doris* s'entretiennent de leur tendresse; la *bergère*, en laissant échapper quelques reproches que la jalousie lui inspire, et le berger, en lui faisant une foule de protestations qui la rassurent. Cet ouvrage, rempli de délicatesse, figure dans le recueil de l'Académie des Jeux Floraux de 1726, pag. 69. Il est à remarquer que le genre pastoral, qu'on a trouvé si fade et si déchu dans notre langue, s'était conservé dans toute sa pureté antique dans cette Académie. Pour le prouver, il suffirait de faire un choix parmi les ou-

vrages qui ont été couronnés ou qui ont concouru. Il en est plusieurs de charmants, et celui de madame Dreuillet est un des plus agréables. A la même époque, sa muse interpréta, dans une touchante élégie, les *sentiments d'une dame affligée, qui se console par les réflexions que la foi lui suggère.* Elle n'y mit pas son nom. En voici un passage. Cette dame a eu le malheur de perdre à la fois son mari et son fils :

Mon fils meurt dans son lit, mon époux sous les armes.
Sans cesse mon esprit me rappelle leurs traits ;
Ce cruel souvenir redouble mes regrets,
Et cependant mon ame en est si possédée,
Qu'elle ne veut jamais en éloigner l'idée.
Ah ! dussé-je encor plus irriter ma douleur,
Rien ne t'effacera, cher époux, de mon cœur.
Et toi, mon fils, en qui tous les traits de ton père,
Unis et confondus avec ceux de ta mère,
Présentaient à mes sens heureusement séduits,
Et l'épouse et l'époux rassemblés dans le fils ;
Que ne puis-je, aux dépens de mes tristes années,
Sur moi, sur toi, changer l'ordre des destinées,
De tes jours fortunés rallumer le flambeau ;
Ou périr avec toi dans le même tombeau !
Mais le sort, qui toujours s'obstine à me poursuivre,
T'ordonne de mourir et me condamne à vivre !

En 1710, une nouvelle églogue remporta le prix. Il y a encore de la jalousie et de l'amour entre *Silvandre* et *Doris*. Il s'aiment mutuellement sans se l'être dit ; ils s'expliquent timidement et à demi. L'entretien se rompt ainsi :

DORIS.

Adieu, la nuit approche, et j'ai trop attendu.

SILVANDRE.

Tu me quittes, Doris! Tu m'as donc entendu?

Cette suspension est pleine de grace. Il est dommage que madame Dreuillet n'ait pas concouru plus souvent. Sa maison était le rendez-vous des personnes les plus distinguées, qu'attiraient chez elle sa beauté et son mérite; j'ai failli ajouter, ainsi que ses bons mots et ses reparties. Je citerai à ce sujet cette anecdote. Madame de Mariette, femme d'un trésorier de France, avait le caractère très-réservé, très-circonspect; elle hésitait toujours quand on lui demandait son sentiment. Madame Dreuillet en fit ingénieusement la critique et la peinture, presque sans y songer, par un seul mot. On vint lui apprendre que M. de Mariette était mort. Elle s'écria : *Madame de Mariette l'avoue-t-elle* (1)? A son tour elle perdit son époux en 1718. Ce malheur lui

(1) Ceci me rappelle un mot du même genre. M. de Viry, ministre piémontais, en 1760, aimait tellement le mystère, qu'il avait défendu à ses domestiques de dire quand il était malade. Il n'en mourut pas moins, et le roi de Sardaigne annonça sa mort à la cour par ce mot piquant : « M. de Viry est mort; mais il ne « veut pas qu'on le sache. » Rivarol a dit quelque chose d'à peu près semblable. Il peignait ainsi M. de Champ... l'aîné, homme rempli de petits mystères : « Il n'entre point dans un appartement, il s'y glisse, il longe le dos des fauteuils, et va s'établir dans l'angle d'un appartement ; et quand on lui demande *comment il se porte* : « Taisez-vous donc; est-ce qu'on dit ces choses-là tout haut? »

rendit le séjour de Toulouse désagréable; elle alla à Paris bientôt après; elle y fut très-recherchée, et même madame la duchesse du Maine, qui aimait les personnes spirituelles, se l'attacha vers 1721. Elle mourut à Sceaux le 30 juillet 1730. Cette princesse avait un recueil de poésies de madame Dreuillet qui n'ont jamais été imprimées. Si ce manuscrit n'est pas perdu, il serait peut-être possible de le retrouver à la Bibliothèque royale. — Madame Fortunée BRIQUET s'exprime ainsi dans son *Dictionnaire historique* : « Madame la duchesse du Maine, « pour la fixer auprès d'elle, lui donna un ap- « partement dans son hôtel, à Paris, et un autre « dans son château de Sceaux. Madame Dreuillet « conserva jusqu'à la fin de sa vie la vivacité et « l'enjouement de son esprit. Elle a écrit en vers « et en prose; quelques-uns de ses ouvrages ont été « insérés dans différents recueils; ils font regretter « que les autres n'aient pas été publiés. » Puis vient un autre article ainsi conçu : « DREUILLET se dis- « tingua par ses talents et ses ouvrages. *Elle était* « *de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse.* « *On trouve ses productions dans les recueils de* « *cette société.* »

Et voilà justement comme on écrit l'histoire. (VOLT.) Cette dame ou demoiselle DREUILLET n'a jamais existé; jamais madame DREUILLET elle-même n'a été de *l'Académie des Jeux Floraux;* elle y a seulement remporté deux prix. A la vérité, les auteurs qui en ont parlé ont écrit son nom de plusieurs manières; DRUILLET, DREUILLET, etc.; mais

ce n'était pas une raison suffisante pour faire deux écrivains différents.

En 1727, son fils, André DRUILLET ou DREUILLET, évêque de Bayonne, mourut; et M. de Saget, prononçant son éloge, le 19 décembre de la même année, s'exprime ainsi : « Il n'est pas besoin de « chercher dans sa famille de quoi illustrer sa mé- « moire : tout le monde sait qu'elle s'est distinguée « depuis long-temps dans l'empire des belles-lettres; « que les qualités de l'esprit y ont toujours été des « avantages héréditaires. Nous nous souvenons tou- « jours, malgré une longue absence, de notre célèbre « Sapho, qui fait tant d'honneur à cette ville et que « ses ouvrages comblent de gloire, tandis qu'elle fait « les délices d'une cour brillante et polie par les « charmes de son esprit, qui semble acquérir tous « les jours un nouveau droit de plaire.

« M. le président Dreuillet ne mérita pas de « moindres éloges. La probité et le savoir en firent un « grand magistrat, les talents de l'esprit un célèbre « académicien. »

Le 23 décembre 1733, M. le chevalier d'Alies prononça l'éloge du dernier Dreuillet qui ait existé à Toulouse. Il était fils du précédent, et fut, comme lui, membre du parlement et président aux enquêtes. En déplorant cette perte, M. d'Alies rappelle les précédentes : ce président aussi exact à suivre ses exercices académiques qu'à remplir ses devoirs de magistrature. « Ici s'offre à nos yeux un grand « évêque.... Là nous voyons une femme célèbre, à « qui la nature semblait avoir prodigué tous ses

« dons, les graces, les talents de l'esprit, les qua-
« lités du cœur. Le commerce assidu que madame
« Dreuillet eut avec les muses, celui qu'elle entre-
« tint toujours avec nous, nous la faisaient à juste
« titre regarder comme un de nos biens les plus
« précieux. Tous les genres de poésie simple et ai-
« sée lui furent familiers. Elle excella surtout dans
« ceux qui, quoique bornés à mettre heureusement
« en œuvre une pensée, un trait, un sentiment, ne
« laissent pas d'être regardés comme des chefs-
« d'œuvre de l'esprit, d'être avidement reçus du
« public, de servir à animer la joie et les plaisirs.
« Elle produisait ces sortes d'ouvrages en se jouant et
« lorsqu'on les attendait le moins, souvent dans l'ins-
« tant même. On n'était point surpris qu'ils fussent
« remplis de goût et de délicatesse; madame Dreuillet
« en avait atteint la perfection : mais on l'était avec
« raison d'y trouver toutes les graces du tour, qui
« d'ordinaire sont les fruits du travail et de l'appli-
« cation. Elle ne réussissait pas moins dans ce genre
« d'ouvrages qui empruntent de la poésie toutes les
« richesses de la fiction; celles des peintures et des
« images, sortes de poëmes qui se soutiennent sans
« le secours de la versification. La fécondité de son
« imagination, les ressources de son esprit parurent
« de même dans ses essais de théâtre, qui font l'or-
« nement des grandes fêtes. » M. le chevalier d'Alies dit encore, en louant les productions de M. le président Dreuillet : « Par une retenue dont on ne sau-
« rait trop se plaindre, elles sont perdues pour le
« public, ainsi que la plupart des excellents ou-

« vrages qui ont été produits dans cette famille, où « la modestie a toujours été portée à cet égard jus- « qu'à l'excès. » Enfin M. de PONSAN, en 1753, dans un *Éloge* de CLÉMENCE ISAURE, passant en revue les femmes qui ont illustré Toulouse, dit : « Après elles, madame de Dreuillet soutint sur le Par- « nasse l'honneur des dames toulousaines; elle a fait « pendant long-temps l'*ornement* et les délices de « sa patrie. Ses ouvrages ingénieux *ornent* et rem- « plissent les recueils particuliers des curieux. C'est « à leurs soins qu'on doit la conservation de ces ex- « cellentes pièces fugitives.... Ce n'était pas chez ma- « dame Dreuillet que le jeu pouvait être regardé « comme une ressource contre l'ennui; les favoris « des muses avaient des heures qui leur étaient des- « tinées : les parties de jeu n'interrompaient jamais « les séances académiques. Il n'entrait dans ce temple « du goût que des personnes choisies, qui étaient « toujours attendues avec impatience, et plus favo- « rablement accueillies que ceux que le jeu atti- « rait. »

J'ai cherché vainement à me procurer ces pièces de théâtre dont parle M. de PONSAN, ainsi que ces délicats opuscules, fruits de l'inspiration, de la circonstance ou du caprice. Je n'ai pu en recueillir que ces deux échantillons :

Impitoyable loi d'un sexe malheureux,
Devoir cruel qui m'oblige au silence,
Que tu me fais souffrir de tourments rigoureux!
Tircis se plaint de mon indifférence:
Hélas! que ce berger a peu d'expérience!

S'il savait lire dans mes yeux,
Il verrait bien qu'il est plus heureux qu'il ne pense.

Madame de CASSINI née MASSON (elle était sœur du marquis de PESAY) imita en 1772 cette pensée dans ce joli couplet :

Si Tircis allait deviner
Combien il m'intéresse,
Je ne pourrais me pardonner
L'excès de ma faiblesse.
Hélas! contraignez-vous, mes yeux;
Vous avez l'air trop tendre;
Mon cœur, taisez bien tous mes feux;
Un soupir peut s'entendre.

Ce qui me rappelle un madrigal, qui est, je crois, de madame la comtesse d'Houdetot.

Lorsque d'une voix douce et tendre,
Lycidas m'invite à me rendre,
Ah! qu'il sait bien persuader!
Ah! que je me plais à l'entendre!
Il m'en coûte moins à céder,
Qu'il ne m'en coûte à me défendre.

Le second morceau est un *épithalame*. Je l'ai découvert dans la cinquième lettre du *Nouvelliste du Parnasse*, par l'abbé Des Fontaines, qui loue cette agréable pièce.

« Viens avec nous à la noce d'Iris,
Disait Hymen à son mutin de frère;
Sois escorté des Graces et des Ris,
J'aurai les Jeux; car je sais que Cypris

Les enverra de l'île de Cythère
Porter à *Bonrepos* sa ceinture ordinaire :
Ce n'est qu'en prêt ; des joyeux de tel prix,
Pas ne voudrait pour nul bien s'en défaire.
Viens, tendre Amour ; viens dans ces lieux chéris,
Ton gracieux secours me sera nécessaire,
Pour embellir les nœuds par qui se verra pris
Le gentil couple à qui je cherche à plaire.
—Est-ce à moi qu'on s'adresse ? a dit l'Amour surpris ;
Me croyez-vous si débonnaire
D'être en second dans un pareil mystère ?
Ces nœuds par vous formés, les avais entrepris ;
Je voulais les serrer, j'en faisais mon affaire.
Jà par mes soins l'époux était épris,
Et que sait-on ? si l'on m'eût laissé faire,
Peut-être que l'épouse, oubliant ses mépris,
De mon empire enfin eût été tributaire.
Répondez ; est-ce, téméraire,
Agir en dieu de jugement,
D'oser, d'après tel tour, m'appeler à votre aide !
Trop bien savez que naturellement,
Je ne vous aime nullement ;
Miracle c'est qu'en ce cas je vous cède.
Souventes fois je vous précède :
Mais après vous je marche rarement.
Parce qu'à vos désirs dans ce jour tout succède,
Vous faites l'entendu ; prenez garde ! autrement
Je vous forcerai sûrement
A rentrer dans votre coquille.
Dans mes yeux irrités ma colère petille ;
Cependant sans effroi vous voyez mon courroux,
Fier de l'appui d'une famille,
Qui fit toujours différence entre nous
(Bien la sentit mon cœur jaloux) :

Jamais la mère ni la fille
N'ont voulu se livrer qu'à vous.
Sur leurs cœurs vainement j'ai redoublé mes coups.
Tandis que l'on me gronde, et que l'on me houspille,
A vous sont consacrés les égards les plus doux.
Ah! c'en est trop : allez vers vos époux,
Messer Hymen, je vous les abandonne. »
Ainsi dit Cupidon, à s'envoler tout prêt.
Mais que ne fait point l'intérêt?
Il est cause qu'Amour réfléchit et raisonne.
« Si je m'en vais, dit-il, je comprends bien que c'est
Humilier ma vanité gasconne;
Mon rival seul triomphera,
De moi chacun se moquera;
Je n'aurai nulle part aux honneurs de la fête
Qu'à célébrer dans ces lieux on s'apprête:
Ne quittons point l'Hymen, renfermons notre ennui,
Dissimulons nos plaintes légitimes;
Tenons-nous si proche de lui,
Que l'on puisse douter qui de nous est celui
A qui l'on offre les victimes
Du sacrifice d'aujourd'hui. »

DOUTE HISTORIQUE.

Je trouve dans le *Dictionnaire historique* de madame *Fortunée* Briquet, ces deux articles :

« Chalvet (madame) vécut à Toulouse dans le dix-huitième siècle. Elle fit des poésies qui remportèrent plusieurs fois le prix aux Jeux Floraux. »

« Malenfant (madame la présidente de), de *Pamiers* en *Languedoc* (ou *comté de Foix*, madame Briquet, si vous voulez bien le permettre),

vécut dans le dix-septième siècle. Elle s'est fait quelque réputation par ses *lettres* et ses *poésies fugitives.* »

Il serait piquant et singulier que ces deux personnes du dix-sept et dix-huitième siècle n'en fissent qu'une. Je n'en sais rien, je ne l'affirme pas; je vais seulement transcrire quelques lignes d'un discours de M. de *Ponsan* (1753). « Madame de « CHALVET de MALENFANT vint consoler les mu- « ses de la perte de madame d'ENCAUSSE. Elle en- « tra ensuite dans la lice de nos jeux. Les belles- « lettres ont toujours été cultivées dans sa famille et « dans celle de son époux. Cette dame soutint di- « gnement les *deux noms* qu'elle portait. En 1701 « et 1702 ses ouvrages méritèrent nos couronnes. « Elle obtint d'abord le prix d'une élégie *sur la* « *Mort d'une illustre amie*, et ensuite celui d'une « ode *sur le Temps*. Ces deux poëmes et plu- « sieurs autres qui sont imprimés ont fait connaître « le génie heureux et facile de madame MAL- « ENFANT. »

Je ne connais pas ces ouvrages, j'ignore quand ils parurent; je sais seulement que l'Académie des *Jeux Floraux*, en 1700, 1701 et 1702, ne fit imprimer aucun des ouvrages couronnés ou mis au concours : il doit donc en exister séparément quelque volume; mais je n'ai pu encore me le procurer.

N. B. Je lis dans un discours de M. de PONSAN, de 1753 : « Depuis la réformation des Jeux Floraux, les dames toulousaines ont souvent paré leur tête

des fleurs immortelles d'Isaure : elles furent distribuées, pour la première fois, dans la forme nouvelle, en 1696, et cette même année madame d'Encausse remit une élégie qui concourut pour le prix de ce genre. L'Académie crut devoir informer le public qu'elle avait été partagée sur le mérite de cette élégie et de celle qui fut couronnée : celle-ci ne l'emporta que d'une voix. » Elle est de l'abbé Abeille, et je ne crois pas que je lui eusse donné la préférence. Il y a de la grace, du sentiment et des mouvements de passion bien exprimés dans celle de madame d'Encausse. M. de Ponsan continue : « En 1698 et en 1699 elle remporta les prix de l'élégie. Ces trois poëmes sont d'un excellent goût; des sentiments tendres et délicats y sont habilement mêlés avec de sages réflexions ; les vers sont très-bien faits; ils ont beaucoup de douceur, d'élégance et d'harmonie. Madame d'Encausse nous aurait sans doute donné plusieurs bons ouvrages; mais divers procès qu'elle fut obligée de soutenir lui enlevèrent le loisir de cultiver son heureux talent. » En lisant les trois *élégies* dont il vient d'être fait mention, on ne saurait trop regretter le silence malheureux d'une aussi aimable muse. Madame de Genlis n'en a fait aucune mention; madame *Fortunée* Briquet ne lui a consacré que trois lignes, qu'elle a transcrites du *Dictionnaire des femmes célèbres*, deux gros vol. in-12, 1788; en rapportant d'après lui le madrigal que le grand *madrigaliste*, M. de Vertron, lui consacra :

C'est honorer dame Clémence,

Qui fonda, ce dit-on, les prix des Jeux Floraux,
Que de le remporter sur d'illustres rivaux
Pour la prose et pour l'éloquence.

Ce dit-on est joli ! surtout très-poétique et très-vrai !... Au reste madame d'ENCAUSSE (1) n'a été couronnée que pour ses élégies; elle n'a pas concouru, ainsi que je l'ai vérifié, pour le prix du discours; mais l'excellent ouvrage intitulé : *de l'Éducation physique et morale des femmes, avec une notice alphabétique*, 1 vol. in-12, 1779, qui a servi de modèle, de type et de guide, aux autres *Dictionnaires des femmes célèbres*, dit qu'on a d'elle un discours à la louange de Louis XIV, *sur sa Modération au milieu de ses victoires*. Aucun des livres que j'ai cités n'indique ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort, et je suis fâché de n'avoir trouvé rien de positif à cet égard dans les recueils de l'Académie des *Jeux Floraux*, que j'ai tous parcourus avec un très-grand soin et un extrême plaisir.

****

M. DE LA CONDAMINE était très-lié avec M. de La Beaumelle; aussi la correspondance de ces deux amis était-elle très-intéressante. Ils se confiaient leurs pensées, leurs projets, leurs ouvrages, leurs aventures. Voici des vers inédits de La Condamine *sur les Glaces* qui parent nos salons, faits le 15 janvier 1766.

(1) CADRELS (Marie de), baronne d'ENCAUSSE.

Ces glaces qui de la lumière
Augmentent encor les clartés,
Où, sans espace, sans matière,
De nouveaux corps sont enfantés;
Source inépuisable de l'être,
Dans leur sein fecond font renaître
Les lieux, les mouvements divers;
Mobile et vivante peinture,
Où l'art, jaloux de la nature,
De rien fait un autre univers.

M. de La Condamine, s'étant plaint dans de jolis vers de la réduction de sa pension et de la perte de deux bartavelles, et M. l'abbé Terrai lui ayant envoyé pour le consoler un présent digne d'un bon gastronome, il l'en remercia par cet impromptu :

J'ai gémi peut-être trop fort
De mes deux brebis égarées;
Mes pertes sont bien réparées
Par un dindon de Périgord,
Dont les ailes sont azurées
A force de truffes marbrées
Qui le remplissent jusqu'au bord,
Sans qu'il m'en ait coûté de port,
Ni de douane, ni d'entrées.
A mon petit garde-manger
Vous aviez fait une lacune;
Le mal était assez léger!
Mais si, d'une plainte importune,
Vous savez ainsi vous venger,
Ayez toujours de la rancune.

Le 24 août 1769, il écrivait à M. de La Beaumelle:

« J'ai traduit divers lambeaux d'Horace, je n'ai rien d'écrit. Il me souvient seulement qu'ayant perdu l'unique clef de ma montre, sur le cap *San Francisco*, au Pérou, où j'étais débarqué tête à tête avec mon nègre et un quart de cercle, je me rappelai *Durum, sed levius fit patientia Quidquid corrigere, etc.*, que je traduisis ou plutôt paraphrasai ainsi :

« C'est une dure extrémité :
Mais quand le mal est sans remède,
La patience, à qui tout cède,
Aide à subir la loi de la nécessité. »

Les Gascons sont mis souvent en scène, et toujours d'une manière spirituelle, puisqu'on ne leur prête que des reparties fines, piquantes, originales. Voici quelques pièces qui les concernent.

LE MOYEN DE VIVRE LONG-TEMPS.

Comment vous portez-vous, monsieur de Pésénas?
En vérité, les enfants d'Hippocrate,
A vos dépens ne s'enrichiront pas.
—Non, mousu, je les nargue, et très-fort je m'en flatte;
J'ai des moyens à moi particuliers
Pour me garer du mal-encombre.
—Comment?— Le fait est clair, j'ai trente créanciers
Qui font pour ma santé des prières sans nombre:
Je vivrai des siècles entiers.

La suivante est :

LE CORSAIRE GASCON.

Savez-vous par quelle aventure
Je n'ai pas fait fortune encor?

D'un vaisseau je fis la capture,
Et jé lé croyais chargé d'or.
Jugez un peu dé ma surprise
En mé lançant sur lé tillac,
Quand jé m'aperçois qué ma prise
N'est... qu'une prisé dé tabac.

Celle-ci est intitulée :

L'EMBONPOINT D'EMPRUNT.

Un poëte natif des bords de la Garonne,
Joufflu, vermeil, regorgeant de santé,
Se plaignait chez une baronne
Des vivres et de leur cherté.
—Mais, dit quelqu'un, ce teint et de lis et de rose,
Ce ventre rebondi, tout contre vous dépose;
Il faut qu'un favori du dieu de l'Hélicon,
Pour être gros et gras à bon marché s'héberge.
—Monsieur, mon embonpoint, répondit le Gascon,
Je le dois encore à l'auberge.

M. DE C....l a fait ce quatrain sur un poëme de de M. Legouvé :

L'aimable auteur du *Mérite des Femmes*,
Disait Cloris d'un air bien pénétré,
Tout en chantant avec esprit ces dames,
Dans son sujet n'est pas assez entré.

Cela est écrit sans malice contre le poëte, et seulement pour ne pas perdre un bon mot. D'ailleurs il lui a adressé une très-jolie épître, ce qui pourra au besoin lui servir de dédommagement.

Au printemps de 1788, Gustave, qu'on avait surnommé *le Gascon du Nord*, fit un voyage à Copenhague. Le baron de Houze était envoyé de France à la cour de Danemarck. Faisant un jour le tour du cercle, Gustave s'approcha du baron, et lui dit : « Vous êtes Gascon, je crois. — Oui, Sire, *du Midi*. — On le voit bien, reprit le roi; les Gascons ont toujours de l'esprit. »

Dans sa quatorzième idylle, Théocrite dit en parlant d'une femme amoureuse : « Qu'elle était tellement en feu, qu'on aurait pu allumer une lampe en l'approchant d'elle. » C'est peut-être cette malheureuse exagération qui a été cause que Racine, parlant des flammes de Troie et de celles de l'Amour, a fait dire à Pyrrhus :

Brûlant de plus de feu que je n'en allumai.

Rivarol disait du maréchal de Ségur : « Qu'il allait toujours demandant l'aumône du bras qui lui manquait. »

Un buveur de profession se fit, de son vivant, une épitaphe latine, qu'on a traduite ainsi :

Un buveur intrépide habite ce tombeau :
Ne versez point de pleurs; il n'aima jamais l'eau.

M. P. Villiers l'a imitée aussi :

Ci-git Broc qui, toute sa vie,
Eut telle aversion pour l'eau,
Que du sein des morts il vous crie :
« Ne pleurez pas sur mon tombeau. »

M. Fayolle, auteur de quelques grands vers et de quelques petites notices, est fils d'un riche dentiste; ce qui fit dire aux rieurs dans le temps *que sa fortune avait fait crier tout Paris.*

Le goût de M. de Lalande pour les araignées lui a valu ce couplet de M. de Pis, dans une chanson nouvelle qu'il chanta hier chez madame Anson:

Quand sur votre blanche assiette
La noire Arachné courra,
Pour la croquer, sans fourchette,
Entre deux doigts prenez-la,
Sinon de vous, landerirette,
M. de Lalande rira.

En 1769, le marquis de St-Aulaire, digne de son aïeul, adressa ces quatre vers à sa femme, en lui donnant un *souvenir:*

L'orgueil en ses présents, de l'éclat le plus vaste,
A besoin pour se soutenir:
L'amour tendre et modeste, au mépris d'un tel faste,
N'a besoin que d'un *souvenir.*

Un de nos jeunes auteurs, plein de mérite et de talent, vient de suivre un si noble exemple; et marchant sur les traces de M. de St-Aulaire, M. Gauldrée de Boilleau (1) a accompagné de cette épître

(1) Aujourd'hui marquis de La Caze, membre de la Chambre des Députés.

à sa femme, le don d'un voile de point. Offert le premier janvier :

A mon ange consolateur
Que donnerai-je pour *étrennes?*
Je reçus pour toujours les miennes
Dès que je possédai son cœur.
Accepte ce voile, Émilie,
Ce n'est guère un présent d'époux;
Je sais fort bien qu'autour de nous
L'hymen est sans amour, comme sans jalousie;
Mais quand on aime à la folie,
Ne peut-on être un peu jaloux?
Sans doute ce n'est là qu'une faible barrière
Que mon amour oppose aux regards indiscrets :
J'aurais voulu trouver un tissu plus épais,
Sans te paraître trop sévère;
Un seul mortel alors eût contemplé tes traits.
Ton esprit et ton caractère
Ont-ils besoin de tes attraits
Pour te laisser encor mille moyens de plaire?
Oui, je suis jaloux d'un bonheur
Que chacun en secret m'envie.
Le monde en vain, d'un ton railleur,
Me taxe de bizarrerie;
Je me ris de sa folle erreur,
Et me défends par cette repartie :
C'est l'emblème de la pudeur
Que je donne à la modestie.

M. DE Kérivalant a écrit cette *moralité* :

Qu'est-ce aujourd'hui que l'opulence?
—Un avantage qu'a souvent

Sur le mérite, l'insolence;
Sur le vrai savoir, l'ignorance;
La sottise sur le talent,
Et le crime sur l'innocence.

Il a rendu ainsi une jolie pensée de Montaigne :

Égarant parfois les humains,
La science est sublime ou sotte;
C'est un sceptre en certaines mains,
En d'autres c'est une marotte.

Et composé ce *dialogue*, *imité de l'Anthologie grecque* :

Est-ce ici le tombeau des Graces?
—Oui, c'est encor celui de la mère d'Amour.
—Vénus jusqu'aux enfers a donc suivi leurs traces?
—Pallas même avec elle habite ce séjour.
—Quoi! Pallas?— Ajoutez la modeste Diane,
De qui la chasteté fuit tout regard profane.
—Mais les Divinités, dit-on, ne meurent pas.
—Pourquoi non?.. Quand Agathe a connu le trépas?

M. DE LALANDE parlant de l'ouvrage de *l'Origine de tous les cultes*, par Dupuis, le félicitait d'avoir si bien prouvé que les religions, les fables, les théogonies, n'étaient que des allégories physiques et astronomiques, que le célèbre abbé Barthélemy lui disait : *La tête m'en tourne*. Je ne sais comment M. de Lalande a pu prendre ce mot pour un suffrage. En le supposant exact, pourquoi la tête ne *tournerait-elle point* en lisant ce pathos, ce fatras d'un philosophe, qui entasse les plus ridicules

raisonnements et les plus sottes rêveries, pour démontrer des choses souvent absurdes, et qui peuvent paraître bien plus incroyables que nos mystères? J'ai lu aussi ce terrible et long ouvrage de M. Dupuis : il ne m'a pas fait *tourner la tête ;* mais il m'a prodigieusement surpris et puissamment ennuyé.

On parlait devant Belcourt de la fierté des comédiens envers les auteurs : « Je les blâme, dit-il, « et ne les imite point ; pour moi, je suis très-po- « pulaire. » — *Dites, très-plat*, lui répondit-on.

Un valet de chambre du prince de Condé lui lisait la vie d'un grand homme de l'antiquité, et croyant que le prince sommeillait, il répéta plusieurs fois avec affectation un beau trait de libéralité. Le prince lui dit en souriant : *Continue, Bourges, je t'entends.*

On a adressé ces vers à une jeune demoiselle :

Si vous voulez pour toujours m'enflammer,
Sachez un mot que je ne puis vous taire :
C'est la beauté qui commence de plaire,
Et la douceur achève de charmer.

Le 4 septembre 1718 (un amateur en a tenu note, et je possède ce manuscrit), le chat du roi

mangea son serin. Louis XV, qui était très-jeune, fit gravement assembler un conseil pour juger le coupable. Les uns opinèrent qu'il fallait exiler pour quelque temps ce chat serinicide; d'autres, qu'il fallait, malgré l'amitié que le roi lui portait, l'écorcher tout vif pour l'exemple. « Non, dit le jeune monarque, il vaut mieux le placer sur un fauteuil et l'y tenir, pour écouter toutes les *remontrances* qu'on lui fera; il sera bien plus puni que si on le tuait. » Cette saillie de Louis XV, que je ne connaissais point, ne dut pas trop amuser le parlement, dont les menus plaisirs étaient de faire des *remontrances* à tort, à travers, quelquefois fructueuses et parfois déplacées, suivant les projets et les espérances, c'est-à-dire suivant les temps et les hommes.

Il *ne suffit pas d'obliger*, dit La Bruyère, *il faut y ajouter un sourire*. Ce sourire part toujours du cœur; voilà pourquoi il est si rare, surtout chez les grands. Mais Turgot, protecteur de Roucher, le trouva naturellement, ce délicieux sourire, en le nommant à la place de receveur des gabelles de Montfort-l'Amaury. Ajoutant la grace au bienfait, il lui écrivit : « Je veux, mon ami, « que vous puissiez travailler pour la gloire elle « seule, et que vous soyez tranquille sur les besoins « de votre famille. Un commis, qui aura de modi- « ques appointements, pourra toujours vous rempla- « cer, et vous éviter un travail aride et étranger à « vos goûts et à vos talents. »

Roucher ne fut point ingrat; et au jour de la disgrace, sa muse reconnaissante osa chanter son bienfaiteur. Ce trait m'en rappelle un autre. Delille fuyait volontiers les sociétés brillantes, qui auraient voulu le posséder. Il préférait ses amis aux grands de la cour. Lorsque M. Turgot, qu'il voyait fréquemment, fut parvenu au ministère, il resta longtemps sans se présenter chez lui. Celui-ci, le rencontrant un jour par hasard, lui dit avec amitié : « Eh « quoi! depuis que je suis ministre, est-ce que vous « me disgraciez? » — On ne trouve point dans les poésies de Feutry une imitation d'un fragment d'Ennius, qu'il consacra à peindre ce ministre. En voici quelques traits.

Le grand homme d'état n'existe point pour lui :
Son étude, sa gloire est le bonheur d'autrui;
Il doit au bien public ce noble sacrifice;
Telle est sa destinée, il faut qu'il la remplisse.
A l'épreuve de l'or, du plaisir, du malheur,
Il ne voit que la loi, la patrie et l'honneur.
A l'éloge, à l'intrigue, au vice inaccessible,
Ferme dans ses projets, aux clameurs insensible,
Il se trompe, il l'avoue : homme, il peut s'égarer;
Mais sa tête et son cœur savent tout réparer.
. . . . . .
Vigilant, sobre, chaste, intègre, studieux,
Il cherche, il temporise et voit tout par ses yeux.
Pour de vils protégés, le rang ou la fortune
Chaque jour vainement l'assiége ou l'importune;
Il détourne loin d'eux ses bienfaisants regards
Pour féconder les champs, le commerce et les arts.
. . . . . .

Au dernier citoyen il sait rendre justice.

. . . . . .

De toutes les vertus il sait donner l'exemple, etc.

Voilà sans doute un beau portrait : serait-il facile d'en trouver aujourd'hui le modèle? je regarde; mais je ne le vois pas.

N. B. Turgot (*Anne-Robert-Jacques*), né à Paris le 10 mai 1727, y mourut le 18 mars 1781. La magistrature devint son état, comme elle avait été celui de ses aïeux. Il fut successivement maître des requêtes, intendant du Limosin et contrôleur des finances. Il fut inventeur des voitures appelées *turgotines*; ce qui fit dire, le jour de sa disgrace, à M. le comte de Maurepas, premier ministre, qui se consolait de tout avec un bon mot : *M. Turgot vient de partir par la turgotine.* Ce ministre un peu entiché de *philosophisme*, mais très-honnête homme, aurait pu être utile à l'état dans une place des finances. Mais l'heure fatale de la France était sonnée, et il était écrit que nous verrions bien d'autres *réformes* que celles que l'on fit pendant son court ministère, par des édits trop raisonnés, mais quelquefois très-raisonnables. Il a dit de lui-même, dans une de ses épîtres :

Élevé dans la cour dès ma tendre jeunesse,
J'abordai la fortune et n'en eus jamais rien;
Car j'aimai la vertu, cette ingrate maîtresse,
Qui fait chercher la gloire et mépriser le bien.

Son esprit était naturellement satirique. La Harpe publia de lui, en 1789, des fragments d'un poëme

intitulé *Michel et Micheau*, qu'on avait dans le temps attribué à Voltaire. Il fit aussi contre Bernis, qu'il accusait d'avoir fait déclarer la guerre au roi de Prusse, parce que ce monarque avait blâmé la *stérile abondance* de ce poète, une longue épigramme qui finit ainsi :

Trois cent mille hommes égorgés!
Bernis, est-ce assez de victimes?
Et les mépris d'un roi pour vos petites rimes
Vous semblent-ils assez vengés?

Ce trait était d'autant plus dur qu'il était injuste. D'abord trois cent mille hommes ne furent pas égorgés dans cette guerre. Il n'était réservé qu'à notre temps d'être témoin de pareilles boucheries et de plus grandes encore. Quant à l'instigateur de cette guerre, on voit dans une correspondance très-intéressante entre Voltaire et Bernis, où ce dernier a presque toujours l'avantage de l'esprit, des convenances, de la gaieté et des grâces, que le *vieux Suisse* l'accuse d'avoir *attaché le grelot*, ce dont Bernis se défend très-sérieusement. En effet Duclos, Bourgoing et d'autres historiens modernes, l'ont disculpé de ce tort, qui fut peut-être celui de la favorite Pompadour, ou peut-être seulement un faux calcul de politique, comme on en voit tant, surtout de nos jours, où l'on semble persuadé que la victoire est un titre pour enfreindre tous les traités et se permettre toutes les injustices (1)!!!

(1) Ce *N. B.* est extrait d'une ancienne Biographie des *Annes*. Je laisse cet article tel que je le fis sous le règne de Buonaparte.

Dans un ouvrage qui parut en 1774, sous ce titre : *l'Homme de lettres et l'Homme du monde*, par M. de B, il y a des pensées très-remarquables. Je vais en extraire quelques-unes.

« Il est des gens qui évitent de paraître sincères, dans l'espérance de passer pour habiles. » Cela ressemble à M. de T. — « Il faut être bon jusqu'à un certain point pour être touché de la bonté d'autrui. — L'amitié des sots est plus dangereuse que leur mépris. — *Amis, philosophes ;* deux mots qu'il ne faut point définir pour y croire : ne définissez point, on en fourmille; définissez, il n'y en a plus. — L'amitié ne meurt que faute d'acquitter ses dettes, et l'amour ne vit qu'à force de multiplier les siennes. — En amitié comme en amour, il y a des caprices qui plaisent et des attentions qui blessent. — La vanité des protecteurs leur laisse souvent ignorer celle des protégés. — Il suffit d'avoir été heureux pour se croire habile. — Il n'est pas surprenant que le hasard influe sur les réputations, puisqu'il influe sur les fortunes. — Le bonheur est un état, le plaisir n'est qu'une situation. — L'espérance est comme la quadrature du cercle; la recherche trompe, mais on s'en amuse long-temps. — Presque tous ceux qui ont le courage d'espérer n'ont pas celui d'attendre. — Il faut un tact bien délicat pour sentir la minute qui précède l'ennui. — Il n'est personne de si facile ni de si difficile à amuser qu'un sot. — Rien n'est plus ordinaire que de contribuer, sans y penser, au bonheur des sots. — L'amour est un faiseur de grandes choses et un surfaiseur de minuties; le

chapitre des impossibles est très-court pour lui. — Il en est des passions comme des troupes légères, qu'il ne faut employer que dans les dangers les plus imminents. — Il en est des passions comme de la plupart des grands, qui promettent souvent plus qu'ils ne donnent. — *Conseils*, drogue innocente à qui la donne, rarement salutaire à qui la prend. — Il ne faut conseiller ni les sots, ni les fous; les sots ne vous entendent pas, les fous ne vous écoutent pas. — On médit rarement de ceux dont on n'a aucun bien à dire. — Peu de chose donne souvent de la réputation, quoique la réputation ne soit pas peu de chose. — Il n'y a guère de vertus sociales qui n'aient l'air d'une duperie. — Il semble qu'une belle action ne puisse être l'ouvrage d'un sot. — Le philosophe fait quelquefois politesse au préjugé. — La constance est la vertu des dupes, ou celle des grands hommes. — On n'atteint à la perfection que comme on franchit un fossé, par un élan qui nous porte au-delà. — Les faveurs des coquettes sont autant de monopoles. — Il y a plus de quatre saisons pour les hommes frivoles. — Le plaisir de voir le mérite humilié est la félicité d'un sot. — La pruderie est la félicité des femmes. — L'orgueil est le plus affronté des menteurs. — *Gens caustiques*, sauvages des bords de la rivière des Amazones, qui soufflent des aiguilles empoisonnées à ceux qui les approchent. — La science des courtisans n'est souvent que celle des choses qu'il est honteux de savoir. — Rien n'est plus aisé à tromper, ni plus difficile à détromper, que l'homme vain. — Le style de la va-

nité est toujours diffus. — La vanité a réponse à tout. — Tout le monde se plaint de la vanité d'autrui, et personne ne se plaint de la sienne. — Il est un ridicule incurable; c'est celui de ne s'occuper que du ridicule des autres. — Il suffit quelquefois d'avoir commis une sottise pour perdre sa réputation, et d'en avoir fait une pour l'augmenter. — Les sottises sont de la nature des insectes : elles pullulent prodigieusement. — Il suffit d'être né sot pour être accidentellement heureux. — Il est des hommes qui n'ont qu'un jour, comme il est des femmes qui n'ont qu'une nuit. — L'amour-propre est comme l'amour, *la loi des lois*. — On reprochait à une jeune personne d'avoir trop d'amour-propre : *Vous vous trompez*, répondit-elle, *mon défaut est de n'en avoir pas assez*. — L'ingratitude est un vice qui en suppose beaucoup d'autres. — La vie est courte pour les plaisirs des sens, et longue pour ceux de l'esprit. — Le penchant qui nous porte à présumer le bien d'autrui, est la meilleure affiche de la probité. — Il est quelquefois plus facile d'obtenir un poste supérieur à ses talents, qu'un poste inférieur à ses services. — Il en est de la raillerie comme de la volupté, dont il faut se défier lorsqu'elle agrée le plus. — C'est quelquefois se venger bien finement d'une injure que de feindre d'en ignorer l'auteur. — La plupart des petites-maîtresses passent les jours à se procurer des nuits agréables, et les nuits à se procurer des jours tristes. — Le traité d'alliance qui subsiste entre le corps et l'ame a le sort de ceux que les souverains font entre eux : c'est toujours la loi du plus fort. »

AUJOURD'HUI, 3 décembre, a eu lieu la grande cérémonie du couronnement, qui change si fort la destinée de Buonaparte, de la France et même de l'Europe. Que de grands intérêts achèvent de s'anéantir ou de se consolider!.... Quel avenir différent pour nous et pour toutes les autres nations!... L'esprit s'y perd. Toutefois ne songeons ici qu'à décrire ce moment, dont le souvenir mérite d'être conservé. A la magnificence des préparatifs et de l'exécution, on a pu dire que jamais on n'avait vu de spectacle plus grand, plus imposant, plus admirable. Ce concours de ce que la France possède encore d'hommes distingués en tous genre; le génie, la valeur, les talents rassemblés dans l'enceinte superbe de Notre-Dame, dans cette basilique antique qui ne fut achevée qu'au treizième siècle, après avoir été commencée dans le douzième par un Sully; pour venir assister à la religieuse consécration, faite par un pape, d'un guerrier heureux, qu'après une longue révolution, ses exploits et quelques événements fortuits viennent de placer sur le trône!

Avant le jour, des salves d'artillerie avaient annoncé la fête qui se préparait. Déja on trouvait sur les quais des troupes diligentes qui se rangeaient en pelotons. Il était nuit encore, et la curiosité avait réveillé tout Paris, qui allait long-temps attendre le passage des régiments à pied et à cheval, et de nombreuses et riches voitures qui devaient accompagner le nouvel empereur. Quel superbe cortége

ils ont pu voir! Mais c'est surtout l'intérieur de l'église qui a offert le plus beau spectacle. Conseillers, sénateurs, généraux, législateurs, tribuns, préfets, etc., y sont arrivés successivement et avec ordre. La musique s'est fait entendre : le pape est entré précédé des évêques et des cardinaux. Quelque temps après, le même cortége est allé recevoir le nouvel empereur, attendu avec une vive impatience. L'impératrice était sous un dais, suivie des princesses et de ses dames d'honneur. Il faut être juste et vrai; on peut dire qu'elle était plus belle de ses graces que de sa riche parure; plus aimable par le souvenir de mille actes de bonté et de bienfaisance, que par l'éclat qui l'environnait.

Le reste de l'église offrait aussi un ravissant coup d'œil. Ces tribunes, élevées comme par enchantement, garnies les unes par la beauté, les autres par les défenseurs de la patrie; ces écussons, ces chiffres, ces draperies de velours, couvertes d'or; la présence de tant de princes étrangers, tous ces ambassadeurs des puissances alliées; ce chœur où se trouvaient rassemblées toutes les lumières de l'Église gallicane, ce trône magnifique, tout cela présentait un tableau presque magique, dans lequel, au milieu des pompes augustes de la religion, il semblait y avoir quelques-uns des enchantements prétendus de l'ancienne féerie!.....

Le soir, l'illumination a offert un autre spectacle. On n'avait rien vu encore de pareil; et quand on comparait cela aux fêtes mesquines que donnait jadis le Directoire, on souriait de pitié, en son-

geant à la chétive puissance d'hommes, qui ont fait pourtant tant de mal. Mais aussi quelle dépense doit avoir entraînée une pareille fête!... Je n'aurais peut-être pas songé à me faire cette question, s'il n'était pas tombé entre mes mains une brochure curieuse. Elle est in-4°, intitulée : *Dépenses générales de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la chambre du roi, en vingt-six ans* (de 1761 à 1787). Elle contient tous les détails, et celui du sacre de *Louis XVI* s'y trouve. Comme cette brochure est très-rare, comme elle n'a été imprimée que pour les officiers de la maison du roi, elle peut être considérée à peu près comme un manuscrit; ainsi il me paraît important et curieux d'y puiser ce document. « Les dépenses du sacre regardent également les Menus. Elles consistent dans les différents habillements du roi pour cette cérémonie; celui des pairs laïcs et des grands-officiers de la couronne; du chancelier, des officiers des cérémonies, des huissiers portant les masses, des pages de la chambre; dans un magnifique ornement très-complet pour l'église cathédrale de Reims, un autre pour l'église St.-Marcou, un dais pour l'abbaye de St.-Marcou, un dais pour l'abbaye de St.-Remi, pour la sainte Ampoule, un poêle royal pour l'église d'Aix-la-Chapelle; plus, les présents faits par le roi, en vases d'or et de vermeil, et treize médailles d'or, pour l'offrande à l'église, les médailles d'or et d'argent distribuées à l'occasion de cette cérémonie; le luminaire, les constructions d'une église intérieure, ainsi que dans l'archevêché;

galerie au pourtour pour conduire à l'église; paiement des officiers de cérémonie, des musiciens de la chapelle du roi, des religieux de St-Denis, pour porter les différents ornements qui servent au sacre; le voyage d'Aix-la-Chapelle; les gratifications aux différents officiers de la suite du roi.» — Voilà toute la kirielle; eh bien! ces nombreuses dépenses, *y compris les taxations du trésorier*, se sont élevées à 835,828 liv. 12 s. 10 d. Je parie que si l'on pouvait les comparer à tout ce que nous voyons, les comptes n'ont pas dû être aujourd'hui si modestes. Mais c'est le secret de l'état, et il est probable qu'on ne nous le dira point!

Après d'aussi grands événements, peut-on chanter encore? Eh! mon Dieu! oui. Des Français doivent toujours chanter; c'est l'avis de M. le chevalier de Boufflers, et c'est le mien, quand les chansons sont aussi jolies que celle-ci :

A MADAME DE ***.

AIR : *Du Vaudeville de Tom-Jones.*

On ne craint point de critique sévère,
On lit dans vos yeux indulgents;
Et l'on sait bien que votre amour de plaire
S'étend plus loin qu'à vos enfants.
Auprès de vous nous avons un refuge,
Nous craignons peu votre rigueur:
Votre esprit ne sera pas juge;
C'est ici la cause du cœur.

Oui, la bonté devient plus nécessaire,
A qui sait mieux l'art de charmer :
Car s'il fallait vous valoir pour vous plaire,
On n'oserait point vous aimer.
De vos amis, pourtant, le cœur fidèle
Jusqu'à la mort suivra vos lois :
Moi, je ne puis vanter leur zèle,
Tout leur mérite est dans leurs choix.

UNE dame ayant eu besoin, en Corse, d'un certificat de vie, Buonaparte fut choisi pour être un des huit témoins nécessaires dans ce temps-là. Il fut le septième qui s'inscrivit sur la pancarte que j'ai sous les yeux en ce moment ; et il mit : « Je déclare « que la citoyenne Apoline-Geneviève de Creste, « demeurée dans notre ville depuis le 20 novembre « mil-sept-cent-quatre-vingt-douze, dans la maison « du cit. Turloti, Grande rue. Je déclare n'être *n'y* « parent, ni créancier, *n'y* débiteur, ni *agent* de la « susdite ; en foi de quoi à Ajacio le 9 avril 1793, « l'an 2e de la république une et indivisible. »

BUONAPARTE, lieutenant-colonel
du 2e bataillon volontaire.

Il est à remarquer, 1° que le mot *agent* avait d'abord été écrit *adant;* 2° que l'écriture de cette pièce est extrêmement lisible, la dame ayant prié Buonaparte de s'appliquer beaucoup; 3° que M. Guiterra, royaliste, ami de Paoli, alors maire d'Ajacio, trouva *la caution mauvaise* et biffa cette partie du certificat !....

Madame Anson aime beaucoup les chats; elle leur trouve plus de bon sens, plus de sagesse, plus de droiture, plus de *philosophie*, et presque plus de douceur et de sentiment qu'aux hommes! Elle en a trente-deux dans sa maison, sans compter les pensionnaires externes. Cela lui forme une cour assez brillante; mais peut-être cette cour ressemble-t-elle à beaucoup d'autres, et du moins elle n'est pas sans griffes. Quoi qu'il en soit, on sent que chez cette dame il doit être souvent question des chats. M. Guyot-Desherbiers leur a consacré un poëme, et il nous en a lu hier le troisième chant. Madame Anson a été enthousiasmée de cette lecture, surtout des traits suivants : Quand la nature fit tous les êtres, dit l'auteur (oubliant que la nature n'a pu faire seule, ni se faire),

C'est dans ce brillant héritage,
Le chat, qui fut le mieux traité.
Des destins nourrisson gâté,
A la fois il eut en partage,
Adresse, esprit, force, beauté!
On sait que le lion, vanté
Pour les charmes de sa structure,
Chez les anciens s'était flatté
D'être de la belle nature
Le chef-d'œuvre le plus parfait.
Elle a pour le chat, en effet,
Modelé la même structure,
C'est le lion en miniature
Qu'avec amour elle a refait.
. . . . . .
Des ans le chat joint la prudence,

Par un assemblage charmant,
Aux gentillesses de l'enfance.
Ce qu'aux humains il est besoin
D'inculquer, par l'épreuve rude
Du temps, du fouet et de l'étude,
Le chat le sait sans aucun soin.
. . . . . .
Ne l'avez-vous pas vu, souvent,
Supérieur à la tempête,
Quand des toits visitant le faîte,
Il est détrôné par le vent?
Alors, possesseur de sa tête,
Roidissant ses pieds en avant,
Du dos arrondissant la crête,
Il ne tombe pas...: il descend.
. . . . . .
Dans l'homme ce n'est pas un maître
Qu'il consentit à reconnaître;
C'est un ami, c'est un égal.
Et quand l'homme, sur l'animal
Qu'il avilit du nom de *bête*,
Outrant l'abus de sa conquête,
De ses droits ne lui laisse rien;
Qu'il fait un esclave du chien,
Soumet au joug le bœuf qu'il trompe,
De l'éléphant conduit la trompe,
Du cheval comprime le flanc,
Du miel, du lait fait sa fortune....
Dans cette déroute commune,
Le chat garde si bien son rang
Qu'il reste à décider en somme,
S'il fut, par l'antique contrât,
Admis au commerce de l'homme,
Ou l'homme au commerce du chat.

M. Guyot-Desherbiers nous parla ensuite de son ami Roucher, qui fait souvent mention de lui dans ses lettres à sa fille Eulalie, sous le nom de *l'Oncle d'amitié*. Il nous raconta, qu'au moment où le poëme des *Mois* allait paraître, en 1779, on apprit qu'il devait figurer, dans les notes, quatre lettres inédites de J. J. Rousseau à M. de Malesherbes, qui renfermaient des détails accablants pour les ennemis de cet écrivain, qu'une trop ardente imagination égara dans le labyrinthe des erreurs philosophiques. Le parti qui poursuivait sa mémoire, alors vénérée par des enthousiastes, s'effraya de cette prochaine apparition, et l'on députa à Monfort-l'Amaury, où Roucher occupait un emploi, un affidé chargé d'en obtenir la suppression. Roucher, qui aimait, qui admirait l'éloquent prosateur; Roucher qui ne fut jamais effrayé que de la pensée de mal faire, rejeta toute proposition avec l'indignation qu'inspire une action malhonnête. Il aurait regardé cette condescendance comme un déni de justice, comme une lâche trahison, et il en était incapable. En vain lui offrit-on toutes sortes de récompenses; même de l'admettre membre de l'Académie française. Il résista à cette offre, qui aurait pu séduire tout autre poète moins courageux. Cependant la cabale, à la tête de laquelle il est si triste de rencontrer M. de La Harpe, ne se découragea point. Un nouveau député arriva à Montfort, prodiguant les éloges, les caresses, les promesses, les flatteries et jusqu'à des menaces. « Son nom serait proscrit, lui dit-il, sa réputation étouffée, sa famille

et lui plongés dans la misère. » Sa tête se courba, un soupir échappa de son cœur à cette triste image; il lui sembla voir toute la réalité du triste avenir qu'on lui annonçait, mais il resta inflexible. Il se regardait comme revêtu de la mission de défendre un grand homme outragé; il s'agissait donc pour lui de remplir un devoir; il n'hésita point. Grande et magnanime résignation, qui doit à jamais honorer la mémoire de ce poète! En effet, son ouvrage parut; mais ceux qui disposaient alors souverainement de la réputation des jeunes littérateurs, ne lui pardonnèrent pas sa noble résolution; dans leurs projets de vengeance, ils vouèrent Roucher aux persécutions, aux outrages, aux calomnies, au malheur: ils y avaient presque réussi, lorsque la révolution fit le reste (1).

(1) M. Guyot-Desherbiers avait écrit sur Roucher une notice historique, qu'il me laissa transcrire; je regrette infiniment de l'avoir perdue, et je n'y suppléerai que très-imparfaitement dans cette note. — *Jean-Antoine* Roucher naquit à Montpellier, le 22 février 1745; il fit ses études chez les Jésuites, qui s'attachèrent à développer ses précoces dispositions, et faillirent le voir entrer dans leur ordre, qui avait déja recueilli tant d'illustres écrivains; cependant il se contenta de se faire ecclésiastique, prêcha avec succès plusieurs sermons, entre autres un sur la *Grace*, à l'âge de dix-huit ans. A vingt, il se rendit à Paris pour étudier en Sorbonne; mais le goût des lettres s'empara si puissamment de son ame, qu'il quitta la soutane avant d'être entré dans les ordres, sacrifia une place avantageuse qui lui était offerte, et se livra en entier à ce bel art de la poésie, qui a tant de charmes pour la jeunesse, et qui nous offre tant de consolations dans les nombreuses adversités qui traversent la vie. Il publia alors plusieurs poésies pleines de grâce et de fraîcheur dans les *Almanachs des Muses*; et ayant composé le poëme des *Mois*, il en fit complaisamment la lecture

On exaltait, non sans raison, l'éloquence entraînante de J. J. Rousseau. « J'en suis fâché, dit

dans plusieurs salons ; ce qui attira une grande réputation à l'ouvrage. Un jour qu'il venait d'en débiter un chant (car il était doué d'une prodigieuse mémoire), Mlle de l'Espinasse lui dit : *C'est un boisseau de diamants que vous venez de nous jeter à la tête.* Quand le prince Léopold de Brouswich périt dans les eaux de l'Oder le 27 avril 1785, victime de son dévouement et de son courage, Roucher célébra cette mémorable action par un poëme que l'Académie ne couronna point, peut-être parce qu'elle en devina l'auteur. D'autres productions du même genre (entre autres une ode sur l'*Immortalité de l'Ame*, consacrée à la mémoire de M. Court de Gébelin et du comte de Mailly, de l'Académie royale des sciences, ainsi que son chant funèbre sur le tombeau de M. Élie de Beaumont, célèbre avocat ; sous le titre de *Leçons de la Mort*) et surtout *la France et l'Autriche au temple, de l'Hymen*, poëme pour le mariage de Louis XVI, lui auraient mérité et acquis une grande réputation ; si le parti philosophique ne s'y était pas constamment et adroitement opposé ; ce qui n'est pas le seul exemple de ce genre. Par des causes fortuites ou des inimitiés particulières, on a vu quelquefois le mérite littéraire ne pas jouir de toute la gloire qui lui était dûe, pendant que de médiocres rivaux parvenaient à s'élever une grande célébrité sur de fragiles fondements. Tel est même quelquefois le caprice du public, que le vrai talent est méconnu, oublié par lui, tandis qu'il s'engoue des écrivains les plus frivoles et des styles les plus étranges. Ce genre de proscription atteignit M. Roucher, et le découragea quelquefois. Ce fut peut-être dans un de ces moments de tiédeur, j'ai presque dit de désespoir, qu'il traduisit l'ouvrage de Smith, de la *Richesse des Nations*. Il s'en ressent un peu ; mais Grimm dans sa *Correspondance*, qu'il écrivit souvent à l'aide de Diderot et de la trop philosophe Mme d'Épinay, le ravala beaucoup trop, et en parla avec trop d'amertume et d'injustice. Enfin les jours mauvais arrivèrent ; Roucher n'y prit part que par des opinions sages et modérées, et par quelques beaux traits. N'oublions pas celui-ci : Des soldats révoltés, ayant dirigé le canon contre une foule désarmée, le brave et généreux Desilles, qui les commandait, fit ce qu'il put pour les empêcher de tirer ; mais, voyant que ses ef-

M. de L., je ne suis pas tout-à-fait de votre avis, sur cet écrivain; quoique j'admire son style, Rous-

---

forts étaient inutiles, il se mit à la bouche du canon, et s'écria : *Vous tirerez sur moi plutôt que sur le peuple.* Ils tirèrent, et il fut leur première victime. On était cependant venu inviter la section que Roucher présidait alors, à vouloir bien assister à une fête préparée pour ces soldats. Voici sa réponse : « J'accepte, mais à « condition que le buste du généreux Desilles sera porté en triom- « phe par les soldats de Châteauvieux, afin que tout Paris étonné « contemple l'assassiné porté par ses assassins. » Quelle énergie! aussi M. J. C. Rigaud, qui la rapporte, ajoute cette réflexion : « On peut compter parmi les faits extraordinaires qui se passèrent alors à Paris, que l'auteur de cette hardie et terrible réponse n'ait pas été massacré dans ce moment; mais il fut placé au crayon rouge sur la liste mortuaire, et il l'avait bien mérité à une époque où tout ce qu'il y a ici-bas de grand et de noble était proscrit, *où le crime ne savait que frapper, et la vertu ne savait que mourir.* » « Roucher, a dit M. de Lacretelle jeune, dans son *Précis* « *historique*, à l'époque de l'assemblée législative, s'était attiré le « ressentiment de Robespierre et de Collot-d'Herbois, par des écrits « courageux : une imagination brillante, audacieuse l'avait dis- « tingué parmi les hommes de lettres; une ame sensible et forte « le rendait cher à tous les gens de bien. » En vain, pour se faire oublier et développer les talents de sa fille chérie, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle et à la modeste recherche des plantes; ses herborisations ne le sauvèrent pas : il fut arrêté le 3 octobre 1793, et conduit à Sainte-Pélagie. Il en sortit pourtant sous la responsabilité de ses amis, MM. Guyot-Desherbiers et Perrin; mais forcé de nouveau de se cacher, pour ne compromettre personne, il se rendit lui-même, et fut sacrifié le 24 juillet 1794, deux jours avant le 9 thermidor, ce 9 thermidor qui délivra la France de Robespierre et d'une très-petite partie de ses complices; mais Roucher n'était déjà plus. En 1775, il avait épousé mademoiselle Marie-Elisabeth Hachette, descendante de l'héroïne de ce nom, qui lui a survécu, toujours plongée dans les souvenirs et les regrets jusqu'au 7 janvier 1824. Un des frères de Roucher, médecin à Montpellier, lui a fait ériger, à sa campagne, un monument, que M. Rigaud a ainsi décrit : Dans un cabinet de cyprès est un tombeau à la

seau n'est pas mon homme, ni Voltaire non plus. » Hélas! pourquoi faut-il, pour le malheur des lettres,

---

romaine, surmonté du buste du poète Roucher. Sur ce tombeau, l'on voit un laboureur assis sous un saule pleureur, aux branches duquel sont appendus et sa lyre et son chalumeau. Ce laboureur, armé d'un poinçon, grave sur ce saule, cette épitaphe que Roucher avait faite pour lui-même :

Flatteurs, qu'au lieu d'encens, de fleurs et d'hécatombe,
La main d'un laboureur écrive sur ma tombe :
« Il aima la campagne et sut la faire aimer. »

De chaque côté s'élèvent deux obélisques, dont l'un représente un cabinet de cyprès. On voit au-dessus le mont Parnasse et les Muses, au milieu desquelles est Apollon. Sur le socle de l'obélisque sont gravés ces vers de M. Castel (poëme des *Plantes*) :

A toi, chantre des *Mois*, à ta muse hautaine,
Digne d'un autre rang et d'un destin meilleur,
D'un berceau de cyprès j'offrirai la douleur.

Sur l'autre obélisque sont représentées deux nymphes des bois, qui couronnent de lauriers et de roses le médaillon de Roucher, placé au milieu d'elles. Sur le socle on lit ces vers de M. de Marnesia (poëme de *la Nature champêtre*) :

Et toi, Roucher, aussi, chantre pompeux des *Mois*,
Je te vois couronné par les nymphes des bois.
Les roses, les lauriers, les odorantes herbes
Sont le modeste prix de tes accents superbes!

La ville de Montpellier, qui s'honore avec raison d'avoir été son berceau, lui vota un autre prix le 7 janvier 1815, sur la demande de la Société des sciences, belles-lettres et arts de cette ville, un arrêté de la mairie porte « que la rue où J. A. Roucher, auteur « du brillant poëme des *Mois*, a pris naissance, portera à l'avenir « le nom de ce poète aimable, de ce philosophe hardi, de ce père « tendre, de ce citoyen malheureux; » et que « copie de cet arrêté « sera envoyée à son illustre fille, madame Guillois, et sera inscrito « dans le journal du département de l'Hérault. »

que la chose soit ainsi? Mais en dernier résultat, Rousseau ne fut qu'un fou sublime, et Voltaire un génie malfaisant, doué de l'esprit le plus fertile (1): l'un égara ses lecteurs, l'autre les pervertit.

Lorsque la Fronde termina ses ridicules efforts, la princesse de Longueville rentra en grace auprès de Louis XIV. Les soins de sa toilette, l'émotion d'une telle entrevue, tout l'avait tenue tellement éveillée dès avant le jour, qu'ayant été à l'église le soir pour entendre prêcher, à peine s'y fut-elle assise, que la fatigue de la journée fut cause qu'elle s'endormit. Le prince de Condé, son frère, était placé près d'elle, et voyant en ce moment entrer Bourdaloue, en la prenant par le bras, il lui cria : *Alerte! ma sœur, voilà l'ennemi.*

Madame la duchesse de Mayenne aimait tellement son époux, que, le voyant au lit de la mort, elle tomba malade de chagrin, et mourut si précipitamment de l'avoir perdu, que les deux époux furent ensevelis le même jour à Soissons, le 5 octobre 1611. L'amour conjugal a aussi son héroïsme!

(1) A quelques restrictions près, ce dernier mot peut convenir à Mirabeau; je dis avec de grandes restrictions du côté de l'esprit, car son éloquence verbeuse et néologique emprunte beaucoup de sa force à l'exaspération des passions et au désir qu'avaient ses complices de tout détruire pour s'enrichir et régner.

Un jour qu'Écouchard Lebrun dînait chez madame la comtesse de Beauharnais, elle avait eu connaissance de ce distique :

Fanny, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Elle fit transcrire très-joliment cette pièce [illegible] en sortant de table, on la trouva encadrée et placée sur la cheminée avec cette inscription : *Épigramme faite contre moi, par M. Lebrun, qui dîne aujourd'hui chez moi.* Qui fut penaud ? est-il besoin de le dire? Le malin poète ne trouva aucune réplique à faire. Les rieurs n'étaient pas pour lui. Il prit son chapeau et sortit. Je n'ajouterai pourtant pas,

Que honteux et confus,
Il jura, mais trop tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Il ne *jura* pas, d'autant qu'il y fut *repris* une autre fois chez madame la comtesse de Beaufort; il paraît que dans son indépendance républicaine il en voulait aux comtesses, aux jolies femmes et aux muses.

En 1789, M. Vigée, poète aimable, connu déja par de jolies comédies et de charmantes épîtres, était électeur, et au lieu de mettre simplement le nom de ceux qu'il voulait désigner dans son vote, il s'amusait à poétiser sur leur compte. Dans cette assemblée se trouvait un M. de Laître qui n'avait pas inventé la poudre, mais bon et serviable. M. Vi-

gée songea à lui, et il mit dans la boîte du scrutin, le billet suivant :

Aux états-généraux s'il faut un honnête homme,
Le bon monsieur de Laître est celui que je nomme.

Sa verve étant échauffée, il lui échappa sur un autre candidat plus qu'un vote, c'était une opinion, qu'on aurait pu prendre au besoin pour une épigramme. La voici :

Dufresnoy qui bredouille et qui crache en parlant,
S'il n'est pas sans mérite est au moins sans talent.

DANS un arrêté de la police, signé de M. de Piis, qui en est le secrétaire-général, on a remarqué ces expressions plaisantes : « Il sera sévi contre les « malveillants, qui cherchent à propager des *asser-* « *tions malintentionnées !* »

D. LEBRUN a si souvent attaqué ses confrères, que de temps en temps il est obligé de rembourser quelques représailles. En voici une :

Lebrun, d'un vol audacieux,
Sort souvent de son hémisphère ;
Mais quand il plane dans les cieux,
Il n'aperçoit plus sa grammaire.

ON parlait du surnom de La Fontaine, qu'à cause du naturel de ses *fables*, madame de la Sablière surnomma *le fablier*. — Et Lebrun, qui a fait tant *d'odes*, demanda-t-on, comment faudra-t-il l'appe-

ler?— *C'est bien simple*, dit madame la comtesse d'Hautpoul, qui avait beaucoup à se plaindre de ce poète, *on le nommera Lebrun l'odieux.*

M. Palissot disait à M. Delille : « Lebrun n'im-« prime pas ses œuvres, mais il a l'immortalité dans « sa poche. — Il est bien fâcheux, répliqua M. De-« lille, qu'il n'en soit pas de la gloire comme des « olives, dont les pochetées sont les meilleures. » C'était bien peu de rancune pour beaucoup d'of-fenses.

Le célèbre Falconet ayant été peint par une femme, on fit ce quatrain :

Dibutade peignit ; son maître fut l'Amour,
Et son amant fut son modèle.
L'amitié triomphe à son tour :
Elle a fait ce portrait fidèle.

Un savant contesta dans le temps le nom de Dibutade : c'était celui du père; celui de la fille n'est pas connu; elle n'a été désignée anciennement que par *Corinthia virgo*; c'est ainsi qu'en parle François Junius dans son traité *de Picturâ veterum.* Mais puisque Pline ne nous a pas fait connaître le nom particulier de la fille, a-t-on eu beaucoup de tort de lui donner celui de son père? et Fontenelle n'aurait-il pas eu raison de faire parler *Dibutadis* dans une de ses héroïdes, si ses vers surtout avaient été mieux faits? Quant au rédacteur de l'ouvrage intitulé *Anecdotes des beaux-arts*, etc., je lui par-

donne fort d'avoir dit : « La *belle* Dibutade, fille « d'un potier de Sicyone, passe pour la *créatrice* de « cet art. » — Dibutade aima et créa; l'auteur a eu raison d'en conclure qu'elle dut être *belle*.

J'AI déja parlé (1) de *César* de NOSTRADAMUS. Le *Dictionnaire* de Chaudon me force à revenir sur ce personnage. Je dirai d'abord que l'article sur *Michel* de NOSTRADAMUS m'a paru bien fait. M. Chaudon aurait dû seulement préciser les dates de la naissance et de la mort; la première, le 14 décembre 1503, et la seconde, le 2 juillet 1566. L'article du fils n'est pas si complet. *César* naquit en février 1555, puisque son père *Michel* adressa la préface d'une nouvelle édition de ses *Prophéties*, qu'il date du 1^er^ mars 1555, à ce *fils qui venait de naître*. Sa mère s'appelait *Anne* PONSARD. Il épousa vers 1620 *Claire* de GRIGNAN, et mourut en 1629. On a vu que son poëme sur *Godeffroy et les Chevaliers* était prêt à paraître en 1622, sept années avant sa mort. Le *Dictionnaire historique* fait un troisième personnage de *Michel* de NOSTRADAMUS, frère de *César;* mais ce qu'il rapporte de ce *Michel*, que SAINT-LUC, dit-il, fit périr, est une fable; d'ailleurs le trait, sauf la conclusion, concerne *César*, qui se mêla aussi d'astrologie. Mais, outre que le siége de le Pouzin fut fait en 1621 (et non pas 1629), la mort tragique de *César* à ce sujet n'a pu avoir lieu; et la double date de 1629, appliquée à la fois à la mort de *César*

(1) Voyez plus haut, page 148.

et à celle de *Michel*, aurait dû faire réfléchir l'auteur, et l'avertir qu'il y avait là quelque méprise.

Cicéron marquait à Atticus : « Vous avez reçu « l'histoire de mon consulat, que j'ai écrite en grec ; « quand j'aurai achevé la même histoire en latin, « je vous l'enverrai, et je vous en promets une troi- « sième en vers, *afin de faire mon panégyrique* « *de toutes les manières possibles.* Pourquoi at- « tendrais-je que les autres me louent, *puisque je* « *m'en acquitte si bien moi-même?* » Il y a de la franchise dans cet amour-propre, et Lemierre, sur ce point, n'aurait pas mieux dit que Cicéron.

D'Aguesseau disait : « Le changement d'occupa- « tion doit suffire au délassement de l'esprit. » Aussi l'oisiveté n'approcha jamais de lui, et il eut le bonheur de se rendre souvent utile.

J'avais été rendre visite à M. de Parny; il était à l'Institut; mais j'ai rencontré chez lui une dame qui m'a dit : « N'est-ce pas M. de R. ? — Oui, madame. — M. de Parny est absent ; mais si vous voulez vous reposer un moment et causer avec une Créole, je vous prie d'entrer. — Madame, j'accepte avec d'autant plus de plaisir, que je ne me serais retiré que dans la crainte d'être indiscret. — Je sais que vous êtes l'époux d'une Créole, et je suis charmée de faire votre connaissance. — Vous prévenez mes désirs, madame, je ne voulais pas quitter Paris sans avoir

présenté mes respectueux hommages à la compagne de Tibulle. » Cela dit, nous causâmes. Elle parla de Parny dignement, avec amour. Elle n'est cependant pas cette Éléonore qu'il a rendue si célèbre. Je profitai de l'occasion pour faire quelques questions sur cette dernière. « Elle est mariée pour la seconde fois; elle est à l'île de France, où elle fut transportée par son premier mari; voici comment. Les anciennes amours du chevalier de Parny n'étaient pas ignorées; on apprit à l'île de Bourbon qu'il revenait visiter sa famille; aussitôt le mari de cette Éléonore vendit ses possessions et alla s'établir à l'autre île. Il y mourut bientôt; Éléonore s'en consola par un second hymen. »

Madame de Parny est de l'île de Bourbon, elle m'a fait une foule de questions, que je n'ai pu généralement satisfaire. Mais je saurai sous peu y répondre; j'ai écrit pour cela. Madame de Parny a de l'esprit; sans être précisément jolie, elle plaît, elle est fraîche et grasse. Sa tête etait coiffée à la mode de son pays, avec un mouchoir des Indes; ses épaules étaient couvertes d'un beau schall de Cachemire, et sa conversation m'a fait passer de très-agréables moments.

L'amie du ministre de...., madame ****, a dîné avec nous. On a profité d'une absence du ministre pour lui donner une fête. Elle n'est pas jolie, au contraire, l'ampleur de son corps est telle, qu'un fauteuil peut à peine le contenir; ses grosses joues étaient chargées d'une couche de fard du coloris le

plus vif : son costume était singulier. Tout cela ne me prévenait pas en sa faveur ; mais dès que j'ai su son nom, je lui ai pardonné sa laideur, sa parure et son vilain rouge; elle est sensible, douce, bienfaisante, et un bon cœur doit faire oublier aisément un peu de ridicule. Voici une de ses histoires, c'est presque une aventure de roman; on me l'avait racontée il y a peu de jours, de sorte que je me la rappelai tout de suite, et j'y trouvai le moyen d'oublier la bizarrerie de sa toilette.

Elle apprit que deux personnes appartenant à deux familles qu'elle protégeait, dans son village, allaient se marier par amour et sans prévoyance. Elle les fait venir à Paris : « Mes enfants, leur dit-« elle, vous vous aimez, c'est à merveille, mais « vous n'avez rien. Vous allez unir votre sort, c'est-« à-dire vous rendre malheureux l'un et l'autre, et « mettre au jour des malheureux. Cela ne doit pas « être. Vous êtes encore très-jeunes, il faut retarder « votre mariage. Vous, monsieur, vous aurez un « emploi en province, il faut y aller ; vous, mademoi-« selle, je vous place chez une de mes amies, et dans « quelque temps nous verrons. » Ce discours était triste à entendre pour des cœurs pressés, mais comment résister à une protectrice qui parle raison et dont on connaît la bonté? On obéit : les voila séparés. Ils subissent quinze mois d'absence ; ce fut un long supplice (et il gâte même un peu cette histoire, mais je dois être fidèle narrateur). Ce terme expiré, madame ****, contente de la conduite et de l'application du jeune homme, demanda pour lui à M. Anson

une place dans les postes. L'obligeant M. Anson la lui accorda avec plaisir. Arrivé à Paris, il put voir sa future; mais il eut ordre de ne la voir que deux fois la semaine. Quelle épreuve!... peut-être un peu trop pénible... Le rendez-vous était chez madame ****; jamais il n'accompagna celle qu'il aimait. Quand ils devaient se quitter, une femme de chambre conduisait la jeune personne; et lui, partait d'un autre côté. Ce n'est pas ceci que je blâme; il y avait dans ces précautions, sagesse, prévoyance et décence.

En lui procurant une place de douze cents francs, madame **** avait calculé avec son protégé; il vous faut tant pour vivre, tant pour votre habillement; reste donc tant, que vous me remettrez chaque mois. De cette manière elle lui apprit l'économie, et eut en réserve une petite somme; elle y joignit quelque chose de ses épargnes, disposa de tout sans rien dire, et cela fait, elle fixe l'époque du mariage. La noce fut célébrée chez elle; le banquet, le bal, tout allait bien; nos jeunes gens étaient satisfaits, enchantés; ils avaient oublié les trois ans perdus dans les soupirs et l'attente, et ne songeaient pas davantage à ce qu'ils deviendraient dans l'avenir. Quand on est heureux, a-t-on le temps de penser au lendemain? Ils n'avaient pas même pensé au présent, ils ne savaient pas où ils iraient chercher un refuge en sortant de chez leur protectrice. Peut-être que madame ****, qui s'était mêlée de tout, leur avait fait préparer une chambre dans son hôtel; tant y a qu'ils n'y pensaient pas, qu'ils ne s'en mettaient pas en peine; et puisqu'il en est ainsi, je

ne pense pas devoir m'en embarrasser davantage. Mais diable! voici le beau de l'affaire! Tout était fini, c'est-à-dire que rien n'était commencé; il était tard, tous les danseurs étaient partis. « Eh bien! « que devenez-vous? dit madame ****, vous n'avez « pensé à rien? jeunesse! jeunesse! » Après leur avoir donné un petit frisson par ses demandes, elle monte en voiture, et fait placer près d'elle les deux époux. Ils partent; ils se regardent avec une surprise extrême, sans qu'aucun ose faire la moindre question. Personne n'avait encore parlé, quand la voiture s'arrête; on descend, on entre dans une maison bien propre, bien jolie, bien meublée : « Bonsoir, « mes enfants, dit madame ****, je vous laisse, vous « êtes chez vous; soyez sages, conduisez-vous bien, « rendez-vous heureux l'un et l'autre, et je prendrai « toujours intérêt à vous. » Leurs transports, leur reconnaissance ne peuvent point s'exprimer. Ce fut une scène charmante. Qu'il est doux de pouvoir donner ainsi! de pouvoir semer le bonheur autour de soi! c'est une jouissance presque céleste.

LE mariage n'exige de la part de l'homme qu'*amour*, et il ordonne à la femme *amour* et *obéissance*. Ce partage est d'autant plus inégal, que les déférences de l'amant ont presque toujours précédé le despotisme de l'époux.

CHARRON dit dans le douzième chapitre de *la Sagesse* : « Les devoirs de la femme sont de rendre *hon-* « *neur*, *révérence* et *respect* à son mari, comme à

« son *maître* et *seigneur.* » Molière a imité ce curieux passage dans l'*École des Femmes*, act. III, sc. 2, en parlant

De ce profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

Saint Paul n'a pas été plus exigeant ni plus rigide pour les femmes, et notre *Code civil* ne s'est pas montré plus galant. L'article 213 est ainsi conçu : « Le mari doit *protection* à sa femme, la femme « *obéissance* à son mari. » Cela est bref. *On voit bien*, me disait une dame, *que ce sont les hommes qui ont fait ce Code;* et long-temps auparavant, madame de Graffigny écrivait, avec quelque raison, dans ses *Lettres Péruviennes:* « Il semble qu'en France « les liens du mariage ne soient réciproques qu'au « moment de la célébration, et que dans la suite « les femmes seules y doivent être assujetties. » Cela n'est pas juste, et, puisque l'occasion s'en présente, je m'inscris en faux. Les devoirs, les attentions, les prévenances, les déférences, doivent être réciproques. Le mariage, qui perpétue la société et fait la consolation de la vie, est destiné à être un état de bonheur; il ne faut point par sa faute en faire un état de martyre.

M. LE vicomte de Broglie était jeune, aimable et plein de zèle à remplir ses devoirs. Il vint à la cour; il fut un des premiers à qui M. le comte de Saint-Germain, ministre de la guerre, confia son projet de réforme. Il partit, et pour le faire exécuter promptement, il se levait très-matin, exerçait toute la

journée son régiment, pour le vite habituer aux nouvelles manœuvres. Il en fit tant, il se donna tant de peine qu'il tomba malade. Un officier fut envoyé à madame de Broglie pour lui annoncer cette triste nouvelle. La vicomtesse se jette aussitôt dans sa voiture, sans rien prendre, ni linge, ni nourriture, et elle est à courir nuit et jour en poste, accompagnée de sa femme de chambre, de quelques laquais et de l'officier. En cas d'événement, celui-ci avait le mot d'ordre. Ils couraient depuis trente-six heures, lorsqu'il trouva le courrier qui venait le prévenir de la mort de son colonel. Il donna des ordres en conséquence, fit retourner la voiture et reprendre le chemin du château. Il était nuit; la vicomtesse, accablée de lassitude, s'était endormie un moment; elle se réveilla, il faisait un clair de lune superbe: par malheur, elle avait été frappée de la construction singulière d'un pont qui s'était trouvé sur sa route, et elle voit le même pont. — *O mon Dieu!* s'écria-t-elle, *qu'est-ce que ce pont? parlez, monsieur, où suis-je?* — Profond silence. — *Mon mari est mort!*..... Elle perdit connaissance, et quoiqu'il restât trente lieues à parcourir, elle finit ainsi son voyage, sans avoir recouvré ses sens. Revenue dans sa terre, son affliction fut extrême. Elle ne vit plus personne; elle s'enferma dans son appartement, avec le portrait en pied du vicomte; elle n'en détachait les yeux que pour paraître à table auprès de sa mère; elle ne parlait point, elle pleurait, et l'année du deuil n'était pas finie, qu'on fut obligé de prendre le sien!...

1805.

Je vais souvent chez l'aimable traducteur d'*Anacréon*, qui rassemble chez lui une société choisie; et comme on n'y joue jamais et qu'on y cause beaucoup, j'ai le plaisir d'y recueillir un grand nombre d'anecdotes. Je dois à sa spirituelle compagne, madame Anson, les traits les plus intéressants; à M. le sénateur Garnier, les plus gaillards; à M. Guyot-Desherbiers, les plus caustiques; de la politique, à M. Quétant; et une foule d'historiettes me sont fournies, presque chaque jour, par MM. de Volney, sénateur; Malus, inspecteur-général aux revues; de Piis, secrétaire-général de la police; Vigée, le grand juge des poètes, etc. etc. C'est un tribut de reconnaissance que je me plais à leur payer dans ces notes secrètes. Ce n'est pas un ouvrage d'imagination que je compose : je n'invente pas, je ne fais que raconter les faits qu'on me rapporte; on me dicte presque, je ne fais que tenir la plume. Il sera aujourd'hui question de M. le comte de Maurepas, qui n'était âgé que de dix-huit ans, quand Louis XV le choisit pour son ministre. *Sa jeunesse lui faisait du bruit*, suivant l'expression de madame de Sévigné. Un jour le roi ayant besoin de lui pour une affaire pressée, on le cherchait partout, on ne l'avait vu nulle part. Enfin, on le rencontre par hasard, avec le grand-prieur. Ils s'amusaient à faire jouer les marionnettes;

M. de Maurepas était leur interprète, il leur prêtait des discours fort plaisants, qui faisaient beaucoup rire. Personne ne l'avait reconnu.

M. DE LACÉPÈDE nous a raconté un trait admirable. A la bataille de Marengo, Buonaparte observait les mouvements de l'ennemi; il demande quelqu'un qui sache écrire, et, à proportion qu'il observe, il dicte des ordres. Un biscaïen atteint le soldat qui écrit, il est mutilé et jeté à la renverse. Le général Buonaparte demande vite quelque autre, et il allait continuer, pendant que le malheureux soldat qui avait été blessé se relève, et dit avec sang-froid : *Général, nous en étions là.*—Buonaparte, surpris, lui dit : *Mon brave, je me souviendrai de toi.* Mais dans le trouble de la bataille, il a oublié son nom. M. de Lacépède est à sa recherche, il craint qu'il ne soit mort des suites de ses blessures. *Quel dommage!* disait-il; *il a presque mérité d'être placé à côté de d'Assas;* car, ajouta-t-il en traduisant toute la pensée du brave militaire, c'est comme s'il avait dit : *Nous en étions là, général, quand j'ai été tué.*

QUAND Voltaire vint à Paris en 1778, il alla un jour à l'Académie avec Franklin. Il montait par un escalier dérobé, où se trouvait le docteur Portal, qui attendait sa famille pour la faire entrer. Le marquis de Condorcet, qui accompagnait Voltaire, le nomma : *Quoi!* s'écria le vieux poète, *c'est là ce M. Portal, qui a si bien consulté la mort pour apprendre à prolonger la vie!*

UNE dame disait de madame de Sévigné : « C'est « une bavarde qui rabâche toujours les mêmes cho- « ses à sa fille. — On voit bien madame, lui répondit « une jeune personne, que vous n'avez dit jamais « *Je vous aime* à la vôtre. »

MME DE PARNY a perdu considérablement à la révolution ; elle est en France depuis dix à douze ans, et habituée au séjour de Paris. J'aurais bien voulu savoir par elle le nom de l'*Éléonore*, que son mari a chantée. J'en ai hasardé timidement la question ; mais on m'a répondu vaguement, on parle d'elle avec mystère. Il faut attendre ; peut-être plus tard obtiendrai-je plus de confiance et une entière confidence.

HIER on causait sur les peintres flamands, et M. de Lalande, toujours prêt à dire quelque chose de bizarre, préféra Téniers à Wauvermans. M. le comte de Machault combattit avec raison ce sentiment. Notre astronome *blâmait Louis XIV de n'avoir pas pu souffrir ces délicieux tableaux.* — Des tableaux où les plus sales besoins sont rendus avec une vérité qui étonne et déplaît ! — *Oui*, dis-je, *il peint la nature avec fidélité, mais il peint la nature qui pue.*

ON prétend que le *prince* Cambacérès a été le premier décrotteur de France, parce qu'il a été le premier qui ait *siré* (*ciré*) Buonaparte-Empereur.

Quand Buonaparte revint d'Égypte, M. Fr. N. était avec madame de Staël dans un salon où se trouvait tout le club de 1789. Il s'approche d'elle et lui dit : *Il me semble que nous revoilà en* 89. — Vous oubliez, lui dit-elle, un terrible *élément* de plus. — Et quel donc? — Buonaparte (1).

La *France littéraire* de 1769 annonce un ouvrage de Dreux du Radier, intitulé *Dictionnaire portatif de Bêtes.* Cette plaisanterie ou caricature n'a jamais paru.

J. J. Rousseau a dit: « Aujourd'hui on n'étudie « plus, on n'observe plus, on rêve, et l'on nous donne « gravement pour de la philosophie les rêves de « quelques mauvaises nuits. »

Nous devons à M. de Parny une imitation, dans notre langue, des *chansons madécasses.* La sixième m'a paru fournir le sujet d'un très-joli conte, et j'ai essayé d'ajouter quelques rimes à l'élégante prose du Tibulle français. C'est un dialogue entre *Vaïna*, jeune Madécasse, et *Ampenani*, superbe conquérant.

Quel est ton nom, charmante prisonnière?
— Vaïna. — Vaïna! doux prodige d'amour,
Dont la beauté piquante et régulière
Brille à nos yeux comme un rayon du jour,

(1) Cette réponse laconique annonçait un jugement profond, et était une prophétie.

Pourquoi vois-je rouler des pleurs sous ta paupière ?
— O roi ! j'avais un jeune amant.....
— Comment te laisse-t-il et seule et désolée?....
— Peut-être, hélas ! qu'au sein de la mêlée,
Il a succombé vaillamment.
— N'y pense plus : toi qui fais mon envie,
Aimable Vaïna, j'embellirai de fleurs
Tous les instants, tous les jours de ta vie.
— Roi brave et généreux, prends pitié de mes pleurs!...
— Que veux-tu donc?.... — Si ma douleur te touche,
Mon amant seul peut faire mon bonheur;
Il a baisé mes yeux, il a baisé ma bouche,
Il dormit sur mon sein, il est tout dans mon cœur.
— Vaïna, prends ce voile et cache-moi tes charmes.
— Donne et permets que j'aille le chercher,
Ce tendre époux qui cause mes alarmes.
— J'y consens : moi, je cours ailleurs porter mes armes.
Périsse le cruel qui voudrait arracher
Des baisers mêlés à des larmes.

M. LE duc de Choiseul fit-il plus de mal que de bien dans le ministère? Il est certain qu'il a fait beaucoup de bien et beaucoup de mal. Mais il n'a pu encore être entièrement jugé par l'histoire, et ce n'est pas à moi à résoudre cette grande et difficile question. Les documents me manquent pour prononcer. — Quoi qu'il en soit, une chose qui fait son éloge, c'est qu'il eut de nombreux et de constants amis dans la disgrace. Lorsqu'il fut exilé, presque tous les seigneurs de la cour allèrent chez lui. C'était devenu une *mode;* et peut-être ce dernier mot gâte-t-il aux yeux de l'observateur le mé-

rite de cet universel attachement. On était alors trop porté à se prononcer contre le gouvernement; le temps de la Fronde semblait être revenu; et en effet, il précéda de peu d'années notre horrible et exécrable révolution. Mais si les courtisans n'obéissaient qu'à la mode, les hommes de lettres, fidèles à leur vocation de consoler le malheur (1), comme Malleville chantant et défendant en beaux vers le maréchal de Bassompierre, victime de l'implacable cardinal Richelieu; comme La Fontaine et Pélisson suivirent ce généreux exemple pour leur protecteur Fouquet; l'abbé Barthelémy, auteur du *Voyage d'Anacharsis*, se dévoua ainsi qu'eux aux exilés, et il alla célébrer à Chanteloup les graces et les vertus, réunies dans madame la duchesse de Choiseul. Le chevalier de Boufflers, doué d'un cœur aussi excellent que son esprit est gai et facile, resta de même fidèle à l'amitié, et l'on croit que les vers suivants, gravés au bas du portrait de l'ex-ministre, furent l'ouvrage de ce poète aimable, qui parvint à la gloire en cherchant seulement les plaisirs.

Dans ses traités et dans sa vie,

(1) En vain répéterait-on (a dit M. de Boufflers) que les lettres ne nous rendent pas meilleurs; nous ne savons heureusement pas ce que nous serions sans elles. A force de nous présenter dans tout son jour ce qui est bon et ce qui est beau, elles contribuent à l'amélioration de ceux qui les connaissent, à la perfection de ceux qui les cultivent, et par là au bonheur de ceux qui les ignorent. « Il disait encore: « Les belles lettres renferment sous leur brillante enveloppe, non-seulement l'esprit, mais la raison de tous les hommes; elles offrent, à qui sait les consulter, les exemples des sages et les conseils des siècles. »

Règne la droiture et l'honneur.
L'Europe connut son génie,
Et les infortunés son cœur.

Il adressa en 1770 à madame la comtesse du Barry, sur son inimitié contre M. le duc de Choiseul, ministre, cette courte et jolie épître :

Déesse des plaisirs, tendre mère des Graces,
Pourquoi veux-tu mêler aux fêtes de Paphos
Les noirs soupçons, les fâcheuses disgraces,
Et pourquoi méditer la perte d'un héros ?
Ulysse (1) est cher à la patrie,
Il est l'appui d'Agamemnon (2) ;
Sa politique active et son vaste génie
Enchaînent la valeur de la fière Ilion (3).
Soumets les dieux à ton empire,
Vénus, sur tous les cœurs règne par ta beauté,
Ceuille dans un riant délire
Les roses de la volupté ;
Mais à nos vœux daigne sourire,
Et rends le calme à Neptune agité.
Ulysse, ce mortel aux Troyens (4) formidable,
Que tu proscris dans ton courroux,
Pour la beauté n'est redoutable
Qu'en soupirant à ses genoux (5).

(1) Le duc de Choiseul.
(2) Louis XV.
(3) Albion.
(4) Les Anglais.
(5) Débarrassée d'un ennemi qui n'avait pas voulu fléchir, madame du Barry sollicita, en 1772, une pension pour M. le duc de Choiseul, ce qui lui valut alors cet hommage anonyme :

Chacun doutait, en vous voyant si belle,

Je viens de parler de M. de Boufflers et de M. le duc de Choiseul (1): voici deux lettres inédites de notre Catulle, que M. Guyot-Desherbiers vient de me communiquer; la première est adressée à madame la duchesse de Choiseul.

Marseille, 8 février 1768.

« Vous qui montez si bien à cheval, pourquoi ne venez-vous jamais promener en Languedoc ou en Provence? Vous y trouveriez un air pur, un ciel serein et de beaux jours tout faits; au lieu que vous êtes accoutumée à les faire vous-même où vous êtes. C'est réellement un grand plaisir que de marcher l'hiver contre le midi. Il semble que la nature, qu'on a laissée morte dans le pays que l'on quitte, se réveille de moments en moments; à chaque pas que vous faites, elle fait un progrès; chaque heure de marche est un jour de gagné. Le printemps a l'air de venir à votre rencontre: hier vous marchiez sur

---

Si vous étiez ou femme ou déité.
Mais c'est trop sûr; votre rare bonté
N'est pas l'effort d'une simple mortelle.
Quoi qu'ait jadis écrit en certain lieu
Un roi prophète en sa sainte démence;
Quoi qu'un poète en ait dit, la vengeance
N'est que d'un homme, et le pardon d'un Dieu.

(1) M. de Boufflers a écrit depuis, à son sujet: « Cet homme célèbre, sur qui l'on peut avoir deux avis, mais dont le nom prononcé, même par la critique, rappellera toujours un esprit étendu, un caractère noble, un ministre passionné pour la gloire de son pays. »

les glaces, aujourd'hui vous marchez sur les fleurs; mais aussi peut-être demain seront-elles flétries, car ici le soleil a bientôt dévoré ses enfants.

« Une chose dont je n'avais pas encore pris l'idée, c'est le commerce, et surtout le spectacle du commerce. Je trouve qu'il est assez intéressant de voir autour d'un bassin d'eau salée, des habitants et des productions de toutes les parties du monde. C'est une belle chose que cette foule innombrable d'hommes de toutes les couleurs, de toutes les figures, et sous toutes sortes d'habits, qui paraissent très-occupés de quelque chose d'intéressant et de raisonnable. Il est vrai que c'est l'intérêt qui les pousse, mais c'est la bonne foi qui les soutient. Le calcul a fait dans le commerce ce qu'il aurait dû faire dans la société : il a lié l'intérêt d'un homme à l'intérêt d'un autre, et le particulier au général.

« *C'est une belle ville que la ville de Marsaigle* (*Marseille*), disait le gros duc de Lauzun au petit abbé Barthélemy; mais ses environs sont encore plus beaux. La terre disparaît sous les maisons, et la mer sous les vaisseaux. L'homme est peut-être un peu fat, quand il se croit le roi de la nature (1); mais ici la vanité lui est un peu permise, car il joue un grand rôle tant sur terre que sur mer. L'homme-quadrupède et l'homme-poisson sont plus puissants que l'éléphant et la baleine.

« De Marseille je vais en Corse. *J'ai toujours eu*

(1) Saillie philosophique ! le poète philosophe oubliait trop l'Écriture sainte et l'histoire de la création.

la fantaisie des révolutions. » (Quel triste aveu!) « Je serai bien aise de voir un pauvre peuple secouer un *joug* horrible. » (Hélas! peut-être, aurait dû ajouter l'auteur, pour en acquérir un plus *horrible encore*, cruel résultat de toutes les révolutions). « Je me fais une grande idée de Paoli, de ses talents, de ses vertus. Un homme qui a tout fait sans moyens, qui a résisté à des maîtres plus puissants que lui, qui a policé ses compatriotes, indomptables jusqu'alors; qui n'a employé son autorité qu'à assurer la liberté de la nation, me paraît un digne successeur des Romains de la grande espèce.

« Voilà bien des choses, madame la duchesse; je ne sais ce qui m'inspire de la confiance à vous dire tout ce qui me passe par la tête. Je devrais, peut-être, vous craindre; je ne puis que vous respecter et vous aimer; mais ces mots-là ne sont pas des lieux communs, comme on vous en dit quelquefois. »

Voici la seconde missive, écrite quelques jours après, à M. le duc de Choiseul :

Fréjus (1), 26 février 1768.

« J'avais profité, M. le duc, de la permission que M. d'Esthérazy m'avait envoyée de votre part, et je m'étais embarqué pour voir la Corse et Paoli. Je connais le bienfaiteur d'un pays policé, je voulais connaître celui d'un pays sauvage. D'ailleurs, j'ai

(1) Il lui arriva comme à Buonaparte, les vents et son étoile le jetèrent à Fréjus.

toujours aimé les Corses, parce qu'ils sont aussi volontaires et aussi mal coiffés que moi; mais, après une longue et triste navigation, j'ai été obligé de relâcher à Antibes, où je me préparais à m'embarquer sur un bateau de poste, lorsque est arrivé l'ordre de ne laisser sortir personne de France. Comme il venait de vous, je m'y suis soumis, quoique j'eusse des moyens de l'éluder, et que je présumasse qu'il ne me regardait pas; car je ne suis ni assez bon, ni assez mauvais sujet pour que le gouvernement cherche à me retenir. Mais mon obéissance pour toutes vos volontés, et mon désir particulier de vous revoir, m'ont fait abandonner mon entreprise, bien sûr que Paris me dédommagerait de la Corse, et vous de Paoli.

Un obstacle imprévu me force
De renoncer à mes projets.
Je reviens, en pensant que le héros français
Est aussi bon à voir que le héros de Corse.
A toute gloire il a des droits,
Tout s'anime sous ses auspices.
Gai comme le plaisir, sage comme les lois,
Il a l'art de faire à la fois
Nos affaires et nos délices.
Il veut le bien de ses amis;
Il fait le bien de son pays.
Sa politique est sans mystère:
Du soleil l'aigle ne craint rien.
Il a deux passions, dont l'une est de bien faire,
Et l'autre de faire le bien.
En quittant son travail, il est sujet à dire
Plus de bons mots qu'il n'en entend.

« Il sait gourverner, il sait rire,
Deux choses qu'un ministre ignore assez souvent.

« Voilà beaucoup de vers, M. le duc; peut-être n'y en a-t-il pas un de bon. S'ils trouvent grace devant vous, je ne les croirai pas bons pour cela, parce que vous êtes trop bon pour être bon juge; et s'ils sont décidés mauvais, je pourrai corriger ou effacer toutes les expressions; mais je ne puis en conscience rien changer au sens.

« M. le duc peut imaginer tout mon respect pour le secrétaire-d'état chargé du département de la guerre; mais il ne saura jamais tout l'attachement que j'aurai toujours pour sa personne. Je vais tout doucement en Lorraine, où j'attendrai vos ordres, et j'obéirai avec grand plaisir à ceux qui m'appelleront auprès de vous. »

M. de Choiseul put connaître plus tard jusqu'où allait *cet attachement* quand il fut exilé. C'est dans la disgrace que les hommes en place peuvent juger des regrets qu'ils laissent. En général, on ne pense plus à eux, parce qu'ils n'ont pas su se faire aimer, parce qu'ils accueillent avec fierté les solliciteurs, parce qu'ils ne leur rendent jamais de bons offices, et que même, en accordant des places, ils font durement acheter des faveurs, qui devraient n'être que des actes de bonté et de justice. M. le duc de Choiseul ne dut pas en agir ainsi, en en jugeant par les éloges de Voltaire et de Boufflers. Tous les deux lui prodiguèrent les hommages de leur muse, et lorsqu'en 1775 cet ancien ministre eut la permission de revenir à Paris, retour qui trompa beaucoup

d'espérances (tant on s'était pressé d'en tirer le plus heureux augure), M. de Boufflers composa ces trois couplets, qu'on a négligé de recueillir dans ses œuvres :

Ici que tout soit réjoui !
Voici la fin de notre ennui.
Quelqu'un nous revient aujourd'hui,
Qui nous rendra gais comme lui.

Lorsque jadis on l'exila,
Chez lui toute la France alla.
Il fallut qu'on le rappelât
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en servira (1).

---

(1) M. de Choiseul mourut en 1785; on lui fit cette épitaphe :

Ci-gît Choiseul qui, dans sa vie,
Se joua des rois et du sort.
Deux fois il terrassa l'envie,
Le jour de son exil et le jour de sa mort.

Je ne sais qui s'avisa de la refaire, et de la gâter ainsi :

Ci-gît Choiseul, dont le génie
Triompha constamment du sort,
Et qui sut terrasser l'envie
Dans l'exil et même à sa mort.

Un autre écrivit cette mauvaise plaisanterie; et comme Louis XVI régnait alors, elle ne signifiait absolument plus rien, et n'avait ni sel ni vérité :

Ci-gît Choiseul : *Ah! qu'il est bien!*
Dit tout bas le roi très-chrétien.

M. LE vicomte de Ségur est infiniment aimable (1); son ouvrage sur *les Femmes*, quoiqu'un peu trop léger, un peu trop frivole, a eu beaucoup de succès, parce qu'il renferme plusieurs passages charmants et une foule de pensées ingénieuses. Je crois que c'est en 1789 qu'il lut chez madame la comtesse de Sabran, aujourd'hui l'épouse de notre Catulle, un poëme intitulé *l'Art de plaire.* A peine il achevait sa lecture, que l'esprit facile de M. de Boufflers produisit cet impromptu :

Dans ces traits où la grace à la ruse s'allie,
Qui ne reconnaîtrait un amant de Julie (2)?
En vers, comme en amour, je plains tous ses rivaux:
Il a parlé de l'*art de plaire*
Aussi bien que Sabran parlerait de tableaux,
Ou comme Henri (3) lui-même a parlé de la guerre.

VIVE Paris pour les rencontres rares et curieuses! J'ai sous les yeux plusieurs volumes manuscrits, étiquetés : *Journal de la police.* Ces coquins d'espions y sont à la piste de toutes les aventures; pas la moindre

(1) Dans une énumération de personnages célèbres, placée dans les *Souvenirs* de M. le comte de Ségur, il dit : « Mon frère, l'un des plus aimables hommes de son temps. »

(2) Cette maîtresse qu'Ovide a célébrée.

(3) Ce prince, que M. de Boufflers nommait souvent dans ses écrits, ayant appris plus tard que M. de Boufflers était proscrit et obligé, comme il le disait, *d'échapper à la mort et à la France,* lui écrivit pour lui offrir un asile à Reimberg, terminant sa lettre ainsi : *Venez dans mes bras.* M. de Boufflers aurait pu répondre comme La Fontaine : *J'y allais.*

intrigue galante ne leur échappe, et ils semblent se délecter à les narrer à leur Cartouche, à leur Mandrin, je voulais dire à leur chef. Je vais les lire; et s'ils m'offrent quelque butin, je m'en emparerai. — 1759. — L'Américain, nommé M. de Baudremont, qui vit avec Mlle Saron, l'avait quittée par jalousie. Il a été chez Mlle Tacite(voilà un joli nom d'*Histoire*), pour s'arranger avec elle. Mlle Saron l'a su; elle a été à minuit chez Mlle Tacite, l'a fustigée indignement, et a fait marcher M. de Baudremont devant elle, qui s'est laissé amener comme un mouton.

— Mlle Laforest a enlevée M. Tontetouf à son amie, madame de Durfort. Elle se sont dit leurs vérités à ce sujet.

— On assure à l'Opéra que M. le duc de Lauzun a donne à Mlle Audinot un collier de chatons.

— Madame Vestris est furieuse du début de Mlle Sainval, la cadette. Elle fait tourner la tête à M. le duc de Duras, avec qui elle vit, pour qu'elle ne soit pas reçue.

— Madame la baronne d'Espagnac, qui loge chez Cadet, chirurgien, donne très-souvent de grands soupers pour jouer. C'est la même société qui joue chez madame Framboisier. Ils vont un jour chez l'une et un jour chez l'autre. On assure qu'il s'y perd beaucoup d'argent. Il s'en perd bien davantage chez Mlle Contat.

— M. de Montregard est après Mlle Mars, et l'affaire doit se conclure ces jours-ci, moyennant cent louis qu'il doit donner.

— On dit que M. le prince de Soubise a fait mille écus de rente par mois à Mlle Audinot (1), pour en avoir eu un petit prince. — M. de Staimville en a fait autant pour Mlle Grandi.

— M. de Selle a repris Mlle Adeline, qui lui a promis d'être fidèle; mais elle ne compte pas M. de Guemené, qu'elle reçoit toujours.

— Samedi, M. Chouten, secrétaire d'ambassade de Danemarck, a amené Mlles Adeline et Mars souper avec des ministres étrangers.

— Mlle Fleury est à Fontainebleau avec M. le prince de Nassau. C'est elle qui tient la maison. Elle est enceinte, et il en est très-jaloux.

— Mlle Buart est venue à Fontainebleau pour M. de Louvois.

— Mlle Mars vient d'avoir un jeune Anglais, qui loge rue Jacob. Il lui donne cinquante louis par mois; mais il est le sixième qu'elle a en même temps.

— Madame Pitrot a un Anglais d'un certain âge, qui loge à l'hôtel de Radzivil, rue des Bons-Enfants, avec sa femme, dont il lui prête les diamants.

— Mlle Beauvoisin recommence à donner à jouer. Elle est liée avec Mlle Duthé. Il y a des étrangers qui vont tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Le duc de Dorfort et le chevalier de Menou sont de cette société. Ce dernier donne à jouer chez lui, où il attire beaucoup de monde. Il gagne toujours. Il

(1) Quelques articles plus bas, on trouve qu'il faisait les mêmes rentes à Mlles Coste, Dervieux et Guimard.

fait même des affaires avec des jeunes gens; quand ils ont perdu leur argent, il leur achète leurs bijoux.

— Le 22 avril, la Gourdan a envoyé, à huit heures du soir, la Dlle Martin chez M. le comte du Barry, qui l'a présentée à M. le maréchal de Richelieu, et il les a laissés ensemble dans sa chambre. M. du Barry lui a dit : « Toutes les fois que vous au« rez besoin de cinquante louis, vous pouvez les en« voyer prendre chez moi ou chez M. le maréchal. » M. le maréchal lui a promis d'aller lui rendre de fréquentes visites.

— Avant-hier, M. Coussevel, Hollandais, a donné un grand souper, rue de Richelieu, chez Le Baigneur. Il y avait Mlles Mars, Grandville, Laforest, Desmahis, Beaulieu. On y a joué un jeu d'enfer jusqu'à cinq heures du matin. C'était presque tous étrangers, excepté MM. de Buzançais et de La Rivère. Un jeune Anglais, qui part dimanche, veut emmener Mlle Mars avec lui. Elle demande deux cents louis; s'ils les lui donne, elle partira, parce que M. le comte d'Husson doit la recommander à M. l'ambassadeur de France.

— M. le comte d'Husson fait venir Mlle Grainville chez lui, en cachette, quand sa femme n'y est pas.

— Mlle Joinville, qui vit avec M. le marquis de Villette, a aussi un mousquetaire noir. Celui-ci a passé huit jours à Villette, où il faisait semblant d'être amoureux de Mlle Legrand. Elle a de plus le baron d'Escars.

— La petite Adeline vit avec M. Gaulard, fermier-général, qui lui donne quarante louis par mois. Elle a M. de Longuerue, officier aux gardes, dont elle est folle. Mais lui ne s'en soucie pas be aucoup, parce qu'il est amoureux de M^lle^ Hainel.

— On assure que M. de Saint-Contest vient de placer quatre-vingt mille francs sur la tête de mademoiselle Montansier. Cela n'empêche pas qu'elle ne soit toujours folle de Fleury, qu'elle a dans sa troupe et qu'elle espère épouser à la mort de M. de Saint-Contest, qui est poitrinaire, mais dont elle a le plus grand soin.

— M. Grou est parti. M^lles^ Granville, Saron et Marquise, ont été le conduire jusqu'à Fontainebleau. La veille de son départ, il a donné à Grandville un carrosse de cinq mille francs et tout ce qu'il a pu trouver à crédit. M. Deguer attendait ce moment avec une grande impatience, parce qu'il est fort amoureux d'elle. Mais ils ne sont pas d'accord, parce qu'elle lui demande beaucoup et qu'il n'est pas riche, et marié.

— M. le prince d'Henin s'est raccommodé avec sa femme, et a été trois jours sans voir M^lle^ Arnould; mais il n'a pu y tenir, et y retourne. Il a repris son même train, et sa femme a repris M. le chevalier de Coigny.

— M. le duc de Chartres va presque tous les jours chez M^lle^ Dervieu. Comme milord Binting est absent, il profite de ce moment. Cet Anglais lui donne

toujours cent louis par mois, et M. le prince de Soubise autant.

— M. de Genlis n'a pas quitté d'un pas au bal Mlle Duthé, tant il en est jaloux !

— M. de Sainte-Foy, qui vit avec madame la duchesse de Mazarin, a repris Mlle Persein; il l'a ramenée cette nuit du bal.

— Mlle Fleury a été hier toute la journée dans les larmes. Elle craint que le prince de Nassau ne soit obligé de partir. Elle en mourrait de chagrin.

— On dit que M. de Chauvelin revoit de nouveau Mlle Allard en société avec M. de Luxembourg.

— M. le prince d'Henin était au bal avec Mlle Arnould.

— M. le vicomte de Noë vit avec Mlle Noë. Ils se sont brouillés cette semaine, parce qu'elle avait envie de céder aux sollicitations de M. de la Chasse; mais ils se sont réconciliés.

— On dit que M. le duc de Lauzun a toujours Mlle Audinot, quoique entretenue par M. le prince de Soubise.

— M. le marquis de Genlis vient de donner à Mlle Duthé pour vingt mille francs de diamants, et tous les jours il la comble de biens (1).

— M. le marquis de Fleury a Mlle Pelin; il la suit jusque sur le théâtre, et reste dans la coulisse quand

(1) Voir les *Mémoires de madame de Genlis*, où elle parle des frasques et des dettes énormes de son beau-frère.

elle danse. Elle trouve cependant le moment de voir d'Auberval. — M. le comte de Buzançais ne quitte pas non plus Mlle Thévenet.

— Milord d'Aigremont a enlevé Mlle Duthé à M. de Genlis. On assure qu'il lui a donné d'abord mille louis, et qu'il lui donne six mille francs par mois. Il est toujours après elle, et il a promis de lui faire dix mille francs de rente, si elle veut voyager avec lui.

— Madame de Waxheim, qui vit avec M. le duc de Villeroi, a, de plus, M. le chevalier de Lannoy, officier aux gardes. Leurs rendez-vous sont tous les soirs au boulevard ou à la foire Saint-Ovide.

— M. le prince de Conti a pris la petite fille d'un domestique, qui apprend à jouer la comédie. Il lui a loué une maison de quinze cents francs, rue Saint-Marc. Elle y est avec sa famille. On assure que M. l'abbé Geoffroy est le greluchon.

— Le comte de Natouski était couché avec Mlle Duthé. Le duc de Durfort arrive; il a été obligé de s'enfuir, et a été poursuivi jusque dans la rue. Il était en chemise, le guet l'a rencontré; il a fallu qu'il se fît connaître; alors on l'a conduit chez lui.

1760. — Le petit comte Potocki a pris Mlle de Tourteville, sœur de Mlle d'Aigremont. Il lui a donné des girandoles de diamant, de douze mille francs, et il lui a fait faire un très-beau meuble. C'est chez le vicomte de Boisgelin, où l'on joue souvent, que cela s'est arrangé. Ils y avaient soupé avec M. de

Genlis et Mlle Duthé. — M. de Boisgelin vit avec Mlle de Valcourt, qui se nommait à Bordeaux Mlle Lacour.

— Mlle Mars est mieux que jamais avec le comte d'Husson. Ils avaient été brouillés à cause de M. Rouville, qui est en prison; mais elle lui a persuadé que c'était pour le mariage, et que si elle allait tous les jours à l'Abbaye, où il est détenu, c'était pour le maintenir dans ses bonnes dispositions. — Il a cru cela, et lui a fait une promesse de trente mille francs payables à la mort de son père!

— M. le comte de Narbonne a fait quitter l'Opéra à Mlle Rixter, et l'entretient très-bien; mais comme il n'y va pas souvent, M. de Behague a soin de prévenir ses ennemis.

— M. le marquis du Hallay, en revenant de Compiègne, s'est rendu chez Mlle Laforest. C'est la vingtième fois qu'ils se quittent et se reprennent.

— M. de Chamilly vient de faire obtenir à Mlle Mars la grace d'un déserteur. Il a autrefois vécu avec elle. En lui portant cette nouvelle, il lui a dit « qu'il fallait qu'elle se trouvât dimanche au grand couvert, « que le roi serait bien aise de la voir. »

— M. le marquis de Crenay a Mlle Heinel de l'Opéra. Il le nie, mais on l'a vu aller de nuit chez elle.

— M. le baron de Wassenaer, Hollandais, est amoureux de Mlle Luzi. C'est lui qui lui a donné tous les vêtements qu'il lui fallait pour son début. On dit qu'elle va le mener grand train.

— M. le duc de Duras vient de donner des diamants à Mlle Vestris, de la Comédie Française. Mais elle fait croire que c'est sa belle-sœur qui les lui a prêtés, parce qu'elle veut passer pour vestale.

— M. le prince de Conti s'est rendu au bal du Waux-Hall, avec madame Mattheus, dans sa loge grillée.

— La petite Adeline a fait croire à M. de Selle qu'il fallait qu'elle allât au bal, parce qu'il y avait des quadrilles. Elle en est revenue avec M. le prince de Guémené. — M. le prince de Conti y était : il s'est amusé à changer souvent de domino, attaquant toutes les filles. Guérin allait à la découverte pour lui en découvrir une qui lui aurait plu. — A ce même bal, se trouvait M. le marquis de Villette, avec Mlle Joinville; sur le matin elle a trouvé quelqu'un qui lui a fait des propositions avantageuses; elle les a acceptées, a cherché querelle à M. de Villette, parce qu'il avait parlé à d'autres femme; et elle l'a planté là pour s'en aller avec l'autre.

— M. le chevalier de Baise est bien avec madame de Gotteville; il a couché chez elle au Temple; mais à quatre heures du matin, elle l'a renvoyé à pied, avec la pluie sur le corps, en lui disant : « qu'elle ne « pourrait pas le garder plus tard, parce qu'une « honnête femme avait des ménagements à garder. »

— M. Tombeuf, officier aux gardes, vit depuis long-temps avec Mlle Crémille. Il a eu envie de Mlle Mars; il a été chez elle, et lui a donné une robe et une boîte d'or. Mlle Crémille l'a su, de sorte que

le lendemain elle s'est rendue dans un fiacre à la porte de sa rivale, et, quand M. Tombeuf est arrivé, elle lui a donné une paire de soufflets. Il a été tout étourdi; il était quatre heures après-midi, tout le monde s'est assemblé. Il l'a forcée à monter dans sa voiture et l'a ramenée chez elle, où ils ont eu une scène. Il a promis qu'il ne reviendrait plus chez Mlle Mars; mais elle en a exigé une promesse par écrit, ce qu'il a fait. Elle l'a de suite envoyée à Mlle Mars (1) qui s'en est bien divertie, et ce qui n'empêche pas M. Tombeuf d'essayer de la ravoir.

— Le chevalier Tournar, Anglais, qui vit avec Mlle Beaulieu, soupait avec elle chez les Dlles de Vasse, entretenues aussi par des Anglais. Il leur dit « que « les filles de Paris étaient bien heureuses qu'il y « vînt des Anglais, parce qu'elles mourraient de faim « avec les Français. » — Mlle Beaulieu répondit que « si les Français ne payaient pas bien, du moins ils « étaient polis avec leur maîtresse. » Pour réplique, elle reçut un soufflet. Elle a dissimulé jusqu'à ce qu'elle ait été ramenée chez elle; alors elle a pris les pincettes, a traité le chevalier Tournar comme un polisson et l'a mis à la porte. Il a écrit le lendemain pour se réconcilier; mais elle a exigé quarante louis en réparation, qu'il s'est empressé de porter.

---

(1) On fit ce quatrain sur cette actrice :

Mars de nos jeunes gens sait enflammer les cœurs;
La noblesse française aime ardemment la gloire.
Arrêtez, combattants : la plus belle victoire
Coûte souvent des larmes aux vainqueurs.

— On joue tous les jours le trente et quarante chez madame La Cour. M. de la Sallière y a passé trois jours et trois nuits à jouer, et il a fini par gagner quatre cents louis. — Chez M. Brissant, Vestris en a gagné deux cent soixante au pharaon.

— M. de Genlis était au Waux-Hall avec Mlle Duthé. Sa femme y était aussi; mais il n'en était pas plus gêné pour cela. Il la lui a même montrée, et elle l'a trouvée fort jolie. Elle fait semblant de ne pas savoir qu'elle est la maîtresse de son mari.

— On a fait une estampe sur M. de La Borde et sur son opéra; il est debout, appuyé sur un manche à *balai* (le *ballet* le soutient).

— Hier, madame la marquise de Genlis était à Longchamp, dans un carrosse à six chevaux, et la Dlle Duthé, maîtresse de son mari, arrivait derrière avec une voiture à l'anglaise et un attelage de six chevaux superbes, bien enharnachés, avec une livrée rouge galonnée en argent; c'était la plus élégante. »

Ainsi ces annales du vice fournissent les traits les plus piquants sur la conduite d'hommes dont le nom est célèbre. Je n'ai transcrit que les plus courts et les moins licencieux, pour donner une idée de cette chronique. C'est ainsi que toutes les ordures se recueillent à la police! On les classe, on les enregistre; et l'on assure même qu'un commissaire en faisait un résumé qui était porté à Louis XV pour amuser ses loisirs. Il y trouvait toutes les escapades de ses courtisans, et, ce qui lui plaisait beaucoup aussi, le signalement des plus jolies courtisanes.

1759. M. TEISSIER, fermier-général, en se brouillant avec sa femme, a pris mademoiselle Sidonie, et l'entretient. Elle a aussi M. de Chabanon, qui a succédé à M. de Sénac, devenu simplement son ami. Celui-ci n'a eu rien de plus pressé que de raconter son arrangement, en ajoutant « que M. Teis- « sier se repentait, et avait la bêtise de vouloir se « réconcilier avec sa femme. » Un plaisant lui a dit « qu'on prétendait qu'il voulait se réconcilier avec la « sienne. » Il est devenu furieux, et s'est écrié : *Je ne suis pas si sot.* M. de Chabanon, qui s'est trouvé par là, a appris ses propos, et s'est approché du groupe en adressant ces paroles à M. de Sénac : « Je suis très-étonné qu'un cocu comme vous s'en- « tretienne de moi. » L'autre a reparti modestement : « On me l'avait dit. »

Cette leçon ne le corrigea pas; quelques jours après, il dit encore au foyer de l'Opéra : « Messieurs, « je vais vous apprendre une nouvelle; ma femme « est une p....; ses galeries sont à la petite maison de « M. le duc de Chartres. Je l'ai su parce que je l'avais « fait suivre par curiosité (1). » Tout le monde se moqua de lui, et il fut berné d'importance. — Le trait est plaisant; je le dois au *Journal de la Police;* mais il m'a fallu en changer la rédaction longue, diffuse et pleine de ridicules expressions.

(1) Vers la fin du volume, je trouve un nouvel article où je vois : « M. de Notowski s'est arrangé avec madame Montgautier qui avait M. de Sénac. Elle voulait les menager tous les deux; mais M. de Sénac a répondu *qu'il n'était pas fait pour être.... sot, de tous les côtés.* »

1759. Voici encore une histoire prise dans *le Journal de la Police*, d'où il faut que j'élague tout le fatras de style qui la gâte. Il y a eu une aventure chez mademoiselle La Forêt, après son souper. Elle s'amusait à chanter avec une de ses amies, son frère et M. de Lalande qui vit avec elle. Mademoiselle Grainville qui loge au-dessus, a trouvé mauvais qu'on fît tant de bruit, et elle a frappé sur le plafond. Mademoiselle La Forêt n'y a pas pris garde d'abord. Le même avertissement s'est réitéré, et elle a ajouté en criant : *Finissez, ce chant ennuie mes gens.* Le frère a vite monté les escaliers, dire à sa porte : *Vos gens sont des j...f.....* M. de Caire, amant de mademoiselle Grainville, s'est trouvé là ; il est descendu, et a demandé à M. de Lalande si c'était lui qui s'était permis cette impertinence et de qui il avait entendu parler? Le jeune La Forêt a répondu : *C'est moi, monsieur, et le propos s'adressait au domestique.* Il avait à peine fini ces paroles qu'il avait déja reçu deux soufflets. M. de Lalande a épousé cette querelle, et il a été convenu qu'elle serait vidée le lendemain matin. Mais ils ont eu deux gardes qui les en ont empêchés; ils ont même été cités au tribunal, et M. de Caire a été condamné aux dépens. On assure que M. de Lalande ne s'en contente pas, et qu'il veut en avoir raison.

J'aime à retrouver des traces des anciens monuments des premiers chrétiens, la simplicité ayant

été leur vertu dominante. En effet, quelle distance ne remarque-t-on pas des cryptes souterraines des premiers fidèles, aux magnificences de St-Pierre de Rome! Plusieurs de nos provinces conservent religieusement les débris de ces temps où la foi persécutée était obligée de se cacher aux yeux de ceux qui la poursuivaient et la persécutaient, comme on le faisait naguère. M. Champollion-Figeac vient de découvrir dans Grenoble même un de ces vieux monuments souterrains, d'une date cependant plus récente, sur lequel il a publié une *Dissertation* très-intéressante. Il fait voir, d'après l'architecture de cette église, dont la mémoire était perdue, qu'elle remonte au dixième siècle et qu'elle a été construite avec des matériaux plus anciens de deux ou trois cents ans. L'histoire de l'établissement du christianisme dans le Dauphiné, et ce que rapportent les chroniques locales consultées par l'auteur, justifient ses opinions à cet égard, et le plan qu'il a joint à sa Dissertation donne une idée complète de l'ensemble et de tous les détails de ce curieux monument (1).

(1) Je saisis cette occasion pour parler d'une découverte plus importante encore : c'est celle de l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques, publiée en 1822 par M. Champollion le jeune, sous le titre de *Lettres à M. Dacier*, et appliquée seulement aux monuments égyptiens, du temps de Ptolomée et des empereurs romains; elle fut accueillie dans l'Europe savante sans contradiction, et excita la plus vive espérance de pénétrer enfin complétement les mystères des écritures égyptiennes. Quelques savants doutèrent toutefois que cet alphabet, qu'ils jugèrent être dû à l'influence des Grecs en Égypte, fût applicable aux inscriptions hiéroglyphiques antérieures

GRAND repas chez M. Anson. Parmi les nouvelles connaissances, je nommerai M. Félix Faulcon et M. du Marsy, frère de M. Cadet de Vaux. La conversation a été très-intéressante. C'est M. de Lalande qui a mis tout en train, par une absurdité. M. Vigée parlait du mérite de La Fontaine. « Je ne

---

à leur domination. Un nouvel ouvrage de M. Champollion le jeune (*Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens*, 2 vol. in-8°) tranche toutes les questions, lève toutes les difficultés, et nous présente enfin l'ensemble du système graphique de l'ancienne Égypte. Après avoir examiné un nombre immense de monuments et de faits exposés et discutés dans les huit premiers chapitres de l'ouvrage, l'auteur déduit la théorie générale qu'il a découverte en entier, et l'expose dans un ordre très-méthodique; il l'a accompagnée de planches explicatives, renfermant tous les exemples sur lesquels il s'est appuyé et de longues inscriptions hiéroglyphiques, analysées et traduites. Le même savant a publié depuis ses *Lettres à M. le duc de Blacas*, relatives au musée de Turin. Il exploite successivement tous les monuments égyptiens qui portent des noms de rois et de dates, et rétablit ainsi toute la série historique des dynasties égyptiennes; son frère, M. Champollion-Figeac, en traite la chronologie dans des notices qui terminent chacune de ses lettres. Il résulte aujourd'hui, des travaux réunis de ces Messieurs, que les *certitudes* de l'histoire de l'Égypte montent, par des monuments contemporains, jusqu'à la naissance d'Abraham, et que les dynasties successives de Manéthon sont confirmées par les mêmes monuments, depuis et y compris la XVI^e^ jusqu'aux Romains. L'époque primitive de l'Égypte remonte aussi à onze siècles au-delà de la guerre de Troie. Cette conquête sur les ténèbres de l'histoire est le fruit de la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes par M. Champollion le jeune, et des travaux de son frère aîné. Il faut espérer que cette trop rare association de deux amis pour explorer le même sujet d'archéologie monumentale, et surtout concernant l'Égypte, jettera de nouvelles lumières sur les temps primitifs de l'histoire de l'homme et de celle de ses ouvrages; car c'est là la véritable philosophie de l'histoire.

puis pas vous cacher, a dit l'astronome, que La Fontaine me paraît un auteur médiocre, point d'idées et une foule de mauvais vers....»

A ces mots on cria *haro* sur le baudet.

—« Messieurs! messieurs! reprit M. de Lalande, que j'ajoute un commentaire à ce que vous trouvez être un blasphème. D'abord il est reconnu que La Fontaine n'a créé aucune de ses fables; il a tout imité.»—M. l'abbé MORELLET: « La chose est démontrée.»—M. GARNIER (1): « Oui, il n'a pas plus inventé le sujet de ses fables que le Poussin n'a inventé la toile de ses tableaux. — Vous convenez donc, reprit M. de Lalande, qu'il n'est l'auteur d'aucun des sujets de ses fables. — Cela n'est pas

(1) M. le comte Germain-Garnier, à qui le roi accorda depuis le titre de marquis, était alors membre du Sénat, dont il fut bientôt président. Il avait une des plus heureuses et des plus vastes mémoires qu'il soit possible de rencontrer. Il expira à Paris le 4 octobre 1821, sans laisser d'héritier direct à qui transmettre sa pairie. Il était né à Auxerre le 8 novembre 1754, avait été avocat, secrétaire de *madame Adélaïde*, membre de l'Assemblée constituante, préfet de Versailles, etc. M. Garnier écrivit et laissa imprimer plusieurs opuscules, auxquels il n'a pas toujours attaché son nom; entre autres, de très-jolies chansons, *à madame Petit, le lendemain d'une noce*, etc. Celle qui commence ainsi,

J'ai vu Lise hier au soir,
Lise était charmante, etc.,

est la plus ingénieuse qu'il ait faite. Quand elle parut, on l'attribua au chevalier de Boufflers; elle en était digne. M. Garnier la composa pour madame la vicomtesse Jules de Polignac. En 1792, le libraire J. Clavelin publia un in-18 de 208 pages, intitulé :

certain, lui dis-je, mais on veut bien vous passer ce premier point; comment vous tirerez-vous du second? — D'une manière toute simple. Quand je lis La Fontaine, je sens qu'il n'est rien de plus aisé que de faire de grands et de petits vers, mêlés sans harmonie et sans goût. J'en ferais presque de pareils. Au lieu que si je le compare à Racine! voilà mon homme. » — Madame Anson: « C'est quelque chose « au moins que vous soyez l'admirateur de Racine! »

De la propriété dans ses rapports avec le droit public, sans nom d'auteur. L'auteur est M. G. Garnier. Peut-être ce petit livre anonyme était en rapport de maximes avec la science politique d'*Adam Smith*, dont il aida Roucher à traduire sa prétendue *Richesse des nations;* mais il faut l'avouer, il renferme des principes d'une conséquence parfois dangereuse pour l'ordre social, ce à quoi quelques écrivains ne font pas assez d'attention.... Lorsqu'en 1805 M. Anson fit paraître la 2e édition de sa traduction des *Lettres de Milady Montague*, M. Garnier joignit à l'ouvrage de son ami la traduction en prose élégante et facile des vers de cette illustre Anglaise, qui est si célèbre par sa beauté et par son esprit, que les Anglais, fiers de ses charmes et de sa plume, la font ingénument aller de pair avec madame de Sévigné; mais une pareille comparaison n'a lieu qu'en Angleterre. Il est vrai qu'elle est aussi juste que la prétention anglaise de placer le charmant poëme de *la Boucle de cheveux enlevée*, par Pope, à côté et même au-dessus de l'immortel chef-d'œuvre du *Lutrin*, par Boileau; ou leur Shakspeare sur la même ligne que P. Corneille. — A propos de madame de Sévigné, on donna, en 1814, un volume in-8° de ses *Lettres inédites;* elles ne sont ni datées, ni classées, ce qui m'a fort surpris. J'ai découvert que plusieurs sont de 1683 et 1684; il y en a beaucoup des années antérieures. Quoi qu'il en soit, peu de personnes savent peut-être à qui nous devons cet intéressant recueil; et l'on apprendra avec plaisir que si feu M. Millevoye (qui n'y mit pas son nom) en fut l'éditeur, c'est M. Garnier qui lui communiqua les manuscrits autographes, et l'autorisa à en faire usage.

—M. GARNIER (1) : « Tant pis pour Racine. » — Alors un brouhaha s'est élevé tout autour de la table, chacun parlait à la fois. Je prêtais l'oreille tant que je pouvais, je voulais tout saisir, tout retenir, mais il était impossible de plus rien entendre; tout se perdait dans la chaleur et la rapidité d'une conversation aussi piquante que plaisante.

On croira peut-être qu'on prête des ridicules à M. de Lalande; mais on ne lui prête rien, et c'est bien sérieusement qu'il les multiplie autour de lui. Il est très-vrai qu'il mange des araignées; plus elles sont grosses et noires, plus il les trouve succulentes. Il aime à caresser les souris, qu'il trouve très-éveillées, très-spirituelles et très-gentilles. Il annonça à M. l'abbé Morellet qu'il avait envoyé au *Journal des Débats* un article contre son neveu Marmontel et les jansénistes, pour venger les jésuites des attaques que cet écrivain s'est permises dans son *Histoire de la Régence*. — Comme astronome, M. de Lalande a du mérite, personne ne le nie; mais il veut faire parler de lui, soit en mal, soit en bien, sans songer que la gloire, ou la réputation, si l'on veut, n'a de douceur qu'autant qu'elle est pure. De là ses paradoxes bizarres dans les conversations, la singularité de ses goûts, l'originalité de ses habi-

(1) La Harpe, répondant aux Furetière, aux La Motte, qui s'attribuaient ce vain mérite d'avoir *inventé* les sujets de leurs apologues, se contente de dire de La Fontaine : *Il a inventé son style, et son secret lui est demeuré.* Le style, c'est tout le génie; aussi Buffon disait : *Le style c'est l'homme.*

tudes, ses missives dans les gazettes, etc., car il répète, sans prendre garde à la contradiction, avec un sang-froid risible : *Je suis athée et jésuite.* Il va plus loin, puisqu'il se montre cynique comme Diogène ou Cratès. Hier, en présence de plus de vingt personnes, il nous parla de sa nièce, qu'il appelle *sa fille!...* Il lui a fait faire des calculs et un ouvrage très-savant d'astronomie, dont on se sert dans la marine. « Est-il vrai, dit M. le comte de Grandcour, que lorsque vous ne pouvez pas aller donner des leçons, c'est votre nièce qui vous remplace? — Elle le pourrait sans doute, répondit-il flegmatiquement, elle en est bien capable; mais elle ne le fait pas, elle envoie un de ses amants. Je dois louer *ma fille*, continua-t-il, de sa perspicacité, elle a choisi le plus grand astronome de l'univers (j'ai oublié le nom de ce *grand homme!*). Mon neveu, qui est un bon diable, voulait, pour la comodité de leurs plaisirs, que monsieur.... couchât dans la chambre de sa femme, lorsque tout à coup il lui prit un accès de jalousie, et il en vint jusqu'à proposer des pistolets. Il me fallut les séparer. — M. de Lalande, dit madame Anson, ce que vous dites là est plus que fou. — Non, madame; je rends justice à ma fille: son amant n'est pas aimable; mais il est si instruit, que ce que vous appelez dans le monde une *faiblesse*, lui fait à mon avis le plus grand honneur. » Telles furent ses étranges paroles!...

Cependant M. de Lalande n'est point un insensé, il a même beaucoup d'esprit. S'il dit tant de sottises, il ne le doit qu'à la manie de vouloir qu'on

s'entretienne perpétuellement de lui. Il a fait une satire contre Boileau; je n'en avais jamais entendu parler; n'importe, il est fort étonné qu'on ne connaisse pas ses vers. Il y a pourtant apparence que je ne les connaîtrai de ma vie. — Pour changer de sujet, M. Amalric nous dit un mot de *Napoléon I^er^*. M. Guyot-Desherbiers en fit l'éloge, et ces messieurs s'accordèrent pour vanter l'étendue de son génie. Il est d'une vivacité extrême, et cependant il sait se modérer (1). Il est si intelligent et si bon travailleur, que ses ministres ne sont que ses premiers commis (2). Il fait au moins la besogne qu'ils ont à faire aussi-bien qu'eux; il calcule, il prévoit, il voit tout; il fait manœuvrer ostensiblement sa flottille, dans le temps qu'il crée en silence une marine nouvelle; il prévient les obstacles et les franchit. Enfin, couvert de gloire et de succès, il n'aspire qu'au renom de pacifique, ne demandant autre chose que la ratification du traité de paix d'Amiens. M. Félix Faulcon se mit alors à admirer le contraste d'une grande impétuosité jointe à une grande patience. « Il l'a bien prouvé, » ajouta M. Garnier, entraîné par son penchant caustique; « il l'a bien « prouvé en écoutant jusqu'au bout le discours de « M. François de Neufchâteau, qui dura trois quarts « d'heure. »

Buonaparte est en ce moment en Italie, où il a failli

(1) N'en déplaise à M. Amalric, cet éloge-là n'était pas très-historique : la modération est ce que Buonaparte connut le moins.

(2) Ceci était vrai.

être victime d'une conspiration fortement ourdie. Son étoile l'a sauvé, ou, comme disait un écrivain ascétique : *Son temps n'est pas fait.* Il doit revenir sous peu en France; il s'y trouve plus à son aise et plus en sûreté. Cependant!... mais il craint l'habileté des Italiens, qui se servent trop adroitement de leurs stylets.

Il fut ensuite question de M. de Talleyrand, qui a acquis quelque célébrité par ses bons mots. Il dînait naguère chez le ministre des finances, qui lui faisait de son mieux les honneurs de son hôtel. Devant M. de Talleyrand était une superbe carpe déja froide. « M. de Talleyrand, » s'écrie le ministre enchanté de son luxe, « comment trouvez-vous « cette belle carpe? Elle est venue de ma terre de « Vic-sur-Aine. — Elle est fort bonne, répond M. de « Talleyrand; mais vous auriez bien dû la faire « frire ici. »

3 FÉVRIER.—Grande magnificence impériale. Les titres de duc, comte, baron et chevalier viennent d'être rétablis, et distribués avec profusion. Il n'y a pas de marquis; mais en revanche force cordons!

Nous sommes allés avec M. Anson à la séance de l'Académie française. On recevait M. Lacretelle aîné, qui succède à M. de La Harpe. Il est impossible de prononcer un discours où les convenances soient moins observées, où le style soit plus faible, plus pesant, plus maniéré, plus ridicule,

plus soporifique. Il n'a fait que déprimer le caractère de celui dont il prenait la place, de celui dont, d'après les statuts, *l'éloge* lui était confié. Si c'est ainsi qu'on s'accoutume aujourd'hui à honorer les mourants qui ont joui de quelque renommée, ils n'expireront plus sans être d'avance effrayés du panégyrique préparé à leur mémoire!... M. Lacretelle a dit que La Harpe était *l'envie personnifiée;* que La Harpe avait parcouru la carrière du théâtre plutôt *par obstination que par vocation*, etc. — Ah! M. Lacretelle! grace! grace! grace! je vous prie, pour les mânes du défunt; n'outragez pas ses cendres, n'évoquez pas son ombre: nous ne vivons pas en Égypte sous le règne de Sésostris (il s'en faut bien!); calmez votre colère, et songez que si vous avez le droit de parler dans cette enceinte,

La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
(P. CORNEILLE.)

M. Rœderer, qui, apercevant M. Anson, était venu se placer près de notre barrière, nous a dit plaisamment : « Si l'on devait après ma mort juger ma « vie, je donnerais ma démission d'académicien; « ma mémoire s'est volontiers arrangée d'un éloge, « tandis qu'elle n'a pas de même consenti à une « censure. » Un de nos voisins qui l'écoutait, a dit tout haut : *Il a peur.* M. l'abbé Morellet a répondu aveo plus de mesure et de goût. Mais il n'a pas davantage épargné *l'absent.* On sentait qu'il y avait dans son discours un peu de rancune. Il aurait peut-être été plus retenu si La Harpe eût pu être là. Cette

innovation (si elle est consacrée) pourra un jour devenir fâcheuse à ces messieurs. Gare les représailles!

M. Suard a ensuite fait un rapport sur l'*Éloge de Dumarsais*, sujet du prix proposé l'année dernière; M. de Gérando l'a obtenu. La voix de M. Suard est si faible, qu'elle ne parvenait pas jusqu'à nous; aussi M. Rœderer nous a-t-il dit : « M. Suard est « ennuyeux quand on ne l'entend pas, comme M. La- « cretelle quand on l'entend. »

M. Collin d'Harleville a débité ensuite avec une grace, avec une bonhomie charmante, une jolie pièce de vers. Son génie s'élève depuis qu'il est heureux, et il est heureux depuis qu'il ne possède plus rien. « J'avais des champs et des dettes, nous « disait-il naguère, j'ai tout vendu et tout payé; je « n'ai rien, mais je ne dois rien, je suis content. » Aussi s'est-il écrié, avec une parfaite conviction, qu'il aimait mieux,

Moins de fortune, et plus d'indépendance.

C'était un vers de situation; il a été applaudi avec transport par tous ses auditeurs.

On se levait pour sortir de la séance, quand M. Millevoye est venu me joindre, et comme il me louait beaucoup, je lui ai répondu : « Je vois qu'un « éloge aussi exagéré n'est qu'un badinage, et je « vous assure que mon *orgueil légitime* (expres- « sion de M. Lacretelle) ne s'y trompe pas. » Il a ri de la riposte, ainsi que M. Anson, à qui je l'ai présenté, et qui l'a accueilli comme le devait être un jeune poète qui donne tant d'espérances aux amis des muses.

LEKAIN a été un des plus grands acteurs qu'on ait vus sur la scène; on peut dire qu'il jouait avec son ame. Il venait de s'acquitter parfaitement d'un rôle qui avait demandé beaucoup de chaleur et de force; il était abîmé de fatigue. Le maréchal de Duras entre dans sa loge. « *Vous avez supérieurement joué*, lui dit-il. — Monseigneur, vous êtes trop bon; j'ai fait tous mes efforts pour plaire; aussi je suis rendu, je n'en puis plus. — Cependant, reprit le maréchal, il faut redonner cette pièce la semaine prochaine, cela fera plaisir au roi qui a été très-content. — *Oui, monseigneur; amuse et crève.* »

J.-B. ALBOUY D'AZINCOURT, né à Marseille le 11 décembre 1747, vient de mourir à Paris le 28 mars. On a placé sur sa tombe, au cimetière de Montmartre, cette inscription :

Du Théâtre Français l'honneur et le soutien,
Digne successeur de Préville,
Homme de goût, homme de bien,
Aimable à la cour, à la ville,
Ami vrai, délicat, sensible, généreux,
Il réunit sur sa cendre chérie,
Et les regrets des enfants de Thalie,
Et les larmes des malheureux.

UN inconnu, et l'on ne sait s'il l'a fait par plaisanterie, par mystification ou ingénument, se présenta naguère chez M...., l'un des membres les plus

savants de l'Institut. « Pardon, monsieur, si je vous dérange : vous êtes occupé? — Je le suis toujours. — Pourrai-je cependant sans indiscrétion vous faire une question? — Volontiers, monsieur, si je puis la résoudre, je le ferai avec plaisir. — Pourriez-vous me dire, monsieur, où je trouverai une liste exacte de tous les meurtriers de César? — Je ne suis pas sur cet article plus savant que l'histoire. — C'est qu'il m'importe infiniment de le savoir. — Est-ce que vous craignez d'être sur cette liste? mais tranquillisez-vous; elle n'a pas été envoyée au ministre de la police, et personne, excepté vous, ne pense plus à cela. — Il n'est donc pas possible (réplique l'inconnu avec un air de tristesse) de savoir tous ces noms? Me serait-il permis de vous faire une autre question? — Faites, monsieur; mais pour peu qu'elle ressemble à la première, nous ne serons guère avancés. — Pompée avait deux fils? — Oui, monsieur. — Mais je voudrais savoir s'il n'a pas eu en secret une fille. — Comment diable! dit le savant tout étonné, auriez-vous l'intention de l'épouser? — Non, monsieur; mais c'est un point d'histoire que je voudrais bien éclaircir. — Eh bien! monsieur, vous pourrez aller chercher des renseignements où vous voudrez; pour moi, je ne saurais que vous dire, sinon que je n'ai jamais été mis dans la confidence des amours de Pompée. »

Un domestique ayant cassé une des carafes de l'huilier, son maître lui ordonna d'aller en acheter une pareille. Il revient, et les deux carafes ne se

ressemblaient point. On sent qu'il fut grondé d'importance. Pendant que son maître se fâche et tempête, le valet examine avec sang-froid les deux carafes, les tourne, les retourne : « Eh bien! vois-tu « ta bêtise? lui dit le maître. — C'est vrai, mon« sieur, mais il n'y en a qu'une qui n'est pas pa« reille. »

MADEMOISELLE Candeille-Simons, dame de beaucoup d'esprit, connue par de charmants ouvrages en plusieurs genres, mais très-sentimentale, dînait chez mademoiselle Contat. Livrée à ses rêveries, elle oubliait de manger. Mademoiselle Contat qui s'en aperçut, la presse vivement d'accepter un morceau de gigot : « Il est bien tendre, lui dit-elle. — Ah! » s'écria mademoiselle Candeille, toujours entraînée par sa rêverie, « ah! il n'en est que plus malheu« reux! »

CETTE distraction m'en rappelle une autre que Regnard n'aurait pas négligé de recueillir. M. ** était fort distrait, mais très-pressant pour les convives qu'il rassemblait chez lui. Un jour qu'il versait continuellement du vin à son voisin, celui-ci lui répondit : « Je viens de boire. — Eh! monsieur, répli« qua-t-il, je ne vous demande pas d'où vous venez. »

THÉODORE, baron de Newaffen, en Westphalie, fut page de madame la duchesse d'Orléans, puis lieutenant au régiment d'Alsace, et, d'aventure en

aventure, fut élu et proclamé roi de Corse dans un congrès assemblé le 15 avril 1736. Son règne ne fut pas long : il ne dura qu'une très-petite partie de l'année. Avant de s'échapper de son royaume impromptu, d'où il fut chassé par des forces supérieures, il fit battre quelques pièces de monnaie de mauvais aloi qui portaient les lettres majuscules : T. R. qu'on interpréta de plusieurs manières différentes. Ses partisans (car il en avait, parce qu'il régnait!) l'expliquaient ainsi : THÉODORE ROI; ceux des Corses qui ne l'aimaient point, par ces mots : TUTTO RAME (*tout cuivre*); et les Génois, par : TUTTI RIBELLI (*tous rebelles*).

On vient de donner une petite pièce intitulée : *les Lutins* ou *la Cave enchantée.* Elle n'a pas eu de succès; mais le fait qui y a donné lieu mérite d'être rapporté. Il est anecdotique. J'en tiens le récit de M. de Piis, secrétaire-général de la préfecture de police.

Sewback, peintre, a une imagination ardente. Ses enfants (chose affreuse!) ont voulu en profiter pour le faire devenir fou. Son gendre, qui est employé à une verrerie, s'est procuré un grand nombre de mauvaises bouteilles, et quand on allait à la cave, il pleuvait des bouteilles de tous les côtés. Sewback prétendit qu'un génie envieux le poursuivait. Ce vilain jeu lui parut être la malice de quelque démon déchaîné contre lui. Cela dura près d'un an inconnu. Mais enfin il confia ce secret à quelques amis; la chose devint bientôt publique et oc-

casiona mille contes ridicules. La police fut informée de ce coupable manége; on attaqua la famille, les enfants nièrent tout; le père déclara qu'ils étaient innocents, et que c'était une autre cause qui troublait l'ordre de sa maison. Les juges ne purent que plaindre ce malheureux peintre, qui est habile dans son art. On renvoya les accusés avec une réprimande qui paraît n'avoir pas été salutaire, puisqu'on assure que l'infortuné Sewback est toujours persécuté par une chute opiniâtre de bouteilles dont le magasin ne tarit pas. J'ai été surpris qu'on ne prît pas quelque forte mesure. — Que voulez-vous? m'a répondu M. de Piis; la police ne peut pas sévir dans l'intérieur d'une famille, tant qu'il n'y a ni plaignant, ni crime consommé. — N'en déplaise à l'illustre secrétaire, il me semble qu'il y a ici erreur de principes. D'ailleurs la police n'y a pas toujours regardé de si près!... et si en cette rencontre son intervention était un peu arbitraire, les résultats en seraient si utiles, que chacun finirait par la trouver bienfaisante et juste. Pour la rareté du fait, elle aurait dû l'essayer.

Il y a plus de trente ans qu'on vit aussi à Paris une sorcellerie plus plaisante que celle dont Sewback finira par être victime. Elle attira la curiosité des princes, et par conséquent de toute la cour. Les divers instruments de musique d'un luthier paraissaient s'agiter dans sa boutique. M. de Sartines découvrit bientôt la main qui, dans une cachette,

faisait agir les crins noirs auxquels ils étaient attachés, et l'aventure finit là.

M. DE L. disait à un de ses camarades : « Tu es homme à bonnes fortunes, à ce qu'on dit. — Pourquoi me fais-tu cette question? je t'assure qu'il n'y a pas de quoi se vanter, tant c'est facile; sans quoi je t'avouerais que j'ai eu toutes les femmes que j'ai voulu avoir. » — *Dans quel pays?* répliqua-t-il à ce fat.

MADAME la comtesse d'Hautpoul a, en portefeuille, un poëme d'*Achille et Déidamie* (1), dont plusieurs fragments ont été publiés. Un amateur, de Lyon, qui les avait lus, inspiré par son admiration, a composé ce singulier quatrain :

Le FEUILLETON, des arts éteignant le flambeau,
Trouve la poésie en pleine décadence :
Ce n'est qu'un sot, car à la France
BEAUFORT va présenter un poëme FORT BEAU.

ON a prétendu que lorsqu'on donnait, à l'Opéra, quelque ouvrage de Le Sueur, on étouffait. Ce n'est pas surprenant, dit un railleur, il n'y a pas d'*air*.

LA première représentation de l'opéra des *Brames* fit dire à un plaisant calembouriste : « Si les

(1) Il a paru depuis, parmi les œuvres de l'auteur, avec une foule d'autres poésies charmantes.

« Brames réussissent, les *Brames tombent* (les *bras me tombent*). » On a dit aussi, au sujet d'une autre pièce que fit jouer le marquis de Bièvre : « Si le *Séducteur* réussit, les *Brames* tombent. » M. Anson, assistant à ce spectacle, dans la loge de M. de Chatellux, remarqua « que le parterre « était bien ingrat de ne pas applaudir une pièce « si pleine de reconnaissances. » — En effet, il y en a cinq ou six.

QUELQU'UN appela un opéra l'*opéra des laitues*, parce qu'il y avait beaucoup de *chœurs*. Certes, c'était bien le cas de répéter : Les calembours ne sont pas de l'esprit, ils n'en sont que l'ombre.

DANS le temps où le parlement, entraîné par un esprit de vertige, ne savait plus trop ce qu'il faisait, un jour où l'on débattait gravement quelque niaiserie, qu'on traitait d'affaire d'état, un chat parut dans le parquet de *Messieurs*, ce qui inspira cet impromptu à M. de Bercy, conseiller :

Ce chat prend-il la Compagnie
Pour conseil tenu avec les rats?
—Non, lui dit son voisin tout bas;
Mais il a senti la bouillie
Que l'on fait ici pour les chats.

IL est des amateurs qui ont de singulières fantaisies! Lord Spencer fit fondre des caractères particuliers pour l'impression d'un *Horace*, dont il

ne fut tiré qu'un seul exemplaire, après quoi les caractères furent brisés et fondus de nouveau. Cet exemplaire unique peut avoir un grand prix pour les fantastiques; moi, je préfère des entreprises plus utiles; et en général une édition ordinaire, élégante et correcte me suffit, pour tous mes livres. Le fameux M. de Mackarthy avait un autre goût, aussi singulier que celui du comte Spencer : il achetait tous les exemplaires qu'il pouvait rencontrer de quelques ouvrages devenus rares; il choisissait ensuite, feuillet par feuillet, de quoi faire un seul exemplaire remarquable par sa propreté, par ses marges, etc., et il livrait le reste aux flammes. Était-ce la conduite d'un ami éclairé des arts et des lettres? Je suis fâché d'être obligé de déclarer que c'était l'extravagante action d'un jaloux, et non pas d'un amateur.

VOLTAIRE, Riccoboni, Bret, Cailhava (1) ont commenté Molière. Quoique REGNARD, par son texte, par la contexture de ses pièces et par l'esquisse de ses caractères, soit à une grande distance de cet excellent auteur comique, il n'en mérite pas moins les honneurs du commentaire. Ses successeurs sont presque tous plus loin de lui, qu'il n'est éloigné de Molière, et il appartient à *ce grand siècle*, sur lequel domine la grande figure de

(1) Et depuis lors, MM. Auger, Aimé-Martin et Petitot.

Louis XIV, qui lui imposa son nom. Ne mérite-t-il pas, à ces titres, toute l'attention des lecteurs reconnaissants? En 1790, un monsieur G** (*Charles-Georges-Thomas* GARNIER, frère de M. *Germain* GARNIER, connu par d'autres ouvrages) publia les *OEuvres de Regnard en six vol. in-8°, avec des avertissements et des remarques sur chaque pièce.* Les *remarques* sont peu de chose, et cet ouvrage reste à faire. Il n'en est pas de même des *Avertissements;* ils sont assez détaillés; ils pourraient l'être davantage, et surtout ils ne devraient pas contenir des faits peu exacts, et qui font peu d'honneur à la mémoire de Regnard. Je n'en relèverai qu'un, parce que c'est le principal. REGNARD était brouillé avec Boileau. M. de Losme de Montchesnay nous a appris qu'il réconcilia ces deux poètes. « Ce fut pour cimenter cette réconciliation, « dit l'éditeur, que Regnard adressa à Despréaux sa « comédie des *Ménechmes*. Il y a cependant lieu « de croire que cette *réconciliation n'était pas sin-* « *cère* de la part de Regnard, et qu'elle n'était due « qu'à la crainte de jouter contre un adversaire aussi « redoutable. Le *Tombeau de Despréaux*, satire « de Regnard, est une preuve du peu de sincérité « de cette réconciliation. » Tout cela est écrit sans fondement et sans réflexion; tout cela est écrit sur de simples apparences. Avec un peu d'attention, M. GARNIER se serait aperçu qu'il se laissait tromper par un titre de pièce, ainsi qu'on le verra bientôt. Boileau composa en 1693, et publia en 1694, sa dixième satire, dirigée contre les femmes. Fon-

tenelle lui décocha à ce sujet une épigramme qui finit par ces vers :

Pis ne serait quand ce serait éloge.

Senecé et beaucoup d'autres l'attaquèrent. Regnard, qui était très-galant, charmé de saisir une si belle occasion de se distinguer, prit aussi fait et cause; il entra dans l'arène et publia la *satire des Maris*. Boileau n'avait rien écrit contre lui; il trouvait au contraire qu'il n'était pas *médiocrement plaisant* dans ses comédies. Regnard fut l'agresseur, et l'agresseur très-réfléchi, puisque sa satire est très-piquante et fort longue; donc il ne craignait pas de *jouter contre un adversaire aussi redoutable*. Pour répondre à ce flot de censeurs qui s'acharnaient contre le Juvénal moderne, Boileau publia, en 1695, sa dixième épître, adressée *à ses Vers*, où il se contenta de lancer à Regnard ce simple trait :

Et leur auteur jadis à Regnier préféré,
A Sanlecque, à Regnard, à Belloq comparé.

Cet acte d'une légère représaille enflamma la verve de Regnard; il composa, mais *je crois qu'il ne publia point*, sa satire intitulée *le Tombeau de Despréaux*. On la trouva plus tard dans ses papiers. Ce qui empêcha qu'il ne la fît paraître, ce ne fut point la *crainte de jouter* (puisqu'il l'avait recherchée avec avidité, cette gloire), mais la réconciliation que M. de Montchesnay opéra. La satire était faite; il la garda : il fit comme beaucoup d'autres qui ne

veulent pas perdre leurs malices; mais, pour expier sa faute, il dédia, en 1704, ses *Ménechmes* à son nouvel ami Boileau. Il lui dit avec un épanchement qui paraît très-sincère :

Je ne veux qu'une feuille offerte de ta main :
Si je l'ai méritée, et que tu me la donnes,
Ce présent, sur mon front, vaudra mille couronnes :
Et pour disciple enfin si tu veux m'avouer,
C'est par cet endroit seul qu'on pourra me louer.

Il est vrai que ces vers se trouvaient dans une épître que Regnard avait adressée long-temps auparavant à Quinault, qui mourut en 1688 (ce qu'il est important de noter). Cette épître était un de ces ouvrages que le poète n'avait nulle intention de conserver; voilà pourquoi il en a extrait le meilleur passage. On y remarque aussi les quatre vers suivants, qui me paraissent être une escarmouche. C'était au moins la boutade de quelqu'un qui veut guerroyer pour se rendre célèbre.

Que d'autres plus hardis, dans ces nobles travaux,
S'efforcent d'imiter RACINE et Despréaux;
Mais moi, je n'irai point, trop altéré de gloire,
Honorer le triomphe acquis à leur victoire.

Il ne craignait donc pas de *jouter contre des adversaires si redoutables*. Il me semble que de cette manière tout s'explique fort honorablement pour Regnard; et une pareille explication était rigoureusement de devoir pour son éditeur. — Mais en donnant une date au *Tombeau de Despréaux*, vous avez

peut-être rêvé plutôt ce qui aurait dû être, que ce qui est. — Je conviens que je l'avais rêvé; cette idée me plaisait, parce qu'elle réparait un tort que je trouvais très-grave. Mais imaginer ne suffisait pas; on est quelquefois témoin d'incidents si étranges! il est des caractères si inexplicables! les inconséquences, les caprices sont si naturels au cœur de l'homme! il est si *changeant et si divers!* comme dit Montaigne.... Il fallait donc une *démonstration* pour que je pusse convaincre mes lecteurs. Cela était facile. D'abord le titre de la pièce ne prouve rien; c'est une fiction, comme les satiriques s'en permettent quelquefois. M. Baour est plein de vie (du moins il le croit)! et on lui a pourtant déja consacré une douzaine d'*épitaphes*. Le titre ne fait donc rien, et, en lisant cette satire, on aperçoit aisément qu'elle n'est qu'une badinerie, que l'auteur vivait encore, qu'il venait de publier tout récemment *l'épître à ses Vers*. Si ces inductions ne suffisaient pas à M. GARNIER, voici qui est plus positif; il n'avait qu'à lire :

Dans le lycée enfin cette mort *imprévue*
Fut, par les assistants, diversement reçue :
Crispe en eut l'œil humide, et Perrault en sourit;
Pradon, le seul Pradon, eut assez de courage,
D'entrer chez un drapier, et, d'un humble langage,
Pour quatre aunes de drap estimé vingt écus,
Proposer un billet signé *Germanicus*.

J'ai dit que *le Tombeau de Despréaux* devait avoir été composé en 1695, et tout s'accorde ici

avec cette supposition. 1° La tragédie de *Germanicus* fut représentée avec succès (car Pradon eut du succès!), en 1694, peu de temps avant la date que je donne à la satire du *Tombeau*. 2° Boileau mourut en 1711; ainsi PRADON, qui mourut en 1698, et PERRAULT en 1703, n'auraient pu assister à son convoi funèbre. Mais ce qu'il y a de plus fort encore, c'est 3° que REGNARD était mort deux ans avant BOILEAU, le 4 septembre 1709!...

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

ON trouve dans le recueil de 1695, d'Adrien Moetjens, tome III, page 54, ces vers anonymes sur la querelle des deux célèbres auteurs dont je viens de parler:

Quand Boileau bien ou mal nous eut dépeint les femmes,
On crut qu'Hymen allait éteindre son flambeau;
Mais *Regnard* par ses vers en rallume les flammes,
En donnant des maris aux femmes de Boileau.

Cette assertion n'est nullement exacte, ce n'est qu'un jeu de mots. Il s'en faut bien que dans sa *satire contre les Maris*, le sieur R** T. D. F. (Regnard, trésorier de France) ait *donné des maris aux femmes;* voici sa courte *Préface*, telle qu'on la trouve dans le second volume du même recueil, 1694, date qui confirme toutes celles que j'ai indiquées au précédent article:

« Quelque chose que je dise *contre le mariage*, mon dessein n'est pas d'en détourner ceux qui y sont

portés par une inclination naturelle; mais seulement de faire voir que les dégoûts et les chagrins, qui en sont presque inséparables, *viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des maris que de celui des femmes*, contre le sentiment de M. Despréaux. J'espère qu'en faveur de la cause que j'entreprends, on excusera les défauts qui se trouveront dans cette satire; *je me flatte du moins que les dames seront pour moi* (1), et à l'abri d'une aussi illustre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée. »

Aussitôt une foule d'écrivains prirent la plume. M. P. H. fit *le Pour et le Contre du mariage, avec la Critique du sieur Boisleau, satyres.* M. Perrault publia l'*Apologie des femmes*, et Pradon une *Réponse à la satyre* x *du sieur D.*, dans laquelle il lui dit :

Il est des dieux vengeurs des satiriques vers,
Tu le sais! poursuivons. Il faut que je te loue
De vouloir devenir singe de Bourdaloue.
Tu vas donc nous prêcher! mais que tes entretiens,
Ainsi que tes sermons, sont différents des siens!

Le Caprice de M. de Saint-Gilles à M. Despréaux sur sa satyre (tome Ier, page 564) est plus remarquable. Les vers en sont faciles, naturels, spirituels, et dictés plutôt par un peu de malice que par l'en-

(1) Je désire qu'il m'en advienne autant.

vie. Il n'en est pas de même de l'épigramme si connue de Fontenelle :

Pis ne serait quand ce serait éloge.

Je ne sais de qui est la suivante, la seule qu'on puisse transcrire parmi plusieurs autres très-médiocres, sans nom d'auteur:

Boileau monté sur le Parnasse
Vient de faire un ouvrage et sans art et sans grace;
En vain il a voulu répandre son venin
Sur tout le sexe féminin;
Apollon, si chéri des belles,
A pris plaisir à l'égarer;
Et les Muses qui sont femelles,
Ont refusé de l'inspirer.

Je viens de causer long-temps avec madame de Parny, qui m'a dit que l'*Éléonore* que son mari avait rendue célèbre, était une Dlle Baïf, de l'île de Bourbon, d'où elle-même est aussi venue. Elle s'appelait Vally, et était veuve de M. Fortin, quand elle épousa Tibulle.

J'ai trouvé chez elle madame Sophie Desmarets, sa fille. Elle a une physionomie très-douce et paraît être d'une société très-agréable. M. Seguin, parent de la famille d'Houdetot, y était aussi. Il arrive depuis peu de l'île de France. Lui et ses dames ont répondu avec beaucoup de bonté à toutes mes questions. M. Seguin m'a appris que M. Magon était mort, et que l'armateur Robert était actuellement à Paris,

aussi ladre, aussi avare aujourd'hui qu'il l'était autrefois. C'est le 5 février 1788, que madame de Parny partit de l'île de France, sur le vaisseau le Faune, capitaine M. Boulet. Elle débarqua à Lorient, après trois mois et onze jours de traversée.

MM. REGNAULT de Saint-Jean-d'Angeli et Carion de Nisas reçurent, le 1er avril, une lettre ministérielle qui les invitait à se rendre sur-le-champ à Fontainebleau auprès de l'empereur, qui devait de là continuer sa route pour l'Italie. M. Regnault, dans l'*absence du maître*, était parti pour la campagne; on lui expédie sa lettre. Il prit des chevaux de poste, revint et alla joindre l'empereur qui ne l'attendait point. M. le conseiller-d'état fut dans une grande colère. De retour à Paris, il courut se plaindre au ministre de la police, et le prier de faire les plus scrupuleuses recherches pour découvrir l'insigne coupable. Avoir osé déranger un aussi grand seigneur, M. de *l'Angeli!*... M. Dubois lui a répondu qu'il était bien fâché de n'être pas en mesure de le satisfaire, mais que, n'ayant pas prévu cette plaisanterie, il n'avait pas établi sa police sur les *poissons d'avril*. Notre homme alors a ouvert de grands yeux et est parti avec son goujon. M. de Nisas, homme d'esprit, fin courtisan, a été plus adroit que M. Regnault. Attrapé de la même manière, il n'a montré ni surprise, ni humeur, il a été au contraire gai et fort aimable. — *Vous voilà ici?* lui dit l'empereur, quand il arriva. — *Oui, Sire*, répondit-il, *et*

je m'aperçois en ce moment que c'est un tour qu'on a voulu me jouer; mais je ne m'en plaindrai pas, le poisson est bon, puisqu'il me fournit l'occasion de faire encore une fois ma cour à votre majesté. La soirée de Fontainebleau a été très-gaie; M. de Nisas prit le badinage à merveille, se louant adroitement d'avoir pu prendre deux fois congé de l'empereur.

Cependant on a voulu savoir qui avait pu faire écrire ces lettres officielles. On n'a pu y parvenir; on conjecture que ce sont des dames de la société de ces messieurs, peut-être des nouvelles princesses. Elles ont dû rire de la grande colère de M. Regnault. Pour M. de Nisas, il a raconté lui-même son histoire, avec le même sang-froid qu'il me disait naguère : « Si vous aviez assisté à la représentation de « ma pièce, vous auriez entendu un joli vacarme. « C'était à qui ferait plus de bruit, et jamais il n'y « eut plus d'unanimité dans les sifflets. »

Les faiseurs de calembours disent que l'empereur va toujours très-vite, quoiqu'il *eût trois cors aux pieds* (le sénat, le corps législatif et le tribunat).

Lorsqu'a son retour d'Égypte, Buonaparte délivra la France de la tyrannie directoriale. M. l'abbé Géveillon, dont je n'ai pas l'honneur de connaître les ouvrages, exprima ainsi sa reconnaissance :

S'il fallait un planton pour suivre Buonaparte,
Je suis prêt à partir si l'on veut que je parte;

Mon cadavre glacé se remplit de ferveur
Lorsqu'il est question de sauver mon sauveur.

Du moins, les rimes sont très-riches. On le dit auteur d'une tragédie sur *Valentin*, où l'on trouve : *Les dieux*,

César les invoquait en allant au combat,
*Et a*près la victoire, il chantait le *Stabat*.

S'y attendait-on ?

Lorsque l'armée vota pour le consulat à vie, M. Viviers, colonel, peu partisan de la révolution, dit en faisant un rond sur sa main : *Allons, nous avons fait le tour du cercle, et nous nous sommes vraiment bien amusés !*

J'ai vu avec plaisir en traversant le Louvre, qu'on travaillait avec activité à la partie de ce superbe monument qui n'est pas achevée. Ce sera une chose grande et belle, si l'on finit cet ouvrage. On prétend qu'il est destiné à renfermer la bibliothèque, qui court tous les jours le risque d'être consumée, à cause du voisinage de l'Opéra et des boutiques. Le Muséum y est déja; de sorte que l'on réunira dans cet immense palais, d'une si belle architecture, toutes les richesses de la France en littérature, en peintures, en sculptures et en médailles. Il faudra aller mourir d'admiration dans cette enceinte! Sous le même toit, Raphaël et Racine! le Pujet et Corneille! Quelles idées de gloire, de puissance et d'im-

mortalité! — Aussi pour faire place au *génie*, on chasse l'Institut du Louvre.

FONTENELLE, voyant une femme qui avait été célèbre par sa jolie figure et ses galanteries, dit: *On voit bien que l'Amour a passé par là.* Le trait est ingénieux. En voici un qui est plus profond. On disait au président de Montesquieu que Fontenelle n'aimait personne. — *C'est pour cela qu'il est si aimable*, répondit-il. — En effet, voilà comme on se montre dans le monde. Libre de tout attachement, de toute affection particulière, on y est comme ces philosophes qui aimaient beaucoup l'univers, afin d'être libres de ne pas aimer du tout leur patrie.

M. DE PARNY vient de faire paraître un nouvel ouvrage..... Je suis bien fâché qu'il ait livré sa muse et son imagination à de pareils *tableaux*. Ses vers sont impies et cyniques; et certes, je le lui ai dit avec franchise, ce n'est pas dans un siècle de licence et d'immoralité qu'il devait se laisser *voler* un pareil *portefeuille*.

L'aimable chantre de l'Amour,
Transfuge de Cythère, aujourd'hui sans scrupule,
Devient émule de Grécourt,
Lui, qui fut rival de Tibulle!
Ah! quitte un projet odieux,
Parny, si tu chéris ta gloire:
Tu fais la guerre au goût, aux mœurs, à ta mémoire
Lorsque tu fais *la guerre aux dieux*.

Dans les réparations et les regrattages qui déplaisent tant aux amateurs de la rouille antique, que le temps pose peu à peu sur les bâtiments comme sur les médailles, on a placé tout autour du Louvre des N dans chaque médaillon, ce qui a fait dire à un calembouriste : « On voit *des N mis* partout. » Un autre a dit aussi, à propos de la cérémonie du couronnement, « que, dans l'église de Notre-Dame, « l'impératrice riait et *Pie Sept* aussi. » Je pense qu'il n'est pas besoin d'expliquer aucun de ces deux calembours, dont le dernier n'est pas d'un genre très-élégant.

Montaigne dit quelque part, « que la voix est la fleur de la beauté. »

M. de L. disait hier gaiement : « Je voudrais pou- « voir recommencer mon existence, et être parfaite- « ment bête, je parviendrais à tout. »

Un écrivain très-distingué aujourd'hui, voulait faire imprimer un excellent ouvrage, par lequel il allait débuter dans la carrière littéraire. Comme il présentait le manuscrit à un libraire fameux par ses grandes entreprises, celui-ci lui demande son nom. — L'autre répond que ce n'est pas du nom de l'auteur qu'il s'agit, mais de son livre. — Ah! j'entends, réplique le libraire, monsieur n'a pas encore fait connaître son nom. — A ces mots, la femme du vendeur de livres lui dit sèchement : « Allez, mon-

« sieur, allez vous faire un nom, et puis nous impri-
« merons votre ouvrage. »

MADAME de Tencin avait beaucoup d'ambition, et après avoir cédé au maréchal de Richelieu par vanité, elle voulut aussi attacher à son char le duc d'Orléans, régent du royaume. Ce prince se prêta assez bien à cette fantaisie. Mais après les plaisirs, madame de Tencin voulut faire passer autre chose, qui était pour elle beaucoup plus important, et elle essaya de parler des affaires publiques. Le régent, au lieu de lui répondre, lui demanda : *Quelle est la maîtresse de votre frère ?* — Il ne faut pas oublier que le frère était cardinal, question qui semble par conséquent donner la mesure des trois personnages.

LA complaisance de M. le marquis de *** est extrême. Il possède des trésors, mais il n'en est point avare. Outre le *Journal de la Police*, il m'a communiqué un manuscrit rare et curieux, intitulé : *Mémoires du duc de Lauzun, depuis duc de Biron.* S'ils sont jamais imprimés, il y aura du *scandale dans Landerneau !* En attendant, puisque me voilà en train, non pas de faire du scandale, le ciel m'en préserve ! mais d'extraire avec discrétion différents traits de ces scandaleuses archives, je vais continuer ma besogne. Ces *Mémoires* sont écrits avec facilité, avec tout l'esprit d'un homme de cour infiniment aimable; mais, chose très-remarquable, ils ressemblent par quelques traits au joli conte d'*Aline*, de M. le

chevalier de Boufflers. D'abord on sait que, par une distraction singulière, M. de Boufflers s'adresse à sa plume, qu'il va laisser errer, dit-il, tandis qu'après on voit qu'il raconte son histoire à une petite dame, qui se rencontre être la bonne et vieille *Aline* elle-même, ce qui rend le prologue un hors-d'œuvre et un contre-sens. M. de Lauzun a de même, aux premières lignes de son ouvrage, *laissé ses Mémoires après lui aux gens qui lui sont chers;* tandis que, page 387, il parle de *celle* pour qui il les écrit; à la vérité, il se sert du terme *pour qui je* les *continue.* Mais puisqu'il les a continués depuis sa naissance jusqu'au 14 mars 1783, on sera peut-être bien aise de savoir pour qui il les écrivait. Je crois l'avoir deviné. Il aima tour à tour mesdames d'Esparbès, de Grammont, de Stainville, de Martinville, de Laval, de Dillon, les princesses Chartoriska, de Guémenée, etc., car il prodigua beaucoup et souvent sa tendresse. Mais alors il aimait madame la marquise de Coigny, *fille de madame de Conflans, mon amie*, dit M. de Lauzun. Cette jolie dame eut pitié de lui à la cour, dans une position qui était très-embarrassante pour le courtisan; et quoique *la pitié ne soit pas de l'amour*, M. de Lauzun en prit ce jour-là une bonne dose. Rien jusqu'alors ne lui avait *paru si charmant, si aimable,* et revenant plus loin sur le même sujet, il s'exprime ainsi : «Je retrouvai ma« dame de Coigny plus aimable que jamais; elle me « marqua de l'intérêt, et il fut impossible de ne pas « céder au penchant irrésistible qui m'entraînait vers « elle. Je la voyais presque tous les jours, et tous les

« jours je m'attachais davantage à elle. Je n'avais ja-
« mais vu tant d'esprit, tant de graces, qui ne ressem-
« blaient ni à l'esprit, ni aux graces des autres. Je
« me disais qu'il n'était pas raisonnable de l'aimer,
« que cela me rendrait bien malheureux; mais aucun
« bonheur ne me convenait autant. On me disait
« sans cesse que madame de Coigny était coquette,
« qu'elle était légère, qu'elle se moquerait sans pitié
« de quiconque oserait l'aimer. Je n'en ai jamais été
« alarmé un instant. Sa sensibilité m'avait frappé,
« presque aussitôt que son esprit. Je n'espérais pas
« lui plaire; mon cœur une fois connu d'elle ne pou-
« vait pas manquer d'être plaint. » Voilà ma preuve! c'est à elle qu'il parle. Tout en lui insinuant une remarque sur sa coquetterie, comme il fait pate de velours, comme il glisse adroitement une foule de tendres déclarations! Douterait-on encore que c'est pour elle qu'il écrivait ses Mémoires? Voici qui le confirme: c'est qu'à l'avant-dernière page, c'est d'elle qu'il parle, *c'est elle qu'il loue;* elle lui avait envoyé plusieurs lettres: « Madame de Coigny vivait et m'é-
« crivait; j'aurais pu la perdre et ne l'avais pas per-
« due! Je ressentis un mouvement de joie aussi vif
« que l'avait été ma douleur. Quelles lettres! avec
« quelle simplicité touchante elle peignait son ame!
« Elle n'aimait point M. de Chabot; elle me plaignait
« de l'avoir cru. Tous les éclaircissements qui pou-
« vaient rassurer ma tranquillité, elle me les offrait
« avec tant de grace..... Elle ne me disait pas qu'elle
« m'aimait, mais elle me disait qu'elle comptait sur
« mes sentiments pour elle; elle me faisait presque

autant de plaisir. » Ensuite, il la nomme encore; il s'embarque, revient en France, et l'ouvrage finit. Cela se conçoit, il courait après la récompense de son manuscrit. L'obtint-il? je ne sais; mais vers cette époque de 1783 à 1786, quelqu'un a adressé à cette marquise de Coigny ces quatre vers, qu'il signa J., *par un de ses amants disgraciés.*

Vous voltigez de conquête en conquête;
Plus vous fuyez, moins nous nous éloignons.
Pour moi, je cours de coquette en coquette,
Chemin faisant, nous nous rencontrerons.

M. de Lauzun était alors marié. Le 4 de février 1766, il avait épousé Mlle de Boufflers, petite-fille de madame la maréchale de Luxembourg. Mais à cette époque, un mariage comptait à peine, et il était dans la destinée de M. de Lauzun de multiplier ses hommages. Il va même, dans sa fatuité, jusqu'à prétendre calomnieusement qu'il avait touché le cœur de Marie-Antoinette. Elle répond à une de ses phrases : « D'un sujet tel que vous Lauzun ? Ne m'abandonnez pas, je vous conjure ; que devien-« drai-je si vous m'abandonnez? » « Ses yeux étaient « remplis de larmes. Touché moi-même jusqu'au fond « du cœur, je me jetai à ses pieds: *Que ma vie ne « peut-elle payer tant de bontés ! une si généreuse « sensibilité !* Elle me tendit la main; je la baisai « plusieurs fois avec ardeur, sans changer de pos-« ture; elle se pencha vers moi avec beaucoup de « tendresse; elle était dans mes bras, lorsque je me « relevai. Je la serrai contre mon cœur, qui était

« fortement ému ; elle rougit, mais je ne vis point « de colère dans ses yeux. » Cette scène est bien décrite, et cependant j'ose affirmer qu'elle n'est point vraie. D'abord, le caractère connu de la reine, toujours fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, suffirait seul pour la disculper, si d'autres invraisemblances ne venaient point fortifier la sagesse de mes doutes. Comment une rencontre si chaude n'est-elle point motivée, préparée, amenée, annoncée? comment reste-t-elle sans résultat ? D'autres conversations ne sont d'abord que tendres, bientôt elles ne sont plus qu'affectueuses ; elles finissent par n'être que bienveillantes, et même le courtisan tombe un peu dans la disgrace de sa souveraine. Il y a eu donc plus d'orgueilleuses préventions de la part de M. de Lauzun, que de véritables prévenances de la part de notre auguste reine. Son amour-propre s'était laissé un peu séduire par les désirs de son ambition.

Je reviens aux Mémoires de M. de Lauzun. Je les quittai hier brusquement, parce que j'avoue que je n'aurais su comment faire pour trouver une transition assez heureuse, vu les objets sur lesquels je voulais m'arrêter. Voici un trait concernant ce ministre qui fut le fauteur et le héros (pour quelques-uns) de la Révolution. Au moment d'avoir la guerre avec l'Angleterre, on présenta au conseil un projet pour faire manquer la banque de Londres. « M. de « (*Sic*) Necker, qui n'y était pas, et à qui on le com- « muniqua le lendemain, fut entièrement contre ; il

« dit que cela ruinerait toutes les maisons de banque « de Paris. Je ne le crus pas. Je fus (*j'allai*) à Paris « prendre des éclaircissements : j'en rapportai la sou- « mission de tous les banquiers qu'ils n'avaient rien « à perdre à la banqueroute de la banque d'Angle- « terre, *excepté M. Germain, maison tenue au « compte de M. Necker, fortement intéressé dans « la banque d'Angleterre.* Il empêcha que cette « affaire n'eût lieu. *Il fit plus ;* il envoya en Angle- « terre une immense quantité d'or en espèces pour « aider la banque, si l'on tentait de l'embarrasser.» Ainsi pour un vil intérêt de comptoir, un ministre trahit le roi que par devoir il était obligé de servir, et la patrie qui avait daigné l'adopter !.... Certaine- ment, cette fois-ci, je ne craindrai point de salir mon sujet, si je passe de ce ministre à une fille de mauvaise vie. « Elle avait fait trop de bruit pour n'en « pas parler. Elle s'appelait M^lle^ *Vauvernier.* On l'ap- « pelait *l'Ange* à cause de sa figure céleste. Elle vi- « vait avec M. le comte du Barry, qui ne se soute- « nait que par ses intrigues et en faisant toutes sortes « de métiers. Je fus prié à souper dans sa maison « qui avait fort bon air, où il y avait de très-jolies « personnes. Mais il est impossible d'avoir une plus « plaisante figure que celle du maître. M. du Barry « était dans une superbe robe de chambre, son cha- « peau sur sa tête, contenant deux pommes cuites, « qu'on lui avait ordonné de mettre sur ses yeux. J'y « vis une madame de Fontenelle, venue de Lyon, « avec le projet d'être maîtresse du roi, et l'étant du « premier venu en attendant. J'en eus envie, et M. le

« comte du Barry, toujours obligeant, me fit réussir « dans la journée du lendemain..... Depuis, *l'Ange* « m'inspira des désirs et ne refusa pas de les satis- « faire; mais les yeux rouges et la santé de M. du « Barry m'en imposaient. M. de Fitz-James fut plus « hardi. » On sait qu'épousée plus tard par le comte du Barry, elle devint maîtresse de Louis XV. On voit figurer aussi dans ses *Mémoires* une autre fille plus retenue que Mlle *l'Ange*. C'est une certaine *Rosalie*, qui l'avait quitté un jour assez brusquement, qu'il rencontre plus tard en sortant de la comédie, et avec laquelle il a un entretien digne de faire le pendant de celui d'*Aline*, devenue *marquise de Castelmont*, avant de parvenir au trône de Golconde. Les deux situations se ressemblent beaucoup. Mais ne quittons pas M. de Lauzun sans rapporter quelques traits qui fassent connaître tout son esprit. « M. le duc de Choiseul résolut dans ce temps la « conquête de la Corse..... Une probabilité de coups « de fusil était trop précieuse pour la négliger. Je « n'étais pas assez bien avec tous mes parents pour « qu'ils craignissent de me faire tuer. Je fus donc « employé. » Il était guerroyant en Amérique, lorsqu'il peint M. le vicomte de Rochambeau, chargé d'aller porter à la cour la nouvelle de quelques triomphes, et de réclamer des ministres divers renforts de troupes, d'artillerie, etc. « *La Concorde*, « frégate venant de France, ramena M. le vicomte « de Rochambeau, qui n'avait pas même obtenu « qu'on ne se moquât pas de lui. » Il peint le chevalier de Chatellux comme un homme « dont la

« tête vive ne peut être fixée long-temps sur les mê-
« mes idées; » et M. de Choisy, de cette manière large, ferme et gaie : « C'est un bon et brave hom-
« me, ridiculement violent, constamment en colè-
« re, faisant des scènes à tout le monde, et n'ayant
« jamais le sens commun. Il commença par envoyer
« promener le général Wieden et toute la milice;
« leur dit qu'ils étaient des poltrons, et en cinq mi-
« nutes il leur fit presque autant de peur que les
« Anglais, et assurément c'était beaucoup dire. »

Une des choses qui a rendu pour moi infiniment intéressante la communication du manuscrit des *Mémoires de M. le duc de Lauzun* (1), c'est un morceau charmant, qui venait de me tomber entre les mains, et que je vais placer ici. C'est une conversation entre M. le duc de Choiseul et madame la princesse de Guémenée, écrite par M. le cardinal de Brienne. Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que ce petit ouvrage peut être placé sans flatterie à côté de la fameuse *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le P. Canaye*, que l'auteur rappelle peut-être un peu imprudemment dans son préambule, ce qu'il eût été plus adroit de laisser faire à d'autres. Quoi qu'il en soit, la conversation du duc de Choiseul fait le plus grand honneur à

(1) Ces Mémoires ont été publiés depuis, mais avec quelques retranchements, qui ont sans doute été exigés par les convenances. Aussi ne prétends-je point rétablir ces mutilations, souvent indispensables.

la plume élégante et facile du cardinal de Brienne, qui avait, dans la société, autant de cet esprit qui rend aimable, qu'il en avait peu de celui nécessaire pour conduire les grandes affaires de l'état (1). Cette conversation est datée du 3 janvier 1778.

« Il est des conversations qui ne doivent pas périr comme les autres, avec l'instant qu'elles ont occupé. Celle du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye est peut-être ce qui nous reste de plus agréable à lire dans les productions nombreuses et variées de Saint-Évremont. Si celle de M. de Choiseul et de madame de Guémenée était aussi bien écrite, je suis sûr qu'elle ferait le même plaisir. Moins bien racontée, elle ne déplaira pas encore, parce qu'elle est pleine de sel, de finesse et d'agrément.

« Pour la bien entendre, il faut savoir que M. le duc de Lauzun, fils de M. le duc de Gontaut, et neveu par sa mère de madame la duchesse de Choiseul, riche par cette même mère (fille de M. du Châtel, un des descendants de M. Crozat), devant l'être encore plus après la mort du maréchal de Biron son oncle; réunissant ainsi tous les avantages de la

(1) Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires* du baron de Bezenval : « M. de Malesherbes, étant ministre de la maison du roi, me dit « un jour : *Mais rendez-moi donc raison de cet archevêque de Tou-* « *louse. Il n'y a pas un mariage, une tracasserie, une affaire, soit* « *générale, soit particulière, où il ne se trouve ; il faut que cet homme-* « *là ait plusieurs corps pour y suffire.* » — Il était, en effet, très-intrigant. M. le comte de Boissy-d'Anglas, dans les notes de son *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes*, t. II, p. 185, a peint avec beaucoup de vérité ce célèbre cardinal, dont le ministère a fait tant de mal à la France.

naissance et de la fortune, avait été destiné par son père à épouser Mlle de Boufflers, fille unique du duc de Boufflers, et devant elle-même être fort riche, tant par les biens de sa mère et ceux de la maréchale de Luxembourg, sa grand'mère, que par la succession du duc de Villeroi, dont, selon toutes les apparences, une grande partie devait lui revenir.

« Ce mariage semblait promettre l'avenir le plus heureux. Si la naissance et les richesses étaient égales, les agréments ne l'étaient pas moins.

« Le duc de Lauzun à une figure avantageuse joignait un esprit facile et orné par la lecture, un caractère doux, qui le faisait aimer de tous les jeunes gens de son âge; une générosité sans bornes, qui n'est jamais sans quelque élévation; enfin une ardeur pour son métier qui en fait préjuger et espérer les talents.

« Si on le voyait déja se livrer à des idées romanesques et extraordinaires, leur singularité n'effrayait pas à son âge; et les revenus immenses dont il devait jouir semblaient rendre peu dangereux le goût excessif qu'il montrait déja pour la dépense.

« D'un autre côté, Mlle de Boufflers n'avait pas encore fait paraître cette maturité d'esprit et ces excellentes qualités que ses malheurs l'ont forcée de développer. Sa jeunesse, une timidité extrême, une vue basse, et par là incertaine, voilaient même une partie des agréments de sa figure. Mais si on ne pouvait assurer tout ce qu'elle devait valoir, il était aisé de prévoir qu'elle ferait le bonheur d'un époux qui mériterait d'en être aimé; et il devait être pi-

quant pour M. de Lauzun, d'aimer et de former une jeune personne, à qui il ne paraissait manquer que de la vie et du mouvement.

« Malgré les convenances extérieures, il faut avouer, à la décharge de M. de Lauzun, qu'il avait une répugnance extrême pour ce mariage. Les richesses que Mlle de Boufflers devait recueillir un jour ne pouvaient le tenter. Elle n'avait dans le moment que quinze mille francs de rente, et c'était à l'époque où il aurait eu besoin d'un grand bien, puisque la jeunesse est l'âge de la dépense, et qu'un jour il devait par lui-même être plus riche qu'il ne faut pour être heureux.

« Si la figure de Mlle de Boufflers était agréable, on ne pouvait nier qu'elle n'avait rien de piquant; sa physionomie manquait de mouvement, et on ne savait pas encore si son caractère aurait plus d'essor. Elle était sans doute fille de qualité, mais sans père ni parent de son nom qui pussent être utiles à celui qu'elle épouserait. Elle avait été bien élevée, et l'on pouvait croire que les principes qu'elle avait reçus ne s'affaibliraient pas. Mais elle les tenait de la maréchale de Luxembourg, qui par leur rigidité semblait avoir voulu expier les désordres de sa jeunesse. Il fallait, en épousant Mlle de Boufflers, vivre avec cette maréchale, essuyer les caprices d'un caractère altier, aigri par les années; partager, en vivant bien avec elle, l'espèce d'inconsidération que l'âge, l'état, des actes multipliés de bienfaisance n'avaient pu effacer; ou en n'y vivant pas, encourir l'improbation du public, qui ne pardonnerait pas au mari de la

petite-fille, de voir du même œil que les autres, les anciennes faiblesses et l'humeur habituelle de la grand'mère.

« Ces difficultés du duc de Lauzun n'étaient pas tout-à-fait sans fondement. Il les exposa avec force à M. le duc de Choiseul, en présence de madame la duchesse de Grammont, et les pria d'engager M. de Gontaut à ne pas le forcer à un mariage qu'il regardait comme un malheur, et à lui permettre d'épouser plutôt Mlle de Beauveau qu'il aimait, qui avait déja une fortune plus considérable, dont le père pouvait lui servir de conseil et d'appui, et qui à une figure plus animée paraissait aussi joindre plus d'esprit et d'énergie.

« M. de Choiseul fit part à M. de Gontaut des répugnances de son fils. Mais celui-ci, ami de la maréchale depuis long-temps, accoutumé à la craindre, comme tous ceux qui la connaissent, ne put se résoudre à s'exposer à des emportements, et parce qu'il était faible, il fut le père le plus ferme et le plus inflexible.

« Il espéra que son fils reviendrait de ses préventions; et effectivement, elles n'ont pas toujours duré. Les serments de ne jamais regarder Mlle de Boufflers comme son épouse, de ne pas chercher à en avoir des enfants, de n'avoir pour elle que des égards et des attentions extérieures, ont cédé quelquefois à la conduite, à la douceur, aux graces, à toutes les qualités de madame de Lauzun, peut-être même à cet amour de perpétuer son nom, qui prévaut si ordinairement chez tous les hommes et surtout chez

ceux qui ont un nom et de grands établissements à transmettre.

« Mais il y avait loin de ces retours passagers, aux sentiments que madame de Lauzun avait droit d'attendre. Elle avait beau croître en graces et en vertus, remplir tous ses devoirs avec scrupule et sans efforts, se concilier le respect des jeunes gens, l'amitié des femmes de son âge, l'estime et la considération publique; M. de Lauzun, entraîné par ses préventions, et surtout par son caractère, se précipitait d'écart en écart, et à chaque pas s'éloignait davantage de celle qu'il n'était pas assez heureux pour aimer.

« Il ne faut pas croire que Mlle de Beauveau, devenue depuis madame la princesse de Poix, et qu'il se flattait d'aimer, ait été la cause de son éloignement. M. de Lauzun n'est pas capable de mettre tant de suite dans ses sentiments; Mlle de Beauveau était bien éloignée de les partager; et d'ailleurs, chaque beauté qu'il voyait attirait promptement son hommage. L'Angleterre, la Russie, la Pologne, toutes les contrées l'ont vu, comme un chevalier errant, servir différentes belles; mais successivement infidèle, et quelquefois sans avoir pu ou voulu être heureux, il a promené son inconstance comme ses amours, sans qu'on puisse dire si c'est la passion des voyages, ou celle des femmes, qui a le plus contribué à ses courses (1).

(1) Ce portrait est très-bien tracé, et les Mémoires de M. de Lauzun peuvent servir à en justifier la justesse et la vérité.

« Ce genre de vie entraînait nécessairement une grande dépense; et le duc de Lauzun, qui avec de l'esprit n'a aucune connaissance des affaires, a fini par se plonger dans un abîme de dettes qu'il est difficile de concevoir. Ses billets couraient sur la place sans y être reçus; il reconnaissait cent mille francs pour obtenir vingt-cinq louis qu'il ne trouvait pas, et voyant, à la fin de 1777, qu'il ne lui restait aucune ressource, il fit un marché avec M. le prince de Guémenée, par lequel celui-ci, moyennant la cession de tous ses biens, s'obligeait à payer ses dettes, et à lui faire quatre-vingt mille francs de rente viagère.

« Ce marché en lui-même ne présentait rien de défavorable pour M. de Guémenée. Il paraissait venir au secours de son ami, et le tirer de l'extrémité à laquelle il était réduit: les biens qui lui étaient cédés, pouvaient être retirés par madame la duchesse de Choiseul; et si le marché était avantageux, il ne tenait qu'à elle d'en profiter; enfin M. de Guémenée avait prévenu M. le maréchal de Biron, et lui avait offert de lui laisser faire pour son neveu ce qu'il croyait devoir faire pour son ami.

« Mais quand on pensait que le marché avait été conclu sans que la famille de M. de Lauzun en fût instruite, que celui-ci avait refusé les offres qu'elle lui avait faites, et que ce refus ne pouvait avoir eu lieu que d'après des conseils étrangers; quand on pensait que M. le maréchal de Biron était alors brouillé avec le père de M. de Lauzun, qu'il était par ses liaisons presque étranger à sa famille, et que les biens

cédés ayant été jusqu'alors mal gérés, devaient produire un grand bénéfice; quand on pensait au caractère de madame la duchesse de Choiseul, qui lui aurait permis de faire un sacrifice pour être utile à son neveu, mais non pour profiter de sa position; et à celui de ce même neveu, qui facile, confiant, généreux, devait dans ce naufrage saisir aveuglément toute planche qui lui était offerte; quand on pensait surtout que la femme de M. de Guémenée, galante, dépensière, avide, peu délicate sur les amants et sur les moyens d'acquérir, était alors la maîtresse de ce M. de Lauzun qu'il s'agissait de secourir : il était impossible de voir ce marché sans quelque étonnement, et de ne pas plaindre, au moins, M. de Guémenée, dont les intentions pouvaient être pures, mais qui ne pouvait manquer d'être soupçonné de peu de délicatesse et de vues intéressées (1).

(1) M. de Lauzun parle ainsi de cette affaire. Ne pouvant revenir chez M. de Choiseul pour des raisons qu'il expose, il ajoute : « M. le duc de Choiseul et madame de Grammont diront que j'étais un ingrat. Il n'avait jamais rien fait pour moi. Je lui avais donné les plus grandes marques d'attachement. Il avait mangé le bien de madame de Choiseul dont je devais hériter; il m'accablait dans le temps où j'étais malheureux. Le procès n'était pas difficile à juger. On répondait que j'avais mangé tout le bien de madame de Lauzun et vendu ses diamants; que j'avais fait des billets et pris des engagements sur la vie de mon père, de M. le maréchal de Biron, de madame de Choiseul, et de M. de Luxembourg. Il m'était important de démontrer la fausseté de toutes ces imputations. Cela n'était pas difficile. Je vendis mes terres à M. de Guémenée, à la charge de payer une partie de mes créanciers à qui cela convenait. Je vendis beaucoup d'effets sur le roi, qui perdaient moitié. Je finis tout en moins de six semaines. Je me séparai de biens d'avec madame de Lauzun, et je prouvai bien clairement qu'on

« Aussi la famille de M. de Lauzun se permit de parler de ce marché d'une manière peu avantageuse pour M. de Guémenée; et madame la duchesse de Grammont, entre autres, que personne n'accuse de déguiser ce qu'elle pense, en parla un jour sur ce ton avec sa franchise ordinaire.

« Il n'y avait alors que six personnes présentes; mais parmi ces six personnes était M. de Poyannes, ami intime de madame de Martinville, à qui (sans doute pour ressembler par quelque coin à Turenne) il se crut permis de dire ce secret. Celle-ci le confia à madame de Routh et à madame de Dillon, qu'elle revoyait depuis sa séparation d'avec son mari; et ceux qui connaissent l'intimité de M. de Guémeneé avec ces dames ne seront pas surpris qu'il en ait été bientôt instruit.

« Il y eut à ce sujet une explication entre lui et M. le duc de Choiseul, qui repoussa avec légèreté l'imputation faite à sa sœur, sans vouloir l'approfondir. Mais on sent que de ces dits et redits il dut naître entre les deux familles une aigreur, que les

---

ne lui avait jamais proposé de signer pour moi depuis le jour de notre mariage. Les fonds nécessaires pour répondre à toutes les conditions comprises dans notre contrat de mariage déposés, il me restait quatre-vingt mille livres de *rente viagère*, placées sur M. de Guémenée, un fonds libre d'environ 500,000 livres, et une assez jolie maison, qu'à la vérité *je n'avais qu'à vie*. Je voulus partager ce que j'avais avec madame de Lauzun; elle s'y refusa. Madame de Luxembourg voulut la retirer chez elle, ne lui permit pas même de garder les diamants que je lui avais donnés. On me les renvoya; je ne voulus pas les recevoir. Ils furent déposés chez un notaire. »

différentes sociétés partageaient suivant leurs liaisons.

« La famille de M. de Lauzun, en parlant de ses torts, devait naturellement parler de la situation fâcheuse de madame de Lauzun, et exalter même, s'il eût été nécessaire, son mérite, pour la rendre plus intéressante.

« Il parut donc aussi naturel aux amis de M. de Guémenée de diminuer ce même mérite; et madame de Guémenée, poussée peut-être par son attachement pour M. de Lauzun plus que par méchanceté, osa dire qu'elle avait en poche de quoi la déshonorer.

« On verra dans la conversation même, par qui M. de Choiseul fut instruit de ce propos indécent. Mais comme il ne lui convenait pas, qu'une femme comme madame de Guémenée en tînt de pareils sur une femme comme madame de Lauzun, qui était sa nièce, et dont il avait ouvertement embrassé les intérêts, il prit le parti d'avoir une explication avec la première, et c'est cette explication qu'il s'agit ici de rapporter.

« M. de Choiseul étant donc à Versailles, au mois de janvier 1778, pour la cérémonie de l'Ordre, demanda un rendez-vous à madame de Guémenée, qui d'abord parut en être charmée; mais qui sans doute, réfléchissant ensuite sur l'objet de ce rendez-vous, chercha à l'éluder sous différents prétextes. M. de Choiseul termina bientôt toutes les difficultés, en lui disant qu'il viendrait le lendemain, et l'attendrait jusqu'à ce qu'elle fût rentrée ou visible.

« Il n'était plus possible de se soustraire; aussi madame de Guémenée se trouva-t-elle chez elle quand M. de

Choiseul y arriva; elle était au bain. Après les premiers compliments, M. de Choiseul lui dit : « Je dois « vous apprendre, madame, pourquoi j'ai désiré avec « tant d'instance un moment de conversation; vous « savez les liens qui m'attachent à madame de Lau- « zun (ici la princesse ne pût s'empêcher de rougir), « et que ses malheurs ne font que resserrer. Il m'est « revenu que vous aviez prétendu avoir en poche « de quoi la déshonorer : cette idée m'afflige. Plus « le propos est affirmatif, plus il est accablant. Se- « rait-il possible que madame de Lauzun eût trompé « sa famille et le public? C'est sur quoi je viens vous « prier, madame, de vouloir bien nous éclairer. »

« Madame de Guémenée n'était pas tentée d'interrompre ce début : elle aurait même voulu qu'il durât davantage pour se donner le temps de réfléchir à ce qu'elle pourrait répondre. Elle garda un moment de silence. Mais comme il fallait bien finir par le rompre, elle chercha à éluder : « Je vois bien, dit-elle, que ceci est une nouvelle querelle au sujet du marché de M. de Lauzun avec M. de Guémenée.... — Il ne s'agit pas, madame, de ce marché, sur lequel il est vrai qu'on a tenu quelques propos; il s'agit de madame de Lauzun, de ce que vous avez affirmé avoir en poche de quoi la déshonorer..... — Mais, monsieur, je ne suis pas obligée de vous répondre, et ce marché n'est pas mon affaire..... — Encore un coup madame, il n'est nullement question de ce marché, mais de madame de Lauzun. Vous avez dit que vous aviez en poche..... — Il n'y a que M. du Châtelet qui puisse vous avoir dit cela sur..... — S'il

a pu me le redire, madame, vous le lui avez donc dit? Voilà déja une chose convenue entre nous. Maintenant voudriez-vous bien me dire pourquoi vous le lui avez dit? car il est impossible que vous lui ayez tenu un tel propos sans avoir une raison..... — Quand cela serait, monsieur, serais-je obligée de vous la dire? Prétendez-vous me faire subir un interrogatoire? — Je prétends, madame, que vous me donniez la preuve de ce que vous n'avez pas dû dire sans preuve. — Me ferez-vous assigner en justice? — Non, madame; mais je prierai le roi de vouloir nous faire venir chez lui; et il est trop juste pour ne pas accorder à une famille affligée le seul moyen de connaître des torts dont vous avez la preuve en poche. — Mais, monsieur, mais..... — Vous êtes embarrassée, madame, permettez-moi de vous aider. Je vais faire comme un confesseur. Peut-être n'avons-nous pas les mêmes idées sur ce qui déshonore une femme, et le moyen de s'entendre, c'est de s'expliquer. — Mais, monsieur, qu'est-ce que tout cela veut dire? — Un peu de patience, madame; tenez: voyons ce qui déshonore une femme. Elle est déshonorée, par exemple, je ne dis pas lorsqu'elle a un amant, n'est-ce pas?.... mais elle est déshonorée quand elle en a plusieurs ensemble, ou tellement près l'un de l'autre, qu'on ne peut pas croire qu'elle en ait aucun par attachement. Elle est déshonorée quand elle les prend sans discrétion et sans discernement; quand elle les affiche et les quitte sans ménagement; quand elle ne mérite pas qu'ils restent ses amis ou ses connaissances: voilà, madame, ce

qui déshonore une femme. Mais j'ai bien de la peine à croire que ce soit cela que vous imputiez à madame de Lauzun. Vous ne croyez même pas qu'elle ait un amant, et cependant vous avez la preuve en poche..... »

« Il est aisé de concevoir l'embarras extrême de la princesse, qui se tournait et retournait dans son bain sans savoir que répondre, ou ne répondait que par des mots entrecoupés : « Mais..... mon Dieu....! je ne dis pas cela..... Pourquoi donc me faire dire ce que je ne dis pas? — Ce n'est donc pas cela, madame, reprend M. de Choiseul; je vous avoue que je n'en doutais pas. Ainsi poursuivons. Une femme est encore déshonorée lorsqu'elle joue un jeu excessif, lorsqu'elle passe les nuits au jeu, lorsque sa maison est une maison de jeu, lorsque après avoir perdu elle ne paie pas: car les lois du jeu sont à la vérité faites pour les hommes, mais quand les femmes partagent leurs travers, ces lois leur deviennent communes; et véritablement une femme se déshonore de les négliger après s'être mis dans le cas de les suivre. Serait-ce sur cela, madame, que madame de Lauzun nous tromperait? On ne la voit jouer qu'aux six francs au whist, et je n'ai pas ouï dire que personne se plaignît de ce qu'elle ne paye pas quand elle perd. Si cependant vous aviez la preuve du contraire en poche?..... »

« Ici, nouveaux mouvements, nouvelles exclamations. — « Ce n'est donc pas cela, madame? voyons autre chose; car il est impossible qu'à la fin je ne tombe sur ce dont vous avez la preuve en poche....

Ce qui déshonore encore une femme, c'est de ne pas régler sa dépense sur ses revenus; de prendre à crédit chez les marchands, cela est assez commun, cela n'en est pas moins déshonorant, parce que cela est injuste et que cela entraîne (n'est-il pas vrai, madame?) de grandes conséquences pour les femmes. Je ne crois pas que ce soit là ce qu'on reproche à madame de Lauzun. Sa grand'mère lui donne presque tout ce dont elle a besoin, et d'ailleurs je ne crois pas que vous ayez votre poche pleine des mémoires de ses marchands..... — Mais, monsieur, aurez-vous bientôt fini cet interrogatoire? — Encore un mot, madame; je ne connais plus qu'une chose qui déshonore une femme; mais aussi, elle la déshonore bien complétement: c'est de mentir, je ne dis pas pour conter une histoire qui amuse ou fait rire; cela est vilain, mais malheureusement, cela n'est pas déshonorant. Mais mentir pour nuire aux autres, pour outrager la vertu malheureuse, pour imputer ses propres torts aux personnes qui n'en ont pas; voilà, madame, ce qui répand sur une femme le déshonneur et l'infamie à ne s'en jamais relever; mais madame de Lauzun parle si peu; elle est si honnête!.... Ce n'est pas encore cela que vous lui reprochez? Quelle est donc cette preuve que vous avez en poche? — Eh bien! monsieur, puisqu'il faut vous répondre, madame de Lauzun affecte de condamner M. de Lauzun..... — Cela ne serait pas bien, mais cela serait-il déshonorant? M. de Lauzun ne l'aurait-il pas mérité? D'ailleurs, elle n'en parle pas, et certainement vous n'avez pas en poche de quoi la con-

vaincre d'en avoir parlé. — Mais, monsieur, elle a été demeurer chez la maréchale, que M. de Lauzun ne peut souffrir. — Vouliez-vous, madame, qu'elle restât dans la rue? Qui payerait son logement, si sa grand'mère ne lui en donnait pas un? — Mais, monsieur, elle ne veut pas porter les diamants que M. de Lauzun lui a donnés. — Ah! sur cela, je suis à portée, madame, de vous éclairer. M. de Lauzun a donné des diamants à sa femme qu'il n'a pas payés. Elle a reçu même une lettre d'un joaillier qui la menaçait de les lui arracher de dessus la tête lorsqu'elle les porterait..... — Je ne savais pas cela, monsieur..... — Vous n'avez donc pas en poche des preuves de rien qui y ait rapport: et moi, je vais tout vous dire. Madame de Lauzun n'a pas même les diamants chez elle. Elle les a remis en main tierce. J'aurais été d'avis qu'elle les vendît, parce qu'ils sont à elle, parce que M. de Guémenée a dû satisfaire le joaillier comme les autres créanciers; et que comme il n'a point payé sa dot, elle en a besoin pour vivre. —Monsieur, M. de Guémenée la payera exactement. —Je l'espère, madame; et je ne suis pas venu pour entrer sur cela en discussion; je ne suis pas même venu pour justifier madame de Lauzun, qui est fort au-dessus de ce que la méchanceté peut inventer contre elle; mais j'ai voulu vous faire sentir, que l'honnêteté, la décence, l'intérêt même auraient dû vous rendre plus circonspecte; qu'il ne faut pas tenir des propos destitués de toute vraisemblance sur des personnes irréprochables, et vis-à-vis d'une famille qui est en droit, et a les moyens de les

repousser. Enfin, que si l'on a absolument la démangeaison de dire du mal, il vaut mieux le dire en présence des gens, même tête à tête.... — A présent des conseils; monsieur, il faut avouer que voilà une étrange visite. — Je sens, madame, qu'elle peut vous ennuyer, et peut-être voulez-vous sortir de votre bain. Adieu, madame. — Adieu, monsieur....»

« M. de Choiseul sort, et la princesse reste encore quelques minutes dans son bain, pour se remettre de son trouble et faire quelques réflexions, qui malheureusement lui ont été inutiles. »

M. DE Lauzun *n'avait pas en poche de quoi déshonorer* sa femme; et je ne pense pas que s'il eût possédé une pareille preuve, il eût voulu la publier. Mais il en parle fort légèrement, et pour compléter cet article, je me crois obligé de transcrire sa déposition, qui ne peut pas ici avoir trop précisément force de loi : « Madame de Lauzun commença à se repentir de l'espèce de dédain avec lequel elle me traitait depuis notre mariage. Madame la princesse de Poix, cette même demoiselle de Beauveau que j'avais voulu épouser, lui fit mettre de l'amour-propre à gouverner un homme à qui elle avait mis trop peu de prix, *et de qui l'on était alors* (les femmes), *assez généralement occupé*. Le sentiment était le seul moyen facile de revenir et qui ne demandait pas d'explication. Elle joua donc la grande passion, devint ou fit semblant de devenir jalouse de madame de Laval, voulut engager madame de Luxembourg à lui fermer sa

porte, et fit si bien que, sans madame de Guémenée et mon courageux sang-froid, cette pauvre petite femme était à jamais perdue ou sacrifiée à la fausseté du caractère de madame de Lauzun. Elle se mit sous la protection de madame la duchesse de Grammont, et bientôt Chanteloup où j'avais quelques droits à ne pas être tourmenté, me devint insupportable par l'acharnement que l'on mit à vouloir me rendre amoureux de ma femme, et à me dire du mal de madame de Laval. » Voici ce qu'on trouve plus loin. « Madame la maréchale de Luxembourg dit que l'on viendrait saisir les meubles de madame de Lauzun pour les cent mille francs qu'il fallait payer dans huit jours, et que la seule ressource qui me restait, était d'abandonner entièrement ma fortune et ma personne à ma famille, qui voudrait bien disposer de l'une et de l'autre. Je refusai, j'assurai madame la maréchale que les cent mille francs seraient payés et que l'on ne saisirait point les meubles de sa petite-fille. Je sortis et la laissai aller assez mécontente de moi. Quant à madame de Lauzun, elle était dans un embarras qui pensa me faire rire deux ou trois fois, quoique je n'en eusse guère envie. Elle aurait voulu paraître très-sensible et très-généreuse, mais elle ne voulait pas que cela pût lui rien coûter, ni l'engager à la moindre chose. Cela gêna beaucoup tout ce qu'elle allait dire de beau et de touchant; elle prit donc le parti de se taire et de se coiffer. — Je fus (j'allai) à Versailles prier la reine de remettre ma lettre au roi. Elle me reçut d'un air contraint et embarrassé,

me dit que madame de Lauzun était bien à plaindre et que sa conduite était bien noble et bien sensible. Je lui répondis que je ne doutais pas assurément que madame de Lauzun ne montrât de la sensibilité dans toutes les occasions où cela serait nécessaire, mais que je ne la mettrais jamais à l'épreuve pour de l'argent. La reine me demanda, en rougissant, ce que l'on pourrait faire pour moi, et m'offrit sa protection un peu trop en reine pour la circonstance. » — Et comment voulait-il donc que la reine en agît envers lui? pouvait-elle lui offrir autre chose que sa protection comme reine? et ne voit-on pas ici toutes les prétentions d'un jeune fat, gâté par quelques conquêtes, qui avait osé lever ses désirs jusqu'à l'épouse de son souverain? Achevons : « Madame de Lauzun me fit l'honneur dans ce temps-là de m'envoyer un mémoire fait par son procureur, relativement aux suites que pouvait avoir notre séparation de biens dans l'avenir, lorsqu'elle hériterait de quelqu'un de ses parents, et surtout avec les précautions qu'il fallait prendre pour que je ne l'empêchasse pas de disposer de sa fortune. Le procureur de madame de Lauzun n'avait apparemment pas bonne opinion de moi, et ne le cachait pas. Sa formule était ridicule et insolente; il disait sans cesse : « Le procureur de madame de Lauzun ne « sait pas pourquoi M. de Lauzun prétendrait.... Le « procureur de madame de Lauzun serait étonné « que M. de Lauzun, d'après la conduite qu'il a te- « nue, crût.... » Je répondis gaiement et sans humeur à madame de Lauzun. Ma réponse à son pro-

cureur commençait par : « M. de Lauzun dit au « procureur de madame de Lauzun, d'abord qu'il « est un impertinent, ensuite qu'il ne sait pas ce « qu'il dit, et pour tout finir avec lui, qu'il consent « de tout son cœur à tout ce qui pourra convenir « à madame de Lauzun, quoi que ce puisse être. »

N. B. Le paragraphe qui suit cela se rapporte au mois de mars 1778, de sorte que ceci cadre fort bien avec la date de la conversation écrite par M. de Brienne.

MADAME Anson disait hier une chose plaisante. On parlait de quelques hommes de soixante-quinze et quatre-vingts ans surpris *en flagrant délit*. « Voilà, messieurs, comme vous êtes (dit-elle); l'a- « mour est chez vous une passion qui ne finit ja- « mais. » Ce mot est joli, mais il n'est pas exact. Il est rare de trouver des vieillards chez qui l'amour n'ait pas fini d'exercer son empire. Cette petite discussion amena des citations et des souvenirs. — Si j'avais écrit comme vous, me disait-elle, toutes les anecdotes que j'ai sues, j'aurais de quoi remplir une bibliothèque de mes volumes. — En effet, ayant toujours vécu familièrement avec madame la princesse de Talmont, elle apprenait dans sa société une foule de choses secrètes, qu'ignorent toujours ceux qui ne sont point initiés à ces hauts mystères. Elle me raconta que Louis XV avait été très-sage, et avait voulu être sage jusqu'à l'âge de trente ans. Quand pour le tenter, on lui vantait les charmes

d'une jolie femme, il demandait : *Est-elle aussi bien que la reine?* On sent que les courtisans n'osaient pas dire le contraire. Cependant la reine était laide; elle avait dix ans de plus que son mari, et était très-froide dans ses prévenances et dans ses caresses. A ces deux petits défauts, on lui en fit joindre imprudemment un troisième. Son confesseur lui donna des scrupules. Sans consulter l'âge et les désirs du roi, il dit à sa femme qu'il était temps pour elle de se priver des douceurs d'un tendre hyménée; de sorte que, quand le roi passait dans sa chambre, elle se faisait long-temps attendre, prolongeait ses prières très-avant dans la nuit, et finissait par le conjurer de ne plus exiger d'elle de semblables complaisances. Elle lui citait à ce sujet une foule d'exemples respectables. Mais cette froideur et ces demandes révoltaient le jeune monarque. On ne l'ignorait pas. Mais qu'importait que la reine dût être un jour très-malheureuse! L'essentiel était d'empêcher que le roi s'occupât trop du désir de régner : cela a été en tout temps l'ambition de tous les ministres. Il faut que le pouvoir soit quelque chose de bien tentant, puisque de simples dépositaires sont toujours jaloux les uns des autres, et que même ils sont jaloux de le partager avec leur roi!... Fleury pensait de même, puisqu'on l'accuse d'avoir poursuivi avec persévérance l'exécution d'un projet immoral, mais qui, en livrant le roi à la galanterie, devait lui conserver toute l'autorité. Madame de Mailly, jeune, modeste, aimant avec passion le beau monarque, et devenue presqu'une se-

conde La Vallière, parut propre à séduire le roi, sans aucun danger pour le crédit du ministre suprême. Introduite chez lui comme par hasard, elle était très-décolletée, et comme sa jambe était parfaite, en posant ses pieds sur les chenets, elle s'arrangea de manière à la laisser voir. Elle soupirait; et pour commencer la conversation, elle aventura de dire : « Comme il fait froid? — Je le crois bien, lui dit le « roi, vous êtes toute nue. » Malgré la sévérité de cette réponse, ils étaient seuls, la conversation s'anima, madame de Mailly était tendre, et.... *l'amour l'attendait là.* Elle fut vaincue, et le prince se trouva heureux de sa belle conquête. Il en profita, puis il devint inconstant; madame de Mailly pleura et se repentit. On n'a jamais eu à lui reprocher aucune autre faiblesse, ni aucune intrigue de cœur, ni d'avoir envahi le trésor royal. Dès qu'elle ne fut plus aimée, elle se retira, se résigna, et vécut dans la plus humble retraite. Elle était déja parfaitement convertie, lorsqu'un jour entrant au sermon, et ses laquais lui faisant faire place dans l'église, un vieux militaire impatienté dit avec humeur : « Voilà bien de l'embarras pour une catin. — Mon« sieur, répondit-elle avec une extrême douceur, « puisque vous me connaissez, priez Dieu pour « moi. » — Quelle charmante humilité! quand on en possède une pareille, elle doit bien racheter, expier, faire oublier les torts les plus grands.

On a fait circuler cette épigramme.

Si l'empereur faisait un pet,
Geoffroi dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait
A l'honneur de flairer la chose (1).

Lors de nos grandes réformes militaires, qui, comme presque toutes les mesures de cette époque, ont été si funestes au trône, on réforma un régiment de créoles, qu'on appelait le *régiment des volontaires de l'île de Bourbon.* Plus tard on eut besoin de rétablir ce régiment, et les jeunes créoles se présentèrent en foule. Il fit plusieurs campagnes dans l'Inde avec distinction. Enfin en 1789, on songea pour le récompenser à le licencier de nouveau. M. le chevalier de Parny, qui en faisait partie, présenta, le 5 avril, un mémoire au ministre, que j'ai eu sous les yeux, écrit tout de sa main, dans lequel il rappelle les services de ce corps : il dit que, si on le licencie, on ne trouvera plus dans l'occasion, pour le rétablir, le même empressement; que si le besoin de faire des économies est si impérieux, on n'a qu'à accepter la proposition de conserver ce régiment tel qu'il est, en supprimant seulement les appointements, parce que tous serviront gratuitement le roi avec plaisir. Enfin M. de Parny réclame le commandement de ces volontaires. Ce

(1) J'ai appris depuis que ces vers étaient de M. Desmortiers.

mémoire (1) et la proposition généreuse qu'il renferme lui firent le plus grand honneur; mais la révolution commençait, et ses paroles furent perdues, comme celles de tant d'autres. Ce n'était plus le bien, ce n'était pas le mieux qu'on voulait; le démon du mal s'était déja emparé des rênes du royaume.

MADAME la princesse de Chimay, née de Fitz-James, devait être nommée *dame d'honneur* à la nouvelle cour. Mais comme on avait pressenti sa répugnance, on n'a pas osé le lui proposer; on a bien fait, elle aurait refusé. Mais du moins on voulait profiter de son expérience pour le nouveau rôle que tant de gens ont à jouer dans leur exhaussement subit. On a été la consulter pour apprendre les importants détails et les graves devoirs de l'étiquette. Peu jalouse de devenir leur maîtresse d'école, elle a répondu : — « J'ai oublié tout cela; mes malheurs « m'ont fait perdre la mémoire. »

MADAME *Aubry*, native de Montauban, qui a publié, sous le nom d'*Olympe de Gouges*, plusieurs ouvrages assez médiocres, a expié d'une manière sublime, et l'ennui que ses ouvrages ont donné à

(1) Ce manuscrit se trouve aujourd'hui dans un cabinet de livres très-curieux et d'autographes très-rares, du plus grand prix, appartenant à M. de Villenave, littérateur distingué, qui a formé une des plus riches collections de ce genre que l'on connaisse.

ses lecteurs, et les sentiments un peu trop révolutionnaires qui lui échappèrent au moment où un si grand nombre de Français, abusés ou perfides, ne rêvaient qu'une fausse indépendance et une fallacieuse liberté. Louis XVI fut accusé par d'audacieux rebelles; aussitôt cette femme courageuse et répentante écrit *à la Convention*, soi-disant *nationale*, pour demander la permission d'être le *défenseur officieux* du malheureux monarque. Louis XVI périt : bientôt après, madame Aubry fut arrêtée, et elle comparut devant le sanguinaire *tribunal*, si bien nommé *révolutionnaire*. « Quels « étaient vos moyens de défense? lui dit le prési- « dent.— Mon courage et mon amour de la patrie, » répondit-elle. Et elle quitta, presque sans émotion, le siége où l'on venait de l'interroger, pour monter à l'échafaud. Ces détails authentiques, et que je tiens de bonne source, sont exacts. Cependant je viens de me rappeler que le *citoyen* TISSET, dont il a été déja question, différait un peu sur la conclusion. J'ai été le consulter, et voici ce qu'il rapporte du procès de *Marie-Olympe* GOUGES, *veuve* AUBRY, *âgée de trente-huit ans, demeurant à Paris, rue du Harlay, section du Pont-Neuf :* « Pendant le résumé des charges faites par « l'accusateur public, l'accusée haussait les épaules, « puis elle joignait les mains et levait les yeux *vers* « *le plafond de la salle*, puis elle passait tout « d'un coup à un geste expressif, manifestant l'é- « tonnement; puis regardant ensuite l'auditoire, « elle souriait aux spectateurs, etc. Pour se sous-

« traire à la mort qu'on venait de prononcer le « 12 brumaire an II, elle déclara qu'elle était grosse. « Visite fut ordonnée et faite le 13; les médecins « *Théry* et *Naury*, et la matrone *Paquin*, ayant « déclaré la fausseté du subterfuge, il fut ordonné « d'exécuter la condamnation; et le même jour, à « quatre heures du soir, l'exécution eut lieu. Elle « s'écria sur l'échafaud, en fixant le peuple qui l'en- « tourait : *Enfants de la patrie, vous vengerez « ma mort.* »

J'ai lu beaucoup d'*Histoires de France* et divers *Mémoires*, et je n'avais pas encore appris, ou du moins je n'avais pas fait attention à un trait qui honore une famille à laquelle j'ai l'avantage de me trouver allié. Le baron de Pugeol ou de Pujol (ce nom a été écrit autrefois de ces deux manières), quoique intime ami du maréchal de Montmorency, dont la carrière militaire fut terminée sous les murs de Castelnaudary, ne voulut jamais entrer dans sa révolte. Le maréchal ayant été le visiter dans son château, il le reçut avec toute la distinction qu'il méritait; mais après le souper, il le pria, le supplia de renoncer à son funeste et injuste projet. En vain le maréchal opposa à ses instances des sollicitations et des promesses; il refusa de lui accorder tout secours. Le lendemain, en le reconduisant, il lui répéta les mêmes choses, et depuis ce jour il rompit tout commerce avec lui : « J'étais, dit-il,

« l'ami d'un grand homme, mais je ne serai jamais « l'ami d'un révolté (1). »

PARMI les amateurs des lettres, il y en a peu sans doute, peut-être n'y en a-t-il point qui se ressouviennent de l'abbé Desjardins. Il n'y a pourtant qu'une trentaine d'années qu'il ne vit plus, et il aurait pu, comme un autre, publier le *catalogue* de ses ouvrages. Il saisissait toutes les circonstances, toutes les époques remarquables, pour offrir au public une pièce de vers. Il vivait lors de la paix de 1762, et il chanta cette paix de 1762 comme M. de Cubières vient de chanter celle de Lunéville! Dans une maison où il allait souvent, quelqu'un lui dit : « L'abbé, avez-vous le dernier numéro de *l'Année littéraire?* — Non. — Il y est question de votre ode sur la paix. — Ah! ah! voyons un peu ce qu'en dit ce coquin de Fréron. » Il lit : « La muse « de M. l'abbé Desjardins s'est aussi réveillée à « l'occasion de la paix. » *Il écrit bien, ce garçon-là, je l'aime tout-à-fait;* et il continue : « Il a fait « une ode en français, et une en latin. Les vers « latins sont mauvais, les vers français ne valent « rien. » — *Le scélérat! l'impudent! il ne sait ce qu'il dit, il ne mérite pas qu'on le lise.* Et il

(1) Souvenir honorable pour MM. de Pujol d'aujourd'hui, qui ont eu aussi le bonheur de rester fidèles dans nos temps de félonie et de sédition.

rejeta avec colère sur une table le pauvre cahier. Cette anecdote m'a fait composer ce dialogue :

PEINE D'AUTRUI N'EST QU'UN SONGE.

Narsès déchire mes brochures.
—C'est trop peu pour être en courroux.
—Ses extraits sont tout pleins d'injures.
—Tant mieux! on le croira jaloux.
—Mais si le malin personnage
Allait décocher contre vous
Les noirceurs de son griffonnage?
—Le coquin mourrait sous mes coups.

Cette boutade me remet en mémoire un pauvre diable d'auteur que *sa stérile abondance* exposa souvent à la malignité des critiques; et comme M. *Gabriel Mailhol* appartient à une province qui m'est chère, je vais placer ici des renseignements positifs sur lui, sur sa famille, et sur deux de ses cousins qui ont écrit aussi. Leur réputation ne fut pas, il est vrai, très-éclatante; mais peut-être sont-ils tombés dans une trop grande obscurité, puisqu'ils sont oubliés dans la plupart des biographies où l'on recueille tout. Le lecteur en jugera.

Mailhol (*Claude*). P. Viguerie, dans ses *Annales de Carcassonne*, le fait naître vers 1700; il s'est trompé. Fils de *Gabriel* Mailhol, marchand, et de *Marie* Grandié, il naquit à Carcassonne, le 16 novembre 1703. Je copierai à présent

le reste de l'article : « Élevé à Paris, il y de-
« vint genovéfain; condisciple de LE COURAYER,
« il n'épousa point ses erreurs. Il fut savant en grec
« et en hébreu. On a de lui un bon *Mémoire sur*
« *les longitudes à decouvrir en mer.* L'Acadé-
« mie de Caën lui offrit une place d'académicien,
« de laquelle il la remercia. Celle de Béziers se l'as-
« socia à l'occasion d'un excellent *Mémoire sur un*
« *marbre des Juifs que l'on voit à Béziers.* Ce
« mémoire prouve que la chronologie des Septante
« est préférable à celle de l'hébreu actuel; ce qui
« assure quinze cents ans d'antiquité de plus au
« monde, et rapproche la chronologie de la Bible,
« de celle des Égyptiens et des Chinois. »

Quinze cents ans c'est beaucoup trop; et M. P. Viguerie a dû se tromper dans cette exposition, puisqu'il ne s'agit, dans les *deux mémoires*, que de la différence de deux cent quarante ans. Suivant l'inscription, le temple de Jérusalem (qui s'y trouve clairement désigné) fut achevé le troisième jour du dernier mois de l'année 4900; époque qui s'accorde parfaitement avec la chronique des *Septante :* d'où M. Mailhol conclut que la nation juive suivait cette chronologie dans le temps que cette inscription a été composée, c'est-à-dire sous le règne de Trajan, et que par conséquent il faut aussi la suivre préférablement à celle de notre Bible hébraïque. Pour appuyer davantage son système, M Mailhol fait voir que l'époque fixée par le marbre de Béziers dénoue plusieurs difficultés qui embarrassent beaucoup ceux qui s'occupent de

la chronologie sacrée. Il explique ensuite pourquoi la chronologie du texte hébreu qui, selon lui, était nécessairement conforme à celle des *Septante* lorsque l'inscription fut gravée, s'est trouvée ensuite si fort altérée et réduite à l'état d'imperfection où on la voyait à l'époque qu'il écrivait. Il attribue cette altération à un certain Juif nommé Akiba, qui vivait vers l'an 138. Il entreprend même de révéler les ruses et les stratagèmes que ce fourbe mit en usage pour faire réussir son projet, et les motifs qui l'engagèrent à commettre de pareils attentats sur le texte hébraïque. Ces deux mémoires parurent en 1770, et ils attirèrent l'attention du savant M. Séguier, qui écrivit quelques objections dans une lettre datée de Nîmes, le 15 juin 1770. M. Mailhol y répondit, le 5 août 1771, *à St-Nicolas de Campagnac*, signant : *F. Mailhol, C. R.* Son style est élégant, ferme, concis, et plein d'une solide instruction. Au reste, l'opinion qu'il soutint dans ses doctes écrits est très-orthodoxe. La chronologie des Septante, adoptée par les Pères ainsi que par le Martyrologe romain, fait remonter la création, non pas à quinze cents ans plus haut, mais à neuf cents et tout au plus à mille, suivant la manière des interprétateurs. Le P. Pezeron *a prouvé* que le texte hébreu était autrefois conforme à celui des Septante, que la chronologie était absolument la même, et enfin que ce sont les Juifs qui, au temps d'Adrien, le changèrent, l'altérèrent et rétrécirent l'intervalle pour qu'on ne retrouvât point les deux mille ans produits entre Abra-

ham et Jésus-Christ (1). — *Claude Mailhol* mourut en 1775.

« MAILHOL (*Jean-Pierre*), frère du précédent, né à Carcassonne, le 20 janvier 1729. Il fut élevé à Paris, et en revint bachelier de Sorbonne. On a de lui, l'*Oraison funèbre de Louis XV*, qui fut louée par les journaux; et un *Exercice de l'ame pendant la messe et les vêpres*, fort propre à nourrir la piété. Il a été chanoine, théologal et grand-vicaire à Mirepoix. (Article extrait des *Annales de Carcassonne*, par P. Viguerie.)

MAILHOL (*Gabriel*), fils de *François* MAILHOL, marchand drapier, et de *Marie-Anne* MARTIN, naquit à Carcassonne, le 6 avril 1725. (P. Viguerie s'est trompé en mettant 1724, ainsi que dans quelques détails de sa notice.) M. Mailhol fut un des plus féconds et des plus médiocres écrivains du dix-septième siècle. Malheureusement pour lui et pour nous il envoya, en 1750, à l'Académie des *Jeux Floraux*, un poëme intitulé : *les Beaux-*

(1) Les monuments égyptiens, très-connus aujourd'hui, ces monuments qui ont fourni tant d'observations intéressantes aux MM. Champollion-Figeac, ne remontent pas au-delà de 2200 ans avant J. C. Ce qui fait au moins 1000 ans après le déluge, et par conséquent ce qui se trouve d'accord avec les Septante, et sert à confondre les absurdes assertions d'une foule d'incrédules, que leurs passions et leur ignorance égarèrent dans le dédale des erreurs.

Arts placés au temple de Mémoire, qui fut couronné. — On prétend que l'Académie de Pau lui accorda aussi un prix; et ces deux couronnes poétiques décidèrent sa vocation, et l'entraînèrent à parcourir une carrière presque toujours épineuse, soit qu'elle nous procure de la gloire, soit qu'elle ne nous donne que de la honte. — Le premier ouvrage considérable qu'il fit imprimer avait pour titre, *Anecdotes orientales*, 2 vol. in-12, 1752, qu'il ne faut pas confondre avec les *Anecdotes orientales*, publiées en 1773 par Mentelle.— La *Nouvelle du jour, ou les Feuilles de la Chine*, in-12, 1753, fut son second ouvrage; *mauvais roman*, dit Fréron dans l'analyse qu'il en fait, et il ajoute ces sages réflexions : « Je ne me lasse point « d'admirer les rares dispositions, les talents sin- « guliers, l'heureuse facilité que la nature prodigue « à nos jeunes écrivains; avant que de se mêler « d'écrire, on travaillait long-temps autrefois, on « se formait le goût, on étudiait les bons modèles, « on apprenait sa langue, on consultait les sources « on approfondissait l'art et ses principes. Dans ce « siècle, des écoliers à peine sortis de leurs classes « enfantent des merveilles. Ils sont doués du même « privilége que les gens de qualité dans le BOUR- « GEOIS GENTILHOMME, de *savoir tout sans avoir « rien appris*. Ils se demandent tous les matins « en se levant : *Quel chef-d'œuvre produirai-je « aujourd'hui?* ferai-je une tragédie, une comédie, « une histoire, un roman? » — Après ces débuts, M. Mailhol donna au théâtre, en 1753, *les*

Femmes, comédie-ballet; en 1754, *Paros*, tragédie en cinq actes, où l'on trouve ce vers :

Plus il est satisfait, plus mon désir s'allume.

et ces deux-ci, dont on fera telle application que l'on voudra :

Quand on a l'art heureux d'imposer aux mortels,
En méritant la foudre, on obtient des autels.

Il donna de plus *les Lacédémoniennes* ou *Lycurgue*, comédie en trois actes, en vers libres, avec un ballet intitulé : *Atalante et Hippomène.* Comme Fréron rendit compte sévèrement de ces diverses productions, l'écrivain piqué au vif lui adressa une *lettre* rancunière; ce qui lui attira de nouvelles critiques, d'abord pour le *Cabriolet*, roman, 1 vol. in-12, et ensuite pour le *Prix de la beauté, ou le Jugement de Pâris*, comédie-ballet, qu'il publia l'année suivante (1754). Fréron finit, par ces mots rigoureux, son article sur le premier ouvrage : « C'est par ce mariage ridicule que se ter-« mine cette indécente brochure, où il n'y a ni es-« prit, ni goût, ni intérêt, ni style. » Peut-être ce dernier reproche est-il un peu outré, car parmi les morceaux que Fréron cite, on trouve ce portrait qui n'est pas tout-à-fait dénué de style : « L'of-« ficier et surtout le mousquetaire, est un homme « aimable, instruit de ses devoirs et des bienséances, « savant sans pédanterie, bel-esprit sans vanité, « courageux sans rudesse, vif sans étourderie, ga-

« lant sans indiscrétion. Il est l'ami de tous les « époux, pour devenir celui des femmes. Conseil- « lant les auteurs, les magistrats, les coquettes, il « sait donner à propos un coup d'épée, tourner « agréablement un pompon, placer une mouche, « couper le rouge, écrire une lettre avec élégance, « un billet avec tendresse, et des vers avec esprit. » Fréron dit de la comédie : « C'est un dialogue froid « entre *Junon*, *Minerve*, *Vénus*, *Pâris* et *Mer-* « *cure*. Nul esprit, nulle image, nulle idée, nul « caractère, nul style, nulle douceur, nulle harmo- « nie dans la versification; pensées triviales, style « languissant, vers durs et secs. *Junon* y parle sans « dignité; *Minerve*, sans noblesse; *Vénus*, sans « ceinture. » En 1757, *Ramir*, comédie héroïque, dans laquelle M. Oraignon, avocat, avait composé quelques tirades, eut du succès. Elle fut suivie de la *Capricieuse*, dont Mlle Riancourt et milord T.... avaient fait la musique. Cette *Capricieuse* était une parodie de *Célime* ou le *Temple de l'Indifférence*, pièce qui avait été jouée en 1756, paroles de M. de Chenevières, musique du chevalier d'Herbain. Le *Philosophe nègre*, en deux parties, in-12, parut en 1764; *les Bonnets, ou Talemik et Zinera*, in-12, en 1765; et *Eumémie et Gondamir*, *histoire française*, in-12, en 1756. Il dut produire encore d'autres ouvrages dont la trace m'a échappé. En voici pourtant un autre que je puis indiquer. Voltaire dit : « Molière avait écrit son *Avare* en prose, « pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si « bon, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il

« était, et que *personne n'osa plus y toucher.* » On ignore où Voltaire avait pris ce fait qu'il rapporte avec tant d'assurance, et il n'est pas certain que Molière eût résolu de mettre en vers cette pièce. Quoi qu'il en soit, quelqu'un *osa y toucher*, et ce quelqu'un fut notre auteur. « C'est en 1775 (a « écrit M. Auger) qu'a paru ce chef-d'œuvre de « hardiesse et de sottise. » L'éloge est court et bon, comme on dit, et malheureusement pour M. Mailhol, il m'est impossible d'en contester la justesse. — Le 12 août 1768, il avait épousé, à St-Papoul, Jeanne FAURÉ, et s'était établi dans cette petite ville épiscopale. Il eut de ce mariage une fille qu'il accorda au célèbre conventionnel Gaston, *représentant du peuple* du département de l'Arriège. Le lieu où il résidait l'avait député aux états de la province; il revint ensuite à St-Papoul, et c'est là qu'il décéda, le 4 juin 1791. En 1783 et 1784, il s'occupait d'un poëme épique en dix chants, intitulé : *La France sauvée, ou Abdérame défait.* Il débutait ainsi :

De l'Afrique en fureur je chante les exploits,
Effroi de nos aïeux, prêts de subir ses lois,
Et la France à son tour vengée et triomphante
Sur les membres épars de l'Afrique sanglante;
Lorsque, non loin de Tours, par Martel indigné,
Le Maure impétueux périt exterminé.

J'ai un plus long fragment de ce poëme manuscrit; mais je n'en transcrirai pas davantage; et malgré les notes sur *les plus grandes maisons de France*,

dont l'auteur avait enrichi chaque chant, je doute que ce prétendu poëme eût réussi s'il avait paru.— J'allais oublier les *Lettres aux Gascons*, imprimées à Toulouse, in-12, en 1771. Elles sont suivies des héroïdes de *Gabrielle de Vergy* et du *comte de Fayel*, qui étaient une réimpression. Cette dernière se trouve dans le *Mercure de France* du mois d'avril 1769. L'abbé Sabatier, de Castres, le jugeait ainsi en 1778 : « Auteur de plusieurs romans « éphémères, d'une tragédie et de quelques comé- « dies qui ne sont connues que par leur chute. Ce « serait en dire assez, si nous ne pouvions ajouter « à sa louange, qu'il s'est exécuté lui-même, et pa- « raît avoir renoncé à la poésie et sans doute à la « prose. Combien d'auteurs aussi malheureux et plus « opiniâtres! » Cette notice a dû prouver que M. Mailhol avait peu tenu à mériter ce dernier éloge, et qu'il était loin de s'être guéri de sa métromanie.

VOLTAIRE marquait à Saurin, en 1772 : « J'ai « toujours sur le cœur la belle tracasserie que m'a « faite ce M. *Le Roi*, sur le livre de l'*Esprit*. Vous « savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus « le seul qui osai m'élever contre ses juges, *et les* « *traiter d'injustes et d'extravagants comme ils* « *le méritaient assurément.* » (Voltaire disait sans doute cela par *tolérance;* car on va voir.) « Mais « vous savez aussi qué je n'approuvai point cet « ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire.... Il y a « des traits ingénieux dans ce livre; *il y a des*

« *choses lumineuses* (les attaques par exemple « contre la religion), et souvent de l'imagination « dans l'expression ; mais j'ai été *révolté* dans ce « qu'il dit sur l'amitié. J'ai été *indigné* de voir « *Marcel* cité dans un livré sur l'entendement hu- « main, et d'y lire que la *Le Couvreur* et *Ninon* « ont eu autant d'esprit qu'*Aristote* et *Solon*. Le « système que tous les hommes sont nés avec les « mêmes talents est d'un ridicule extrême. Je n'ai « pu souffrir un article intitulé : *de la Probité par* « *rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une in- « finité de citations puériles ou *fausses*, et pres- « que partout une affectation qui m'a prodigieuse- « ment déplu. Mais je ne *considérai* alors que ce « qu'il y avait de bon dans son livre, et l'*infâme* « *persécution* qu'on lui faisait. *Je pris son parti* « *hautement;* et quand il a fallu depuis analyser « son livre, *je l'ai critiqué très-doucement.* » Pour un homme *indigné*, voilà une indignation bien philosophique. Eh quoi ! quand cet ouvrage n'aurait renfermé que les fautes que Voltaire relève, n'en était-ce pas assez pour excuser les juges qui le condamnaient, et étaient-ils *infames*, ceux qui blâmaient les dangereux principes, les anecdotes pernicieuses, et l'immoralité de cette monstrueuse production ?...

XIPHILIN rapporte, dans son abrégé de Dion Cassius, que le pont de Trajan, sur le Danube, était posé sur vingt piles de pierre; qu'elles étaient carrées, ayant soixante pieds d'épaisseur et cent cin-

quante de hauteur, éloignées l'une de l'autre de cent soixante pieds. Il ajoute que l'empereur Adrien, craignant l'incursion des barbares, où peut-être par jalousie contre un aussi bon prince que Trajan, fit rompre ce beau pont et ne laissa que les piles; l'on en voit encore les traces. Le même auteur rapporte une chose que M. le comte de *Caylus* trouvait *impossible à croire;* c'est que ce pont fut établi sans que l'on eût détourné les eaux du Danube et que le fond n'en est aucunement assuré. Qu'y a-t-il là de surprenant? Les Romains ne connaissaient-ils pas l'art de bâtir sur pilotis et celui des encaissements? Comment le cardinal de Richelieu fit-il jeter dans la mer cette fameuse digue qui empêcha les vaisseaux d'approcher de la Rochelle? A-t-on été obligé de *détourner* les eaux de la Durance aux environs d'Avignon et détournera-t-on celles de la Gironde à Bordeaux, pour établir les deux plus beaux ponts qui puissent peut-être exister en France?

On parlait de l'ouvrage trop agréable à lire, où Voltaire, avec un esprit infini, a déshonoré une des plus célèbres héroïnes françaises, la vaillante *Jeanne d'Arc.* Quelqu'un dit très-judicieusement à ce sujet: — « Si ce poëme n'était pas une mauvaise action, « il serait peut-être un bon ouvrage. »

Lorsque M. Pons, de Verdun, fit paraître le recueil de ses petits vers léchés et de ses contes,

on lui appliqua ce trait, qui se trouvait dans ses propres œuvres :

Pour trouver bons des vers qui sont mauvais,
Il n'est rien tel que de les avoir faits.

JEAN-BAPTISTE Lacombe, maître d'école à Bordeaux, y devint l'effroi de ses compatriotes au moment de la terreur produite par le régime révolutionnaire. Il présida la commission militaire qui envoya dans cette ville tant de victimes à l'échafaud. L'accusé n'y avait pas la faculté de se défendre; Lacombe l'interrompait en disant : *Le tribunal est fixé sur ton compte;* alors il regardait les autres juges qui ne disaient mot, et il se hâtait de prononcer l'arrêt de mort. Lacombe s'était enrichi par les présents et le pillage de ses victimes. Après la chute du parti de la *Montagne*, le tribunal de Bordeaux l'envoya à son tour au supplice, le 15 août 1794, et ce scélérat y alla accompagné par un peuple immense qui l'accabla de malédictions. Après avoir entendu sa condamnation, il s'écria : « Bordeaux « m'a les plus grandes obligations; si j'avais suivi « les ordres que j'avais reçus, j'aurais fait périr « deux fois autant d'accusés, et plusieurs *de ceux* « *qui m'écoutent n'existeraient plus.* » Il disait en effet dans ces derniers mots le secret des révolutions, qui exigent toujours de nombreuses victimes. Il avait reçu des ordres! soit : mais des *ordres* excusent-ils dans de pareilles rencontres? et excusent-ils un JUGE?....

PANARD, le chansonnier par excellence, a fait ce joli quatrain :

Où l'on me verse du bon vin,
Volontiers je fais une pause:
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

EN se promenant dans le parc de St-Cloud, Buonaparte a fait une chute du haut de sa calèche, ce qui a fait écrire à un jeune poète (Millevoye) :

N'a pas long-temps qu'allant je ne sais où,
Le demi-dieu du grand siècle où nous sommes,
Moins bon cocher des chevaux que des hommes,
Faillit, dit-on, à se casser le cou:
Mal advenait au moderne Hippolyte,
Si bien à point il n'avait fait le saut.
Napoléon, c'est un avis d'en haut:
Chute s'ensuit lorsque l'on va trop vite.

UN Nantais s'était livré par goût à la poésie, et il aurait pu y moissonner des lauriers; mais, appelé à d'autres travaux et à d'autres études, il a quitté les nymphes d'Aonie pour Esculape. M. de Kérivalant lui a adressé à ce sujet cette imitation du second quatrain de la soixante-dixième strophe du onzième chant de la *Jérusalem délivrée :*

Émule de Sophocle et chéri d'Apollon,
Il pouvait des héros éterniser le nom;

Mais il sut préférer la gloire moins brillante
D'arracher à la mort l'humanité souffrante.

M. Pariset lui a répondu :

Oui, je quitte, en effet, ces bords délicieux
Où le dieu des beaux vers tient sa cour immortelle.
Vous, dont elle applaudit les chants mélodieux,
Elle n'a rien perdu, vous lui restez fidèle (1).

Je reviens au *Journal de la Police*. J'en ai sous les yeux un nouveau volume énorme, renfermant les années 1763, 1764 et 1765. Il est rédigé avec plus d'étendue et plus de soin, par un M. *Marais*, bel-esprit de la police, et l'un des chefs les plus adroits de l'espionnage d'alors. Dans ce que j'y vais prendre, je vais simplement transcrire; que toute la gloire de la rédaction lui reste. *J'aime à rendre à César ce qui appartient à César*, et à M. Marais son registre. Je ne lui prendrai pas tout, il faut être sobre de pareilles citations. Toutefois, je crois ceci une étude morale. Quand on songe que ce recueil a été composé pour amuser les ennuis d'un roi dont le

(1) Cabanis avait cultivé le bel art des Muses, et commencé à traduire Homère avec succès, quand il consacra tous ses loisirs à la médecine. M. Pariset a suivi ce généreux exemple ; mais plus heureux que Cabanis, M. Pariset a repoussé les principes de matérialisme qui séduisirent son prédécesseur et égarèrent sa plume. Les talents de ce médecin illustre, ses faciles improvisations, son amour de l'humanité, son dévouement en Espagne et en plusieurs autres rencontres, sont un garant qu'on lira ces deux impromptus avec le plus grand intérêt.

cœur était malade et infidèle; que ceux qui y figurent étaient les plus hauts personnages de ce temps-là, qui semblent nous rappeler ce vieux proverbe : *Tout ce qui reluit n'est pas or;* en le considérant, dis-je, sous cet aspect, il me semble qu'il n'est pas mal d'aller fouiller avec discrétion dans ces archives du scandale et du vice, pour y puiser quelques traits. —Ma préface est faite; c'est à présent à M. Marais à parler :

7 *janvier* 1763. — Madame la baronne de Wasberg commence à faire du bruit à Paris; effectivement elle peut passer pour une jolie femme, et M. son mari pour un très-sot personnage. La chronique prétend que M. le prince de Soubise a obtenu ses faveurs en Allemagne, pendant la dernière campagne, et que c'est lui qui est cause qu'elle est venue à Paris. M. de Coïgny n'a pu la voir sans ressentir l'effet de ses charmes, et il met tout en usage pour lui plaire. Monseigneur le comte de la Marche, de son côté, la pourchasse vigoureusement et met tous les grisons en campagne pour y parvenir. Le mari en est extrêmement jaloux; mais la princesse de Kinski, que cette dame fréquente, favorise la recherche de ce prince. Il paraît même que madame de Wasberg ressent un tendre mouvement pour S. A.; mais elle est fort embarrassée; elle sait, à n'en pouvoir douter, que son cocher est l'espion de son mari et qu'il lui rend compte de toutes ses démarches. Cependant le prince l'assiége dans toutes les règles, et il n'épargne rien pour former des intelligences

dans l'intérieur de la place. Il me disait dernièrement : « En vérité, si ces animaux de maris savaient la peine « qu'on se donne pour faire plaisir à leurs femmes « sans qu'ils s'en aperçoivent, loin de s'en fâcher, « ils en auraient de la reconnaissance. » Je pris la liberté de lui répliquer que cela était certain, mais que ces gens-là avaient été toujours très-ingrats pour de pareils services, ce que je croyais être un bien pour Son Altesse, qui sans cela pourrait bien succomber sous le poids de tant de reconnaissance.

—M. le marquis de Lugeac, commandant les grenadiers à cheval, fait une cour assidue à madame de la Rennière, femme du fermier-général ; il n'y a cependant encore rien de commencé. Cette dame paraît faire une belle défense. Il est vrai qu'elle est encore remplie de préjugés, et s'imagine *bonnement que c'est un crime capital de manquer à son mari.* (La belle morale! Il est vrai que c'est de la morale de la police.) Cependant elle paraît flattée des douceurs que lui débite M. de Lugeac, et il y a lieu de présumer que, s'il persévère, il bannira de son esprit les terreurs que lui fait son confesseur.

14 *janvier.* — Monseigneur le comte de la Marche, favorisé par madame la princesse de Kinski, et secondé par Mlle Lebrun, femme de chambre de madame la baronne de Wasberg, a triomphé de tous ses rivaux. La chose a eu lieu chez une marchande de modes, parente de la femme de chambre. Elle y alla hier 13, sous prétexte de faire des acquisitions: ce qu'on lui fit voir ne lui plut pas; on lui offrit

de monter au magasin, où le cocher espion ne pouvait la suivre ni la voir : le prince l'y attendait. (J'abrége le récit.) On les laissa seuls, elle devait revenir pour faire d'autres achats. Le prince parut enchanté de sa bonne fortune, surtout d'avoir prévenu son père qui soupire aussi. Il fut magnifique et généreux envers tout le monde, et, ajoute l'honnête M. Marais : « Il a donné aussi quatre louis à un de mes gens « qui a remis fort adroitement plusieurs de ses let- « tres à Mlle Lebrun pour sa maîtresse. » — Le joli métier que vous faisiez, messieurs de la police!

— Madame Pater va, à son grand regret, s'en retourner dans son pays. Son mari trouve qu'elle s'amuse trop ici pour son repos; et s'il a évité l'*apanage*, c'est qu'il y avait trop de prétendants. Le prince de Condé était dans l'intention de la battre en brèche; mais la foule lui a fait peur. Son Altesse paraît ne pas aimer l'éclat dans ses conquêtes amoureuses, et est un peu taciturne de son naturel.

N. B. Plusieurs articles suivants apprennent que madame de Wasberg a résisté au comte de la Marche, qu'il n'y a eu que des préliminaires. Aussi M. Marais la traite-t-il sans facon de *franche coquette*. Pour madame Pater, elle ne partit point tout de suite; et M. de Vintimille, le prince de Soubise, même le roi, paraissent lui vouloir du bien.

18 *février* 1763. — Madame la comtesse du Rumain, de la maison de Gamache, a pour M. de Roquelaure, évêque de Senlis, l'attachement le plus tendre, et ce prélat a pour les charmes de cette dame

une dévotion qui va jusqu'à l'idolâtrie. Plût à Dieu que les intérêts de son diocèse lui fussent aussi chers!

— M. le comte de Sabran, depuis son retour de l'armée, a quitté la petite Louison, nièce de Deshays de la Comédie Italienne, et a pris la Dlle Collet, attachée au même spectacle. Il y a déja plus de quarante-cinq jours que cette intrigue dure. Il y boit, mange et couche fort souvent. Comme elle n'est pas aussi jolie que Louison, il y a lieu de croire qu'il ne fera pas avec elle tant de sottises. Toute la famille de Deshays blâme beaucoup la Dlle Collet d'avoir écouté M. de Sabran, surtout après avoir été capable de débaucher Louison. La Dlle Collet répond, que *comme il n'y a pas cela à craindre avec elle, elle veut l'empêcher d'en débaucher d'autres.*

24 *juin* 1763. — Tous les étrangers conviennent qu'il n'est pas possible de voir un plus beau coup d'œil que les illuminations de madame de Pompadour; et ils blâment très-fort les artificiers, à qui ils prétendent qu'on avait donné carte blanche pour la dépense, de n'avoir pas pris des précautions pour mettre l'artifice à l'abri de la pluie. Ils sont désespérés de n'avoir pas vu la fin d'un feu dont le commencement leur faisait espérer du merveilleux. Ils disent qu'en Angleterre on ne leur ferait aucune grace.

* *N. B.* Passons sur cette dernière réflexion un peu cruelle de M. Marais; mais faisons ici une remarque, qui amène, je crois, une conclusion assez morale. Il

n'est fait mention dans le journal que je parcours que d'aventures galantes, et il n'est question de rien de ce genre dans le paragraphe précédent. Mais l'instinct *merveilleux* de M. Marais lui a fait sentir que des détails qui concernaient madame de Pompadour pouvaient être placés par exception dans cette histoire du vice, où figurent tant de femmes libertines et tant de filles entretenues. Que dut penser Louis XV en lisant ces *notes*, s'il fit ce même rapprochement ?

15 *juillet* 1763. — M. le marquis de Genlis qui vivait, depuis sa sortie du château de Saumur, avec la Dlle Boligny, qui avait été entretenue ci-devant par M. le marquis de Montmorain, gouverneur de Fontainebleau, vient de la quitter par des raisons de dégoût. Cette demoiselle, qui était d'une très-jolie figure, vient d'avoir la petite-vérole, et cette maladie l'a changée au point qu'elle n'est pas reconnaissable. Le marquis l'a fait soigner avec la plus grande attention; mais à son rétablissement, son cœur ne lui a plus rien dit pour elle. Cependant il a dissimulé encore quelque temps et a diminué ses visites, afin de préparer tout doucement la pauvre Boligny à son changement. Cette fille lui est réellement attachée. Enfin, il lui a signifié son congé, et, pour en adoucir l'amertume, il lui a envoyé son portrait et un contrat de douze cents francs de rente viagère. Malgré l'honnêteté de ce procédé, Boligny est inconsolable; elle pleure jour et nuit devant son portrait qu'elle a attaché dans son lit. Comme les pleurs soulagent ordinairement les femmes, il y a lieu de croire que cette douleur se calmera.

14 *octobre* 1763. — M. le duc de Fronsac a enfin trouvé le secret de plaire à madame la présidente de Boulainvilliers. C'est lui qui est aujourd'hui l'amant favorisé, et cette dame a la complaisance de se rendre deux ou trois fois par semaine à la petite maison de ce jeune seigneur, sise rue de Pincourt. Il doit revenir dimanche prochain de Fontainebleau pour la voir, et comme il en est extrêmement jaloux, il a chargé pendent son absence la femme Masse, tenant le cabaret du Port-Mahon, au coin de la rue Sainte-Anne, qui a été ci-devant femme de charge dans la maison de M. son père, de lui trouver un homme intelligent pour observer la conduite de cette dame, etc.

28 *octobre*. — La Dlle Théophile, jeune, grande, bien faite et très-bien de figure, connue pour avoir demeuré une année chez la Varenne, rue Feydeau, demeurant aujourd'hui rue des Vieux-Augustins, reçoit journellement les visites de M. le duc de Grammont. Il la paie très-bien, *à ce qu'elle m'a dit*; mais cela n'empêche pas qu'elle ne lui associe M. le marquis de Chimène, M. Rocher, trésorier des ponts et chaussées, M. Mercier, fermier-général, et le sieur Moëte, ancien directeur de l'Opéra-Comique. Tous ces messieurs concourent à l'augmentation de la fortune de cette demoiselle; cependant elle n'est pas fort à son aise, et est toujours logée en chambre garnie. Elle dissiperait un royaume si elle l'avait à sa disposition.

— Le monde qui est à la campagne et les plaisirs

de la cour rendent Paris bien stérile en fait d'anecdotes galantes. *Il faut espérer* que la fin de ce mois les rendra plus abondantes (1)!!!

23 *décembre* 1763. — M. Bertier de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, est lié depuis six mois avec une jeune personne très-aimable, qu'on dit être Italienne et s'appeler d'Olimpia. Elle demeure rue du Haut-Moulin, à la butte Saint-Roch, dans un appartement très-honnête. M. l'intendant va la voir tous les jours, et toujours sans domestique et à pied. J'ignore encore le bien qu'il lui fait, parce qu'il n'y a que peu de jours que j'ai découvert cette intrigue; mais sa maison paraît aller rondement, et avec beaucoup de décence. Elle n'est même point regardée par ses voisins comme femme entretenue; on la croit vivant de son bien ou tout au moins de ses talents, car on assure qu'elle est bonne musicienne, ayant une belle voix et jouant très-bien de la harpe et de la guitare. J'espère avant peu être instruit à fond de cette intrigue. Il faut croire que madame l'intendante l'ignore entièrement, car elle ne manquerait pas de faire un beau bruit, puisque les petites historiettes de M. d'Harnoncourt lui *font venir la chair de poule.*

17 *février* 1764.—M. le président de Salabéry ne voit plus la D^lle^ Saint-Hilaire, dont il s'était chargé

(1) Admirons ici la force des principes de ces messieurs de la police; un de leurs dignes chefs regrette que les déréglements de conduite ne soient plus aussi nombreux! Cela méritait d'être noté.

après M. Amelot de Chaillou. Depuis quelque temps il circulait chez différentes femmes, dans l'intention d'y rencontrer une personne à son goût ; enfin, la Dlle Testar s'est offerte à ses regards : il l'a trouvée délicieuse et lui a proposé de l'entretenir. Elle a accepté volontiers la proposition, et le président lui a donné quinze louis pour le premier mois, se réservant de lui faire des cadeaux, si elle se conduit à sa satisfaction. Mais je pense qu'elle lui épargnera l'embarras du choix, car elle est toujours aux appointements de M. de Gomicourt, commissaire des guerres des chevau-légers de la garde, et malgré cela, est en marché avec M. le comte de Rochefort, sans compter ce qu'elle tire encore du sieur de Surmanie, qui en perd la tête depuis qu'il voit qu'elle est goûtée. Mais elle dit, lorsqu'on lui fait des représentations sur ses coquetteries, *qu'elle aime le premier mois, parce qu'il fournit une certaine aisance pour se produire, et qu'elle ne se fixera qu'en faveur de celui qui lui fera tout à coup des rentes.* — Elle trouvera difficilement un semblable parti ; mais elle paraît avoir la tête bien légère pour fixer de prime abord un honnête homme (1).

30 *mars* 1764. — La Dlle Arnould, de l'Opéra (2),

(1) La bonne expression en cet endroit ! et dans la bouche d'un agent de la police !

(2) M. Albéric Deville a dit de cette spirituelle actrice :

L'épigramme, souvent, épuisa ses bons mots ;
Et l'on ne sut jamais mieux saisir l'à-propos.

Le même auteur a fait ainsi l'apologie de Mlle Arnould,

en attendant qu'elle puisse goûter tranquillement les fruits de sa prétendue passion pour M. de Lauraguais, s'exerce tant qu'elle peut, et elle profite bien des ménagements que ce seigneur est forcé de garder aujourd'hui avec sa famille. Le prince de Conti en use quelquefois, et M. de Chamborand, colonel d'un régiment de hussards, est chargé de la tenir en haleine; certainement elle ne pouvait mieux s'adresser, car il a bien l'air d'un payeur d'arrérage (1).

— La Dlle Verdault, figurante aux Italiens, en 1764, très-jolie, très-aimable, très-étourdie, était d'un caractère si changeant, qu'elle répondait au reproche qu'on lui en faisait: « J'en conviens; mais « il ne m'est pas possible d'aimer tout un jour le « même homme. »

---

où nous trouvons à reprendre le second vers :

La plus charmante des actrices
Doit résider au séjour des élus;
La rigide vertu lui reproche des vices;
Mais le vice admira ses aimables vertus.
L'esprit, les talents et les graces
Brillaient chez elle tour à tour;
Et les beaux-arts, en composant sa cour,
De la vieillesse écartaient les disgraces.
O vous, nymphes de l'Opéra,
Dont l'amour embellit la vie,
Pour modèle prenez *Sophie*,
Et chacun vous adorera.

(1) Il ne faut pas oublier que c'est le *Journal de la Police* qu'on lit. Je veux qu'il reste responsable de toutes ses expressions.

6 *avril* 1764. — M. Bertier de Sauvigny, intendant de Paris, depuis le mariage de M. son fils, a quitté la Dlle Olimpia, avec laquelle il vivait depuis plusieurs années. Il lui a donné pour retraite douze mille francs qu'elle a placés en rente viagère, ce qui lui fait mille quatre cents francs de revenu, parce qu'elle avait déja douze cents francs de rente. Il paraît que cette demoiselle est décidée à ne point faire d'autre inclination; cependant elle est encore fort aimable, remplie de talents, âgée tout au plus de trente à trente-deux ans. Mais elle dit qu'elle aime la vie tranquille.

— M. le comte de Rochefort, le 30 mars dernier, a fait un souper avec la Dlle Mimi de l'Opéra, et moyennant douze louis, il l'a réduite à discrétion. C'est sans contredit la plus jolie figurante des ballets de ce spectacle. Il faut croire que toutes nos demoiselles regardent M. de Rochefort comme un puits d'or, car les plus élégantes lui font des avances. La Dlle Dornay, figurante à l'Opéra, est de ce nombre, malgré qu'elle soit très-bien entretenue par M. de Fontanieux fils, intendant du garde-meuble de la couronne, et elle doit avoir soupé avec lui, hier 5 du présent mois. Mais toutes ces demoiselles se trompent dans leurs espérances; M. de Rochefort ne veut plus entretenir. Il aime mieux se procurer, à ce qu'il dit, les maîtresses des autres, moyennant quelques louis une fois payés; et de cette façon, il ne se ruinera pas, car elles sont à bien bon marché.

13 *avril* 1764. — M. le comte de Rochefort met tout en usage pour enlever la Dlle Royon à M. Dumazy, fils du président. Il lui offre deux cents louis comptant, vingt-six louis par mois, une voiture à ses ordres, et de la meubler splendidement, pour la dédommager des meubles que lui a donnés M. Dumazy et qu'il veut qu'elle lui rende. Cette demoiselle est encore indécise, parce qu'elle aime M. Dumazy, malgré qu'il la traite durement et qu'il soit assez fat pour croire que toutes les femmes doivent l'adorer. Mais elle a grand tort de ne pas saisir cette occasion, car M. de Rochefort pourrait bien trouver à s'arranger ailleurs. En outre, il est connu pour avoir comblé de cadeaux toutes les femmes avec lesquelles il a vécu.

25 *mai.* — M. de Craffort, Anglais, a rompu absolument avec la Dlle Desforges, danseuse aux Italiens, qu'il entretenait à gros frais, car en deux mois de temps elle lui a coûté au moins cinq cents louis. Le sujet de leur rupture est venu parce qu'il a découvert qu'elle voyait toujours le petit Grenier, danseur au même Spectacle, qu'elle lui avait promis de cesser de voir pendant son séjour à Paris, qui doit être de huit mois. Aussi, en conséquence de ce sacrifice, M. Craffort devait lui faire présent à son départ de douze mille francs pour se marier avec le susdit Grenier, supposé qu'elle conservât toujours de l'inclination pour lui, à la charge toutefois qu'ils n'auraient aucun commerce ensemble, tout le temps qu'il la garderait. La Dlle Desforges, enchantée de cet avenir, avait juré d'être fidèle; cependant in-

térieurement elle se promettait bien de ménager si secrètement ses entrevues avec Grenier, qu'elle tromperait l'Anglais sans qu'il s'en aperçût. Mais elle s'est trompée dans son calcul ; il l'a fait observer de si près, qu'enfin il est parvenu cette semaine à la trouver couchée chez sa couturière avec ledit Grenier, et sans s'émouvoir, il lui a dit d'un air de mépris : « Je ne vous estimais pas assez pour être « piqué de votre conduite ; je ne regrette pas tous « les cadeaux que je vous ai faits : un homme comme « moi est fait pour payer une créature comme vous, « et voilà encore vingt-cinq louis pour vous donner « le temps de trouver une autre dupe, qui s'accom- « modera peut-être mieux que moi de votre intri- « gue avec ce polisson; je vous souhaite le bonjour. » Et il s'est retiré. Je crois qu'on trouverait peu de Français capables d'un aussi grand flegme, et je me suis laissé dire que la Dlle Desforges était plus pénétrée de la modération de cet Anglais, que s'il lui avait donné vingt soufflets, et qu'elle avait fait toutes les courbettes du monde pour le rattraper; mais il n'a point voulu en entendre parler..

24 *août* 1764. — On prétend que le sieur Laruette, comédien aux Italiens, commence à s'humaniser sur la vertu de sa femme, qui fait tout le plaisir du même spectacle, par sa jolie voix. La chronique scandaleuse assure que c'est une affaire arrangée avec M. de Cremayel, fermier général. Tout le monde sait que lorsque Laruette s'aperçut, il y a quelques mois, que sa femme répondait aux

agaceries de ce financier, il la frotta d'importance. Mais une pluie d'or, tombée à propos, lui a rendu le caractère liant. Il se contente présentement de trouver toutes les nuits sa femme empressée à lui plaire, et s'embarrasse peu, à ce qu'on dit, des plaisirs qu'elle procure à d'autres dans la journée, pourvu que sa table soit toujours bien servie et qu'il ne lui en coûte pas d'argent. Combien de ménages à Paris subsistent de cette façon! Quoi qu'il en soit, Laruette fait très-bon visage; il n'en est pas de même de M. de Cremayel. Certains cadeaux faits par M. Bertin, des parties casuelles à la dame Laruette commencent à l'intriguer, et il n'a pas tort. Ce dernier a une réputation de générosité si bien établie auprès des femmes de cette espèce, que jusqu'à ce jour on n'a point vu encore de cœur lui résister. Cependant il a été tant de fois dupe, que cela devrait le corriger. En outre, il a aujourd'hui une femme aimable qui l'adore, et qui profite avec tout l'empressement possible des occasions de lui temoigner sa tendresse. Elle lui a fait préparer la fête du monde la plus agréable pour son bouquet; il se nomme *Louis*. Le sieur Caillot, Laruette, sa femme, la D^lle^ Desgland, tous acteurs et actrices aux Italiens, doivent représenter aujourd'hui sur son théâtre, à sa petite maison de Passy, deux pièces, savoir, *le Baiser pris et rendu*, pièce nouvelle, d'Anseaume, et *la Laitière*, qui a déja été donnée aux Italiens. Ce spectacle doit être embelli de deux ballets d'enfants, de la composition du sieur Pitrot, et la femme de ce danseur, qui est présentement de la première force,

y dansera deux entrées et une chaconne. Les répétitions de ce ballet se sont faites sur le théâtre des Italiens; madame Bertin s'y est toujours trouvée. C'est incroyable, l'émulation qu'elle a jetée parmi tous les sujets, pour que tout se passe à la satisfaction de son mari. On assure qu'il n'en est point du tout prévenu. Cette dame emporte les suffrages de tout le monde.

23 *novembre* 1764. — M. le marquis de Lage, natif de Poitiers, en 1758, quitta l'habit de premier page du roi, pour entrer dans les dragons. S.M. lui fit trois cents francs de pension sur sa cassette, ensuite il a été fait capitaine de cavalerie au régiment de Royal-Roussillon, et à la fin de la guerre, il a subi la réforme. Aujourd'hui, il est attaché très-particulièrement à madame de Quaslin, et soupe tous les jours chez elle ou avec elle dans différentes maisons, et a une attention scrupuleuse à remplir tous ses devoirs auprès de cette dame. Comme il la connaît jalouse, il ne voit jamais d'autres femmes et ne donne dans aucun libertinage. C'est d'abord l'ambition qui l'a attaché à cette dame, espérant que ses liaisons à la cour pourraient lui procurer quelque emploi honorable; mais présentement il en est devenu réellement amoureux. Ce M. de Lage peut sans contredit passer pour un aimable cavalier, soit pour la figure, la taille et la jambe; mais on ne le dit pas le plus spirituel. C'est de lui-même qu'on sait sa bonne fortune.

30 *novembre*. — M. le comte de Sade, que j'ai

conduit à Vincennes, de l'ordre du roi, il y a un an, au dernier voyage de Fontainebleau, et ensuite dans les terres de son beau-père, où il a eu le temps de faire quelques épargnes sur ses revenus, a obtenu la permission cet été de venir à Paris, où il est encore. — Ensuite, M. Marais ajoute qu'il a lié une intrigue avec la Dlle Colette, actrice du théâtre des Italiens, qu'il a été aussi chez une *présidente* (c'était le titre à la mode pour ces femmes-là), « à laquelle « il a demandé si elle ne me connaissait pas. Elle « lui a répondu que non. J'ai très-fort recommandé « à cette femme, sans m'expliquer davantage, de ne « pas lui fournir de filles pour aller avec lui en pe- « tites maisons. »

14 *décembre.* — Le marquis du Barry, à qui on a l'obligation d'avoir amené à Paris, de Strasbourg, la belle Dorothée, et d'avoir mis dans le monde la Dlle Beauvoisin, a fait paraître en loge, lundi dernier, à la Comédie Italienne, la Dlle Veauvarnier, sa maîtresse. C'est une personne de l'âge de dix-neuf ans, grande, bien faite, l'air noble et de la plus jolie figure. Certainement, il cherche à la brocanter avantageusement. Quand il a commencé à se lasser d'une femme, il en a toujours usé de même. Mais aussi il faut convenir qu'il est connaisseur et que sa marchandise est toujours de débit.

21 *décembre.* — La Dlle Vestris de l'Opéra conduit présentement quatre intrigues à la fois, savoir: M. Brissart, qui lui paie toujours douze cents francs par mois; M. Hocquart de Conbron, écuyer de ma-

dame la dauphine, qui lui en donne autant; M. de Sainte-Foy des affaires étrangères : on ignore ce qu'il lui donne, et on le soupçonne en être assez bien traité; et M. le comte Affligio, riche Vénitien, dont elle tire tout ce qu'elle peut: et tous se rencontrent chez elle, et vivent dans la plus parfaite intelligence, ce qui prouve que les Italiennes sont bien plus déliées que nos Françaises.

20 *décembre* 1765. — La Dlle Guyen, dite Chassagne, âgée de seize ans et demi, native de Belleville près Lyon, grande, bien faite, de la plus jolie figure du monde et possédant toutes les graces ensemble, est arrivée à Paris avec sa mère, il y a environ un an. Elles furent adressées l'une et l'autre, par un connaisseur, au sieur Lassy, maître des ballets de l'Opéra, qui commença par leur faire fournir un nécessaire honnête. Mais apercevant dans cette jeune personne toutes les dispositions de la belle nature, il lui donna les meilleures leçons de danse dont il est capable, et ne put se défendre des charmes de son écolière. Il lui confia tout ce qu'il ressentait pour elle. La jeune personne y fut sensible; et Lassy, pendant plus de huit mois, avait le bonheur de jouir tranquillement de ce trésor. Rien ne troublait ses plaisirs, lorsqu'il lui prit fantaisie d'introduire chez elle M. Wlichs, Anglais. Naturellement il ne devait point se défier de cet homme, qui est sans contredit le plus laid des mortels; cependant il vient de lui causer tous les chagrins possibles. La dame Chassagne mère, considérant moins le goût de sa fille

que le poids de l'or, prêta l'oreille aux propositions de l'Anglais. Effectivement, pour une femme intéressée, elles étaient attrayantes. M. Wlichs offrit un appartement proprement meublé, des robes pour la mère et la fille à discrétion, deux mille quatre cents francs pour liquider un petit bien qu'elles ont à Lyon, et un engagement de vingt-quatre mille francs, payable en trois ans. Toutes ces raisons la déterminèrent à manquer à son bienfaiteur, d'autant mieux, que pour la mettre à son aise, l'Anglais offrait encore, dès le moment qu'on aurait acquiescé à ses intentions, de restituer à Lassy tous les frais qu'il pouvait avoir faits pour elles. Enfin, la mère éblouie se rendit, et contraignit sa fille, malgré sa répugnance, de satisfaire M. Wlichs, qui de son côté tint toutes ses promesses. Il fit meubler l'appartement, donna cent louis, qui furent à l'instant envoyés à Lyon, leur fit présent de plusieurs robes, et contracta, par devant notaire, un engagement de vingt-quatre mille francs. La dame Chassagne mère, nantie de tout, planta là le pauvre Lassy et se retira chez l'Anglais. Lassy en fut désespéré et en tomba même malade. Cependant, revenu un peu à lui, il crut à son tour devoir mettre tout en usage pour tromper l'Anglais. Il commença par refuser toutes les offres de restitution qui lui furent faites, et fit dire secrètement à la mère, sans paraître y avoir part, que M. Wlichs songeait à partir pour Londres avec sa fille, et l'abandonnerait à Paris. Madame Chassagne effrayée de ce projet et sachant que Lassy soupirait toujours, réclama sa protection pour les mettre à

l'abri de l'Anglais. Il leur tendit les bras avec empressement, et ayant tout arrangé chez lui pour les recevoir, elles quittèrent, au bout de dix-huit jours, M. Wlichs, sans qu'il s'en aperçût, et rendues chez Lassy, elles lui renvoyèrent aussitôt son billet de vingt-quatre mille francs, sans lui faire savoir où elles s'étaient retirées. Cette retraite est arrivée il y a eu jeudi huit jours. M. Wlichs en est furieux, surtout d'avoir été la dupe de Lassy. Cette aventure lui coûte au moins deux cents louis, sans compter la perte qu'il fera sur les meubles. Lassy, pour tranquilliser l'esprit de la mère, a fait aussitôt recevoir sa fille à l'Opéra, et la garde précieusement chez lui, défiant toute l'Angleterre de la lui enlever. L'on dit même qu'il veut l'épouser: il en est amoureux comme un fou. Je lui en ai parlé, et il m'a répondu: « J'ai vingt mille livres de rentes, qui ne doivent « rien à personne, et si je puis oublier qu'elle a ap« partenu à Wlichs, je pourrai en faire la folie(1).»

(1) Opposons police à police, cela fera un piquant contraste, et l'on verra la différence des temps et des styles. J'ai sous les yeux le rapport du 18 pluviose an 4 (7 février 1796), coté n° 686, signé *Degeorges*, adressé au ministre d'alors, lequel, en le renvoyant au *citoyen Champon*, ajouta une apostille que je rapporterai aussi. Commençons par le texte du *citoyen Degeorges* : « Je crois de « mon devoir, citoyen ministre, de vous rendre compte de plu« sieurs faits *dont* on vient de me faire part, et *dont* la vérité m'est « garantie par des *patriotes de* 1789, *dont* je reconnais la moralité, « la probité, et le patriotisme. — Le citoyen Michau, artiste du « théâtre de *la République*, se trouvant hier au café de Foy, un « chouan lui demanda tout haut : *Eh bien, Michau, es-tu toujours* « *patriote ?* — Il lui répondit qu'un homme de son caractère ne « changeait jamais. — *J'en suis fâché pour toi,* répliqua le chouan;

Il y a long-temps que je désirais connaître la *Vie privée* de ce *maréchal de Richelieu*, si célèbre par ses amours, par ses victoires, par ses intrigues et par les éloges de Voltaire. Enfin ma curiosité a été satisfaite, et je ne saurais dire si cette lecture m'a procuré autant de plaisir qu'elle m'a fait de mal. Comment peut-il exister des hommes de cette trempe? Quel mélange de qualités brillantes, de défauts et de vices! Je n'aurais jamais cru qu'on pût réunir tant de vanité, tant d'indifférence, tant de goût pour

---

« *car tu as pris le mauvais parti; tes cinq sires sont cinq f...us gueux,* « *cinq j... f.... qui n'ont pas encore quinze jours à tenir; car il nous* « *faut un roi, et nous voulons un roi.* — Ces infames propos n'ont « été relevés par personne, ce café n'étant rempli que de royalistes, de chouans et d'agioteurs. Michau s'est retiré le cœur « navré. »

« *Autre fait.* — On m'assure que Thiron, receveur des impositions, demeurant près les *ci-devant Petits-Pères*, discrédite de la « manière la plus indécente l'*emprunt forcé*. Il dit avec beaucoup « d'affectation aux gens de sa trempe : *qu'il n'a encore reçu qu'un* « *million, qu'on a tort de le payer, qu'il ne peut se réaliser*, et reçoit, « avec un ris moqueur, les bons citoyens qui rendent hommage à « la loi en venant s'acquitter. — Un libraire, près la barrière des « Sergents, qn'on dit s'appeler *Barbier*, ayant eu connaissance « de la conduite de Thiron, a averti sa maîtresse de le prévenir « d'être plus circonspect, s'il voulait conserver sa place. »

Le haut et très-grand et très-puissant *citoyen ministre* a mis en marge du rapport : « Écrire au juge-de-paix de la section de la « Butte-des-Moulins, d'informer contre cet individu, qui est vraiment coupable du crime de *provocation au rétablissement de la* « *royauté*, et à la rébellion contre l'autorité légitime. » (*L'autorité légitime* de quelques aventuriers usurpateurs! *légitime!!....*) « Lui « indique pour témoin le citoyen Michau, qui sans doute en indiquera d'autres.... » *pour soulager son cœur navré!*

les plaisirs et tant d'égoïsme. Aimant les femmes avec passion, il n'était cependant heureux qu'en faisant couler chaque jour de nouvelles larmes! Ce n'était jamais un attachement pur et fidèle qu'il lui fallait, mais des regrets, mais des remords, mais des victimes! Il semblait ne savoir jouir que des douleurs que feraient naître ses offenses et sa légèreté. Il ne paraissait auprès d'une femme que pour chercher à lui plaire, pour la séduire, la tromper un instant, et la perdre. Tout lui était bon pour parvenir à des succès qu'on osait appeler des triomphes. Il y employait des déguisements, des mensonges, des violences, jusqu'à des *lettres de cachet*..... Quel abus de puissance! il était horrible! Mais comme, dans ce siècle dépravé, il était devenu à peu près général, me voilà presque conduit à conclure qu'il devait s'ensuivre une révolution cruelle. Richelieu venait de mourir quand les orages politiques commencèrent, et peu d'années après, parurent les tristes révélations sur la plus scandaleuse des conduites. Je ne sais comment on a pu le comparer à Alcibiade. Nous n'avons pas assez de détails sur la vie particulière de ce héros athénien, pour savoir s'il put fidèlement servir de modèle au héros de Gènes et de Mahon. Il fut aimable et volage; mais Richelieu fut bien pis, et il laissa bien loin de lui, même ce fameux comte de Grammont, dont les coupables espiègleries ont été racontées avec tant de grace et de finesse par son beau-frère Hamilton.

Chamfort rendit compte, dans le *Mercure de France*, de cette étrange histoire. Ses trois extraits forment

un ouvrage et un très-bon ouvrage. Il y fronde les mœurs d'alors, et s'élève avec énergie contre l'excès des prérogatives accordées à cette classe privilégiée qui, rangée autour du trône, entourait le roi de complaisances, de bassesses, de corruptions, pour aller régner à son tour dans les provinces où elles commandait. Tout ce que dit le critique à ce sujet est très-fort, et il a raison quand il ajoute : *un pareil ordre de choses ne pouvait pas durer.* Déja pendant qu'il écrivait (1791), cet ordre ou ce désordre n'existait plus. Malheureusement un autre désordre, aussi dangereux et plus horrible, l'avait remplacé. Les grands seigneurs n'avaient plus une existence à part; le reste de la noblesse disparaissait aussi; on prévoyait pour elle une chute totale, sans se douter cependant qu'on voudrait la faire descendre au-dessous de rien, qu'elle ne serait pas même admise à fournir des *citoyens* à la *France régénérée;* qu'exclue des assemblées publiques où elle ne pourrait point voter, elle ne pourrait occuper aucune place dans l'intérieur de l'état, ni aucun grade aux armées; et enfin, que repoussée, comme la malheureuse caste des *Parias* est proscrite dans l'Inde, elle ne serait bonne qu'à fournir des têtes à l'échafaud ou des *otages* aux modernes Brutus. Ce moment approchait : le bon Chamfort en tressaillait de joie!... Soyons justes: il ne pouvait pas prévoir que l'*effervescence civique* irait aussi loin, et n'oublions pas qu'il voulut se détruire, qu'il se tua en effet lorsqu'il fut obligé de perdre ces chimères d'*égalité* et de *liberté* qui l'avaient séduit. Moi-même, en lisant cette histoire

de Richelieu, j'étais tenté de haïr un gouvernement que j'ai toujours préféré à tout autre, un gouvernement pour lequel j'ai tant souffert; mais je me suis souvenu du règne de *la République :* j'avais vu des proconsuls piller, outrager, opprimer au gré de leurs caprices; jeté par eux dans les cachots à mon adolescence, je les avais vus commettre autour de moi plus de vexations, d'horreurs, d'injustices et de scandales dans quelques mois, que les Richelieu n'avaient osé s'en permettre dans le cours d'une vie entière! Je les avais vus s'honorer de leurs brigandages; faire trophée de leurs parjures et de leur opprobre; arracher des faveurs assaisonnées de larmes et de supplices; faire tomber des têtes pour récompense, et ne goûter que des plaisirs achetés par des crimes..... J'en ai frémi : mais j'en ai conclu que c'était plutôt la faute des hommes que des choses : tous les grands seigneurs n'étaient pas des Richelieu, comme tous les révolutionnaires n'étaient pas des Carrier, des Dartiguoyte, des Roberspierre, des Lebon, des Barrère, des Vadier; mais les révolutionnaires et les grands seigneurs de cette trempe étaient tous, à mon avis, aussi méprisables les uns que les autres.

****

On attribue à M. de Lalande un mot qui serait plaisant, s'il n'était impie. Il a une figure de singe, des yeux de satyre, un front large et plat; on suppose que dans une dispute sur l'athéisme il s'écrie : « Comment veut-on que je puisse croire en Dieu ? « Je suis trop laid pour être son image. » Ce propos

est assez digne de celui à qui on le prête. M. de Lalande devrait pourtant savoir que ce n'est pas sa vilaine figure qui est faite à l'image du Créateur, mais son ame. A la vérité, il gâte singulièrement cette *image*, en lui faisant penser beaucoup d'erreurs et de sottises. Cette image est comme celle des anges déchus ; elle a changé de caractère et n'est plus qu'un démon. On a fait un petit portrait de cet astronome, accompagné de ce vers isolé :

Sa tête est une sphère où se meuvent les mondes.

Mais ce vers me semble plutôt une plaisanterie qu'un éloge, et il y a des moments où cette fameuse tête ne semble contenir qu'un chaos.

CHAMFORT a dit ce mot charmant : « Il y a des « sottises bien habillées, comme il y a des sots très- « bien vêtus. »

JE reviens à Chamfort; il faut que je consigne ici quelques-unes de ses remarques si piquantes et si originales : « Un sot, qui a un moment d'esprit, « étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre « au galop. — Les trois quarts des folies ne sont « que des sottises. — L'opinion est la reine du monde, « parce que la sottise est la reine des sots. — La « plus perdue de toutes les journées est celle où l'on « n'a pas ri. — Il y a peu de vices qui empêchent un « homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peu- « vent le faire de trop grandes qualités. — Il y a deux

« choses auxquelles il faut se faire, sous peine de « trouver la vie insupportable : ce sont les injures « du temps et les injustices des hommes. — Il y a « plus de fous que de sages, et dans le sage même « il y a plus de folie que de sagesse. — L'homme « heureux par l'illusion, a sa fortune en agiotage. « — *Amour*, folie aimable ; *ambition*, sottise sé- « rieuse. — Il faut être juste avant d'être généreux, « comme on a des chemises avant d'avoir des den- « telles. — Le plus riche des hommes, c'est l'écono- « me ; le plus pauvre, c'est l'avare. — *C'est un sot!* « *c'est un sot!* — C'est bientôt dit : voilà comme « vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il? « Il prend sa place pour sa personne, son impor- « tance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. « Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il « là de quoi tant crier? — De mille traits que j'ai « entendu raconter, je conclurais que si les singes « avaient le talent des perroquets, on en ferait vo- « lontiers des ministres. »

« En parcourant les mémoires du siècle de Louis « XIV, on trouve, même dans la mauvaise compa- « gnie de ce temps-là, quelque chose qui manque « à la bonne d'aujourd'hui. — Les gens du monde « ne sont pas plus tôt attroupés qu'ils se croient en « société. — Monsieur me disait que j'avais un grand « malheur, c'était de ne pas me faire à la toute-puis- « sance des sots. — Il avait raison, et j'ai vu qu'en « entrant dans le monde un sot avait de grands avan- « tages, celui de se trouver parmi ses pairs. »

On a donné, au Vaudeville, une nouvelle pièce intitulée : *Thomas Muller.* Nous avons été la voir avec M. Anson, et nous avons trouvé qu'elle était d'un ennui, d'un ridicule achevé. Elle est pourtant de plusieurs grands faiseurs d'aujourd'hui, de trois habiles, de MM. Dieulafoi, Chazet et Gersin. Cependant, je ne sais comment s'y sont pris ces *trois* messieurs, mais ils n'ont pas eu de l'esprit *comme quatre.* Il y a une inconvenance dans l'action et dans le dialogue, une bêtise dans la pantomine, qui ne font pas honneur au génie du trio écrivant. On aurait pu croire que l'esprit courant les rues, il s'arrêterait au moins au Vaudeville; mais il n'y a pas passé pendant qu'on jouait cette pièce, excepté que le Page apportant le *nid d'Amour*, et chantant à Clara, que le roi lui envoie l'Amour,

Mais qu'il serait venu lui-même,

ne soit un ambassadeur de l'esprit; ou peut-être est-ce de l'esprit aussi, quand le duc de St.-Alphonse déclare, avec une profonde pénétration, que

Le zéphyr devine la rose;

ou quand je ne sais quelle comtesse réplique savamment qu'il faut

Éviter qu'un méchant frelon
Sur la feuille ne se repose.

Tout est de cette force-là.

Lorsque M. David, trop célèbre par son jaco-

binisme, fit paraître le *tableau des Sabines*, il reçut ce billet :

En nous peignant IN-NATURALIBUS,
Et Tatius et Romulus,
Et de jeunes beautés sans fichus et sans cottes,
David ne nous apprend que ce que l'on savait :
Depuis long-temps Paris le proclamait
Le Raphaël des Sans-culottes.

Le mot est bien trouvé, car il est vrai. Sans doute M. David a un grand talent; mais il l'a prostitué d'une manière infame, dans les saturnales révolutionnaires, en peignant, sur les arcs de triomphe qui décorèrent les fêtes de la *Raison*, de la *Vertu*, de l'*Innocence*, les tableaux les plus dégoûtants de nos malheurs et de nos crimes..... Cependant Bonaparte l'a couvert de décorations. Il a oublié que ce conventionnel régicide avait dit à son *ami Roberspierre : Si tu bois la ciguë, je la boirai aussi.* Un plaisant dit à cette époque : *Heureusement qu'un pistolet n'est pas de la ciguë;* et David fut dispensé de tenir son serment de mort. Mercier rapporte, dans son *Nouveau Tableau de Paris*, que David (artiste lui-même) s'écria un jour dans sa section : « *On peut tirer à mitraille sur les artistes, sans* « *craindre de tuer un patriote.* » — Il ne se doutait pas qu'il faisait leur éloge.

QUELQU'UN a refait et abrégé l'épigramme contre David. Elle est mieux de cette manière :

Cet adversaire et du sceptre et des cottes,

Législateur sifflé, mais peintre renommé,
Depuis long-temps est proclamé
Le Raphaël des Sans-culottes.

On m'a assuré que M. Guichard a eu le courage de l'affubler, en 1793, de ce quatrain :

Quelle mâchoire! à ce point est-on plat?
O combien nous sommes à plaindre!
Eh quoi! ce peintre aussi vouloir régir l'état?
C'est pour nous achever de peindre.

Dans un pamphlet qui parut, je crois, en 1780, contre les intendants de province, on fait le portrait de chacun, d'une manière très-satirique. En voici quelques traits que nous allons en extraire, parce qu'ils font anecdote.—« L'élégant *Calonne*, à Lille, « enrage de n'être pas ministre.....

« *Depont*, à Metz, est un imbécile à citer; mais « sa femme joue sur le théâtre de madame de Mon- « tesson.

« *La Porte*, à Nancy, est un enfant que Dumuy « a placé sur la demande de Stainville, à la demande « de Gayot, dont il a épousé, *sans dot*, la petite- « fille. Conçoit-on qu'une des plus grandes provinces « de France, plus autrichienne dans le cœur que « française, où il faudrait des vues savantes et une « conduite droite pour remener les esprits et leur « faire oublier les vexations tyranniques des deux « la Galaisière successifs..... soit abandonnée à un « enfant, qui ne savait que gagner des maladies cui-

« santes chez la Gourdan, et les portait à madame « Coislin? Tels étaient ses rapports au conseil.

« *Sénac de Meillan* est aimable; il a de l'esprit, « des vues, mais beaucoup plus d'ambition. Il aime « son plaisir, et préférera une jolie épigramme qu'il « aura faite pour madame de Tessé, à tous les in- « térêts de l'intendance de Valenciennes. »

Si cela est exact, il faut avouer qu'avec de pareils magistrats un état doit être bien gouverné! A qui donc, grand Dieu! le pouvoir est-il toujours livré? et encore je n'ai parlé que de quelques-uns, des plus saillants par leurs noms: que devait-ce être des autres?..... Je puise encore ce trait dans la même brochure : « *Caze* a fait six mois de cour-des-aides « à Montpellier; il est à présent maître des requêtes; « mais sa mère a couché avec le prince Montbarrey; « et du Gazon pelotte Caze, quand ce dernier lu- « tine madame du Gazon. »—Quel style! c'est le cas de rappeler ce vers:

Ma foi! juge et plaideur, il faudrait tout lier.

Le marquis de Lettorière, officier aux gardes, passait pour le plus joli homme de Paris; il avait fait faire son portrait pour le donner à une actrice, connue pour être moins tendre qu'intéressée. Mademoiselle Arnould, à laquelle il le montra, lui dit: « Vous êtes beau comme l'Amour; mais votre Da- « naé aimerait mieux l'effigie du roi que la vôtre. »

Ce même marquis de Lettorière, qui ruina tant de femmes, et dont la dépense aurait tari les sources

du Pactole, avait été mis aux arrêts pour avoir battu un de ses créanciers. Il perça pendant la nuit le mur de sa prison, et alla coucher avec une nymphe de l'Opéra. A cette nouvelle, Mlle Arnould dit: « Cet étourdi paie joliment ses dettes! il fait un trou « pour en boucher un autre. »

Il y a une mode pour les mots. A la cour du Régent, on disait d'un homme tombé en disgrace: *Il a passé par les baguettes;* et d'une femme galante: *Elle a passé par les piques.* — Voilà de singulières expressions dans la bouche de personnes qui prétendaient parler élégamment!

Dans une réunion, M. de R. disait trivialement d'une femme galante: *Elle a le fil.* — *C'est sans doute pour avoir été repassée*, répondit un plaisant.

M. Fayolle, ayant loué Lebrun, qu'il poursuit comme son ombre, afin de tacher de recueillir quelques unes de ses épigrammes pour en faire son profit, a en attendant attrapé pour son compte celle-ci, de M. Armand-Charlemagne:

Voulant mordre à la poésie
D'un fort estimable écrivain,
D'abord le diable de l'envie
Perdait son grec et son latin,
Lorsque soudain sa perfidie
S'avisa d'un trait bien malin:

—« Sur des lauriers (pensa le drôle)
« Humilions cet auteur-là. »
—Et pour en venir à cela,
Il le fit louer par Fayolle.

En 1692 ou 1693, on mit un impôt sur les eaux; les stances qu'on publia à cette époque, finissent ainsi :

Que si le Dieu qui vous fait vivre,
Nymphes, vous ordonne de suivre
L'ordre qu'il ne veut pas troubler;
Obéissez à la nature
Qui vous commande de couler,
Mais qui vous permet le murmure.

Fabre-d'Églantine (*Philippe-François-Nazaire*). Tous les biographes le font naître à Carcassonne, le 28 décembre 1755. J'avais des raisons de croire que le lieu de sa naissance n'était pas exactement indiqué; en conséquence, j'ai fait faire des recherches à Carcassonne et à Limoux. On n'a rien pu découvrir sur les registres civils de cette dernière ville. Il en était de même à Carcassonne, lorsque remontant à une date plus ancienne, on a rencontré ce baptistaire : « *Philippe-François-Nazaire*, « fils de *François* Fabre, marchand drapier, et « d'*Anne-Catherine-Jeanne-Marie Foris*, né à « Carcassonne le 28 juillet 1750. » Est-ce bien-là ce poète dramatique qu'on a fait naître généralement dans les derniers jours de 1755? D'abord, cela semble d'autant plus incontestable, que nous avons de lui *une ode à sa Lyre, composée en* 1771; s'il est

né à la fin de 1755, il n'avait que quinze à seize ans quand il produisit cet ouvrage. La chose n'est pas impossible; elle devient pourtant plus probable si on lui donne cinq ans et quelques mois de plus. Mais était-il de Carcassonne? Voilà la difficulté. Toutefois cette difficulté n'existerait plus, si lui-même ne nous offrait un témoignage contraire et qui me paraît irrécusable. Quand M. de Lauraguel publia en 1787 l'excellente épître qu'il adressa *à son Poële;* Fabre, qui cherchait partout des sujets de vers pour sa muse, lui écrivit:

Citadin de Limoux, Muses, dont les prémices
D'un élève modeste ont tracé les délices,
Salut.....
Alors que de Limoux le souvenir aimé
De l'Aude te peindra le rivage embaumé,
Que ta native Muse, alors sur sa patrie
Jette sans se lasser une vue attendrie:
Et quels climats, dis-moi, plus touchants et plus beaux,
Lui fourniront jamais de plus riches tableaux,
Du centre compassé d'un vaste amphithéâtre,
J'aperçois s'élever cette flèche bleuâtre?
D'où, balancé dans l'air, le marteau du signal
Me prolonge au lointain son bruit paroissial:
Ah! d'un quadruple son l'atmosphère est froissée,
Leur funèbre intervalle attriste ma pensée;
De cette cloche ainsi le long gémissement
Accompagna jadis ton père au monument:
Ainsi sa voix lugubre au bout de chaque année,
Quatre fois de mes sœurs pleura la destinée.
O champs délicieux, Élysée annuel,
Chassez de mon esprit un souvenir cruel!

Quel coteau, quel ravin, quel ruisseau, quel bocage
Ne m'a pas rendu chère à jamais votre image!
Quels coins assez couverts de sauvages mûriers,
Quels rochers pleins de mousse et quels obscurs sentiers,
Abritant mon enfance, en proie à des barbares,
N'ont pas reçu mon cœur effrayé de ses lares!
O du Riou limpide agréables contours;
O pittoresques bords, mystérieux détours!
O de Montréalet admirable colline!
O séjour gracieux de l'aimable Goutine!
Insensibles témoins de mes jeunes douleurs,
Vous qui seuls prîtes part à mes premiers malheurs,
Hélas! je vous salue, ô séjour plein de charmes!
Heureux soit votre sol arrosé de mes larmes!
Les deux bras étendus, à genoux, prosterné,
De loin je vous salue, ô séjour fortuné!
Là, grace à vos échos et grace à ma mémoire,
Nous nous répéterons mon enfantine histoire;
Je reviendrai vous voir; là, seul et recueilli;
Par vos divinités je veux être accueilli.
Là, ma voix, invoquant la céleste puissance,
Vous paiera par ses vœux les biens de mon enfance.

J'ai rapporté toute cette tirade, parce que cet ouvrage de Fabre est peu connu, et parce qu'il y règne un sentiment qui plaît et qui attache. Il continue, et ce qui suit est encore plus positif.

Ah! chéris, Lauraguel, Limoux et ses beautés;
Rappelle en tes tableaux ses tableaux enchantés;
Sais-tu que de nos noms la cité gardienne,
N'eut qu'un berceau commun pour ta Muse et la mienne?
C'est sous le même toit que nous fûmes nourris.
Dans ton enfance, eh quoi! te répétant mes cris,

L'écho de ton manoir, d'une voix douloureuse,
N'a-t-elle pas frappé ton oreille peureuse?
A la place où Morphée a clos cent fois tes yeux,
Là, j'ai dormi cent fois; alors j'étais heureux!
Dans un même salon Cérès nous fut propice;
Un thème encor égal nous y mit au supplice;
Où tu pris tes ébats, moi j'avais pris les miens;
Mais hélas! mes plaisirs ont différé des tiens!
Ton ame d'une mère y sentit les caresses;
J'y vis toujours la mienne et jamais ses tendresses:
Jamais, le croiras-tu? ses yeux ne m'ont souri,
Et neuf fois, oui neuf fois, notre dieu favori,
Du Belier au Poisson a fini sa carrière,
Sans qu'une seule fois la bouche d'une mère,
Sur ma bouche enfantine ait daigné se poser;
Et dans sa tombe encore est son premier baiser.

Que peut-on opposer à cela? Fabre est né à Limoux, et quatre sœurs et sa mère reposent dans leur tombe, à Limoux, au moment où il écrit. J'avoue que d'un autre côté les noms et prénoms de l'extrait baptistaire de Carcassonne concordent; seulement la date ne concorde pas. Mais peut-être comme le père de Fabre était marchand, et que sa femme et lui allaient vendre dans les environs, Fabre aura pu naître dans quelqu'une de ses courses. Le fils du poète avait annoncé que son père avait laissé des *Mémoires* qu'il allait publier. Ils n'ont point paru. J'ai eu un Recueil de lettres galantes, en 3 vol. in-18, de Fabre; je regrette de les avoir cédées dans un temps où je ne m'occupais point de recherches biographiques; j'y aurais peut-être découvert de

nouvelles inductions, ou pour mieux dire de nouvelles preuves. On a écrit : « Sa première pièce de « vers fut un *sonnet à la Vierge*, qui fut couronné « aux Jeux Floraux de Toulouse, et qui lui valut une « *églantine d'or* pour prix. Dès ce moment, il joi- « gnit à son nom de famille *Fabre*, celui de cette « fleur, et il se fit faire un chiffre portant pour de- « vise ces mots : *Fabre, Fabri, Fabricantur.* » 1° Dans les *Œuvres mêlées et posthumes*, publiées en 2 volumes in-12, l'an XI, chez *la veuve Fabre d'Églantine*, il n'y a pas un seul sonnet. 2° Le prix du sonnet était un *lis d'argent*; l'*églantine d'or* était destinée au prix d'éloquence. Mais j'ai parcouru les recueils de l'Académie des Jeux Foraux, excepté les deux années 1770 et 1776 qui me manquent, et je n'y ai trouvé aucune trace de ce triomphe. Fabre l'aurait-il rêvé, et se serait-il accordé ce surnom par fantaisie seulement? Vers 1778 il épousa, à Strasbourg, une actrice nommée *Lesage*, et en eut un enfant. Avant qu'il fût né, il adressa à tous deux une romance touchante, datée de *Maestricht*, 17 *août* 1779. Peu de temps après il rédigea, à Liége, avec un avocat, une feuille périodique, connue sous le nom de *Journal entre la Meuse et l'Escaut*, que le gouvernement fit supprimer. Après avoir paru, comme acteur, sur les théâtres de Besançon, de Namur, de Genève, Fabre alla à Lyon, partager, avec Collot-d'Herbois, les sifflets des habitants. On sait la manière atroce dont ce dernier s'en vengea. Fabre se contenta de leur décocher une satire, qui renferme des traits assez pi-

quants (1). Avant de quitter cette ville, pour se rendre à Paris, il avait voulu y essayer une de ses pièces, et il en avait annoncé lui-même la représentation de cette manière : « Puisque vous aimez à me « siffler, je vous annonce que l'on va vous donner « une tragédie de ma façon, intitulée *Vesta*, et vous « pourrez la siffler à votre aise. » Le reste de son histoire est connu; je ne cherche pas à répéter ici ce que d'autres ont dit, mais seulement à faire quelques découvertes. On sait que son caractère inquiet et ambitieux lui fit négliger les muses pour l'intrigue; il fut membre de la Convention, où il manifesta des opinions exagérées. Il n'aimait pourtant pas la révolution, et il ne la caressa que parce qu'elle pouvait le conduire à la fortune. « *Quant à la Ré-* « *publique* (dit-il dans une lettre), si ceux qui me « peignent au gré de leur malice et de leur inca- « pacité savaient m'entendre ou me lire, ils verraient « bien qu'à travers la pitié que m'inspire l'état des « mœurs et des choses, l'*idée d'une démocratie* « *française ne peut pas s'élaborer dans ma tête.* « Voilà mot à mot ce que j'atteste, sur ce qu'il y a « de plus sacré; quiconque soutiendra le contraire « est un insigne imposteur. Non-seulement cette dé- « mocratie, mais notre *liberté nationale, est incon-* « *cevable* à l'esprit de l'homme qui a fait le *Phi-* « *linte de Molière*, d'après quatre millions d'origi-

(1) Cette satire et des fragments considérables d'un poëme en trois chants figureront dans une collection très-variée, intitulée : *Lyon poétique*, que M. Breghot du Lut doit publier incessamment.

« naux. » Il écrivait cela en 1793. Roberspierre, qui ne l'aimait pas, profita d'une occasion pour le perdre, et sa tête tomba sur l'échafaud à Paris, le 5 avril 1794.

LE républicain Chénier vient de faire plier son génie jusqu'au soin de plaire à l'empereur. Pour honorer son couronnement, il a composé une tragédie sur le malheureux *Cyrus*. En sortant de la première représentation, Buonaparte a demandé à M. de Talleyrand, qui a beaucoup de finesse et d'esprit dans la conversation : « Qu'en pensez-vous? « — Sire, a répondu le malin oracle, cette tragé- « die est trop et pas assez *Mérope*. » Pour achever ce pauvre Brutus-Chénier, son camarade à l'Institut, D. Lebrun, lui a décoché cette épigramme :

C'est donc bien vainement que le fidèle Harpage
Des fureurs d'un aïeul sauva le grand Cyrus :
Chénier *frappe les rois* beaucoup mieux qu'Astyage,
Et Cyrus pour le coup ne reparaîtra plus.

MADAME la baronne de Leslie, aujourd'hui madame Anson, n'avait que dix-sept ans; elle venait d'être mariée, et jouissait à Lille de la plus grande considération. Deux régiments y arrivent en garnison; ils étaient composés en entier d'Allemands, et, dans cette nation, leurs officiers avaient droit de vie et de mort sur leurs soldats. Quand je dis leurs officiers, c'est le chef du corps, c'est le colonel qu'il

faut entendre. Les deux régiments étaient arrivés depuis quelques jours, lorsque les officiers, répandus dans la société, lui dirent : « Madame la ba-« ronne, dans notre affliction nous nous adressons « à vous pour sauver la vie de quatre hommes; ils « ont eu le tort de déserter, ils ont été pris et doi-« vent être fusillés demain, quoiqu'ils soient d'ex-« cellents sujets, et qu'on n'ait jamais eu d'autre « faute à leur reprocher. » — Mais, monsieur, je ne connais pas votre colonel; il est venu me voir, je ne l'ai pas reçu : comment voulez-vous que je lui parle? — Madame, nous ne pouvons avoir recours qu'à vous pour obtenir leur grace; il la refuserait à M. le maréchal; mais il ne pourra résister aux prières d'une femme aimable.

Madame la baronne de Leslie devait ce jour-là dîner avec le colonel; pendant tout le repas elle se recueille, bien décidée à faire la démarche qu'on lui avait demandée. La sévérité du colonel, M. le comte de Bentheim, qui avait une souveraineté en Allemagne, la timidité naturelle à son sexe, la crainte de ne pas réussir faisait palpiter son jeune cœur. En sortant de table, elle accoste M. de Bentheim, et lui dit : « M. le comte, je n'ai pas encore l'honneur d'être connue de vous, et cependant je viens vous demander une grace. — Madame, ordonnez. — Demain quatre malheureux, plus infortunés que coupables, doivent périr.... — Ah! madame! qu'exigez-vous? quel exemple! que deviendrait la subordination? ne continuez pas; il m'est impossible de vous entendre. » Inspirée par la situa-

tion, elle réplique avec chaleur : « M. le comte, je ne vous quitte pas que vous n'ayez cédé à mes vœux. Songez-y bien; je n'y suis pas encore, mais si vous me refusez, je me jette à vos genoux, je les embrasse devant tout le monde, je.... — Ah! madame! que dites-vous là? quel ridicule vous me donneriez! je vous en prie, calmez-vous; vous voulez une chose que je ne pourrais pas accorder à M. le maréchal lui-même. — M. le comte, M le maréchal est un un homme : songez que c'est une femme qui vous supplie, qui va tomber à vos pieds, qui va faire une scène.... — Madame, on nous observe, je vais devenir la fable de la ville; soyez tranquille, vous serez satisfaite. — M. le comte, ce mot me suffit, je vous crois; un homme d'honneur n'a qu'une parole. » — Et elle se retira très-satisfaite de l'espérance qu'elle emportait.

Le lendemain matin, la garnison est toute sous les armes, les régiments sont en marche, les tambours battent d'une manière lugubre, madame la baronne de Leslie se trouble, elle sonne : « *Qu'est-ce?* demanda-t-elle. — Madame, ce sont quatre déserteurs qu'on va fusiller. » A ces mots, elle entre en fureur; elle voulait sortir à l'instant et aller arracher les yeux au colonel. Elle est extrêmement vive; elle l'aurait fait. Sa mère l'arrêta : « Qu'allez-vous faire? votre colère ne servirait à rien à ces malheureux; ils sont peut-être déja exécutés; soyez sage, ma fille. — Non, je ne puis; j'irai, en présence de tous ses officiers, lui reprocher sa déshonorante dissimulation, son noir mensonge.... » Ce dialogue

n'était pas achevé, qu'on annonce l'officier-major du régiment. « Madame, je viens de la part de mon colonel vous annoncer.... — Qu'il s'est joué de la crédulité d'une jeune femme? — Non, madame; que vos protégés sont sauvés; ils ont, seulement pour l'exemple, été conduits au lieu du supplice. Au moment où l'on allait faire feu, j'ai proclamé leur *grace*, et je viens vous en instruire. Les patients, que la crainte n'abattait pas, ont été saisis par la joie à cette nouvelle. On les a conduits tous quatre à l'hôpital, où l'on en prendra le plus grand soin. » De son côté, madame de Leslie veilla avec le plus tendre intérêt à ce qu'ils ne manquassent de rien; et peu de jours après, quatre hommes superbes vinrent se jeter à ses pieds et la remercier. Elle les combla de cadeaux, et fut heureuse plus d'une journée par ce consolant souvenir; car, comme a dit saint Clément d'Alexandrie : « Quel champ fut jamais plus « fécond que la bienfaisance! »

MARTIAL, liv. V, ép. 43, a une pièce qui se rapporte parfaitement à la pensée de Clément d'Alexandrie; comme elle est très-morale, je me suis plu à essayer de la rendre dans cette imitation :

Un larron peut briser l'écrou du coffre-fort,
Et t'enlever soudain tes écus et ton or;
La flamme peut brûler ta superbe retraite,
La grêle anéantir ta plus riche moisson,
Tes nombreux revenus s'écouler en cachette
Sous les habiles mains d'un intendant fripon :

Mais si tu veux placer beaucoup mieux tes richesses ;
Quand tu devrais trouver une foule d'ingrats,
A des amis souffrants prodigue tes largesses ;
Tu ne perdras jamais ce que tu donneras.

Ainsi L. Racine, dans le sixième chant du poëme de *la Religion*, a mis :

Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés.

Et Florian dans l'églogue de *Ruth :*

Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne (1).

MADAME la princesse de Talmont, tante de la femme de Louis XV, avait beaucoup d'esprit. Madame Anson vient de m'apprendre plusieurs de ses saillies. Le président Hénaut, *célèbre par ses soupers et sa Chronologie*, allait tous les jours passer la soirée chez madame de ***, où la reine se rendait, et il s'endormait jusqu'à minuit, que ses porteurs venaient le prendre. Beaucoup de gens vont passer comme lui de pareilles *veillées*. Madame de Talmont voulut essayer si elle ne pouvait pas lui faire surmonter son habitude. Elle alla chez madame de ***. Le président, animé par la présence de cette aimable femme, causa beaucoup, dit des choses charmantes ; ce qui fit faire cette remarque à la reine : « C'est

(1) M. Legrand, dans son *Voyage au cimetière du P. La Chaise*, 1821, a imité aussi cette sage maxime, dans ce vers :

Elle croit s'enrichir de tout ce qu'elle donne.

singulier, le président a oublié son sommeil. « Oh, madame, reprit madame de Talmont, M. le « président ne s'endort jamais qu'à propos. »

La même, ayant à se plaindre de M. le duc de Choiseul, qui était fort laid, disait : *Je me venge en le regardant.*

Quand on enterra la marquise de Pompadour, née Poisson, dans la chapelle de la Trémouille, elle dit : « Les petites *arêtes* de Pompadour doi- « vent être bien étonnées de se trouver à côté des « os de la Trémouille. » Une autre fois elle disait : « Si j'étais la reine, le roi n'aurait pas de maîtresses. — « Cela est vrai, remarqua quelqu'un; mais en « revanche elle aurait plusieurs amants. »

Madame la princesse de Talmont était très-fière et d'un caractère très-difficile. Elle avait apporté en dot, au prince son mari, un hôtel, qu'elle habitait seulement pour le plaisir de le faire enrager. Ce ménage allait assez mal, et présents ou séparés, il y avait toujours quelque altercation. Enfin n'en pouvant plus, le prince lui écrivit « qu'elle eût à « quitter son hôtel, sans quoi il prendrait du canon, « comme à Bender, pour l'en faire déloger. » Elle refusait encore. Cependant on l'engagea à aller aux Tuileries. Ses appartements s'y trouvaient assez rapprochés de ceux de madame la princesse de Ligne, que M. le prince de Talmont allait souvent visiter. Elle disait à ce sujet : « Il vient pour voir « si je suis déconcertée en le rencontrant, mais je « ne le regarde seulement pas. »

Elle était au lit de la mort; deux de ses héritiers

causaient dans sa chambre d'un air plein d'amitié. Cette amitié était postiche, et chacun d'eux eût bien voulu être seul *à partager* cet héritage. La princesse, prête à trépasser, s'aperçoit de ce petit manége de cour, elle appelle sa dame de compagnie : « Allez dans ma bibliothèque, lui dit-elle, apportez-« moi les œuvres de Dufresny, et lisez-moi *les* « *fausses Confidences*, cela m'amusera. »

M. DELILLE, parlant de M. de La Condamine dont l'esprit était si aimable, l'imagination si vive, le caractère si original, et la vie si féconde en aventures, disait : « L'empire du hasard est moins « étendu qu'on ne pense, et les événements ex-« traordinaires ne cherchent point les ames com-« munes. »

EN parlant du progrès des arts et des sciences, madame Anson disait en badinant à M. le docteur Thouret : « Je crois qu'on trouvera le secret de ne « plus mourir quand je ne serai plus. Déja Condor-« cet avant de se tuer avait prédit que cette époque « arriverait, et l'on fait tous les jours de si profondes « découvertes en médecine, qu'il faudra bien que « cela arrive. — Consolez-vous, lui dit M. Thouret, « si l'on découvre le secret de ne plus mourir, on « découvrira en même temps celui de rendre les « morts à la vie, et vous serez la première que je « ressusciterai. »

Fénélon a dit « qu'il serait à désirer que de « bons amis pussent se donner le mot pour mourir « le même jour. » Souhait d'une ame tendre et sublime, qui, s'il pouvait se réaliser, ôterait à la vie la plus grande amertume. Un anonyme paraît s'être emparé de la pensée de Fénélon dans les vers suivants :

Aimons-nous sans faire dépendre
Un amour éternel d'un attrait passager;
Puissions-nous, toujours sûrs de ne jamais changer,
Dans le même tombeau le même jour descendre.

M. l'abbé de Broglie, oncle de l'évêque de Noyon, disait des ministres : « Pour si sage, pour si réservé, pour si vertueux que le roi puisse le choisir, dès qu'un d'eux est nommé, il part, il fait en route de bons projets, il arrive à Versailles avec sa belle ame; mais, à l'entrée du château, un petit diable se trouve là qui lui seringue dans le corps une ame de ministre, et le lendemain il ne vaut pas mieux que les autres. »

Lorsqu'en 1773, l'abbé Terrai fit rendre une ordonnance sur la réduction des rentes, que Caraccioli appela

Un arrêt qui rogne mes rentes
Et qui supprime mon souper;

il finit son épître, assez médiocre, par ce joli trait :

Ou rendez-moi par votre générosité ce qu'on retranche sur ma vie;

Ou pour que la loi s'accomplisse,
Faites par un trait inconnu,
Que l'estomac se rétrécisse
Conformément au revenu.

Lors du *tiers-consolidé*, nos pauvres rentiers auraient bien pu en dire autant, et même répéter, pour qui de droit, cette épitaphe ancienne :

Ci-gît l'abbé Terrai, qu'un homme raisonnable,
Ne peut donner à Dieu sans faire tort au diable.

Le cardinal de Brienne, qui fut fait premier ministre, et qui prit alors le nom de cardinal de Loménie, administra assez mal le royaume qui lui était confié. Lorsqu'il proposa la loi du *dixième*, quelque malin fit à ce sujet cette épigramme en forme algébrique :

Un géomètre a démontré
Que notre ministre suprême
Est = à l'abbé Terrai,
— le talent × un *dixième*.

M. Anson m'a rapporté un mot d'un ancien ministre de Louis XVI, qui mérite d'être recueilli. M. Boynes dit plaisamment en remettant le portefeuille à M. Turgot appelé à lui succéder : « Il faut « être ministre une fois dans sa vie; je l'ai été, « c'est à votre tour. »

M. LE comte de Grandcour, revêtu, je ne sais par quel petit souverain, d'une petite ambassade, a le plaisir de se dire membre du corps diplomatique. Il est marié; mais il laisse paisiblement sa femme dans son château, et vient tous les hivers manger à Paris une vingtaine de mille francs. *Le pauvre homme!* il a deux laquais, un carrosse, des bijoux qu'il montre à tout le monde. Avec de pareils accessoires on est toujours très-aimable; aussi on le rencontre partout où l'on s'amuse, il peut à peine suffire aux billets d'invitation qu'il reçoit. M. A. L. Millin me disait à ce sujet : « L'es-« prit a toujours tort, mais vive les sots! voyez « M. de Grandcour, c'est un triple sot; tant mieux! « il ne cause d'ombrage à personne; aussi comme « on le recherche! »

MONSIEUR, frère de Louis XVI, aimait beaucoup l'abbé Arnault, esprit original et singulier. Il tomba malade; et S. A. R. envoya un valet de pied pour savoir de ses nouvelles. Cet abbé, qui jusque-là s'était toujours exprimé avec beaucoup d'élégance et même avec une sorte de recherche poétique, répondit tout à coup : « Dites au prince que je sens « des chats dans les entrailles, mes mollets comme « du coton, et ma bouche comme du fumier. »

EN 1789, Mirabeau assistait, avec une foule de ses complices, à un excellent repas au Palais-Royal, chez ce d'Orléans qui soudoyait les révoltés, et créait,

à force d'argent et d'intrigues, une famine factice. Vers le milieu du festin, Mirabeau aperçut un groupe d'affamés qui se disputaient quelques livres de pain à la porte d'un boulanger, et qui de temps en temps interrompaient leurs rixes particulières pour bénir les auteurs de leur détresse, en s'écriant de toutes leurs forces : *Vive l'Assemblée nationale.* Frappé de ce spectacle, Mirabeau s'écrie avec franchise en s'adressant aux autres convives : « Par ma « foi, il faut en convenir, cette canaille-là méri- « tait bien de nous avoir pour ses législateurs. »

M. LE comte de ***, ministre, promettait de recommander vivement une affaire dont la décision dépendait d'un de ses collègues. La personne intéressée lui demanda : « Mais êtes-vous bien liés ensemble? — *Oui*, repondit-il, *nous nous aimons comme deux ministres.* » C'est presque s'il avait dit comme deux jolies femmes, comme deux orateurs, comme deux poètes, comme deux concurrents d'académie. Il y a une épigramme dans l'Anthologie grecque, qui a quelque rapport avec cette pensée; on peut la traduire de cette manière :

Oh, que ce monde est singulier!
La coquette toujours en veut à la coquette,
Le potier est jaloux des vases du potier,
Et tout rimeur des lauriers du poète.

AMITIÉ *de cour*, disait Chamfort, *foi de renards et société de loups.*

Un plaisant disait d'un homme d'une bêtise un peu forte : *Plus sot que lui aurait beaucoup d'esprit.*

Le baron des Coutures, dont nous avons une traduction du poëme de Lucrèce, ayant appris que ses créanciers avaient obtenu une sentence contre lui, qu'ils devaient faire exécuter le lendemain, parvint à soustraire tous ses effets; de sorte que, quand les huissiers arrivèrent, après qu'ils eurent été obligés d'enfoncer les portes, on ne trouva que cet écriteau en grosses lettres :

Créanciers, maudite canaille,
Commissaire, huissiers et recors
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez les murailles.

Lorsque M. de Silhouette (traducteur en prose de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, et auteur de quelques brochures) fut nommé contrôleur-général, le 4 mars 1749, après la disgrace de M. de Boulogne (auteur de poésies), il écrivit à sa mère, retirée à Saintes : « .... Ma mère, il y a trois jours « que je possède ce que j'ambitionnais depuis vingt « ans. Je donnerais dès aujourd'hui la moitié de ce « qui me reste à vivre pour n'avoir pas réussi. La « place m'épouvante, la cour me persécute, la ville « m'obsède. Il faut que, dans ma position, je fasse « des sottises, et peut-être ne me laissera-t-on pas « le temps de les réparer. » Voilà donc le bonheur

qui attend l'ambition satisfaite!... On court, on presse, on pousse, on coudoie, on avance, on atteint le but, on est ministre.... va-t-on jouir? Non, non, cent fois non : au lieu d'une jouissance, on ne trouve que de la crainte, des contre-temps, des obstacles, des intrigues, des repentirs, des épigrammes et des regrets. C'était bien la peine d'avoir, pendant *vingt ans*, couvé d'ambitieux désirs!... Ajoutez que M. de Silhouette fut destitué le 24 novembre de la même année. Pourtant c'était un homme de mérite, qui avait des vues droites et des connaissances administratives. *O stultitiam!*

QUAND M. Necker présenta, en 1789, son beau plan de finance aux états-généraux, Mirabeau s'écria : « Voilà sans doute de brillantes perspectives; « nos ressources sont hypothéquées sur la *foi* et « l'*espérance*, à condition que nous ferons la *cha-* « *rité*. » Paroles mordantes sans doute, mais peu dignes d'un législateur; d'autant plus qu'elles ne sont que la répétition d'une plaisanterie contre le peintre *Lantara* (1).

(1) *Lantara*, et non pas *Lantura* (*Simon-Mathurin*), sur lequel le *Dictionnaire Historique* a donné un article bien incomplet, était né à Fontainebleau; et il ne mourut point *vers le milieu du siècle passé*, mais le 22 décembre 1778. Il était si facile de se procurer cette date précise, et d'être exact. « Il était né avec l'instinct du génie (dit-on « dans les *Mémoires secrets*); dès ses plus tendres années, il dessi- « nait des paysages sur les portes des maisons; et par le seul effort « de son talent, sans éducation, il était parvenu dans son art, à « un point de perfection étonnant. Il n'était occupé que d'un

On avait fait paraître contre le même ministre, lorsqu'il publia le *Compte rendu*, qui causa le plus imprévoyant des enthousiasmes, ce couplet sur l'air : *Quoi! ma voisine, es-tu fâchée?*

Pour qui présenter un mémoire?
Ça sent sa fin :

« genre pour lequel il avait un goût irrésistible. On le voyait sou-
« vent les yeux fixés sur un sombre orage, ou sur un brillant cré-
« puscule, se pénétrer des jeux bizarres de la nature. Personne n'a
« mieux exprimé les différentes heures du jour ; il excellait dans la
« perspective aérienne. La vapeur de ses paysages approche
« beaucoup de celle de Claude Lorrain : ses matinées respirent une
« fraîcheur ravissante. On a de lui des soleils levants et couchants
« dignes de piquer la curiosité des amateurs : ses clairs de lune
« sont d'un argentin où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître
« une vérité unique. L'indigence le forçait à travailler à peu de
« frais pour exister, et des maîtres impérieux trafiquaient de ses
« ouvrages, se les attribuaient ; et, non contents de lui en ravir
« le lucre, s'en faisaient aussi une réputation. » Ce singulier ar-
tiste avait un caractère de désintéressement, de faiblesse et d'in-
dépendance, mêlés ensemble, qui lui firent mener une vie très-agi-
tée et trop souvent pénible. Comme il aimait beaucoup les discus-
sions théologiques, et qu'il mourut dans l'indigence à l'hôpital de
la Charité, à Paris, on lui fit cette plaisante épitaphe, qui méritait
d'être rapportée :

Ci-gît le peintre Lantara ;
La Foi lui tenait lieu de livre,
L'Espérance le faisait vivre,
Et *la Charité* l'enterra.

Pavillon avait dit à peu près du prince de *Lisle-Bonne*, long-temps auparavant :

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice :
On le déterra par justice,
On l'enterra par charité.

Chacun glose sur cette histoire
Soir et matin.
C'est que dans cette œuvre célèbre,
Modestement
Il fait son oraison funèbre
De son vivant.

UN M. Gaussart, président de la chambre des comptes, était si bête, que son nom était passé en proverbe. Un jour qu'il entrait dans un salon, il entendit un joueur mécontent de la carte qu'il venait de jouer, qui disait : « *Je suis un franc Gaussart.* — Le président piqué lui dit : *Monsieur, vous êtes un sot.* — *Ah monsieur!* répond froidement le joueur, *c'est cela justement que je voulais dire.* »

UNE femme d'esprit, sortant de la représentation du *faux Généreux*, disait : « Cette pauvre pièce! « elle fait tout ce qu'elle peut pour n'être pas mau- « vaise. »

M. ***, extrêmement savant, et plus habitué à vivre dans son cabinet que dans le grand monde, se trouvant par hasard dans un cercle, y parut très-embarrassé ne sachant quelle contenance tenir sur sa chaise. Quand il sortit, ceux qui avaient remarqué son embarras et sa gaucherie demandèrent qui il était à la maîtresse de la maison. « C'est, « répondit-elle, un homme très-instruit, qui peut « vous dire en grec, en hébreu, en arabe, comment

« se nomme une chaise, mais qui ne sait pas s'en « servir. »

Ange Godar, qui a publié quelques brochures morales, disait : « A peine un bon livre paraît-il, « qu'il est critiqué. Une cabale de gens robustes, « ignorants, envieux de la gloire d'autrui, l'atta- « quent d'abord ouvertement en le déchirant à ou- « trance ; mais ils n'ont pas le même fiel pour les « mauvais ouvrages. » Le même écrivain disait, dans une autre rencontre : « Un général qui a défait « cinquante mille hommes dans une bataille rangée, « et qui, au bout de vingt campagnes (vingt! c'est « beaucoup ! il n'en faut pas vingt aujourd'hui !), « aura fait périr un million de créatures raisonna- « bles, est un grand capitaine, un héros, un brave « guerrier. Là-dessus les inscriptions s'élèvent de « toutes parts, et il y a une émulation entre les « meilleurs historiens pour savoir qui aura l'avan- « tage de transmettre des faits si héroïques à la pos- « térité. Et tout cela se passe dans le sein du chris- « tianisme et au milieu des nations civilisées, qui « osent pourtant traiter les autres de barbares! » Il ajoutait très-sensément : « Un prince doit tâcher « d'avoir de bons généraux, mais plus encore de « meilleurs ministres ; car si les premiers savent faire « la guerre, les derniers savent l'éviter. »

Ce mot de M. D. S. Donnant me paraît fort heureux : « Le mérite fait créer les distinctions, et « la sottise s'en empare. »

N'ENTRETENEZ jamais Cliton que de plaisirs et de fêtes : il ne peut supporter que les idées qui lui rappellent les commodités de la vie, son faste et sa fortune. Ne lui dites pas qu'il a à sa porte une foule de malheureux qui souffrent et qui l'implorent : sa félicité en serait troublée. Ne lui apprenez pas que le riche doit s'attendre, comme le pauvre, à des adversités : sa raison n'est pas assez forte pour digérer une pareille crainte. Surtout ne lui parlez jamais de la mort : cette image l'afflige, l'effraie; ses organes sont trop sensibles pour la supporter. Épargnez-lui la vue d'un aussi cruel avenir; que la mort vienne sans qu'il la voie. Qu'importe que sa venue soit dangereuse! il a su jadis qu'il y avait après elle des récompenses ou des peines; mais il n'y pense plus, il s'étourdit sur les suites de son indifférence; il est dans une ivresse continuelle de jeux, de bals, d'assemblées agréables; et pour être plus à son aise sur tout cela, Cliton s'est fait incrédule.

IL y a peut-être de la hardiesse à se passer de religion pendant sa vie; mais, à l'heure de la mort, n'y a-t-il pas plus que de la folie de n'en avoir jamais eu?

JETÉ par la tempête dans une île abandonnée, un malheureux voyageur gémissait de ne trouver que lui dans les vastes espaces d'un immense désert. De quelque côté que sa vue se tournât, nulle trace humaine ne faisait palpiter son cœur. Sa vie allait

s'écouler sans espérance; ses maux étaient privés de secours, ses chagrins de consolateur. Il était seul.... Telle était aussi la destinée du sensible Théodore dans la plus belle ville de l'Europe. Séparé de ceux qu'il aimait, il parcourait mélancoliquement les longues rues de cette moderne Babylone. Souvent frappé d'admiration dans sa marche, il s'arrêtait, mais sans être touché. Vainement le tableau changeait sans cesse; il le trouvait animé, très-animé, mais toujours froid. Il ne pouvait rien voir qu'à travers ses regrets; il était comme un solitaire autour duquel aucun ami ne s'empresse; loin de sa femme, de ses enfants, il aurait pu mourir sans que personne assistât à sa dernière heure; et au milieu de cette grande foule, son cœur était toujours seul.

M. J. Chénier est aujourd'hui courtisan, après avoir été fanatique d'*égalité*, et de *liberté*, etc.... Il était représentant du peuple lorsqu'on fit sur lui ce quatrain :

Contre Joseph et ses rimes cruelles
La prudence défend qu'on élève la voix;
S'il renonçait à faire des libelles,
Le misérable irait faire des lois.

Le trait est bon; mais il est volé d'une ancienne épigramme contre Voltaire, qui finit ainsi :

S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Voici un autre mot sur Chénier. Comme il a été mis en vers, je vais le rapporter de cette manière; c'est un dialogue :

Entre ses bras comme il me serre !
Arrêtez, Chénier, c'est trop fort.
—C'est que je t'aime comme un frère.
—Comme un frère !... Ah Dieu ! je suis mort.

L'épigramme a du sel, soyons pourtant justes. Quoique je n'estime pas la conduite de Chénier, je crois devoir le disculper du crime qu'on lui reproche. Aurait-il pu être jaloux à ce point du talent distingué de son frère? le faire mourir parce qu'il était meilleur poète?... Non, je ne puis croire une telle atrocité. Il est cependant vrai que, pendant long-temps, la petite poste lui porta chaque jour un billet qui ne contenait que ces mots : « Caïn, qu'as-« tu fait de ton frère? » Il répondit avec dignité dans son épître à *la Calomnie;* et comme nous l'avons déja dit ailleurs, nous le croyons suffisamment justifié.... Il lui reste bien assez du crime de régicide.

M. DE C.... ayant lu ce dernier paragraphe, m'a dit : « Vous êtes dans l'erreur; Chénier n'est pas « tout-à-fait justifié, puisqu'il osa dire à la tribune « de la Convention nationale, avec une froide féro-« cité : *Si mon frère est coupable, qu'il périsse !* « Mot horrible, d'autant que, peu de jours après, « son frère innocent périt sur l'échafaud.... »

M. FERLUS a fait cette épigramme contre Chénier :

En vain sa minerve importune
Met en grands vers la déraison ;
Drame, satire, hymne, oraison,
Ont subi la même infortune.
Sur la scène c'était Pradon,
Dans la satire c'est Gacon,
C'est Armonville à la tribune.

Armonville, député à la Convention, ne savait ni lire, ni écrire. — Voici encore contre M. Chénier, une petite *plainte* qu'on met dans la bouche de son devancier Pradon :

A mille sots que l'on jette mon nom,
Soit; il faut bien que mon sort s'accomplisse :
Mais sur Chénier qu'il tombe et se salisse,
Je n'y tiens pas. Pardon, messieurs, pardon;
Quand l'avenir lira : CHÉNIER-PRADON,
Il va penser, cela me désespère,
Que ce fut moi qui fis Timoléon,
Qu'André Chénier fut mon malheureux frère,
Et qu'à Marat j'ouvris le Panthéon.

Il a été aussi le sujet de la gentillesse suivante; car en fait de aietés poétiques, notre France est très-fertile :

Quand on peint la vertu, la sent-on toujours?—Non:
Fabre a fait le Philinte; et Chénier, Fénélon.

Un auteur, prenant le contre-pied de l'épigramme, adressa ce madrigal impromptu à ses caustiques confrères :

Contre Chénier, messieurs, c'est trop écrire;

Tous vos propos sont bien hors de saison :
D'après ses faits, que pouvez-vous lui dire
D'humiliant, plus que son propre nom ?

Variante du dernier vers :

Qui soit plus cruel que son nom ?

Après ceci il faut tirer l'échelle, et je la tire.

COMME Chénier n'a pas ménagé les autres, on ne le ménage pas beaucoup à son tour. M. Vigée a composé contre lui cette pièce :

Auprès de Jupiter Prométhée en disgrace,
Se vit en proie au bec d'un vautour inhumain,
Qui lui rongeait le cœur, et le rongeait sans fin.
Supposons Chénier à sa place,
Le vautour serait mort de faim.

Quoique M. Chénier vive encore, M. Armand Gouffé lui a préparé cette épitaphe :

J'ai fait des pièces, des rapports ;
J'ai fait mes rapports et mes pièces
Avec des pièces de rapports :
Mes rapports sont comme mes pièces ;
Car mes pièces sont sans rapports,
Comme mes rapports sont sans pièces.

UN provincial vint à la cour. Il était placé auprès d'un plaisant qu'il questionnait sans cesse. A ses interrogations, à ses ignorances, son voisin comprit qu'il pouvait amplement s'amuser du personnage.

Passait-il un prélat, c'était le cardinal Mazarin, qui avait dit la veille, des Français : *Cantan, pagaran.* Puis venait le *grand Condé;* puis le duc de La Rochefoucauld, auteur des *Maximes;* puis le cardinal de Retz, chef de la Fronde, etc.: et l'étranger, tout ébahi, s'empressait d'admirer, avec une délicieuse surprise, tant d'hommes célèbres dont il avait entendu parler. Madame de Marsan vint à sortir de la chapelle; elle était vieille, mise à l'antique, mais marchait avec dignité et recueillement. — *Et cette dame?* s'écria le questionneur. — C'est la feue reine, lui répondit l'autre très-gravement. — Ah!... elle a l'air bien respectable.

M. de Bièvre aimait à faire des calembours sur tout. Rencontrant un jour le premier médecin de Marie-Antoinette, il dit : *Voilà Turenne* (*tue reine*) *qui passe.*

Madame *Riccoboni*, dont les romans sont si simples, si naturels et si agréables à lire, travaillait beaucoup son style. Heureusement, cette élaboration pénible ne s'aperçoit, chez elle, qu'avec une extrême attention. Cette femme si spirituelle dans ses écrits, avait une conversation peu brillante. Un de ses amis lui en faisant la remarque, elle lui répondit ingénument : *C'est que je parle comme j'efface.* On sait que son premier roman, composé des *Lettres de Fanny Muller à milord Rivers*, qu'elle publia d'abord en prenant le nom d'*Adé-*

laïde de Varançai, est tout bonnement sa correspondance intime avec le comte de *Maillebois*, qui la quitta en ingrat, pour faire sans bonheur un très-riche mariage. La dernière lettre de cet ouvrage, qu'elle lui adressa par la voie du *Mercure de France*, est forte de pensées, de reproches et d'indignation. Si le comte de *Maillebois* n'en fut pas touché, s'il ne fut pas même repentant de son inconstance, il n'avait jamais su aimer.

« IL n'appartient qu'à l'amour de nous donner « des tristesses dont on le remercie, » écrivait madame de Lambert. Je ne crois pas qu'elle parlât des *tristesses* que cause l'absence; l'amour les adoucit sans en consoler. Mais elle avait tout-à-fait raison dans ces lignes : « Des personnes mélanco- « liques ne sont occupées que d'un sentiment; elles « ne vivent que pour ce qu'elles aiment; désoccu- « pées de tout, aimer est l'emploi de leur loisir. « A-t-on trop de toutes ses heures pour les donner « à ce qu'on aime? » Cela est vrai, dans les attachements purs. Tout ramène à cette occupation dominante et chérie. Aussi les véritables amants ne sont jamais inconstants, c'est impossible; ni même infidèles. « Comment pourrait-on aimer au- « tre chose que ce qu'on aime? » disait une femme, et cette femme exprimait la pensée de toutes les ames tendres et délicates. En effet, serait-il possible de concevoir que ceux qui ont connu l'amour véritable pussent être jamais volages? Comment

pouvoir oublier celle par qui, pour qui on vivait? Je ne crois pas qu'il puisse en exister d'exemple.

Le cardinal Mazarin acheta la bibliothèque du savant Naudé, qu'il paya dix mille livres, somme considérable alors. Guy-Patin dit à ce sujet : « Qu'elle « valait deux fois plus, et qu'elle serait lue trois fois « moins. »

On raconte au sujet de *la Comtesse de Chazelle*, pièce attribuée à madame de Montesson, que M. le duc d'Orléans épousa en secret, une anecdote assez plaisante. Madame de Montesson n'avait pas eu le courage d'assister à la première représentation; elle s'était réfugiée au Raincy; mais elle avait chargé M. le marquis de B*** de lui envoyer d'heure en heure,

De son enfant des nouvelles exactes,
Sur le succès de chacun de ses actes.

Celui-ci avait fait disposer dans sa loge une table et tout ce qu'il faut pour entretenir une correspondance. Plusieurs courriers extraordinaires étaient postés à l'entrée de la comédie, et un secrétaire portait successivement les dépêches à mesure qu'elles étaient expédiées, et suivant l'usage des circonstances. Les premières scènes de la pièce furent écoutées avec assez de faveur; aussitôt un courrier part avec ces mots : « Tout va bien; le public écoute

tranquillement; on applaudit. » A peine était-on arrivé à la fin du premier acte que des murmures se firent entendre; à l'instant un nouveau postillon vole à Raincy avec cette dépêche : « On vient de « murmurer; *les acteurs jouent mal;* mais du cou- « rage. » Le second acte fut très mal reçu. Départ d'un troisième envoyé, avec ces mots : « Cela va « mal! on a déjà sifflé, mais il y a encore de l'espoir. » Le troisième acte excita un tel tumulte, qu'il ne fut point achevé; et aussitôt un quatrième courrier se rend au Raincy, porteur de ces tristes lignes : « On « fait un tapage épouvantable; la pièce et la toile « viennent de tomber. *Le public ne fût jamais « plus injuste, les acteurs ne furent jamais si « détestables.* »

En 1773, Joseph II, passant par Medmich, en Transilvanie, une femme âgée s'approcha de lui, avec l'intention de solliciter un congé pour son fils, qu'elle n'avait pas vu depuis long-temps. Elle s'exprima ainsi : « Bonjour, M. l'Empereur, je souhaite que votre santé soit bonne; comment se porte madame votre mère? a-t-elle aussi bien de la santé? » — Joseph répondit à chacune de ses questions, écouta sa requête, lui donna quelques pièces d'or, la renvoya satisfaite, et dit avec sensibilité à ceux qui l'accompagnaient : « Cette bonne femme est la seule « qui dans mes voyages m'ait parlé de ma mère. « Elle revêrra son fils dans onze jours et libre de « tout engagement militaire. »

— M. le chevalier de Boufflers disait plaisamment : « La plupart des hommes qui vivent dans le « monde y vivent si étourdiment, pensent si peu, « qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont tou- « jours sous les yeux, par la raison qui fait que les « hannetons ne savent pas l'histoire naturelle. »

MADAME LA COMTESSE D'HOUDETOT avait placé dans son jardin le buste de l'auteur de *Télémaque*, avec cette inscription : *Fuis méchant, Fénélon te voit.* — Quelqu'un lui fit remarquer judicieusement que *Fénélon, au lieu de faire fuir le méchant, l'aurait ramené;* et de suite elle la supprima.

PARBLEU, si je voulais, ce serait bientôt fait. Il ne dépend que de moi de faire faire à mes lecteurs une tournée en Angleterre. La traversée est courte, la mer tranquille, je les mènerais tout droit à... Mais non; qu'ils se rassurent; ils en seront quittes pour la peur. Je leur épargnerai les perplexités du voyage, et la vue de ce peuple blafard et boxeur, qu'eux et moi, sans doute, nous n'aimons pas de reste. Je ne veux que leur parler d'une jolie petite excursion dont je viens d'entendre le narré. En 1787, madame Anson était alors baronne de Leslie. Elle était attachée à madame la princesse de Carignan, qu'elle accompagna à Londres. Ces dames s'embarquèrent à Calais, le 27 juillet, pour aller visiter cette capitale et ses environs si renommés. Madame de Carignan ne mit que quinze jours pour satisfaire cette fantaisie de curiosité, qui ne lui coûta

que 50,000 francs; bien faible dépense chez un peuple où tout s'achète, même la *liberté*, dont il se vante tant. Le journal de madame Anson est très-court, il n'a que vingt et une pages; il est écrit d'une manière très-agréable. Je voulais le transcrire; la modestie de l'auteur s'est opposée à ce juste désir. — Elle a tout vu et bien vu; ses descriptions sont charmantes, quoique rapides, ou plutôt parce qu'elles sont rapides. Elle a semé ce court ouvrage de profondes réflexions, je n'ai pu en recueillir qu'une: elle peint l'ennui que les Anglais éprouvent au milieu des fêtes les plus brillantes. Ils ne savent pas jouir; toujours occupés à prévoir, et fatigués constamment par l'emploi du lendemain, cette idée les persécute toujours. *Pour moi*, dit madame Anson, *je crois que l'ennui est comme l'amour, à force de le craindre on s'y livre.*

J'ai rencontré sur le Pont-Neuf le *Tableau de Londres et de ses environs*, par Lacombe; livre qui parut en 1784. — Ce *Tableau* est écrit par un homme assez favorablement prévenu, puisqu'il contient différents éloges excessifs, entre autres, celui-ci: « Toutes les sociétés utiles au public sont formées et « entretenues par le zèle patriotique qui anime en- « core une grande partie de la nation: l'autorité « n'y a aucune part; elle n'encourage rien; c'est le « patriotisme qui édifie tout, et l'amour de la gloire « qui vivifie tout. Une telle nation, lorsqu'elle vou- « dra employer sa force et son courage, *fera l'or-* « *nement du globe*, puisqu'elle *seule* possède *le*

« *temple sacré de la liberté.* » Cela est franc et positif. Quelle excellente nation! et qu'il doit être agréable et doux de vivre dans son sein! Voyons: peut-être quelques nouveaux éloges vont me tenter. Je lis dans ce même M. Lacombe : « La douane est « le rendez-vous de toutes les marchandises, qui y « sont visitées avec une *inquisition atroce.* » (Aïe! aïe! quelle liberté! Elle ressemble à la nôtre, cette belle *liberté* cousine de la déesse *Raison*, qui, ensemble, firent ouvrir tant de temples décadaires et tant de prisons!) « Il est rare qu'un étranger « ne soit pas volé à l'ouverture de sa malle, qu'on « ne peut obtenir qu'à force de placets ou d'argent. » Quelle hospitalité! Mais passons, il ne s'agit là que des douanes; ailleurs nous serons mieux traités. « Les personnes qui reçoivent souvent des lettres « doivent recommander à leurs correspondants de « ne point insérer des papiers volants, ni mettre « des enveloppes aux lettres, parce que la taxe est « quelquefois triple et *toujours arbitraire*, quoi- « que dans un pays *libre;* mais la *rapacité et l'in-* « *justice* sont les divinités du peuple anglais. » Que signifie cette violente rétractation du sieur Lacombe? Qu'est devenue cette nation, *l'ornement du globe*, qui possède *seule* le *temple de la liberté* (1)! Ce langage était-il exact dans la bouche

(1) M. Lacombe, qui écrit avec un peu de passion, « Oh! souve- « rains! Oh! tyrans! Oh! monarques! etc., » s'exprime ainsi, sans trop faire attention aux conséquences de ce qu'il dit : « Les « catholiques ne peuvent acheter ni posséder aucune terre ni mai- « son que sous un prête-nom protestant. Ils sont exclus de tous

d'un Suisse? Son canton de Berne n'avait-il pas une liberté plus assurée, plus humaine, plus réelle, plus attachante? Écoutons-le encore : « On « peut dire que la loi, en Angleterre, favorise plus « le coquin que l'honnête homme, et voilà ce qui « fait dire à la canaille qu'elle est *libre.* » (Certes, s'écrierait Crispin, c'est absolument comme chez nous, la *liberté* de la *presse* et des coups de poing.) « Partant de là (continue notre franc Suisse), elle « injurie, elle insulte les passants, *surtout les* « *étrangers quand ils sont sans armes;* car ce « peuple, si insolent et si rustre, tremble à la vue « d'une épée nue. » « Le peuple anglais, dit-il au- « tre part, naturellement paresseux, ivrogne et « brut, est distrait tantôt par une pendaison, tan- « tôt par une élection, par des fêtes et par d'abomina- « bles combats avec des bœufs, avec des chiens, en « pleine rue; et chaque jour on y perd bras, jambes « et la vie. » En voilà assez, fermons le livre; je ne pense pas que l'envie me prenne d'aller visiter ces Iroquois, que rien n'a pu complétement civiliser, au beau milieu de notre civilisation. Mais attendez; non, ne fermons pas le livre. Il commence par un chapitre intitulé : *Voleurs de grand chemin;* c'est fort bien : j'aurais préféré pourtant que l'auteur y eût mis ce titre : *Pirates*, *Flibustiers*, *Écumeurs de mer*, *Voleurs d'îles;* c'était à merveille

« les emplois, sans aucune exception. Cette rigueur paraît néces- » saire dans un pays où la liberté est le seul protecteur de tout être « qui l'habite. » De sorte que les catholiques y ont la liberté de n'être pas libres, ce qui est fort juste !!!

pour un premier chapitre, et, je dois en convenir, c'est à peu près tout ce qu'il y a de mieux dans ce médiocre ouvrage.

BUONAPARTE a nommé Paris, de sa pleine autorité, *la capitale de l'Europe;* les Anglais l'avaient précédé dans une telle ambition; il y a longtemps qu'ils ont nommé Londres *la reine du globe...* Si je ne me trompe, ces deux épithètes nous dévoilent deux grands secrets, je voulais dire deux grandes pensées; non, non : lisez encore différemment, lisez deux grands *projets.*

UN des plus piquants *Ana* qui existent est celui qui a pour titre : *Mélanges d'histoire et de littérature*, par M. de Vigneul-Marville. La meilleure édition que nous en ayons est celle de 1735, en trois volumes. Les additions de l'abbé Banier y sont rangées à leur place, au lieu d'être rejetées au troisième volume; seulement on aurait dû les distinguer, comme on a distingué, dans le *Ménagiana*, les additions de La Monnoye. Vigneul-Marville est un nom en l'air. On attribue généralement cet ouvrage à un chartreux nommé dom Argonne, fils d'un orfèvre de Paris. Il naquit dans cette ville vers 1634, suivant le P. Niceron, et en 1640 d'après Delandine. Il était avocat; il quitta cette profession à l'âge de vingt-huit ans, et entra dans l'ordre des chartreux, où son prénom de *Noël* fut changé en celui de *Bonaventure.* Il y fit profession le 29 juillet 1663, et mourut, dans la chartreuse de Gaillon en Normandie (où il avait passé une partie de sa vie),

le 28 janvier 1704. Il a fait d'autres productions, mais je ne veux parler ici que de ses *Mélanges*. L'abbé Joly, de Dijon, qui a critiqué le Dictionnaire de Bayle, et qui a quelque autorité en littérature, prétend, d'après le témoignage de l'abbé Bonardi : « que cet ouvrage est un abrégé des con-« versations savantes ou conférences qui s'étaient « tenues à Rouen, chez M. Bigot, où se trouvaient « le célèbre La Roque et les plus habiles gens de la « ville. C'est comme un *Bigotiana*. » Je ne partage point cette opinion, et je me range à l'avis du plus grand nombre. Laissons donc à Vigneul-Marville, c'est-à-dire à D. Bonaventure d'Argonne, ces piquants mélanges, qui l'ont fait regarder par M. l'abbé Sabatier de Castres « comme un littérateur dans « qui la solitude n'avait affaibli ni l'amour des let-« tres, ni celui des anecdotes, ni l'art de les racon-« ter avec agrément. » Malheureusement il a été trop peu circonspect dans les jugements qu'il portait. Ce qu'il a dit de La Bruyère lui a fait le plus grand tort. Toutes ses critiques sont des chicanes, et quelles chicanes! Elles prouvent qu'il n'avait nullement senti ni apprécié le génie de cet écrivain si original. J'y reviendrai sans doute. Je veux m'arrêter aujourd'hui à un autre passage.

« Bornons ici notre carrière,
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur. »

Après avoir cité ces quatre vers, il écrit : « C'est

« ce qu'a dit M. de La Fontaine en finissant son « premier volume de fables choisies. Peut-être au- « rait-il bien fait lui-même (quelque joli talent qu'il « ait) de garder son précepte et de ne *point* pas- « ser *plus* outre. » Quel blasphème! L'abbé Banier ajoute : « Ce jugement est injuste! les dernières fa- « bles de cet illustre auteur sont du même goût « que les premières; c'est partout la même naïveté, « la même finesse, le même art de narrer d'une ma- « nière inimitable. » L'abbé Banier aurait dû aller plus loin encore. Non, La Fontaine n'a point composé ses dernières fables du même goût que les premières; c'est mieux que cela, il se surpassa lui-même, et atteignit une perfection dont on n'aurait jamais eu l'idée si elles n'avaient jamais paru. Quels charmes de détail! quelles richesses de poésie! quelle philosophie aimable! tout s'y trouve, et avec plus d'abondance que dans son premier recueil, qui est loin de contenir ses meilleures fables. L'abbé Banier rapporte ensuite qu'il a appris « d'un homme « digne de foi que M. de La Fontaine, pour réparer « en quelque sorte le mal qu'il avait fait en don- « nant ses contes au public, employait tout l'argent « qu'il avait à en acheter des exemplaires pour les « brûler. » Le fait est controuvé. La simplicité de La Fontaine était si grande sur ce point, qu'il ne croyait pas avoir fait une faute en les composant. Il avait d'ailleurs peu d'argent à sa disposition, ayant été meilleur ménager de son temps que de sa bourse.

BONJOUR, mon ami, comment te portes-tu depuis mon absence? — Ah! te voilà! et d'où viens-tu? quel voyage as-tu fait? as-tu été au fond de ta province visiter le vieux donjon de ton brave père? — Non : j'arrive de Londres. — De Londres! répète-moi cela, je n'y conçois rien; toi qui n'es pas *anglomane!* toi qui nous as parlé si souvent des Anglais comme de la nation la plus funeste, la plus redoutable, la plus perfide!..... Il n'y a pas encore long-temps que je t'entendais assurer que tu ne ferais jamais une pareille excursion, que tu appelais une folie; ces bizarres et matois insulaires ne t'inspiraient nul désir d'aller les voir dans leur île; tu en savais deux fois plus que tu n'aurais voulu en connaître d'eux dans leur histoire, où, en fait de crimes, tout se trouve. Tu disais.... — Que veux-tu, mon ami? on fait des fautes à tout âge, et je suis jeune encore : je n'avais pas juré de n'y point aller; sans quoi j'aurais, malgré l'exemple du siècle, tenu scrupuleusement mon serment. L'occasion!... que sais-je? je ne suis pas parti seul, il ne nous est rien arrivé de funeste sur la route, et..... — Conte-moi donc tout cela. — Volontiers, tu sais que c'est le plaisir des voyageurs. Entrons chez Tortoni, prenons des glaces et écoute-moi.

Je ne te dirai ni le jour ni l'heure; ces détails-là ne sont pas nécessaires. Le temps était superbe; après avoir amplement déjeuné, nous prîmes congé de la maîtresse de la maison et de son régiment de chats, et nous partîmes, avec M. Anson, de *Villa-Episcopa*, pour nous rendre dans cette capitale si

renommée. Je ne t'arrêterai point à Douvres; je te ferai grace de toutes les visites, presque barbares, dont les douaniers persécutent les voyageurs. Ce sont des formalités, des inquisitions, des tracasseries de tous les genres, qu'il faut essuyer en mettant pied à terre dans ce pays *libre*. Après avoir supporté beaucoup de questions, de duretés, de retards et de pertes, on arrive, pour l'ordinaire sans de grands accidents, sur les bords de l'*illustre* Tamise. Nous en fîmes autant, et nous entrâmes à Londres par *Black friar's brige*; car j'ai appris l'anglais pendant mon excursion. Mais comme je crois que tu ne sais pas cette langue, je te dirai en français que nous avons traversé la Tamise sur le *Pont des Frères Noirs*. J'étais curieux de connaître ce fleuve tant vanté, une petite difficulté s'y opposa. Ses parapets sont hauts de six pieds, et je n'ai de taille que cinq pieds deux pouces. Je n'étais pas content de me trouver au milieu de cette clôture; il me semblait que c'était comme naguère en France, où l'on vous mettait *librement* en prison; mais j'ai réfléchi que c'était une précaution très-sage pour ne pas donner à messieurs les Anglais de mauvaises tentations sur cette terre *classique* de l'ennui et du spleen. Il s'en noierait peut-être, sans cela, tous les jours des centaines, près de ces *Frères Noirs*. Un officier ou cicérone a eu la bonté de nous conduire ou de nous mener chez le lord-maire, qui habite un superbe palais, au centre de la ville. Après lui avoir rendu nos très-humbles devoirs, nous avons visité les monuments les plus remarquables : l'*ab-*

baye et le *pont de Westminster*, la *place d'Albion*, l'église de *Sainte-Brigite*, la promenade d'*Hyde-Park* et sa rivière serpentine, les jardins de *Kelington*, la maison du parlement, la tour du temple, la prison *Newgate*, des fenêtres de laquelle le bourreau vous lance *un homme dans l'éternité* (1). C'est-à-dire que c'est là qu'on pend les coupables; mais comme à tout Anglais tout honneur, la *liberté* a décidé que le juge ne dirait pas crûment au patient : *Vous êtes condamné à être pendu;* mais bien plus délicatement ces douces paroles, ou, si l'on veut, ces paroles *confortables : Vous finirez vos jours par la suspension.* C'est presque comme si l'on faisait une promotion! *Un tel est nommé chevalier.* Et nous terminâmes la journée par le théâtre de *Drury-Lane.*

Le lendemain nous avons vu le port; il était rempli de vaisseaux : les Anglais ont une marine, et nous!..... *Quiberon!*..... Je suis Français, j'ai soupiré..... — Certainement nous n'en ferions pas un si perfide usage!.... Pour nous distraire de ce pénible spectacle, nous avons été au parc *Saint-James*, et de là à *Saint-Paul*, et à l'église de *Bow.* Nous n'avons négligé aucune curiosité; aussi nous sommes-nous arrêtés à voir boxer. C'est un *très-joli amusement..... anglais!* Des hommes, nus jusqu'à la ceinture, s'assomment à coups de poing; chacun

(1) Avant que cela arrive, la plupart d'entre eux vendent leurs corps à un chirurgien pour être disséqués, et se boivent ainsi eux-mêmes dans leurs prisons.

d'eux a un second (comme dans nos barbares duels); mais au lieu de pistolets et d'épées, ils tiennent d'une main du rogomme, pour *leur donner du courage*, et de l'autre une éponge imbibée de vinaigre, pour *adoucir* les plaies qu'ils se font. Comme cela est réjouissant! Et en effet, les Anglais y prennent un *confortable* plaisir, par les paris considérables qu'ils font pour ou contre les assommeurs. Aussi n'avons-nous pas été les seuls à contempler cette scène de force, de valeur, d'adresse et de rage.

Fallait-il aller, en partant de ce lieu, visiter *Bedlam?* Nous l'aurions dû; ce n'était guère changer de spectacle. J'aurais vu des fous qu'on enferme, et je venais d'en voir en bon nombre qu'on laisse libres. On m'apprit qu'un certain sculpteur allemand, appelé Cibber (que ceux qui préfèrent Shakespear à Corneille osent comparer à Michel-Ange), a orné les deux côtés de cet hôpital de deux statues de marbre, qui peignent un furieux et un mélancolique. La belle enseigne, vraiment!..... Mais, à propos d'enseignes, en voici de très-brillantes et de toutes sortes. Elles sont d'un grand luxe et d'une telle dimension, qu'on a eu raison de dire, *qu'il semble que les maisons sont attachées aux enseignes, et non pas les enseignes aux maisons.* Cela n'empêche pas les rues d'être très-vastes, ce que nous devrions un peu imiter; les places le sont aussi. Il en est une où les maris, après avoir attaché une corde au cou de leurs femmes, les traînent au marché, et les vendent pour le plus modique prix. Je n'ai pas voulu y passer, ni aller voir la salle de

ce tribunal éhonté où, par des guinées, tous les adultères se rachètent! Car ici ceux qui peuvent payer n'ont jamais aucun tort, ni devant la loi, ni aux yeux de l'époux trompé, qui est toujours satisfait dès qu'il empoche de l'or avec sa honte.

Je ne connaissais pas les voitures à six roues: j'en ai rencontré quelques-unes; je les regardais avec étonnement quand le courrier a paru, il a sonné de la trompette, et tout s'est rangé sur son passage; c'est l'ordre : le roi lui-même est obligé de faire place. Le peuple y est là si *souverain*, que le service du public y doit passer avant tout, avant le roi qui devrait être aussi un peu souverain, ce me semble! Les maisons à Londres sont très-simples; on n'étale un grand luxe qu'à la campagne. Tous les grands seigneurs n'ont en ville qu'un pied-à-terre. Cinq, six maisons font quelquefois une seule façade, sans la moindre décoration, ce qui forme un coup d'œil assez uniforme et assez plat. Les rues sont très-spacieuses; il y en a une entre autres, où douze carrosses peuvent marcher de front, sans compter les trottoirs qui sont fort larges. On en trouve partout; ce qui fit dire à un de nos compagnons de voyage fort instruit, cette belle sentence : *Paris semble avoir été fait pour les gens en voiture, et Londres pour les gens à pied.* Malheureusement ces pauvres piétons rencontrent assez souvent sur ces trottoirs des trappes ouvertes qui, s'ils n'y prennent garde, les envoient très-*librement* se casser le cou au fond de quelque cave.

Mais nous courons depuis long-temps; ne serait-

il pas bon et utile d'entrer quelque part pour nous reposer? C'est ici la ville des ateliers et des machines. Par où commencerons-nous? il y en a de toutes sortes!... Mais non, je me souviens que ces machines ont été la ruine des ouvriers; qu'ici la mécanique est tout, et que l'humanité n'est rien. Cette idée serre mon cœur et m'arrête : je veux que l'homme soit compté pour quelque chose. Il est résulté, de cette indifférence pour les malheureux, que nulle part on ne trouve autant de voleurs et de pauvres. Les audacieux courent sur les grandes routes dévaliser les voyageurs; les paresseux se font mendiants : si bien que cette Angleterre, si vantée par des niais ou des dupes, ne semble être qu'un vaste coupe-gorge, sans compter ses nombreux suicides, et ses innombrables gibets (1) qui dévorent chaque année une partie du superflu de sa trop grande population!....

On comptait autrefois à Londres *douze cent mille ames* (je ne sais si ce nombre a augmenté) et quatre-vingt mille maisons. Elles ne sont en général que de trois étages, ce qui a exigé beaucoup d'étendue. Aussi Londres a-t-elle plus de six milles de longueur et trois milles de largeur. — A merveille! poursuis; je t'écoute et t'accompagne en idée au milieu de ce grave peuple, que tu arranges d'une

(1) *L'accident du gibet* (comme ils le disent élégamment) y est tellement adhérent à la nature anglaise, qu'un de leurs écrivains prétend que les professeurs ont coutume d'exercer leurs élèves dans *l'art de haranguer le peuple du haut de la potence!*

manière assez falote; continue. — Je n'ai plus rien à dire, j'ai fini; je t'ai fait part de toutes les observations que j'ai pu recueillir pendant un séjour de trois heures. — *De trois heures!* que veux-tu dire? — J'avais oublié de te prévenir que nous ne sommes pas partis en poste pour la ville des brouillards, mais que nous avons fait pédestrement la route depuis la rue *Ville-Lévesque* jusqu'au passage du *Panorama*, dans lequel nous sommes entrés. — Ah! ah! c'est donc une plaisanterie! tu as voulu me surprendre? — Non : mais te donner le désir d'aller voir ce chef-d'œuvre de composition, ce merveilleux *Panorama*, dont l'invention me paraît si admirable. Aller à Londres, la regarder pendant quelques moments, sans se trouver au milieu de ces avides et jaloux insulaires, c'est tout profit. Dans une rotonde d'une assez petite dimension, pour une misérable somme de 40 sous, on aperçoit la ville des Léopards et une vaste plaine autour de soi; l'illusion est parfaite, la peinture achevée, la perspective complète. On croit voir réellement devant ses yeux des bâtiments, et une campagne à perte de vue, et une belle rivière, et les mâts d'une grande flotte..... Cependant ce n'est qu'une toile peinte, qui n'est guère qu'à une distance de dix pieds. Elle suit intérieurement le tour de la rotonde, et présente Londres et son paysage avec une telle vérité, qu'on peut s'y méprendre et se croire tout à coup transporté dans cette cité impérieuse.

M. Turgot publia, en 1766, un écrit très-substantiel, intitulé : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses.* Cet ouvrage, traduit à Londres, inspira à Adam Smith ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, où il profite de toutes les idées de son prédécesseur. C'est pourtant à la nation anglaise que nous avons accordé la gloire de ce traité, qui renferme d'heureux aperçus, mais qu'un de nos auteurs avait complétement devancé. C'est leur laisser assez sottement la propriété de ce qu'ils nous prennent (1).

Il a paru un recueil d'épigrammes, intitulé : *Le Chiffonnier.* On l'attribue à M. P. Villiers, rédacteur du *Journal des Rapsodies.* M. Patrat, que cet auteur accuse de piller des vers de tous côtés, lui a répondu :

Pourquoi, mon cher Villiers, vous donner un travers,
En vous mêlant des affaires des autres ?
Si j'ai pillé de jolis vers,
Certainement ce ne sont pas les vôtres.

(1) Les Anglais sont si habitués à toutes les pirateries, qu'ils s'approprient, et, chose singulière ! qu'on leur approprie complaisamment tout ce qui est à leur convenance. La découverte de la vaccine, par exemple, qu'ils ont revendiquée pour leur docteur Jenner, appartient plus spécialement à l'Allemagne, où le docteur Goëtz l'introduisit en 1769.

QUELQU'UN (ce n'était pourtant pas M. de T..... (1)), chargé d'une affaire difficile, l'ayant heureusement terminée, disait en rendant compte de sa mission : « Comme je m'aperçus qu'on épiait toutes « mes paroles, je m'aidai beaucoup du silence. »

A PROPOS de *silence*, M. P. Villiers, dont il était question tout à l'heure, répondait à un *critique qui l'avait loué :*

Tant qu'il n'a fait que censurer
Et ma prose et mes vers, j'ai gardé le silence.
Mais il me loue !... Ah ! j'en aurai vengeance !
Il cherche à me déshonorer.

Nos meilleurs auteurs ont été mis en réquisition pour celébrer le sacre impérial, et ils ont chanté à qui mieux mieux, sur leur cistre ou sur leur lyre, cette pompeuse solennité. On dit qu'ils en ont été récompensés avec des médailles, de l'argent et des croix. C'est de toute antiquité que les princes ont été dans l'usage de répandre une pluie d'or sur les poètes, et toutefois les princes magnifiques dans

(1) Je dois répéter ici ce que j'ai déja dit dans ma préface : je ne laisse subsister les noms que lorsqu'ils ont quelque éloge à recueillir, ou, dans le cas contraire, lorsque, par une extrême célébrité (de quelque genre qu'elle soit), ils se trouvent acquis à l'histoire.

leurs dons se comptent, parce qu'ils ont été rares. Garnier nous apprend que *Desportes*,

De Charles de Valois, étant bien jeune encor,
Eut, pour son *Rodomont*, huit cents couronnes d'or.

C'était payer beaucoup un assez faible poëme. Cependant une république avait été encore plus généreuse que Charles IX. Chérile ayant chanté la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xerxès, son poëme fut tellement admiré de ses concitoyens, qu'ils lui firent donner une pièce d'or pour chaque vers. Ventre-saint-gris! combien de mauvais ou de bons vers nos poètes feraient à ce prix-là! Je doute que Buonaparte le leur propose. Il a été républicain, mais il n'est pas une république!

M. Delille récitait un fragment de son beau poëme de l'*Imagination* à M. *Valckenaer*, qui, l'arrêtant sur un vers renfermant une grande pensée, lui dit: « Ceci est dans Bernardin de St.-Pierre. « — N'importe, répliqua M. Delille avec vivacité; « ce qui n'a été dit qu'en prose n'a jamais été dit. »

En 1765, il parut à Paris, chez Duchesne, un recueil de *Fables nouvelles, morales et philosophiques*: l'auteur ne les signa point; mais la curiosité des biographes nous a appris qu'elles sont d'un M. Lejeune qui ne crut pas devoir se faire connaître, après le peu de succès de son livre, aujourd'hui très-rare. On a prétendu qu'il n'existait pas de

mauvais ouvrage où il n'y eût quelque bonne chose à apprendre. Je crois que c'est Montaigne qui a dit cela; mais si Montaigne l'a dit, M. Lejeune l'a prouvé. Parmi cette foule de fables illisibles et somnifères, il en est une, une seule, qui est un chef-d'œuvre, et, de plus, une espèce de prophétie. Les événements de nos jours s'y trouvent décrits avec une admirable naïveté; il semble avoir tout prévu et deviné tous les termes sacramentaux de l'argot révolutionnaire. Cette fable est curieuse; la voici, sauf le préambule qui ne vaut pas la peine d'être transcrit. L'auteur nous y apprend que les *Jackas* sont des chiens marrons, des chiens qui s'échappent des foyers de l'homme pour être *libres* dans les bois. Il les représente vivant en *république*, vivant en chasseurs, mais donnant toujours, par nécessité, une portion de leur chasse au lion, qu'ils craignent. Cela dit, voici comment il met en scène un de ces personnages :

Un Dogue, marron depuis peu,
Se rappelant ses antiques pénates,
Se voyant un bandit, n'ayant ni lieu, ni feu,
Appuya sa mâchoire entre deux de ses pates,
Il réfléchit et fit ce beau discours :
« Concitoyens, nous rejetons pour maître,
« Comme trop dur, l'Homme assez fait pour l'être;
« Mais nous en avons un toujours :
« Et gagnons-nous réellement au change!
« Nous travaillons, le Lion mange
« Et ne donne point à manger,
« Quoiqu'il ait soin de se bien partager.

« Ce protecteur n'est-il pas bien étrange ?
« Car, du Lion, qu'obtenons-nous?
« D'être avalés s'il se met en courroux;
« Et pour cela ne faut pas grande offense.
« Chez l'Homme, outre bonne pitance,
« J'étais logé, j'avais prompte défense,
« Du bâton, quelquefois; mais avec ses amis
« On passe une incartade, et ces riens sont permis.
« M'en croirez-vous? retournons à nos lares....
— « Ah! traître! enfin tu te déclares,
« Dit un ligueur..... j'ai toujours pris ce chien
« Pour un faux frère, un mauvais citoyen,
« Un royaliste, et je pensais trop bien!
« Qu'on le punisse.... » Et sur le pauvre drille,
Chiens de sauter; on jappe, on le houspille.
Pendant qu'on l'étrillait : « Messieurs, où sont les lois?
« Leur criait-il: je suis libre et bourgeois;
« Je suis chien d'honneur, votre frère;
« Sommes-nous pas égaux ? » — On étrangla le hère.
Il disait, en mourant: « Que j'étais aveuglé!...
« Je voulus être libre, et je suis étranglé!
« Mon premier maître, hélas! ne l'eût pas laissé faire!..»

O liberté, nom flatteur et fatal!
(Combien le peuple est à duper facile!)
Tu le fais soulever contre le nom royal!
Qu'arrive-t-il? Un scélérat habile,
Sous un nom différent, en usurpe les droits;
On acquiert un despote et l'on n'a plus de lois.

Ce dernier vers et très-bon et très-vrai, et toute cette peinture est charmante. Comment se fait-il que l'auteur d'un pareil ouvrage n'ait pu parvenir à en faire aucun autre aussi agréable?

A PROPOS de fables, je lisais Yriarte, auteur espagnol, qui en a composé un volume, d'un genre particulier; et je me suis essayé à en rendre une, intitulée *le Rhinocéros et l'Ane :*

Au temps fameux de Saturne et de Rhée,
Maître Baudet (et qu'attendre des sots?),
Transporté par hasard en lointaine contrée,
S'émancipait à railler un héros.
C'était de l'Éléphant l'ennemi redoutable,
De l'*empereur* Lion le premier connétable,
Monseigneur du Rhinocéros.
L'Ane blâmait sa corne meurtrière,
L'épaisseur de sa peau, la lourdeur de son port,
Qu'avec de grands exploits il trouvait peu d'accord...
Ce discours-là n'était pas fait pour plaire,
Et méritait châtiment exemplaire;
Mais du Rhinocéros ce ne fut point l'avis,
Et retenant sagement sa colère :
— « Je saurais me venger (dit-il avec mépris),
« S'il pouvait être quelque gloire
« A remporter une victoire
« Sur un aussi lâche ennemi. »

Il eut raison, et dans son sens j'abonde.
Qu'un critique, sot et demi,
Sur nos meilleurs auteurs exerce sa faconde
De haine et de rage blêmi,
Il ne vaut pas qu'on lui réponde.

J'aime assez le genre de l'apologue; dans un petit cadre, il offre à la fois l'ensemble du poëme et l'in-

térêt du drame; mais quand même il n'eût pas offert autant de charmes, La Fontaine aurait suffi pour me le faire aimer, par sa douce philosophie, et surtout par les graces inimitables de son style. Ce sont ces graces qui enchantent et qui effraient ses imitateurs; ce sont elles qui m'ont empêché d'achever un volume de fables: aurai-je quelque jour le courage de le finir? Mais, dans ce cas, je répéterais humblement à mes bénévoles lecteurs ce que j'ai placé à la tête de mon volume de *Contes* (1). Voici ce petit *prologue:*

Je ris des contes gais et surtout des bons tours:
Il en est plus d'un dans Boccace;
On en trouve beaucoup dans nos vieux troubadours;
La Fontaine en est plein: des volages Amours
Il aimait la trompeuse race,
Et dans ses vers il la fêtait toujours.
Sur ce point-là je ne suis pas sa trace.
Mais dans le don de raconter,
Et dans son naturel, et dans toute sa grace,
Je voudrais pouvoir l'imiter.
Essayons: on ne doit jamais se rebuter;
Fort souvent le succès a couronné l'audace.
Il est d'ailleurs plus d'un rang au Parnasse!
La Fontaine est divin, je n'en disconviens pas;
Mais ne peut-on point, ce me semble,
En lui cédant toujours le pas,
Courir encor la même route ensemble?

(1) Ce volume est encore inédit. Il m'a semblé que la politique absorbait tellement toutes les attentions, que le temps de la poésie n'était pas encore revenu.

Le lecteur répondrait-il : non,

Défense à tous de coucourir.

Je ne le pense pas; le lecteur aime à varier ses jouissances; et Florian, ainsi qu'Imbert, Aubert, Le Bailly, et quelques autres, se sont fait lire avec plaisir, après le grand-maître par excellence. Ainsi je ne craindrai pas de terminer cet article par une autre fable d'un ancien auteur, que j'ai retouchée, agrandie et corrigée:

Un sage contemplait la célèbre Aragné,
Ourdissant avec art cette toile légère
A transparence mensongère,
Où plus d'un imprudent se trouve assassiné!
Ému de mainte catastrophe,
Tandis qu'il rêve, un ami l'apostrophe
En lui disant : — Dans ce coin confiné,
Que fait mon grave philosophe ?
—J'examinais ces lacs, répond-il; si j'en crois
Ce que prononce un bon auteur gothique (1),
Sur ce fait, à peu près, voici comme il s'explique :
Grosses mouches, en tous endroits,
Passent sans peine, je le vois;
Mais les petites y sont prises.
Pauvres gens sont sujets aux lois,
Et les grands en font à leurs guises.

Il vient de paraître un volume intitulé : *Notice historique sur les voyages des papes en France, sur le sacre de nos rois, et sur leurs relations avec*

(1) P. Grognet.

la cour de Rome, par L. B. de R. Cet ouvrage de circonstance est une histoire rapide et complète des rapports de la cour de France avec celle de Rome. Non-seulement on y trouve les événements qui ont quelquefois conduit les papes en France, comme lorsque Clément VII fut reçu à Marseille par François Ier et Éléonore d'Autriche, sa femme, avec toute la pompe, tous les égards, tous les honneurs dus à un grand pontife; mais encore il a recueilli les anecdotes curieuses et les faits intéressants qui se rapportent à ces époques, souvent extraordinaires, et prsque toujours très-remarquables. Voltaire a dit qu'il *serait à souhaiter que quelqu'un se chargeât d'abréger les meilleurs livres.* M. Le Boucher de Richemont s'est tenu averti à cet égard, et il a entrepris de rassembler toutes les recherches du président Hénault, de l'abbé de Fleury et du P. Longueval, en les *abrégeant.* Parmi une foule de traits piquants, que nous pourrions lui prendre, nous n'emprunterons que le suivant : « Deux malfaiteurs « avaient été condamnés au supplice. Ganganelli or- « donna qu'ils tireraient au sort; puis il fit grace à « celui sur qui le sort était tombé, en disant : *J'ai « condamné les jeux de hasard.* » C'était ce même pape qui disait : « Je dors tranquille, parce que je « suis sûr que mon secret n'est qu'à moi : le silence « ne s'écrit point. »

Une des plus jolies idylles de Bion est celle qu'on a si souvent traduite, sous le titre de *l'Écolier Maï-*

tre. Blin de Sainmore, Desmahis et plusieurs autres, l'ont imitée; j'ai essayé de l'imiter à mon tour. La voici:

Dans ces moments d'un moelleux abandon
Où le sommeil sur l'oreiller nous plonge,
La déesse Vénus m'apparut dans un songe
Tenant par la main Cupidon.
« Chantre des dieux (me dit alors sa mère),
« Que dans ton art mon fils prenne leçon;
« Pour le former c'est en toi que j'espère:
« Enseigne-lui quelque docte chanson. »
Je veux alors, dans un heureux délire,
Chanter Mercure inventeur de la lyre;
Pan, dont le chalumeau si doucement soupire;
La flûte de Minerve et le luth d'Apollon.....
L'enfant sans m'écouter, sans vouloir rien apprendre,
Se met à répéter les airs les plus divins,
Sur les plaisirs des dieux, les amours des humains,
Sur l'art heureux de séduire et surprendre
Un jeune cœur et de tendres larcins.....
J'oubliai tout le reste, et je ne me souvins
Que des sons enchanteurs que je venais d'entendre.

M. DE LALANDE affiche son athéisme avec une telle audace cynique et anti-sociale, que M. Fabien-Pillet, qui manie assez bien l'épigramme, l'a affublé de celle-ci:

De l'espace infini mesurant l'étendue,
Tu n'y reconnais pas la main du Créateur!
La nature, pauvre homme, en allongeant ta vue,
A donc bien rétréci ton cœur!

Malgré beaucoup d'esprit et de nombreuses connais-

sances, M. de Lalande n'a pu se défendre d'un grain de folie. *J'aime les jésuites et je suis athée*, écrivait-il naguère. Quoi! il aime les disciples de *Jésus*, et il ne reconnaît pas la puissance, la bonté, la divinité de leur maître! Il refuse insolemment, dans sa misérable vanité, d'avouer l'existence de cet être, qui a dit à la mer courroucée: *Tu briseras ici l'orgueil de tes flots*..... Dans un poëme inédit, qui date de 1799, et que je publierai quelque jour, j'ai parlé ainsi de ce personnage:

Pour varier l'essor de ma course lointaine,
J'ose suivant Astolphe et sa route incertaine,
M'élever comme lui vers cet astre charmant
Dont la douce lueur interdit un amant,
Et comme lui j'arrive au pays de la lune.
Que de sages honteux convoitent ma fortune!
Lalande, qui se croit souverain de ces lieux
Va sans doute fronder mon vol audacieux,
Et braquant sur mon char le tube d'Uranie,
Se servir du sophisme au défaut du génie;
Mais la muse qu'il sert, et qu'il estime peu,
Ne croit à son talent que comme il croit en Dieu.

Cet homme qui ne craint pas de proclamer d'aussi faux principes, a pourtant des vertus, ou pour mieux dire, d'excellentes dispositions. Il est bon, sensible, charitable, mais sa tête est un peu aliénée. Il a des yeux qui, occupés sans cesse à regarder un ciel rempli de miracles, ne savent y rien voir. *Mais*, a dit quelqu'un à ce sujet, de tous les *ridicules que M. de Lalande affiche, c'est le moins plaisant*

et le moins dangereux. M. D. Lebrun ne l'a pas, comme on pense bien, oublié; il a écrit :

Fuyez monsieur de la comète;
C'est de tous nos pédants le plus fastidieux.
Aussi bavard que laid, aussi laid qu'ennuyeux,
Des astres il sait la gazette.
Son esprit est dans sa lunette:
Il n'en est que plus sot quand il descend des cieux.

Si M. de Lalande connaît cet éloge, il a dû le trouver court et bon. Le suivant est encore d'un meilleur goût, et c'est un nouveau remercîment que le plus insensé de nos astronomes doit à la muse satirique de M. Lebrun. *Lui*, dit-il,

Lui! courtiser Pallas! à quoi veut-on que serve
A la sage déesse un aussi triste fou?
A moins qu'elle ne lui réserve
La survivance du hibou.

Je me souviens que M. Poncet-Delpech, *ex-législateur*, trouva bon, il y a deux ou trois ans, de retourner ainsi sur J. J. Rousseau, ces quatre vers:

— Ce Jean-Jacques, quand on l'observe,
N'a-t-il pas l'air d'un loup-garou?
— En tout point, ce n'est qu'un hibou.
— Oui, mais c'est le hibou de Minerve.

Peut-être n'est-ce là qu'une rencontre fortuite, puisque l'épigramme de M. Lebrun n'est pas imprimée; ou si M. Poncet-Delpech la connaît, c'est de ces larcins involontaires, de ces inadvertances de mémoire

dont a parlé un auteur. « On se *souvient* de ce qu'on « a lu (disait le bon abbé Trublet, qui se *ressouvenait* « souvent) sans se *souvenir* qu'on l'a lu. D'où il ar- « rive qu'on prend pour invention ce qui n'est qu'une « *réminiscence.* » — Cette remarque paraîtra fort honête à MM. tels et tels.

Le cardinal de Bernis, dans son poëme de *la Religion*, a fait ces beaux vers contre les *athées*, que M. de Châteaubriand vient de combattre avec une éloquence entraînante et victorieuse :

L'orgueil qui voit en paix finir l'idolâtrie,
Par des excès nouveaux signale sa furie :
Il triompha toujours. Les sages abus*és*,
Ont refus*é* l'encens à ces dieux suppos*és*.
Mais s'ils ont rejeté des fables contest*ées*,
Ils lèvent aujourd'hui l'étendard des a*thées*,
Ils refusent un maître aux éléments divers :
C'est la FATALITÉ qui régit l'univers ;
L'intelligence en vain réclame l'harmonie,
Ils ne reconnaîtront de dieu que leur génie.

« Les ennemis des causes finales (disait Voltaire) « m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables ; « s'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils di- « sent sans hésiter, que les uns ont été faits pour les « autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait « pour les planètes....

« Si Dieu n'existait pas il faudrait l'inventer. »

En effet, je ne conçois pas comment il a pu se trou-

ver des astronomes assez insensibles pour contester l'existence d'un être suprême! Le HASARD seul eût-il pu *créer* des choses si parfaites dans leur ensemble, si magnifiques dans leurs détails? Aussi leur dirai-je, avec M. de Kérivalant:

Vous qui du même coup tuez l'ame et le corps,
Combien vos arguments sont absurdes et tristes!
Quand vous réduisez l'homme à de simples ressorts,
Vous me semblez tout franc, messieurs les ESPRITS-FORTS,
Bien plus *matériels* que *matérialistes*.

J'ENTRE sous les belles allées des Tuileries. Quel est ce petit personnage à face de singe, au front chauve et plat, qui pérore au milieu d'un groupe de badauds? C'est un célèbre astronome, c'est Cratès, qui, chaque jour braquant vers les cieux un long télescope, a découvert dans leur harmonie qu'il ne doit pas y avoir de Dieu. Malheureusement, comme après avoir détruit un palais, il faut au moins édifier une chaumière, il place sans façon sur le trône de l'Être-Suprême, la fatalité et le hasard. Chacun s'étonne, s'émerveille et sourit; Cratès, sans se douter qu'on siffle sa harangue, continue sa marche en discourant. Il se compare modestement à Platon, lorsqu'il était entouré de ses disciples dans les jardins de l'Académie. Il leur raconte comment la matière a fait la matière, par quel miracle elle s'est trouvée animée d'elle-même, comment la pensée lui est venue; comment ce monde et les autres milliards de mondes qui composent l'univers se sont

formés tout seuls, sans la moindre assistance étrangère; comme quoi ils vivent si d'accord, qu'ils ne se nuisent jamais; et tout cela par accident, par HASARD. Cratès jette ce mot avec emphase sur ceux qui l'écoutent. Ses yeux sont si enflammés, qu'ils petillent; on lui croirait de la malice. Mais Cratès est plus simple que méchant; et s'il nie l'existence du Créateur, c'est une manière d'être qu'il a voulu se donner pour n'avoir pas la honte de ressembler à d'autres. Ce n'est point encore assez de cette dangereuse faiblesse pour satisfaire l'ambition qui porte Cratès à se faire distinguer; il a des vertus qu'il cache soigneusement; il préférerait s'afficher par des vices. Quoique très-habile, il feint quelquefois de dire naturellement de grosses absurdités; on croirait que l'incrédulité lui a ôté toute son intelligence. Il parle souvent, mais c'est toujours pour défendre quelque paradoxe. Ce qu'on rougirait de penser, est précisément ce qu'il brûle le plus de dire. Cependant, a-t-on institué quelque ordre dans l'état pour récompenser le mérite? Cratès veut en être décoré; il ne s'en cache pas, et prononce hardiment, *que partout où il y a de l'honneur à recevoir, il en veut prendre sa part.* Mais quel triste honneur, d'être ridicule aux yeux de ceux qui le connaissent, et méprisé de ceux qui ne le connaissent pas!

LES Italiens ont un ouvrage d'Archange Tuccaro, intitulé: *Dialogue sur l'exercice de sauter et voltiger en l'air*, qui fut traduit en français en 1599.

On a dit que c'était l'art de se casser le cou par principes.

Le nom de *Sardaigne* vient de la forme de l'île, qui ressemble à une semelle de soulier, nommée *Sarden*, en langue punique; aussi les Grecs l'appelaient *Sandaliotis*, du mot grec *sandalon*, soulier.

Les *Napolitaines*, tel est le titre d'une comédie de François d'Amboise, imprimée en 1584. On y trouve plusieurs proverbes bien rendus, et des traits plaisants et singuliers; mais il y en a plusieurs de très-libres. On écrivait alors avec beaucoup de licence; et cette licence qui égayait les lecteurs, ne paraissait pas trop inconvenante. Les gens les plus graves lisaient avec délices toutes les folies du facétieux Rabelais.

On trouve dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque* (celle de M. le marquis de Paulmy, amateur éclairé des arts et des lettres), des traits curieux peu connus. Je lui emprunterai les suivants: « M. d'Imbercourt, ayant été tué à la bataille de Marignan, fut enterré dans le champ même où il avait combattu, et ses compagnons d'armes firent graver sur sa tombe ces deux mots latins, également précis et expressifs: *ubi honos, ibi tumulus*, qu'on a cherché à rendre en français par ces quatre vers:

Tu meurs au sein de la victoire;

D'Imbercourt, que ton sort est beau!
Sur le théâtre de la gloire,
L'amitié t'élève un tombeau.

« Dans un manuscrit de poésie française du treizième siècle, on trouve que la harpe avait vingt-cinq cordes; voici les propres termes :

De vingt-cinq cordes que la harpe ha,
Le roi David maintes fois harpa. »

« La mousseline tire son nom d'une sorte de mousse qui semble répandue sur sa surface, et qui est l'effet du duvet de coton. »

Arrière-petit-fils du meilleur des monarques, du bon et chevaleresque Henri IV, dont le souvenir ne s'effacera jamais dans le cœur des Français, Louis XIV se voyait assis sur le premier trône de l'Europe. Aimé de ses sujets, couvert de gloire, toujours heureux et triomphant, doué d'un sens droit, d'une ame élevée, d'un esprit juste; entouré des plus beaux génies que la nature puisse produire; chanté par les plus grands poètes; servi par les plus grands ministres; secondé par les généraux les plus habiles; qu'aurait-il eu à désirer? Sa cour était un lieu de délices. Quoique roi, il voulait plaire à tous, et tous aspiraient au bonheur de lui plaire. Il était le centre, le mobile de toutes les ambitions. Mais au milieu de cette foule d'adorations serviles, peut-être aurait-il eu à former le désir d'être aimé pour lui-même, si une femme, que les courtisans comparè-

rent à la modeste violette, n'eût prévenu et réalisé le vœu de son cœur. Louis XIV aima cette douce La Vallière, si charmante et si sensible, qui réellement n'aimait que lui. Il s'attacha ensuite à la belle et célèbre Montespan, qui eut tant d'esprit, tant de vivacité, tant de caprices. Il était encore un peu attaché à son char, lorsqu'il se livra à cette jolie Fontange, si jeune et si étourdie. Que de scènes riantes! que de moments agréables! que de voluptés! les sultans ne goûtèrent jamais d'aussi vifs plaisirs dans le secret asile de leur sérail. Louis XIV avait pour maîtresses les deux plus belles femmes de la cour: elles lui procuraient des soirées de bonheur, qu'il serait impossible de pouvoir décrire. Disposant de tous les trésors de la jeunesse et de l'amour, amant aimé, quoique prince, il avait encore une amie qui devint plus tard son épouse. C'était cette madame de Maintenon, dont l'esprit était si brillant, les manières si gracieuses et la raison si séduisante. Quelques autres attachements et diverses passions avaient traversé son cœur un peu inconstant, et toujours avide de jouissances.—Quel heureux sort! dira-t-on; que de plaisirs! que de transports! que de fêtes!... Oui, sans doute: mais le trouble, la douleur, la vieillesse arrivent; la maladie se montre, des revers le frappent, presque toute sa famille disparaît; la mort est là toujours présente, lançant à coups pressés les traits les plus sensibles; enfin une nouvelle tombe s'entr'ouvre; le monarque, si *grand*, si heureux, si envié, n'est plus. Aussitôt, quel changement! Tous les spectacles, toutes les graces, tous

les plaisirs, tous les amours s'éclipsent, et l'on ne voit plus que le triste cortége d'un convoi funèbre (1).

Quand le fameux livre mystique de Fénélon parut, M. le duc de Nevers publia une épître pour le défendre des attaques dont il fut l'objet. Cette pièce est devenue très-rare; j'espère qu'on en retrouvera ici avec plaisir cette citation:

Rome ne parle point comme on parle à la Trape,
Et j'explique en Romain le silence du pape.
Cet abbé, qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite, et dans l'austérité,
Glorieux de ses croix et vain de sa souffrance,
Rompt ses statuts sacrés, en rompant le silence;
Et contre un grand prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts, déclame contre lui,
Et moins humble d'esprit que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine!.....
Vous voulez de Dieu même au céleste séjour
Combattre la puissance et contraindre l'amour,
Subordonner la grace aux termes de l'école,
Et mettre en question la divine parole.
Il faut nier l'extase et les ravissements,
Croire la Thébaïde un pays de romans;
Que les Hilarion, les Paul et les Macaires,
Sont pleins d'illusions, sont des visionnaires;
Et que les Santenès, les Charmels, les Rancés

(1) La jeune duchesse de Bourgogne disait, à l'heure de sa mort, à madame de Guise : « Adieu, ma belle duchesse; aujourd'hui » dauphine, et demain rien! »

Et tant d'autres encor, par la Trape encensés,
Sont plus saints que les saints que Rome canonise,
Et peuvent à leur gré discipliner l'Église.

Avez-vous connu M. *Boniface?* Non : c'est égal; je puis vous en parler un peu. Il était bien digne de son nom. C'était le plus grand fleuriste du département de la Haute-Garonne, et il venait souvent dîner au château de Terraqueuse, chez madame la comtesse de Paulo, avec sa perruque bien poudrée et une grosse boîte sous le bras, qui renfermait un bouquet destiné à la maîtresse de la maison. Il payait ainsi son écot, et il en prenait sa bonne part. On était alors au commencement de notre terrible révolution : chacun s'alarmait de l'avenir, on prévoyait les maux les plus terribles; pour lui, M. Boniface, il nous parlait de la culture de ses fleurs, il ne songeait que ses fleurs, il ne voyait que ses fleurs, et plaçait des fleurs partout, excepté dans ses discours, où il aurait bien dû en mettre un peu.

« On se nourrit à la cour, disait Balzac, de soup-« çons, de défiances et de jalousies; » aussi lui préférait-il les innocents plaisirs de la vie champêtre. « Dans la faveur (ajoute-t-il), on veille toute la nuit, « on ne se couche que quand il est jour, et les dis-« graciés ont déjeuné à cette heure-là. »

M. Deshalleurs (1), père de madame Amélie de Boufflers, eut, pendant son ambassade à Constantinople, un de ses esclaves attaqué de la pierre; il ordonna qu'on prît soin de lui. Un chirurgien turc lui fit l'opération, et cependant l'esclave souffrait toujours. Comme M. Deshalleurs l'affectionnait, il lui demandait comment il se trouvait. — Hélas! je souffre plus que jamais. M. Deshalleurs craignant que l'opération n'eût pas été bien faite, parce qu'il arrive souvent ou que la pierre se brise, ou qu'il y en a plusieurs, lui envoya son chirurgien. Mais le malheureux esclave était déja au moment de mourir : l'ignare Turc, au lieu de le tailler pour la pierre, l'avait châtré. Je ne sais pas s'il avait pris cela pour des *pierres!*

On prétend qu'il a existé un Anglais philosophe (si l'on peut donner ce nom à une telle indifférence), qui était parvenu à maîtriser tellement les faiblesses de la nature, que l'humanité se taisait devant lui. Il n'était ému de rien : la trahison de ses amis, la décadence de sa fortune, même la mort de ses proches, ne lui causaient aucune altération. Il *concevait* toutes ces pertes, mais il ne les *sentait* pas.

M. de.... que j'ai beaucoup connu, n'avait pas

(1) M. le comte Deshalleurs ou des Alleurs, ancien ambassadeur à la Porte, mourut le 25 avril 1725, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il était capitaine aux Gardes et brigadier des armées du roi. Il ordonna, par son testament, que son cœur serait porté aux capucins de *Pera-lès-Constantinople*. — Son fils était en ce moment pourvu de la même ambassade.

une aussi étrange impassibilité, bien s'en faut; mais il avait une fermeté courageuse à toute épreuve. Ce qu'il voulait, comme il le voulait bien, quelque obstacle qu'il rencontrât, s'exécutait toujours. En vain par des insinuations, des menaces ou des persécutions, on eût prétendu le faire changer: il ne cédait qu'à de bonnes raisons, et non autrement. Il disait comme cet ancien: « J'aime Platon, mais j'aime la « vérité avant tout. Comme je suis assuré de la « pureté de mes intentions et de la moralité de ma « conduite, je ne crains jamais rien, pas même l'au- « torité du canon. Et cependant, ajoutait-il en sou- « riant, le canon est une assez jolie puissance. »

VIVE *l'empereur! vive l'empereur!*... Oui, oui, *vive l'empereur!* et voilà que pendant que vous assourdissez son oreille de ce cri soudoyé, des poètes hardis le chantent sur un autre ton. J'en ai été émerveillé! quel charmant morceau, plein de force, de finesse et de grace, et qu'il peint bien les hommes et les révolutions! comme sous le voile ingénieux de la fable, il donne de profondes leçons! et quelle a été ma surprise en apprenant que cet apologue était l'ouvrage d'un jeune homme de dix-neuf ans. M. de Parny me l'a fait connaître, mais il ne voulait pas d'abord me le laisser transcrire; enfin, à force d'instances, j'ai obtenu une copie de ce nouvel opuscule de M. Victorin Fabre, qui paraît être destiné par ses talents, et ses succès, à parcourir une très-brillante carrière.

LE CANON ET LA SERINETTE. — *Fable.*

Devine qui pourra : le pape était encore
En ville... je veux dire au pavillon de Flore.
Il suffit; je tairai l'année et la saison.
Tout juste au Pont-Tournant, certaine Serinette
Qui déménageait en charrette,
Rencontra sur sa route un ancien compagnon
De son;
Vieux Canon montagnard, et qui sur sa culasse
Faisait lire aux badauds : *Vivre libre ou mourir !*
Et cette inscription courait la populace,
Et Serinette d'accourir.
« Eh, bonjour! quel bonheur de te trouver en place!
Je t'ai cru, comme moi, réformé; l'on me casse.
Pourtant, s'il m'en souvieut, nous avons débuté
Le même jour, ici; j'eus douze ans l'autre été.
Pour une cantatrice on me trouve vieillotte :
Bref, l'on incarcère ma voix.
Si je fais, par hasard, cinq notes dans six mois,
Chacun se prend à rire, et dit que je radote. »
— Et que leur chantez-vous? — Ce que je leur chantais;
Tu sais, la Marseillaise, et le Bon Patriote,
Français ! brisez vos fers... Qu'en dis-tu, Sans-culotte?
Est-ce donc que je radotais ?
— Non pas alors. — Alors? mais c'est note pour note,
Comme c'était!—Tant pis?—Comment donc? entonner
Même chant qu'autrefois, serait-ce ?... — Détonner.
— Oh! dis-moi, railles-tu ? rêvé-je? ou si je veille?
Dans tous les cas, mon cher, je t'ai bien écouté;
Pour compris, pas un mot : les tyrans m'ont ôté
La voix; mais je croyais qu'on m'eût laissé l'oreille.
—Pauvre enfant, qu'elle est drôle ! il faut lui pardonner;

Je vois bien qu'elle dort depuis la République!
Sa candeur intéresse : on devrait lui donner
Un nouveau maître de musique.
Justement en voilà. Tenez, ma bonne sœur,
Écoutez cet orgue qui passe :
. . . . . .
V'là ce qu'c'est qu' d'avoir du cœur (1).
Retenez son refrain, je vous promets sa place :
Vous serez des serins le petit *Moniteur.* »
La pauvre cantatrice, encor mal réveillée,
Dans sa maison d'arrêt s'était un peu rouillée.
Elle fait de son mieux, tourne quoique à l'envers,
Puis retourne; et voilà mainte touche branlante
Qui, d'une vieille dent sifflante,
Sur le cylindre, accroche un bout de ses vieux airs :
Chaque tuyau gazouille, et la pauvrette crie :
Qui veut affranchir l'univers,
Doit commencer par sa patrie.
— « Vraiment! vous voilà bien remise à l'unisson!
Gronda l'ex-sans-culotte : êtes-vous sourde ou folle?
Ne vous ai-je point dit que, par bonne raison,
Pour ne pas détonner, il faut changer de ton?
Vous croyez-vous ici dansant la *Carmagnole?* »
Cela fut dit bien haut. La chanteuse, un moment,
En eut, par tout le corps, certain frémissement
Qui lui fit perdre la parole.
Puis avec un soupir qu'elle étouffe : « Ah, pardon,
Monseigneur! je craindrais.... je tremble
D'en dire trop; mais il me semble
Que vous-même grondez de la même façon,
Dont vous grondiez jadis, quand nous fêtions ensemble

(1) Voyez les journaux et les orgues du temps.

L'Être-Suprême et la Raison ;
Ceci soit dit sans vous déplaire :
Je puis m'être trompée. — Oh ! que non pas, ma chère !
Mais suis-je, comme vous, un diseur de chansons ?
Non ! les notes ici ne font rien à l'affaire ;
Et ce qu'on prise moins, ce ne sont pas mes sons.
Fêtes de la Raison et de l'*Être-Suprême*,
Oubliez ces gens-là ; *ceux qui sont morts sont morts.*
La nation se fait son thème :
Je garde mes boulets ; vous, changez vos accords ;
Car l'on tue aujourd'hui comme on tuait alors,
Mais on ne chante plus de même. »

On ne chante plus de même! avertissement aux caméléons politiques. Je ne négligerai pas cette occasion de rapporter le compliment flatteur que notre Tibulle adressa, il y a peu de temps, au jeune poète, né à Vals, dans l'Ardèche (1) :

Le bourg lointain qui vous vit naître,
Aux Muses inconnu peut-être,
Est par Hippocrate vanté :
On y boit, dit-on, la santé.
Près de son onde salutaire
Naîtra le laurier d'Apollon :
Oui, sur la carte littéraire
Vals un jour vous devra son nom.
Vos vers ont le feu de votre âge,
Du premier âge des amours ;

(1) J'ai appris depuis que c'était une erreur ; M. Victorin Fabre est né à Jausac, et non pas à Vals, le 19 juillet 1785.

Et, bravant le moderne usage (1),
Votre prose, facile et sage,
A la raison parle toujours.
Ainsi sous la zone brûlante,
Un jeune arbre aux vives couleurs
Devance la saison trop lente,
Et mêle des fruits à ses fleurs.

VIES *de Milton, d'Adisson*, etc., traduites de l'anglais de Samuel Johnson, suivies de divers morceaux de littérature; 2 vol. in-18, avec cette épigraphe :

Que mes délassements, s'il se peut, soient utiles.

L'auteur ne se nomme point; mais c'est M. Boulard, ancien notaire, qui consacre sa fortune à recueillir des livres rares, et qui profite du repos qu'elle lui donne, pour cultiver en paix les belles-lettres. Voltaire disait : « La vie d'un homme de lettres sé-« dentaire est dans ses ouvrages; » oui, s'il est *sédentaire*. Mais tous les poètes, tous les orateurs

(1) Quand M. Vict. Fabre eut remporté plusieurs prix à l'Académie française, M. de Parny corrigea ainsi ces deux vers, dans une édition qu'il donna :

Et la prose, dans vos discours,
Toujours riche, brillante et sage,
A la raison parle toujours.

Cependant, dans les éditions les plus récentes de cet auteur, on est revenu à la première version, faute sans doute de connaître la seconde.

n'ont pas seulement appartenu à la littérature, et leur vie peut souvent offrir de bons exemples et d'utiles instructions. Cicéron a pris part à l'histoire de Rome. MILTON n'eut-il pas le malheur de se trouver mêlé aux troubles révolutionnaires de son pays?... A la vérité, il eut la sagesse de changer de langage, et je n'irai pas sur sa tombe rappeler les torts d'une conduite qu'il expia par de vifs repentirs, et que semble aussi avoir rachetée la gloire que lui acquit son immortel poëme. L'avenir ne s'occupera point de savoir si Milton fut enthousiaste fanatique d'une folle et chimérique *liberté;* elle ne verra dans lui que l'auteur du *Paradis perdu*, composition sublime, que M. Delille vient de traduire, sinon avec une grande fidélité, du moins avec un grand talent. ADISSON est connu pour être un excellent critique. POPE a parmi nous une grande célébrité; et le *Rambler* (qui veut dire *rôdeur*), de JOHNSON, jouit d'autant d'estime que le *Spectateur :* ainsi ces deux volumes de traductions ne peuvent être lus qu'avec plaisir par tous ceux qui aiment à recueillir toutes les anecdotes qui concernent les hommes de génie. La diction en est élégante et facile; les notes qui accompagnent le texte prouvent que l'auteur a fait de nombreuses recherches, et que pensant comme le poète ROY,

> Étude, tu nous préserves
> De l'écueil des faux plaisirs,

il a la juste ambition d'obtenir un peu de cette

gloire flatteuse qui devient le partage de ceux qui savent plaire et instruire en même temps (1).

LES *Agrestes*, par l'auteur des *Nuits élyséennes*, petit vol. in-18. Le souvenir des *Nuits élyséennes*, ouvrage rempli d'une douce mélancolie et de quelques peintures dignes du pinceau brillant et naturel de M. Bernardin de St-Pierre, nous a fait lire avec empressement les *Agrestes*. Mais pourrons-nous le dire sans offenser l'anonyme, dont nous estimons les talents et le caractère? Il nous semble que son petit roman est trop décousu. Le meilleur style, les pensées les plus profondes, ne font point la fortune d'un livre, quand on ne lui donne point cet ensemble, cet enchaînement, cette harmonie, qui seuls peuvent rendre une lecture amusante et facile. M. Gleizes pouvait faire beaucoup mieux. Cependant nous y avons remarqué une vue des *Pyrénées*, des *élégies* en prose et des *méditations* sur les ruines d'un *vieux temple*. On reconnaît, dans ces divers morceaux, une plume exercée et même une imagination poétique. Si l'auteur des *Agrestes* eût davantage laissé mûrir ses idées; s'il les eût enchâssées dans un plan moins vague, et coordonnées à une action plus suivie, certainement il aurait fait plus de plai-

(1) Cet article et quelques autres, détachés de mes *Souvenirs*, malgré quelques allusions fortes qui s'y trouvaient, parurent alors dans le *Magasin encyclopédique*, dont M. A. L. Millin était le rédacteur.

sir, parce qu'il possède les qualités essentielles pour rendre un ouvrage agréable et intéressant.

M. C. S. Auger, vient de publier les œuvres complètes de Malfilâtre. Il a choisi pour épigraphe ce vers de Gilbert :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Il aurait pu ajouter cet autre vers du même auteur :

S'il n'eût été qu'un sot, il aurait prospéré.

Malfilâtre ne fut point *ignoré* après sa mort; mais quoique un poète n'écrive que pour occuper l'avenir de sa renommée, c'était en jouir un peu tard; et l'on n'est pas fâché, pendant qu'on vit encore, d'entendre l'immortelle déesse proclamer vos succès littéraires. Malfilâtre naquit dans la même ville où Malherbe reçut le jour. « Elle possédait, et possède « encore (dit M. Auger en parlant de Caen), tous « les établissements qui ont pour objet l'enseigne- « ment et la culture des lettres. Les moyens gratuits « d'instruction dont y jouissait le savoir, et la for- « tune qu'il y procurait quelquefois, engageaient « beaucoup de parents pauvres à faire faire des « études à leurs enfants. Ce fut ainsi que Malfilâtre, « destiné par sa naissance à n'être qu'un obscur « artisan, mais appelé par la nature à devenir un « poète distingué, put développer, par l'éducation, « le germe d'un talent qui n'aurait point existé sans « elle. » Très-jeune encore, il remporta quatre fois

le prix de l'ode à l'Académie de Caen. Une d'elles parvint jusqu'à Paris, et fut insérée avec éloge dans le *Mercure*, par Marmontel. Aussi dit-il dans ses *Mémoires* qui viennent de paraître : « Je publiai « les brillants essais de Malfilâtre, et je fis conce- « voir de lui des espérances qu'il aurait remplies, « si une mort prématurée ne nous l'avait pas en- « levé. » Il mourut en 1767, âgé de trente-quatre ans, au moment où il venait de terminer son poëme de *Narcisse*. Il avait le projet d'en faire un sur *la Découverte du Nouveau-Monde*. Celui qu'il a achevé est rempli de charmants détails et de peintures fraîches et très-poétiques. On y découvre cependant quelques négligences. Mais Malfilâtre travaillait un peu vite, il écrivait pour *vivre;* et peut-être même la continuité du style noble et figuré, peut-être aussi le même genre de beautés, finiraient par fatiguer les lecteurs.

Trop de grace à la fin cesse d'être une grace.
(*L'abbé de* VILLIERS.)

La négligence de La Fontaine et l'abondance de Gresset, ont prouvé que, ménagées adroitement, elles pouvaient être goûtées et admirées. C'est précisément l'effet des ombres en peinture et des contrastes dans un paysage. Un ami de Malfilâtre possède une correspondance où son ame bonne et sensible exprime cet impérieux besoin de la vie, qui rend si nécessaire et si doux l'attachement de deux cœurs ; et si,

Pour bien peindre l'Amour, il faut avoir aimé (*Legouvé*),

on peut assurer que ces lettres inspireraient le plus grand intérêt; il est fâcheux que des motifs de délicatesse en empêchent la publication. — Ce volume contient quelques odes qu'on ne connaissait point, et la traduction du cent trente-sixième psaumes. On croit entendre la lyre de David gémissant sur les malheurs de Sion; c'est la même force dans les images et la même harmonie. Que ces accords divins, ces regrets et ces larmes, pour ainsi dire prophétiques, rendent touchante l'infortune du poète dont la misère ouvrit la tombe!

La fameuse Catherine II, impératrice de Russie, proposa à M. le comte de Ségur, ambassadeur de France à sa cour, des bouts-rimés qu'il remplit sur-le-champ, de la manière suivante :

De l'univers entier Catherine est l'..... *Amour,*
Dans les plaines de Mars, malheur à qui s'y.... *frotte!*
La renommée est son..... *tambour,*
Et la postérité sera son garde..... *note.*

M. de More publie depuis quelque temps de très-jolies pièces de vers, mais il n'en a certainement pas composé de plus agréable que celle-ci, qu'il a adressée à sa *femme, en lui présentant une bague :*

Du tendre Amour accepte ce cadeau,
O toi qui de douceur remplis ma destinée;

Rosine, ne crains pas d'augmenter d'un anneau
La chaîne la plus fortunée.

Pour contraste, je recueillerai ce distique, qui va si bien à la hautaine indifférence des grands seigneurs d'hier, que Buonaparte a improvisés.

D'obtenir quelque emploi je cherche le moyen.
—Êtes-vous protégé?—Non.—Ne demandez rien.

Un ecclésiastique qui a vu beaucoup, pendant son émigration, M. le..... en Espagne, m'a communiqué plusieurs opuscules de lui; entre autres celui-ci, intitulé :

LE LIEUTENANT GASCON.

Figeac, savez-vous la nouvelle?
—Non, mon général, quelle est-elle?
—Une étoile, que l'on mettra
Sur l'habit du preux le plus digne,
Dorénavant annoncera
Chaque trait de valeur insigne.
—Sandis! pour cet arrangément,
Combien jé dois au ministère!
Avant qu'il soit un an dé guerre
Jé semblérai lé firmament.

M. Vigée nous a dit cette petite *moralité* :

Craignons le bruit, il éveille l'envie;
Tel s'élève et bientôt se voit humilié;
Réduits à traverser le sentier de la vie,
Marchons sur la pointe du pié.

Cela rappelle un peu le quatrain adressé à des patineurs sur la glace, qui finit par ce vers :

Glissez, mortels, ne marchez pas.

Cela rentre aussi dans une maxime du *sage* Épicure, qu'on a trop calomnié, et que j'ai rendue ainsi :

Crains les méchants, n'irrite pas l'envie:
Pour vivre heureux il faut cacher sa vie.

Mais puisque me voilà sur la morale, je vais profiter de l'occasion pour glisser en ces lieux une de mes nouvelles fables; les acteurs sont :

LA POULE ET LA POULETTE (1).

Ma fille, écoute-moi; nous avons tout à craindre
D'un ennemi cruel qui toujours nous poursuit;
Il nous guette le jour, il nous cherche la nuit.
—Quel est cet ennemi? veuillez me le dépeindre,
Disait, un jour, assez nonchalamment,
Une poulette à sa bonne maman;
Faites-le-moi connaître, il ne pourra m'atteindre.
—Il est, ma fille, astucieux, méchant,
Surtout habile en l'art de feindre,

(1) M. Licthwer, poète allemand, a un apologue sur le même sujet, intitulé *les Chevreuils*. M. le duc de Nivernais et M. le marquis de Lacaze l'ont tous deux très-heureusement imité. Mais avouons toute ma dette. Madame Joliveau, changeant quelque chose au fond de la fable, a aussi changé les noms des personnages; j'ai suivi son exemple, et donné encore plus d'étendue aux détails, au dialogue, aux situations; parce que ce sont toutes ces différentes parties réunies qui ajoutent un véritable intérêt à ces petits poèmes moraux.

Il a l'œil sombre, un air rude et tranchant.
De nôtre espèce extrêmement avide.....
—Maman, cela suffit, je fuirai ce perfide.
Poulette, après ces mots, se livre à son penchant,
S'écarte sans soin et sans guide.
A quelques pas du paisible séjour,
Tapi le long d'une bruyère,
Un renard se présente : « Ira-t-elle en arrière?
« Rentrera-t-elle en l'humble basse-cour?
« Est-ce là l'ennemi dont lui parlait sa mère?
« Il n'a pas un air rude, on voit qu'il est sans art.
« Si, par crainte, j'allais m'enfuir avec vitesse
« Les poules et le coq riraient de ma faiblesse.... »
Cela dit, elle avance. Aussitôt le renard
Lui vante sa beauté, ses graces, sa jeunesse,
S'offre à la promener, lui fait mainte promesse;
Poulette écoute et sourit au pillard.
Le traître, par degrés, en la flattant, l'entraîne
Bien loin du toit hospitalier,
Où la belle vivait libre comme une reine,
Et la croque alors sans quartier.

A qui s'adresse cette fable?
— A certains parents maladroits
Qui de l'Amour font un monstre effroyable,
Et, partant, très-méconnaissable.
Qu'arrive-t-il? l'Amour vient; son regard, sa voix,
Un ton plein de douceur, un air tout serviable
(Feignant de recevoir, quand il donne des lois),
Attendrissent le cœur le plus inexorable;
On se livre à ses feux, on goûte son erreur,
Et faute de savoir que le monstre est aimable,
Avant d'avoir prévu les traits du suborneur,
On est et séduite et coupable.

On m'a communiqué ces vers de M. l'abbé Sabatier de Castres. C'est une pensée de J.-J. Rousseau sur l'*Évangile*, qu'il a versifiée :

D'où me vient cet auguste livre ?
Que j'y trouve de majesté !
Ma raison s'en étonne, et tout mon cœur se livre
Au charme inattendu de sa simplicité.
De la pompe philosophique,
Venez, grands écrivains, étaler l'appareil ;
Ici disparaîtra son éclat magnifique,
Comme l'astre des nuits à l'aspect du soleil.
D'où nous vient donc ce livre unique ?
Quel en est le sublime auteur ?
Est-ce un Dieu ?... si tout autre en était l'inventeur,
Je serais forcé de le croire
Plus étonnant pour son lecteur
Que le divin héros dont il eût fait l'histoire.

Je ne puis me dispenser de faire une remarque. Le chevalier de Bonnard et Demoustier ont écrit un ouvrage du même genre que celui que j'ai entrepris ; chaque matin ils écrivaient les *souvenirs* de la veille. Franklin en a fait autant. Ainsi plusieurs personnes se sont occupées du même soin ; mais pourquoi n'a-t-on pas eu l'attention de faire paraître ces trois *Souvenirs ?* Que de choses piquantes, curieuses, instructives n'y trouverait-on pas !

J'AI vu accolées ensemble dans le même cadre, et sous le même verre, deux gravures, représentant, l'une, Santeuil, poète latin, si estimé et si digne de l'être par ses *hymnes;* et l'autre, le P. Gourdon, de la même congrégation que Santeuil, homme d'un grande érudition et d'une piété exemplaire. Santeuil fit à ce sujet cette inscription pour ce double portrait :

Proh! quam dissimiles et vultu et moribus ambo!
Versibus hic sanctos, moribus ille refert.

Leur confrère, le P. La Grance, traduisit ainsi très-littéralement ce distique :

Ah ! qu'ils sont différents et d'air et de mérite!
Santeuil chante les saints, et Gourdon les imite.

PIBRAC a publié des quatrains qui ont été célèbres de son temps, mais qu'on ne lit plus aujourd'hui, quoiqu'il y eût à profiter dans cette lecture. Voltaire, qui s'est essayé dans tous les genres, a fait aussi des quatrains moraux. Une de nos muses a suivi cette exemple, et je suis heureux d'en pouvoir placer ici quelques-uns, d'autant que, par modestie, madame d'Hautpoul-Beaufort n'a pas le projet de les publier.

Au bonheur ici-bas nous aspirons sans cesse;
Nos vrais amis sont ceux, qui dès nos premiers ans,
Par leur zèle éclairé, leur pieuse sagesse,
En ouvrent le chemin à nos pas innocents.

Rien n'est bon, juste, bien, dans le cours de la vie,
Qu'il ne soit l'heureux fruit de l'éducation ;
Et du succès toujours nous la voyons suivie,
Quand on sait la fonder sur la religion.

Aux auteurs de ses jours prodiguer la tendresse,
Est un devoir bien cher, gravé dans notre cœur.
Adoucissons pour eux les maux de la vieillesse,
Si de les conserver nous avons le bonheur.

Cet exemple sacré d'amour et d'innocence
De ce qu'ils nous devront instruira nos enfants :
Leurs respects et leurs soins seront la récompense
Que nous recevrons d'eux au déclin de nos ans.

La beauté vient du ciel, et sa fleur passagère
Ne fleurit qu'au hasard et n'éblouit qu'un jour.
D'un bien non mérité qui peut devenir fière,
Aux plus cruels malheurs s'expose sans retour.

Les talents, les vertus sont-ils notre partage,
D'un zèle généreux recueillons les doux fruits ;
Mais gardons-nous jamais d'en tirer avantage,
Et plutôt rendons grace à qui les a produits.

Disons la vérité ; que jamais l'artifice
Ne souille d'un cœur pur l'estimable candeur.
Où paraît le mensonge on découvre le vice,
Et qui ment une fois est toujours un menteur.

Consacrons au travail nos mains laborieuses ;
Des filles à l'ouvrage offrent un doux aspect :
Tandis que le mépris punit les paresseuses,
Des soins industrieux assurent le respect.

Mais à l'économie appliquons-nous sans cesse;
Elle fait tout valoir, convertit tout en or;
Sans elle, on voit bientôt s'épuiser la richesse,
Et de la pauvreté c'est l'unique trésor.

N'imitons point sans choix une mode élégante,
D'un goût frivole et faux n'admettons point l'erreur;
La mode est toujours folle et souvent indécente,
Recevons-la d'abord des mains de la pudeur.

Fuyons la médisance et la gaîté perfide:
En vain à ses bons mots la malice applaudit;
Quand le cœur est méchant et que l'esprit est vide,
On en donne la preuve aussitôt qu'on médit.

Élevons l'orphelin; offrons-lui pour ressource
Le travail et les arts, qui seront ses soutiens;
Le riche peut tirer ses bienfaits de sa bourse,
Le pauvre dans son cœur puiser encor les siens.

De la religion le livre salutaire
Dit que sans charité la foi même n'est rien;
Que le riche du pauvre est le dépositaire,
Et qu'il doit compte à Dieu de l'emploi de ce bien.

On parlait de vieillesse devant une jeune fille de sept ans. « Mais, maman, dit-elle, tu ne vieilliras pas, toi. — Si, ma fille, je vieillirai comme une autre. — Oh! non, maman, je ne le veux pas; je veux que tu sois toujours jolie. » Cette naïveté est charmante, je ne trouve à reprendre que le tutoiement. Mais c'est la mode! Les filles tutoient

leur père, les fils tutoient leur mère; les aiment-ils pour cela davantage? je n'en crois rien, et je crains bien qu'ils ne les respectent moins. J'ai lu dans Martial une épigramme à ce sujet, qu'on peut traduire ainsi :

Que ce garçon caresse bien sa mère!
Qu'il est pour elle un bon et tendre frère!
Elle est *sa belle*, et *sa reine* et *son cœur*.
Il la tutoie, il l'aime à la folie!....
—Quelle faiblesse!.... imprudente Célie,
De tous ces noms redoute la douceur.
Les croyez-vous un simple badinage?
Quand une mère en sa coupable erreur
Avec son fils change de personnage,
Elle n'est plus alors mère ni sœur.

Un jeune littérateur que M. de Parny aime beaucoup, et qui a déja donné, non-seulement de belles espérances aux amis des lettres, mais encore des gages du plus grand prix, M. Victorin Fabre, a failli périr à la fin de septembre, à quelque distance de Lyon. Il était parti de Paris pour se rendre à Vals dans l'Ardèche, auprès de sa famille. Arrivé à Lyon, il s'embarqua sur le Rhône. Après deux heures d'une navigation tranquille, la barque, sur laquelle il y avait une trentaine d'autres passagers, veut éviter un train de bateau qui remontait, tiré par des chevaux de halage; elle tombe dans un courant qui l'emporte avec violence; les rames, le gouvernail sont brisés, le bateau s'entr'ouvre; les passagers se

troublent et jettent des cris; les bateliers perdent la tête; M. Fabre conservait presque seul son sang-froid. Il avait avec lui son cousin, et son frère, âgé de treize ans, qui ne le quitte pas depuis six années, qui montre déja les dispositions les plus heureuses, et qu'il aime à la fois comme un frère, comme un élève et comme un fils. Un batelet, dans lequel dix à douze personnes se jetèrent, fut bientôt englouti; le bateau lui-même s'enfonce tout-à-fait sous les eaux. Le courant enlève d'auprès M. Fabre son jeune frère, qui dans un moment disparaît. M. Fabre s'élance après lui, le cherche en tâtonnant, le saisit d'une main, brave le courant, les débris du bateau qui pouvaient le briser, et soulève son frère au-dessus de l'eau, qu'il parvient, à travers mille obstacles, à conduire sur la rive, à une grande distance, près du village d'Ériny. Mais ce qui rend cet événement plus intéressant encore, c'est le courage du jeune Fabre, qui dit à son frère au moment du danger: « Mon ami, ne t'occupe pas de moi, sauve-toi, tu « ne nous sauveras pas tous deux, et je serais cause « de ta mort. » M. Victorin n'accepta point ce dévouement fraternel, et il en a été récompensé par le bonheur qu'il a eu d'arracher à la mort sa jeune victime, et de se sauver lui-même, ainsi que son cousin et quelques autres personnes. Ce naufrage ne lui a ravi que des manuscrits, qu'il ne regrette point, en songeant à tout ce que, dans ce désastre, son cœur bon et sensible était menacé de perdre.

M. Ch. Millevoye vient de donner une nouvelle édition de ses *Poésies diverses*. Ses opuscules sont écrits avec facilité, avec élégance, avec agrément. On y trouve souvent des vers qui frappent et qu'on retient. Il parle du poète, livré aux transports, aux douces illusions, aux belles créations de son génie:

Ces récits enchanteurs, ces images chéries,
Réalisent pour lui les brillantes féeries,
Dans un monde idéal il rêve le bonheur....
La triste vérité ne vaut pas son erreur.

Je ne sais si la vérité devrait être flétrie de l'épithète de *triste!* la vérité, premier besoin de l'homme, la vérité inséparable de tout ce qui est bon et utile... Mais passons, et revenons au poète. Il dit ailleurs:

En tous lieux, à toute heure, et le jour et la nuit,
L'éclat des noms fameux l'assiége et le poursuit.
Il s'endort pour rêver aux travaux de la veille.

L'auteur rêve souvent!

Et le cri de la gloire en sursaut le réveille.

Peut-être que le *cri* n'est pas le mot propre. Mais quelle vérité dans cette peinture! Quel homme de lettres n'a pas éprouvé le charme que donne l'espérance de transmettre son nom aux siècles à venir? N'est-ce pas éterniser son existence? se survivre dans ses ouvrages! faire l'admiration de la postérité! Combien cette idée est ravissante! quelle jouissance anticipée ne procure-t-elle pas! Malheur à l'écrivain qui y serait insensible! Il ne s'éleverait jamais au-

dessus du médiocre. Et si l'on blâmait le noble entousiasme pour une chose qui paraît frivole à tant d'esprits étroits, froids ou myopes, je leur répéterais ce mot d'un sage à un stoïcien : « Comment veux-tu « que je sois sensible au blâme, si tu me défends de « l'être à l'éloge? » C'est ainsi que pensait Vauvenargues lorsqu'il écrivait : « Nous avons si peu de « vertu, que nous trouvons ridicule d'aimer la gloire. » Pensée sur laquelle il revint et qu'il exprima ainsi : « Sans l'amour de la gloire, les hommes n'auraient « ni assez d'esprit, ni assez de vertu pour la mériter. » Dans sa satire *sur les Romans du jour*, après avoir condamné les ouvrages qu'on ne nomme pas sans rougir, chefs-d'œuvre de débauche et d'immoralité, compositions atroces et bizarres qu'enfanta le délire du mal, M. Millevoye trace des tableaux d'une touche mordante et vigoureuse. Ensuite il oppose aux pernicieux effets de ces obscènes lectures, ces lectures douces et consolantes qui amusent les loisirs de l'homme du monde et distraient agréablement celui qui sait s'occuper. Il profite de l'occasion pour payer ce juste tribut d'éloges à M. Bernardin de Saint-Pierre.

De *Paul et Virginie* en traçant la peinture,
Bernardin est encor peintre de la nature.
Quel tendre coloris! quel sentiment profond!
Avec l'ame de Paul mon ame se confond.
Ange de la pudeur, je crois voir Virginie
Remonter vers les cieux sa première patrie.

Heureux l'écrivain qui a toujours su, comme l'au-

teur des *Études de la Nature*, employer une longue vie à faire chérir la vertu et à rendre aimables les préceptes de la sagesse! En effet, quel style enchanteur et coulant! quelles peintures suaves et vraies! Le lecteur de *Paul et Virginie* croit se trouver dans cette île agréable où les femmes sont aussi belles que sages, où les sites sont si pittoresques, où le ciel est toujours doux et riant, où les mœurs sont simples et naïves. Mais revenons à M. Millevoye : il fait ainsi l'invitation à tous les littérateurs, de prêter une oreille attentive aux conseils qu'ils reçoivent des femmes.

D'un tel censeur, heureux qui peut sentir le prix!
Oui, le goût d'une femme épure nos écrits;
A son arrêt d'avance on est prêt à souscrire,
On chérit cet arrêt qu'adoucit un sourire.
.....
Et Lesbie à Catulle, au sein des doux loisirs,
Inspirait tour-à-tour des vers et des désirs.

Peut-être au lieu de *tour-à-tour*, fallait-il *à la fois*. Quoi qu'il en soit, il y a dans tout cela beaucoup de grace, et en général l'auteur a le mérite d'être gracieux. Dans une autre pièce, il chante deux amants qui vont être unis. L'instant est fixé :

Le terme est d'un seul jour,
Trop court pour la pudeur et trop long pour l'amour.

Ce trait est charmant!

M. DE SAINT-ANGE poursuit laborieusement son entreprise sur Ovide. Il fond, refond ses traductions un peu roides, et nous force enfin d'admirer sa longue patience (1). Mais la patience lui suffira-t-elle? et Buffon a-t-il eu raison de dire : *Le génie n'est que la patience?* Toutefois, est-il bien vrai que Buffon ait dit cela? C'est Hérault de Séchelles qui lui attribue ce mot, ou plutôt qui l'en accuse. Mais peut-être Buffon aura-t-il dit à peu près : *Le génie est fils de la méditation*, ce qui serait incontestable; car si la patience seconde le génie, elle ne le donne pas. Le génie, comme la beauté, naît avec celui qui le possède; et en dépit d'Helvétius, tous les hommes sont loin d'être doués de la même aptitude, de la même facilité, des mêmes talents.

VAUDEMONT (*Charles-Henri de Lorraine*, prince de *Commercy* et de), fils de Charles III, *duc de Lorraine*, suivant l'auteur des *Grands Fiefs* et d'autres écrivains; mais il faut dire *Charles IV*, avec l'auteur de l'*Art de vérifier les dates*, et divers mémoires du temps. Sa mère était *Béatrix de Cusandre*, veuve du prince de *Contevois;* il naquit le 17 avril 1649 (2). Le 27 avril 1669, il épousa, à Bois-

(1) Je dois en convenir, je fus alors trop sévère pour la traduction de M. de Saint-Ange, que La Harpe loua souvent, et qui me paraît aujourd'hui pleine de bons vers et d'heureuses créations. Mais j'ai voulu que ces *Souvenirs* restassent réellement mes *souvenirs*.

(2) Je dois avertir que l'*Art de vérifier les Dates* dit 1642 au lieu de 1649; il aurait eu, dans ce cas-là, quatre-vingt-un ans lorsqu'il mourut.

le-Duc, *Anne-Élisabeth de Lorraine*, fille du duc d'Elbeuf, morte à Commercy le 5 août 1714. Ce prince servit long-temps l'Espagne, commandant la cavalerie. A la paix de Riswick, Charles II l'envoya dans le Milanais, en qualité de gouverneur-général de ce duché. Philippe V lui conserva ce poste, qu'il occupa jusqu'au moment où les Impériaux en prirent possession. Il se retira alors en Lorraine, et mourut à *Nancy* (non pas à *Commercy*), le 14 janvier 1723, dans la soixante-quatorzième année de son âge, et non pas *âgé de* 84 *ans*, comme l'annoncèrent les *Nouvelles publiques* d'alors. Peu d'années avant sa mort, on avait gravé son portrait à Paris, avec ces vers, du sieur Jardin de Beaupré, de Nancy:

Nourri dès le berceau dans le sein de la gloire,
J'en fis de tous mes pas le guide souverain :
Et toujours rehaussant l'éclat du nom lorrain,
De mille exploits fameux j'ai grossi mon histoire.
De trois grands potentats j'affermis le bonheur (1).
Mon zèle pour leur droit partout s'est fait connaître,
Et, sans avoir d'égaux en mérite, en valeur,
Jamais je ne connus de maître
Que le devoir et la valeur.

CICÉRON écrivait : *Dans Athènes, en quelque endroit qu'on pose le pied, on marche sur quelque histoire.* Expression grande et belle sur des lieux si pleins de grands souvenirs. Comment M. le comte

(1) Louis XIV, roi de France, Charles II et Philippe V, rois d'Espagne.

de Caylus a-t-il pu la travestir de cette manière: *On ne fait pas un pas qu'on ne marche sur une histoire.* Cela n'a plus de sens. Quoi qu'il en soit, ce mot m'en rappelle un de madame la marquise du Deffant: *Ce qui me dégoûte de lire l'histoire*, disait-elle, *c'est que tout ce que nous voyons sera de l'histoire un jour;* et alors elle voyait beaucoup de petitesses, comme de nos jours on a vu beaucoup de crimes.

M. DE VAUDEMONT avait beaucoup de gourmandise, et sa réputation était faite sur ce point; lorsqu'un jour, rencontrant M. le chevalier de Puységur, qui aimait aussi les bons mets, et de plus, les bons mots, il lui dit: « Vous devriez demain venir dîner avec moi; je serai seul, et j'ai un cochon de lait, que je crois bien tendre. *Cela m'est impossible*, lui répond le chevalier, *je suis retenu; d'ailleurs je me ferais une conscience de troubler le tête-à-tête.* »

M. D** disait naïvement: « On lit Racine avec plaisir, mais on ne relit que Voltaire. » Opinion bien étrange et tout-à-fait opposée à celle de M. Delille, qui a jugé bien différemment ces deux auteurs dans le premier chant de l'*Homme des champs*:

On relit tout Racine, on choisit dans Voltaire.

Vous vous trompez, sans doute, lui dis-je; Racine a atteint la perfection, Voltaire n'en a que l'apparence. Les vers du premier sont remplis de sentiment,

de naturel et d'une poésie savante et profonde; ceux de Voltaire, élégants et faciles, se ressentent beaucoup trop de sa *manière* expéditive:

Racine a plus d'expression,
Voltaire de magie;
En l'un quelle perfection!
Que l'autre a d'énergie!
L'un pour le sévère lecteur
Sans doute a plus de charme:
Il semble braver le censeur...
Mais l'autre le désarme.

M. Mercier-Reicrem, dans un moment d'humeur et de verve contre ses critiques, leur répondit: «Au lieu de me corriger de ce qui vous blesse injustement, j'ai étendu *mes idées et mes réflexions*, en les frappant d'une *manière plus haute et plus décidée*, *laissant au temps*, *dont je connais les effets*, *le soin de mettre mes opinions à leur place.*» Cela était fier; il aimait beaucoup l'auteur de *Pantagruel*, que celui de la *Princesse de Babylone* et de *Candide* avait déprécié; aussi disait-il: *Quiconque a lu Rabelais, et n'y a vu qu'un bouffon, à coup sûr est un sot, s'appelât-il Voltaire.*

Pendant son séjour en Prusse, M. le chevalier de Boufflers eut l'honneur de faire souvent sa cour au prince Henri, qu'il avait précédemment chanté quand il vint à Paris en 1784. J'ai sous les yeux une bluette qu'il serait trop long de rapporter. Le 18

janvier 1792, jour anniversaire de la naissance du prince, la petite comédie dont il s'agit, fut représentée sur le théâtre de Rheinsberg. Une bonne paysanne raconte un rêve à ses enfants et au magister, lorsqu'on apprend la naissance du prince. Dans ce rêve, il y a du laurier, de l'olivier, du lierre, etc., c'est-à-dire de la gloire, des batailles, de la paix, de l'amitié. Le magister, invité à consulter les astres, braque sa lunette, et pour horoscope, il chante ces couplets :

Sur le ciel ma vue attachée
Trouve plusieurs traits, et je crois
Que notre reine est accouchée
De plusieurs enfants à la fois.
Ange de paix, foudre de guerre,
Esprit, talent, graces, travaux,
Offrent à mes yeux de quoi faire
Plus d'un sage et plus d'un héros.

Je vois une bonté touchante
A qui tous les humains sont chers,
Et qui ne peut être contente
Que du bonheur de l'univers.
D'un palais dans une chaumière
Je vois qu'il passe avec plaisir,
Et pour cet ange tutélaire,
Consoler vaut mieux que jouir.

Je vois la raison éclairée
Par l'étude et par les vertus ;
Aux combats je vois Briarée,
Dans les conseils je vois Argus.

Ce cœur si fier, est aussi tendre,
Dans chaque homme il cherche un ami,
Et vers eux ne pouvant descendre,
Il les élève jusqu'à lui.

Ce prince méritait vraiment les plus grands éloges. Après une victoire, ses officiers le félicitaient. *Mes amis*, répondit-il, *n'y a-t-il pas demain la visite de l'hôpital?*

La connaissance de M. le docteur Doussin-Dubreuil m'a procuré des détails intéressants sur une époque déja ancienne, mais bien importante dans l'histoire de la Révolution. Quelques mots qu'il avait dits avaient piqué ma curiosité, et désireux de connaître tous les détails d'un événement dont il paraissait très-instruit, je l'ai prié de me les raconter; ce qu'il a fait avec beaucoup de complaisance : c'est lui donc qui va parler.

« Le 26 messidor an VII (qui correspond au 14 juillet 1799), vers les sept heures du soir, je traversais les Tuileries, lorsque je rencontrai le représentant Bellegarde, que je connaissais beaucoup, étant le médecin de son épouse. J'appris de lui qu'il allait aux jacobins, où par occasion je le priai de me faire entrer, afin de pouvoir observer l'intérieur de cet antre, d'où, pour le malheur de la France, sortaient tant de maux. Ce fut sans doute une inspiration qui me vint; car ma curiosité fut utile à mon pays, ainsi que vous allez le voir. M. Bellegarde alla se placer dans le chœur de l'église; pour moi,

qui étais tout-à-fait étranger à ces conciliabules, j'allai sous la tribune, où se trouvaient une soixantaine d'individus à sinistres figures. Là, pendant que le représentant Bach prononçait un discours sur l'anniversaire de la prise de la Bastille, discours qui annonçait des intentions féroces et des projets hostiles, j'entendais parler ouvertement du massacre de six mille personnes à Paris, et de plus de trente mille dans les départements. Ces massacres devaient avoir lieu dans trois jours. L'air d'assurance, et même de satisfaction avec lequel ils s'entretenaient de cet infame projet, me fit frémir. Je ne doutai pas un instant que ma patrie n'allât de nouveau se revoir en proie à ces monstres qui, sous Robespierre, l'avaient déja décimée. Je sortis triste et rêveur, ne sachant quel moyen je pourrais prendre pour empêcher l'exécution de ce complot. J'étais déja devant l'hôtel de Breteuil, qu'habitait mon compatriote, M. Lemercier. Il me parut être l'homme que je cherchais. Sa conduite au Conseil des anciens, où il avait toujours professé les plus sages principes, l'estime que ses collègues lui portaient, tout me faisait un devoir d'aller lui révéler les horribles secrets de cette soirée. Je ne me trompais pas; mes révélations furent accueillies avec reconnaissance, et il me promit de dévoiler cette trame sanguinaire aux yeux de ses collègues. Il tint parole. Son discours, plein de force, de raison et de chaleur, électrisa tous les esprits; sur sa proposition, on jura sur la constitution de l'an III, tandis que les anarchistes voulaient rétablir celle de 93. Dès ce moment leur

cause fut perdue; onze jours après, le repaire des jacobins fut fermé pour toujours, et nous fûmes délivrés des maux qui allaient nous assaillir avec abondance. Au moment où M. Lemercier descendait de la tribune, M. Baudin des Ardennes, qui occupait le fauteuil, lui dit: *Vous venez de faire un grand acte de courage.* Et ses collègues lui en témoignèrent leur gratitude et leur estime, en le nommant, peu de semaines après, à la présidence. Ce grand événement lui donna même une telle prépondérance, que c'est chez lui que se rendirent plus tard les membres du Conseil des anciens, qui désiraient renverser le Directoire pour élever Buonaparte au consulat. Je devais assister à la réunion du 16 brumaire, où Lucien Buonaparte se trouva. En me faisant son invitation, M. Lemercier m'avait laissé ignorer qu'il serait question du projet, qui ne reçut son exécution que le 18. N'ayant pu m'y rendre, je n'appris que plus tard le résultat de cette conférence, qui ne se composa que de seize conjurés, les seuls qui fussent initiés dans tous les secrets du changement qui allait avoir lieu. Réfléchissez à présent, a ajouté M. Doussin-Dubreuil, réfléchissez à la position dans laquelle nous allions nous trouver, lorsque Buonaparte prit les rênes du gouvernement; et vous verrez dans quel abîme nous étions plongés! Si les assassinats avaient commencé, lui aussi, aurait été fusillé. Quand il arriva de Fréjus à Paris, Dubois de Crancé, qui était alors ministre de la guerre et jacobin renforcé, voulait ordonner cette exécution; elle aurait eu lieu le jour

même, à quatre heures de l'après-midi, si La Réveillère-Lépeaux, qui en fut vivement sollicité, n'avait pas refusé de joindre sa signature à celle de deux de ses collègues qui avaient déja signé. »

MADAME DU DEFFANT, frondeuse d'habitude, prétendait qu'Helvétius, en publiant le livre de l'*Esprit*, s'était *attiré des ennemis pour avoir révélé le secret de tout le monde.* Il peut se faire qu'il avait dit le secret de cette dame, dont la conduite fut peu régulière; mais l'ouvrage de l'*Esprit* n'en reste pas moins une mauvaise production, qui a trop calomnié l'espèce humaine, en rapportant à l'*intérêt* tout ce que la Rochefoucauld avait eu le tort de rapporter à l'*amour-propre*, et madame de Puisieux, en parlant des femmes, à la *coquetterie.* Madame de Graffigny disait du même ouvrage : « Croiriez-« vous bien qu'une grande partie de l'*Esprit*, et « presque toutes les notes, ne sont que les balayures « de mon appartement? »

M. DE RÉAUMUR, si célèbre par ses observations et ses découvertes, est trop connu pour que des détails, même minutieux, sur ses habitudes, ne soient pas d'un grand intérêt pour tous les lecteurs. Je tiens ceux que je vais rapporter de M. Jouyneau des Loges, aimable correspondant qui se plaît à orner mes Souvenirs de tous ses souvenirs; il a été témoin de ce que je vais rapporter. M. de *Réaumur* s'appelait *Ferchault;* le nom qu'il a rendu fameux est celui

d'une terre dans le Bas-Poitou entre la Châtaigneraie et Pouzanges, un peu au-dessous de la Sèvre Nantaise. Quoiqu'il soit mort le 17 octobre 1757, âgé de soixante-quinze ans, dans sa terre de la Bermondière, dans le Maine, il allait de préférence passer ses vacances à Réaumur, où il faisait un séjour de six semaines, y arrivant toujours le même jour et en partant de même : tant il était réglé dans ses actions! C'est en 1753 que M. des Loges, âgé de seize ans, lui fut présenté par un de ses oncles, qui avait épousé lá nièce de M. de Réaumur. Ce naturaliste se levait tous les matins à cinq heures précises, ayant donné l'ordre, une fois pour toutes, à son valet de chambre, de le réveiller s'il dormait. Il faisait ses prières, et puis se promenait une demi-heure dans sa chambre, après quoi il se mettait au travail jusqu'à huit heures et demie. Pendant qu'il travaillait, il était défendu de l'interrompre, sous aucun prétexte. A huit heures et demie on lui portait à déjeuner, tour-à-tour du café au lait ou du chocolat. Puis, en bonnet de nuit et en robe de chambre, il allait dans leurs appartements, visiter ses hôtes, qui étaient toujours en grand nombre et des hommes d'un grand mérite ou d'une grande naissance; ceux qu'il ne rencontrait pas, il allait les joindre au jardin. Il se promenait et causait avec eux jusqu'à dix heures qu'il remontait à son cabinet, où il travaillait jusqu'à midi. Alors il recevait dans sa chambre ceux qui voulaient lui rendre visite, jusqu'à midi et demi. Il s'habillait et descendait à une heure. Le dîner était servi; il en faisait les honneurs avec beau-

coup de politesse, de charme et d'affabilité. On passait à table cinq quarts d'heure, mangeant et causant, suivant cette heureuse maxime d'un poète:

Les morceaux caquetés se digèrent bien mieux.

Quand le temps était mauvais, on restait au salon, où l'on jouait un peu; lui ne jouait point. S'il faisait beau, on revenait au jardin, où il y avait de l'ombrage. Vers quatre heures et demie, on entreprenait une promenade d'un quart de lieue, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'entretien roulait presque toujours sur l'histoire naturelle: un insecte, une plante, un arbuste, un caillou en faisaient le sujet. Tout le monde pouvait l'interroger; ses réponses étaient toujours honnêtes et instructives. On revenait vers six heures; il remontait à son cabinet et ne paraissait qu'à neuf heures pour voir souper sa compagnie, car on soupait alors. Lui restait debout autour de la table, s'arrêtant avec l'un, avec l'autre, leur disant un mot en s'appuyant sur le dos de leur chaise, et avalant, chemin faisant, une mouillette trempée dans de l'eau et du vin; après quoi il souhaitait le bonsoir, laissant chacun libre de faire ce qu'il voudrait; pour lui, il voulait être couché à dix heures précises; et le lendemain ressemblait exactement à la veille.

En 1740, Voltaire adressa une épître à M. de Maurepas; mais ayant eu à se plaindre de lui, il effaça son nom et mit simplement: *à un ministre;* comme auparavant, pour punir M. de Sully qui

l'avait offensé, il changea, dans son *Henriade*, le personnage du fameux ami d'Henri IV en celui de Mornay; ainsi les poètes, distributeurs de la gloire, ont toujours à leur disposition une noble manière de se venger; ils se vengent par leur silence, ils se vengent par l'oubli.

Oui, combien de grands noms, couverts d'ombres funèbres,
Sans les écrits divins qui les rendent célèbres,
Dans l'éternel oubli languiraient inconnus !

C'est ce que J. B. Rousseau disait au prince Eugène. Boileau avait écrit auparavant, en parlant des Muses:

Sans elles, un héros n'est pas long-temps héros :
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort, d'une ombre noire,
Enveloppe avec lui son nom et son histoire.

Et le naïf La Fontaine vantant la puissance des poètes :

..... On doit tenir notre art en quelque prix :
Les grands se font honneur dès-lors qu'ils nous font grace.

Ces divers passages expriment la pensée de Pindare dans sa première pythique: « L'homme meurt, « et sa gloire lui survit: elle est l'ouvrage des ora- « teurs et des poètes. »

Le Tasse, persécuté par Alphonse d'Est, aurait retranché à jamais ce nom de son beau poëme, si, dans son malheur, sa tête ne s'était pas affaiblie, et si son génie n'avait pas disparu.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

A

Agnesseau (d'), 210.
Aigremont (d'), 236.
Alain-Blanchar, 110.
Albert-le-Grand, 78.
Albouy-d'Arincourt, 253.
Alexandre, 71.
Amelot de la Houssaye, 52
Anastasio de Oyola, 20.
André-Murville, 21.
Ange-Godar, 370.
Anson, 198.
Archange Tuccaro, 409.
Arnault (l'abbé), 364.
Arnould (Mlle), 97, 327, 328.
Aubert (l'abbé), 76.
Aubry (Mad.), 302, 303, 304.
Auguste de Creusé, 49.

B

Balzac, 413.
Barry (du), 334.
Bassompierre (de), 55, 56, 57.
Beauharnais (la comtesse de), 206.
Beaulieu (Mlle), 239.
Beaumarchais, 158, 159, 160.
Belcourt, 185.
Bellisle (de), 10.
Bercy (de), 259.
Bernardin de Saint-Pierre, 140, 141.
Bernis, 406.
Berthier de Sauvigny, 326, 329.
Bièvre (de), 150, 151, 576.
Blanchard de la Nuelle, 21.
Boileau (Anne-de-Nielle), 74.
Boileau, 83, 84, 85, 149, 150, 267.
Boisgelin (Mad. de), 105.
Boissy-d'Anglas, 161.
Boligny (Mlle), 324.
Bonaparte, 63, 67, 197, 218, 220, 250, 318, 384.
Bonneau, 67, 68, 69.
Boufflers (de), 82, 89, 91, 101, 107, 115, 122, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 380, 440, 441, 442.
Bourdaloue, 205.
Bourdic (Mad. de), 130.
Boynes, 363.
Brienne (le cardinal de), 363.
Broglie (l'abbé de), 362.
Broglie (le vicomte de), 215, 216.
Buffon, 129.

C

Calonne, 346.
Cambacérès, 219.
Candeille, 255.
Carion de Nisas, 268, 269.
Cassini (Mad. de), 172.
Caumartin (l'abbé), 48.
César de Nostradamus, 148, 209.
Chalvet (Mad.), 174, 175.
Chamfort, 342, 343, 365.
Champollion-Figeac, 243.
Charle-Quint, 20.
Chastelux (de), 129.
Châteaubriand (de), 112, 113, 114, 131, 132, 133, 134, 135.
Chazot (de), 81.
Chénier (M.-J.), 355, 372, 373, 374, 375.
Chimay (Mad. de), 302.
Choiseuil (de), 221.
Choisy (de), 151, 152, 153, 154.
Clermont-Tonnerre (de), 48.
Collin-d'Harleville, 252.
Condamine (de la), 177, 178, 179, 361.
Condé (le prince de), 185, 205.
Contat (Mlle), 121, 122.
Conti (de), 236.
Craffort (de), 330, 331.
Crébillon, 48.
Crémille (Mlle), 238, 239.

D

David, 344, 345.
Deffaut (Mad. du), 445.
Delille, 111, 396.
Depont, 346.
Deshalleurs, 414.
Desjardins (l'abbé), 305, 306.
Desmahis, 78.
Diderot, 129.
Dorvo, 65.
Ducis, 163.
Duclos, 74.
Dumas (la comtesse), 6, 7.
Dupuis, 184, 185.
Duvoisin, 139.

É

Érasme, 73.

F

Fabien-Pillet, 9.
Fabio-Mirto, 53.
Falconnet, 208.
Fabre-d'Églantine, 349, 350, 351, 352, 353, 354.
Fayolle, 182, 348.
Fénélon, 362.
Ferriés (de), 116, 117.
Fontenelle, 77, 78, 95, 96, 157, 158, 271.
Fouquet, 10, 11.
Fronsac (de), 325.

G

Gabriel-Naudé, 46, 47.
Ganganelli, 402.
Garat, 48.
Garcin (Laurent), 41, 42.
Gauldrée de Boilleau, 182, 183.
Gaussart, 369.
Genlis (de), 240.
Geoffroy, 301.

Gotteville (Mad. de), 238, 239.
Grammont (de), 325.
Grandcourt (de), 364.
Grignan (Mad. de), 144.
Guerle (de), 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.
Gustave, 181.

H

Habert (François), 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27.
Hautpoul-Beaufort (Mad. de), 429, 430, 431.
Henri de Nassau, 79.
Henri de Prusse, 127, 128.
Houdetot (Mad. d'), 143, 172, 381,
Houze (de), 181.

I

Imbercourt (d'), 409, 410.

J

Joseph II, 379.

K

Kérivalant (de), 49, 183, 184, 318.

L

Lacombe, 317, 381, 382, 383.
Lacretelle aîné, 250, 251.
Lage (de), 333.
Lafare, 131.
Lafontaine, 25; 26, 54, 55, 143.
Lalande, 97, 135, 136, 137, 138, 157, 182, 184, 219, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 341, 342, 403, 404, 405, 407, 408.
Langeron, 143, 144.
Langle (de), 101, 102.
Laporte, 346.
Larqette, 332.
Lassy, 335, 336, 337.
Lauzun (de), 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298.
Lavoisier, 105.
Lebrun (E.), 206.
Lebrun (D.), 207, 208.
Legouvé, 180.
Lejenne, 396, 397, 398.
Lekain, 253.
Lekzinska (Marie), 91.
Lemercier, 155, 443, 444.
Lemierre, 129.
Leslie (Mad. de), 355, 356, 357, 358, 380, 381.
Lesueur, 258.
Letournaux, 104, 105.
Lettorière (de), 347.
Louis XIV, 410, 411, 412.
Louis XV, 185, 186.
Lugeac (de), 321.
Lugher (Mad.), 81, 82.

M

Macearthy, 260.
Mailhol (Claude), 306, 307, 308.
Mailhol (Jean-Pierre), 309.
Mailhol (Gabriel), 309, 310, 311, 312, 313, 314.
Mailly (Mad. de), 299, 300.

Malfilâtre, 422, 423, 424.
Malleville, 57, 58, 59, 60, 61, 62.
Marie-Antoinette, 102, 104.
Marmontel, 20.
Marot, 28, 29, 30.
Marron, 165.
Maurepas (de), 158, 159, 217, 218.
Mayenne (la duchesse de), 205.
Mazarin, 378.
Mercadier, 20.
Mercier-Raicrem, 440.
Mettra, 89.
Millevoye, 434, 435, 436.
Mirabeau, 71, 364, 365, 367.
Molé, 121, 122.
Montaigne, 272.
Montauclos (Mad. de), 142.
Montesson (Mad. de), 378, 379.
Montlaur (Élisabeth), 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174.

N

Natousik (de), 236.
Necker, 367, 368.
Nevers (le duc de), 412.
Nicole (Pierre), 73.
Noël, 103.

P

Panard, 53, 318.
Pariset, 319.
Parny (de), 66, 211, 220, 267, 271, 301, 302.
Pélisson, 117, 118, 119, 120, 121.
Perrault, 77.
Pierre, 93.
Piis, 207.
Polignac (Melchiord de), 47.
Pons, 316, 317.
Portal, 218.
Pujol (de), 304, 305.
Pujos, 85.

R

Réaumur (de), 445, 446, 447.
Régnard, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266.
Régnault de Saint-Jean-d'Angely, 268.
Réveillon, 269, 270.
Riccoboni (Mad.), 376, 377.
Richelieu (le cardinal de), 1, 2, 3, 4, 5.
Richelieu (le maréchal de), 51, 96, 338, 339, 340, 341.
Rivarol, 114, 160.
Rochefort (de), 329, 330.
Roger, comte de Rabutin, 50, 51.
Ronsard, 147.
Roucher, 186, 186, 200, 201, 202, 203, 204.
Rousseau, 7, 6, 39, 40.
Rousseau 7, 7, 200.
Rumain (Mad. la comtesse de), 322, 323.

S

Sabatier (l'abbé), 428.
Sabran (de), 323.
Sade (de), 334.
Saint-Ange (de), 437.
Saint-Aulaire (de), 182.
Saint-Germain (de), 96.
Saint-Simon (de), 110.
Salabery (de), 326, 327.
Salamis, 71.
Sarasin, 31, 108, 109.

Sartines, 94, 65.
Schiller, 80.
Secoussé, 6.
Ségur (le comte de), 164.
Ségur (le vicomte de), 230.
Ségur (le maréchal de), 181.
Sénac de Meillan, 347.
Sévigné (Mad de), 219.
Sewback, 256, 257.
Silhouette, 366, 367.
Spencer, 259, 60.
Suard, 252.

T

Talleyrand (de), 250.
Talmont (Mad. de), 359, 360 361.
Teissier, 241.
Tevein (Mad. de), 273.
Téniers, 219.
Terrai, 363.
Théodore (baron de Vewachen), 255, 256.
Thérèse (l'impératrice), 145.
Théveneau, 86, 87.
Thouret, 361.
Toinard, 7.
Tombeuf (de), 238, 239.
Toulongeau (de), 155.
Turgot, 186, 187, 188, 189, 394.

V

Vassal (Mad. de), 150, 151.
Vaudemont, 437, 438, 439.
Verdault (Mlle.), 328.
Vestris (Mlle.), 238, 334, 335.
Victorin-Fabre, 415, 416, 418, 432, 433.
Vigée, 206, 207, 425.
Vigneul-Marville, 130, 384, 385, 386.
Villiers, 394, 395.
Voiture, 109, 110.
Volney, 135, 136, 137, 138.
Voltaire, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 81, 314, 315, 316, 447, 448.

W

Walef, 83.
Walkenaër, 7,
Wasberg (Mad. de), 320, 321, 322.
Waxheim (Mad. de), 236.

00101994

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016